

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1906

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Quelques réflexions sur les deux premiers chapitres de l'Exode	7
Chapitre 1	7
Chapitre 2	12
Méditations sur le premier livre des Rois (Rossier H.)	27
Introduction.....	27
Chapitres 1 à 11 - Salomon	29
<i>Chapitre 1 - Révolte d'Adonija</i>	<i>29</i>
<i>Chapitre 2: 1-12 - Dernières recommandations de David</i>	<i>36</i>
<i>Chapitre 2: 13-46 - La justice et le jugement sont la base de son trône</i>	<i>38</i>
<i>Chapitre 3: 1-3 - La fille de Pharaon</i>	<i>40</i>
<i>Chapitre 3: 4-15 - Gabaon</i>	<i>41</i>
<i>Chapitre 3: 13-28 - Le juste jugement</i>	<i>45</i>
<i>Chapitre 4 - La gloire du royaume</i>	<i>46</i>
<i>Chapitre 5 - Hiram. Préparatifs pour le temple</i>	<i>49</i>
<i>Chapitre 6 - Le temple.....</i>	<i>52</i>
<i>Chapitre 7: 1-12 - Les maisons de Salomon.....</i>	<i>58</i>
<i>Chapitre 7: 13-51 - Hiram et le parvis</i>	<i>61</i>
<i>Chapitre 8 - Dédicace du temple</i>	<i>68</i>
<i>Chapitre 9: 1-9 - L'Eternel parle.....</i>	<i>73</i>
<i>Chapitre 9: 10-23 - Hiram</i>	<i>74</i>
<i>Chapitre 9: 24-28 - La fille du Pharaon.....</i>	<i>76</i>
<i>Chapitre 10: 1-13 - La reine de Sheba</i>	<i>77</i>
<i>Chapitre 10: 14-29 - Le trône</i>	<i>79</i>
<i>Chapitre 11: 1-13 - Cause de la ruine du royaume.....</i>	<i>80</i>
<i>Chapitre 11: 14-43 - Les ennemis</i>	<i>83</i>
<i>Deux Psaumes.....</i>	<i>85</i>
Chapitres 12 à 16 - Division du royaume.....	87
<i>Chapitre 12: 1-24 - Roboam.....</i>	<i>87</i>
<i>Chapitre 12: 25-33 - Jéroboam et sa politique</i>	<i>88</i>
<i>Chapitre 13 - L'homme de Dieu et le vieux prophète de Béthel</i>	<i>90</i>

<i>Chapitre 14 - Jéroboam et le prophète Akhija</i>	93
<i>Chapitre 15 - Nadab et Baësha, rois d'Israël. Abijam et Asa, rois de Juda</i>	97
<i>Chapitre 16 - En pleine déchéance</i>	99
Chapitres 17 à 22 - Elie	101
<i>Chapitre 17: 1-7 - Elie et le torrent du Kerith</i>	101
<i>Chapitre 17: 8-24 - Elie et la veuve de Sarepta</i>	104
<i>Chapitre 18: 1-16 - Elie et Abdias</i>	106
<i>Chapitre 18: 17-46 - Elie devant les prêtres de Baal</i>	109
<i>Chapitre 19: 1-9 - Elie devant Jézabel et devant lui-même</i>	111
<i>Chapitre 19: 9-21 - Elie devant Dieu</i>	114
<i>Chapitre 20 - Achab et Ben-Hadad</i>	115
<i>Chapitre 21 - Achab et Naboth</i>	119
<i>Chapitre 22 - Achab et Josaphat</i>	122
Paroles de foi et de bonne doctrine	127
1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)	127
2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)	128
3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)	129
4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24)	130
5. Comme une greffe sur un arbre sauvage	131
6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)	133
7. Immortalité, vie éternelle et résurrection	134
8. La divinité de Jésus Christ	135
9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)	136
10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18)	137
11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9)	139
12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15)	140
13. Une vie d'activité dans l'obscurité	141
14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)	142
15. La valeur de la mort de Christ	144
16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)	145
17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26)	147
18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)	148
Pensées	150

ME 1906 page 20	150
ME 1906 page 113	150
ME 1906 page 145	150
ME 1906 page 200	150
ME 1906 page 440	150
Conséquences pratiques de l'unité du corps de Christ.....	151
Lettres de Darby J.N.	156
Lettre de J.N.D. n° 339 - ME 1906 page 58	156
Lettre de J.N.D. n° 340 - ME 1906 page 77	157
Lettre de J.N.D. n° 341 - ME 1906 page 159	158
Lettre de J.N.D. n° 342 - ME 1906 page 197	159
Lettre de J.N.D. n° 343 - ME 1906 page 218	160
Lettre de J.N.D. n° 344 - ME 1906 page 318	162
Lettre de J.N.D. n° 345 - ME 1906 page 437	163
Lettre de J.N.D. n° 346 - ME 1906 page 458	164
Lettre de J.N.D. n° 347 - ME 1906 page 476	165
Cantiques.....	167
ME 1906 page 60 : Poget-Junod L.....	167
ME 1906 page 80 : Porret-Bolens L.....	167
ME 1906 page 100 : Poget-Junod L.....	168
ME 1906 page 120 : Magnenat H.....	169
Méditations de Darby J.N.	170
Méditation de J.N.D. n° 153 – ME 1906 page 95 : Hébreux 9: 27, 28.....	170
Méditation de J.N.D. n° 154 – ME 1906 page 114 : Romains 8: 27-39	172
Méditation de J.N.D. n° 155 – ME 1906 page 214 : Hébreux 6.....	173
Méditation de J.N.D. n° 156 – ME 1906 page 296 : Actes des Apôtres 7	175
Méditation de J.N.D. n° 157 – ME 1906 page 453 : Jean 13: 1	177
Y a-t-il une résurrection du corps?	180
Premier discours.....	180
Second discours : La première et la seconde résurrection	186
Troisième discours : Le grand trône blanc et l'état éternel.....	194
La venue du Seigneur	204

L'avenir	213
Fragments	215
ME 1906 page 160 : Darby J.N.	215
ME 1906 page 400 : Darby J.N.	215
ME 1906 page 419 : Koechlin M.	215
ME 1906 page 460 : Koechlin M.	216
ME 1906 page 477 : Koechlin M.	216
Notes sur le livre de l'Exode (Ladrierre A.)	218
Chapitre 3	218
Chapitre 4	224
Chapitre 5	229
Chapitre 6	232
Chapitre 7	235
Chapitre 8	238
Chapitre 9	242
Chapitre 10	245
Chapitre 11	250
Chapitre 12	252
Chapitre 13	262
Chapitre 14	266
Chapitre 15	272
Chapitre 16	281
Chapitre 17	287
Chapitre 18	293
La prédication de la croix de Christ	300
Quelques pensées sur les épîtres de Jean	305
Première épître	305
<i>Chapitres 1 - 2: 2</i>	305
<i>Chapitre 2: 3-12</i>	309
<i>Chapitre 2: 13-27</i>	312
<i>Chapitre 3</i>	320
<i>Chapitre 4</i>	326
<i>Chapitre 5</i>	339

Deuxième épître de Jean	348
Troisième épître de Jean	350
Le coeur de l'homme et le coeur de Christ	352
Notes d'une méditation - Apocalypse 22: 16-21	358
«Comme il est Lui, nous sommes nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17)	362
Le nom de Jésus (Rossier H.)	364
Mourir	366
«Il est venu et a annoncé la bonne nouvelle de la paix»	367

Quelques réflexions sur les deux premiers chapitres de l'Exode

Ces notes d'un bien-aimé frère, maintenant auprès du Seigneur, devaient comprendre les dix-huit premiers chapitres de l'Exode. Les deux premiers chapitres seuls avaient été rédigés par lui, mais ils sont si édifiants que nous n'hésitons pas à les publier dans cet état fragmentaire.

Ladrière A.

ME 1906 page 3

Chapitre 1

Comme nous le savons, le mot *Exode*, nom donné au second des livres de Moïse, signifie *sortie*. Toutefois ce nom ne fait pas partie du texte inspiré. Ce livre, en effet, renferme bien le récit de la sortie des Israélites du pays d'Égypte, mais ce n'est qu'un événement historique qui se rattache à quelque chose de bien plus élevé, savoir aux conseils et aux voies de Dieu envers un peuple choisi d'entre les nations de la terre, et à une hauteur plus grande encore, aux desseins éternels de Dieu envers l'homme. En effet, c'était dans le sein de ce peuple élu que devait naître le Libérateur annoncé dans la Genèse et promis à Abraham, souche d'Israël et père des croyants.

Ce livre traite tout d'abord de la rédemption, du rachat et de la délivrance du peuple d'Israël tombé sous l'esclavage des Égyptiens. Or la rédemption nous parle du péché, ainsi qu'il est dit: «Nous avons la rédemption, la rémission des péchés» (Colossiens 1: 14). Israël, afin de pouvoir quitter l'Égypte, avait besoin d'être mis à l'abri du jugement dont il était passible comme pécheur, puis d'être affranchi par la mort de la puissance du Pharaon, figure de Satan. En cela consistait sa rédemption, type de la nôtre. Une fois racheté, conduit hors d'Égypte dans le désert et se dirigeant vers Canaan, le pays de la promesse, il était sous la garde et les soins de Dieu. La grâce qui l'avait délivré le conduisait, le protégeait, pourvoyait à tout. C'est là ce que nous trouvons dans les dix-huit premiers chapitres de ce livre.

D'autres faits, nous donnant de précieux enseignements, se trouvent relatés dans la suite du livre; mais nous nous bornerons pour le présent à étudier les chapitres indiqués ci-dessus.

Le commencement du livre de l'Exode se rattache directement à la fin de la Genèse. On voit aisément qu'il est la suite de ce dernier livre, et qu'il est sorti de la plume du même écrivain, inspiré de Dieu, je n'ai pas besoin de le dire.

Les sept premiers versets du livre, tout en rappelant les noms des fils d'Israël, pères des douze tribus, présentent deux faits intéressants par le contraste qu'ils offrent. Le verset 5 rappelle la faible origine du peuple. Soixante-dix âmes, c'était bien peu de gens, étaient entrées en Égypte. Mais, au verset 7, nous les voyons se multiplier d'une manière extraordinaire, de sorte qu'au bout des deux cent quinze années qui s'écoulèrent entre

l'arrivée de Jacob en Egypte, et la sortie de ses descendants, ceux-ci formaient un peuple de deux à trois millions de personnes.

Les soixante-dix années du règne de Joseph avaient été, dans la main de Dieu, favorables à la prospérité des enfants d'Israël. Soixante-quatre ans s'étaient écoulés entre sa mort et la naissance de Moïse. D'une part, l'Eternel voulait que son peuple se rappelât ses chétifs commencements. Lorsqu'il serait entré en Canaan et qu'il apporterait à l'autel de son Dieu les prémices de ses biens, il devait faire cette confession: «Mort père était un Araméen qui périssait, et il descendit en Egypte avec peu de gens» (Deutéronome 26: 5); d'un autre côté, selon la promesse faite aux patriarches et spécialement à Abraham (Genèse 15: 5), le peuple avait crû merveilleusement en nombre, et il devait se souvenir des soins de l'Eternel et de sa fidélité. C'est ainsi que nous avons à nous souvenir que nous n'étions rien, et que c'est par la grâce seule que nous avons été comblés de toutes sortes de bénédictions en Christ.

On peut se demander ce qu'était devenue la foi des Israélites durant leur séjour en Egypte, entourés qu'ils étaient de l'idolâtrie sous ses formes multiples et avec ses fêtes et ses cérémonies pompeuses. Toujours le penchant aux idoles, depuis le séjour de Jacob chez Laban, s'était conservé dans sa famille, à partir de Rachel, sa femme préférée. L'idolâtrie s'y était perpétuée, puisque Jacob, au moment d'obéir à l'ordre que Dieu lui donne de monter à Béthel, après la violence exercée par Siméon et Lévi sur les Sichémmites, dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous». Il avait donc toléré cette idolâtrie qui était dans leur coeur, et qu'ils pratiquaient devant lui. Quoi d'étonnant si, en Egypte, ils se soient laissés aller à leur penchant naturel, et aient oublié l'Eternel, le Dieu de leurs pères. C'est ce que nous confirme le prophète Ezéchiel (chapitre 20: 7, 8), et nous le voyons aussi par la question que fait Moïse à l'Eternel: «Quand je viendrai vers eux et que je leur dirai: Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous et qu'ils me diront: Quel est son nom?» (Exode 3: 13). Toutefois, au milieu d'eux, il y avait, comme cela a toujours été le cas, un résidu qui avait conservé, avec le culte du vrai Dieu, la promesse et l'espérance de la délivrance.

(Verset 8). «Un nouveau roi se leva sur l'Egypte, qui n'avait point connu Joseph». C'était une soixantaine d'années après la mort de Joseph. Etait-il d'une autre dynastie que le Pharaon ou les Pharaons, sous lesquels Joseph avait été premier ministre honoré de tous? Nous ne le savons point. En tout cas, ignorait-il ce que Joseph avait fait pour l'Egypte? Cela semble difficile à croire. C'étaient des faits trop notoires et dont les résultats subsistaient (Genèse 47: 26). Mais ce nouveau roi, devant un danger qui lui semblait imminent, ne reconnaissait point ce que l'Egypte avait dû à Joseph. Quel était ce danger? C'était l'accroissement extraordinaire du peuple d'Israël.

Cet accroissement n'aurait pas été un danger, si ce peuple se fût assimilé aux Egyptiens. Il aurait contribué ainsi à la force du pays. Mais c'était un peuple à part au milieu des Egyptiens, comme l'indiquent les paroles du Pharaon. A part comme race: c'étaient des Sémites et les Egyptiens des descendants de Cham; à part et groupés dans le fertile pays de Goshen, bien qu'ils se soient peut-être répandus dans d'autres parties de l'Egypte, cependant c'était leur

terre; à part comme occupation; ils étaient bergers, et ainsi en abomination aux Egyptiens (Genèse 46: 34). Cette position justifiait humainement parlant les craintes du Pharaon. Ils auraient pu en effet se joindre aux ennemis qui feraient la guerre aux Egyptiens. En même temps, il craignait que les Israélites ne sortissent de l'Egypte à la prospérité de laquelle ils contribueraient cependant. On comprend donc que la politique prudente du Pharaon lui commandât de prendre des mesures contre ce peuple étranger établi au coeur du pays. C'était déjà l'antisémitisme.

Le premier acte de la politique du Pharaon est de réduire le peuple d'Israël en esclavage. Les Israélites jusqu'alors protégés par la faveur royale, ne s'étaient pas formés au métier des armes. Comment résister à la puissance du Pharaon soutenu par son armée? Ils ne peuvent que courber la tête. Les voilà d'hommes libres devenus esclaves, abaissés, soumis aux plus durs travaux, et comme l'esclavage a toujours pour effet, perdant l'énergie. Et c'est une chose remarquable qu'il n'y ait pas un mot qui nous indique qu'ils pensent au Dieu de leurs pères et qu'ils aient à Lui leur recours. Ainsi Satan a réduit l'homme en esclavage, le fait souffrir sous sa dure servitude, et l'homme, ignorant de Dieu, courbe la tête et se soumet à ce maître impitoyable qui emploie ses esclaves, mais ne leur donne rien (Luc 15: 16). Ils n'ont plus d'énergie que pour obéir à celui qui les accable de maux. «Les Egyptiens firent servir les fils d'Israël avec dureté, et ils leur rendirent la vie amère par un dur service, en argile, et en briques, et par toute sorte de service aux champs». «Et ils établirent sur lui des chefs de corvées pour l'opprimer par leurs fardeaux. Et il bâtit pour le Pharaon des villes à greniers, Pithom et Ramsès». Quelle image frappante des peines, des travaux, des fatigues, des amertumes que le prince de ce monde inflige à ceux qui sont sous son autorité! Se croyant libres, ils sont ses esclaves, et ne travaillent que pour lui.

Le Pharaon, en réduisant les Israélites en esclavage, pensait non seulement les tenir ainsi sous sa domination, mais il espérait aussi arrêter leur multiplication prodigieuse, mais bien qu'ils l'ignorassent, et le Pharaon ne le savait pas davantage, ils étaient sous les soins de Dieu, des objets de sa promesse. Il s'ensuivait que bien loin d'amoindrir le peuple, plus les Egyptiens l'opprimaient, plus celui-ci croissait et multipliait. Mais plus aussi s'augmentait et la crainte que les Egyptiens avaient d'Israël, et l'aversion qu'ils éprouvaient pour lui. Quelle grâce d'appartenir à Dieu; il fait travailler toutes choses au bien de ses élus, même la méchanceté des hommes, et cela souvent à leur insu.

Que fera le Pharaon? Le premier moyen d'abattre la force du peuple qu'il redoute n'a pas réussi, comment s'y prendre? Les tyrans ne craignent pas d'employer la force brutale non seulement en asservissant, mais en tuant ceux qui leur portent ombrage. Et c'est à ce moyen que le Pharaon va recourir. Il fera périr les enfants mâles qui naîtront à Israël. Mais ici, nous avons à entrer plus avant dans les ressorts qui le font agir. Au point de vue humain, c'était une politique prudente, bien que cruelle, qui le poussait. D'autres tyrans que lui ont montré et montrent encore aujourd'hui la même cruauté. Mais ici le caractère du peuple qu'il veut anéantir, fait voir d'une manière évidente que le Pharaon, sans le savoir, n'était que l'instrument d'une puissance invisible, celle de Satan. Sans doute Satan, meurtrier dès le

commencement, est l'instigateur de tous les meurtres et de toutes les guerres (*), mais il y avait un motif spécial pour lui à se servir du Pharaon pour anéantir Israël. En effet, Israël était le peuple choisi de Dieu pour accomplir la grande promesse du Libérateur. Or Satan, son nom l'indique, est l'adversaire qui toujours s'oppose à Dieu et veut traverser ses desseins. Ne perdons pas de vue cette grande et importante vérité que Satan est un être réel, une personne, et non une influence. D'où viendrait-elle? La parole de Dieu d'un bout à l'autre nous atteste sa personnalité hautement malfaisante, douée d'une énergie, d'une volonté et d'une activité incessantes, puissantes, tout entières dirigées contre Dieu, et par suite n'agissant que pour accomplir le mal. Nous le voyons à l'oeuvre dès la création de l'homme, cet être privilégié, formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, pour connaître, aimer et servir son Créateur, pour être heureux dans sa dépendance comme roi et dominateur sur la création inférieure. Satan s'insinue par la ruse et le mensonge dans l'esprit et le coeur d'Eve, la convoitise entre en elle, avec l'esprit d'indépendance; Adam la suit dans cette voie; le péché, les souffrances, les ténèbres morales, la ruine, sont introduits dans le monde; Satan semble avoir triomphé. Mais Dieu a ses desseins éternels qui ne peuvent être anéantis, et du sein de cette scène douloureuse, nous entendons sortir la voix de l'Eternel Dieu annonçant à la fois à Satan la sentence de sa destruction finale, et la parole d'espérance pour l'homme: «La semence de la femme te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon» (Genèse 3: 15). Et c'est là le thème poursuivi dans son exécution dans tous les siècles et qui fait le sujet de toute la parole de Dieu. Elle ne peut être anéantie; la sentence prononcée s'est déjà accomplie à la croix et aura à la fin son plein et entier accomplissement en résultat définitif. Satan a continué la lutte. Il a entraîné l'homme au meurtre: Caïn tue Abel. Il conduit les hommes dans la corruption et la violence, et Dieu se voit obligé de les détruire. Mais son dessein subsiste: Noé trouve grâce devant l'Eternel. Sur la terre nouvelle, sortie des eaux, les hommes se multiplient. Satan les pousse à l'orgueil, à l'esprit d'indépendance, à la révolte et à l'idolâtrie. Mais Dieu se choisit un homme, Abraham, qui sera le dépositaire de ses promesses, et le père d'un peuple qui, au milieu des nations, mis à part, conservera la connaissance d'un Dieu unique et sera le gardien de sa parole. En même temps, ce sera dans son sein que naîtra le Libérateur promis, et que Jacob à la fin de ses jours annonce prophétiquement comme le Shilo. C'est donc contre ce peuple que Satan dirigera désormais tous ses efforts, et nous le voyons dans le dessein qu'il inspire au Pharaon de faire périr tous les enfants mâles, et par suite tout le peuple d'Israël. Plus d'une fois, Satan renouvelle ses tentatives. Balaam poussé par lui, mais ne pouvant maudire Israël, invite Balak à le faire tomber dans le péché pour attirer sur lui les châtements de l'Eternel. Mais Dieu, tout en châtiant son peuple, le conserve. Plus tard, la promesse se précise. Elle s'accomplira dans la famille et descendance de David, l'homme selon le coeur de Dieu. Mais à un moment critique de l'histoire des rois de Juda, Satan pousse Athalie à détruire tout ce qui est du sang royal. Dieu préserve Joas. Au temps d'Esther, Satan incite Haman à faire exterminer tous les Juifs qui étaient alors sous la domination du roi de Perse. Dieu intervient par ses voies providentielles et les sauve.

(*) Nous exceptons celles que Dieu commanda pour l'extermination des abominables habitants de Canaan. Les Israélites n'étaient que les exécuteurs du jugement de Dieu.

L'Ennemi fait encore un effort quand le Seigneur vient sur la terre. Hérode, derrière lequel est Satan (voyez Apocalypse 12), cherche à faire mourir le petit enfant. Son dernier effort est de faire clouer Jésus sur la croix (c'était l'heure et la puissance des ténèbres), mais s'il brise le talon du Libérateur, lui-même est vaincu. La promesse est accomplie, Satan reste le prince de ce monde et l'adversaire de Dieu et des saints qu'il cherche à faire tomber, ne pouvant les ravir des mains du Sauveur. Il les fait persécuter, les engage dans l'erreur, conduit la chrétienté dans des voies qui déshonorent Christ, mais toujours Dieu a un résidu fidèle, et finalement l'Eglise est prise dans le ciel. Satan poursuit ses desseins, anime la bête et le faux prophète, fait persécuter les saints des temps apocalyptiques, séduit et égare les hommes et les conduit au combat contre Dieu et l'Agneau. Mais l'Agneau est vainqueur et règne avec ses saints sur la terre. Après avoir été lié pendant mille ans, Satan sort de l'abîme et excite les hommes à une dernière révolte, mais il est finalement jeté dans l'étang de feu et de soufre. Ainsi jusqu'au bout il se montre l'Adversaire. Pour nous, qu'il ne peut ravir des mains du Père, il cherche à nous faire tomber, et nous avons à veiller et à prier pour être à l'abri de ses ruses, à tenir ferme, ayant revêtu toute l'armure de Dieu, et nous savons que «le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds». Nous triompherons de la victoire de Jésus.

Reprenons l'histoire d'Israël en Egypte, sous la cruelle tyrannie du Pharaon, type de celui dont il accomplissait les volontés. Satan régnait sur la terre et plus particulièrement en Egypte par l'idolâtrie. Dans ce pays, à côté de notions plus pures et plus élevées, que gardaient pour eux les prêtres renommés par leur sagesse, il existait une idolâtrie qui avait pour objets les astres, des hommes déifiés et tous les animaux, même les plus vils, les plus immondes. L'Egypte avec ses richesses, ses sciences, sa sagesse, sa haute civilisation et ses idoles, n'est-elle pas la figure du monde, qui nous entoure, mais auquel nous, n'appartenons pas, que nous avons quitté, et qui s'est transformé pour nous en un désert? Satan régnait dans cette Egypte, et il y avait aussi la puissance de la mort (Hébreux 2: 14). Le Pharaon, conduit par lui, comme le bras est dirigé par la tête, maniait cette puissance et s'en servait contre les pauvres Israélites sans force et sans défense. La mort règne dans ce pauvre monde par suite du péché, et ses terreurs viennent s'ajouter à l'esclavage sous lequel Satan tient les hommes. Quelle grâce de connaître Celui qui a passé par la mort et rendu impuissant le diable qui avait ce pouvoir terrible!

(Verset 17). Le Pharaon voulait avoir des exécuteurs de la sentence de mort qu'il avait prononcée, et il s'adresse à celles qui étaient le mieux placées pour l'exécuter, sans que les malheureuses mères, victimes de cet ordre barbare, pussent s'y opposer. Exterminer les hommes faits d'Israël aurait été difficile, aurait pu provoquer une révolte, et d'ailleurs ils pouvaient encore servir longtemps comme esclaves. L'intérêt parlait haut, mais faire périr les enfants mâles à leur naissance s'opérait sans bruit, sauf les larmes des pauvres mères. Il n'y avait là point de péril. On pouvait dire enfant mort-né. Oh! comme Satan est habile, et rend l'homme habile à accomplir ses cruelles visées! Mais le Pharaon rencontre ici une opposition inattendue. Ce sont des Hébreues à qui il s'est adressé. Seront-elles assez dépourvues d'humanité et surtout du sentiment qui les lie à leur peuple, pour obéir à cet ordre barbare?

Non; et ce qui les guide est un sentiment plus élevé que l'humanité et la nationalité; c'est la *crainte de Dieu*. «Elles craignirent Dieu, et ne firent pas comme le roi d'Egypte leur avait dit: elles laissèrent vivre les enfants mâles». La crainte de Dieu ôte de leurs coeurs la crainte qu'elles auraient pu avoir du Pharaon. Elles craignent Dieu et elles aiment son peuple, deux choses précieuses que nous avons à réaliser. Elles aiment mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. C'est ce qui caractérise la vraie crainte de Dieu (Actes des Apôtres 4). La crainte de Dieu fait que l'on désire lui plaire; elle introduit dans les voies de la sagesse, la sagesse, qui vient de Dieu et qui élève au-dessus de toutes les circonstances humaines. Dieu n'oublie pas ce qui a été fait dans sa crainte. Il bénit ces femmes fidèles qui s'exposèrent à la colère du roi. Il fit prospérer leurs maisons. La bénédiction se trouve toujours dans le chemin de Dieu. Il bénit l'habitation des justes (Proverbes 3 : 33).

(Verset 22). Mais la décision du Pharaon n'en fût pas changée. Il saura trouver d'autres exécuteurs. Il donne l'ordre à tout son peuple d'arracher aux mains des mères les fils qui naîtront. Il sait qu'il sera obéi avec empressement à cause de la haine que l'on porte aux Israélites. Partout où un vagissement d'enfant nouveau-né se fera entendre, un Egyptien pourra pénétrer, et porter le deuil dans le coeur des parents. Inquisition terrible, invention digne de Satan, mais persécution qui a retrouvé des exemples en d'autres siècles, en d'autres lieux, sous d'autres formes, car toujours il a été vrai des hommes sous la puissance de Satan, que «leurs pieds sont rapides pour verser le sang; que la destruction et la misère sont dans leurs voies» (Romains 3: 15, 16). Ainsi la puissance de Satan s'exerce par la mort; mais au-dessus est la puissance divine qui, si elle fait mourir, peut seule faire vivre. Sous l'empire du péché, nous étions morts, moralement, et sujets à la mort physique. Mais Dieu, dans sa grâce toute puissante, nous a vivifiés en Christ et donné une vie sur laquelle la mort n'a pas de puissance, et même nos corps mortels auront part à cette puissance de vie. «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous» (Romains 8: 11). Glorieux contraste entre la puissance de Satan qui ne peut que détruire (Jean 10: 10), et celle de Christ qui donne la vie. Quelle grâce d'avoir affaire à un Dieu Sauveur; il délivra les captifs, il rachète de la mort. Il a détruit par la mort celui qui avait l'empire de la mort, et nous tenait en servitude. Nous connaissons ce grand salut, nous en jouissons. Israël va bientôt le connaître. Dieu interviendra. Il y aura encore des années de souffrance, mais le libérateur va naître. «S'il tarde, attends-le, car il viendra sûrement». Cela n'est-il pas vrai aussi pour l'Israël d'aujourd'hui?

Chapitre 2

Il y avait, nous l'avons dit, au milieu des Israélites, un petit résidu fidèle qui n'avait pas oublié les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, et qui était soutenu par ces promesses. Il savait que le temps fixé pour la délivrance approchait. Dieu l'avait dit à Abraham: «Ta semence séjournera dans un pays qui n'est pas le sien, et ils *l'asserviront*, et *l'opprimeront* pendant quatre cents ans. Mais aussi je jugerai, moi, la nation qui les aura asservis, et après

cela, ils sortiront avec de grands biens» (Genèse 15: 13, 14). Encore quelques années et le terme indiqué par l'Eternel était là; l'asservissement et l'oppression étaient grands, le peuple était courbé sous ce poids vers la terre, mais Dieu ne trompe pas, et les jours de son esclavage étant comptés, le résidu attendait avec confiance. Combien elle est frappante la similitude entre ce temps-là et celui où, près de seize cents ans plus tard, le résidu d'Israël attendait un plus grand Libérateur, l'espérance et la consolation du peuple, le Messie promis. Israël, à ce moment, était aussi dans la servitude, mais alors aussi ceux qui croyaient à la parole infaillible de Dieu, savaient que le temps fixé par Daniel était venu et que le Christ allait paraître. Ces espérances étaient pour le peuple terrestre. Pour nous, peuple céleste, nous attendons aussi un Sauveur déjà venu sur la terre, mais qui va revenir des cieux pour nous conduire dans notre demeure céleste. Mais appartenant au ciel et à l'éternité, où le temps ne se compte point, nulle date n'est fixée nous attendons à tout instant Celui qui a dit «Je viens promptement». Ce n'est pas pour des espérances terrestres, mais pour nous mettre en possession de l'héritage incorruptible conservé dans les cieux pour nous, et dont, par l'Esprit Saint, nous avons les avant-goûts.

(Versets 1-10). C'est une chose frappante de voir que comme le grand libérateur à venir, Moïse qui en est un type, est exposé dès sa naissance à la mort. Hérode cherche le petit enfant Jésus pour le faire mourir; Moïse, enfant, est condamné à la mort même avant sa naissance. Le chapitre 6: 20, nous apprend que l'homme de la maison de Lévi, qui fut père de Moïse, se nommait Amram, et que sa mère était Jokébed, fille de Lévi (Nombres 26: 59). Amram était donc petit-fils de Lévi. Nous voyons dans la longueur de vie de ces chefs de famille une nouvelle raison de la multiplication si prodigieuse des Israélites, et nous pouvons y voir aussi comment les faits relatifs à l'histoire des patriarches pouvaient s'être conservés dans les familles où se trouvait la foi, comme c'est le cas chez les parents de Moïse. Amram avait vécu plus de quarante ans avec Lévi son aïeul, et vécut plus de quarante ans en même temps que Moïse, son fils. Lévi à son tour avait connu son grand-père Isaac, et Sem, spectateur du déluge, vivait encore lorsque Isaac avait près de cinquante ans, et avait été, on peut le croire, connu d'Abraham, né cent cinquante ans avant la mort de ce fils de Noé. On voit combien peu de générations séparaient Moïse du temps de Sem.

Notre verset 2 nous dit que Jokébed, voyant que le fils qui lui était né, était beau, elle le cacha trois mois; on peut bien croire que son coeur maternel fut ému particulièrement par cette beauté de l'enfant, et qu'elle ne pouvait se résoudre à se le voir enlevé et jeté en pâture aux crocodiles du fleuve. D'autres mères avaient subi cette douleur, mais elle, plus énergique peut-être, essaya de soustraire son enfant à la mort. C'est tout ce que nous pourrions conclure de notre récit. Mais ici, comme en d'autres cas, le Nouveau Testament vient jeter une lumière qui nous fait connaître les secrets mobiles qui agissaient sur le coeur des saints dont l'Ancien Testament nous donne simplement l'histoire. Lorsqu'Etienne, devant le sanhédrin, fait passer devant ces chefs du peuple l'histoire d'Israël constamment rebelle envers Dieu et ceux que Dieu lui envoyait, il fait mention de Moïse et dit qu'il était *divinement* beau. Ce n'était pas une beauté ordinaire, comme aurait pu être celle d'un autre enfant, mais une beauté sur laquelle

Dieu avait imprimé son sceau, comme pour dire d'une manière spéciale: «Il est à moi». Mais l'épître aux Hébreux nous fait descendre plus profond dans le coeur des parents de l'enfant, et nous fournit le secret de l'énergie qu'ils manifestent et qui leur fait braver Pharaon lui-même. «*Par la foi*», dit l'apôtre inspiré, «Moïse, étant né, fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était *beau*; et ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi» (Hébreux 11: 23). Remarquons que trois fois la Parole présente ce caractère de beauté de l'enfant, comme étant ce qui attire leur attention. Toute mère israélite trouvait sans doute son enfant beau, et son coeur était déchiré quand un barbare Egyptien l'arrachait de son sein. Mais aucune n'avait l'idée que cette beauté signifiât quelque chose de la part de Dieu, et nous ne voyons pas qu'aucune tentât de sauver son enfant. Il fallait une autre vue que celle de la chair pour discerner une beauté divine, le sceau de Dieu. Il fallait cette vue de l'âme qui est la foi qui rappelle les promesses, qui croit Celui qui les a faites, et compte sur leur accomplissement. Ceux qui ont la foi, savent «discerner les signes des temps» (Matthieu 16: 3). Le signe pour Amram et Jokébed était la beauté de l'enfant et l'époque promise pour la délivrance. Leur foi voit dans cet enfant l'instrument dont Dieu se servira pour sauver son peuple, selon Sa parole donnée à Abraham. Mais la foi présente chez eux un autre caractère. Elle est agissante et énergique. Il faut dérober l'enfant aux recherches des Egyptiens, et ils le cachent durant trois mois. Eussent-ils été découverts, ils pourraient être passibles d'une peine sévère, de la mort peut-être, mais n'importe, «ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi». Ainsi la foi ne craint pas les menaces des hommes; elle les brave; c'est elle qui a donné du courage aux faibles, qui a rendu forts les impuissants, qui a soutenu les martyrs, comme nous le montre le même chapitre 11 des Hébreux, et c'est elle qui, seule, mettant en avant Dieu et sa Parole, nous fait passer à travers les difficultés, et nous rend vainqueurs du monde et de toute la puissance de l'ennemi (1 Jean 5: 4, 5).

Arrêtons nos regards sur le Chef et le consommateur de la foi, et soutenus par Lui, courons avec patience la course qui est devant nous. Comme Paul, au milieu de toutes ses tribulations, sachons dire; «Je sais qui j'ai cru».

(Verset 3). L'énergie de la foi avait fait faire aux parents de Moïse ce premier pas. Il leur en fallait faire un autre, et plus douloureux, et qui exigeait une confiance plus implicite en Dieu. Les détails de ce qui est arrivé ne nous sont pas donnés, mais l'Écriture nous dit qu'elle «ne pouvait plus le cacher». Il allait être découvert et c'était la mort certaine. Dieu avait ses desseins. D'un côté, il voulait faire de Moïse l'instrument de la délivrance du peuple d'Israël et le médiateur entre Lui et ce peuple. Moïse était ainsi un type merveilleux de Jésus, le Libérateur. Après Jésus, dont le nom est au-dessus de tout autre, il n'y en a pas eu de plus grand que celui de Moïse (Deutéronome 34: 10-12), lui qui mourut dans les bras de Dieu, et dont Dieu prit soin d'ensevelir le corps; Moïse qui apparut en gloire avec le Fils de Dieu sur la sainte montagne. L'enfant d'une beauté divine et prédestiné à de si grandes choses, ne pouvait périr; Dieu veillait sur lui. Mais d'un autre côté, la foi des parents de Moïse devait être mise à l'épreuve. Pour cela, il faut que la mort intervienne. Que pouvaient-ils faire? Dieu ne permet pas qu'ils puissent le garder. Eh bien, ce qu'eux ne peuvent pas faire, Dieu le fera. Dieu

leur dit: «Pouvez-vous m'abandonner, me livrer sans réserve votre enfant?» N'est-ce pas aussi ce qu'il nous dit? Il en fut ainsi d'Abraham, «le père de ceux qui croient». Dieu lui dit: «Donne-moi ton Isaac, ton unique, celui que tu aimes; sacrifie-le toi-même à moi», et Abraham, par la foi, cette foi plus précieuse aux yeux de Dieu que l'or qui toutefois est éprouvé par le feu, par la foi, Abraham «qui avait reçu les promesses, offrit son fils unique». Et après avoir ainsi su ce que c'était que la mort, il le recouvre par une sorte de résurrection. C'est ce qui eut lieu pour les parents de Moïse. La mort de leur enfant était inévitable à vues humaines, mais il était à Dieu; ils le remettront à Dieu. Il ne tombera pas entre les mains des hommes. Dieu est puissant pour le garder. Il faut donc qu'ils s'abandonnent à Dieu avec une confiance sans réserve. C'est être mort à ce qui est de la chair, mais alors on jouit de la vie de l'Esprit. Il y a un déchirement sans doute, mais on voit au delà la puissance du Dieu qui vivifie. Oh! sachons ainsi remettre entre ses mains ce que nous avons de plus cher et, comme Marthe et Marie, nous verrons la gloire de Dieu.

Que vont donc faire les parents de l'enfant? Laisseront-ils aller les choses? Néglijeront-ils toute précaution pour garantir la vie de l'enfant? Non; ils savent à qui ils le confient; ainsi ils ont la certitude qu'il ne périra pas, mais ils lui donneront jusqu'au bout leurs soins. La mère place son enfant dans un coffret de joncs qu'elle enduit de bitume et de poix, afin que l'eau n'y pénètre pas. Ainsi avait fait Noé, sur l'ordre de Dieu, quand il construisit l'arche. Il agissait ainsi «par la foi», et de même agit la mère de Moïse. Dieu veut assurément que nous nous confions entièrement en Lui, mais non en restant passifs, en nous croisant les bras, bien qu'il y ait des occasions où nous avons à rester tranquilles. Mais avec l'œil de la foi nous avons à chercher quels moyens il est selon sa volonté que nous employions, et nous avons à Lui demander de nous diriger. Jokébed ferme le coffret, et elle le dépose parmi les roseaux qui croissent en abondance sur les bords du Nil, afin qu'il ne soit pas emporté par les eaux. Puis, pauvre mère, avec un grand déchirement de coeur, mais avec une foi sans réserve au Dieu d'Abraham qui rendit son fils à celui-ci, elle s'en va. «Par la foi», elle avait tenu caché son enfant durant trois mois; «par la foi» à une puissance plus haute encore, elle le remet entre les mains de Dieu. La foi s'élève au-dessus de tout ce qui est de la chair, et c'est cet abandon de tout à Dieu, qui le glorifie. Dieu a une réponse à cette confiance: «Tu m'as remis ton enfant», semble-t-il dire à cette fille d'Abraham, «tu verras comme je saurai le garder». Jésus disait: «Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu». Qui peut nuire à celui qui repose dans les bras du Dieu Tout-puissant?

(Verset 4). Il est beau de pénétrer dans l'intimité d'une famille où la foi en un Dieu tout-puissant et fidèle domine. Amram et Jokébed avaient appris à leurs enfants ce qu'ils connaissaient du Dieu de leurs pères Abraham, Isaac et Jacob. Ils leur avaient fait part des promesses et de leur espérance. Ils les avaient associés à leurs douleurs. Heureuse une telle famille. Puissent les familles chrétiennes être aussi formées sur ce modèle, elles qui possèdent la pleine lumière de la révélation, les promesses en Christ et la glorieuse et bienheureuse espérance. La soeur de l'enfant, celle qui plus tard sera Marie, la prophétesse, associée à Moïse dans son oeuvre, se tient à distance et veille pour savoir ce qui arrivera à l'enfant. Il a

été confié à Dieu, Dieu l'abandonnera-t-il; trompera-t-il la confiance de la mère? C'est impossible. Si elle a été obligée de l'abandonner, «l'Eternel le recueillera» (Psaumes 27: 10). Ainsi ce qui arrivera à l'enfant, ce qu'on «lui fera», sera bien, et à la gloire du Dieu fidèle, car c'est Lui qui conduit tout; il fait travailler toutes choses pour le bien de ceux qui l'aiment (Romains 8: 28). Comme nous savons peu que c'est Lui qui dirige tous les événements, même ceux qui semblent les plus insignifiants. Un passereau ne tombe pas en terre sans sa volonté (Matthieu 10: 29); que sera-ce à notre égard, nous dont les âmes immortelles lui sont chères? Remettons donc avec confiance tout entre ses mains.

(Verset 5). Nous voyons ici clairement cette direction souveraine de toutes choses par la main du Dieu tout-puissant. Assuérus, une nuit, ne peut dormir et se fait apporter le livre des annales de son règne. Ce fait si insignifiant en lui-même, est amené par Dieu pour procurer la délivrance des Juifs. C'est le même Dieu qui conduit la fille du Pharaon ce jour-là, vers le fleuve, et précisément à l'endroit où se trouve l'enfant qui doit être le libérateur d'Israël. «Le coeur de l'homme se propose sa voie, mais l'Eternel dispose ses pas» (Proverbes 16: 9). La princesse d'Egypte s'était proposé sa voie; elle pensait n'agir que selon sa volonté, et, à son insu, l'Eternel disposait ses pas vers l'endroit où il allait donner à la foi de Jokébed la plus merveilleuse réponse, et préparer la délivrance de son peuple en en plaçant l'instrument dans l'abri le plus sûr, en attendant le moment où il se servirait de lui. Que les voies de Dieu sont simples et admirables! Une autre Egyptienne, si elle eût trouvé l'enfant, aurait peut-être désiré l'arracher à la mort, mais cela lui aurait-il été possible? N'aurait-elle pas craint l'édit du roi? Mais si la fille du Pharaon s'intéresse à lui, qui pourra le lui ôter?

(Verset 6). Dieu qui a conduit les pas de la fille du Pharaon, lui fait aussi porter ses regards vers l'endroit où le coffret se trouve et excite ainsi sa curiosité. Elle veut savoir ce qu'il recèle; elle l'ouvre, elle voit l'enfant, «un petit garçon qui pleurait». Quelle vérité et quelle simplicité divines dans ce récit! Les pleurs sont l'apanage de l'homme pécheur. Il pleure dès son entrée dans la vie; son chemin est semé de larmes, larmes de douleurs, larmes de deuil, larmes de regrets, larmes de repentance. Bienheureux, s'il a versé ces larmes-là aux pieds du Sauveur (Luc 7: 38), car il échappera à ce lieu de larmes éternelles, là où il y a des pleurs et des grincements de dents (Matthieu 22: 13), et il sera dans le sein du Dieu qui essuiera toute larme de ses yeux (Apocalypse 21 : 4). D'où viennent ces pleurs de l'enfant, d'un enfant de trois mois? Inconsciemment, il appelle sa mère, il a besoin d'elle, et celle qu'il voit n'est point elle. Quel sentiment s'éveillera dans le coeur de la fille du Pharaon? Partagera-t-elle la haine de son père contre le peuple esclave, et enverra-t-elle sa servante jeter dans le fleuve ce rejeton d'Israël? Non; Dieu a dirigé ses pas vers l'enfant, et maintenant Dieu incline son coeur vers lui. Celui qui dispose les pas de l'homme est aussi Celui qui tient dans ses mains le coeur d'un roi et «l'incline à tout ce qui lui plaît» (Proverbes 21: 1). «Elle eut compassion de l'enfant», bien qu'elle eût reconnu en lui un des enfants des Hébreux. Elle eût pu le laisser là avec indifférence, mais Dieu a créé en elle la compassion; la tendresse naturelle au coeur de la femme s'est éveillée en elle sous l'action divine, et elle ne le laissera pas périr. Ainsi, tandis que le Pharaon, sous l'impulsion de Satan, répand la mort, la fille du Pharaon, sous l'impulsion

de Dieu, conserve la vie. Le diable, «le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire; mais moi», dit Jésus, «je suis venu afin qu'elles aient la vie» (Jean 10: 10). L'un est meurtrier dès le commencement, Christ est le Prince de la vie, qui possède, donne et conserve la vie.

«Elle eut compassion de lui»; sa haute position n'a pas desséché son coeur; il est ému envers cet enfant d'un peuple esclave. Comme la pensée se porte vers Celui qui est le Dieu des compassions, et qui donne au coeur de l'homme d'être compatissant! Dieu a manifesté en Jésus tout ce qu'il est; aussi voyons-nous la compassion divine déborder du coeur du Sauveur (Marc 1: 41; 8: 2; Matthieu 9: 36; Luc 7: 13, etc). De cette source découlait la compassion qui remplissait le coeur de la fille du Pharaon pour ce pauvre petit enfant hébreu.

(Verset 7). Attentive à ce qui se passait, lisant dans les traits et les gestes de la princesse les sentiments qui l'animaient, voyant que son petit frère n'avait rien à craindre, Marie qui, quatre-vingts ans plus tard, célébrera la victoire de Dieu sur les Egyptiens, s'aperçoit que la beauté divine du petit enfant a remporté une victoire pacifique sur le coeur de la fille des Pharaons, et qu'une réponse a été donnée à la foi de ses parents. Elle partageait cette foi; elle prend courage et ose s'approcher; Dieu qui la réservait à de grandes choses, l'emploie déjà, quoique toute jeune, comme un instrument de ses desseins, et lui donne la sagesse pour agir. Heureux les jeunes gens qui, de bonne heure, ayant appris à connaître Dieu, sont prompts à le servir! Ils peuvent, comme le petit garçon de Jean 6: 9, n'être que les porteurs d'un peu de nourriture pour les affamés, ou comme la jeune servante de la femme de Naaman (2 Rois 5), ne pouvoir qu'indiquer où l'on peut entendre la parole de salut; la grandeur de l'oeuvre aux yeux de Dieu consiste dans le dévouement du coeur chez celui qui l'accomplit. Ici, de toute manière, c'est le coeur qui parle et fait agir la soeur de l'enfant. Qui le nourrira? Une mère égyptienne voudra-t-elle faire partager le lait de son propre enfant avec un Hébreu? Ah! mais parmi les Hébreux, il en est beaucoup qui pleurent leurs enfants et seraient heureuses de nourrir celui-ci sauvé de la mort. Mais entre elles toutes il y en a une, inconnue de la fille du Pharaon, qui tient au coeur de Marie, et qui recevra l'enfant et le nourrira avec une tendresse maternelle. C'est la mère elle-même. Comme tout ici est délicat et digne de Celui dont le coeur est celui d'un père (Psaumes 103: 13), et qui en même temps veut couronner la foi de Jokébed d'une couronne, de joie et de bonheur. «Irai-je et appellerai-je auprès de toi une nourrice d'entre les Hébreux, et elle t'allaitera l'enfant?» Elle a deviné que la fille du souverain de l'Egypte a, dans son coeur, adopté le bel enfant, qu'elle le tient pour sien: «elle t'allaitera l'enfant». Quelles merveilles Dieu accomplit dans les coeurs! «La fille du Pharaon dit: Va. Et la jeune fille alla et appela *la mère de l'enfant*». Quel transport dans le coeur de la mère! Son enfant vit, et non seulement il vit, mais elle le nourrira. Elle pourra le serrer sur son sein sans crainte qu'on le lui ravisse. N'appartient-il pas à la fille du Pharaon? Comme Abraham, elle recouvra son fils par une sorte de résurrection. La foi fait sortir la vie de la mort, elle goûte la douce récompense de sa confiance en l'Eternel. Oui, vraiment il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent en s'approchant de Lui par la foi (Hébreux 11: 6). Puisseons-nous en faire l'expérience!

(Versets 9, 10). Quel abri plus sûr pouvait-il y avoir pour le futur libérateur d'Israël que le palais du Pharaon? Quelle préparation à la grande oeuvre qu'il devait accomplir, que de connaître d'avance de près, ceux en face de qui il aurait à se trouver? Aussi lisons-nous: «La fille du Pharaon dit à la mère: Emporte cet enfant, et allaite-le *pour moi*, et je te donnerai ton salaire. Et la femme prit l'enfant, et l'allaita. Et l'enfant grandit, et elle l'amena à la fille du Pharaon, et *il fut son fils*; et elle appela son nom Moïse, et dit: Car *je l'ai tiré des eaux*». L'enfant, aux yeux du monde, n'a plus sa véritable mère; c'est la fille du Pharaon qui l'est. Jokébed allaite bien son propre enfant, mais c'est pour la princesse d'Egypte; c'est à elle qu'elle l'amène, et il est son fils destiné à être élevé sur les marches du trône. Jokébed n'est que la nourrice à qui l'on donne un salaire, mais que lui importe? L'enfant d'Israël est allaité par une fille d'Israël. Rien dans ses veines du sang égyptien; il était à part ainsi dès sa naissance. Elle n'avait pas besoin du salaire; elle a son enfant, la réponse à sa foi, la plus grande récompense. Son salaire, c'était Dieu lui-même. Comme son grand ancêtre Abraham, à qui Dieu dit: «Ne crains pas; je suis ton bouclier et ta grande récompense», elle aussi a vu la protection de l'Eternel s'étendre sur son enfant, et il lui a été rendu; Dieu remplit son coeur d'une sainte joie.

(Verset 10). L'enfant grandit sous les soins maternels, et il faut de nouveau s'en séparer. Mais ce n'est plus pour l'exposer, pauvre et chétif sur les eaux du Nil, abandonné de tous, sauf de l'Eternel. C'est pour le conduire dans le palais, sous les riches lambris de la demeure du Pharaon. La foi en sera-t-elle moins en exercice? Non, Jokébed sait que cet enfant divinement beau sera un instrument de bénédiction pour son peuple. Comment? elle l'ignore, mais elle a confiance, et bien qu'il lui en coûte de se séparer de lui, elle fait encore ce sacrifice à Dieu pour le bien de son peuple. Elle ne doute pas que celui qui est adopté pour fils par la fille du Pharaon, n'emploie son rang et son influence en faveur de ses malheureux frères. A-t-elle vu de ses yeux la réponse à sa foi? C'est peu probable. Nous n'avons pas besoin de voir ici-bas accompli ce que nous avons demandé. Ce qui honore Dieu, c'est une confiance absolue, «croire sans avoir vu». N'en a-t-il pas été toujours ainsi? «Tous ceux-là, ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu ce qui avait été promis». Il y a quelque chose de meilleur que de voir ici-bas; ce sera de voir dans la splendeur de la gloire le magnifique exaucement de tout ce que notre foi aura confié à Dieu.

«Elle l'amena à la fille du Pharaon, et il fut son fils; et elle appela son nom Moïse, et dit: Car je l'ai tiré des eaux». L'adoption était complète. Elle lui donne un nom, et ce fait indique bien qu'elle le considère comme sien. Elle a une autre raison qui fait qu'elle se regarde comme sa mère; c'est elle qui l'a sauvé, tiré de la mort, rendu à la vie. Et ainsi il est bien à elle; il est cher à son coeur. Telles sont les voies de Dieu. Satan l'avait destiné à la mort, mais Dieu le sauve, pour qu'à son tour il soit sauveur.

Le discours d'Etienne, au chapitre 7 des Actes, et le chapitre 11, de l'épître aux Hébreux, nous donnent quelques détails d'un grand intérêt et renfermant de précieux enseignements sur cette portion de la vie de Moïse, je veux dire le temps qu'il passa auprès de la fille du Pharaon.

A ce propos, il ne sera pas inutile de remarquer que l'Ancien Testament donne simplement le récit des faits, et que le Nouveau Testament, dans plusieurs cas, fournit comme un commentaire qui nous fait pénétrer dans les sentiments et les motifs qui faisaient agir ceux dont il est question. C'est ce que nous voyons dans l'histoire de Moïse. Et nous pouvons voir aussi que, s'il s'agit de la foi des hommes de Dieu, l'Esprit Saint, en la rappelant, passe sous silence leurs fautes et leurs défaillances, pour ne relever que les choses qui font briller cette foi.

Moïse fut *fils* de la fille du Pharaon, nous dit l'Exode. Etienne nous dit qu'il fut élevé *pour elle*, afin qu'il fût *son fils*, et il nous apprend ce que ce titre comportait. Il fut, comme tel, instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, cette sagesse si renommée partout dans le monde ancien, et qui embrassait non seulement les sciences vulgaires et les règles de la vie, mais aussi ces vérités religieuses plus élevées que l'idolâtrie et qui étaient l'apanage des prêtres et restaient cachées au peuple. Mais toute cette sagesse était humaine et ne conduisait pas à la connaissance du vrai Dieu. Toutefois, dans la sagesse de Dieu, il était bon qu'il eût reçu cet enseignement qui même, humainement parlant, le mettait au niveau des sages de ce pays, et lui donnait une autorité aux yeux des Egyptiens. Nous lisons plus loin dans l'Exode: «Moïse aussi était très grand dans le pays d'Egypte, aux yeux des serviteurs du Pharaon et aux yeux du peuple». Sans doute, ce furent les signes qu'il opéra au nom de l'Eternel qui l'avaient grandi ainsi devant tous, mais nous ne pouvons douter que les connaissances qu'il avait acquises dans sa jeunesse ne lui servissent aussi. Dieu sait comment préparer les instruments qu'il emploiera à ses desseins. Paul appelé à combattre les subtilités rabbiniques, les avait étudiées avant sa conversion aux pieds de Gamaliel; d'un autre côté, apôtre des nations, devant être témoin devant les gouverneurs, et les rois gentils, il avait acquis la connaissance de ce que nous appellerions la littérature grecque, comme le prouvent les citations qu'il fait. Dans notre temps, le puissant réformateur Luther, que Dieu appela à remettre en lumière sa Parole et la vraie voie du saint, avait appris ce qu'étaient Rome et ses mortelles erreurs, pour avoir étudié dans ses écoles, rendu capable ainsi de combattre ce système abominable. Nous pourrions en citer d'autres exemples. Sans doute, il fallait avant tout, pour ces hommes éminents, la conversion dont nous avons tous besoin, même pour le plus humble service, et, comme nous le verrons, Moïse eut aussi à passer par les exercices qui conduisent à la révélation de Dieu à l'âme, à la conversion. Il fallait, pour accomplir l'oeuvre que Dieu leur donnait à faire, plus que la science acquise; l'Esprit Saint devait être leur lumière et leur force, mais Dieu les préparait par ce qu'ils avaient acquis, à l'oeuvre spéciale que chacun avait à accomplir.

Mais le chapitre 11 des Hébreux nous apprend autre chose. Comme fils de la fille du Pharaon, les richesses et les plaisirs pouvaient être son partage. Les honneurs lui étaient rendus. Il n'y avait rien à quoi il ne pût aspirer, même le trône. Il occupait la place la plus élevée dans le royaume. Pourquoi, comme son ancêtre Joseph, n'aurait-il pas pu être le second après le Pharaon? Si Moïse, dans les voies de Dieu, avait été amené à occuper cette haute position, afin d'être protégé et, gardé pour devenir le libérateur, d'un autre côté, cette élévation nous fait apprécier le motif qui le fait renoncer à tous ces avantages, quand le moment est venu. Y

avait-il rien de plus propre pour éprouver ce qu'il était? Saura-t-il renoncer à tout cela? Comme Paul qui, avec tous ses avantages nationaux et religieux, pouvant aspirer à la plus haute place dans la synagogue, estima tout cela, quand il a connu Christ, comme un néant et y renonça, Moïse saura-t-il descendre des marches du trône et reconnaître comme étant son peuple, les misérables Hébreux?

«Et il arriva, en ces jours-là, que Moïse, étant devenu grand, *sortit vers ses frères*». Le récit d'Etienne nous dit que, parvenu à l'âge de quarante ans, *il lui vint au coeur de visiter ses frères*. Durant ces quarante années, il avait joui des délices et des richesses d'Egypte, de sa position comme fils de la fille du Pharaon, son intelligence s'était développée, son esprit s'était enrichi de toutes les connaissances et de toute la sagesse des Egyptiens. Rien ne lui manquait quant au monde. Mais il n'ignorait pas à quelle race il appartenait. Il savait de quel sang il était, et il lui vint au coeur de voir de ses yeux la condition de *ses frères*, que sans doute il ne connaissait qu'en partie.

Et que vit-il? *«Il vit leurs fardeaux»*. Qu'aurait-il pu se dire? Plus d'un aurait pensé: Je suis bien aise de me trouver dans une autre position. Quel bonheur d'y avoir échappé. «Je rends grâce à Dieu de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes», comme ces misérables esclaves, et il fût rentré dans son palais. C'eût été de l'égoïsme. Ne connaissons-nous pas ce sentiment; qui fait que nous nous retirons dans nos privilèges, sans penser à ces misérables esclaves de Satan, de la race desquels nous sommes pourtant aussi? Moïse aurait encore pu se dire: Je vais profiter de ma position auprès de ce Pharaon et de sa fille, pour obtenir la libération de mes frères, ou tout au moins un adoucissement à leurs travaux et à leurs peines. Mais alors d'où serait venue la délivrance? De Pharaon et de Moïse, et non pas de Dieu par Moïse. Et à quoi cela eût-il abouti? A conserver le peuple là où il ne devait pas être, loin de la terre promise. Cela ne se pouvait. Il en est de même pour la délivrance des âmes. Tout moyen humain pour alléger l'esclavage du péché, pour apaiser la conscience, pour donner l'espérance et pour conduire au ciel, manque son but. «Le salut est et doit être de l'Eternel», et ne peut être que de Lui.

Moïse voit plus que les fardeaux de ses frères. Il voit aussi sous quel joug oppresseur et barbare ils se trouvent. «Il vit un homme Egyptien qui frappait un Hébreu *d'entre ses frères*». Remarquons le soin avec lequel la Parole insiste sur le fait qu'ils sont ses frères. Que fera-t-il? Dès ce moment son coeur est avec eux dans leurs souffrances. Il descend des marches du trône pour s'identifier avec eux, coûte que coûte. Son choix est fait, il renonce à son titre glorieux; il jette loin les délices du péché et les richesses d'Egypte. Il préfère d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, qui est son peuple; il partagera l'opprobre dont celui-ci est couvert et qui, au fond, est l'opprobre de Christ, puisque c'est le peuple d'où doit sortir Christ. C'est, on peut le dire, le premier pas de l'oeuvre de Dieu en Moïse, le premier moment dans sa conversion. Il a encore beaucoup à apprendre, Dieu l'enseignera. Bien des leçons ressortent de ces passages rapprochés de l'Exode et des Hébreux. En premier lieu, si nous regardons Moïse comme type du Seigneur, ne sommes-nous pas amenés à contempler cette glorieuse portion de la Parole qui nous montre l'abaissement volontaire du Seigneur? Il a vu nos

souffrances, et Lui, qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, afin de nous délivrer.

Quel mobile a fait agir Moïse? «Par la foi», répond l'épître aux Hébreux. Nous avons dit qu'il n'ignorait pas d'où il était issu. Il avait sans doute connaissance des promesses faites à ses ancêtres. Maintenant la réalité se présente à son âme. Il saisit pour lui-même ces promesses; c'est le peuple de Dieu, que Dieu a choisi, qui se trouve dans cette position misérable; *il croit* ce qu'il ne faisait que connaître, et la foi est le levier puissant qui le fait agir et renoncer à tout: il regardait à *la rémunération*, au plein accomplissement de ce que Dieu avait dit.

N'en est-il pas ainsi de nous? Qu'est-ce qui a donné à Paul de renoncer à tout, de regarder toutes choses comme des ordures en comparaison de l'excellence de Christ? La foi, «la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est donné pour moi», dit-il. Et n'est-ce pas la foi aussi, la foi qui nous rend victorieux du monde, nous fait choisir l'opprobre de Christ, nous identifier avec son peuple, et dire: Ton peuple sera mon peuple? Oui, la foi seule nous fait sortir du monde, nous en rend victorieux, annule pour nous ses attraits, et nous en détache, en nous faisant voir la rémunération, Christ et la gloire céleste. Puissions-nous à cet égard, marcher sur les traces, et du Sauveur qui a repoussé Satan, lui montrant et lui offrant toutes les richesses et la gloire du monde, et de Moïse, et de Paul. Ce qui cause tant de langueur, tant de faiblesse et tant de chutes parmi les enfants de Dieu, c'est assurément le manque de foi, de cette foi qui réalise les choses de Dieu, et qui nous donne une ferme résolution d'être tout à Christ et pour sa gloire, de nous séparer du monde, d'en être victorieux.

Le coeur de Moïse était pour Dieu et pour son peuple, mais dans la pratique, il manque, parce qu'il suit l'impulsion de son coeur naturel et non l'ordre divin. Voyant «un Hébreu d'entre ses frères», maltraité par un Egyptien, son coeur généreux s'émeut, mais c'est le mouvement de la nature; «il regarda çà et là, et vit qu'il n'y avait personne, et il frappa l'Egyptien et le cacha dans le sable». Avait-il un ordre de la part de Dieu d'agir ainsi, de se poser en défenseur de son peuple? Non, il agit de son chef. Et comme le récit nous le montre bien, «il regarda çà et là, et vit qu'il n'y avait personne»; quand on agit par l'ordre de Dieu, on n'a à craindre qui ni quoi que ce soit. On va droit de l'avant sans s'inquiéter de personne. On est sous le regard et la main de Dieu, et l'on peut dire: «Que me fera l'homme?» On a la conscience que Dieu nous garde. Moïse est Moïse en agissant ainsi. C'est le bras et la volonté de la chair; l'acte est généreux selon le monde, il ne peut être approuvé de Dieu. C'est comme Pierre, lorsque tirant l'épée, sans doute pour son Maître, mais sans son Maître, il frappe le serviteur du souverain sacrificateur. Nous avons à attendre la volonté de Dieu pour agir, et une fois la connaissant, agir sans regarder çà et là, sans consulter la chair ni le sang.

D'un autre côté, les paroles d'Etienne nous font voir un motif dans l'acte de Moïse: «Il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main, mais ils ne le comprirent point». Ainsi Moïse, avait bien la pensée de se poser en libérateur, il croyait que c'était la volonté de Dieu. Il ne se trompait point quant au fait. Il pouvait voir dans sa délivrance miraculeuse et la position qui lui avait été faite, des signes de sa vocation pour

cette oeuvre, mais il errait en ce qu'il eût dû attendre le mot d'ordre de Dieu, et, par conséquent, se trompait quant au moment et à la manière de la délivrance. C'était Dieu lui-même qui devait déployer d'une manière ostensible sa grande puissance, non par l'épée d'un homme, mais par les manifestations de ses jugements. Et cependant ici encore, selon les paroles d'Etienne, nous pouvons voir en Moïse un type de Christ. Le Fils de Dieu vint chez les siens, non en faisant mourir les hommes, mais en détruisant les oeuvres du diable, et les siens ne l'ont pas reçu. Ils ne comprirent pas qu'il venait pour les sauver de leurs péchés, pour les affranchir véritablement. Ils refusèrent l'intervention de sa grâce qui apportait paix, vie, lumière et amour.

Et comment Moïse vit-il qu'il était ainsi rejeté par son peuple? Par un fait bien simple. «Le jour suivant, il vit deux hommes hébreux qui se querellaient. Et il les engagea à la paix, disant: Vous êtes frères; pourquoi vous faites-vous tort l'un à l'autre? Quelle triste chose lorsque des frères, ceux qui ont même Seigneur, même foi, même espérance, se querellent, au lieu de vivre en bonne harmonie. Hélas! cela n'arrive que trop souvent entre chrétiens; de là les exhortations nombreuses et pressantes de la Parole. L'orgueil, la propre volonté et l'égoïsme sont les sources de ces dissensions. «Que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose. Que rien ne se fasse par esprit de parti, ou par vaine gloire, mais que, dans l'humilité, l'un estime l'autre supérieur à lui-même, chacun ne regardant pas à ce qui est à lui, mais chacun aussi à ce qui est aux autres» (Philippiens 2: 2-4). Voilà ce qui écartera les querelles, et rendra capable d'obéir à cette autre parole de l'apôtre: «Pourquoi (si ton frère manque et te fait tort) ne supportez-vous pas plutôt des injustices? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt faire tort?» (1 Corinthiens 6: 7). Alors aussi: «Votre douceur sera connue de tous les hommes» (Philippiens 4: 5). «Mais si vous vous mordez, et vous dévorez l'un l'autre, prenez garde que vous ne soyez consumés l'un par l'autre» (Galates 5: 15).

Dans cette intervention de Moïse, nous pouvons voir percer cet amour pour son peuple qui se manifestera d'une manière si intense dans la suite de sa carrière. Mais cet amour fut méconnu. «Celui qui faisait tort à son prochain, le repoussa, disant: Qui t'a établi chef et juge sur nous? Veux-tu me tuer, comme tu tuas hier l'Egyptien?» Ainsi a toute leur misère de la part de leurs oppresseurs, ils veulent encore ajouter celle qui résulte de leurs passions. Ils se donnent en spectacle aux Egyptiens, et ils repoussent celui qui veut les ramener au calme et aux sentiments qui conviennent à des frères. Cela n'a-t-il pas aussi une voix pour nous? S'il n'y a point harmonie entre nous, chrétiens, mais des querelles, des luttes, des envies, que dira le monde? Est-ce glorifier Christ? N'est-ce pas le repousser?

Moïse, avec les meilleures intentions, n'avait pas agi au commandement de Dieu; il avait anticipé le moment de se montrer aux siens, comme libérateur. Marchant avec sa propre force, selon ses pensées et les impulsions de son coeur, il échoue. Même s'il s'agit de l'oeuvre de Dieu, le serviteur de Dieu échouera aussi, s'il n'attend pas l'ordre de Dieu, le moment de Dieu.

Que fera Moïse maintenant? D'une part, il s'est rendu coupable d'un meurtre qui est connu et qui le rend passible du jugement de Pharaon, d'autre part, ses frères le repoussent. Ici se montre la faiblesse de la chair de l'homme qui a agi de lui-même. Moïse a peur. S'il avait eu la conscience qu'il agissait selon l'ordre de Dieu, que par conséquent Dieu était avec lui, soutenu par cette force puissante, aurait-il eu peur? A-t-il eu peur plus tard quand, envoyé de Dieu, il somme le Pharaon de laisser aller le peuple? Non, il reste ferme, comme voyant Celui qui est invisible; il ne craint pas la colère du roi, et il quitte l'Egypte avec le peuple que Dieu a délivré. Ici, il a peur, et il quitte l'Egypte seul. Il fuit, craignant la colère du roi. N'ayons pas confiance en nous-mêmes, nous tomberions; mais fortifions-nous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, et avec Christ nous serons plus que vainqueurs.

Il fallait pour Moïse cette expérience de sa faiblesse, de même que plus tard il fallut que Pierre la fit aussi. La volonté, la propre volonté, qui déjà se manifeste si clairement chez le petit enfant, est au fond ce qui constitue l'homme. Cette faculté est bonne, mais elle doit être soumise à celle de Dieu, et ne pas être une volonté indépendante. La propre volonté doit être brisée. Le Seigneur Jésus était venu pour faire la volonté de Dieu, et dans toute sa vie il manifesta qu'il n'avait d'autre volonté que celle de son Père. C'était sa viande, son bonheur et sa joie. Il n'avait pas eu besoin que sa volonté fût brisée, il n'avait pas de volonté propre. Toutes ses pensées, tous ses désirs, tous les mouvements de son cœur, toutes ses paroles et tous les actes de sa vie étaient en harmonie avec la volonté de son Père. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons une volonté propre, rebelle à celle de Dieu. Il faut que la mort passe sur elle, et que dans une nouvelle vie, celle de Christ, nous manifestions que c'est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, que nous avons discernée et que nous suivons.

Moïse a agi selon sa volonté, et il se trouve sans force; il s'enfuit au pays de Madian, et là, durant de longues années, il devra apprendre à l'école de Dieu.

Le Pharaon avait appris le fait, et, quelle que fût la position que Moïse avait occupée dans son palais, il devait subir la peine de mort que la loi égyptienne prononçait contre le meurtrier. Ce n'était pas une condamnation arbitraire; elle était juste. Moïse n'avait pas agi sur un ordre de Dieu, mais en suivant sa propre impulsion. Il agissait comme un homme d'après son sentiment naturel, quel que fût au fond son motif. Il voulait être un libérateur humain, soulever les Israélites contre leurs oppresseurs à la manière de certains héros antiques et modernes, les appeler à la liberté. Au point de vue humain, c'était généreux; mais pas selon Dieu qui veut que l'on soit soumis à l'autorité qu'il a établie. Dieu n'est pas révolutionnaire, il ne saurait approuver la révolte, mais son autorité est au-dessus de toute autre, et, le cas échéant, «il faut lui obéir plutôt qu'aux hommes». Tel n'était pas le cas de Moïse; il était passible de la peine de mort. Mais Dieu qui l'avait choisi pour être le libérateur d'Israël, ne permet pas que le Pharaon accomplisse son dessein, et Moïse peut s'enfuir, et il se réfugie au pays de Madian. La situation exacte de ce pays n'est guère connue et n'importe pas pour l'histoire de Moïse; toutefois on peut penser qu'à cette époque les Madianites, ou au moins une de leurs tribus, habitaient l'est de l'Arabie Pétrée, séparée de l'Egypte par le désert de Paran, et que c'est là que Moïse se rendit.

Quoi qu'il en soit, nous voyons celui qui avait occupé un rang si élevé en Egypte, et qui y avait renoncé pour délivrer ses frères, rejeté par eux, venir en fugitif dans un pays lointain. Il est là seul, inconnu, étranger, que fera-t-il? «Il s'assit près d'un puits». Comment ces simples paroles ne reporteraient-elles pas nos pensées vers ce qui se passa quinze siècles plus tard, quand Celui qui était plus grand que Moïse, le Fils de Dieu, seul aussi et étranger, lassé du chemin, s'assit près du puits à Sichar? Moïse était sans doute aussi fatigué du chemin, et auprès du puits se demandait ce qu'il allait faire. Notre précieux Seigneur savait bien, Lui, pourquoi il était là. «Il *fallait* qu'il passât par la Samarie». La volonté de son Père et son amour l'avaient conduit là pour apporter à une pauvre femme misérable à cause de ses péchés, le don gratuit de Dieu, pour lui ouvrir la fontaine rafraîchissante de la grâce jaillissant dans le coeur en vie éternelle. Dieu, nous n'en pouvons douter, avait conduit Moïse en cet endroit, et lui fournit l'occasion de manifester cette générosité, et ce dévouement de coeur qui l'avaient porté à défendre ses frères. Les filles de Rehuel viennent abreuver le bétail de leur père. Elles ont travaillé pour puiser l'eau et remplir les auges. Mais leur travail risque d'être vain. De méchants bergers veulent s'emparer pour eux-mêmes de cette eau, et elles sont sans force pour leur résister. C'est alors que Moïse se montre comme libérateur. Il se lève, écarte les bergers et secourt ainsi celles qui sont impuissantes, puis il abreuve lui-même leur bétail, bien que ce soient des étrangères. Type encore du Sauveur qui, rejeté par les siens, se tourne vers les nations et leur fait annoncer la bonne nouvelle du salut; type encore en ceci qu'après nous avoir délivré, il ne cesse de nous bénir, fournissant lui-même à nos besoins.

Les filles de Rehuel sont retournées vers leur père, laissant là Moïse. Elles ont éprouvé les effets de sa générosité, et cela leur a suffi. Combien souvent il arrive que des âmes, heureuses d'avoir trouvé le salut, ne cherchent pas à connaître plus intimement leur Sauveur! Elles rapportent fidèlement à leur père ce qui s'est passé, et louent la peine que Moïse s'est donnée: «Un homme égyptien nous a délivrées de la main des bergers, et il a aussi puisé *abondamment* pour nous et a abreuvé le bétail». Le Seigneur délivre de la puissance de Satan, il fait couler abondamment pour nous les richesses de sa grâce, il nous donne du soulagement et du repos.

Moïse ne peut plus rester un étranger. Rehuel fait comprendre à ses filles qu'elles n'auraient pas dû le laisser là, que c'était de l'ingratitude. Il veut l'avoir dans sa maison, reconnaître ce qu'il a fait et apprendre à le connaître. «Qu'il mange du pain», signe de l'hospitalité. Ainsi nous avons à recevoir Jésus, et Lui veut bien entrer dans notre intimité et nous faire jouir de sa communion. «Moïse consentit à habiter avec lui».

Moïse est là comme étranger, méconnu et rejeté par ses frères, et abaissé; obligé de fuir dans un pays éloigné. Mais là il trouve une épouse. Rehuel a appris à le connaître et à l'apprécier, il lui donne Séphora, sa fille, l'une de celles que Moïse avait délivrées de la main des bergers. Ainsi le Seigneur, rejeté par les siens, s'est tourné vers les nations; sa gloire est cachée sauf aux yeux de la foi, et il rassemble par l'Esprit Saint ceux qu'il a sauvés, et fait d'eux réunis en un son Epouse, l'Eglise. Mais le coeur de Moïse est avec les siens, avec l'Israël dont il est éloigné. C'est ce que nous montre le nom qu'il donne à son fils, Guershom, qui rappelle

qu'il n'est là qu'en séjour. Le coeur de Jésus-Jéhovah n'est-il pas tourné vers Israël qu'il délivrera quand le temps sera venu, le temps que le Père a réservé à sa propre autorité (Actes des Apôtres 1: 7); les temps de rafraîchissement? (Actes des Apôtres 3: 19).

(Versets 23-25). Moïse, en Madian, pensait à son peuple qui était en Egypte, et c'est là que l'Esprit Saint nous ramène. «Et il arriva en ces jours, qui furent nombreux, que le roi d'Egypte mourut». Il est question de ce Pharaon cruel qui asservit Israël, et qui eut la pensée de le détruire. Mais la servitude n'est point allégée par le fait de cette mort. Les successeurs du Pharaon continuent sa politique à l'égard des Hébreux, au moins quant à la question d'esclavage. Et les Israélites, accablés sous leur dur service, «souponnèrent et crièrent». Hélas! vers qui crièrent-ils? Ils s'étaient abandonnés à l'idolâtrie d'Egypte, comme nous le voyons en Ezéchiel 20: 7, 8; ce n'est pas à l'Eternel qu'ils crièrent, et les dieux de l'Egypte auraient-ils pu les entendre, s'ils avaient crié à eux? Est-ce à cause de leur état de péché qu'ils crient? Non, c'est l'excès de leur souffrance qui les fait soupiner. Combien n'y a-t-il pas de ces souffrances, de ces douleurs qui font soupiner tant de coeurs ignorants de Dieu! Y serait-il insensible? Nos versets répondent pour ce qui concerne Israël. Bien qu'ils ne se fussent pas tournés vers Dieu, leur cri *monta* vers Lui, il *ouït* leur gémissement; il se *souvint* de son alliance avec leurs pères Abraham, Isaac et Jacob; il les *regarda* et *connut* leur état. Combien toutes ces expressions sont touchantes et comme elles nous montrent bien le coeur de Dieu. Ah! il n'oublie pas sa pauvre créature souffrante, misérable à cause du péché, asservie à Satan. Il fit attention aux fils d'Israël pour lesquels il y avait des promesses, il s'en souvint, c'est-à-dire que le temps était venu de les accomplir, et quel que fût leur état, et qu'eux ne se souvinsent pas de Lui, il entendait leurs gémissements et était prêt à les délivrer. Ainsi, quand Ismaël était mourant de soif sous l'arbrisseau où sa mère l'avait jeté, quand celle-ci dans le désespoir ne pouvait le secourir et ne se souvenait plus de sa rencontre avec Dieu au puits du Vivant qui se révèle et des promesses faites quant à ce fils, Dieu, lui, se souvient et entend le cri de l'enfant inconscient (Genèse 16 et 21). Et n'y a-t-il là rien pour nous? Oui, Dieu entend les soupirs qu'exhale un état de souffrance, même si nous ne savons pas exprimer ce que nous ressentons, et quand un pécheur accablé par son état de péché et les conséquences dont il souffre, soupire et ne sait que faire, pour que son fardeau soit allégé, son cri monte vers Dieu, il l'entend, il connaît son état, il se souvient, si je puis, dire ainsi, de l'oeuvre accomplie par son Fils bien-aimé pour le salut et la délivrance du pécheur, et il répond en faisant connaître à ce pécheur sa grâce parfaite et le Libérateur, de même que l'Eternel le fit pour Israël.

«En ces jours, qui furent nombreux», nous est-il dit. Ils furent nombreux, en effet, les jours qui s'écoulèrent depuis le moment où Israël rejeta Moïse. Quarante ans passèrent encore sous ce douloureux servage. Mais si nombreux qu'ils fussent, Dieu les comptait. Il avait annoncé à Abraham le temps où sa postérité sortirait du pays de l'oppression (Genèse 15: 13; comparez Exode 12: 40, 41). Pas un jour de plus que ceux que Dieu avait comptés ne devait les retenir en Egypte. Dieu compte aussi pour nous les jours d'épreuve par lesquels sa sagesse et son amour jugent bon de nous faire passer, «afin de nous rendre participants de sa sainteté, et nous faire porter un fruit de justice». L'épreuve, dont il donnera l'issue, ne durera pas une

heure, pas une minute de plus que ce qui est nécessaire. Dieu a tout mesuré pour arriver à son dessein de grâce. Quelle consolation! Rien d'arbitraire dans ses voies envers nous. Il fait travailler toutes choses en notre faveur; les épreuves aussi. Remarquons que si Smyrne doit passer par la persécution, c'est pendant dix jours, pas une de plus, quelle que soit la haine de Satan et de l'homme. Si, compté en vue de l'homme, le temps où la sainte cité est foulée aux pieds est de quarante-deux mois, si le temps où la femme, le vrai Israël est au désert, est de trois ans et demi, en vue du témoignage du résidu persécuté et souffrant Dieu compte mille deux cent soixante jours (Apocalypse 11; 12). Nos temps sont en sa main, quels qu'ils soient.

Méditations sur le premier livre des Rois (Rossier H.)

ME 1905 page 3 – ME 1906 page 12

Introduction

Le second livre de Samuel présente *l'établissement*, par David, du royaume d'Israël (*); le début du premier livre des Rois nous montre ce royaume, définitivement *établi* par Salomon. Il est à remarquer que le règne de Salomon forme *un tout continu* avec celui de David. La mort du vieux roi n'occasionne pas même une interruption momentanée, Salomon s'étant assis, du vivant de David, sur le trône de son père. C'est qu'il s'agit, en type, d'un règne unique et continu, qui, tout en offrant des caractères très tranchés, suivant l'une ou l'autre de ses périodes, les réunit toutes deux, dans une unité indissoluble et absolue.

(*) Méditations sur le second livre de Samuel, par H. Rossier.

A le considérer dans son unité, ce règne commence par la réjection du vrai roi d'Israël (1 Samuel), se consolide, après la victoire, au milieu des dissensions du peuple et des combats (2 Samuel), se trouve enfin établi en paix, en justice et en gloire, au commencement du livre qui nous occupe. Ce récit, comme du reste la Parole tout entière, porte nos regards sur Christ et nous présente son règne dans toutes ses phases diverses. Rejeté comme Messie, il entre de nouveau sur la scène au temps de la fin, rassemble graduellement Juda et les tribus d'Israël sous son sceptre, étend par des jugements, mais aussi en grâce, sa domination sur les peuples, jusqu'à l'établissement final de sa royauté millénaire universelle. Il jouit alors, en paix et en justice, de son triomphe, et y associe son peuple terrestre.

Nous trouvons ainsi, dans ces livres, l'exposé de l'ensemble des conseils de Dieu quant à *l'héritage terrestre* du Messie, Oint de l'Eternel, vrai David et vrai Salomon. A part la période des afflictions de David, ces conseils n'ont pas encore trouvé leur plein accomplissement, mais se réaliseront dans le millénium, quand le Seigneur sera établi sur son trône, comme roi d'Israël et des nations, comme roi de justice et de paix, vrai Melchisédec, sacrificateur à perpétuité.

Ces livres présentent encore un autre caractère, très important à considérer, sans lequel on courrait continuellement le danger d'appliquer faussement les types qu'on y rencontre. Ce caractère, nous l'avons déjà fait ressortir au sujet du second livre de Samuel: *Le roi établi de Dieu, est un homme responsable*. Cette responsabilité, qui reposera sur le Christ avec toutes ses conséquences glorieuses et bénies, mène nécessairement à la ruine des hommes faillibles et pécheurs, lorsqu'elle est placée entre leurs mains. Les deux livres des Rois nous présentent donc la ruine de la royauté entre les mains de l'homme, et son jugement définitif.

En maintenant la certitude de ses conseils de grâce, Dieu maintient tout aussi fermement la certitude de ses jugements au cas où le roi ne répondrait pas aux exigences de sa sainteté.

Ces deux courants, la grâce et la responsabilité, marchent parallèlement, sans jamais se confondre. Au chapitre 7 du second livre de Samuel, versets 13-16, les paroles de l'Eternel à David au sujet de Salomon, font ressortir cette vérité d'une manière très remarquable. C'est d'un côté l'élection de grâce, de l'autre la responsabilité du roi et ses conséquences, puis, après ces deux principes, l'assurance que les conseils de Dieu n'en auraient pas moins leur accomplissement.

Tout ceci est d'autant plus frappant que les deux livres des Chroniques nous présentent la royauté sous une autre face. Ils racontent l'histoire de la maison de David *au point de vue de la grâce*, comme nous aurons amplement l'occasion de le constater, si le Seigneur nous permet d'arriver à l'étude de ces livres. Il suffit de mentionner ici que, selon ce principe, les Chroniques nous présentent, non l'histoire des rois d'Israël, mais celle des rois de Juda, demeurés plus longtemps fidèles que les premiers, et auxquels le témoignage de Dieu était confié. L'Esprit de Dieu met en évidence, chez eux, l'oeuvre de la grâce et tout ce que l'Eternel pouvait approuver, passant souvent leurs fautes sous silence, afin de faire ressortir son but, mais ne cherchant nullement à *cache*r leurs faiblesses. Au contraire, les deux livres des Rois nous retracent l'histoire des rois d'Israël et n'introduisent ceux de Juda que comme jalons du récit, ou pour faire ressortir les relations mutuelles des deux dynasties.

Etablissons encore un fait important en rapport avec l'histoire qui va nous occuper. Dans ces livres, les principes selon lesquels Dieu gouverne son peuple, restent les mêmes que dans tout l'Ancien Testament. Israël, aussi bien que ses rois, est placé *sous le régime de la loi*. Il ne s'agit point ici de la loi, sous son premier caractère de justice absolue et sans mélange, telle que Moïse la reçut au début. Les tables sur lesquelles cette loi était écrite furent brisées par le législateur au pied de la montagne, et ne parvinrent jamais au peuple qui, avant de les recevoir, avait déjà fait le veau d'or. Dès sa promulgation, cette loi première aurait écrasé le peuple sous le jugement. Mais il s'agit, dans tout le récit que nous considérons, de la loi, telle que Dieu la donna une seconde fois à Moïse et que nous la trouvons au chapitre 34 de l'Exode. C'était *une loi mitigée*, offerte à l'homme pour l'accomplir, si sa chair était capable, ne fut-ce que d'un bien relatif. Elle proclamait, en tout premier lieu, ce que la loi pure ne pouvait nullement manifester, *la miséricorde et la grâce* de l'Eternel. «L'Eternel, l'Eternel! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations, pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché». Elle proclamait, en second lieu, *la justice*: «Qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent». Elle annonçait, en dernier lieu, *la rétribution* selon le gouvernement de Dieu ici-bas: «Qui visite l'iniquité des pères sur les fils, et sur les fils des fils, sur la troisième et sur la quatrième génération» (versets 6-8). Au cours de l'histoire qui va nous occuper, nous aurons l'occasion de reconnaître l'application des principes dont nous venons de parler, soit à l'égard des rois, soit à l'égard du peuple.

Enfin ces livres mettent en lumière une dernière vérité générale. Depuis sa ruine, la sacrificature avait cessé d'être le moyen de relation publique entre le peuple et Dieu. *Le roi*, l'oint de l'Eternel, avait été substitué au sacrificateur pour remplir cet office (voyez le

commencement du premier livre de Samuel). Toute la bénédiction d'Israël, son jugement aussi, dépendaient désormais de la conduite du roi. Le roi manquant à sa responsabilité, c'en était fait, à proprement parler, des relations du peuple avec Dieu. Mais alors se produit un phénomène qui persiste pendant toute la durée de la royauté, et au delà: *le prophète* entre en scène. Son apparition prouve que la grâce et la miséricorde de Dieu ne peuvent être anéanties, quand même tout est ruiné.

Sans doute, la prophétie existait avant le temps dont nous parlons. La chute de l'homme a donné lieu à la première parole prophétique. Abraham est prophète (Genèse 20: 7); Jacob prophétise, Moïse est prophète (Deutéronome 18: 15; 34: 10); mais Samuel inaugure la série des prophètes que nous voyons à l'oeuvre dans les livres qui nous occupent (Actes des Apôtres 3: 24). Eu ces jours sombres, le prophète devient, à défaut du roi, le lien entre le peuple et Dieu. Il est le *porteur de la Parole*; c'est à lui qu'est confiée la révélation des pensées de Dieu. Immense grâce! Sans doute, le prophète *annonce les terribles jugements* qui fondront sur le peuple et sur les nations, mais il présente en même temps à la foi *la grâce comme le moyen d'y échapper*. Il rend témoignage contre l'iniquité, délivre même le peuple, comme Elie, par l'exercice de la puissance, pour le faire recommencer, si possible, à marcher dans le chemin de Dieu. Il *enseigne*; il donne au peuple, pour se servir des paroles d'un autre, «la clef des voies de Dieu, incompréhensibles sans lui». Il *console* aussi, en dirigeant les regards vers un avenir de bénédiction, «temps du rétablissement de toutes choses», «royaume qui ne sera pas ébranlé», et où la responsabilité de la maison de David sera portée par le Christ, fils de David, à la pleine satisfaction de Dieu lui-même. Attachant les yeux de la foi sur la personne glorieuse de l'Oint de l'Eternel, il annonce les souffrances du Messie et les gloires qui suivront. Il sent en même temps l'abîme qui sépare le temps actuel de cette «régénération» future. Il *s'humilie* pour le peuple, quand ce dernier n'a pu, ni su le faire. Sans lui, dans les jours sombres de la royauté, il ne restait pas un rayon de lumière à ce pauvre peuple, coupable et châtié. Le prophète *relève et fait renaître l'espoir*.

Mais, en vertu des principes proclamés sous le régime de la loi, la miséricorde de Dieu reconnaît immédiatement le monarque, quand il agit par la foi et qu'il est fidèle. Quelque incomplète que soit cette fidélité, Dieu l'apprécie, et quand même le lien est ostensiblement brisé, la bénédiction du peuple en est la conséquence. De là, sous le régime du prophète, des jours lumineux succédant aux jours ténébreux, et des répit accordés, malgré le jugement annoncé, parce que le roi a regardé à l'Eternel. Cette fidélité du roi se rencontre généralement en Juda, où Dieu maintient encore pour quelque temps «une lampe à son Oint», tandis qu'Israël et ses rois, ayant commencé par l'idolâtrie, continuent dans cette voie, et deviennent bientôt la proie des démons qu'ils n'avaient pas voulu écarter de leur chemin.

Chapitres 1 à 11 - Salomon

Chapitre 1 - Révolte d'Adonija

Au moment où commence notre récit, le roi David était âgé d'environ soixante-dix ans. Il était loin d'avoir atteint l'extrême vieillesse, mais une vie de souffrances, de combats et de

chagrins, use les forces de l'homme le plus robuste, en sorte que le roi «était vieux, avancé en âge». A trente-trois ans, le Seigneur lui-même en paraissait cinquante (Jean 8: 57), mais «sa force était en son entier». Il n'était pas, comme David, *usé* par les chagrins, mais, homme de douleurs, son visage était défait plus que celui d'aucun homme. L'amour imprime ce caractère à ses traits, car il portait en sympathie toutes les langueurs que le péché avait amenées sur notre misérable race.

Les serviteurs du roi imaginent un moyen de le rappeler à la vie (versets 2-4); imitant en cela les souverains des nations environnantes. Il semble que David ait manqué de volonté pour s'opposer au plan de son entourage. La Sunamite (*) lui est amenée. Elle le soigne et le sert. Cette vierge d'Israël «extrêmement belle» sera considérée plus tard par Salomon comme un des plus précieux bijoux de sa couronne. Elle lui appartiendra, et quiconque osera lever les yeux sur elle pour la convoiter en portera le châtiment. Mais n'anticipons pas. Ce que la Parole nous apprend, c'est qu'elle ne devient pas l'épouse de David, roi de grâce. Il en est ainsi, actuellement, de Christ. Tout en ayant les yeux sur Israël, il a maintenant une autre épouse, prise d'entre les gentils. Il la conservera comme roi de gloire mais, comme tel, il renouera aussi ses relations avec le résidu d'Israël, les excellents de son peuple.

(*) La Parole ne nous autorise pas à affirmer, comme on l'a prétendu, qu'elle soit la Sulamite célébrée au Cantique des Cantiques (6: 13).

Avant l'entrée en scène de Salomon, Adonija, fils de Hagguith, cherche à s'emparer du trône de David son père (versets 5-8). Venu au monde immédiatement après Absalom (verset 6; 2 Samuel 3: 3, 4), quoique d'une autre mère, il pensait, sans doute, avoir les mêmes droits que ce dernier au royaume. «Il s'éleva, disant: Moi, je serai roi». L'orgueil, une volonté sans frein qui n'avait jamais été réprimée, et sa haute opinion de lui-même, le dirigeaient. Il était «un très bel homme». Ces défauts avaient été nourris, chez lui, par la faiblesse paternelle dont le rôle avait été si grand, dans les désastres de la vie de David. Ce dernier n'était pas insensible à l'apparence de ses enfants, comme l'histoire d'Absalom le démontre, et peut-être avait-il, pour la même raison, ménagé la verge à Adonija. «Son père ne l'avait jamais chagriné, en disant: Pourquoi fais-tu ainsi?» Les familles des croyants voient bien souvent leur témoignage ruiné par la faiblesse des parents. En épargnant la verge à leurs enfants, ils la préparent pour eux-mêmes, ainsi que du déshonneur pour Christ. Jamais Dieu n'agit ainsi. La preuve de son amour envers nous est fournie par discipline. La faiblesse des parents n'est pas une preuve de leur amour, mais de leur égoïsme qui s'épargne en épargnant leurs enfants (Proverbes 13: 24).

Adonija suit le même chemin qu'Absalom (2 Samuel 15: 1), peut-être avec moins de fourberie, car il manifeste ouvertement ses prétentions et se procure, comme un souverain, des chars, des coureurs et des cavaliers. Joab et Abiathar le suivent. Joab, toujours le même, ne cherche que son propre intérêt, et sentant David près de sa fin, se tourne vers Adonija, comme jadis, à la toute première heure, vers Absalom. Comment aurait-il pu se déclarer pour le roi de justice? Les méfaits de sa vie passée devaient lui faire craindre un contact trop intime avec Salomon. Et puis, il n'y a rien dans le vrai roi, qui soit un objet d'attraction pour la chair.

L'homme naturel s'oriente et s'orientera sans hésitation vers l'usurpateur et le faux roi. C'est ainsi qu'on verra plus tard «la terre tout entière dans l'admiration de la bête».

Adonija est le type de l'homme qui cherche à s'élever jusqu'au trône de Dieu (Daniel 11: 36); Joab et Abiathar sont ceux qui en tirent du profit (Daniel 11: 39); l'entourage d'Adonija, ceux qui sont subjugués par son ascendant (Apocalypse 13: 4).

En ce qui concerne Joab, il faut *tôt ou tard* que la chair, quelque habile qu'elle soit, se produise à découvert et montre son vrai caractère. Joab avait pu longtemps se maintenir en compagnie de David, l'oint de l'Eternel, et donner le change sur les mobiles qui dirigeaient et dominaient son coeur, mais il arrive toujours une occasion où le coeur naturel se montre hostile et *rebelle* et manifeste qu'il ne se soumet, ni ne *peut* se soumettre à la loi de Dieu.

Abiathar, représentant de la religion, déjà condamné d'avance, lors du jugement prononcé sur Eli (*), est aussi du parti d'Adonija. Entouré de si belles apparences, il n'est pas étonnant que ce dernier devienne un centre de rassemblement pour le grand nombre. Il ne l'est pas pour *la foi*. Que peut trouver la foi, dans la compagnie de l'usurpateur? Tsadok, Benaïa, Nathan et les hommes forts de David, ne sont pas avec Adonija. Le vrai sacrificateur, le prophète, porteur de la parole de Dieu, le vrai serviteur, Benaïa, qui marche sur les traces de son maître (**), qu'avaient-ils à faire avec lui? Le sacrificateur regarde à Dieu, le prophète à l'Esprit de Dieu, le serviteur à David, à Christ. Ont-ils besoin d'autre chose? Les hommes forts, eux qui ont trouvé leur force en David, iraient-ils après Adonija qui ne peut la leur communiquer?

(*) Méditations sur 1 Samuel, par H. Rossier, page 6. Note.

(**) Méditations sur 2 Samuel, par H. Rossier, page 203.

Benaïa nous intéresse d'une manière particulière. Au temps de David, il occupait déjà une place prééminente de service (1 Chroniques 27: 5). N'était-il pas digne, lui qui avait suivi en tout, et comme pas à pas, les traces de son maître, d'être établi plus tard chef de toute l'armée? Cependant cet homme n'a d'autre ambition que de rester fidèle à son roi et de l'imiter. Il n'est pas comme Joab qui prend la forteresse de Sion pour acquérir le *premier rang*; non, il est humble, parce que son seul but est de reproduire David dans sa conduite.

Adonija (versets 9, 10) donne à la réunion d'En-Roguel une fausse apparence de sacrifice de prospérités. Il marche sur les traces de son frère Absalom qui disait vouloir offrir un vœu à l'Eternel. Il invite ses frères, fils du roi, et même *les serviteurs du roi*. Ces derniers vont à sa fête; le rebelle n'est pas inquiet qu'ils lui fassent défaut. On sait ce que vaut le titre de serviteurs du roi, si le coeur n'est pas réellement attaché à David; ou de serviteurs de Dieu, si Christ n'est pas l'objet des affections. Combien de ces «serviteurs du roi» ne voit-on pas courir de nos jours à ceux qui cachent, sous des apparences de piété, la guerre qu'ils font à Christ? Mais Adonija est trop avisé pour inviter ceux que leur foi ou leur témoignage gardent dans l'intimité de David. Il invite *tous* ses frères, *un seul excepté*, le seul qui ait droit au trône de par la volonté de Dieu et de son père, Salomon, celui qui va devenir le roi de gloire. Il est évident qu'il doit exclure de sa fête celui dont la présence le jugerait, le condamnerait, réduirait à

néant tous ses plans, toutes ses ambitions. Christ est le dernier que le monde invite; bien plus, il a horreur de l'inviter. D'autre part, y avait-il rien à cette fête, à quoi Salomon pût s'associer? Non, s'il y était apparu, ç'aurait été pour faire tomber ces rebelles sous un châtement mérité.

Au jour où ce grand danger menaçait Israël, aucune mesure n'avait été prise pour le conjurer (versets 11-31). Le roi, affaibli par l'âge, retenu dans son palais «ne savait pas» ce qui se passait. Heureusement, Dieu veillait pour lui. Dieu qui a en vue la gloire de son Fils et son royaume, ne permet pas la réussite des desseins de l'usurpateur. Dans ce but, il envoie le prophète pour apporter à Bath-Shéba une parole de sagesse. Soyons certains que nous trouverons toujours dans la parole de Dieu le moyen par lequel Christ peut être glorifié et nous-mêmes préservés des embûches de l'Ennemi. Quel contraste entre l'intervention de Nathan et celle de Joab auprès de David, par la femme thékohite! (2 Samuel 14). Là tout était ruse et mensonge pour agir sur l'esprit du roi en flattant ses secrets penchants, et pour substituer finalement à David, un homme fourbe et violent, comme roi sur Israël. Ici, la prudence enseigne ce qu'il y a à faire, mais ne se sépare en aucune manière de la vérité. Il fallait que le roi eut conscience d'un danger imminent; il fallait le décider à agir résolument pour Dieu. La pensée de l'Eternel, en ce qui concernait Salomon, avait été révélée à David qui la connaissait fort bien. Ce n'était pas sans motif que le Seigneur avait donné au fils de David le nom de Jedidia, Bien-aimé de l'Eternel (2 Samuel 12: 25). David connaissait si bien la pensée de Dieu à ce sujet qu'il avait «juré à Bath-Shéba, par l'Eternel, le Dieu d'Israël, disant: Salomon, ton fils, régnera après moi, et lui s'assiéra sur mon trône, à ma place» (versets 17 et 30). Il suffisait de rappeler son serment à cet homme de foi, pour qu'il vit le chemin à suivre.

Adonija avait sans doute compté sur l'affaiblissement des facultés de son père pour s'emparer du royaume, mais il avait compté sans Dieu, sans le prophète, sans la vérité dans le coeur du roi. Bath-Shéba parle avec respect et hardiesse. Elle montre à David qu'il ignore le danger (verset 18), que son dessein arrêté était d'avoir pour successeur un roi selon le coeur de Dieu (verset 17); elle lui montre aussi sa responsabilité vis-à-vis d'elle, de son fils et du peuple, car «les yeux de tout Israël étaient sur David, pour qu'il déclarât qui devait s'asseoir après lui sur son trône». La vérité est dans le coeur de cette femme, comme dans celui du prophète, bel exemple de l'esprit dans lequel nous devons agir les uns vis-à-vis des autres. Nathan paraît à son tour, et dans un entretien particulier avec le roi, fait ressortir que non seulement aucun des serviteurs fidèles de l'Eternel n'avait été invité, mais, par-dessus tout, que Salomon avait été mis volontairement de côté. Que faut-il attendre de celui qui n'accorde au Seigneur, au vrai roi, aucune place dans ses projets ou dans sa vie?

Nathan fait encore ressortir que les vrais serviteurs du roi ignorent ses desseins (verset 27). Certes, il n'en est pas de même pour nous! Dieu nous a fait «connaître le mystère de sa volonté» (Ephésiens 1), qui est de réunir toutes choses sous le Christ. Mais le vieux roi doit être exhorté à révéler son secret, Aussitôt sa décision est prise; toute son énergie se réveille quand il s'agit du Bien-aimé. «Ainsi», dit-il, «je ferai ce jour-ci» (verset 30).

Nous avons vu que, dans ce chapitre, l'intervention de Nathan était selon Dieu et selon le respect dû au roi. Il ne s'agit pas ici d'un conseil *humain*, comme lorsque ce même Nathan

disait à David: «Va, fais tout ce qui est dans ton coeur» (2 Samuel 7: 3); mais d'une sagesse *divine* qui a pour but de garder le roi-prophète de chute, et de revendiquer l'honneur de Salomon, l'oint de l'Eternel, après son père. Il s'agit avant tout de déployer la bannière de Dieu quand Satan a élevé la sienne. Deux camps se forment: dans le premier, les masses qui sont pour l'usurpateur; dans le second, et c'est le petit nombre, les adhérents de David et de Salomon. Sans doute, l'énergie de David comme porteur et représentant de l'autorité, s'était affaiblie. Il en a été de même de l'Eglise de Christ, mais la fidélité de Dieu demeure et restera toujours; la Parole, dont Nathan est le représentant, demeure; le Christ, dont Salomon est le type, demeure; de ce côté-là, pas de faiblesse. On raisonne aujourd'hui comme si la parole de Dieu et le Christ de la Parole avaient fait leur temps. On parle beaucoup d'un développement subséquent de la vérité, qui n'est que relative, d'un christianisme qui a vieilli et tire à sa fin. En effet, le christianisme a vieilli; l'Eglise, représentante de Dieu ici-bas, s'est affaiblie, mais la Parole qui est la vérité, est restée la même, mais Christ n'a pas changé, et c'est ce que les chrétiens oublient. Au lieu de s'attacher à Christ par le sentiment même de la ruine dont ils sont les auteurs, ils rejettent un Salomon, pour écouter des Adonija et leur entourage. Le faux roi attire leurs regards. Adonija était *très beau*. N'oublions pas que cette apparence sert de marque au séducteur qui entraîne les hommes après lui. Ils préférèrent à Christ le règne de l'homme dans la chair, et, pour la chrétienté, cette préférence finira par l'apostasie ouverte. Adonija, Joab, Abiathar, se doutaient peu qu'ils trouveraient dans le vieux roi un obstacle à l'accomplissement de leur complot si savamment ourdi. Cet obstacle était, malgré l'âge du roi, une autorité que Dieu avait établie entre ses mains et qu'il emploierait, malgré la faiblesse de David. Voilà ce qui retenait à ce moment-là le débordement du mal, et c'est aussi ce qui empêche aujourd'hui la manifestation prématurée de l'homme de péché (2 Thessaloniens 2: 6).

Après son entretien avec Nathan, le roi fait rappeler Bath-Shéba (versets 28-31). Il jure d'établir Salomon et en appelle au caractère de son Dieu qui «a racheté son âme de toute détresse». La grâce l'avait accompagné tous les jours de sa vie, rachetant son âme, même des conséquences de ses fautes. Mais toute cette grâce devait avoir son couronnement. Elle aboutit en effet toujours à la gloire. «L'Eternel donne la grâce et la gloire», deux choses inséparables, l'une suivant nécessairement l'autre.

Salomon se rend à Guihon, monté sur la mule de son père, et en revient consacré, pour s'asseoir sur le trône du roi. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, son règne, identifié avec celui de David, le continue sans aucun interrègne: la même monture royale, la même onction, le même trône. Le trône de gloire de Salomon est, à ce moment, le même que le trône de grâce de David. Cela est encore bien plus vrai, si nous nous reportons du type à l'antitype, car on n'y trouve pas, comme ici, deux personnages successifs sur le même trône, mais un seul. Nos yeux verront dans la personne du roi de gloire, Celui qui a traversé les souffrances, l'angoisse et la détresse, le Sauveur qui a souffert pour nous!

Tous ceux qui sont restés fidèles au roi de grâce concourent à la proclamation du roi de gloire et forment son cortège. Il en sera de même du résidu d'Israël au début du règne

millénaire de Christ, mais, à bien plus forte raison, des croyants actuels qui ont suivi le Sauveur pendant sa réjection, Lui qui, chassé de ce monde par l'homme, s'est assis dans le ciel sur un trône de gloire. Ce trône, nous l'entourons déjà maintenant, mais il reste le trône de la grâce, aussi longtemps que notre Seigneur est rejeté. Quand il sera reconnu, nous serons assis avec Lui sur *son* trône, partageant avec Lui son règne et son gouvernement sur Israël et sur les nations.

En attendant que Salomon établisse, comme nous le verrons plus tard, son propre trône, son père dit: «Qu'il s'assie sur mon trône; et lui régnera à ma place». Benaïa, le fidèle serviteur, apprécie plus que tout autre ce changement (versets 36, 37): «Amen! que l'Eternel, le Dieu du roi, mon seigneur, dise ainsi! Comme l'Eternel a été avec le roi, mon seigneur, qu'il soit de même avec Salomon, et qu'il rende son trône plus grand que le trône du roi David, mon seigneur!»

Salomon reçoit l'onction royale (versets 38-40). La «corne d'huile» était «dans le tabernacle». C'était une onction privée et comme cachée, à laquelle n'assistait que la partie fidèle du peuple. Il en est de même aujourd'hui. Avant de régner en gloire sur toute la terre, le Seigneur a reçu l'onction du tabernacle. Il a la royauté céleste sur le trône du Père, il est haut élevé, avec un nom au-dessus de tout nom. L'huile de l'onction est une huile de joie qui l'élève au-dessus de ses compagnons. Mais c'est en même temps une onction sacerdotale, car l'Eternel l'a juré et ne s'en repentira pas: il est roi et sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Dès le début, le Seigneur était l'Oint de l'Eternel, comme David l'avait été dès sa première jeunesse. Il était «né pour cela». Au baptême de Jean, il avait été oint du Saint Esprit pour son ministère (Luc 3: 21; 4: 18; Actes des Apôtres 10: 38; 4: 27). Ressuscité, il est oint de l'huile du tabernacle, comme roi et sacrificateur, pour communiquer les dons spirituels à ceux qui Lui sont unis. Israël jouira de ces bénédictions au temps de la fin. En attendant, *nous* sommes les compagnons de Christ; l'onction versée sur sa tête est aussi répandue sur la nôtre et nous permet de partager sa joie en attendant sa gloire.

D'En-Roguel, le parti d'Adonija pouvait entendre la joie de Jérusalem, mais ce qui se passait à Guihon ne pouvait atteindre les oreilles de l'usurpateur et de sa bande. La ville tout entière séparait ces deux localités en apparence assez semblables (*). Il en est de même aujourd'hui. Le monde suit ses plans pour usurper la dignité de Christ; l'homme est en voie de se déifier, inconscient de ce qui se passe tout près de lui.

(*) A Guihon sortaient les sources d'eau qui, sous Ezéchias, alimentèrent Jérusalem; il y avait aussi des sources à En-Roguel, comme ce nom l'indique.

Mais il y a des fidèles qui honorent le Fils et, en le faisant, honorent le Père qui l'a envoyé. Ils voient, couronné de gloire et d'honneur, ce Jésus que le monde n'a pas invité à sa fête. Entièrement étrangers au festin d'Adonija, ils sont en route pour assister à l'établissement du roi de gloire sur son trône. De tout cela, le monde ne voit et n'entend rien. Guihon, aux eaux rafraîchissantes, semble ignoré d'Adonija.

Mais quel réveil! Quel trouble envahit le monde à son festin! Tout à coup, au milieu de la fête, le faux roi, Joab et tous les invités, entendent la voix de la trompette et de tels cris de joie, que la terre se fendait au bruit du cortège de Salomon. «Pourquoi», dit Joab, «ce bruit de la ville en tumulte?» C'est ainsi que l'établissement public du règne de Christ surprendra le monde et le troublera profondément. Alors «Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera... Et moi, j'ai oint mon roi sur Sion» (Psaumes 2: 4-6). N'entend-on pas le bruit de cette scène dans notre chapitre?

Aujourd'hui, nous sommes encore à Guihon. Notre roi a été oint, mais n'a pas encore pris les rênes de son gouvernement. Notre joie n'est pas encore publique, et celle de son peuple Israël attend un jour à venir. Mais quand ils entendront le bruit des acclamations, quelle terreur saisira les adversaires, avant-coureur du jugement qui les atteindra sans dévier ni à droite, ni à gauche!

Jonathan, fils d'Abiathar, paraît soudain au milieu des convives (versets 41-48). Jadis (2 Samuel 17: 17), il était parti d'En-Roguel en compagnie d'Akhimaats, fils de Tsadok, pour aller, au péril de sa vie, avertir David de ce qui se tramait contre lui. Maintenant, il y revient pour avertir Adonija de l'insuccès de sa tentative, bien qu'il ne soit nullement associé aux révoltés. Il vient, plein de ce qui est *pour lui* une bonne nouvelle, car on voit à son langage que son cœur est resté fidèle à David. «Tu apportes de bonnes nouvelles?» lui dit Adonija. «Oui», répond-il, mais, elles ne l'étaient pas pour ses auditeurs. Elles sont un désastre pour Adonija. Cela n'exclut nullement les sentiments filiaux de Jonathan pour son père, engagé par sa propre faute dans ce chemin sans issue. Ces sentiments font que Jonathan rapporte avec vérité à cette assemblée, tout ce qui a eu lieu, ne leur cachant rien. Qu'ils prennent garde! Quant à lui, sa joie, on le sent, est avec le successeur de David. Son service n'a pas changé de caractère depuis le temps des afflictions de son roi. Il est toujours prompt à donner des nouvelles, comme son compagnon Akhimaats était prompt à courir. Son caractère a une remarquable unité. Qu'il accomplisse son service envers David pendant sa réjection, ou envers le monde au jour du triomphe du fils de David, Jonathan reste le même messager fidèle. Le temps presse; il faut se soumettre promptement en «baisant le Fils». Il en sera de même à la fin des jours, quand ceux que le roi appellera ses frères, iront annoncer au loin la nécessité de reconnaître le règne du vrai Salomon.

Comme autrefois Jacob, le vieux roi, voyant les désirs de son cœur accomplis, s'était «prosterné sur son lit» (verset 47). On trouve chez David la lenteur de l'âge à prendre une décision, mais dès que la parole de Dieu lui est adressée par Nathan, tout change. Il n'hésite pas, règle et ordonne tout, agit en tout point selon les pensées de Dieu que la Parole lui rappelle. D'abord il ignorait le complot, maintenant il sait tout; il sait que l'heure du règne de son fils a sonné. Il n'a ni amertume, ni déplaisir, ni jalousie, en confiant à d'autres mains les rênes, du gouvernement. Une seule pensée le remplit de bonheur et d'adoration: «Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a donné aujourd'hui quelqu'un qui fût assis sur mon trône, et *mes yeux le voient!*»

David n'est plus ici le type de Christ, mais la figure du croyant qui s'oublie et se fond en actions de grâces, pour donner toute gloire au vrai roi, le type de ces saints qui, parés de leurs couronnes glorieuses, s'en dépouillent pour en orner les marches du trône du «lion de Juda, racine de David». Mais ce *lion* de Juda est l'*Agneau*, qui a été immolé. La grâce de David et la gloire de Salomon se concentrent dans cette personne unique. La joie d'un Siméon, tenant entre ses bras la grâce et le salut de Dieu représentés par l'enfant Jésus, se confondra dans le ciel avec la joie d'un David qui voit resplendir la gloire de Dieu dans la personne du roi.

Aux versets 49-53, tous les convives d'Adonija, saisis de peur, s'enfuient de côté et d'autre. Ils n'essaient pas plus de résister que ne le feront les hommes devant la proclamation de la royauté de Christ, car ils seraient immédiatement brisés. Adonija implore la bonté du roi et cherche à obtenir de lui la promesse solennelle d'épargner sa vie. Salomon consent à oublier, à faire grâce encore une fois, mais il place Adonija sous la responsabilité devant la gloire de son règne: «S'il est un homme fidèle, pas un de ses cheveux ne tombera en terre; mais si du mal est trouvé en lui, il mourra» (verset 52).

Il en sera de même sous le règne futur du Messie. Il épargnera beaucoup de rebelles qui s'approcheront de lui avec des signes de repentir, mais dès que le mal sera trouvé en eux, il les retranchera du pays (2 Samuel 22: 45; Psaumes 101: 8). Quand la *justice* règne, elle ne supporte plus le méchant. Salomon, figure du roi millénaire, connaît Adonija et ne modifie pas son jugement quand il le voit prosterné devant lui. Il sait ce qui se passe dans ce cœur orgueilleux qui n'a que les dehors de la soumission et du repentir. «Va dans ta maison», lui dit-il. Paroles brèves et sévères. Adonija devait y prendre garde. Désormais son rôle était de se taire, comme un homme trouvé coupable et qui reste sous surveillance. Il bénéficie de ce support, aussi longtemps que le mal ne vient pas se manifester chez lui.

Chapitre 2: 1-12 - Dernières recommandations de David

David mourant laisse un commandement à Salomon, son fils, et insiste sur sa responsabilité. C'est, pour ainsi dire, le *testament* du vieux roi et le fruit de sa longue expérience. Nous ne trouvons pas ici «les dernières paroles de David», que 2 Samuel 23 nous fait connaître. Le discours contenu dans notre passage précède historiquement ces «premières paroles» qui pourraient s'intercaler entre les versets 9 et 10. Il n'est pas ici question de David, jugeant toute sa conduite en regard de celle du vrai roi, «juste dominateur des hommes», et proclamant l'infaillibilité des conseils de la grâce de Dieu (2 Samuel 23: 4, 5). Non; il fallait, en premier lieu, prémunir Salomon, à l'aurore de son règne, contre ce qui pourrait l'entraver ou en amener la ruine.

Il y a beaucoup d'analogie entre les paroles de David à son fils et celles de l'Eternel à Josué (Josué 1). Le roi doit avant tout «se fortifier et être un homme». L'obéissance à l'Eternel et la dépendance de Lui, sont les preuves de cette force qui sera employée à «marcher dans ses voies». La marche elle-même est dirigée par la parole de Dieu, comme nous le voyons ici et au Psaume 119. Cette Parole a différents caractères, et il est nécessaire d'être attentif à tous. Il est dit ici: «En gardant ses statuts, et ses commandements, et ses ordonnances, et ses

témoignages» (verset 3). Tel est l'ensemble de la Parole. Ses *statuts* sont les choses qu'il a établies et auxquelles son autorité est attachée; ses *commandements*, l'expression de sa volonté à laquelle nous sommes tenus de nous soumettre; ses *ordonnances* (ou jugements), les principes qu'il exprime et selon lesquels il agit; enfin ses *témoignages* sont les pensées qu'il nous a communiquées et que la foi doit recevoir. Tout cela constituait pour l'Israélite «la loi de Moïse», et devait être la règle divine de la marche du fidèle. Une vie réglée de cette manière devait être prospère, sous quelque face qu'on l'envisageât: «Afin que tu réussisses dans tout ce que tu fais, et où que tu te tournes». Tel devait être le secret du règne de Salomon et de ses successeurs. Jamais avec ces principes il «n'aurait manqué d'un homme sur le trône d'Israël».

Il en est de même pour nous. Notre vie trouve son aliment et sa force dans la parole de Dieu, et ce n'est qu'en la gardant que nous pouvons traverser sans crainte un monde ennemi et voir prospérer tout ce que nous faisons (Psaumes 1: 2, 3). Elle nous enseigne à marcher dans le chemin de Dieu. Peut-il y avoir un bonheur plus grand que de trouver ici-bas un sentier parfait, le sentier de Christ sur lequel les yeux de Dieu reposent avec complaisance? Voilà donc quelle était la tâche de Salomon et de ses successeurs. S'ils marchaient dans le chemin de Dieu et sous son regard, leur domination resterait établie à perpétuité (Psaumes 132: 11, 12).

La seconde recommandation de David (versets 5-9) à son fils, avait trait aux jugements que ce dernier devrait exécuter. David, représentant de la grâce, a l'intelligence de ce qui convient au règne de justice. S'il n'y avait pas de justice, la grâce elle-même ne serait qu'une coupable faiblesse. Comme homme, David s'était montré bien peu capable pendant sa vie de donner à chacune de ces choses la place qui lui revenait. C'est ainsi que nous le trouvons à mainte reprise trop faible pour exercer la justice, comme dans le cas de Joab, ou faisant grâce avec injustice, comme dans le cas d'Absalom. Dieu seul fait régner la grâce par la justice. Lui seul a trouvé, en Christ, le moyen de concilier ces deux choses: sa haine parfaite pour le péché et son amour parfait pour le pécheur.

Mais cette absence de jugement n'était pas rien que faiblesse chez David. Il arrivera un temps où les actions des hommes seront appréciées selon la règle de la justice, longtemps suspendue, mais qui n'aura son cours qu'alors. Lorsque la justice régnera, pourra-t-elle paraître ignorer le péché? On ne viole pas impunément les lois du royaume et lorsque celui-ci s'établit en puissance, il faut que ceux qui ont foulé aux pieds ces lois sous le règne de la grâce, subissent les amères conséquences de leur révolte. Il n'y a pas prescription pour la loi de Dieu comme pour celle des hommes. L'acte inique du pécheur se retrouvera, peut-être, «aux cheveux blancs», mais à coup sûr il sera rappelé en mémoire.

Joab vient en premier lieu (versets 5, 6). Nous avons suffisamment apprécié sa carrière (*) pour n'y pas revenir ici. La faiblesse de David (2 Samuel 3: 39) avait empêché le roi de tirer une vengeance immédiate du meurtre d'Abner et, plus tard, de celui d'Amasa, mais il ne les avait pas oubliés. Ce que Joab avait fait à ces hommes, il l'avait fait à David. «Tu sais ce que *m'a fait Joab (**)*». Peut-être cet homme sanguinaire pensait-il servir son roi, tout en servant ses propres intérêts. Impossible! Ce que l'on fait pour soi-même, on le fait contre Dieu. En

temps de paix, «la ceinture et les sandales» de Joab, son service et sa marche, avaient été tachés par le sang de la guerre. C'était une souillure. La guerre devait l'atteindre aussi; il lui faudrait apprendre qu'il n'y avait pas de paix pour lui, car elle n'est que pour ceux qui procurent la paix (Jacques 3: 18). Ni le règne de paix de Salomon, ni son règne de justice ne pouvaient admettre de tels éléments. Joab devait être sacrifié *sans sursis* et sans miséricorde. «Fais selon ta sagesse», dit David (verset 6). Oui, il y a une *rétribution* selon la *sagesse* de Christ (Apocalypse 5: 12). Sans elle, sa gloire ne serait pas complètement mise en évidence.

(*) Méditations sur le second livre de Samuel, par H. Rossier.

(**) Nous ne pensons pas que le roi fasse mention ici du meurtre d'Absalom par Joab.

Mais les pensées de David aimaient se reposer, par contraste, sur ce que Barzillai a fait pour lui (2 Samuel 19: 31-40). Il rend à ce dévoué vieillard bien au delà de ses désirs, dans la personne de ses fils. A l'origine, il s'agissait de Kimham seul; maintenant, tous les fils de Barzillai ont droit à la table du roi en récompense de la fidélité de leur père. Ils jouissent de la gloire du royaume dans une position d'honneur et d'intimité particulière. Souvenons-nous-en, dans nos familles. Le dévouement des parents à Christ est récompensé dans leurs enfants. «Me rappelant», dit l'apôtre, «la foi sincère qui est en toi, et qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs et dans ta mère Eunice» (2 Timothée 1: 5).

Un troisième personnage est Shimhi, le Benjaminite, qui avait maudit David, puis, lors de son retour, avait montré des signes de repentance en confessant son péché. Ce même Shimhi n'avait pas suivi le parti d'Adonija (*); il était resté en compagnie des hommes forts de David, et avait suivi Salomon. David dit de lui: «Voici, il y a *avec toi*, Shimhi, fils de Guéra». Il était donc, *en apparence*, restauré, mais si David, en grâce, l'avait épargné, il ne le tenait pas pour innocent. Tout allait dépendre de sa conduite sous le roi de justice. Elle montrerait si sa repentance était réelle. Comme le cas de Joab, celui de Shimhi est remis à la sagesse de Salomon (verset 9).

(*) Malgré plusieurs opinions contraires, nous ne voyons pas de raison à ce que le Shimhi du chapitre 1: 8, soit un autre personnage que le fils de Guéra.

David meurt, (versets 10-12), et la Parole note ici, non pas le premier début du règne de Salomon, mais ce qui le caractérise d'une manière générale et dans son ensemble: «Son royaume fut très affermi». C'est le caractère du royaume de la justice, en contraste avec celui de la grâce, plein de troubles et de séditions.

Chapitre 2: 13-46 - La justice et le jugement sont la base de son trône

A peine le trône est-il inauguré que les éléments hostiles ou étrangers au royaume se manifestent; mais le caractère du règne de justice est de réprimer tout ce qui n'est pas d'accord avec lui. En présence de Salomon, la chair ne peut plus se faire valoir, ni suivre librement sa pente.

Adonija s'adresse à Bath-Shéba pour qu'elle présente son désir au roi, son fils. «Est-ce en paix que tu viens?» dit cette femme pieuse qui se défie du fils de Hagguith. Elle savait en effet que s'il avait réussi dans ses projets, «elle et son fils Salomon auraient été trouvés coupables»

(1: 21). Cet homme, extérieurement brisé, est toutefois bien loin de l'être dans son coeur. «Tu sais», dit-il, «que le royaume *était à moi*, et que tout Israël avait porté ses yeux sur moi pour que je fusse roi» (verset 15). Comment une telle prétention ne soulèverait-elle pas l'indignation du vrai roi? Lui, Adonija, avoir tous les droits à la succession, à la couronne et au peuple de David! Ses paroles seules dénotent un coeur ulcéré, une amertume longtemps comprimée se faisant jour, parce qu'il n'y a chez lui aucun jugement de lui-même? Sans doute il dit aussi: «Le royaume a tourné et est passé à mon frère, car il était à lui de par l'Eternel», mais est-ce une vraie reconnaissance de la volonté de Dieu, une vraie soumission au trône de justice? Adonija l'accepte, *parce qu'il ne peut faire autrement*. Certes, il ne fait pas partie du «peuple de franche volonté», au jour de la puissance du fils de David. A son sens, Salomon est *un intrus* et, dans ce cas, qu'est-ce donc, pour le coeur d'Adonija, que l'Eternel qui a établi Salomon?

«Et maintenant», dit-il, «je te fais une seule requête; ne me repousse pas... Qu'il me donne la Sunamite, Abishag, pour femme» (versets 16, 17). Abishag! cette jeune vierge, qui avait servi David et lui avait prodigué ses soins, qui avait vécu dans l'intimité du roi de grâce, à cet homme révolté que la patience seule de Salomon avait épargné jusqu'ici! Comme il connaît peu David et Salomon (*)! Lui donner Abishag, c'était lui reconnaître quelque droit à la succession de son père, quelque contact avec le royaume qu'il pourrait revendiquer en une occasion favorable; c'était accepter la légitimité de ses prétentions et de la révolte conduite par Joab et Abiathar (verset 22). La femme qui avait servi David comme une vierge chaste, serait donnée à ce profane?

(*) Rien ne nous autorise *positivement*, comme nous l'avons dit au chapitre 1, à voir dans Abishag, la Sunamite, la *Sulamithe* du Cantique des Cantiques, aimée de Salomon; aussi est-il prudent, dans l'application de ces types, de ne pas dépasser ce que la Parole nous enseigne clairement.

Il en sera de même de l'Eglise. Le roi de gloire consentira-t-il jamais à céder à un autre, l'Epouse qu'il s'est choisie comme roi de grâce? L'Antichrist, l'homme de péché, croira peut-être enlever l'Epouse à Christ, en s'emparant de la chrétienté apostate, devenue la grande Babylone de la fin, mais ses efforts pour se substituer à Christ, pour posséder son Epouse et s'emparer du royaume, aboutiront, pour la prostituée et pour lui-même, à l'étang de feu et de soufre. Ici, le jugement ne se fait pas attendre: le jour même Adonija est mis à mort.

Le chef de la conspiration, le faux roi, ayant été livré à son sort, la justice de Salomon atteint le sacrificateur (versets 26, 27), longtemps supporté par David, mais dont l'Eternel avait déjà prononcé la sentence aux oreilles d'Eli (1 Samuel 2: 35). On retrouve ici le principe exprimé dans les paroles: «J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü» (Malachie 1: 2), prononcées *treize siècles* après qu'il avait été dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit» (Genèse 25: 23). C'était le libre choix de l'Eternel, mais *la sentence* n'est prononcée que lorsque Esaü s'est montré l'ennemi irréconciliable de Dieu et de son peuple. Il en est ainsi d'Abiathar. Cent trente-cinq ans après le jugement annoncé, il est retranché de la sacrificature, après avoir donné un motif au jugement, par son alliance avec le rebelle.

Le règne de justice s'inaugure ainsi par le jugement de tous ceux qui, placés sous la grâce et la longue patience de Dieu, n'en avaient pas profité pour mettre leur cœur et leurs actes en accord avec ce règne. Abiathar était d'autant plus coupable qu'il avait «porté l'arche du Seigneur Eternel devant David», qu'il avait aussi partagé ses afflictions dès le commencement (1 Samuel 22: 20). Il avait donc eu part au témoignage de l'oint de l'Eternel et en avait souffert. Salomon reconnaît cela, mais dans le seul cas où la fidélité d'Abiathar est mise à l'épreuve et où il s'agit de *la gloire du fils de David*, il fait naufrage et abandonne son maître. La parole de l'Eternel, longtemps suspendue, s'accomplit; Abiathar est rejeté.

Joab vient ensuite. Il est dit expressément de lui qu'il ne s'était pas détourné après Absalom (verset 28), quelque velléité qu'il en eût eue, comme nous l'avons vu au second livre de Samuel, mais il était bien plus grave de se détourner du règne de justice au début, car cela dénotait un absolu manque de crainte en présence de celui qui était destiné à s'asseoir comme roi glorieux sur son trône.

Joab s'enfuit dans le tabernacle et saisit les cornes de l'autel. Cela ne peut le sauver. La parole de Dieu est contre lui: «Si un homme s'élève de propos délibéré contre son prochain, pour le tuer par ruse, tu l'arracheras de mon autel, pour qu'il meure» (Exode 21: 14). Salomon s'en souvient. Quand le jugement de Joab est décrété, il est *trop tard* pour que l'autel le mette à l'abri. Il faut que la vengeance soit exécutée sur lui, afin que «*la paix* soit de par l'Eternel sur David et sur sa semence, et sur sa maison, et sur son trône, à toujours» (verset 33), car sans cela, le sang serait resté sur la maison de David. Le jugement était nécessaire à sa gloire.

En dernier lieu, vient Shimhi (versets 36-46). Il est placé par Salomon sur le pied de sa responsabilité et l'accepte. Il dénote ainsi une pure ignorance de son état de péché et, par suite, de son incapacité d'obéir. Israël n'avait-il pas dit les mêmes paroles, lorsque la loi lui fut proposée? «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 8). Et Shimhi: «La parole est bonne; selon que le roi, mon seigneur, a parlé, ainsi fera ton serviteur» (verset 38). Il sait, le malheureux, que désobéir est pour lui la mort, et que son sang sera sur sa tête — et cependant il est incapable de ne pas désobéir. Il ne peut renoncer à deux esclaves fugitifs, et pour recouvrer ce bien d'un jour, sacrifie sa propre vie! Quelle image du monde qui connaît la loi de Dieu et qui ne veut ni ne peut s'y soumettre, dès qu'un intérêt passager vient se placer entre la volonté de Dieu et lui. Il est jugé sur sa propre parole: «La parole que j'ai entendue est bonne» (verset 42). L'homme placé sous sa responsabilité, qui l'accepte et y manque, ne peut être supporté sous le règne de justice.

Chapitre 3: 1-3 - La fille de Pharaon

«Et Salomon s'allia par mariage avec le Pharaon, roi d'Egypte, et prit pour femme la fille du Pharaon; et il l'amena dans la ville de David, jusqu'à ce qu'il eût achevé de bâtir sa maison, et la maison de l'Eternel, et la muraille de Jérusalem, tout à l'entour» (verset 1).

La mention de l'affermissement du royaume dans la main de Salomon (2: 12), est suivie, au chapitre 2 du jugement qui purifie le royaume de tout ce qui s'était élevé contre David. Le renouvellement de cette même mention (2: 46) est suivi, au chapitre 3, de l'alliance, par

mariage, avec le roi d'Egypte. Salomon introduit dans son alliance la nation même qui avait autrefois asservi son peuple, union des plus intimes, car il prend son épouse en Egypte.

Cette union rappelle celle de Joseph avec une Egyptienne, fille du sacrificateur d'On, mais leur signification typique diffère. Joseph, rejeté de ses frères, *avant de s'être fait reconnaître à eux*, trouve en Egypte, parmi les nations, une épouse et des fils, selon ce qui est dit de Christ, en Esaïe 49: 5, 6: «Quoique Israël ne soit pas rassemblé... je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre». Le mariage de Joseph serait plutôt le type des relations du Christ rejeté avec l'Eglise, et de la postérité qu'il s'est acquise hors du pays de la promesse, avant de reprendre ses relations avec son peuple.

Celui de Salomon avec la fille du Pharaon, contracté en d'autres circonstances, n'a pas la même signification. Le royaume *est affermi en la main du roi*; le temps de la réjection de l'oint de l'Eternel dans la personne de David est passé; Salomon est établi comme roi de justice (il vient de le prouver par le jugement) sur Israël, son peuple. Alors, et seulement alors, il établit une alliance avec le Pharaon, et prend sa fille pour femme, selon ce qui est dit en Esaïe 19: 21-25: «Et l'Eternel se fera connaître des Egyptiens, et les Egyptiens connaîtront l'Eternel en ce jour-là; et ils serviront avec un sacrifice et une offrande, et ils voueront un vœu à l'Eternel et l'accompliront... En ce jour-là, Israël sera le troisième, avec l'Egypte et avec l'Assyrie, une bénédiction, au milieu de la terre; car l'Eternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage».

Salomon amène sa femme égyptienne *dans la ville de David*. C'est ainsi qu'au début du règne millénaire, les nations seront mises d'abord sous la sauvegarde de l'alliance faite avec Israël et représentée par l'arche établie en la montagne de Sion (2 Samuel 6: 12). Elles auront ensuite leur place distincte de bénédiction, comme plus tard Salomon édifia une maison à son épouse gentile hors de la ville de David, «car il dit: Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, roi d'Israël, car les lieux où est entrée l'arche de l'Eternel sont saints» (2 Chroniques 8: 11; 1 Rois 9: 24).

Jusqu'à ce moment, la fille du Pharaon est établie dans les bénédictions — non pas dans la relation — dont l'arche de l'alliance est le type. Partout où cette arche se trouvait, que ce fût dans la maison d'Obed-Edom (2 Samuel 6: 11, 18, 20), ou dans la cité de Sion, elle apportait la bénédiction avec elle. Pendant le millénium, les nations se rendront compte de ce privilège: «Beaucoup de peuples, et des nations puissantes, iront pour rechercher l'Eternel des armées à Jérusalem, et pour implorer l'Eternel... En ces jours-là, dix hommes, de toutes les langues des nations, saisiront, oui, saisiront le pan de la robe d'un homme juif, disant: Nous irons avec vous, car nous avons ouï dire que Dieu est avec vous» (Zacharie 8: 22, 23).

Chapitre 3: 4-15 - Gabaon

On voit clairement, aux versets 2 et 3, qu'au premier début du règne de Salomon, l'ordre de choses n'était pas définitif. L'arche de l'Eternel demeurait sous des tapis; il restait encore au fils de David à bâtir la maison de l'Eternel. En ce temps-là le tabernacle et l'autel se trouvaient sur le haut lieu de Gabaon et l'arche, ramenée par David, était à Jérusalem. Cette

arche de l'alliance, trône de l'Eternel, signe de sa présence personnelle au milieu de son peuple, David la portait sur son coeur (Psaumes 132). On ne voit pas, dans son histoire, que depuis le moment où il la ramena à Sion il ait personnellement cherché un autre lieu de culte, bien que Gabaon ne lui fût pas indifférent. Lors du transport de l'arche à Jérusalem, il avait eu soin de relier le culte devant l'arche avec les sacrifices sur l'autel de Gabaon (1 Chroniques 16: 37-43), en maintenant, de cette manière, *l'unité du culte*. Le service devant l'arche se faisait chaque jour, et aussi le service devant l'autel de Gabaon, en sorte qu'au même moment, et «continuellement», ces deux parties du culte, quoique localement séparées, s'accomplissaient ensemble.

Plus tard David bâtit, sur l'ordre de l'Eternel, un autel dans l'aire d'Arauna, Jébusien, et c'est là qu'il offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérités. Son Dieu ne le priva pas longtemps d'un autel en rapport avec l'arche. Gabaon perdait, par là même, sa valeur et sa signification.

La pensée de cette unité ne semble pas être venue à Salomon au début de son règne. Sans doute, Dieu lui rend un beau témoignage: «Salomon *aimait l'Eternel*, marchant dans les statuts de David son père» (verset 3), mais ce témoignage n'est pas sans restriction: «*Seulement*», est-il dit, «il offrait des sacrifices et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux». Il s'accommodait en cela aux pratiques religieuses de son peuple, dont il est dit au verset 2: «*Seulement* le peuple sacrifiait sur les hauts lieux».

Ce n'était pas un péché *positif* contre l'Eternel, comme ce fut le cas plus tard pour certains rois pieux de Juda, lorsque l'édification du temple eût ôté tout prétexte à ces pratiques. Si elles continuèrent alors, ce fut au grand déplaisir de l'Eternel, parce qu'elles conduisirent nécessairement à des pratiques idolâtres (*). En ces jours de bénédiction et de force sous le jeune roi Salomon, il n'en était point ainsi, mais «il offrait des sacrifices et faisait fumer de l'encens *sur les hauts lieux*», et non pas seulement «à Gabaon qui était *le principal haut lieu*» (versets 3, 4), où se trouvait encore l'autel d'airain, le tabernacle et tous ses ustensiles. Cette pratique était en tout cas la *dispersion du culte* en Israël. Il perdait par là son unité, car l'autel était, entre autres attributs, l'expression de cette unité, comme la table du Seigneur l'est aujourd'hui pour les chrétiens. Autrefois, sous Josué, au sujet de l'autel de Hed (Josué 22), Israël comprenait cela et s'était élevé, avec une énergie pleine de zèle, contre les sacrifices offerts sur un autre autel que celui du tabernacle.

(*) Voyez 1 Rois 14: 23; 15: 14; 22: 44; 2 Rois 12: 3; 2 Chroniques 20: 33; où le peuple semble n'avoir pas fait autre chose que ce qui se faisait au début du règne de Salomon. Mais que l'idolâtrie fût alliée aux hauts lieux, nous le voyons sous Ezéchias (2 Rois 18: 4; 2 Chroniques 31: 1). L'impie Manassé les rebâtit et élève des autels à Baal (2 Rois 21: 3). Quand il vient à repentance, «le peuple sacrifiait encore sur les hauts lieux, mais seulement à l'Eternel leur Dieu» (2 Chroniques 33: 17). Cela prouve ce que nous avançons, c'est que les hauts lieux, à certaines périodes de l'histoire d'Israël, ne sont pas nécessairement liés au culte des idoles, quoiqu'ils y conduisent. Du moment que le culte *n'a plus Christ pour centre*, comme l'arche en Sion, et qu'il n'a plus lieu que pour des bénédictions reçues, fût-ce même celles du salut, il dévie et devient un instrument entre les mains de Satan, pour remplacer finalement Christ par les faux dieux. Josias abolit entièrement les hauts lieux avec toute l'idolâtrie en Juda et en Israël (2 Rois 23: 8).

Dieu supporte cet état de choses, aussi longtemps que la pleine manifestation de sa volonté quant au culte, n'est pas donnée par la consécration du temple. Cependant c'était une faiblesse chez le grand roi. Combien le culte de David, même avant Morija, était plus intelligent que le sien! Pour David l'arche était tout; elle était pour lui l'Eternel, le Puissant de Jacob (Psaumes 132: 5), dont le culte était là où se trouvait l'arche. Salomon n'était pas à la hauteur de ces bénédictions et ne possédait pas l'intimité de ces relations avec Dieu. Il ne dépassait pas le niveau de la religion courante de son peuple.

Ne trouvons-nous pas de nos jours la même faiblesse, la même inintelligence, là où le désir de rendre culte n'est cependant point absent? Chacun se choisit son haut lieu, sans se soucier autrement de la présence de l'arche — de Christ. Chacun érige son autel, sans songer que depuis la croix, comme jadis depuis Morija, il ne peut y avoir qu'un seul symbole d'unité pour le peuple de Dieu.

Salomon se rend à Gabaon, mais il aimait l'Eternel, et l'Eternel tient toujours compte de l'affection que nous avons pour Lui. C'est là qu'il lui apparaît *dans un songe* (verset 5). Ce fait, comme d'autres l'ont remarqué, a son importance. Dans un songe, on n'est pas en mesure de déguiser l'état réel de son coeur; on n'est pas non plus sous le contrôle de la raison ou de la volonté, pour réprimer la manifestation de ce qui s'y trouve. Dans un songe, l'âme est comme à nu devant Dieu. Quelles étaient donc les pensées contenues dans le coeur de ce jeune roi quand Dieu lui dit: «Demande ce que tu veux que je te donne»? (verset 5). Ce que la parole divine rencontre en tout premier lieu dans ce coeur, c'est la reconnaissance pour la grande bonté de l'Eternel envers David: «Tu as usé d'une grande bonté envers ton serviteur, David, mon père», en même temps que la haute estime qu'il a pour ce dernier (verset 6), à cause de sa marche de vérité, de justice et de droiture, preuve que David craignait l'Eternel (Proverbes 14: 2). C'est ensuite la reconnaissance pour la bonté de Dieu envers lui, le fils de David: «Tu lui as gardé cette grande bonté, et tu lui as donné un fils qui est assis sur son trône, comme il en est aujourd'hui» (verset 6). C'est enfin le sentiment de sa jeunesse, de son ignorance, de son incapacité. «Et moi, je suis un jeune garçon; je ne sais pas sortir et entrer». Un tel état d'âme présage d'abondantes bénédictions; il se résume en ceci: craindre l'Eternel, avoir le sentiment de sa grâce, estimer les autres supérieurs à soi-même et se compter pour rien (*).

(*) Tout cela se reflète plus tard dans les Proverbes, conseils de la sagesse du roi. Voyez, par exemple, 3: 7; 4: 7, etc.

Salomon était devant Dieu, avec un coeur non partagé, aussi ne désirait-il qu'une chose: servir le Seigneur dans les circonstances où il l'avait placé comme conducteur du peuple. Il demande à l'Eternel «un coeur *qui écoute*», car écouter est la porte du discernement et de l'intelligence. Pour être sage soi-même, il faut commencer par écouter la sagesse: «Bienheureux l'homme qui m'écoute» (Proverbes 8: 34). C'est par là que commence tout vrai service. Salomon ne savait pas «sortir et entrer»; il ne pouvait l'apprendre qu'en écoutant. Celui qui ne commence pas par se mettre à l'école de la sagesse, ne sera jamais un vrai serviteur. Tel fuit le chemin de service du Christ lui-même comme homme. «Il me réveille

chaque matin, il réveille mon oreille, pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne» (Esaïe 50: 4).

Remarquons que Salomon demande à l'Eternel «*un coeur qui écoute*». On n'apprend réellement à connaître les pensées de Dieu qu'avec le coeur et non avec l'intelligence. La vraie intelligence est produite par l'affection pour Christ. Le coeur écoute, et quand il a reçu les leçons dont il a besoin, il est devenu sage, capable de discerner entre le bien et le mal et de gouverner le peuple de Dieu. Ce qui rend si important le rôle du *coeur* dans le service, c'est qu'aucun jugement ne peut être selon Dieu, s'il n'a pas l'amour pour point de départ. Nous faisons cette expérience dans les cas de discipline, de conduite des âmes, de gouvernement des saints et des assemblées.

La parole de Salomon «fut bonne aux yeux du Seigneur» (verset 10). Quelle grâce que d'avoir son approbation dans tout ce que nous Lui demandons et de recevoir le témoignage que nous lui avons été agréables! Aussi l'Eternel accorde-t-il à Salomon ce qu'il demande, et il Lui plaît d'y ajouter tout ce que Salomon ne demandait pas. Il lui accorde le premier rang de la sagesse: «En sorte qu'il n'y aura eu *personne comme toi*, avant toi, et qu'après toi il ne se lèvera personne comme toi». Il lui donne aussi «tant les richesses que la gloire... Il n'y aura *personne* comme toi» (versets 12, 13). L'humble dépendance de Salomon l'a mis au premier rang, selon qu'il est écrit: «Quiconque voudra devenir grand parmi vous, sera votre serviteur, et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera l'esclave de tous». Il en fut de même de Christ: «Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Marc 10: 43-45). En toutes choses, il n'y a personne qui l'égale. Aussi la sagesse, la puissance, les richesses, la couronne de gloire et d'honneur, toutes choses seront à Lui «dans le jour que Dieu fera», et les choses les plus grandes et les plus magnifiques ne seront que le marchepied de ses pieds!

Au verset 14, comme dans tous les livres que nous étudions, se pose la question de la responsabilité du roi. «*Si* tu marches dans mes voies, gardant mes statuts et mes commandements, comme David, ton père, à marché, alors je prolongerai tes jours». C'est le *si* auquel Salomon lui-même n'a pu répondre et qui l'a conduit à la ruine et à la division de son royaume.

Ayant reçu ces bénédictions, Salomon quitte Gabaon pour venir à Jérusalem «se tenir devant l'arche de l'alliance de l'Eternel»: acte d'un coeur soumis qui a l'intelligence de la pensée de Dieu; première manifestation de la sagesse qu'il vient de recevoir. Il quitte les formes pour saisir la réalité; il laisse l'appareil extérieur de sa religion, pour venir chercher la présence de Dieu (Christ en figure) représentée par l'arche. L'autel de Gabaon ne lui suffit plus; ce lieu est abandonné et ne joue plus de rôle dans la vie religieuse de Salomon. Plus tard, le Seigneur se révèle encore à lui (9: 2), mais ce n'est plus à Gabaon.

Salomon offre devant l'arche «des holocaustes et des sacrifices de prospérités, et fait un festin à tous ses serviteurs» (verset 15).

Il y a plus de joie devant l'arche qu'à Gabaon, bien que le roi ait probablement offert beaucoup plus de sacrifices dans ce dernier lieu (2 Chroniques 1: 6) que dans le premier; mais devant l'arche nous trouvons des sacrifices de prospérités, les vrais sacrifices de communion, et en même temps un festin pour tous les serviteurs du roi.

Chapitre 3: 13-28 - Le juste jugement

Après l'intelligence pour rendre culte devant l'arche, première manifestation de la sagesse, nous trouvons en Salomon «la sagesse de Dieu pour faire justice» (verset 28). Salomon connaît *le juste jugement*. Qu'il s'agisse de prostituées, cela ne change rien à cette justice. Les hommes se laissent continuellement influencer dans leurs jugements par le caractère de ceux qui leur parlent; il n'en est point ainsi de Dieu. Ce qui Lui importe, c'est le *coeur* et non le caractère extérieur. Le jugement de Salomon est basé sur les affections que le coeur manifeste. Affirmations ou dénégations étaient, dans ce cas, de même valeur, et le jugement ne pouvait se baser sur elles (verset 22). Ce qui pouvait l'établir, c'était la manifestation du coeur. La question n'était pas non plus, laquelle de ces deux femmes était la plus méritante — toutes deux étaient des prostituées — ni si l'action reprochée était probable ou avait eu lieu, — elle n'avait eu aucun témoin; — ni si la vraie mère pouvait reconnaître son enfant à certains signes extérieurs — il n'y en avait pas. Le seul témoignage était qu'une de ces femmes *disait* ne pas reconnaître son fils dans l'enfant mort. Il s'agissait donc de juger de l'état de son *coeur*, et l'on ne peut en juger que par les affections. L'une de ces femmes avait un objet qu'elle aimait. Laquelle des deux avait cet objet? Or là où des liens réels existent, nous voudrions conserver à tout prix ce qui nous est cher, au risque de le perdre pour nous-mêmes. C'est là *l'amour*. L'amour n'est pas égoïste; il se sacrifie pour l'objet aimé. L'amour de Christ a fait cela pour nous et nous pouvons en retour le faire pour Lui: «Pour l'amour de toi, nous sommes livrés à la mort tout le jour» (Romains 8: 36).

Quand la vraie mère voit l'épée levée sur son enfant, «ses entrailles sont tout émues pour son fils». L'objet aimé est plus pour nous que notre amour pour lui. C'est à cela qu'on distingue la réalité, *la vraie mère*. Dans la profession chrétienne, celui qui n'a pas trouvé un objet pour son coeur et ses entrailles, se trahit bien vite. «Coupez-le en deux», dit celle qui n'est pas la mère, obéissant à son ressentiment. On a vite sacrifié Christ, quand il s'agit de satisfaire ses passions. La sagesse divine est seule capable de discerner *la réalité de la profession* au moyen de *l'état du coeur*. Combien est fréquente cette profession sans réalité! Où sont les entrailles pour Christ, où le dévouement qui sacrifie pour Lui, même ses avantages les plus légitimes, ses droits les plus réels? Il n'est pas question dans ce passage de bonté naturelle, ni de noblesse de coeur, car, nous le répétons, nous avons affaire à des prostituées. Il s'agit de liens créés par Dieu, d'un objet donné de Lui, et que l'âme apprécie. Jamais Dieu ne nous l'ôtera; au contraire, dans l'épreuve, nous le recevrons comme tout de nouveau de sa propre main. «Donnez à celle-là l'enfant qui vit, et ne le tuez point; c'est elle qui est sa mère!»

Chapitre 4 - La gloire du royaume

Ce chapitre nous parle de l'ordre intérieur et de l'éclat du royaume de Salomon, mais aussi de sa gloire *morale* caractérisée par la sagesse du roi.

Tout Israël était rassemblé sous son sceptre (verset 1), formant ainsi une paisible unité, inconnue au règne de son père. Les sept années d'Hébron, la révolte d'Absalom, celle de Shéba, fils de Bicri, celle d'Adonija, en étaient la preuve. Maintenant tout est en ordre et digne de ce règne glorieux, mais on ne trouve que onze princes (versets 2-6). L'ordre parfait, en rapport avec le gouvernement de la terre, représenté par le nombre *douze*, n'était pas encore arrivé et ne devait l'être qu'à l'apparition d'un plus grand que Salomon.

Azaria, fils de Tsadok, est placé à la tête des princes. «C'est lui qui exerça la sacrificature dans la maison que Salomon bâtit à Jérusalem» (1 Chroniques 6: 10 *(*)*). La plus haute fonction lui est dévolue. Le temple va devenir le centre de tout l'ordre du royaume salomonique, comme il le sera sur la terre, lors de l'établissement du royaume millénaire de Christ (Ezéchiel 40 à 48) Abiathar lui-même (verset 4), qui avait été chassé de la sacrificature, est compté parmi les princes aux côtés de Tsadok. Il avait porté l'arche et partagé toutes les afflictions de David, et, quoique sa *charge* lui soit enlevée, son seigneur ne veut pas le priver de la *dignité* qu'il confère à tous ceux qui ont souffert avec le roi rejeté.

() Il est probable que cet Azaria était le fils d'Akhimaats et le petit-fils de Tsadok. Le terme fils pour un descendant quelconque se retrouve continuellement dans les généalogies juives. Un passage d'une certaine obscurité en 1 Chroniques 6: 9, semblerait rapporter la sacrificature à Azaria, arrière-petit-fils d'Akhimaats.*

Parmi les douze intendants de Salomon (versets 7-19), nous en trouvons deux qui avaient épousé des filles du roi, honneur singulier accordé au fils de cet Abinadab qui avait recueilli l'arche et l'avait gardée pendant vingt ans dans la maison du coteau. C'était un titre de noblesse aux yeux du roi, d'être de la famille qui avait religieusement veillé autour de l'arche de l'Eternel.

Un honneur égal est accordé à Akhimaats, fils de Tsadok *(*)*, fidèle à David au péril de sa vie, et auquel le vieux roi rendait ce témoignage: «C'est un homme de bien, il vient avec de bonnes nouvelles». Le premier, il avait annoncé à David la victoire qui lui rendait son trône et l'assurait à l'héritier selon Dieu.

() Les critiques, sans raison apparente, font de cet Akhimaats un autre personnage.*

Les versets 20 à 28 nous décrivent la condition du peuple sous le règne de Salomon et le caractère de ce règne. «Juda et Israël étaient nombreux comme le sable qui est près de la mer, en multitude» (verset 20). La promesse faite à Abraham après qu'il eut offert son fils sur l'autel, se réalisait maintenant (Genèse 22: 17), partiellement toutefois, car sa semence devait être: «comme *les étoiles des cieux* et comme le sable qui est sur le bord de la mer». La promesse ne sera pleinement réalisée que lors du règne millénaire de Christ, où, pour ce qui concerne Israël, les deux parties du royaume, la céleste et la terrestre, seront, dans un parfait accord, établies à perpétuité. Ici, le peuple est en nombre comme le sable de la mer. Il contient

en même temps et garde dans leurs limites les peuples qui l'entourent. Les sujets de Salomon «mangent, boivent et se réjouissent» (verset 20). Ils ont *l'abondance matérielle*; les besoins non satisfaits n'existent plus. La *joie* remplit les cœurs; la *sécurité* règne partout (verset 25). Chacun a sa possession et habite sous sa vigne et sous son figuier. Ce que les hommes cherchent vainement dans ce monde d'iniquité dont Christ a été chassé, se trouvera pleinement réalisé, quand le Seigneur, reconnu de tous, *dominera* sur tous les royaumes de la terre (versets 21, 24). Bien plus, ce règne puissant sera un règne de *paix universelle*: «Il était en paix avec tous ses alentours, de tous côtés» (verset 24). Toute la prospérité, toutes les ressources du royaume, servaient à exalter le roi, concouraient à faire ressortir sa gloire (versets 22, 23, 26-28).

Mais ce qui caractérisait avant tout cette domination universelle, c'était son aspect moral, bien plus glorieux encore que son côté matériel (versets 29-34). «Dieu donna à Salomon de la *sagesse* et une très grande *intelligence*, et un cœur *large* comme le sable qui est sur le bord de la mer» (verset 29). Dieu avait donné à Salomon la *sagesse*, le discernement moral qui s'applique à toutes choses, au bien, au mal, aux circonstances diverses de l'homme, et la connaissance de la conduite à tenir à l'égard de ces choses. Ce discernement moral ne se trouve que là où il y a la crainte de l'Éternel qui, nous l'avons vu, caractérise Salomon au début de sa carrière. La parole de Dieu est le moyen de nous communiquer cette sagesse; c'est pourquoi Salomon demandait à Dieu «un cœur *qui écoute*». Cette sagesse a trouvé son expression dans les Proverbes de Salomon, devenus eux-mêmes la parole de Dieu.

«Et une très grande *intelligence*». L'intelligence de Salomon était aussi grande que sa sagesse, à laquelle elle était intimement liée. L'intelligence est la capacité de comprendre et de s'appropriier les pensées de Dieu, en sorte que l'on peut les communiquer à d'autres. Outre cela, «un cœur *large* comme le sable qui est au bord de la mer», un cœur capable d'embrasser tout son peuple (conf. verset 20), identifiant Israël avec lui-même, pourvoyant selon son amour à tous leurs besoins, répondant à tous leurs intérêts en les faisant siens. Cela ne nous parle-t-il pas de Christ, de ce qu'il manifestera pleinement, quand il nous aura introduits dans le repos glorieux de sa présence, quand son cœur, divinement large, nous embrassera tous; quand «il se reposera dans son amour?» (Sophonie 3: 17).

La largeur de l'intelligence de Salomon nous est décrite aux versets 33-34. Il y avait dans son règne bien plus qu'une domination matérielle. Son intelligence dominait tout. «Et il parla sur les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du mur; et il parla sur les bêtes, et sur les oiseaux, et sur les reptiles, et sur les poissons» (verset 33). Adam avait dominé matériellement «sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre» (Genèse 1: 26). Dieu avait livré entre les mains de Noé «tout animal de la terre, et tout oiseau des cieux, et tout ce qui se meut sur la terre, aussi bien que tous les poissons de la mer» (Genèse 9: 2). Plus tard, le Dieu des cieux avait mis «les bêtes des champs et les oiseaux des cieux entre les mains» du roi des gentils, et l'avait fait dominer sur eux et sur les hommes. Tout cela n'est pas dit de Salomon, mais *sa sagesse* dominait toutes ces choses, du cèdre à l'hysope, des bêtes aux

poissons. Il connaissait leur vie, leur raison d'être, leurs rapports entre eux et avec l'ensemble de la création, les exemples que Dieu fournissait par eux à la vie morale des hommes, et il parlait de tout cela. La science moderne avec ses hautes prétentions n'est qu'un amas de ténèbres vis-à-vis de ces certitudes. Mais Salomon ne possédait pas la domination universelle sous ses deux aspects. Elle est réservée à un plus grand que Salomon, au second Adam: «Tu l'as couronné de gloire et d'honneur; tu l'as fait dominer sur les oeuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds: les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers». C'est de Lui qu'il est dit aussi: «Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et *sagesse*, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction» (Apocalypse 5: 12).

La domination de Salomon n'était qu'un faible type de celle de Christ qui aura «pour sa possession les bouts de la terre» (Psaumes 2: 8). Le roi d'Israël dominait «sur tout ce qui était en deçà du fleuve», «jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière d'Egypte» (versets 24 et 21). C'étaient en somme les limites que l'Eternel assignait à Israël, en Josué 1: 4; mais quand il s'agissait de la sagesse de Salomon, ces limites étaient bien dépassées: *Tous* les peuples venaient pour l'entendre; *tous* les rois de la terre venaient s'en enquérir (verset 34), et l'on voyait se réaliser en type ce qui est dit de Christ: «Voici, je t'ai donné pour être une lumière des nations et pour être mon salut jusqu'au bout de la terre».

«La sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Egypte. Et il était plus sage qu'aucun homme, plus qu'Ethan, l'Ezrakhite, et qu'Héman, et Calcol, et Darda, les fils de Makhol» (versets 30, 31). Nous n'avons pas d'autre mention des deux derniers de ces hommes, sinon en 1 Chroniques 2: 6, mais nous avons dans la Parole une indication de la sagesse d'Ethan et d'Héman. Héman, l'Ezrakhite, est l'auteur inspiré du Psaume 88, Ethan, l'Ezrakhite, celui du Psaume 89. Or quelle est la sagesse contenue dans ces deux Psaumes? Le Psaume 88 a un caractère absolument spécial, qu'aucun autre Psaume ne reproduit à ce degré. Il nous montre Israël, convaincu d'avoir *violé la loi* et sous les conséquences de cette désobéissance. Rien de plus terrible! La mort, le sépulcre, le retranchement et les ténèbres sont sa part. Bien plus, la fureur de l'Eternel s'est appesantie sur lui et il l'a accablé de toutes ses vagues. Il est abandonné des hommes et n'a aucune issue. Il crie, il crie en vain (versets 1, 9, 13). Il est rejeté; Dieu lui cache sa face. Les ardeurs de la colère de l'Eternel ont passé sur lui; il est anéanti par ses frayeurs. Dieu a éloigné de lui tous ceux qui auraient pu sympathiser avec lui. Et la conclusion de tout cela? Aucune! Pas un rayon d'espérance. Une âme qui crie, et Dieu qui ne répond pas (*)!

(*) Nous trouvons ces mêmes sentiments exprimés dans la prière de Moïse, au Psaume 90; versets 1-6, au sujet du péché, versets 7-12, au sujet de la violation de la loi, mais *non sans espoir*.

Or, remarquons-le, ce Psaume est le seul témoignage qui nous soit donné de la sagesse d'Héman. Grande, immense sagesse, en effet, que celle qui, considérant la responsabilité de l'homme vis-à-vis des exigences de la justice et de la sainteté divines, constate que la position est sans issue, et que la loi, mesure de cette responsabilité, doit jeter l'homme dans les ténèbres de la mort, à jamais loin de la face de Dieu.

Héman arrivait, par la sagesse, au bout de ce que Dieu voulait enseigner à l'homme par la loi de Moïse. L'expérience à laquelle devaient aboutir les longs siècles de l'histoire de l'homme et qui devait former la base de l'Évangile, l'esprit de cet homme de Dieu n'en était-il pas déjà convaincu? En lisant ce Psaume, ne croirait-on pas lire dans l'épître aux Romains la description de la loi qui tue le pécheur?

Au Psaume 89, c'est la sagesse d'Ethan qui nous instruit. De quoi parle-t-il cet autre sage? De *la grâce!* Ce Psaume est celui des immuables promesses de Dieu et des grâces assurées de David. Les relations du peuple avec Dieu, sur le pied de la loi, ne peuvent aboutir qu'aux ténèbres du jugement et de la mort; ces relations, sur le pied de l'alliance de grâce faite avec David, aboutissent à ceci: «La bonté sera édiflée pour toujours; dans les cieux mêmes tu établiras ta fidélité» (verset 2) — dans les cieux, où jamais rien ne pourra l'atteindre. Ce magnifique Psaume est l'hymne de la grâce et de toute la gloire de Dieu que cette grâce a établie et mise en lumière. La justice, le jugement, la bonté, la vérité, la fidélité, la puissance de Dieu sont célébrées, comme manifestées dans une personne, elle-même centre et clef du Psaume, le vrai David, haut élevé comme un élu d'entre le peuple, l'Oint de l'Éternel (versets 19, 20), celui qui sera fait le premier-né, le plus élevé des rois de la terre (verset 27), celui dont il ne retirera pas sa bonté, auquel il ne démentira pas sa fidélité (verset 33), celui dont la semence sera à toujours, dont le trône sera comme le soleil devant l'Éternel! (verset 36).

Sans doute, dans ce merveilleux tableau de la grâce, vue dans le vrai David et dans son trône glorieux, la question de la responsabilité des fils de David (versets 30-32) ne peut manquer, ni les conséquences qui en sont résultées pour le peuple qui a failli (versets 38-51), mais cette scène sombre elle-même se termine par la bénédiction: «Béni soit l'Éternel pour toujours! Amen, oui, amen!» (verset 52).

Tels sont les enseignements de la sagesse, par la bouche de ces deux hommes de Dieu, l'un montrant le régime de la loi qui aboutit à la malédiction et aux ténèbres de la mort, l'autre le régime de la grâce basée sur la personne du vrai David et aboutissant à la gloire éternelle. Le premier proclame la fin du vieil homme, le second le règne sans fin de l'homme nouveau.

Quelle devait donc être la sagesse de Salomon, pour surpasser celle de ces deux sages?

Chapitre 5 - Hiram. Préparatifs pour le temple

Après avoir décrit l'ordre intérieur du royaume de Salomon et toute la sagesse qui y présidait, le Saint Esprit nous amène à ce qui, par excellence, devait caractériser ce règne: au temple de l'Éternel. David n'avait pu bâtir cette maison, car *la paix* devait être établie (verset 3) pour que l'Éternel pût faire sa demeure définitive au milieu de son peuple. Tant que ce dernier avait erré dans le désert, l'Éternel s'était associé par le tabernacle à sa condition de pèlerin et de voyageur. Puis étaient venues les guerres de Canaan sous Josué et les Juges; elles n'avaient cessé qu'avec le règne de David. Dieu ne peut habiter en repos là où est la guerre. La première condition de sa demeure *définitive* (*) avec son peuple en Canaan, c'est que la paix soit faite. Il en est de même, spirituellement, pour l'Église. Lorsque la «bonne nouvelle de

la paix» est annoncée, la maison de Dieu, le temple saint dans le Seigneur, s'édifie, et cette oeuvre se continue jusqu'au plein repos de la gloire.

(*) Nous disons «définitive», parce que la condition première pour l'habitation de Dieu avec son peuple est la rédemption, typifiée par la Pâque et la mer Rouge.

Sous Salomon, cette paix était extérieure, matérielle, pour ainsi dire. L'Eternel lui avait donné de la tranquillité de tous les côtés (verset 4). Les bénédictions dont son règne était rempli avaient le même caractère matériel. Toutes les choses désirables de la terre lui étaient apportées, et il les faisait contribuer à la gloire de l'Eternel qui l'avait établi sur son trône.

Le roi de Tyr est mentionné le premier comme venant apporter ses services au royaume naissant. Tyr est, dans la Parole, une image du monde avec toutes ses richesses et ses choses désirables. On voit, en Ezéchiel 27, ce qu'était, dans l'antiquité, Tyr, dont le commerce s'étendait sur toute la terre et vers laquelle affluaient de toutes parts les ressources du monde entier. Bois précieux que les Sidoniens excellaient à travailler, ivoire et ébène, fin lin, laine blanche, broderies, bleu et pourpre; argent, fer, étain, plomb, airain; escarboucles, corail, rubis et toute pierre précieuse, or en immense quantité; aromates, huile et blé; troupeaux innombrables; sans compter les guerriers pour la défendre, les matelots pour conduire ses flottes, les sages pour diriger et utiliser ses ressources; telle était, en quelques mots, la richesse de Tyr. Tout ce que le coeur humain pouvait désirer sur la terre, il se le procurait là.

Au temps de Salomon, Tyr n'avait pas encore revêtu le caractère d'orgueil, jugé par Esaïe et surtout par Ezéchiel, et qui allait jusqu'à déifier l'intelligence de l'homme. Hiram, ami de David, régnait encore sur ce peuple. Il était venu, de son plein gré offrir ses services au père de Salomon et ses ouvriers lui avaient bâti une maison (2 Samuel 5: 11). Cette même libre volonté lui fait envoyer ses serviteurs au fils de David, parce qu'il avait toujours aimé le père (verset 1). Comment ne pas être accueilli du roi de gloire, quand on a toujours aimé le roi de grâce?

Salomon fait part à Hiram de ses desseins qui n'étaient nullement le fruit de sa propre volonté. Il avait résolu de bâtir la maison de l'Eternel, parce que Dieu l'avait ainsi décrété, communiquant d'avance sa volonté à David (verset 5). Tel est le vrai caractère de la *décision* de la foi. La foi décide, parce que Dieu a résolu. Ce point est important. Souvent nous connaissons d'avance la volonté de Dieu, et au lieu de dire: «*J'ai résolu*» de la faire, nous cherchons des prétextes et de bonnes raisons pour l'éviter, ou du moins pour ne pas y mettre tout notre coeur. D'autres fois, nos résolutions n'ont pour motif que notre propre volonté et nous conduisent à d'amères déceptions.

Le règne de Salomon est caractérisé, comme nous l'avons dit, par une gloire terrestre à laquelle viennent concourir toutes les ressources naturelles que le monde entier peut fournir. Mais cette gloire devait être à *la gloire de Dieu* et lui donner, au milieu de son peuple, un *temple* qui exaltât sa sainteté et sa grandeur. Il en sera de même lors du règne glorieux du Messie.

Nous verrons plus tard que Salomon, roi responsable, ne s'est pas contenté de ce qui lui avait été départi par l'Eternel, mais a cherché plus tard à s'agrandir *par et pour lui-même* et en a porté les conséquences.

Hiram se réjouit beaucoup quand il entendit les paroles de Salomon. Il se trouvait honoré de pouvoir contribuer par son service à la gloire du Dieu d'Israël. Ce roi des nations dit: «Béni soit aujourd'hui l'Eternel» (verset 7). Il tient l'Eternel, le Dieu de Salomon, pour son Dieu, et lui rend grâces de ce qu'il a donné à David un fils pour régner sur son peuple. L'affection pour David, le roi rejeté, conduit l'âme à l'appréciation du roi de gloire, à celle de Dieu lui-même, à l'affection pour le peuple de Dieu.

Le fruit d'un coeur heureux, c'est un dévouement entier pour le service de Christ. «Je ferai tout ce que tu désires» (verset 8). Et après tout, qu'est-ce que le service d'Hiram en comparaison de ce que Salomon fait pour Lui? Parfois ce que nous faisons pour le Seigneur a quelque apparence. Ce n'est pas peu de chose que les cèdres du Liban et toute la peine de leur transport, seulement Salomon emploie de bien autres éléments pour la construction du temple que les cèdres et les cyprès d'Hiram; les grandes pierres de prix, l'or qui recouvre tout, sont plus importants pour la fondation et la gloire de l'édifice que les produits du Liban. Néanmoins Salomon *accomplit le désir* d'Hiram, parce que ce dernier accomplit celui de Salomon (versets 9, 10), et le désir d'Hiram c'est la nourriture de sa maison. Le Seigneur pourrait se passer de nous, il ne le veut pas; il sait que c'est réjouir nos coeurs et leur apporter la bénédiction que de les employer à son service — mais *nous* ne pouvons nous passer de Lui. C'est Lui qui nous donne la vie, la nourriture, les forces et l'accroissement. La nourriture du pays d'Hiram, le blé dont ses marchands trafiquaient, leur venait de la Palestine (Ezéchiel 27: 17). C'est le pays de l'Eternel qui fournit les éléments nécessaires à notre existence. Aussi Hiram dépend-il de Salomon pour cela: «Tu donneras du pain à ma maison» (verset 9). Et quelle abondance règne désormais parmi les serviteurs du roi de Tyr! Quatre millions huit cent mille litres de froment par année! On pouvait posséder des cèdres et des cyprès et mourir de faim. Certes, on ne mourait pas de faim quand on les mettait au service de Salomon!

La paix caractérise toute cette scène. Hiram et Salomon firent une *alliance de paix* (verset 12).

«Et l'Eternel donna de la sagesse à Salomon, comme il le lui avait dit» (verset 12). Il l'avait reçue (2: 6) pour la purification de son royaume par le jugement; puis (3: 12) pour le discernement, en vue du gouvernement de son peuple; puis (4: 29) en vue de la conduite et de l'instruction des nations, des peuples et des rois de la terre; il la reçoit enfin *en vue de l'édification du temple*, du grand oeuvre qui devait caractériser son règne glorieux.

Aux versets 13-18, nous assistons à l'organisation du travail préparatoire du temple. Chacun y est employé

selon sa propre capacité. La sagesse de Salomon ordonne tout. Ses ouvriers viennent en aide à ceux d'Hiram pour le bois de construction, portent des fardeaux, taillent la pierre dans la montagne. Les Guibliens y ont leur part. Ils sont mentionnés par Ezéchiel (27: 9), comme

habiles à réparer les fissures de Tyr représentée sous forme d'un vaisseau magnifique naviguant sur les mers (*).

(*) Les Guibliens sont mentionnés dans Josué, en rapport avec le Liban et comme devant être conquis par Israël. (Josué 13: 5). Le Guebal d'Ezéchiel 27: 9, port de mer au pied des pentes nord du Liban, était probablement leur ville. Dans ce règne glorieux de Salomon, ils devaient être tributaires, comme appartenant à la race conquise de Canaan.

Le premier acte de Salomon, c'est de transporter «de grandes pierres, des pierres de prix, pour faire les fondements de la maison, des pierres de taille». Il s'agit avant tout de poser un fondement de grand prix et d'une solidité à toute épreuve comme base du temple de Dieu. C'est ce que Dieu a fait aussi pour sa maison spirituelle. Le fondement, c'est Christ, principale pierre de l'angle; les fondements, ce sont toutes les vérités qui se rapportent à Christ et à son oeuvre, telles qu'il les a présentées par ses apôtres et prophètes. Ce sont de grandes pierres, des pierres de prix. On ne peut en ôter une seule sans compromettre ou ébranler tout l'édifice. C'est ce que la sagesse de Salomon avait bien compris en préparant les pierres de taille sur lesquelles la maison de Dieu devait être édifiée.

Chapitre 6 - Le temple

Quatre cent quatre-vingts années se sont écoulées depuis la sortie d'Egypte; le but de l'Eternel en délivrant son peuple est atteint. Ce qu'Israël avait chanté sur le rivage de la mer Rouge, se réalise enfin: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi» (Exode 15: 17). Les deux choses dont il est parlé dans ce passage se sont réalisées en type par David et par Salomon. Préparer est autre chose que bâtir. C'était David qui avait tout préparé pour la construction du temple (1 Chroniques 22: 14). Bien plus, c'était à lui qu'avaient été communiqués par écrit les plans du bâtiment et de tout son contenu (1 Chroniques 28: 11-19). Ces plans, David en fait part à Salomon. Salomon bâtit. Le Sauveur «prépare», le Seigneur «établit de ses mains». Les matériaux préparés de Dieu pour son habitation avec les hommes et l'accomplissement de tous ses conseils sont le fruit des souffrances et de la réjection du vrai David; Christ, le Fils du Dieu vivant, édifie et dit: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée».

Avant d'aborder le sujet de la construction du temple, il est nécessaire de présenter en quelques mots la signification de cet édifice.

Le temple, comme aussi le tabernacle, était l'habitation de Dieu au milieu de son peuple, le signe visible de sa présence. Là se trouvait son trône, l'arche où il était assis entre les chérubins. L'arche renfermait les tables de la loi, témoignage de l'alliance entre l'Eternel et son peuple. Cette alliance, du côté de Dieu, était gardée avec une scrupuleuse et immuable fidélité, mais elle était conditionnelle. Tant qu'Israël en remplissait les conditions, Dieu demeurait au milieu de son peuple. S'il désobéissait, l'Eternel était obligé de l'abandonner, de quitter son trône et sa maison en Israël.

Le temple était le centre du *culte*. On s'approchait de Dieu, dans son temple, au moyen des sacrifices et de la sacrificature. Toutefois Dieu restait inaccessible, parce que, *de fait*, l'homme dans la chair ne pouvait s'approcher de Lui. Le chemin des lieux saints, quoique révélé en type, n'était pas *manifesté*. L'oeuvre de Christ seule pouvait l'inaugurer.

Le temple, lieu du culte, était aussi le centre du *gouvernement* d'Israël. C'était *Dieu* qui gouvernait. Le roi n'était que le représentant responsable du peuple devant Dieu, et l'exécuteur des volontés de l'Eternel en gouvernement.

Dès que Dieu s'était acquis un peuple terrestre, un tabernacle ou un temple était indispensable et devenait le centre de toute leur vie politique ou religieuse. Quand le peuple est déclaré «Lo-Ammi», la gloire de Dieu abandonne le temple qui disparaît enfin, après avoir été maintes fois détruit, puis rebâti. Mais lorsque les relations immanquables de l'Eternel avec son peuple seront rétablies sous la nouvelle alliance de grâce, le temple réapparaîtra plus glorieux qu'il ne l'a jamais été.

Le temple (comme le tabernacle) a aussi une signification *typique*. Le temple représente *le ciel, la maison du Père*, et nous pouvons en appliquer les symboles aux relations chrétiennes. Tout ce qui s'y trouve n'est que la figure des choses spirituelles qui sont la part des chrétiens, comme nous aurons amplement l'occasion de le voir (*).

(*) Plusieurs autres points de détail se présenteront à nous au cours de ce chapitre et du suivant.

Le temple étant la demeure de Dieu est nécessairement aussi *la demeure de ceux qui Lui appartiennent*. (Jean 14: 2; 4: 21-24). C'est pourquoi le temple de Salomon nous montre les chambres des sacrificateurs comme faisant corps avec la maison. Ceci nous amène à remarquer une différence notable dans la manière dont le temple est présenté en 1 Rois 6 et 2 Chroniques 3. Au premier livre des Bois, les *demeures des sacrificateurs* font partie de la maison, 2 Chroniques 3: 9, ne les mentionne qu'en passant et sans indiquer leur liaison avec le temple. Au premier livre des Rois, les deux parties les plus importantes du système juif, *l'autel* et le *voile*, manquent complètement, tandis que les Chroniques les mentionnent. Sans elles on ne pouvait *s'approcher* de Dieu. Enfin la *hauteur* de l'immense portique du temple, *porte d'accès* du lieu saint, est passée sous silence dans les Rois et donnée dans les Chroniques (*). De ces faits, nous pouvons conclure à priori que les Rois nous présentent le temple comme *lieu de demeure*, et les Chroniques comme *lieu d'approche*. Nous aurons à tenir compte de ce caractère en considérant ces chapitres.

(*) C'est pourquoi les pages qui suivront présenteront nécessairement un mélange continu de l'élément juif et chrétien.

Le temple, pris dans son ensemble est aussi la figure de *l'Assemblée chrétienne*, de l'Eglise, maison spirituelle, temple saint, habitation de Dieu par l'Esprit.

Enfin le temple, c'est *Christ*. «Détruisez ce temple», dit-il, «et en trois jours je le relèverai». Il était ici-bas le temple dans lequel le Père demeurait (Jean 14: 10). Mais si, *d'une manière générale*, le temple est Christ, *toutes ses parties* nous le présentent sous autant de caractères divers. L'arche avec la loi dans ses entrailles, le propitiatoire sur l'arche, le voile,

tous les ustensiles du lieu saint et du parvis, jusqu'aux parois et aux fondements de l'édifice, tout, absolument tout, comme dans le tabernacle au désert, nous parle de Lui. Tout nous présente ses gloires, l'efficace, de son oeuvre, la lumière de son Esprit, le parfum de son nom, la valeur de son sang, la pureté, la sainteté, la gloire de sa personne. Quelque part que nous nous tournions, quelque objet que notre œil contemple, dans ce merveilleux édifice, toujours nous y retrouvons les perfections de Celui dans lequel le Père trouve tout son plaisir et dans lequel il s'est manifesté à nous. Si nous entrons dans la maison du Père, c'est pour y trouver la manifestation parfaite de tout ce qu'il est, dans la personne de son Fils.

Ces choses dites, examinons en détail l'enseignement de notre chapitre.

«Et la maison que le roi Salomon bâtit à l'Eternel, avait soixante coudées de longueur et vingt coudées de largeur et trente coudées de hauteur» (verset 2).

A première vue, les proportions du temple pourraient étonner, car en somme elles sont très restreintes, et ce fait a frappé même les incrédules. Il y a loin des dimensions du temple de Salomon à celles des sanctuaires gigantesques de l'Egypte. C'est que ce n'est pas la *grandeur*, mais la *sainteté*, l'*ordre parfait*, la *justice*, la *gloire*, c'est-à-dire l'équilibre et l'harmonie de toutes les perfections de Dieu, qui caractérisent sa maison.

Les dimensions du temple étaient *exactement le double* de celles du tabernacle, en longueur, en largeur et en hauteur, mais les *proportions* des différentes parties entre elles restaient *les mêmes*. Le tabernacle, pendant la traversée du désert pouvait paraître relativement une chose de peu d'importance, en regard de ce que la maison de Dieu devait être en gloire, mais tout *le plan* de Dieu, tout *l'ordre* de sa maison, se trouvait dans cet édifice de transition et devait y être manifesté. Il en est de même de l'Eglise; c'est pourquoi il est dit à Timothée: «Je t'écris ces choses, afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 15). Dans la gloire, l'ordre du gouvernement de la maison sera pleinement manifesté, comme nous le voyons dans la description de la nouvelle Jérusalem en rapport avec le royaume (Apocalypse 21).

De plus, si l'on considère soigneusement la manière dont le temple fût bâti, outre l'analogie étonnante entre ses dimensions et celles du tabernacle, on peut constater que le temple n'a été bâti sur aucun autre modèle que celui-là. Nous insistons sur ce point, parce que les hommes dont le coeur, souvent sans qu'ils s'en doutent, est incrédule à la révélation de Dieu, se donnent beaucoup de peine pour découvrir si les temples tyriens, assyriens, égyptiens ou babyloniens, ont plus ou moins servi de modèles au temple de Salomon, tandis qu'il *s'est servi de modèle à lui-même*. Cela n'était-il pas digne du vrai architecte de ce temple, qui en avait révélé tous les détails à David (1 Chroniques 28), comme jadis à Moïse ceux du tabernacle? Or ce qui était impossible à aucune oeuvre humaine, chacun de ces détails avait un sens divin qui attachait les pensées de la foi à la personne et à l'oeuvre de Christ.

Le portique du temple, son entrée seule, différait quant à ses proportions de ce qu'offrait le tabernacle. 2 Chroniques 3: 4, nous apprend que sa hauteur était de cent vingt coudées (*).

Il avait quatre fois la hauteur de la maison. Il correspondait en figure à ce passage du Psaume 24: «Qui est-ce qui montera en la montagne de l'Eternel? et qui se tiendra dans le lieu de sa sainteté?... Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le roi de gloire entrera!» Ce véritable arc de triomphe était digne du roi de gloire, de l'Eternel des armées, fort et puissant, dont Salomon était le faible type.

(*) La critique conteste ce chiffre, voyant, comme toujours, des erreurs dans ce qu'elle ne comprend pas.

Tout autour du temple, sauf naturellement à son entrée, étaient situées les chambres latérales, *demeures des sacrificateurs*. Rien de semblable dans le tabernacle du désert, où Dieu pouvait sans doute condescendre à demeurer au milieu d'un peuple selon la chair, à condition de se cacher dans une profonde obscurité, mais ne pouvait permettre à l'homme de venir *habiter avec Lui*. Cette seconde condition se réalise ici sous le règne glorieux de Salomon, comme elle se réalisera pour nous quand le Seigneur nous introduira dans la maison du Père. Nous appartenons tous, nous enfants de Dieu, à cette famille de sacrificateurs qui aura son domicile, autour de son Chef, quoique cette maison du Père soit déjà maintenant ouverte à notre foi et que nous puissions y demeurer, étant encore dans ce monde. Les demeures des sacrificateurs étaient inséparables de la maison et faisaient corps avec elle, sans en dégrader aucune partie. Les murailles du temple avaient des retraits qui permettaient, sans les détériorer, d'y appliquer la poutraison. De cette façon, l'on obtenait une adaptation parfaite des chambres sacerdotales à la maison, sans compromettre, en aucune manière, l'intégrité de l'édifice. C'est ainsi que nous demeurerons dans la gloire. Le fait que nous y serons, loin d'affaiblir la perfection de la maison de Dieu, ne fera que la rehausser. «Voici, *l'habitation de Dieu est avec les hommes*, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et *Dieu lui-même sera avec eux*, leur Dieu» (Apocalypse 21: 3).

«Et la maison, quand on la bâtit, fut bâtie *de pierre entièrement préparée avant d'être transportée*; et on n'entendit ni marteaux, ni hache, aucun instrument de fer, dans la maison, quand on la bâtit» (verset 7). On ne voyait, lors de la construction du temple, aucune trace d'instruments humains. Il s'édifiait en silence; on n'entendait ni hache, ni marteau. C'était l'oeuvre de Dieu; tout était préparé d'avance. Les pierres qui composaient la maison avaient le *même caractère que les pierres de fondement*, précieuses aussi et préparées d'avance (7: 9-12). Il en est de même de l'assemblée (1 Pierre 2: 4, 5), en tant que son édification n'est pas confiée à la responsabilité de l'homme (1 Corinthiens 3: 10-15).

Cependant cette même responsabilité incombe à Salomon (versets 11-13), en rapport avec la construction de la maison. Comme tant d'autres il y a manqué, amenant ainsi la ruine de son royaume. «*Si tu marches dans mes statuts*,... je demeurerai au milieu des fils d'Israël, et je n'abandonnerai pas mon peuple Israël». La *fidélité du roi*, était la seule condition que Dieu posât pour ne pas abandonner son peuple. Toute sa bénédiction dépendait de cette condition.

L'oracle, aussi bien que le *lieu saint* («le temple devant l'oracle»), étaient revêtus de bois de cèdre. Le cèdre représente dans la Parole *la majesté et la hauteur, la durée et la fermeté*.

Il n'y avait pas un seul point des murailles qui n'en fût intérieurement recouvert. La pierre ne paraissait nulle part. Mais le bois de cèdre lui-même et jusqu'au plancher en bois de cyprès, tout était entièrement recouvert d'or. L'or représente toujours, dans la Parole, *la justice et la gloire divines*.

La maison était donc composée de pierres de prix, préparées, édifiées sur les grandes pierres de prix qui en étaient le fondement. Telle était la valeur du temple aux yeux de Dieu. Mais à l'intérieur tout était ferme, durable, par conséquent incorruptible, digne de la grandeur et de la majesté de l'Éternel. Enfin ceux qui entraient dans le temple pour demeurer avec Dieu, ne voyaient autour d'eux que justice divine. Jusqu'au plancher que le pied foulait en était revêtu. L'homme ne peut habiter avec Dieu que selon la justice divine. Tous les ustensiles du tabernacle étaient en outre, soit en or, soit revêtus d'or pur, comme l'autel du parfum, les chérubins et les portes du lieu très saint.

Comme dans le tabernacle au désert, *le lieu très saint* formait à l'intérieur *un cube parfait*. «L'intérieur de l'oracle était de vingt coudées en longueur, et de vingt coudées en largeur, et de vingt coudées en hauteur (*)» (verset 20). Il en sera de même de la nouvelle Jérusalem: «Sa longueur et sa largeur et sa hauteur étaient égales» (Apocalypse 21: 16). Le résultat de l'oeuvre de Dieu est parfait sans rien à y ajouter, ni rien à en retrancher. Tout est réglé selon la pensée du divin architecte. La nouvelle Jérusalem est pour ainsi dire *un immense lieu très saint* où Dieu peut habiter, comme dans l'oracle du temple, parce que tout y répond à sa sainteté et à sa justice. On ne trouve pas de temple en elle. «Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple», mais elle répond elle-même à *tout ce qu'il y a de plus saint* dans le temple de Dieu. Le sanctuaire de Dieu, c'est l'Eglise dans la gloire!

(*) La maison elle-même avait trente coudées de hauteur (verset 2). Un fait digne de remarque, c'est que le temple millénaire décrit par Ezéchiel, malgré l'immense développement de ses parvis extérieur et intérieur, et les dimensions du corps de bâtiment qui atteignait cent coudées avec ses chambres, *ne dépasse pas pour le lieu saint et le lieu très saint les dimensions du temple de Salomon. Ce sont des mesures immuables. Ce qui avait été dès le commencement dans le plan de Dieu, devra se réaliser, sans changement, ni développement, au siècle de la gloire de Christ. Les dimensions du tout pouvaient s'adapter à la grandeur future de ce règne, mais le sanctuaire restait le même.*

Comme nous l'avons dit plus haut, *le voile* n'est pas mentionné ici. Il est remplacé par une porte en bois d'olivier (verset 31) s'ouvrant à deux battants, recouverte d'or, un libre et large accès, permettant à la vue de pénétrer dans le lieu très saint, bien que, correspondant au régime de la loi, des chaînes d'or soient encore tendues devant l'oracle (verset 21).

Les *chérubins* jouaient un grand rôle dans le temple. Dans le tabernacle, ils étaient tirés du propitiatoire et faisaient ombre sur lui. Ils regardaient vers ce qui était caché dans l'arche, vers l'alliance de la loi qui y était déposée, écrite sur les tables de pierre. Les chérubins, au nombre de deux, étaient les *témoins* de ce que contenait l'arche (Matthieu 18: 16). Ils étaient en même temps les attributs de la puissance judiciaire de Dieu. Ces attributs assuraient l'alliance. De son côté, Dieu la gardait fidèlement, par tout ce qui le caractérisait dans son gouvernement (*). L'arche et les chérubins du tabernacle avaient été transportés dans le

temple. A condition que le roi, de son côté, fût fidèle, Dieu restait assis sur son trône entre les chérubins, gardant fidèlement, pour sa part, l'alliance contractée avec son peuple.

(*) Nous reparlerons de ces attributs à propos, de l'ornementation du temple et du parvis.

Mais le temple contenait deux autres chérubins, hauts de dix coudées chacun, avec leurs ailes étendues se touchant d'un côté, touchant de l'autre la muraille du sanctuaire. Ils regardaient «vers la maison» (2 Chroniques 3: 13), c'est-à-dire hors du sanctuaire. Ils regardaient dehors, parce que, sous le règne de gloire, les attributs judiciaires de Dieu, terribles pour l'homme pécheur, pouvaient regarder vers lui en bénédiction. Dans notre chapitre, où il est question de demeurer avec Dieu, les chérubins ne nous sont pas présentés comme regardant au dehors.

Plusieurs autres détails de l'ornementation du temple appellent encore notre attention.

Les *murailles* étaient ornées à l'extérieur et à l'intérieur de chérubins, de palmiers et de fleurs entrouvertes. Ces ornements se montraient au dehors. Au dedans, ils étaient recouverts et cachés par la paroi de cèdre, Les *chérubins*, nous l'avons déjà vu, sont les attributs du juste gouvernement de Dieu. Les «animaux» de l'Apocalypse (4: 6, 7) sont des chérubins, et représentent: le lion, la force; le bœuf (ou veau), la solidité et la patience; l'homme, l'intelligence; l'aigle, la rapidité des jugements et du gouvernement de Dieu. Les porteurs ou représentants de ces attributs peuvent être selon l'occasion des anges ou des saints (Apocalypse 4 et 5). Dans les chapitres qui nous occupent, le chérubin a une place à part. Il n'est ni le bœuf, ni le lion. Il est l'être intelligent. Il est «*le chérubin*», en contraste avec les autres. L'aigle n'est pas mentionné dans l'ornementation du temple, ni des vaisseaux du parvis, parce que l'aigle représente la rapidité des jugements et ne s'applique pas à un gouvernement établi et paisible. Le chapitre 7: 29, fournit la preuve de ce que nous avançons: «Sur les panneaux... il y avait des lions, des bœufs, et *des chérubins*». Les chérubins sont donc ici le côté de l'intelligence dans le gouvernement de Dieu. Cette intelligence orne la maison de Dieu. Ceux qui s'en approchent peuvent la voir dans tous les détails de l'édifice divin. Toutes les voies de Dieu, dans son gouvernement, la partie extérieure, ce qui se lit sur la muraille, témoignent de cette intelligence, de cette sagesse infiniment variée. Mais on trouve en outre toute une partie des pensées de Dieu inconnue sous la loi, cachée et recouverte à l'intérieur du temple, où nul œil humain ne peut la voir. Ce sont *les conseils de Dieu*. Maintenant l'intelligence divine les pénètre, et ils nous sont familiers, parce que Dieu nous les a révélés par son Esprit (1 Corinthiens 2: 9, 10).

Les *palmiers ou palmes* ont aussi leur signification dans la Parole. Quand le Seigneur entre à Jérusalem comme roi de paix, les disciples portent des palmes devant Lui. C'est le signe du *triomphe paisible* d'un règne qui doit s'inaugurer. De même, l'immense multitude d'Apocalypse 7 porte des palmes dans ses mains, célébrant le triomphe de l'Agneau. Les palmiers d'Elim sont le signe de la protection paisible au désert; la branche de palmier (Esaïe 9: 14), une protection sous laquelle on s'abrite. Les palmes (Lévitique 23) étaient employées à la fête des tabernacles, symbole de la fête millénaire, où le peuple, habitant sous les palmes et d'autres branches d'arbres verts, prendra part au repos universel du royaume, mais non

pas sans le souvenir des années d'épreuves du désert. Les palmes symbolisaient donc la paix, la sécurité et le triomphe du règne de justice.

Les *fleurs entrouvertes* sont l'emblème d'une saison nouvelle, du printemps qui commence (Cantique des Cantiques 2: 12). Au Psaume 92: 13, 14, nous voyons que «le juste poussera comme le *palmier*... Ceux qui sont plantés dans la maison de l'Eternel *fleuriront* dans les parvis de notre Dieu». Ainsi ces emblèmes ne sont pas seulement ceux du règne, mais *aussi* les emblèmes de ceux qui y appartiennent (*). Il y aura concordance parfaite entre les gloires du règne et ceux qui y auront part, entre la maison du Père et ceux qui y habitent. Et tout sera en accord parfait avec Christ, le vrai Salomon. A Lui, l'intelligence, car sur Lui, comme homme, repose l'Esprit de l'Eternel, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel (Esaïe 11: 2). Lui est Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. Il est le vrai fils de David et sur Lui fleurit sa couronne (Psaumes 132: 18).

(*) Il en est de même des chérubins, comme nous l'avons vu plus haut. Le roi de Tyr était un chérubin en Eden.

L'intelligence divine, la paix parfaite, la beauté, la fraîcheur et la joie, caractérisent donc toute cette scène et *nous* y participerons aussi, semblables à Christ, et avec Lui, le porteur de toutes ces gloires.

Les chérubins se retrouvent avec les palmes et les fleurs, sur les *portes de l'oracle* (verset 32). C'est le seul endroit, à l'intérieur du lieu saint, où les chérubins pussent être vus. Comme le voile qu'elles remplacent, les portes nous représentent Christ qui, par le don de lui-même, nous ouvre l'accès jusqu'à Dieu. Dans le sanctuaire, la sagesse de Dieu n'est contemplée que là. Christ sur la croix est la sagesse de Dieu. Par sa croix, nous entrons dans le sanctuaire en pleine paix, en pleine joie, et nous pouvons y louer d'une manière intelligente l'Agneau qui a été immolé.

Les parois de cèdre n'offraient pas la même décoration. Elles n'étaient ornées que de fleurs entrouvertes et de coloquintes (verset 18) (ou de boutons, car telle est peut-être la signification de ce mot). On y voyait la représentation d'une floraison perpétuelle, d'un renouveau plein de fraîcheur et de beauté, en rapport avec le repos de Dieu, d'une saison éternelle de joie, recouverte de la gloire divine et protégée par elle, dans le temple de Dieu qui est pour nous la maison du Père!

Chapitre 7: 1-12 - Les maisons de Salomon

«Et Salomon mit treize ans à bâtir sa propre maison, et il acheva toute sa maison» (verset 1). Il avait fallu sept ans à Salomon pour bâtir la maison de l'Eternel. On voit par là l'empressement qu'il mit à cet ouvrage. Hérode mit quarante-six ans à bâtir son temple (Jean 2: 20). Le service de l'Eternel primait toute autre chose dans le cœur du roi au commencement de sa carrière. Sa propre maison, certes moins importante que le temple, lui coûta treize années de travail.

Le passage qui nous occupe nous parle de *trois maisons différentes*.

La première est celle qui est appelée «*la propre maison*» de Salomon, «sa maison où il habitait», son domicile particulier. Il nous en est peu dit, sauf qu'au lieu du «portique du trône» qui caractérisait la «maison de la forêt du Liban» (verset 7), la maison du roi avait, au dedans du portique d'accès (conf. verset 6) «*une autre cour*» dont l'ouvrage était du même genre (verset 8). Ce n'était pas dans cette maison que Salomon jugeait. *Il y habitait*. Elle nous est présentée d'une manière quelque peu mystérieuse; c'est une *maison d'intimité*. Mais elle est mentionnée immédiatement après le temple et en fait comme le pendant. Dieu habitait dans le temple et y avait «plusieurs demeures» pour les siens. Le temple était une image de la maison du Père. La maison que nous trouvons ici était la maison du Fils (1 Chroniques 17: 13). Si nous en cherchons l'analogie dans le Nouveau Testament, nos pensées se portent immédiatement vers cette Eglise dont il a dit: «Sur ce roc je bâtirai *mon* assemblée».

L'Eglise, comme nous le savons, n'était pas révélée dans l'Ancien Testament. C'était un mystère qui ne pouvait être connu qu'après la résurrection du Seigneur. Cependant, rien dans l'Ancien Testament ne contredit cette révélation future. Bien au contraire, il semble parfois que sa place y soit marquée d'avance, pour l'introduire elle-même au moment voulu. Certains types dépassent les relations juives et en font pressentir de plus intimes. Rappelons seulement la relation d'Adam et d'Eve, de Rebecca et d'Isaac, d'Abigaïl et de David. Rappelons surtout l'assemblée du Psaume 22, mentionnée en Hébreux 2: 12. Arrêtons-nous enfin à cette maison de Salomon, dont le Nouveau Testament nous présente les glorieuses assises.

Le règne millénaire de Christ ne sera pas seulement caractérisé par ses relations avec son peuple et avec les nations, mais *par l'intimité glorieuse de l'Eglise avec Lui*. Elle sera l'Epouse, la femme de l'Agneau, mais, nous le répétons, notre passage ne va nullement jusque-là, et traite ces choses d'une manière à dessein obscure et mystérieuse.

Il n'en est pas ainsi de «*la maison de la forêt du Liban*» (versets 2-7). Ce nom qui lui est donné rappelle d'un côté sa construction et peut-être aussi son apparence architecturale. Elle était bâtie en bois de *cèdre*; elle présentait partout, extérieurement et intérieurement, des colonnes de cèdre qui, disposées en longues rangées pouvaient lui donner l'apparence d'une forêt imposante. D'autre part, on peut voir dans cette appellation une belle image de ce règne glorieux. Le Liban regardait Tyr et même lui appartenait. Il y avait donc un rapport entre cette maison et les nations soumises au grand roi. C'était là que Salomon siégeait comme souverain et juge des nations, aussi bien que de son peuple.

La maison de la forêt du Liban avait cent coudées de longueur (quarante de plus que le temple), cinquante coudées de largeur et trente de hauteur. Elle reposait sur quatre rangs de colonnes. Sur chacune des deux faces latérales s'élevaient sur trois rangs de colonnes disposées quinze par quinze, des enfilades de chambres superposées, selon toute apparence, en trois étages comme celles du temple (*). Leurs fenêtres se faisaient vis-à-vis, c'est-à-dire, nous avons lieu de le penser, que les unes regardaient au dehors, les autres au dedans de l'édifice, ayant vue sur le portique. Par-dessus ces chambres se trouvait une couverture de cèdre formant toit, et recouvrant aussi le centre de l'édifice qui soutenait cette couverture par quatre rangées de colonnes. Le centre lui-même était composé de deux *portiques*, d'abord le

portique à colonnes bien nommé ainsi par ses six rangées de colonnes latérales et les quatre rangées de colonnes s'élevant au milieu du portique. Ensuite le *portique du trône ou portique du jugement*, faisant suite au premier et occupant le fond de l'édifice (**). Au fond de ce portique s'élevait le trône merveilleux sur lequel nous aurons à revenir plus tard.

(*) L'expression «un jour répondant à un jour *trois fois*» (verset 5), ne peut guère, nous semble-t-il, être comprise autrement. Ces chambres contenaient les boucliers d'or que Salomon avait fait confectionner pour sa garde, car la maison de la forêt servait en même temps d'arsenal. (10: 16, 17; 14: 26-28; Esaïe 22: 8).

(**) L'expression «portique à colonnes» ferait supposer que les chambres latérales ne s'étendaient pas au delà de la moitié de la longueur de l'édifice et n'avaient pas vue sur le portique du trône.

Devant le portique à colonnes se trouvait un portique d'entrée, dont les dimensions ne nous sont point données. Il était aussi garni d'une colonnade et avait un entablement ou perron par lequel on accédait à la maison. On peut aisément se représenter la majesté de cette construction. L'œil plongeant dans la partie centrale à travers une forêt de colonnes de cèdre jusqu'au second portique, au fond duquel s'élevait le trône d'or et d'ivoire merveilleusement ouvragé, pouvait contempler sur ce trône le roi glorieux, Salomon le pacifique, le Jedidia bien-aimé de l'Eternel, celui dont la sagesse ne fût jamais surpassée, le roi juste et rendant la justice.

Ce portique du trône était le «*portique du jugement*». Là était le siège du gouvernement des nations, le lieu où la justice était rendue. La maison de la forêt du Liban reliait le gouvernement d'Israël proprement dit avec celui des nations.

Cette maison où l'on rencontrait partout des colonnes, faisait contraste avec le temple qui n'en avait point, sinon Jakin et Boaz, à l'entrée de la maison, comme nous le verrons plus tard; du moins aucune colonne n'est mentionnée, ni dans le lieu saint, ni dans l'oracle. La maison de Dieu *se soutient par elle-même*, et n'a besoin d'aucun appui, dans sa parfaite stabilité. La gloire de Dieu se suffit à elle-même, sauf que Dieu le Père y associe ses enfants et leur y donne une demeure. Il n'en sera pas ainsi du règne de Christ sur les nations. Les saints seront appelés à le partager, à juger le monde avec Christ (1 Corinthiens 6: 2; Psaumes 2: 9; Apocalypse 2: 26, 27). Le Seigneur aura des compagnons de son gouvernement qui demeureront toujours près du roi, comme jadis les compagnons de Salomon dans la maison de la forêt du Liban. De même, l'Eternel avait des sacrificateurs, demeurant avec Lui dans son temple.

La *troisième maison* est celle de l'épouse gentile, fille du Pharaon. Il en est à peine dit davantage que de la maison habitée par le roi. Nous savons seulement qu'elle était bâtie sur le plan du portique (*) de la maison du Liban. Nous avons dit plus haut que l'union de Salomon avec la fille du Pharaon, ne préfigurait pas les rapports du Seigneur avec l'Eglise, mais ceux des nations, autrefois oppresseurs du peuple de Dieu, avec le Messie. Cette union, glorieuse sans doute, n'offre pas la même intimité que celle du Messie avec Israël et, à bien plus forte raison, de Jésus avec l'Eglise (**).

(*) Probablement du portique à colonnes.

(**) Cette relation est cependant beaucoup plus intime que celle avec les nations aux confins du royaume. Les nations forment diverses catégories. Sous le règne de Salomon, ce qui restait des Cananéens était employé à l'oeuvre servile (2 Chroniques 2: 17, 18; 8 : 7-9). Les nations, comme Tyr, coopéraient librement à cette oeuvre. L'Égypte et l'Assyrie, autrefois oppresseurs d'Israël, se tourneront vers l'Éternel, dans la période millénaire, et le serviront ensemble. «En ce jour-là, Israël sera le troisième, avec l'Égypte et avec l'Assyrie, une bénédiction au milieu de la terre; car l'Éternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Égypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage» (Esaïe 19: 24, 25).

Les versets 9-12 relient la gloire de ces maisons à celle du temple et de ses parvis intérieur et extérieur. Les mêmes pierres de prix étaient employées pour tous ces édifices. Leurs fondements étaient les mêmes. Aucun élément n'y entrait qui ne correspondît au caractère de l'Éternel et de Salomon.

Ces trois maisons et le temple nous donnent un aperçu de ce qui caractérisera le règne glorieux du Fils de Dieu, du Fils de l'homme et du Fils de David. On y trouvera une sphère céleste, la maison du Père, où un peuple de sacrificateurs demeurera avec Lui — une Assemblée glorieuse, la maison du Fils, sa demeure intime et son épouse. On y trouvera une sphère terrestre, une épouse gentile, participant aux bénédictions de l'alliance — un gouvernement de toutes les nations, soumises au sceptre du grand roi — sans parler d'Israël, si longtemps rejeté à cause de son infidélité, maintenant reçu en grâce, selon la nouvelle alliance, comme l'épouse juive bien-aimée, centre du gouvernement terrestre du Messie.

Chapitre 7: 13-51 - Hiram et le parvis

Salomon fit appeler de Tyr Hiram, afin de lui faire confectionner les objets d'airain destinés au parvis du temple. «Hiram était fils d'une femme veuve de la tribu de Nephthali, et son père était Tyrien, ouvrier en airain».

Dans le désert, l'Éternel avait choisi pour l'oeuvre du tabernacle, Betsaléel de Juda et Oholiab de Dan (Exode 35: 30-35). Aux fils d'Israël seuls incombait alors l'ouvrage du tabernacle. Le peuple, entièrement séparé des nations, ne pouvait avoir avec elles aucune oeuvre commune. Sous Salomon, la scène change; *les nations réconciliées s'emploient au service de Dieu avec son peuple*. L'oint de l'Éternel domine sur les unes et sur l'autre. Hiram appartient aux deux par sa naissance; l'alliance d'Israël et des gentils forme sa parenté; fait remarquable s'adaptant parfaitement à la scène qui nous occupe.

Hiram «était rempli de sagesse et d'intelligence, et de connaissance pour faire tous les ouvrages en airain» (verset 14). Il est le représentant de l'Esprit de Dieu (Esaïe 11: 2) pour cette oeuvre.

Deux métaux, l'or et l'airain, jouent un rôle prépondérant dans la construction du temple. *L'or* est toujours le symbole de la justice divine qui nous admet en la présence de Dieu. C'est par elle que nous pouvons nous tenir devant Lui. Nous la possédons en Christ dans le ciel. *L'airain* est le symbole de la justice de Dieu, déployant sur la terre ce qu'il est pour l'homme pécheur. Les ustensiles du temple étaient d'or, les ustensiles du parvis étaient d'airain et avaient trait à la terre. Hiram n'est occupé que de l'airain.

Nous avons déjà fait remarquer que le premier livre des Rois ne nous parle pas de l'autel d'airain, dont cependant Hiram est l'artisan (conf. 2 Chroniques 4: 1). Cet autel représente la justice de Dieu venant se manifester en faveur de l'homme pécheur, là où il se trouve, et de manière à lui permettre de *s'approcher de Dieu*, en vertu du sacrifice offert sur l'autel. Le livre des Rois ne développe pas ce point de vue. Il nous parle de *demeurer avec Dieu* dans son temple, et quand il mentionne l'airain, ce n'est pas comme une figure de la justice divine par laquelle nous approchons de Dieu, mais *la manifestation aux yeux du monde de cette justice qui caractérise le royaume et le gouvernement de Salomon ou de Christ*. C'est en un mot la justice de Dieu, mais *manifestée au dehors en gouvernement*. Les ustensiles du parvis, mentionnés dans notre chapitre, nous montrent ce qui est nécessaire pour que cette manifestation ne soit pas entravée. L'Esprit de Dieu, représenté par Hiram, s'emploie à cela. Nous trouvons donc, dans les chapitres qui nous occupent, Dieu nous ouvrant sa maison pour que nous y habitions avec Lui, Christ nous fournissant la justice divine (l'or) nécessaire à ce but; le Fils, comme roi de justice, manifestant la gloire de son royaume, et l'Esprit agissant pour que cette justice soit manifestée aux yeux de tous les hommes sur la terre, sans entrave.

Considérons maintenant les objets que Hiram fondit pour Salomon dans la plaine du Jourdain. Ils appartiennent tous, nous le répétons, au parvis du temple, c'est-à-dire à la manifestation extérieure du gouvernement glorieux de Christ.

[Les colonnes \(versets 15-22\)](#)

Les colonnes d'airain, placées devant le portique du temple, attiraient tout d'abord le regard. Elles représentaient la manifestation extérieure des principes du royaume. Nous avons déjà dit que, dans le temple, aucune autre colonne n'est mentionnée. Elles se nommaient Jakin (*il affermira*) et Boaz (*en lui est la force*). C'étaient les deux grandes vérités, présentées en symbole à quiconque faisait partie du règne béni de Salomon. Tout vient de Lui: la force est en Lui, en Lui personnellement. Il se soutient par lui-même et n'a besoin d'aucune aide extérieure, quelle qu'elle soit. Sa force est employée à affermir, au lieu d'avoir besoin d'être affermie.

La bénédiction millénaire est basée sur ces deux principes; notre bénédiction actuelle aussi.

Le trône de Salomon, son gouvernement, les rapports de son peuple avec Dieu, son culte, tout, était fondé, en type, sur ce que Dieu avait fait: Il avait *établi* son règne. Mais, sous Salomon lui-même, la colonne Jakin: *Il établira*, non pas: Il a établi, parlait d'un établissement *futur*, dont le règne de Salomon n'était que la faible image. Quant à la colonne Boaz: «En Lui est la force», c'est une chose passée, présente, future et éternelle. La force est *en Lui*. Salomon, comme tout roi pieux en Israël, devait comprendre cela. Du moment que le lien avec Dieu venait à se rompre, ni le roi, ni le royaume, n'avaient plus aucune force.

Nous faisons aujourd'hui la même expérience. Philadelphie avait «peu de force», mais sa force était en Christ, car il avait la clef de David, et le Seigneur lui dit: Je t'établirai dans le temple de mon Dieu, et t'y ferai être une colonne. Tu seras un Jakin et un Boaz. Dans un temps

futur, le pauvre résidu sans force, sera reconnu publiquement. Christ, avec son incommensurable puissance, sera rendu admirable dans tous ceux qui auront cru.

Nous n'avons pas à attendre une période future, pour en faire *l'expérience*, car il est notre force aujourd'hui, comme il le sera toujours, mais le temps viendra où les témoins de Christ seront établis et manifesteront d'une manière glorieuse, tout ce qui leur appartiendra pendant l'éternité. «J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom» (Apocalypse 3: 12).

Les colonnes se terminaient en fleurs de lys, image, nous le pensons, de la gloire de ce règne à son début (Matthieu 6: 28, 29). Détail caractéristique, elles portaient des centaines de *grenades* à leur chapiteau. La grenade nous semble être, dans la Parole, l'image du fruit porté pour Dieu. Le vêtement du souverain sacrificateur était garni, sur son bord, de clochettes et de grenades alternées (Exode 28: 31-35). Les clochettes représentent le *témoignage*, les grenades, le *fruit*. Ces dernières étaient «de bleu, de pourpre et d'écarlate», fruit céleste, fruit correspondant à la dignité du Seigneur, et à sa dignité royale comme Messie. Notre fruit doit porter le caractère de Christ, et être digne de Lui; il faut d'autre part qu'il corresponde à notre témoignage et lui soit égal, comme les grenades égalaient en nombre les clochettes d'or.

On trouve souvent chez les chrétiens plus de clochettes que de grenades, plus de paroles que de fruits.

Le fruit et le témoignage ne peuvent être portés et rendus qu'en vertu de l'huile de l'onction, c'est-à-dire du *Saint Esprit*, qui «coule de la tête d'Aaron jusqu'au bord de ses vêtements» (Psaumes 133: 2). Le bord du vêtement de notre Souverain Sacrificateur, c'est *nous-mêmes* qui ne pouvons prétendre au titre de chrétiens, si nous ne rendons pas témoignage à Christ et ne portons pas du fruit pour Dieu, dans la puissance de l'Esprit Saint.

Les *grenades d'airain* ornaient le sommet des colonnes. Comment le caractère divin peut-il être déclaré devant tous, sans porter un fruit abondant *de justice*? Le Seigneur veut être couronné de fruit. Si la force est en Lui, c'est pour produire du fruit. Il est le vrai cep ici-bas, et, comme tel, il n'a pas d'autre fonction. Tout le soin qu'il prend des siens, toute sa discipline, ont pour but de les faire porter du fruit. Il faut qu'il se montre à tous les yeux comme Celui qui le produit.

L'Esprit de Dieu a dressé publiquement une colonne. Cette colonne est Christ. Il porte les siens, sans force si ce n'est en Lui. «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire». Ce que Dieu établit, ce qui tire sa force de Christ, porte nécessairement du fruit en abondance. Notre passage s'applique proprement au fruit de justice manifesté sous le règne et le gouvernement du Seigneur.

S'agit-il du règne de Salomon, les colonnes d'airain n'ont pu être conservées à cause de l'infidélité du roi et de ses successeurs. Elles ont été brisées par les Chaldéens (Jérémie 52: 17-23). Son royaume n'a pu être établi, parce qu'il n'a pas cherché sa force en Dieu, mais si les colonnes matérielles ont disparu, les colonnes morales demeurent: le jour viendra, où

l'Eternel en qui est la force, montrera aux yeux de tous qu'il *a établi* en justice un royaume qui ne sera jamais ébranlé. Alors il sera dit: «L'Eternel règne, il s'est revêtu de majesté; l'Eternel s'est revêtu, *il s'est ceint de force*: aussi le monde est affermi, il ne sera pas ébranlé. Ton trône *est établi* dès longtemps; tu es dès l'éternité» (Psaumes 93: 1, 2).

La mer d'airain (versets 23-26)

Après les colonnes, le parvis du temple contenait la mer d'airain. Il nous est dit expressément (1 Chroniques 18: 8) que Salomon «fit la mer d'airain, les colonnes et les vases d'airain» avec l'airain pris par David des villes d'Hadarézer. L'airain, nous l'avons vu, représente ici la justice de Dieu, venant rencontrer l'homme où il se trouve pour le délivrer et se manifester au dehors, telle qu'on la verra sous le règne glorieux de Christ. Cette justice se montre ici dans l'anéantissement de la puissance de l'ennemi que David avait vaincu. Nous savons que cela eut déjà, lieu à la croix de Christ, mais, sous son règne de justice, la puissance de Satan, lié pour mille ans, sera annulée, pour qu'elle n'entrave plus la purification pratique des saints qui serviront le Seigneur.

La mer d'airain diffère de l'autel d'airain. Ce dernier représente la justice divine venant rencontrer l'homme pécheur pour *expier* son péché par le sang de la victime et le *purifier* par la mort, en sorte qu'il puisse s'approcher de Dieu. C'est du côté percé de Christ que sont sortis *le sang qui expie* et *l'eau qui purifie*. Sous la loi, le lavage des sacrificateurs lors de leur consécration, *correspond à la purification par la mort*. Ils étaient lavés tout entiers et *une fois pour toutes* (Exode 29: 4; Lévitique 8: 6). Cette cérémonie ne se faisait pas dans la cuve d'airain, ni dans la mer d'airain. Elle n'était jamais répétée. Elle figurait le «lavage de la régénération» (Tite 3: 5), la mort du vieil homme et la purification qui place le croyant dans une position entièrement nouvelle, celle de Christ devant Dieu (conf. Jean 13: 10).

La mer d'airain servait à *la purification journalière* des sacrificateurs. Ils y lavaient leurs mains et leurs pieds. Ils étaient ainsi qualifiés pour accomplir leur service et demeurer (car il s'agit toujours dans ce livre de demeurer, non de s'approcher) où demeurait l'Eternel. De même, les disciples ne pouvaient avoir aucune part avec Christ, dans la maison du Père, s'il ne lavait leurs pieds (Jean 13: 8). Ce lavage s'opère par la parole de Dieu en vertu de l'intercession de Christ comme avocat. Sous la loi, ce lavage s'appliquait aux mains et aux pieds, c'est-à-dire aux oeuvres et à la marche. Sous la grâce, il ne s'applique qu'à la marche, car nous avons été purifiés des oeuvres mortes pour servir le Dieu vivant, et cela a eu lieu une fois pour toutes, ce que la loi ne pouvait faire.

La *cuve d'airain* du tabernacle, diffère en quelque mesure de la mer d'airain du temple. Nous venons de voir que cette dernière était la manifestation de la justice divine brisant la puissance de l'ennemi pour rendre possible la purification journalière des sacrificateurs. Au désert, cette victoire n'était pas remportée. La cuve ne fût pas fondue avec l'airain pris à l'ennemi, mais avec «les miroirs des femmes qui s'attroupaient à l'entrée de la tente d'assignation» (Exode 38: 8). Ce passage fait allusion à ce qui suivit le péché du veau d'or. Moïse avait dressé une tente hors du camp et l'avait appelée la «tente d'assignation». Tout le

peuple devait, en signe d'humiliation, se dépouiller de ses ornements, et ceux qui cherchaient l'Éternel sortirent vers la tente d'assignation, hors du camp (Exode 33: 4-7). Les miroirs des femmes d'Israël repentantes servirent à confectionner la cuve d'airain. Elles venaient reconnaître leur péché et s'en humilier; elles se dépouillaient de ce qui, jusqu'alors, avait servi à leur vanité. Comment se seraient-elles encore complues à considérer leurs faces naturelles? Elles ne voulaient, ne pouvaient plus se voir. Elles se jugeaient réellement elles-mêmes, leur égoïsme, leur légèreté, tout ce qui avait contribué à leur faire abandonner Dieu pour une idole. *Il fallait que ce qui les représentait dans leur état de péché fût anéanti. La cuve d'airain est donc la justice de Dieu prononçant le jugement sur le vieil homme, mais afin que le croyant puisse obtenir la purification pratique et journalière par la Parole. Pour nous délivrer, cette justice s'est exercée sur Christ. C'est en Lui que nous réalisons maintenant le «connais-toi toi-même», impossible à l'homme pécheur.*

L'obstacle que la chair et Satan opposaient à notre purification, journalière étant ôté, *l'eau* de la mer d'airain nous apprend que, sans cette purification, nous ne pouvons avoir communion avec Dieu, dans notre service et notre marche, et que toute manifestation de la chair doit être supprimée dans la pratique.

En Apocalypse 4: 6, nous retrouvons la mer, comme dans le parvis de Salomon, mais une «mer de verre, semblable à du cristal». C'est le résultat définitif de la justice qui a remporté la victoire sur Satan et l'a anéanti. Ceux qui se tiennent là devant Dieu, s'y trouvent dans une condition permanente de sainteté et de pureté, ayant atteint leur caractère immuable et, pour ainsi dire, cristallisés pour toujours. On ne peut plus se laver dans la mer de cristal; *on est* ce qu'elle représente, devant Dieu, éternellement.

En Apocalypse 15: 2, nous trouvons de nouveau une scène céleste. C'est une mer de verre, *mêlée de feu*, sur laquelle se tiennent les vainqueurs de la Bête et de son image. Ce sont les fidèles d'entre les nations qui, après avoir traversé la tribulation et tenu ferme jusqu'au martyre, ont part à la première résurrection. Ils ne possèdent la pureté absolue et définitive qu'après avoir subi le baptême du feu.

Revenons à la mer d'airain. Elle était posée sur douze bœufs regardant, trois par trois, les quatre coins de l'horizon. Le bœuf est l'un des quatre animaux qui forment les attributs du trône (Apocalypse 4), et représentent les qualités actives de Dieu, les principes de son gouvernement. Le bœuf, comme nous l'avons déjà vu, est la fermeté et la patience de Dieu dans ses voies. Les douze bœufs d'airain sont la manifestation complète et en tout sens de la patience de Dieu dans ses voies, par lesquelles il a réussi à amener Israël sous le sceptre du Messie, en le rendant capable de se tenir dans la sainteté devant Lui. Cela ne signifie pas que dans le règne millénaire, dont celui de Salomon est le type, la purification d'un peuple de sacrificateurs ne soit plus nécessaire. Le péché n'aura pas encore été ôté du monde. Sans doute, il sera restreint, et ses manifestations empêchées, car Satan sera lié, mais la chair ne sera pas changée (elle ne peut l'être), encore moins abolie (elle le sera), et la Parole entre les mains du Christ Souverain Sacrificateur, aura toujours sa vertu purifiante.

Il est intéressant de constater que la *mer* n'est pas mentionnée dans le temple d'Ezéchiel, non qu'elle ne s'y trouve pas, mais son importance est comme reléguée à l'arrière-plan. Par contre, *l'autel* y domine, et quoique le sacrifice pour le péché y soit offert, le rôle principal y est donné à l'holocauste et au sacrifice de prospérités.

Comme les colonnes, la *mer* fut brisée par les Chaldéens. (Jérémie 52: 20).

Les cuves et leurs bases (versets 27-40)

La mer d'airain servait à la purification des sacrificateurs, les dix cuves, cinq à droite, cinq à gauche du parvis, à «*laver ce qu'on préparait pour l'holocauste*» (2 Chroniques 4: 6). Nous voyons en Lévitique 1: 9, que le sacrificateur lavait avec de l'eau «l'intérieur et les jambes» de la victime. Il fallait que ce type correspondît à la réalité future, à l'offrande de Christ à Dieu dans une pureté parfaite. Celui qui s'est offert en odeur de bonne senteur était la sainteté même et n'avait nul besoin d'être lavé, mais *le type* devait l'être, afin de pouvoir montrer la perfection de l'offrande de Christ.

L'holocauste représente le sacrifice de Christ s'offrant à Dieu, le glorifiant dans tout ce qu'il est, et cela, à l'égard du péché. Selon la perfection de ce sacrifice, Dieu peut nous recevoir. La victime ne devant présenter à Dieu aucune souillure, il fallait démontrer qu'elle était parfaite, que cette pureté s'étendait non seulement à la conduite, mais à tout «l'intérieur» de l'offrande. Cette vérité était présentée par l'eau des cuves. La «mer unique» lavait les sacrificateurs. Tous avaient recours à ce seul moyen pour être purifiés des souillures de leur marche; Christ, fait péché, est la source de la purification des siens; sa Parole en est le moyen. Il fallait *dix cuves* pour laver les victimes qui devaient représenter la pureté devant Dieu; elles étaient, nous n'en doutons pas, le symbole de la pureté absolue de Christ.

Les cuves n'appartenaient pas au tabernacle du désert, quoique ce dernier offrît, sans doute, des vases propres à laver l'holocauste (Exode 27: 19; 38: 30). *Elles manifestaient dans le royaume la perfection de l'holocauste, fondement de l'acceptation du peuple devant Dieu.* Cette pureté, cette sainteté du sacrifice, satisfaisaient à toutes les exigences du gouvernement de Dieu, Aussi voyons-nous les *bases* et les *chapiteaux des bases* sur lesquelles les cuves étaient posées, proclamer par leurs ornements tous les attributs de ce gouvernement (*).

(*) Sauf les aigles. Nous avons déjà dit plus haut que la promptitude des jugements n'avait pas de rapport avec un règne de justice et de paix.

Sur les bases mêmes étaient sculptés «des lions, des bœufs et des chérubins» (*): la force, la patience et l'intelligence divines. L'holocauste est présenté pur *selon ces choses*. Il est manifesté qu'elles ont été employées à établir une offrande selon laquelle le peuple pouvait être agréé de Dieu, étant identifié avec la victime. On pouvait lire sur les «bases», ce qu'était le Dieu qui avait fourni à son peuple un moyen de demeurer avec Lui.

(*) Ces derniers portent simplement ici la figure humaine, comme sur les murailles du temple. En Ezéchiel 41: 19, ils ont deux faces, celle d'un lion et celle d'un homme, la puissance et l'intelligence qui caractérisent seules le règne de Christ définitivement établi. En Ezéchiel 1, les quatre animaux avaient chacun quatre faces, car il était question de caractériser le trône de Dieu en *jugement*.

Ces cuves, continuellement poussées sur leurs roues, venaient se placer à portée de la plateforme de l'autel, afin que les victimes fussent *continuellement* présentées comme pures.

Le chapiteau, c'est-à-dire le couronnement de la «base», ne portait plus que des chérubins (hommes), et des lions avec des palmiers, comme sur les murailles du temple d'Ezéchiel (*) (Ezéchiel 41: 18, 19). La force et l'intelligence couronnent le fondement des voies de Dieu en gouvernement. Si Salomon était fidèle, il n'était plus besoin de patience; elle était arrivée à ses fins. La force et l'intelligence divines auraient pu alors, comme dans le temple millénaire, regarder du côté des palmiers, symboles de triomphe et de protection paisible. Paix sur la terre! Le règne de paix était établi en justice; les cuves de l'holocauste le proclamaient, comme les murailles du temple.

(*) Dans notre livre, les murailles portaient en outre des fleurs entrouvertes, peut-être parce que ce n'était pas encore le plein épanouissement du règne. Ces fleurs entrouvertes manquent en 2 Chroniques 3: 5-7.

Dieu avait été glorifié par l'holocauste. Tout ce qu'il était avait été manifesté par l'offrande sainte, et cela était déclaré publiquement. Sous le règne glorieux de Salomon, le peuple d'Israël avait partout ces choses devant les yeux, mais ce règne, confié à la responsabilité de l'homme, allait-il pouvoir se maintenir?

Il est à remarquer que les cuves, dont il est fait une simple mention en 2 Chroniques 4: 6, sont décrites ici dans le plus grand détail, parce qu'il s'agit de la manifestation extérieure de ce que Dieu est dans son gouvernement et dans son royaume. Cette manifestation de Dieu se montre en Christ qui règne à la vue du monde.

Ici se termine l'oeuvre de Hiram. Elle était, en type, *le développement, dans ce monde, par la puissance du Saint Esprit, de ce que Christ est, et de ce qu'est Dieu lui-même dans son gouvernement.*

[Les objets d'or \(versets 48-51\)](#)

Les *objets* d'or sont présentés, ainsi qu'en 2 Chroniques 4, comme étant l'ouvrage, non de Hiram, mais de Salomon. Le roi de gloire s'occupe de tous les objets par lesquels est montrée la justice divine dans son essence glorieuse. Lui seul peut la manifester. L'intercession (autel d'or), la présentation en Christ (table de proposition) la lumière de l'Esprit (chandelier), les moindres ustensiles du sanctuaire, correspondent à cette justice établie par Lui. Les portes même du sanctuaire tournent sur des gonds d'or. Sans justice divine, comment entrer dans le lieu très-saint et y demeurer?

Nous avons vu dans ce chapitre la manifestation extérieure du royaume, et, comme y appartenant, un temple glorieux qui correspond en figure à la partie céleste de ce même royaume, et dans lequel les sacrificateurs habitent avec Dieu.

Tout ce qui a été préparé sous le règne de la grâce, vient orner la maison de l'Eternel sous le règne de la gloire. Le plan de tout provenait de David et non de Salomon, encore moins d'Hiram, comme le prétendent les rationalistes (1 Chroniques 28: 11-13). Le premier règne avait préparé la gloire du second. Un Christ souffrant et rejeté précède un Christ glorieux. Ce

que David avait fait était moindre en apparence que l'oeuvre de Salomon, les matériaux moindres que l'ouvrage glorieux, mais en réalité le travail de David servait de base indispensable à ce qui représente toute la bénédiction millénaire.

Chapitre 8 - Dédicace du temple

Le temple ayant été édifié et tous ses ustensiles mis en place, il faut que Celui pour lequel Salomon a établi toutes ces choses, vienne lui-même habiter sa maison et que son trône y soit transporté. Le temple était bâti sur la montagne de Moriya à la place où David avait érigé son autel dans l'aire d'Ornan, Jébusien. Jusqu'ici l'arche avait habité sous des tapis en Sion, la ville de David. Salomon, avec tous les hommes d'Israël, tous les anciens, tous les chefs de tribus et les sacrificateurs, s'emploie à la faire monter de là dans le temple. Ce n'est plus «l'élite d'Israël» ([2 Samuel 6: 1](#)), comme au temps de David; le peuple entier assiste à cette fête complète et définitive. Définitive en effet, puisque la dédicace du temple a lieu dans les grands jours de la fête des tabernacles qui clôt toute la série des fêtes juives ([Lévitique 23](#)). C'est en effet «la fête» par excellence, «la fête au mois d'Ethanim, qui est le septième mois». Cette fête comprenait proprement sept jours, suivis d'un huitième qui était «le grand jour de la fête», ([Jean 7: 37](#)). Elle

302

avait lieu après la moisson et la vendange, figures du jugement. Elle était le symbole anticipé de ce merveilleux règne de Christ où le peuple habitera en joie et en sécurité sous ses tentes, en souvenir des épreuves, à jamais passées, du désert. C'est la joie millénaire après les quarante années de châtement que la rébellion du peuple avait attirées sur lui.

Le huitième jour, le grand jour, le nouveau jour, le jour de la résurrection et de la nouvelle création, est ajouté à la fête parce que ceux qui seront ressuscités, auront une part spéciale à cette joie. C'est le jour céleste s'ajoutant aux jours terrestres. Quand David ramena l'arche en la cité de David, c'était bien plutôt une «fête des trompettes» ([2 Samuel 6: 15](#)), préparation du jour solennel de Salomon. Ici, le jour même s'est levé dans sa gloire. Les sacrificateurs en ont fini avec l'état, misérable en somme, de Gabaon. Tous les ustensiles du lieu saint, l'autel, et jusqu'à la tente (versets 4, 64), sont maintenant réunis au lieu où l'arche se trouve. C'est la fin du *tabernacle*; il n'en est dès lors plus parlé. En cette grande fête, le *souvenir* du Dieu dont la tente s'était associée au pèlerinage d'Israël, demeure seul. Dieu a enfin trouvé un lieu de repos définitif au milieu de son peuple¹.

1 Remarquons seulement qu'en tout ceci, nous sortons proprement de l'enseignement du premier livre des Rois, pour entrer dans celui du second livre des Chroniques. De fait, notre chapitre omet les paroles: «Lève-toi, pour entrer dans ton repos, toi et l'arche de ta force»; il omet le cantique millénaire: «Célébrez l'Eternel, car il est bon, car sa bonté demeure à toujours» (conf. [2 Chroniques 6: 41; 7: 3, 6](#)). Il ne fait mention du huitième jour que pour nous dire qu'en ce jour Salomon renvoya le peuple ([1 Rois 8: 66](#)), tandis que le second livre des Chroniques insiste sur la fête solennelle du huitième jour après la première semaine de

dédicace de l'autel, et la deuxième semaine de la fête ([2 Chroniques 7: 8-10](#)). Tout cela nous montre clairement le but différent de Dieu dans les deux récits. La fête du premier livre des Rois est nécessairement incomplète, puisque le roi *responsable* occupe le premier plan; celle du second livre des Chroniques est complète, puisque ce livre nous présente le roi selon les conseils de Dieu, type, par conséquent, bien plus complet de Christ. Le repos en 1 Rois est plutôt la fin d'une période de l'histoire du roi responsable. Dieu montre que la période de la grâce, ayant été complète sous David, Il peut se reposer définitivement sous Salomon, à une seule condition, c'est que le roi soit fidèle.

303

En ce jour sont offerts des sacrifices innombrables, holocaustes, offrandes de gâteau et sacrifices de prospérité (verset 64). La joie de la communion domine surtout: Salomon offre, rien que pour le sacrifice de prospérités, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons et l'autel d'airain étant trop petit pour toutes ces offrandes, il sanctifie pour les sacrifices le milieu du parvis.

L'arche de l'alliance est introduite en son lieu, avec les chérubins tirés du propitiatoire, qui sont les témoins de cette alliance, avec les chérubins debout, rejoignant leurs ailes, qui en sont les gardiens. Du côté de l'Eternel, rien ne manquait; tout était assuré; Dieu veillait fidèlement à l'exécution

304

de sa volonté; mais à quoi cela servait-il sous l'ancienne alliance, si le peuple, pris à partie, y était infidèle? Il n'en sera plus ainsi quand l'Eternel fera avec Israël une nouvelle alliance, toute de grâce, inconditionnelle, et où la responsabilité du peuple n'entrera pas en ligne de compte.

Les chérubins couvraient non seulement l'arche, mais *ses barres*. Du côté de Dieu, le repos que donnait l'alliance était tout aussi assuré que l'alliance elle-même. Les barres de l'arche, témoins des pérégrinations de cette dernière à travers le désert, sont désormais inutiles et ne serviront plus; elles restent, comme témoins du passé, dans le lieu même du repos. En 1 Rois, nous avons déjà dit pourquoi on ne trouve pas de voile, comme en 2 Chroniques, mais, dans les deux cas, «les bouts des barres se voyaient depuis le lieu saint, sur le devant de l'oracle, mais ils ne se voyaient pas du dehors» (verset 8). C'était manifestement le repos de Dieu, et il avait d'autant plus de prix qu'il était accompagné du souvenir permanent de ce qui l'avait précédé. Seulement, pour être assuré de ce repos et en jouir, il fallait entrer dans le lieu saint. Ceux de dehors ne pouvaient s'en rendre compte. Le repos définitif avec Dieu est le partage de ceux qui demeurent avec Lui, des sacrificateurs qui habitent dans sa maison.

D'autres choses encore caractérisaient la traversée du désert, en rapport avec l'arche; des bénédictions y étaient précieusement conservées.

305

La cruche d'or qui contenait la manne et la verge d'Aaron qui avait fleuri, ne se trouvaient plus dans l'arche, au moment où Salomon l'introduisit dans le temple de Dieu (verset 9; conf. [Hébreux 9: 4](#)). Dans le désert, Dieu se faisait connaître comme un Dieu de miséricorde malgré la sévérité de la loi, cachant sous le propitiatoire la loi qui condamne, établissant la grâce à l'ombre des chérubins, attributs du jugement divin; gardant sous ses yeux, avec cette loi terrible, la gloire d'un Christ descendu ici-bas comme le vrai pain du ciel, pour nourrir son peuple, mais ressuscité et revêtant son humanité (la manne) d'un corps glorieux (la cruche d'or), maintenant caché dans le lieu le plus secret du tabernacle, gardant aussi la verge de la sacrificature, seule capable (à l'encontre de Coré) de conduire le peuple sain et sauf à travers le désert. Ces deux objets, la manne et la verge d'Aaron, ne seront plus nécessaires sous le régime millénaire, comme nous le voyons ici en figure. *L'alliance sera gardée*, Dieu étant la seule partie contractante; la sacrificature n'aura plus Aaron, mais Melchisédec pour type, et ses fonctions seront de bénir; la gloire de Christ homme, au lieu d'être cachée dans le sanctuaire, sera manifestée aux yeux de tous en la personne du vrai Salomon.

«Et il arriva que comme les sacrificateurs sortaient du lieu saint, la nuée remplit la maison de l'Eternel; et les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour faire le service, à cause de la nuée, car la gloire de l'Eternel remplissait la maison de l'Eternel» (versets 10, 11). Frappante

306

image de ce qui ne pouvait être obtenu, même sous le régime le plus glorieux de la loi. La présence de Dieu excluait celle des sacrificateurs. Dans le sanctuaire céleste, les sacrificateurs pourront se tenir en présence de la gloire, y habiter et y avoir part, mais même ce que nous avons *déjà maintenant* en Esprit, ne pourra être égalé dans le temple millénaire.

C'est ce que Salomon commence par établir au verset 42: «L'Eternel a dit qu'il habiterait dans l'obscurité profonde». L'accès n'était pas ouvert. Le régime du temple de Jérusalem restait le même que celui du tabernacle. Le voile, s'il n'est pas mentionné ici, n'en subsiste pas moins, ([2 Chroniques 3: 14](#)). Cependant Salomon savait que ce n'était pas le dernier mot des conseils de Dieu, et il lui avait bâti une maison, un lieu fixe, afin qu'il y demeurât à toujours (verset 13).

Après avoir tourné sa face vers Dieu, le roi la tourne vers la congrégation d'Israël. Il remplit le rôle de Melchisédec tandis que la sacrificature aaronique ne peut se tenir dans le sanctuaire. Il bénit toute la congrégation d'Israël, ensuite (verset 15) il bénit l'Eternel. Il rappelle que les grâces assurées de David sont le point de départ de la gloire de son royaume, alors même que cette gloire va dépendre de l'alliance légale. Dieu avait accompli envers le roi de gloire tout ce qu'il avait promis au roi rejeté et souffrant. On trouve ici en Salomon, comme en Christ, l'accomplissement de toutes les promesses, parce que David, le roi rejeté, objet de la faveur spéciale de Dieu, avait marché

307

ici-bas, n'ayant qu'un but et qu'une pensée: trouver un lieu de repos pour le trône glorieux de l'Eternel. Christ, à travers toute son affliction, n'avait à coeur que de glorifier Dieu,

là où le péché l'avait déshonoré. A cause de cela, le Père l'aimait et l'a prouvé en l'élevant dans la gloire.

Cette magnifique maison avait été bâtie pour y loger l'arche de l'alliance (verset 21). La responsabilité du peuple allait être mise à l'épreuve sous un nouveau régime, inconnu jusqu'alors, celui de la gloire, mais où les tables de la loi restaient la règle de cette responsabilité. Il en sera de même dans le millénium, seulement Satan sera lié pendant la durée de ce règne; les hommes ne seront plus séduits par ses ruses, et le règne de justice les forcera à se plier à ses exigences.

(Versets 22-30). Salomon remplit réellement ici le rôle de sacrificateur. Il se tient *devant l'autel*, en face de toute la congrégation d'Israël. Là, il étend les mains vers les cieux et prend le caractère *d'intercesseur*. Il est bien, comme nous l'avons dit, le type de Melchisédec, roi de justice et roi de paix. Comme Melchisédec, il reconnaît et proclame en l'Eternel, Dieu d'Israël, le Très-haut, possesseur des cieux et de la terre. Il reconnaît que Dieu garde son alliance (Israël ne l'avait pas gardée) et *sa bonté* (verset 23). Sans cette dernière, garder son alliance, était la condamnation définitive du peuple. Toutefois cette bonté même était selon l'alliance de la loi. Dieu la gardait envers ceux qui «marchaient devant Lui de tout leur coeur».

Et maintenant il supplie Dieu de tenir à David ce qu'il lui a promis (verset 25). Toute la fidélité de Dieu envers les siens dépend de ce qu'il a promis à Christ. On entrerait ici sur le terrain de la grâce pure, s'il n'y avait pas un *si*. «Tu ne manqueras pas, devant ma face, d'un homme assis sur le trône d'Israël, *si seulement* tes fils prennent garde à leur voie, pour marcher devant moi comme tu as marché devant moi». Comme ce «si seulement» nous condamne tous! Il a condamné absolument le sage Salomon, à bien plus forte raison nous, chétifs. Sous ce régime de la responsabilité pour acquérir quoi que ce soit de l'Eternel, nous sommes condamnés d'avance. Il va sans dire que la grâce aussi entraîne une responsabilité pour ceux qui appartiennent à son régime, mais cette responsabilité est tout autre. Elle peut se traduire par ces mots: «Soyons ce que nous sommes», tandis que la responsabilité légale dit: «Devenons ce que nous devons être».

Mais, ajoute Salomon (verset 27): «Dieu habitera-t-il vraiment sur la terre?» Même dans le millénium, cela ne sera pas. Dieu, comme tel, habitera au-dessus de la terre dans son Assemblée, la nouvelle Jérusalem. Pour qu'il habite sur la terre avec les hommes, il faut attendre les cieux et la terre éternels d'Apocalypse 21: 3. Salomon, sachant ces choses, demande à Dieu que «*son nom* soit là», ce nom qui représente à la foi sa personne elle-même. Il demande que, du lieu de son habitation dans les cieux, Dieu écoute le roi, son serviteur, et son peuple Israël, quand ils se tourneront vers Sa maison. Il exprime en même temps le sentiment que l'un et l'autre ont besoin de pardon: «Ecoute et *pardonne!*»

Salomon entre ensuite dans l'énumération des cas divers où ces prières et cette intercession s'adresseraient à l'Eternel.

1° Le premier cas (versets 31, 32) est *individuel*. C'est la demande à Dieu de condamner le méchant quand le serment lui est imposé devant l'autel, «*dans cette maison*» — et de

justifier le juste. La présence de Dieu dans sa maison rend l'iniquité impossible. C'est la vérité simple et générale de la rétribution individuelle, comme elle est connue sous la loi, quand Dieu a consenti à venir habiter au milieu d'un peuple dans la chair.

2° Il admet le cas (versets 33, 34) où *le peuple* ayant péché contre l'Eternel, celui-ci suscite contre lui des ennemis pour le battre. Si le peuple se repent et recherche l'Eternel *dans Sa maison*, Dieu lui pardonne et le fait retourner dans son pays.

3° Il suppose que des plaies, sécheresse, famine, sauterelles, assauts de l'ennemi, etc., s'abattent sur le pays, à cause de l'infidélité de ses habitants. S'il y a repentance dans leur coeur, qu'il suffise de la supplication *d'un seul*, quand ils étendront leurs mains *vers la maison*; que Dieu écoute alors des cieux et pardonne, mais en donnant à chacun selon ses voies, afin que Lui soit craint. C'est toujours la loi, avec le mélange de miséricorde qu'elle peut comporter, si Dieu trouve de la réalité dans le coeur (versets 35-40).

4° Il y a aussi des ressources pour *l'étranger* (versets 41-43): il vient de loin, entendant parler du grand nom et de la puissance de l'Eternel, et lui adresse sa requête, tourné *vers la maison*. Dieu l'écoute dans les cieux et l'exauce, car le roi veut que tous les peuples de la terre, aussi bien qu'Israël, son peuple, connaissent le nom de l'Eternel et le craignent. Ici, point de jugement, point de bénédiction conditionnelle. L'étranger, en dehors du cercle de la loi, s'approche de Dieu par la foi et reçoit une pleine bénédiction. C'est, en quelques mots, un beau tableau de la bénédiction millénaire des nations, dont les privilèges découlent du fait que Dieu a sa maison à Jérusalem, au milieu de son peuple.

5° Ici (versets 44, 45), nous trouvons, non pas les manquements du peuple, mais Israël agissant selon la volonté de Dieu et guidé par cette volonté pour faire la guerre à ses ennemis. Ce fait est remarquable. Après que les nations ont reconnu le Dieu d'Israël, ce peuple lui-même est un peuple de franche volonté pour combattre les ennemis de l'Eternel. La *maison* est désormais le centre de bénédiction et de force du peuple.

6° Les versets 46-53 mentionnent la fin de leur histoire comme peuple responsable. Ils sont emmenés en *captivité* à cause de leur péché. Salomon est ici *prophète*. Il anticipe ce qui arrivera nécessairement à ce peuple sous la loi, *car* il n'y a point d'homme qui ne pèche. Cependant une ressource subsiste encore. La *maison* est là, et Dieu ne peut renier ses promesses. Ce n'est pas à la loi que Salomon en réfère, mais à la grâce. Par pure grâce, le Dieu des promesses avait sauvé son peuple d'Egypte — pourrait-il renier cette grâce, même sous le régime de la loi? Ils sont son peuple; Dieu les abandonnera-t-il? Non, s'ils se tournent repentants vers le pays, la ville et la maison, Dieu les écoutera. Daniel en est l'exemple (Daniel 6: 10). Il restait debout, au milieu du désastre, seul juste qui priât pour le peuple et s'humiliât pour lui, et Dieu ne l'a-t-il pas écouté? Mais un plus grand que Daniel, Salomon, le roi de gloire lui-même, était là. Il dit à Dieu: «Tes yeux étant ouverts à la supplication de *ton serviteur* et à la supplication de ton peuple Israël». Et ce Salomon lui-même n'est que la faible image du vrai roi, du vrai serviteur de l'Eternel. L'intercession de Christ fait que Dieu reçoit de nouveau ce peuple. Il le restaure pour sa gloire à Lui qui a fait les promesses et pour la gloire de son Bien-

aimé. Ainsi la restauration future du peuple, dépend du fait que le Serviteur juste de l'Eternel est devant Lui, et du fait que Dieu ne peut renier son caractère de grâce, manifesté bien avant la loi.

Un autre trait caractéristique: Salomon remonte, dans sa supplication, au delà de David, jusqu'à Moïse. Plus le peuple de Dieu s'est éloigné de Lui, plus la foi retourne à ce qui fut établi au commencement. Les voies de Dieu envers son peuple peuvent se modifier suivant la fidélité ou l'infidélité de ce dernier, en sorte qu'une manière d'agir de Dieu, peut convenir à une période de son histoire et ne pas convenir à l'autre, mais les conseils de Dieu ne changent jamais; ses desseins restent d'éternité. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, à la fin de sa carrière, quand déjà la ruine de l'Eglise était manifeste: «Paul, esclave de Dieu, et apôtre de Jésus Christ, selon la foi des élus de Dieu et la connaissance de la vérité qui est selon la piété, dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a *promise avant les temps des siècles*» (Tite 1: 1, 2). C'est aussi ce qui fait dire à Salomon: «Tu les as mis à part en les séparant de tous les peuples de la terre pour être ton héritage, selon ce que tu as dit par ton serviteur Moïse, quand tu fis sortir d'Egypte nos pères, ô Seigneur Eternel!» (verset 53). Il en est toujours ainsi. La foi, dans les temps les plus sombres, trouve son refuge assuré dans «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1: 1; 2: 7, 13, 14, 24; 2 Jean 5, 6). «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous!»

(Versets 54-66). Salomon était à genoux devant l'Eternel pour intercéder en faveur du peuple; il se relève maintenant pour bénir toute la congrégation d'Israël. Il loue Dieu avant tout, de ce qu'il a donné du repos à son peuple, repos qui dépend de celui dans lequel l'Eternel vient d'entrer, Lui et l'arche de sa force. Le roi reconnaît l'accomplissement absolu de toute la parole de Dieu: «Pas un mot de toute sa bonne parole qu'Il prononça par Moïse, son serviteur, n'est tombé à terre» (verset 56). Il présente ses propres paroles d'intercession, comme un motif pour que Dieu bénisse son peuple, et le résultat de cette bénédiction doit être «que tous les peuples de la terre sachent que l'Eternel, lui, est Dieu, qu'il n'y en a pas d'autre» (verset 60). La chose sera réalisée dans le règne millénaire de Christ vers lequel toute cette histoire, comme nous l'avons souvent remarqué, nous reporte constamment. Seulement, pour que cette bénédiction ait lieu, il faut que «le coeur d'Israël soit parfait avec l'Eternel, notre Dieu, pour marcher dans ses statuts et pour garder ses commandements». Toujours la condition légale, à laquelle il était impossible au roi et au peuple faillibles de satisfaire, et qui a trouvé son accomplissement en Christ seul.

Chapitre 9: 1-9 - L'Eternel parle

Ce passage termine la deuxième partie de l'histoire de Salomon.

La première, chapitres 1 et 2, nous raconte la proclamation de la royauté et le principe sur lequel elle s'établit: le jugement exécuté sur ceux qui avaient déshonoré Dieu sous le règne de David.

Les chapitres 3 à 9: 9, nous présentent l'histoire *intérieure* de ce règne glorieux.

Aux chapitres 3 et 4, l'origine de cette histoire, Gabaon; les principes et l'ordre du royaume; le caractère de perfection morale du roi.

Aux chapitres 5 à 8, la sagesse du roi est employée à donner à l'Eternel un lieu de repos digne de Lui, au milieu du peuple qui lui est assujéti. La construction du temple est l'événement central du règne de Salomon; puis vient la construction des palais du roi, les nations associées au peuple de Dieu. Enfin, comme nous l'avons vu au chapitre 8, la dédicace du temple avec la fête des tabernacles, préfigurant le repos du peuple autour de l'Eternel, pendant le règne du Messie, et Salomon lui-même se présentant dans son caractère de Melchisédec et d'intercesseur.

Cette histoire intérieure se termine par une *nouvelle apparition* de l'Eternel. Il apparaît à Salomon dans un songe, comme il lui était apparu à Gabaon. Il lui, donne selon sa requête: «J'ai entendu ta prière et la supplication que tu as faite devant moi; j'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, pour y mettre mon nom à jamais; et mes yeux et mon coeur seront toujours là» (verset 3). C'est une réponse inconditionnelle à ce que Salomon, comme type de Christ, a fait pour l'Eternel. Ce dernier reçoit ce que Salomon a bâti, comme étant à jamais établi sous ses yeux.

Mais immédiatement, comme dans tout ce livre, suit la question de la responsabilité qui est précisément l'opposé de la première. S'agit-il de Salomon type, tout est assuré; s'agit-il de Salomon responsable, tout est mis en question. Son trône ne peut être affermi à toujours que s'il est droit et fidèle; sa postérité ne peut être établie qu'à cette condition. Qu'Israël soit infidèle, ainsi que son roi, qu'ils se prosternent devant d'autres dieux, et rien ne subsistera de ce que le Seigneur avait établi par Salomon. Le peuple sera retranché, la maison elle-même rejetée et détruite (versets 6-9).

Ainsi, à deux versets d'intervalle, Dieu déclare inconditionnellement que ses yeux et son coeur seront toujours sur cette maison, et qu'il la rejettera de devant sa face! Dieu se contredit-il? Non certes, et comme la menace conditionnelle s'est accomplie à la lettre, la promesse inconditionnelle s'accomplira aussi à la lettre, quand le vrai roi selon le coeur de Dieu, lui aura bâti une maison, un temple sur la terre, bien autrement glorieux que celui de Salomon, et une habitation dans le ciel, où sera le trône de Dieu et de l'Agneau, alors que Dieu se reposera en Sion, en même temps que dans son Assemblée glorieuse.

Ainsi se termine cette partie de l'histoire de Salomon. Le reste du chapitre 9 et le chapitre 10 nous parlent de ses relations avec *les nations*. C'est *l'histoire extérieure de son règne*. Non pas que, dans la période précédente il n'en soit pas parlé, mais il n'est fait mention de ces relations que dans leur contact avec le royaume à l'intérieur, comme par exemple le mariage avec la fille du Pharaon et les rapports de Hiram avec le roi pour la construction du temple.

Chapitre 9: 10-23 - Hiram

Les versets 10-14 nous parlent des relations extérieures de Salomon avec Hiram. En récompense de sa collaboration volontaire au temple et à la maison du roi, au bout des vingt années que dura leur édification (6: 38; 7: 1), Salomon donna à Hiram un territoire

comprenant vingt villes dans le pays de Galilée, noyau de ce qui fut appelé plus tard «la Galilée des gentils» (Esaïe 9: 1; Matthieu 4: 15). Ce territoire comprenait à l'origine une partie des confins de Nephthali et s'étendit plus tard, y compris les confins de Zabulon, à toute la «Galilée supérieure», atteignant par Capernaüm le lac de Tibériade. Le territoire primitif fut donc concédé à Hiram. Salomon agissait-il selon Dieu en distrayant ainsi, au profit d'un chef des nations, une partie, et fût-ce la moindre, de l'héritage d'Israël? Nous n'hésitons pas à répondre par la négation, car le pays ne pouvait être aliéné. Le Seigneur avait dit: «Le pays ne se vendra pas à perpétuité, car *le pays est à moi*; car vous, vous êtes chez moi comme des étrangers et comme des hôtes» (Lévitique 25: 23). Le pays appartenait donc à l'Eternel. Fait remarquable, le livre des Chroniques qui, pour des raisons déjà données, ne signale jamais le mal chez les rois, que lorsque la mention en est nécessaire à l'intelligence de l'histoire, ne parle pas de cette donation. Bien au contraire, il substitue à ce récit celui des villes que «Hiram avait données à Salomon» et que ce dernier, après les avoir bâties et fortifiées, remit aux fils d'Israël pour y habiter (2 Chroniques 8: 1-7). Ainsi, dans le premier livre des Rois, Salomon amoindrit, au second livre des Chroniques, il augmente l'héritage de Dieu. Ce fait nous semble très significatif. Ce qui l'est davantage encore, c'est que ce territoire est livré à une nation, dont l'idolâtrie l'envahit de proche en proche, jusqu'à ce que tout le pays fût appelé: «Galilée des nations». C'est là, cependant, que la grâce de Dieu commença à se révéler par le ministère du Seigneur. Ainsi, mille ans après Salomon, la grâce remédiait à sa faute.

Cette faute a une conséquence immédiate: elle jette le discrédit et l'opprobre sur le pays de l'Eternel. Hiram ne peut apprécier ce qui, aux yeux de Salomon et d'un Israélite, avait une grande valeur. Il dit: «Qu'est-ce que ces villes-là, que tu m'as données, mon frère? Et il les appela pays de Cabul (ne venant à rien), jusqu'à ce jour» (verset 13). Il leur donna ce nom, parce qu'elles «ne lui plurent pas». De tout temps il en est ainsi. Quand le monde, même le mieux intentionné, comme Hiram, a, comme tel, c'est-à-dire sans la foi, la jouissance des biens du christianisme qui font notre joie, il ne leur trouve aucune saveur. Ces choses l'ennuient; elles ne comptent pas dans sa vie. Il les conservera sans doute, pour se vanter, à l'occasion, de les posséder, mais il ne pourra les conserver dans leur caractère primitif. Sans les apprécier, il en usera comme d'un moyen de se faire valoir, et Satan se servira de ces apparences religieuses pour étendre sa domination sur un plus grand nombre d'âmes. Il les utilisera pour faire mépriser leur valeur; il prouvera au roi de Tyr que les choses offertes par Salomon, ne peuvent être comparées aux splendeurs d'un royaume octroyé par la munificence du prince des ténèbres. Le chrétien qui, dans un but de «largeur», abandonne au monde la moindre partie de son héritage, n'y gagne que de voir rabaisser son caractère, mépriser sa religion, et, en fin de compte, l'opprobre rejaillit sur Dieu lui-même.

S'agit-il de *donner* à Salomon (verset 14), Hiram se montre très généreux. Cela convient à l'orgueil du chef de la plus grande puissance maritime et commerciale d'alors, l'Angleterre de l'antiquité. Hiram donne cent vingt talents d'or (18 millions de francs environ). Est-ce un bien, un profit pour Salomon? Tant que Hiram lui était tributaire pour la construction du

temple, tout avait l'approbation divine. Maintenant Hiram appelle Salomon «son frère» et lui fait des cadeaux!

L'activité et la sagesse de Salomon se montrent (versets 15-23) dans l'établissement des villes à entrepôts, à chars, et des villes pour la cavalerie. C'est l'organisation extérieure du royaume, soit pour le commerce et l'échange, soit pour la guerre. Il reçoit Guézer du Pharaon qui en avait exterminé les habitants cananéens, et qui le donne à sa fille, épouse du roi. Ainsi se trouve réalisé, sans trouble pour ce règne de paix, l'ordre donné de détruire les Cananéens. Leur ville revenait de droit en héritage à Israël. Tous les Cananéens, épargnés jadis par la faiblesse du peuple, sont assujettis, comme autrefois les Gabaonites. Salomon ne renouvelle pas la faute de Saül envers ces derniers (2 Samuel 21), mais il asservit ce qui subsiste encore de Cananéens parmi le peuple.

Comme Salomon, les chrétiens n'ont pas à tenir pour valables les droits du monde auquel l'Eglise infidèle a laissé prendre pied au milieu d'elle; ils ne doivent pas non plus les en chasser. Ce qu'ils ont à faire, c'est de marcher eux-mêmes dans la liberté des enfants de Dieu, et de les laisser à leur joug de servitude, seule religion qui convienne à la chair et que la chair reconnaisse. Jamais avant Salomon une séparation aussi complète n'avait eu lieu en Israël, mais elle peut et doit être réalisée aux plus mauvais jours de l'histoire d'Israël ou de l'Eglise. «Que quiconque prononce le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité». «Dé tourne-toi de telles gens». Sous le règne de gloire, la séparation sera absolue; on y lira, jusque «sur les clochettes des chevaux: Sainteté à l'Eternel» (Zacharie 14: 20).

Chapitre 9: 24-28 - La fille du Pharaon

Au verset 24, la fille du Pharaon monte, de la ville de David, dans sa maison que Salomon avait bâtie pour elle (conf. 7: 8). En rapport avec cette maison, le roi bâtit Millo, la citadelle qui désormais fit partie de Jérusalem (2 Samuel 5: 9; 1 Rois 11: 27; 2 Rois 12: 20; 1 Chroniques 11: 8; 2 Chroniques 32: 5).

Le second livre des Chroniques (8: 11) nous renseigne sur le but de ce changement de domicile. Salomon dit: «Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, roi d'Israël, car les lieux où est entrée l'arche de l'Eternel sont saints». L'arche avait été placée d'abord dans la cité de David (2 Samuel 6: 12) et, comme le passage de 2 Chroniques nous le montre, dans la maison même du roi. De la ville de David, ou Sion, Salomon l'avait transportée dans le temple. Mais la femme gentile ne pouvait demeurer aux lieux sanctifiés par la présence du Dieu de l'alliance. Elle pouvait sans doute avoir sa large part aux bienfaits de l'alliance, être même associée avec celui qui en était le représentant sur la terre; cependant la distance était maintenue. L'alliance faite avec Israël ne la concernait pas. Il y aura, dans le millénium, une différence entre Israël et les nations. Celles-ci ne recevront leur bénédiction que par l'intermédiaire du peuple de Dieu. L'alliance ne sera pas faite avec elles.

Trois fois l'an, Salomon sacrifiait sur l'autel d'airain (verset 25) construit pour le temple par le ministère d'Hiram (2 Chroniques 4: 1), seule mention qui en soit faite au premier livre des Rois, et encore, d'une manière incidente. En outre, il faisait fumer l'encens sur l'autel d'or.

Comme nous l'avons vu au chapitre 8, il accomplissait en certaines occasions solennelles l'office de sacrificateur, de Melchisédec et d'intercesseur. Cela ne nous parle-t-il pas de Christ? Toutes les dignités se concentrent dans Sa personne, et il les a toutes acquises en vertu de sa mort, sans laquelle il ne pouvait revêtir aucun de ses offices. Le prince de notre salut a été consacré par les souffrances.

Aux versets 26-28, nous trouvons de nouveau les rapports de Salomon avec Hiram, en vue de la gloire et des relations extérieures du royaume. L'or afflue à Jérusalem. Hiram est l'ami gentil, toujours prêt à servir la grandeur du roi qui est assis sur le trône de Jéhovah, et sa bonne volonté pour la maison de l'Eternel s'étend de même à la richesse et à la prospérité du royaume.

Chapitre 10: 1-13 - La reine de Sheba

Le chapitre précédent nous a montré les rapports de Salomon avec les représentants des nations soumises à son règne. Tyr, le Liban, le Pharaon d'Egypte, sa fille, épouse de Salomon, et encore le pays d'Edom où il organise sa flotte, Ophir, le désert où il bâtit Tadmor, les rois d'Arabie (10: 15), les Cananéens dont il assujettit les restes, tous ces divers éléments gravitent autour de lui, comme centre, et contribuent à la renommée de son royaume.

Voici en dernier lieu la reine de Sheba, cette «reine du Midi qui vint des bouts de la terre pour entendre la sagesse de Salomon» (Matthieu 12: 42). Ce qui la distingue en effet de tous les autres, c'est qu'elle est attirée par la renommée de sagesse du roi. Elle en avait entendu parler (verset 1), ce qui avait produit chez elle un désir intense de voir ce monarque extraordinaire, désir qui lui fait vaincre la distance immense qui séparait son pays de Jérusalem et les obstacles nombreux d'un pareil voyage. Cet acte était un acte de *foi*. Elle croyait à la parole qui lui avait été dite; elle croyait à l'excellence de Salomon, n'ayant, pour en juger, que la parole qu'elle avait entendue. Il en est toujours ainsi de la foi. Elle est attirée par la personne et les perfections de Christ. Rebecca, persuadée de l'amour d'Isaac dont Eliézer lui a parlé, se met en route, pour aller à sa rencontre. Le désert ne l'effraye pas, car elle désire atteindre son époux. Abigaïl, quand le jugement est à la porte, se met en marche pour rencontrer celui qu'elle aurait dû fuir. Pourquoi? Parce qu'elle connaît par ouï-dire la gloire morale de David. Elle devient plus tard la compagne de sa gloire royale. Rebecca est attirée par l'amour, Abigaïl par la perfection de la grâce, la reine de Sheba par la sagesse. C'est ce qu'arrive aux âmes qui font la connaissance de Christ. Il est impossible à un être fini d'embrasser une perfection infinie; tout au plus sommes-nous attirés par une connaissance limitée: d'un des côtés de ce caractère divin, n'importe lequel; tous nous amènent à faire, la connaissance de *sa personne*, et c'est *de Lui* que la foi se nourrit.

«Elle vint pour entendre la sagesse de Salomon». La reine pouvait être, était en effet une personne d'une intelligence remarquable, à laquelle rien n'échappait, et qui aimait à se rendre un compte exact de toutes choses; mais du moment qu'elle a entendu parler de Salomon, elle n'a qu'une pensée: éprouver sa sagesse. Pour elle-même la sagesse consiste à n'en point avoir et à la chercher auprès d'un autre. Des questions obscures, voilà ce qu'elle lui apporte. Certes

elles ne lui manquent pas: le monde est plein d'énigmes auxquelles jamais homme n'a trouvé une solution. Depuis les mystères de la création, aux plus simples desquels Job n'avait pas de réponse, jusqu'aux mystères de la vie corporelle; depuis le mystère de l'âme jusqu'à celui du bien et du mal dans ce monde; depuis l'au-delà voilé, jusqu'à la vie d'éternité, tout est mystère, énigme obscure. L'homme ne peut déchiffrer l'écriture inconnue de ce livre. Il faut que Dieu en révèle les secrets, et s'il n'y a pas de révélation divine, positive et directe, le pauvre esprit limité de l'homme se trouve, dès la première question, acculé au pied d'un mur infranchissable. Il peut se vanter, s'exalter lui-même, mais toute sa science ne le fait jamais pénétrer au delà de la constatation des faits dont la cause première lui échappe complètement.

La reine de Sheba venait apporter ses énigmes à Salomon, et par elles éprouver sa sagesse. Mais quelle était la raison de sa confiance? Elle avait entendu parler de la renommée de Salomon *en relation avec le nom de l'Eternel*. Si cette renommée était basée sur la présence de l'Eternel à Jérusalem, la reine n'était-elle pas assurée d'avance qu'elle ne se mettait pas inutilement en route pour ce long voyage? Si Salomon répond aux énigmes, c'est que sa sagesse n'est pas autre que celle de l'Eternel qui se révèle à lui. La reine vient donc à Salomon, et que remportera-t-elle de cette entrevue? La connaissance de Dieu par lui!

Elle vient avec un grand train, tout ce que son royaume peut produire de plus précieux, et une abondance d'aromates, comme il n'en vint plus à Jérusalem, car elle estime ce monarque auguste digne de tout hommage. Notons ici qu'il sied, non pas seulement à une reine, mais à la plus infime des pécheresses de l'aborder avec son parfum, car ce n'est pas un échange que l'âme vient solliciter en s'approchant de Lui; elle ne peut que lui présenter l'hommage qui lui revient. C'est le genou qui se ploie devant Lui, le signe de l'obéissance de la foi, de l'adoration d'un coeur trouvant en Lui toutes les ressources qu'il désire et dont il a besoin.

Mais la reine apporte mieux encore que ses offrandes; elle vient «lui parler de tout ce qu'elle avait sur son coeur. Et Salomon lui expliqua toutes les choses dont elle parlait: il n'y eut pas une chose cachée pour le roi, pas une chose qu'il ne lui expliquât» (verset 3). Elle ouvre son coeur à Salomon; les «secrets de son coeur sont rendus manifestes» (1 Corinthiens 14: 25); mais ils trouvent une parfaite réponse de la part de celui auquel pas une chose n'est cachée. *En rencontrant Salomon, elle a trouvé Dieu lui-même*. Dieu est réellement là, s'occupant, avec une bonté pleine de condescendance, à porter la pleine lumière dans cette âme, à ne pas y laisser place pour un doute ou pour une énigme sans solution. Le roi a le secret de toutes choses; il ne le garde point pour lui; il montre que son secret est pour ceux qui le craignent (Psaumes 25: 14).

La reine *voit* ensuite toute la sagesse de Salomon dans la prospérité et *l'ordre parfait* de sa maison, (versets 4, 5). Tel sera aux yeux des nations l'ordre merveilleux du royaume millénaire de Christ.

La reine de Sheba reconnaît (verset 6) la *vérité* de ce qu'elle avait entendu dire de Salomon. De la personne elle a passé aux paroles de sa bouche, de celles-ci à tout ce qui est sorti de ses mains, à tout ce qui l'entoure, et elle n'a trouvé que perfections. C'est ainsi que toute âme fait la connaissance de Christ. On entend parler de Lui; cela excite l'intérêt d'un coeur qui a des besoins; on va le trouver, car il est d'un accès facile; on entre en rapport avec Lui; il répond aux besoins du coeur. On l'admire, on l'adore avec chants de louanges. On dit comme la reine: «Mes yeux ont vu»; tu surpasses tout ce que j'avais entendu de toi. On estime heureux ses gens et ses serviteurs qui se tiennent continuellement devant Lui et entendent sa sagesse. Et, suivant ce chemin, l'âme se glorifie en Dieu qui a pris plaisir en son Roi, qui a trouvé ses délices en Christ pour le placer sur le trône. Et c'est aussi la preuve de l'amour de Dieu envers son peuple qu'Il lui ait donné un tel roi pour faire droit et justice (versets 6-9).

Ce cantique est plutôt un cantique du *royaume*. L'Eglise entonnera aussi le sien autour de l'Agneau immolé, et son coeur et sa bouche seront remplis de son amour plus encore que de sa sagesse et de sa justice.

La reine de Sheba donne au roi toutes les richesses qu'elle a apportées. Les aromates dont on faisait l'encens étaient les plus prisées de toutes à la cour de Salomon. Jamais il ne s'en était vu une telle abondance à Jérusalem (verset 10). Le coeur de l'heureuse reine déborde ainsi dans ses dons. Mais combien les dons de Salomon dépassent ceux de la reine! Il ne se contente pas de lui donner en retour de ses dons (conf. 2 Chroniques 9: 12, note); il lui octroie «tout son désir, tout ce qu'elle demande» (verset 13). Ah! certes, nous avons à faire à Celui qui ne nous demande pas, mais dont la gloire est d'être et de rester le souverain donateur de tout bien. Demandez et vous recevrez. Demandez; vous ne les épuiserez jamais, toutes les richesses de son royaume, ces «richesses insondables du Christ». Son royaume n'est pas maintenant de ce monde, en sorte que vous ne remporterez pas de sa présence les biens temporels dont fut comblée la reine. Ces trésors inférieurs seront réservés pour le règne millénaire du Messie. Nos biens, nos trésors sont spirituels; le monde les méprise; le chrétien digne de ce nom les appelle les *vraies* richesses (Luc 16: 11).

La reine s'en retourne dans son pays avec un trésor dans son coeur, mille fois supérieur à ceux qu'emportent ses caravanes. Ses yeux ont vu! Elle connaît maintenant le roi de gloire!

Chapitre 10: 14-29 - Le trône

Les versets 14 à 22 décrivent les richesses et la splendeur du royaume. L'or, emblème de la justice divine, domine partout sous le règne de Salomon, depuis le temple jusqu'au trône. Le trône était merveilleux: «Il ne s'en était point fait de pareil dans aucun royaume». C'était le trône de justice et de puissance, et il en portait les emblèmes.

Lorsqu'il fut élevé à la dignité royale, Salomon, selon l'ordre de David lui-même (1: 35), s'assit sur le trône de son père. Nous le voyons maintenant sur son propre trône, dans cette merveilleuse «maison de la forêt», parée de ses cinq cents boucliers d'or, et où il juge avec justice.

Il en sera de même du Christ. Actuellement il est assis sur le trône de son Père, à sa droite, selon cette parole: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds» (Psaumes 110: 1). Par ces mots: «Assieds-toi à ma droite», Dieu le Père exprime sa complète satisfaction de l'oeuvre accomplie par le Fils de l'homme. C'est comme s'il lui disait: Prends cette place suprême et glorieuse, toi, mon Fils, jusqu'à ce que je t'aie préparé un trône pour toi-même. Il faut qu'il dépasse tout autre trône. «Jamais il n'en sera fait de pareil dans aucun royaume». Pas un de ceux qui se sont élevés contre toi ne sera épargné, ils seront écrasés. Ta victoire sur eux sera la première marche sur laquelle tu monteras au trône. Le trône du Fils de l'homme victorieux ne sera pareil à nul autre, après l'abaissement volontaire qui l'a fait descendre au-dessous du dernier des pécheurs. Alors tout genou se ploiera, toute bouche le proclamera hautement Seigneur sur son trône de gloire. En attendant, cet homme qui a bu du torrent par le chemin est assis sur le trône du Dieu souverain, à la droite de la Majesté; mais c'est le trône de son Père; il y prend place comme *Fils*, témoignage de la parfaite satisfaction du coeur paternel en Lui!

La reine de Sheba n'était pas seule à venir à Salomon: «Toute la terre recherchait sa face pour entendre sa sagesse» (versets 23-29). Temps heureux, où tous pourront venir puiser à cette source divine, certains d'y trouver la pensée de Dieu tout entière! Ces versets contiennent encore l'énumération des richesses du roi. Ici, les incrédules branlent la tête. Pour eux, tout ce que dit l'homme paraît vraisemblable, et tout ce que Dieu dit ne peut être que mensonge. Telle est de fait leur manière de raisonner. En une année, Salomon recevait environ cent millions d'or; la reine de Sheba lui en avait donné pour dix-huit millions; c'était aussi la somme que le roi de Tyr lui avait offerte. Y a-t-il donc là quelque chose d'invraisemblable en comparaison des revenus actuels des royaumes du monde, et faut-il rappeler que, sous ce règne, tous les rois de la terre lui payaient le tribut?

Aux versets 26-29, nous trouvons la *puissance* du roi, caractérisée par ses chars et ses cavaliers. Tout s'unissait donc pour la gloire du règne de Salomon.

Chapitre 11: 1-13 - Cause de la ruine du royaume

Dans ce chapitre, nous abordons *l'histoire du roi responsable*, que le second livre des Chroniques passe complètement sous silence.

Jusqu'ici, quoiqu'il s'agisse d'un homme, et par conséquent d'un être imparfait, nous avons pu voir dans la vie de Salomon une belle unité, jointe à la sagesse qui portait bien haut parmi les nations le nom du roi, associé au nom de l'Eternel. La grandeur, la majesté, la puissance, la richesse de ce règne, n'étaient qu'une faible image de ce que l'on verra dans le millénium sous le règne du vrai roi de gloire.

Maintenant, Dieu nous signale la tache de ce règne. Ce n'était pas l'alliance avec la fille du Pharaon, indispensable pour que Salomon pût être un type de Christ dans son gouvernement. Joseph, en son temps, avait contracté une union semblable; les fils qui en étaient issus avaient donné leur nom à deux tribus d'Israël, après avoir reçu la bénédiction du patriarche, père du peuple. De plus, Salomon avait agi selon les pensées de Dieu envers cette

épouse gentile, et les Chroniques ont soin, comme nous l'avons vu plus haut, de nous montrer que le roi ne lui donnait pas une place de proximité immédiate avec l'arche de l'alliance et la cité du fils de David. Ainsi, ce n'était pas du fait de cette union, que le blâme tombait sur Salomon, dont le type millénaire, «la lumière des nations», dépassait nécessairement les traits ordinaires d'un roi d'Israël. Aussi la Parole donne-t-elle parmi les femmes étrangères une place à part à la fille du Pharaon (verset 1).

«Mais le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères, outre la fille du Pharaon: des Moabites, des Ammonites, des Edomites, des Sidoniennes, des Héthiennes, d'entre les nations dont l'Eternel avait dit aux fils d'Israël: Vous n'entrerez pas vers elles, et elles ne viendront pas vers vous; certainement elles détourneraient vos coeurs après leurs dieux... Et ses femmes détournèrent son coeur» (versets 1-3). Le péché de Salomon est d'avoir «aimé *beaucoup* de femmes étrangères». Ces dernières avaient joué un rôle relativement restreint dans la vie de David et cependant, comme nous l'avons vu en 2 Samuel, il en avait porté, dans ses enfants, de tristes et souvent terribles conséquences. Par la discipline même qui avait été la suite de ces alliances prohibées, Dieu avait jadis gardé son oint des pièges qu'elles auraient pu tendre à sa piété. Mais si ses convoitises l'avaient entraîné dans l'affaire de Bath-Shéba, une fille d'Israël, celles de Salomon le portent du côté des femmes étrangères. Et cependant Dieu avait dit: «Tu ne t'allieras point par mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils; car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux, et la colère de l'Eternel s'embraserait contre vous, et te détruirait aussitôt» (Deutéronome 7: 3, 4), et encore: «De peur que... tu ne prennes de leurs filles pour tes fils, et que leurs filles ne se prostituent après leurs dieux et ne fassent que tes fils se prostituent après leurs dieux» (Exode 34: 16).

En tête de cette liste humiliante, nous trouvons les Moabites qui avaient entraîné Israël dans l'idolâtrie de Baal-Péor, en s'emparant de lui par la convoitise de la chair (Nombres 25: 1-5). Toutes ces nations, les Ammonites, les Edomites, les Sidoniens, aux frontières de Canaan, haïssaient Dieu et son peuple. Les Héthiens, cités en dernier lieu, auraient dû être exterminés et ne l'avaient jamais été. Salomon désobéit ouvertement à Dieu qui avait dit à son peuple: «Vous n'entrerez pas vers elles, et elles n'entreront pas vers vous». Il y avait double défense. Nous sommes en danger d'aller au monde ou de le laisser venir à nous. Peut-être la seconde alternative est-elle plus dangereuse encore que la première. Par conscience envers Dieu, le chrétien s'abstiendrait peut-être d'un acte de propre volonté ou de désobéissance qui le porterait à aller au monde, tandis que ce dernier le séduit plus facilement en venant à lui. Il s'insinue peu à peu dans nos maisons et dans notre vie et souvent, quand nos yeux s'ouvrent au danger, il est déjà trop tard. «*Certainement*», avait dit l'Eternel, qu'elles détourneraient vos coeurs après leurs dieux». *L'alliance avec le monde nous conduit nécessairement à la religion du monde*. Parole sérieuse et bien digne d'être pesée aujourd'hui par toute âme pieuse. *Dans la proportion* où nous évitons ou cultivons cette alliance, notre religion revêtira un caractère céleste ou terrestre. «Salomon s'attacha à elles par amour». Et c'était ce même roi dont les lèvres, par l'inspiration divine, avaient distillé la sagesse pour d'autres, et leur avaient montré

le chemin qu'il faut suivre à l'égard de l'étrangère, de peur de tomber «dans toute sorte de mal au milieu de la congrégation et de l'assemblée!» (Proverbes 5: 1-14). C'était lui, qui, au chapitre 7 du livre des Proverbes, avait insisté sur les terribles conséquences d'une mauvaise conduite. Quel aveuglement! Quel triste spectacle! Il avait enseigné les autres et ne s'enseignait pas lui-même; lui, chef responsable du peuple, faisait les choses dont le peuple s'abstenait, mais qui, le roi venant à faillir, attiraient le jugement, non seulement sur lui, mais sur ceux qu'il aurait dû paître, conduire et protéger!

«Ses femmes détournèrent son *coeur*»: parole répétée au verset 4. Chose terrible, quand «ce qui est dans le monde» se loge dans le coeur et s'en empare, détournant ainsi les affections de leur seul objet, pour les porter sur des objets vils, honteux et coupables. Il est à remarquer que ces choses ne se produisent pas spontanément dans la vie de l'homme de foi, ou du moins que leurs conséquences ne se développent pas tout à coup. «Il arriva, *au temps de la vieillesse de Salomon*, que ses femmes détournèrent son coeur après d'autres dieux». Il fallut du temps pour que la semence charnelle portât du fruit. Qui aurait pu croire que le Salomon du temple, jadis à genoux, étendant aux yeux du peuple ses mains vers Dieu, deviendrait un idolâtre? On l'appellerait peut-être aujourd'hui un coeur *large*, respectant la liberté de conscience des autres; on décorerait cette idolâtrie de quelque belle étiquette humanitaire et sociale. Mais qu'importent les opinions des hommes; la question est ce que Dieu en pense: *Dieu est déshonoré*. «Salomon fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel». Bâtir des hauts lieux pour les femmes étrangères et les laisser sacrifier à leurs dieux était, non pas de l'indifférence, assez haïssable en elle-même; c'était s'associer à leurs cultes et *s'en rendre solidaire*. Aussi est-il dit: «Salomon *alla après* Ashtoret (la Vénus Astarté), la divinité des Sidoniens, et après Milcom, l'abomination des Ammonites». Il est considéré lui-même comme un adorateur d'idoles: «Il ne suivit pas pleinement l'Eternel, comme David son père», c'est-à-dire: il ne le suivit pas jusqu'au bout. Et pourtant l'Eternel «s'était révélé à lui deux fois», la première à Gabaon; la seconde après la consécration du temple. Dieu l'avait averti au sujet du culte des idoles (9: 6-9), lui en montrant les suites terribles pour le peuple; et lui, n'avait pas gardé son commandement! David avait commis des fautes graves et humiliantes, mais du moins, il avait toujours l'Eternel en vue. Même après sa chute, son premier mot est: «J'ai péché *contre l'Eternel*». Toute l'affliction de cet homme de foi n'avait pour but que la gloire de son Dieu, et la fin de sa vie avait exalté la grâce unie au jugement complet de lui-même. Il n'en fût pas ainsi de Salomon. On n'entend pas même chez lui le cri d'une conscience atteinte, quand le mot terrible: «Parce que tu as fait cela», retentit à ses oreilles, comme jadis le mot: «Parce que tu m'as méprisé», aux oreilles de son père. Nous allons même apprendre quels sentiments très différents la discipline de Dieu fait naître dans son coeur. Mais Dieu veut qu'il sache tout ce qui arrivera. Le royaume, ce royaume de gloire, étendu par la puissance divine jusqu'aux confins des nations, lui sera violemment arraché; son fils ne gardera qu'une tribu, Juda, car Benjamin compte à peine. En un moment, puissance, majesté, richesse, gloire sans précédent, soumission des peuples, tout va s'effondrer, et il ne restera au milieu de la tempête qu'un pauvre résidu conservé par Dieu comme une faible barque qui a tout perdu, rames, voiles, mâts et cordages, sauf toutefois sa boussole et son gouvernail.

Quant à l'homme, c'en est fait de ce royaume. Mais quelle perspective future! Après le jugement du royaume de Satan, de la Bête et du faux prophète, le royaume du Salomon divin réapparaîtra comme le soleil qui luit dans sa force, pour ne dépendre plus de l'obéissance faillible de l'homme, mais de l'infaillible responsabilité du Roi, que Dieu oindra sur Sion, la montagne de sa sainteté.

Chapitre 11: 14-43 - Les ennemis

Dieu ne se borne pas à faire connaître à Salomon le jugement qui, par égard pour David son père, au lieu de tomber sur lui-même, atteindrait Roboam, son fils; mais l'infidélité du roi attire aussi sur lui la discipline du Seigneur pendant les dernières années de son règne. *La paix*, fruit caractéristique de ce règne, est détruite; Salomon traverse une période qui abonde en troubles, en séditions, en entreprises contre son trône; des nations, comme l'Egypte, qui s'honoraient autrefois de son alliance, nourrissent, élèvent en dignité, soutiennent ses pires ennemis. Tous les liens se relâchent. Le joug du roi s'appesantit fortement sur le peuple, pour éviter des séditions à l'intérieur. De là un mécontentement mal réprimé qui se fera jour à l'occasion (12: 4).

Dieu suscite à Salomon des ennemis d'entre les nations vers lesquelles ses convoitises l'avaient porté. Edom était rempli d'une haine mortelle contre Israël, parce que David, par la main de Joab, avait retranché tous les mâles de son pays (2 Samuel 8: 13, 14; 1 Chroniques 18: 12; Psaumes 60, suscription). Hadad avec quelques serviteurs s'était échappé. Mais sa haine était-elle moins vive, parce que Salomon avait pris des Edomites pour femmes? Hadad s'enfuit en Egypte, est accueilli à la cour qui Pharaon, devient son beau-frère, et son fils est reçu parmi les héritiers du trône. Où vont les sympathies et les faveurs du monde? Non pas à David, mais à l'ennemi de David. Un sentiment parle plus haut dans le cœur de Hadad, que les honneurs et les délices de la cour d'Egypte: la haine — la haine contre Salomon. Il quitte tous ses avantages pour la satisfaire. La conduite des satellites de David en avait sans doute fourni le motif, mais Joab et David étant morts, la haine persiste. C'est qu'au fond la haine du monde se porte toujours sur l'oint de l'Eternel, et que la conduite plus ou moins blâmable des croyants ne lui sert que de prétexte.

Un second adversaire est Rezon, serviteur d'Hadadézer, roi de Tsoba, que David avait mis en pièces (2 Samuel 8: 3-8; 10: 6). Rezon devient roi de Damas et règne sur la Syrie. «Il *déteste* Israël» (versets 23-25).

Le monde est comme Hadad et Rezon. Tant que nous gardons vis-à-vis de lui la place que la croix de Christ nous autorise à prendre, la croix, «par laquelle le monde nous est crucifié, et nous au monde» (Galates 6: 14), tant que nous considérons le monde comme un ennemi vaincu (Jean 16: 33), il ne se remue pas. Faisons alliance avec lui, il ne peut oublier sa défaite et, tout en gardant peut-être des apparences indifférentes, ne nous en hait pas moins.

Le dernier, le plus dangereux ennemi de Salomon, est l'ennemi du dedans, Jéroboam (versets 26-40). Il était «serviteur de Salomon», Ephratien ou Ephraïmite. Salomon l'avait préposé sur Ephraïm pour le travail des fortifications de Millo, qui défendait Jérusalem des

ennemis venant du nord. C'était une mesure des plus dangereuses, mais que pouvait prévoir Salomon? Dieu seul *savait*. Par ses fonctions, Jéroboam possédait tous les secrets de la forteresse et s'acquerrait en outre les sympathies de sa propre tribu. De même, quand surgissent des difficultés au milieu du peuple de Dieu, le plus grand danger provient de ceux qui, par leur activité, se sont approprié les principes de leurs frères et ont réussi à se substituer à Christ en acquérant les sympathies du grand nombre. De ces choses ils se font des armes pour battre en brèche le peuple de Dieu. Leurs motifs sont en apparence désintéressés; ils voudraient, comme Jéroboam, délivrer le peuple d'un joug difficile à porter; en réalité, ce sont des instruments de Satan pour détruire le témoignage de Dieu, comme nous ne tarderons pas à le voir. Et pourtant ils sont serviteurs de Christ, comme Jéroboam l'était de Salomon!

Maintenant un prophète apparaît. Comme Samuel, au temps de la ruine de la sacrificature, la chute de la royauté suscite le prophète. Il devient, comme le cours de ces livres le démontre d'une manière si frappante, *le lien* entre le peuple et Dieu, quand la royauté responsable a failli. Akhija, le prophète, rencontre Jéroboam hors de Jérusalem. Il déchire le manteau neuf dont il est revêtu (en effet le royaume était encore tout neuf) et en donne dix parts à Jéroboam. *En ce moment-là*, le royaume est arraché des mains de Salomon, quoique le fait ne se réalise que plus tard. Une tribu reste à la maison de David, en vertu du libre choix de la grâce à l'égard de David et de Jérusalem. «*Ils m'ont abandonné*», dit l'Eternel, «et ont adoré Ashtoreth, la divinité des Sidoniens, Kemosh, le dieu de Moab, et Milcom, le dieu des fils d'Ammon, et n'ont pas marché dans mes voies pour pratiquer ce qui est droit à mes yeux, et mes statuts et mes ordonnances, comme David, son père» (verset 33). «*Ils*», c'était Salomon, le roi! Sans doute, tout le peuple a suivi plus tard le même chemin, mais dans ce moment-là, un seul avait péché, le roi. Placé vis-à-vis de Dieu, dans une position de responsabilité pour tout le peuple, son infidélité attirait le jugement *sur Israël*. Quelle grave punition Salomon avait encourue!

Au verset 34, Dieu, revenant toujours à la grâce qu'il a manifestée à David, ajoute: «Je donnerai une tribu à son fils, afin qu'il y ait toujours une lampe pour David, mon serviteur, devant moi, à Jérusalem, la ville que je me suis choisie pour y placer mon nom» (verset 36). La grâce est plus, aux yeux de Dieu, que toute la gloire, ou plutôt la grâce est la part la plus précieuse de la gloire, car elle est, pour ainsi dire, à la tête de toutes les perfections divines.

«Si tu écoutes», dit Akhija à Jéroboam, «tout ce que je te commanderai, et si tu marches dans mes voies et que tu fasses ce qui est droit à mes yeux, en gardant mes statuts et mes commandements, comme a fait David, mon serviteur, alors je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable, comme je l'ai bâtie pour David, et je te donnerai Israël» (verset 38). Une nouvelle responsabilité incombe maintenant à Jéroboam. Dieu lui donne une position privilégiée. Sa maison devait être *aussi stable* que celle de David, s'il écoutait les commandements de l'Eternel. Mais Dieu y apporte une restriction: «J'humilierai la semence de David, à cause de cela, *seulement pas à toujours*» (verset 39). Au moment voulu, la grâce sur laquelle était fondé le royaume de David, reprendra ses droits, car ce n'est pas sur elle, mais sur la responsabilité qu'est établi le royaume de Jéroboam et même de Salomon. Les

promesses de Dieu sont sans repentance; il trouve ses délices dans la grâce. C'est ainsi que le royaume futur du vrai roi de gloire sera fondé sur une nouvelle alliance, sur une alliance de grâce, où Dieu seul est engagé, sur une nouvelle création, — ce que n'était pas le royaume de Salomon.

«Seulement pas à toujours»: on trouve, dans les voies de Dieu, des périodes où le jugement éclipse la grâce, pour ainsi dire. Ce n'est pas que la grâce n'existe plus; elle reste absolument la même, mais elle cesse de paraître pour que d'autres perfections de la gloire divine, comme la justice en jugement, puissent être manifestées. Ainsi le soleil qui a plus de cent fois le diamètre de la terre est éclipsé par l'ombre de cette dernière. L'éclipse passée, l'astre immense reprend son éclat, car l'ombre qui le couvrait ne lui ôtait rien de sa splendeur, sauf pour les yeux des hommes.

Salomon cherche à faire mourir Jéroboam (verset 40). Tels sont les sentiments produits dans son cœur par la discipline! L'obstacle que Dieu lui suscite, au lieu de l'amener humilié en Sa présence, humblement soumis à son châtiment, ne fait que l'irriter et le pousser à s'en affranchir. Triste chose, qu'un cœur ayant perdu la communion avec Dieu et ne se jugeant pas lui-même. Qu'est devenu Salomon, le roi de justice? Son cœur n'est plus droit devant Dieu. Comme il est éloigné de ses commencements!

Jéroboam s'enfuit en Egypte et y demeure jusqu'à la mort de Salomon.

Tous les faits relatés dans ce chapitre 11, manquent au second livre des Chroniques, mais deux mots du chapitre 9 nous font comprendre qu'ils sont omis à dessein. «Et le reste des actes de Salomon, les premiers et les derniers, ne sont-ils pas écrits dans les paroles de Nathan, le prophète, et *dans la prophétie d'Akhija, le Silonite*, et dans la vision de Jehdo, le voyant, *touchant Jéroboam, fils de Nebath?*» (2 Chroniques 9: 29). Une omission de la Parole a toujours un but, et ce but, nous l'avons assez souvent signalé pour ne pas être obligés d'y revenir.

Deux Psaumes

En terminant cette histoire, nous désirons placer devant nos lecteurs deux Psaumes, dont le premier a Salomon pour objet, et dont l'autre a été composé par lui. L'espace nous manquerait, s'il s'agissait d'exposer la sagesse de Salomon dans les divers écrits dont il est l'auteur inspiré. Nous nous bornerons donc à ce court appendice.

Le Psaume 72^e est un Psaume «au sujet de Salomon»; la raison humaine peut même douter à première vue que ce Psaume soit prophétique et s'applique au règne de Christ, tant les détails s'adaptent exactement à celui de Salomon. «Il dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. Les habitants du désert se courberont devant lui, et ses ennemis lécheront la poussière. Les rois de Tarsis et des îles lui apporteront des présents, les rois de Sheba et de Seba, lui présenteront des dons. Oui, tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront» (versets 8-11). «Il vivra, et on lui donnera de l'or de Sheba, et on priera pour lui continuellement; et on le bénira tout le jour» (verset 15). Quant à son caractère: «Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec

droiture» (verset 2). Quant aux bénédictions de son règne: «En ses jours le juste fleurira, et il y aura abondance de paix» (verset 7). «Il y aura abondance de froment sur la terre, sur le sommet des montagnes; son fruit bruira comme le Liban; et les hommes de la ville fleuriront comme l'herbe de la terre» (verset 16). «Toutes les nations le diront bienheureux» (verset 17).

En vérité, il ne manque guère ici un seul trait caractéristique du règne qui vient de nous occuper. Cependant une chose s'y trouve, qui n'est pas mentionnée dans le règne de Salomon: *la grâce*. C'est aussi pourquoi ce règne parle moins au coeur et à la conscience que celui de David. Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme un lys des champs. Sa gloire parlait moins à l'âme que la tendre sollicitude d'un père pour ses enfants, et la grâce dont son amour les entourait. Ce courant de la grâce, qui caractérise bien plus David que Salomon, nous le retrouvons tout du long de notre Psaume.

Il nous faut donc regarder à Celui qui réunira dans sa personne les caractères attribués à ces deux hommes de Dieu, pour comprendre le règne millénaire du Messie. Son règne de justice ne dépassera pas seulement par sa splendeur et sa durée le règne, si misérablement interrompu, de Salomon, car on le craindra «de génération en génération, *tant que dureront le soleil et la lune*» (verset 5), et «il y aura abondance de paix, *jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune*» (verset 7), mais il débutera comme celui de Salomon n'a jamais débuté: «Il descendra comme la pluie *sur un pré fauché*» (verset 6), apportant la bénédiction céleste là où le jugement a fait son oeuvre et n'a rien laissé à récolter. Sous sa douce influence va naître une nouvelle récolte. David avait prédit cela d'un plus grand que son fils: «Par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie» (2 Samuel 23: 4). Voyez dans notre Psaume ce caractère de grâce, apportant les compassions, la délivrance, le salut, pour sortir les affligés de dessous le joug de l'oppresseur: «Il jugera *tes affligés* avec droiture» (verset 2). «Il fera justice aux *affligés* de son peuple, il sauvera les fils du *pauvre*, et il brisera *l'oppresseur*» (verset 4). «Il délivrera le *pauvre* qui crie à lui, et *l'affligé* qui n'a pas de secours» (verset 12). «Il aura compassion du *misérable* et du *pauvre*, et il sauvera les âmes des *pauvres*» (verset 13). «Il rachètera leur âme de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux à ses yeux» (verset 14). C'est ce qui donne un cachet incomparable au règne glorieux de Christ, comme il est dit encore: «Je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15). Ainsi pensait le Messie rejeté sur la terre quand il nourrissait les foules, et si le peuple avait voulu de Lui, il se serait montré comme le Messie entrant dans son règne. Mais quand il prendra sa puissance en mains et luira sur le monde comme Soleil de justice, il se réjouira dans l'oeuvre de sa grâce et apportera la santé dans ses ailes.

Le Psaume 127 est le seul dont Salomon soit proprement l'auteur. Il parle de la maison, le grand objet de son règne; mais il annonce un temps futur où les hommes se mettront à la bâtir et à travailler en vain, à veiller en vain pour garder la ville contre l'ennemi. Telle chose n'avait pas eu lieu sous son sceptre. Ce que Salomon avait établi n'était donc pas définitif; ce que les hommes établiront le sera encore moins. Mais les jours viendront où *l'Eternel lui-même* bâtira la maison et gardera la ville. Alors soit Bien-aimé pourra enfin trouver «le sommeil», le repos dont il est dit: «Il se reposera dans son amour» (Sophonie 3: 17). Alors il

aura des fils, comme héritage de l'Eternel, un peuple nouveau, la rosée d'une jeunesse qui lui viendra du sein de l'aurore (Psaumes 110: 3). Alors il sera appelé bienheureux.

Salomon, comme David, regarde à Christ. Chacun d'eux sait qu'il ne peut être le juste dominateur des hommes. Tous deux se réjouissent de voir leur dignité confiée à Celui qui n'en fera jamais usage que pour la gloire de Dieu.

Chapitres 12 à 16 - Division du royaume

Chapitre 12: 1-24 - Roboam

La parole de Dieu s'accomplit, se servant des sentiments qui se trouvent au fond du coeur de l'homme pour le pousser à sa ruine.

Tout Israël se rend à Sichem pour proclamer la royauté de Roboam, fils de Salomon. Jéroboam s'y trouve, appelé par le peuple à être son porte-parole devant le roi. Ces hommes se plaignent à lui du joug que leur avait imposé son père: «Ton père a *rendu* notre joug dur», parole qui montre qu'il n'en avait pas toujours été de même. Jamais le joug de Christ sur son peuple ne sera dur; il restera toujours auprès des siens celui qu'ils ont connu au jour de la souffrance et de la grâce: «Mon joug est aisé, et mort fardeau léger». Sans doute, il faudra que les nations se soumettent à Lui, et il les brisera avec une verge de fer, mais tous les prophètes témoignent de la grâce avec laquelle il paîtra son peuple. «Comme un berger, il paîtra son troupeau; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein; il conduira doucement celles qui allaitent» (Esaïe 40: 11).

Roboam tient conseil avec les vieillards qui s'étaient tenus devant Salomon pour boire à la source de la sagesse. Leur conseil est celui de Jésus à ses disciples: «Que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et *celui qui conduit comme celui qui sert*» (Luc 22: 26). «Si aujourd'hui», disent les vieillards, «tu deviens serviteur de ce peuple et que tu les serves, et leur répondes, et leur dises de bonnes paroles, ils seront toujours tes serviteurs» (verset 7). Roboam abandonne le conseil de la sagesse pour suivre celui des jeunes gens qui avaient grandi avec lui et *se tenaient devant lui* (verset 8). Ils ne pouvaient donc être que le miroir et le reflet des pensées de leur maître. Si lui-même s'était tenu devant son père, écoutant les proverbes de la sagesse qui tombaient de ses lèvres, il en aurait communiqué quelque chose à d'autres. Il aurait appris ce qui convient au roi; il aurait su «qu'une réponse douce détourne la fureur, mais que la parole blessante excite la colère» (Proverbes 15: 1); que «l'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute» (16: 18), et bien d'autres préceptes. Mais non, ceux qui flattent son orgueil, sont ceux qu'il approuve. Le conseil des jeunes gens n'est, en définitive, que celui de son propre coeur. L'orgueil marche avec le mépris du prochain; ce vil peuple ne compte pas aux yeux d'un roi qui s'exalte lui-même. Le grand Salomon, son père, lui paraît même petit en regard de sa propre grandeur. Cette parole que lui attribuent ses courtisans: «Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père» (verset 10), ne rencontre pas sa désapprobation. En tout cas, il se croit plus fort et plus énergique que lui et méprise le

peuple de Dieu. Il ne l'écoute pas; cela était amené par l'Eternel, afin d'accomplir sa parole prophétique (verset 15). Il faut que ce que Dieu a décrété, s'accomplisse.

Israël se révolte: «Quelle part avons-nous en David? Et nous n'avons pas d'héritage dans le fils d'Isaï. A tes tentes, Israël! Maintenant, David, regarde à ta maison!» (verset 16). C'était le cri de ralliement de la révolte, le cri coutumier des mécontents aux jours de David (2 Samuel 20: 1). Roboam s'enfuit; il ne lui reste que Juda et Benjamin. Pour recouvrer ce qu'il a si follement perdu, il assemble une armée de 180.000 hommes contre Israël. Mais Shemahia, le prophète, les exhorte de la part de Dieu: «Ne montez pas, et ne faites pas la guerre à vos frères, les fils d'Israël; retournez chacun à sa maison, car c'est de par moi que cette chose a eu lieu» (verset 24). Le roi et les deux tribus craignent l'Eternel et s'en retournent selon sa parole. Si seulement ils avaient continué dans ce chemin qui est le commencement de la sagesse!

Il est à remarquer combien le rôle des prophètes s'accroît avec la ruine de la royauté. Dans toute cette partie de l'histoire, nous sommes entourés de prophètes. Akhija paraît le premier, quand Salomon tombe sous le jugement de Dieu. Il y avait encore en ce temps-là un Nathan, un Jehdo, qui avait eu une vision touchant Jéroboam, fils de Nebath (2 Chroniques 9: 29). Voici Shemahia qui détourne Roboam de ses desseins guerriers. Le rôle du prophète était une grande grâce, permettant, malgré la ruine, les rapports de Dieu avec son peuple. Le prophète était avant tout le porteur de la parole de Dieu. Cette parole lui était adressée, et il pouvait dire: «Ainsi dit l'Eternel». Quiconque suivait cette parole pouvait être certain d'être bien dirigé et de trouver la bénédiction. Il en est de même pour nous qui traversons les tristes temps de la fin. Notre prophète, c'est la parole de Dieu. Dieu ne nous fait plus, comme aux temps passés, des révélations nouvelles, car il nous a tout révélé; mais quand sa Parole s'adresse à nous, respectons-la et ne nous en détournons pas. Il y a de par le monde beaucoup de faux prophètes qui prétendent en savoir bien davantage que la vraie parole de Dieu. Ils la méprisent, l'accusent de fausseté, nous disent: Ce n'est pas Dieu qui a parlé. Fermons nos oreilles à leur voix. Dieu nous a parlé, notre prophète nous a communiqué Sa pensée; n'avons-nous pas éprouvé cent fois que dans sa Parole est la vie et la sécurité de nos âmes? Eprouvons-le de nouveau; et quand le prophète nous dit: «Ainsi dit l'Eternel», faisons comme Roboam et Juda qui n'eurent pas à s'en repentir. «Ecoutons la parole de l'Eternel», et agissons «selon la parole de l'Eternel» (verset 24).

Chapitre 12: 25-33 - Jéroboam et sa politique

La division du royaume étant un fait accompli, nous abordons *l'histoire des rois d'Israël*. Celle des rois de Juda ne fait partie de notre récit que pour en expliquer certains événements ou lui servir de cadre, sauf à la fin du second livre des Rois où l'histoire indépendante des rois de Juda est poursuivie jusqu'au bout. Le second livre des Chroniques nous donne, au contraire, *l'histoire des rois de Juda*, au point de vue spécial qui caractérise ce livre.

Que va devenir maintenant ce nouveau royaume? Jéroboam avait reçu de l'Eternel une assurance conditionnelle: «Si tu écoutes tout ce que je te commanderai, et si tu marches dans mes voies et que tu fasses ce qui est droit à mes yeux, en gardant mes statuts et mes

commandements, comme a fait David, mon serviteur, alors je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable, comme je l'ai bâtie pour David, et je te donnerai Israël» (11: 38). Il n'avait donc qu'à laisser agir Dieu en sa faveur, à lui obéir, et il était assuré de «régner sur tout ce que son âme désirait». Les événements se déroulent sans qu'il ait à intervertir; mais lui se méfie, il dit en son coeur: «Maintenant le royaume retournera à la maison de David». Comme il n'a pas confiance en Dieu, il pèse les probabilités, et s'y arrête. La foi ne s'arrête *jamais* aux probabilités; je dirais même qu'elle se nourrit d'impossibilités et s'en trouve bien. Une fois admise la probabilité que le royaume retournerait à la maison de David, Jéroboam pousse plus loin son raisonnement. Il faut, pense-t-il, empêcher le peuple de monter à Jérusalem pour y offrir des sacrifices, de peur qu'il n'entre en contact avec la royauté de Juda. Le roi conclut que c'est une question de vie ou de mort: «Le coeur de ce peuple retournera à son seigneur, à Roboam, roi de Juda, et *ils me tueront*». Sa décision est prise; il faut à Israël une religion nouvelle. De cette incrédulité à la promesse de Dieu, de cette indifférence au culte de l'Eternel, sort l'établissement par Jéroboam d'un *culte national*, distinct de celui que Dieu avait institué à Jérusalem. Du moment que ce culte n'était pas celui de l'Eternel, que pouvait-il être? *Un culte d'idoles.*

Abandonner le culte du vrai Dieu, c'est tomber dans l'idolâtrie, quelque forme qu'elle puisse revêtir. En religion il n'y a pas de terme moyen. Jéroboam croit sans doute l'avoir trouvé: il n'adopte pas les faux dieux des nations environnantes, il veut établir une religion populaire pour Israël. Ne connaissant pas de coeur le Dieu qui lui avait parlé, il prend conseil avec lui-même et fait deux veaux d'or. «Voici», dit-il, «tes dieux, Israël! qui t'ont fait monter du pays d'Egypte». Il remet en honneur l'idolâtrie *juive*, pratiquée par le peuple au pied du Sināi, et qui avait attiré sur lui le jugement de Dieu. Seulement il va plus loin que l'Israël du désert; l'abandon de Dieu est plus complet: «Voici *tes dieux*», tandis que le peuple avait dit: «C'est ici *ton dieu*» (Exode 32: 4, 5). Il n'ajoute pas comme Aaron: «Demain une fête à l'Eternel!» L'Eternel est entièrement laissé de côté.

Jéroboam est un politique habile. Il place un veau à Béthel, sur la limite de Juda, l'autre à Dan, frontière nord du territoire. Il organise son culte sur le modèle du culte prescrit par la loi de Moïse. «La maison des hauts lieux», remplace le temple; la sacrificature prise d'entre les fils de Lévi, est remplacée par «des sacrificateurs pris d'entre toutes les classes du peuple». Comme Israël avait sa fête des tabernacles, Jéroboam établit aussi une fête, mais un mois plus tard. Correspondant à l'autel d'airain, il dresse un autel à Béthel, le place devant l'idole, et au lieu de l'holocauste y fait fumer l'encens (versets 31-33). Il avait «imaginé cela dans son propre coeur!»

Ainsi, malgré ses formes extérieures trompeuses, cette religion était l'abandon complet du culte de l'Eternel; un instrument politique entre les mains du gouvernement. Bercées de fausses apparences, les âmes étaient retenues loin du vrai Dieu, et le roi de la lignée de David devenait un étranger pour elles.

Ne pourrions-nous pas trouver des *principes* semblables dans les religions de nos jours? Sont-elles basées sur la foi en la parole de Dieu, ou sur des pratiques n'ayant qu'une vague

ressemblance avec le culte de Dieu, religion arbitraire, culte volontaire, abandon de la maison de Dieu, de l'Assemblée du Dieu vivant, négation du culte rendu par l'Esprit, les fonctions sacerdotales confiées à d'autres qu'aux vrais adorateurs, l'efficace du sacrifice remplacée par le parfum, en sorte qu'on vient adorer et qu'on prétend s'approcher de Dieu, sans avoir été racheté par le sang de l'Agneau! Sans doute, pas d'idolâtrie proprement dite, comme dans le faux culte de Jéroboam, mais nous savons par la Parole qu'elle ne tardera pas à faire partie de la religion sans vie qui caractérise aujourd'hui la chrétienté professante, et que cette dernière, laissée à elle-même, sans liens avec Christ, faisant de la religion affaire d'intelligence, non de conscience et de foi, finira par retourner aux idoles et se prosternera devant l'oeuvre de ses mains.

Chapitre 13 - L'homme de Dieu et le vieux prophète de Béthel

Un homme de Dieu, un nouveau prophète, vient de Juda où l'Eternel conservait encore une lampe à David. Il arrive à Béthel, pour prophétiser contre Israël, au moment même où le royaume des dix tribus venait de se constituer.

«Jéroboam se tenait près de l'autel pour faire fumer l'encens» (verset 1). Lui qui avait *fait* la sacrificature et y *consacrait quiconque le désirait* (verset 33), ne pouvait l'avoir, cela se comprend, en bien haute estime. Subordonné à l'autorité royale, le sacerdoce était devenu un instrument politique entre ses mains, et que le roi s'arrogeât le droit d'en accomplir les rites selon son bon plaisir, n'avait rien d'étonnant.

L'homme de Dieu crie *contre l'autel* (verset 2), non pas contre l'idole. Ce qui est plus haïssable aux yeux de Dieu que toute autre chose, c'est que l'homme s'imagine pouvoir remplacer son autel. Il est *unique*, Dieu l'a proclamé devant tous. Les croyants ont *un* autel, Christ, l'Agneau de Dieu (Hébreux 13: 10). Dieu jugera les hommes impies qui veulent placer un autre autel à côté du sien. Un culte établi par l'homme ne peut subsister toujours; le jugement divin tombera sur lui, comme sur la prostituée de l'Apocalypse. Mais Dieu ne le détruira pas, sans immoler en même temps sur leur autel les sacrificateurs de ce culte profane. L'homme de Dieu annonce, en l'appelant par son nom 350 ans à l'avance, un roi de la semence de David, Josias, qui renversera les hauts lieux d'Israël (verset 2); il donne un signe immédiat de ce qui arrivera plus tard: l'autel se fend et sa cendre est répandue.

La main de celui qui avait établi ce système odieux, cette main qui s'étendait contre l'homme de Dieu pour le saisir, devient sèche, au moment où le roi pensait supprimer le témoin de l'Eternel et sa parole. Cette main qu'il ne peut ramener à lui, reste étendue dans son geste menaçant contre le prophète et contre Dieu lui-même, comme un monument de son impuissance; mais, sur la demande du roi, l'homme de Dieu intercède afin que le jugement soit momentanément écarté, et que même un Jéroboam ait encore du temps pour se repentir (verset 6).

Dieu montre ici qu'il est Dieu; il préserve ses bien-aimés, ses témoins, et prend leur défense. Il est pour nous, comme il l'était pour son prophète, et qui sera contre nous? Quelle sécurité pour le témoignage! Nous n'avons rien à craindre quand Dieu nous envoie. Personne,

même celui qui possède ici-bas l'autorité suprême, ne peut nous saisir, et si ce pouvoir lui est laissé, ce n'est que dans la mesure où, par lui, seront accomplis les desseins de Dieu. Il en fut ainsi pour Elie, pour les apôtres Pierre, Jean, Paul et tous les serviteurs du Seigneur.

La valeur de l'homme, par lequel Dieu rend témoignage, entre si peu en ligne de compte, que le prophète n'est pas même nommé dans ce récit. Il est simplement un *homme de Dieu*, mais quel titre! L'homme de Dieu est un serviteur qui le représente devant les hommes et sur lequel Dieu empreint son caractère. Cet homme parle pour Dieu, comme ses oracles. Fonction auguste et solennelle, mais qui réduit l'homme à néant et lui ôte toute confiance en la chair. Moïse, David, sont appelés des hommes de Dieu; ce nom est aussi appliqué aux prophètes en un temps de ruine. Timothée était un homme de Dieu. 2 Timothée 3: 17, nous montre qu'il était préparé pour son mandat par la Parole; 1 Timothée 6: 11, qu'il ne pouvait le remplir qu'en mettant d'accord sa vie et sa conduite avec ce qu'il annonçait.

La violence du roi s'était retournée contre lui, mais Satan ne se tient pas pour battu; il entre en scène, et cherche à se servir de Jéroboam comme d'instrument. «Viens avec moi à la maison», dit le roi, «et rafraîchis-toi, et je te donnerai un présent» (verset 7). Gardons-nous des offres, bien plus que des menaces du monde... Si l'homme de Dieu avait accepté le témoignage de reconnaissance du roi, c'eût été de sa part un acte de désobéissance qui aurait déshonoré l'Eternel. Jéroboam, sans doute, ignorait ce que Dieu avait interdit à son prophète, mais Satan le savait bien. Une chose dont le roi profane pouvait se rendre compte, c'est que l'homme de Dieu, acceptant son hospitalité et son présent, se liait en quelque mesure avec lui, qui avait déshonoré l'Eternel, et déclarait tacitement que les choses n'étaient pas aussi graves qu'il l'avait pensé d'abord. Par là, tout témoignage était annulé et Satan le savait bien. Mais le prophète reste fidèle; il suit l'exemple d'Abraham avec le roi de Sodome et n'accepte rien; il obéit à la parole de l'Eternel et n'est pas tenté par les plus grands avantages temporels: «Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais pas avec toi; et je ne mangerai pas de pain et je ne boirai pas d'eau dans ce lieu. Car il m'est ainsi commandé par la parole de l'Eternel, disant: Tu ne mangeras pas de pain, et tu ne boiras pas d'eau, et tu ne t'en retourneras point par le chemin par lequel tu es allé» (versets 8, 9).

Qu'il comprenne ou ne comprenne pas ce dont l'Eternel l'a chargé, le chemin du prophète est simple: Dieu lui a parlé; il *doit* obéir. Il ne doit pas retourner par le même chemin; ce serait marcher en sens inverse de sa mission. Revenir en arrière, c'eût nier que les voies de Dieu soient sans repentance. Et le prophète obéit (verset 10).

Il y avait à Béthel un vieux prophète qui n'y demeurait pas par ordre de Dieu, car l'Eternel ne l'employait pas à son service, mais s'y était établi avec sa famille. Peut-être, probablement même, n'avait-il rien à faire avec le faux culte de Jéroboam, mais sa *seule présence* à Béthel était une sanction de ce qui s'y passait, chose qu'avait comprise pour lui-même le prophète de Juda. Qu'il le voulût ou ne le voulût pas, le vieux prophète était associé au mal, et cette association avait pour résultat que lui, prophète, n'était pas dans le secret des pensées de Dieu. Il les apprend par d'autres, par ses fils qui lui rapportent les paroles de l'Eternel. Dieu ne manifeste ni Lui, ni ses pensées, à un serviteur qui se trouve en des associations qui le

déshonorent. Aucune révélation ne lui était faite; un autre était employé, tandis, que lui restait stérile pour l'oeuvre de l'Eternel. Comment prophétiser contre Béthel, quand on s'est accoutumé à y vivre?

Chose plus sérieuse encore. Ce vieux prophète devient un instrument de ruine pour le témoin de Dieu (versets 11-19). Quel intérêt avait-il donc à agir ainsi envers lui? celui-ci: si l'homme de Dieu l'écoutait, c'était comme une sanction divine sur sa position à Béthel.

Pareille chose arrive aussi de nos jours. Plus d'un serviteur qui devrait être séparé du mal, entre en association avec un autre serviteur qui ne l'est pas, dans le lieu même où Dieu est déshonoré. Le vieux prophète ne pense pas aux conséquences qui résulteront pour son frère, de l'infidélité dans laquelle il l'engage. Une fausse position nous rend égoïstes et nous fait manquer de droiture.

Le vieux prophète rejoint l'homme de Dieu sur le chemin qui l'éloignait de Béthel. A sa question: «Viens avec moi à la maison, et mange du pain», ce dernier répond tout aussi catégoriquement qu'à Jéroboam (versets 16, 17). «Moi aussi», répond le vieux prophète, «je suis prophète comme toi, et un ange m'a parlé par la parole de l'Eternel, disant: Fais-le revenir avec toi à ta maison, et qu'il mange du pain et boive de l'eau» (verset 18), et la Parole ajoute: *«Il lui mentait»*. Mais comment l'homme de Dieu pouvait-il prêter un instant l'oreille à ce mensonge? Comment pouvait-il supposer qu'il y eût des contradictions dans la parole que Dieu lui adressait?

Et cependant, c'est ce que nous affirment les chrétiens infidèles pour justifier à leurs propres yeux leur mauvaise marche. Chacun, nous disent-ils, comprend la Parole diversement. «Moi aussi je suis prophète!» Mais non, grâce à Dieu, sa volonté ne peut être comprise *que d'une manière*, et qui la comprendra, si ce n'est celui qui se sépare du mal en obéissant à la Parole?

En faisant appel à l'affection fraternelle, le vieux prophète réussit, là où l'offre du roi avait été repoussée. «Il retourna avec lui, et mangea du pain dans sa maison et but de l'eau» (verset 19). C'était un homme pieux et respectable que le vieux prophète. Pourquoi l'homme de Dieu ne croirait-il pas ce qu'il dit? Mais, quelle que soit sa piété, la parole d'un homme aurait-elle plus de poids que la parole de Dieu? Le prophète de Juda se trouve lié par l'âge, par l'autorité de son frère le prophète, par sa sympathie pour lui. Demandons-nous sérieusement quel rôle ces liens jouent dans notre vie religieuse, quand la question de l'obéissance à la Parole est placée devant nous.

Le vieux prophète est rudement châtié de son mensonge (versets 20-22), car il devient l'instrument de Dieu pour prononcer, contre son gré, la condamnation de son frère qui s'était fié à sa parole. Il est obligé de juger sur un autre le mal qu'il a fait lui-même. «Parce que tu as été rebelle à la parole de l'Eternel, et que tu n'as pas gardé le commandement que l'Eternel, ton Dieu, t'avait commandé, et que tu es retourné, et que tu as mangé du pain et que tu as bu de l'eau dans le lieu dont il t'avait dit: Tu n'y mangeras pas de pain et tu n'y boiras pas d'eau, ton cadavre n'entrera pas dans le sépulcre de tes pères» (versets 21, 22). Si le mensonge du

vieux prophète était châtié, combien plus la désobéissance de l'homme de Dieu que son office et la révélation de l'Eternel mettaient en relation plus intime avec Lui.

Qui donc se reconnaîtra dans les traits de l'homme de Dieu? «Tu as été *rebelle*», lui dit l'Eternel. Qui se reconnaîtra dans les traits du vieux prophète? «Es-tu prophète, toi aussi?» Eh bien! le moment viendra où tu prononceras la malédiction sur ta propre oeuvre et le châtement sur ceux que tu as entraînés! Et que te restera-t-il à toi? Sera-ce une couronne?

(Versets 23-26). Le *serpent*, déguisé en ange de lumière, avait séduit l'homme de Dieu. Il trouve le lion sur son chemin. Les circonstances extraordinaires de sa mort obligent chacun à reconnaître l'intervention divine. Il n'est pas permis au lion de faire autre chose que d'accomplir la parole de l'Eternel. Le vieux prophète, instrument de la chute de son frère, est le témoin des conséquences de cette chute. Comme cela devait atteindre sa conscience et remplir son âme de douleur et de deuil! (verset 29). Son oeuvre est réduite à néant et jugée, mais Dieu s'en sert pour le ramener; lui-même n'est pas perdu. «Quand je mourrai», dit-il à ses fils, «vous m'enterrez dans le sépulcre où l'homme de Dieu est enterré; placez mes os à côté de ses os. Car la parole qu'il a criée par la parole de l'Eternel contre l'autel qui est à Béthel et contre toutes les maisons des hauts lieux qui sont dans les villes de Samarie, arrivera certainement» (versets 31, 32). Il est restauré dans son âme avant de mourir et scelle de son propre témoignage celui de son frère contre l'autel de Béthel, étendant ce témoignage à tous les hauts lieux des villes de Samarie. Quoi qu'il en soit de notre infidélité, Dieu ne veut pas rester sans témoignage. Le plus faible, le plus coupable d'entre vous, s'il se repent, peut en devenir le porteur. Dans sa mort, le vieux prophète témoigne de son association avec l'homme de Dieu (verset 31).

Mais aucun témoignage n'arrête la carrière idolâtre de Jéroboam (versets. 33, 34). La religion qu'il a inventée lui tient plus au coeur que la parole de l'Eternel; et cependant cette Parole infallible lui avait tout déclaré d'avance par la bouche d'Akhija. Il avait pu la contrôler par les faits, en avait reçu les bénédictions sans résultat pour son âme; il va faire connaissance avec ses jugements.

Chapitre 14 - Jéroboam et le prophète Akhija

«Dans ce temps-là, Abija, fils de Jéroboam, fut malade» (verset 1); c'était un coup des plus sensibles, et une cause de grande angoisse, pour le roi. Si ce fils chéri, son successeur, vient à mourir, quel sera le sort de cette monarchie dont il a cru s'assurer la possession par tant d'habileté? car Jéroboam était ce que les hommes appellent un grand politique. Il avait d'autres fils, sans doute, mais celui-ci, l'héritier, jouissait de la faveur de Dieu et du peuple. C'est ainsi qu'est manifestée la folie des combinaisons humaines qui se font en dehors de Dieu. L'Eternel avait assuré le royaume à Jéroboam, mais ce dernier avait préféré se l'assurer à lui-même en abandonnant l'Eternel. Il lui fallait apprendre si son chemin était le chemin de la sagesse. Il n'avait pas compté avec la mort; ses plans n'admettaient pas la seule chose à laquelle *les hommes* ne peuvent jamais échapper, et ils étaient tout près d'être réduits à néant.

Que faire? Il se souvient du prophète «qui a dit de lui qu'il serait roi sur ce peuple» (verset 2). Lui sait les choses; «il te dira ce qui arrivera à l'enfant». Jéroboam reconnaît l'habileté de l'homme de Dieu, et pense que ce dernier peut lui venir en aide. Une chose lui fait défaut, qui manque toujours à l'âme inconverte, le sentiment d'avoir à faire avec Dieu; il ne lui vient pas à la pensée que c'est devant Lui qu'il va se trouver. S'il en était autrement, pourrait-il engager sa femme à se déguiser? Non, même ce roi profane ne pourrait supposer qu'on se cache à Dieu au moyen d'un travestissement. Mais Dieu n'étant pas devant sa pensée, le lien entre le prophète et l'Eternel lui échappe. Ce que l'homme de Dieu avait dit, s'était réalisé; il valait donc la peine de le consulter; Jéroboam en ferait à peu près autant avec un diseur de bonne aventure. «Déguise-toi», dit-il à sa femme, et qu'on ne sache pas que tu es la femme de Jéroboam». Il avait en effet de bonnes raisons pour cela. Que dirait son peuple si lui, le chef qui avait créé de toutes pièces une nouvelle religion, retournait aux représentants de l'ancienne, aux prophètes de l'Eternel, pour chercher secours et lumière auprès d'eux? Et puis, n'avait-il pas appris à ses dépens que ces prophètes n'étaient pas bien disposés pour lui? Peut-être Akhija qui avait dit autrefois du bien de lui, serait-il plus favorable... A tout hasard, déguise-toi, dit-il, et porte-lui quelques présents, non pas en rapport avec la dignité d'une reine, ce qui nous trahirait, mais enfin un présent est toujours de saison quand on va consulter un prophète...!

Akhija était resté dans sa ville, sur le territoire d'Ephraïm. Il est appelé Akhija le Silonite (11: 29; 12: 15). Il convenait à Dieu d'avoir aussi son prophète en Israël, mais d'autre part comme cet endroit convenait bien au prophète de l'Eternel! C'était à Silo que le tabernacle était resté pendant la longue période des juges et sous la sacrificature d'Eli. On pouvait s'en souvenir en Israël, maintenant qu'on ne montait plus au temple de Jérusalem. Il restait du moins aux fidèles, obligés de demeurer parmi les dix tribus, le souvenir du culte d'autrefois, des bénédictions initiales qui s'attachaient à la présence du tabernacle à Silo. «Allez», dit l'Eternel, «à mon lieu qui était à Silo, où j'ai fait demeurer mon nom au commencement...» (Jérémie 7: 12). Un homme de foi ne devait pas oublier que le nom de l'Eternel avait demeuré là, et pouvait par conséquent y demeurer aussi. Dans les circonstances fâcheuses d'Israël, Akhija n'avait peut-être pas plus d'occupation à Silo que jadis le vieux prophète à Béthel, mais il y était séparé de l'idolâtrie, et apte à recevoir les communications du Dieu qui y avait fait demeurer son nom. Qu'il est bon, en des jours de ruine, de se souvenir de ces choses premières! On y retrouve toujours Dieu, car si ses voies changent suivant les époques, jamais lui-même ne change. Aux lieux où il a fait demeurer son nom au commencement, il peut encore se révéler à l'âme fidèle.

Akhija demeurait à Silo, dans l'attente. En apparence tout était contre lui; comment pouvait-il être encore utile dans le service? «Il ne pouvait voir, car ses yeux étaient fixes, à cause de son âge», mais les yeux appesantis du prophète ne troublaient pas, comme chez Eli, sa vue spirituelle. C'est qu'il restait directement en rapport avec l'Eternel. Dieu lui parle, lui révèle qui va se présenter devant lui, pour quel but, et que ce sera sous un déguisement (verset 5). Tout cela, la vue charnelle d'Akhija ne pouvait le distinguer, mais, par grâce,

l'Eternel lui avait donné sa propre vue. Lui avait tout vu, Lui voyait dans le présent et dans l'avenir. Akhija sait et voit, parce que l'Eternel sait et voit. Une pareille bénédiction ne se rencontre que dans la communion du coeur avec Dieu. Puisse-t-elle être toujours la nôtre! Ce ne sont pas nos infirmités qui empêchent les communications divines d'arriver jusqu'à nous, c'est notre mondanité et notre désobéissance. Dieu se plaît aux vases infirmes quand le coeur lui est fidèle, et les plus faibles (Paul en était publiquement le témoin) reçoivent dans ce monde les révélations les plus précieuses.

«*Je suis envoyé vers toi*», dit Akhija à la femme de Jéroboam, «pour t'annoncer des choses dures» (verset 6). Comme il ne peut aller à la femme du roi, Dieu la lui amène, Lui qui avait tout ordonné, depuis la maladie de l'enfant, jusqu'aux pensées et aux décisions de Jéroboam, pour mettre ce dernier en présence de la Parole que l'Eternel envoyait contre lui par le prophète. «Tu n'as pas été comme mon serviteur David, qui gardait mes commandements et marchait après moi de tout son coeur, pour ne faire que ce qui est droit à mes yeux» (verset 8). David aurait-il pu parler ainsi de lui-même? Non — ni lui, ni aucun homme. Mais Dieu l'avait discipliné, comme un fils qu'on avoue, et la discipline avait porté ses fruits. En vertu du sacrifice, Dieu avait pu passer par-dessus le péché de son serviteur, ne plus jamais s'en souvenir, et ne considérer que les fruits produits dans son coeur, Sa propre oeuvre, en laquelle il pouvait trouver son plaisir. Mais à Jéroboam, il dit: «Tu as fait ce qui est mauvais, plus que tous ceux qui ont été avant toi, et tu es allé et t'es fait d'autres dieux, des images de fonte pour me provoquer à colère, et *tu m'as jeté derrière ton dos*» (verset 9). Jéroboam s'était passé de Dieu, l'avait méprisé comme un objet de nul usage. En est-il autrement aujourd'hui? L'homme se passe de Dieu comme d'une «quantité négligeable» il le bannit de sa vie, le jette derrière son dos de manière à ne plus le voir. Ce qu'il a *devant lui*, c'est la poursuite de ses plans, de son ambition et de son bien-être, ce qu'il a derrière, lui, il n'y pense pas. Mais il arrive un moment où, comme Jéroboam, il lui faut se retourner et rencontrer face à face le Dieu qu'il n'a rien estimé. Alors il entend cette parole terrible: «J'ôterai la maison de Jéroboam *comme on ôte le fumier*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus *rien*» (verset 10). Dieu le jettera aux chiens et aux oiseaux des cieux. Voilà pour l'avenir. Mais pour le présent, la mort est à la porte: «Quand tes pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra» (verset 12).

Il mourra! Quel jugement sur Jéroboam... — Quelle grâce pour l'enfant! Il était un élu de l'Eternel. «En lui seul, dans la maison de Jéroboam, a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Eternel» (verset 13). Les yeux, le coeur de Dieu reposaient sur ce faible rejeton d'une race vouée à la destruction. Là aussi, Dieu avait un résidu selon l'élection de grâce. Le royaume des cieux appartenait à ce jeune enfant. Il ne pouvait rester en Israël; Dieu voulait le sortir de la scène du jugement pour l'avoir avec Lui. C'était un juste. «Le juste périt, et personne ne le prend à coeur; et les hommes de bonté sont recueillis, sans que personne comprenne que le juste est recueilli de devant le mal. Il est entré dans la paix» (Esaïe 57: 1). Ainsi furent recueillis les justes, contemporains de Noé, à la veille du déluge; ainsi le seront les saints, au jour prochain de la venue du Seigneur: «Je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10).

«Mais quoi?... déjà maintenant!» Oui, le jugement est à la porte; il n'y a plus de délai. Ah! si les consciences des hommes pouvaient être atteintes avant qu'il soit trop tard!... Déjà maintenant! Comme cela rappelle la parole de l'Apocalypse: «Le temps est proche. Que celui qui est injuste commette encore l'injustice; et que celui qui est souillé se souille encore...» (Apocalypse 22: 11).

Mais le peuple aussi devait être jugé (versets 15, 16), non pas seulement parce que son roi l'avait séduit, mais parce qu'il avait péché lui-même, car «ils se sont fait des ashères, provoquant l'Eternel à la colère». Il devait être jugé selon le principe exprimé en Romains 5: 12: «Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à *tous* les hommes, en ce que *tous* ont péché...»

Dès ce moment l'histoire de Jéroboam est close. Les chroniques des rois d'Israël ont pu l'enregistrer, mais Dieu la passe sous silence. S'il en mentionne quelque chose au second livre des Chroniques, c'est en vue du caractère d'Abija, successeur de Roboam (*). Nadab, fils de Jéroboam succède à son père.

(*) C'est à dessein que nous ne rapprochons pas du nôtre le récit de 2 Chroniques. Il est préférable de laisser les faits parler à la place même où Dieu les enregistre. En agissant autrement, on serait en danger de confondre des principes qui doivent rester distincts, et de perdre une partie de la bénédiction que Dieu a attachée à chaque livre de sa Parole. Ainsi, sauf pour les détails, ce qui nous est déjà arrivé, nous nous abstenons de commenter ici ce que Dieu ne nous a pas donné dans les livres des Rois.

Nous avons en quelques mots (versets 21-31) l'histoire de Roboam, roi de Juda. Il ne semble pas que lui-même ait introduit l'idolâtrie dans son pays. C'était plutôt le fait du peuple (verset 22), mais Roboam, en laissant le mal s'établir dans le royaume, est tout aussi coupable que Juda, parce qu'il est responsable de la conduite de ce dernier (conf. 2 Chroniques 12: 1, 2, 14). Sa mère, est-il répété deux fois (versets 21, 31), était Naama, une Ammonite. Comment ce fait n'aurait-il pas influé sur le péché de Juda, puisque Salomon avait bâti des hauts lieux à Moloc, l'abomination des fils d'Ammon, à cause de cette femme, ou de ses compatriotes, s'il y en avait parmi les femmes du roi? L'idolâtrie va de pair avec la corruption la plus horrible (verset 24. Romains 1), et de telles choses avaient lieu au milieu du peuple de Dieu! Dieu avait détruit les «villes de la plaine» et chassé, devant son peuple, ces nations dont l'iniquité était arrivée à son comble. Que devait-il faire à Juda?

Shishak, roi d'Egypte, monte contre Jérusalem (versets 25-28). Toute la prospérité de Salomon, les trésors du temple, les richesses de la maison du roi, les boucliers d'or de sa garde, tout s'en est allé, et si vite! En moins de dix-sept ans, le royaume du fils de David effondré, toute sa gloire jetée à terre, foulée aux pieds! L'or a disparu, l'airain seul est encore laissé (verset 27).

Abijam, fils de Roboam, règne à sa place.

Chapitre 15 - Nadab et Baësha, rois d'Israël. Abijam et Asa, rois de Juda

Abijam ou Abija (2 Chroniques 13), fils de Roboam, commence à régner sur Juda, la dix-huitième année de Jéroboam, roi d'Israël. Sa mère était Maaca, fille d'Absalom. La mère d'Absalom avait nom Maaca (2 Samuel 3: 3); il est naturel que ce nom se soit perpétué dans la famille. Cette Maaca, mère d'Abija, devait être elle-même la petite-fille d'Absalom, ce dont ferait foi 2 Chroniques 13: 2. Au verset 10, Maaca est appelée la mère d'Asa, fils d'Abija, selon la coutume juive, quoiqu'elle fût sa grand-mère. Cette femme était un digne pendant de Naama, mère de Roboam, une Ammonite. Nous verrons au cours de ces livres combien le caractère des mères et leur origine ont d'influence sur leurs enfants. Une mère pieuse voit prospérer ses fils autour d'elle. L'apôtre Paul rappelle à Timothée son ascendance bénie, «la foi sincère... qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs, et dans ta mère Eunice, et, j'en suis persuadé, en toi aussi» (2 Timothée 1: 5). Les enfants de la «dame élue» marchaient dans la vérité (2 Jean 4). Nous noterons d'autres faits semblables, en parcourant les Rois et les Chroniques.

Nous trouvons ici la contrepartie de ce que nous venons de dire. Une mère profane ou mondaine est d'autant plus dangereuse pour le développement moral de ses enfants que, selon l'ordre divin, dans la nature et les relations, la responsabilité de conduire leur jeunesse lui est naturellement confiée. C'est ainsi que, pendant ses trois ans de règne, Abijam marcha dans tous les péchés de son père. «Toutefois,» est-il dit, «à cause de David, l'Eternel, son Dieu, lui donna une lampe à Jérusalem, établissant son fils après lui, et faisant subsister Jérusalem» (verset 4). Dieu se souvient de David et de son obéissance, alors même qu'il s'était détourné de la droiture dans l'affaire d'Urie, mais, après l'amère discipline qu'elle avait rendu nécessaire, son âme restaurée avait retrouvé la communion avec son Dieu. L'Eternel n'oubliait pas ces choses, aussi voyons-nous, à cause de David, le successeur et fils d'Abijam, Asa, suscité comme un vrai témoin de Dieu en Juda. C'était la grâce de Dieu qui pouvait le faire, non les mérites de l'homme, et cela d'autant plus qu'Asa était placé sous la même influence féminine que son père. Sa grand-mère Maaca cherche sous son règne à favoriser la pratique de l'idolâtrie, mais la foi d'Asa combat cette influence, la réprouve et l'anéantit, afin que les droits de l'Eternel soient reconnus en Juda. Maaca occupait la position de reine, peut-être de mère régente, à la cour d'Asa. Ce dernier dépouille de sa dignité et de son prestige celle qui, en face du zèle de son petit-fils pour faire disparaître l'idolâtrie, avait osé et voulu la rétablir dans ce qu'elle avait de plus corrompu.

Le règne d'Asa fut long et particulièrement béni; il dura quarante et un ans, dépassant ainsi ceux de David et de Salomon. Les Chroniques nous racontent en détail toute la fidélité dont il fit preuve. La Parole le considère plutôt ici au point de vue de sa responsabilité. La fin de son règne est marquée par un manque de foi bien répréhensible. Baësha, roi d'Israël, monte contre Juda, et commence à bâtir Rama dans le but d'enfermer Asa dans son royaume sans qu'il en pût sortir (verset 17). Pour s'opposer à ce dessein, Asa s'appuie sur Ben-Hadad, roi de Syrie, lui envoie des présents, recherche son alliance, et se sert de lui pour éloigner Baësha. Ce plan réussit en apparence: le roi d'Israël abandonne Rama dont les matériaux sont

dispersés. Mais quelle infidélité chez ce roi pieux qui avait vaincu Zérah, l'Ethiopien, avec son armée d'un million d'hommes (2 Chroniques 14: 9), de ne pas remettre ses intérêts à l'Eternel. L'alliance avec le monde nous procure d'abord des avantages, mais ensuite nous en goûtons les fruits amers. Cette conduite d'Asa n'est pas condamnée sévèrement ici, comme dans les Chroniques, parce que les rois de Juda ne forment pas le sujet spécial dont l'Esprit de Dieu s'occupe. Mais qu'il est triste, ce mot dans la bouche d'un roi pieux: «Il y a alliance entre moi et toi, entre mon père et ton père!» (verset 19). Abijam avait marché «dans tous les péchés de son père», et voici qu'Asa s'identifie avec lui. Son père s'était allié avec les ennemis du peuple de Dieu; Asa reconnaît et recherche cette alliance!

«Asa s'endormit avec ses pères» (verset 24), parole dite aussi de Jéroboam, de Roboam et de tant d'autres. Cela peut être une faveur spéciale, car le contraire est dit de certains rois impies ou de leur descendance (conf. 14: 11) mais cette faveur est bien loin de signifier que l'Eternel prît plaisir en eux, ou qu'ils aient trouvé au delà de la tombe le bonheur que leurs cœurs avaient en vain désiré dans ce monde. Il en est ainsi partout ici-bas. Les fils sont ensevelis auprès de leurs pères; ils meurent, si l'on ose s'exprimer ainsi, d'une mort normale, sans qu'on puisse en tirer une conclusion consolante pour leur avenir éternel.

«Au temps de sa vieillesse, il fut malade des pieds» (verset 23), et là encore Asa montra son manque de confiance en Dieu: «Dans sa maladie, il ne rechercha pas l'Eternel, mais les médecins» (2 Chroniques 16: 12). Un acte d'indépendance non jugé (conf. 2 Chroniques 16: 9, 10), entraîne nécessairement un autre; en même temps, le jugement de Dieu tombe sur ceux qui, au lieu de porter son témoignage, ont préféré chercher l'alliance, l'appui et les secours du monde.

Pour ne pas interrompre le récit des événements du règne d'Asa l'attaque de Baësha, quoique de beaucoup postérieure, avait été mentionnée au verset 17. La Parole revient en arrière au verset 25, et nous parle de Nadab, fils de Jéroboam, qui commença à régner sur Israël la deuxième année d'Asa. Son règne dura deux ans; ce court espace de temps suffit pour prouver son iniquité. La parole de l'Eternel contre Jéroboam s'accomplit à l'égard de son fils et de toute sa famille (conf. 14: 14). Baësha conspira contre lui, le frappa, le mit à mort à Guibbethon, et régna à sa place, la troisième année d'Asa, roi de Juda. «Et il arriva que quand il fut roi, il frappa toute la maison de Jéroboam; il ne laissa de Jéroboam personne qui respirât, jusqu'à ce qu'il eût détruit sa maison, selon la parole de l'Eternel, qu'il avait dite par son serviteur Akhija, le Silonite, à cause des péchés de Jéroboam, qu'il avait commis et par lesquels il avait fait pécher Israël, par sa provocation, par laquelle il avait provoqué l'Eternel, le Dieu d'Israël» (versets 29, 30). Baësha régna vingt-quatre ans et fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel.

Tout ce récit plein de guerres et de cruautés, succède au règne de paix de Salomon, clos si vite à cause de l'infidélité du roi et de son peuple. «Il y eut guerre entre Roboam et Jéroboam tous les jours de sa vie» (verset 6). «Il y eut guerre entre Asa et Baësha, rois d'Israël, tous leurs jours» (versets 16), et le verset 32 répète encore la chose. C'est un des principaux symptômes du déclin. La guerre est déclarée, une guerre acharnée entre gens issus d'une même race.

Roboam avait été sur le point de l'entreprendre, mais, averti par l'Eternel, il s'était désisté. Les rois d'Israël sont ensuite les auteurs de la guerre, car ils sentent leur position compromise par le maintien du témoignage de Dieu en Juda. Une nation qui, ayant connu le vrai Dieu, est devenue idolâtre, ne peut le supporter si près d'elle. Elle le hait et lui fait une guerre acharnée.

Chapitre 16 - En pleine déchéance

Les prophètes de l'Eternel se multiplient sous ces règnes néfastes. Nous avons vu d'abord Akhija, le Silonite prophétisant à Jéroboam qu'il serait roi sur les dix tribus (1 Rois 11: 29), puis annonçant au même roi la mort de son fils et l'anéantissement de sa race (chapitre 14). Après lui Shemahia, le prophète de Roboam, engageant le roi et son peuple à ne pas combattre leurs frères, les fils d'Israël (1 Rois 12: 22; 2 Chroniques 11: 2); seule chose qui convint à ceux, qui gardaient encore la lampe de David. Eux, les témoins de l'Eternel, devaient accepter la division comme conséquence de leur péché, et s'en remettre à Dieu qui saurait y remédier quand son jugement, après avoir eu son cours, aurait porté des fruits. Et c'est pourquoi Akhija avait dit à Jéroboam: «J'humilierai la semence de David à cause de cela, seulement pas à toujours» (11: 39). Avant ces prophètes, Jehdo, le voyant, avait prophétisé sous le règne de Salomon contre Jéroboam (2 Chroniques 9: 29), sans parler de Nathan, dont le rôle fut si marqué aux jours de David et au début du règne de son fils (*). Enfin Azaria, fils d'Oded, encourage Asa, roi de Juda, à restaurer le culte du vrai Dieu, après sa victoire sur Zérakh, l'Ethiopien (2 Chroniques 15: 1, 8).

(*) Voyez encore sur Jehdo 2 Chroniques 12: 15; 13: 22.

Tous ces prophètes étaient proprement des prophètes de Juda, car même Akhija, le Silonite, prophétise d'abord à Jéroboam, près de Jérusalem, et ne se trouve sur le territoire des dix tribus que par le fait de la division du royaume. Il en est de même de «l'homme de Dieu de Juda» qui prophétise contre Jéroboam au chapitre 13. Nous ne parlons pas du «vieux prophète» de ce même chapitre 13, retenu à Béthel par son infidélité.

Hanani, prophète de Juda (2 Chroniques 16: 7), prophétise contre Asa qui avait appelé à son secours Ben-Hadad, roi de Syrie, contre Baësha, roi d'Israël. Malgré la réussite apparente de cette ligue, Hanani annonce au roi qu'il aurait désormais des guerres et non le repos espéré dans l'alliance avec le monde. Le pieux Asa, irrité de la répréhension divine, s'oppose à l'Eternel en jetant son prophète en prison!

Après Hanani apparaît Jéhu, son fils. Il est prophète en Israël aussi bien qu'en Juda. Il prophétise contre Baësha, roi d'Israël, ennemi d'Asa, mais aussi contre Josaphat, roi de Juda, ami d'Achab (2 Chroniques 19: 2; 20: 34), car deux choses sont également coupables aux yeux de l'Eternel, la haine du monde contre ses enfants, l'amitié de ses enfants pour le monde.

Jéhu prophétise contre Baësha qui a frappé la maison de Jéroboam, annonçant qu'il lui arrivera ce qui est arrivé à ce dernier: «Celui de la maison de Baësha qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui de sa maison qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (verset 4; conf. 14: 11). Cependant Baësha, comme Jéroboam, «s'endort avec ses pères» et «le reste de ses actes, et ce qu'il fit, et sa puissance, cela n'est-il pas écrit

dans le livre des chroniques des rois d'Israël?» (versets 5, 6). La mention des chroniques des rois d'Israël, ou de celles des rois de Juda, revient très souvent dans ces livres. Ces chroniques se rédigeaient au cours du règne de tous les souverains d'alors, soit Juifs, soit gentils. Elles n'ont rien à faire avec la parole de Dieu. Ce qu'il n'a pas plu à l'Eternel de consigner ou d'interpréter, se trouvait consigné là. Ces chroniques se sont perdues; peut-être en retrouvera-t-on des fragments quelque jour. Le croyant n'en a nul besoin; la parole de Dieu lui reste; c'est là, dans le récit de Dieu, qu'il trouve tout ce qui lui est nécessaire, ainsi que l'appréciation divine des hommes, des faits et des choses. Certains actes peuvent être relatés dans des écrits non inspirés, et même avec une grande exactitude, mais ces actes ne sont jamais accompagnés que d'une appréciation humaine. Bien plus, des hommes de Dieu, des prophètes, des voyants, peuvent être employés à rédiger des chroniques, à confectionner des registres généalogiques, à écrire des commentaires (2 Chroniques 12: 15; 13: 22); ces écrits ne sont pas la parole inspirée de Dieu. Malgré leur intérêt humain, ils n'ont *aucune* importance pour la manifestation de la vérité de Dieu. Aussi ont-ils disparu, tandis que la parole de Dieu restait. Quand ils existaient, ils rendaient témoignage à la divinité de cette Parole et à la réalité des faits qui y étaient consignés; maintenant qu'ils ont disparu, ils n'ont d'autre témoignage que leur mention dans les écrits sacrés. Au milieu de la ruine et de la disparition des choses, la parole de Dieu reste, seul monument, seul document inébranlable!

L'histoire des rois d'Israël devient de plus en plus sombre et tragique. La malédiction de Dieu repose sur cette race apostate. Ela, fils de Baësha, règne deux ans (verset 8); Zimri, qui avait une haute position dans l'armée, le tue à Thirtsa, pendant qu'il buvait et s'enivrait. Ainsi commence à s'accomplir la parole de Jéhu, le prophète: «Aussitôt qu'il s'assit sur son trône, Zimri frappa toute la maison de Baësha; il ne lui laissa pas un seul mâle, ni ses parents, ni un ami» (verset 11). Cet acte d'extermination s'accomplit en quelques jours, car Zimri régna sept jours à Thirtsa, (verset 15). Et ces sept jours lui suffisent pour faire «ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, en marchant dans la voie de Jéroboam et dans son péché qu'il fit pour faire pécher Israël» (verset 19). Quand le coeur de l'homme est éloigné de Dieu, chacun de ses actes en porte l'empreinte, et c'est ainsi qu'un monceau d'iniquités peut s'accumuler si vite.

Le peuple, campé devant Guibbethon, le jour de l'usurpation de Zimri, choisit Omri, chef de l'armée, pour roi. Ces faits-là se répètent toujours dans la décadence des empires. Quand le peuple est sans Dieu, la volonté de celui-ci n'est tenue pour rien. Ce qu'il avait établi au commencement est abandonné; le règne est à qui possède la force, et la force résidant dans l'armée, l'empire est à la merci de la puissance militaire. Conspiration d'un côté, révolution soldatesque de l'autre.

Un autre fait caractérise la décadence du royaume. Israël est divisé contre lui-même, et comment subsistera-t-il? Thibni est élu roi par la moitié du peuple, tandis que l'autre moitié suit Omri. Ce dernier prévaut: Thibni meurt, Omri règne. Il règne douze ans en tout, six ans à Thirtsa. Il bâtit Samarie et fait pis que tous ceux qui avaient été avant lui. Il s'endort avec ses pères et est enterré à Samarie.

Achab, fils d'Omri, commence à régner, du vivant encore d'Asa, roi de Juda, car toutes les catastrophes mentionnées dans les chapitres 15 et 16, ont lieu sous le règne de ce dernier. Autant le règne des prédécesseurs d'Achab avait été court (Nadab, un an, Ela, deux ans, Zimri, sept jours), Omri excepté, autant celui d'Achab est prolongé. (22 ans). Achab a du temps devant lui pour ne faire que le mal. Il suit le culte idolâtre de Jéroboam, mais il fait pis encore: il épouse Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, et se prosterne devant Baal, auquel il bâtit un autel et un temple à Samarie. Il dresse une image de l'Astarté phénicienne et provoque à colère l'Eternel, le Dieu d'Israël (versets 29-33).

Et c'est en des jours pareils que ce Dieu, provoqué à colère, va manifester sa puissance en témoignage contre le mal, mais aussi pour délivrer ce misérable peuple qui s'était asservi volontairement aux démons. Quel Dieu que le nôtre! Il choisit le moment où l'homme l'a entièrement rejeté, pour «se montrer Dieu, lui seul», comme nous le verrons dans la suite. Mais nous, chrétiens, n'avons-nous pas contemplé ces choses à la croix de Christ?

Avant d'aborder l'histoire d'Elie, un détail est ajouté: «Du temps d'Achab, Hiel, le Béthélite, bâtit Jéricho; il la fonda sur Abiram, son premier-né, et posa ses portes sur Segub son plus jeune fils, selon la parole de l'Eternel, qu'il avait dite par Josué, fils de Nun» (verset 34). Cinq cent trente-deux ans s'étaient écoulés, et l'Eternel n'avait pas oublié sa parole (Josué 6: 26), détail d'autant plus remarquable qu'il est destiné à prouver aux yeux des hommes, l'autorité infaillible de toutes les paroles que Dieu a prononcées. Israël était idolâtre, le nom de l'Eternel était déshonoré, le mal le plus affreux s'étalait au grand jour, en ce temps d'apostasie. Pourquoi Dieu n'intervenait-il pas? Pourquoi ne pas écraser l'impie? C'est qu'il est un Dieu d'infinie patience et il le prouve. Il accomplit sa parole quand, après cinq siècles, l'homme aurait pu penser, et a pensé sans doute, qu'il n'en tiendrait plus compte. Une désobéissance amène, à la lettre, le jugement annoncé. Ce fait se passe aux yeux de tous; parlera-t-il à la conscience du peuple et de son roi?

Et c'est un homme de Béthel qui bâtit Jéricho! Il n'y a plus de crainte de Dieu devant les yeux d'Israël. Les menaces de Dieu sont aussi méprisées que ses promesses. Ce fait nous est présenté à cette place comme étant *moralement* le dernier trait de l'état individuel aux temps de l'apostasie, car, historiquement, il a lieu pendant les vingt-deux années du règne d'Achab.

Chapitres 17 à 22 - Elie

Chapitre 17: 1-7 - Elie et le torrent du Kerith

La parole de Dieu introduit ici le premier grand *prophète d'Israël*. Comme nous l'avons dit plus haut, tous les autres prophètes étaient venus de Juda ou avaient commencé leur ministère avant la séparation des dix tribus. Elie était «d'entre les habitants de Galaad». Il entre en scène aux plus mauvais jours de l'histoire d'Israël, quand la défection est générale et que le culte de Baal favorisé par Achab et Jézabel est devenu le culte national. Sous ce régime, les serviteurs de l'Eternel sont obligés de se cacher pour sauver leur vie, et ceux qui restent encore en vue, se taisent. Elie est donc tout seul, en apparence, devant cette formidable

apostasie. Son *nom* est caractéristique: Elie signifie: «Celui dont le Dieu est l'Eternel», et chacun peut lire ce nom dans les paroles et toute la conduite de cet homme. Son Dieu est celui qu'Israël avait abandonné. Son *témoignage* est tout aussi caractéristique: il est *entièrement séparé de l'apostasie générale*. Il est le témoin de la vérité au milieu du mal, et la vérité nous sépare toujours pour Dieu. «Sanctifie-les par la vérité», dit le Seigneur. Cette vérité consiste avant tout ici dans les jugements de Dieu. D'une manière générale, Elie est le prophète du jugement, comme, d'autre part, Elisée est le prophète de la grâce. Cependant, comme nous le verrons dans le courant même de ce chapitre et du suivant, la mission d'Elie ne s'accomplit pas sans être accompagnée de grâce et de délivrance, et cela dans le temps même où les jugements de Dieu se préparent et ont leur cours.

Le caractère *moral* d'Elie est tout aussi remarquable que son caractère de témoin. Avant tout, *il se tient devant Dieu*. «L'Eternel», dit-il, «le Dieu d'Israël devant qui je me tiens» (versets 1; 18: 15). Il est en rapport avec Dieu et demeure dans Sa communion. Comme Elie, Abraham «se tenait devant l'Eternel» (Genèse 18: 22), Elisée de même (2 Rois 3: 14), et tant d'autres prophètes et hommes de Dieu. Quand on se tient devant l'Eternel, on reçoit *la communication de ses pensées*. «Cacherai-je à Abraham», dit l'Eternel, «ce que je vais faire?» Il en est de même pour Elie: se tenant devant l'Eternel, il confiait sa pensée et peut la déclarer: «Il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole» (verset 1). Quand on se tient devant Dieu, l'on a, comme Jérémie, faim de Sa parole; on la mange (Jérémie 15: 16). *Alors* on peut la communiquer à d'autres: «Tu seras comme ma bouche» (Jérémie 15: 19). En Apocalypse 10: 10, Jean ne peut prophétiser qu'après s'être approprié le petit livre, en le dévorant. Ezéchiel parle avec les paroles de Dieu, quand il a mangé le rouleau (Ezéchiel 3: 3, 4). Il en est de même ici d'Elie; quand il dit: «Sinon à *ma* parole», c'est que sa parole était celle de l'Eternel qui lui avait été révélée (versets 2, 8; 18: 1).

Mais pour que la Parole développe au dehors sa puissance par notre moyen, il nous faut autre chose encore que de nous en nourrir. *La dépendance* est nécessaire. Elie annonce la pensée, proclame la parole de Dieu, mais il *prie* (et c'est la dépendance), afin que cette pensée se réalise. Cette même dépendance par la prière est la source de la *puissance* du prophète. La sphère de cette puissance est très élevée: c'est *le ciel*. Le ciel se ferme et s'ouvre à la parole d'Elie; il en fait descendre le feu qui consume l'holocauste en présence des prêtres de Baal. Dans tous ces cas nous trouvons le prophète en prière. «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit» (Jacques 5: 17, 18). Notre chapitre ne nous dit pas qu'Elie ait prié dans le premier cas, mais beaucoup plus tard la Parole, dans l'épître de Jacques, nous le révèle, car Dieu se souvient de ces prières, les enregistre, et peut révéler ce fait au temps convenable. Aucune des prières de ses bien-aimés ne tombe en terre. Quand le feu du ciel descend, c'est non seulement à la parole, mais à la prière d'Elie. Lorsque la puissance du prophète se montre dans la résurrection des morts, la source de cette puissance est encore la prière (17: 20-22).

Remarquons tout de suite que la dépendance (dont la prière est si fréquemment l'expression) caractérise, à une seule exception près (19: 3), toute la vie de cet homme de Dieu. Elle se montre au torrent du Kerith, qu'il s'agisse de s'y rendre ou de le quitter; elle se montre à Sarepta, dans toutes les circonstances de la pauvre veuve; elle se montre devant Achab, et devant Baal, et sur le Carmel, et dans l'affaire de Naboth, et tout le long de l'histoire du prophète, jusqu'au moment où, sur les chariots d'Israël, il est enlevé dans le ciel.

Telle était donc la triple cause de la puissance extraordinaire d'Elie: il se tenait devant Dieu, recevait Sa parole et vivait dans sa dépendance. Dans la seule occasion où sa foi faiblit, il néglige, ces trois choses! Au lieu de se tenir devant Dieu, il s'enfuit dans le désert, il oublie de consulter l'Eternel, et s'en va comme son coeur lui dit, ce qui est l'indépendance.

A peine a-t-il rendu le témoignage solennel et public du verset 1, qu'Elie est mis de côté par l'Eternel, jusqu'au jour où il reparaitra pour délivrer le peuple en jugeant les suppôts de l'Ennemi qui le tenaient asservi. Etre mis de côté est une position infiniment pénible à la chair qui se trouve ainsi privée de tout ce qui l'alimente, mais facile à la foi, car la foi trouve son bonheur dans l'obéissance. Le grand prophète doit se cacher, l'homme énergique se croiser les bras, attendre dans la solitude le moment de l'Eternel; celui qui a le pouvoir de fermer le ciel doit dépendre uniquement du Créateur qui dispose des oiseaux pour nourrir son serviteur et fait durer l'eau du torrent aussi longtemps qu'il veut garder son prophète au Kerith. Position pénible à la chair, avons-nous dit, mais heureuse école de dépendance! Elie en goûte les fruits, Quand tout Israël mourait de soif et de faim, lui, pouvait dire: «Je ne manque de rien!»

L'apôtre Paul passa moralement par les mêmes expériences qu'Elie. Il avait prêché à Damas que Jésus était le Fils de Dieu, puis avait été envoyé dans la solitude de l'Arabie, pour revenir à Damas, et monter ensuite à Jérusalem. Nous ne savons rien de ses expériences pendant son isolément, pas plus que nous ne connaissons celles d'Elie. Ce que nous savons, c'est qu'ils en sortent l'un et l'autre avec la puissance acquise dans la communion du Seigneur.

Il en fut ainsi de Jean-Baptiste. Même dans le sein de sa mère, il rend un premier témoignage à la présence de Celui qui devait venir, puis il est gardé dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.

N'en fut-il pas ainsi du Seigneur lui-même? Seulement Lui qui pouvait dire; «*Je suis humble de coeur*», n'avait aucun besoin d'être gardé dans l'humilité; mais la Parole est silencieuse sur les années de son âge mûr qui précèdent son ministère public. Il était là, vivant devant Dieu, trouvant ses délices dans sa dépendance, attendant la volonté de Dieu pour agir, puis sortant, le moment venu, dans la puissance du Saint Esprit, pour vaincre Satan et délivrer ceux qui lui étaient asservis. Bien autrement qu'Elie, Jésus est un homme de prière. La prière est toujours chez lui à la source de la puissance et en précède la manifestation. Nous le voyons au baptême de Jean (Luc 3: 21, 22, conf. 4: 1, 14); sur la montagne (Luc 6: 12; conf. verset 19); à la transfiguration (Luc 9: 28; conf. verset 29); et en tant d'autres occasions de sa carrière.

Mais revenons encore un instant aux voies de Dieu envers son prophète. Elles ont lieu dans une certaine suite qui l'amène graduellement au point culminant de sa mission. Dieu lui

parle; il croit, obéit à la parole divine, puis va réaliser une entière dépendance au Kerith et à Sarepta. Plus il dépend de l'Eternel, plus il apprend à connaître sa fidélité et les richesses de son amour et de sa grâce. Tout cela est dominé, comme nous l'avons vu au début, par une *entière séparation du mal*. Dans toutes ces choses est le secret de la puissance. Leur absence est la cause du manque de puissance réelle parmi les chrétiens de nos jours. Ce n'est pas que *les prétentions* à la puissance leur manquent, mais où en est la réalité? On ne croit plus à la parole de Dieu, on vit dans l'indépendance et la désobéissance à cette Parole, on est en communion avec le monde qui a crucifié Christ, et l'on crie bien haut qu'on a trouvé le secret de la puissance! Il existe en effet dans le monde un secret de puissance, mais d'une puissance satanique, basée sur l'abandon de toutes ces choses. Prenons garde de ne pas nous laisser ensorceler par cette puissance-là. Celle d'Elie avait un caractère qui la distinguait de toute autre: c'était *la puissance de l'Esprit de Dieu*, et tout vrai serviteur de l'Eternel était obligé de la reconnaître (18: 12; 2 Rois 2: 16).

Chapitre 17: 8-24 - Elie et la veuve de Sarepta

Lorsque le torrent eut séché, Elie fut envoyé à Sarepta pour y être nourri par une femme veuve (verset 9). En Luc 4: 25, 26, il est envoyé vers la veuve *pour la nourrir*. Ces deux choses sont vraies et notre récit en est la preuve. Dieu avait deux buts: nourrir son serviteur et apporter par lui à la veuve un message de grâce. Le Seigneur, parlant dans la synagogue, assimile ce message à l'Evangile, communiqué aux nations en dehors des limites d'Israël. L'évangéliste trouve sa propre nourriture en apportant à d'autres la bonne nouvelle de la grâce. Mais on trouve une troisième chose dans ce récit de Luc. Si le message est apporté aux nations dans la personne d'une veuve sidonienne, les veuves d'Israël sont laissées de côté. Le jugement de l'état d'Israël ouvre la porte aux gentils pour recevoir la grâce, et cela, chose remarquable, sur le territoire même d'où était sortie Jézabel, la grande corruptrice du peuple de Dieu! (16: 31). En Matthieu 15: 21, le Seigneur se retire sur ce même territoire, mais, quoiqu'il soit encore envoyé vers les brebis perdues de la maison d'Israël, il ne peut être caché à la foi, et celle-ci trouve auprès de Lui, bien plus que les miettes tombées de la table des enfants.

Voici donc Elie, envoyé en grâce vers une veuve de Sarepta, mourante de faim, et, tout autant qu'Israël, sous le poids et les conséquences du jugement que Dieu a prononcé. Cette femme va mourir et le *sait*. La parole d'Elie met en activité la foi qui dormait encore dans son coeur. «Elle s'en alla et fit selon la parole d'Elie» (verset 15). Au lieu de douter d'un fait incompréhensible à la raison humaine, elle accepte cette impossibilité et y trouve le salut pour elle et pour son fils. Le roi d'Israël sentait, lui aussi, cette mort imminente pesant sur lui et sur son peuple, mais, au lieu d'être certain de son sort, il *cherchait* les moyens d'y échapper. C'est l'opposé de la foi, c'est l'incrédulité. Achab croyait avoir, ou trouver, des ressources humaines contre la famine et la mort; cette femme n'en avait aucune: «Nous le mangerons et nous *mourrons*» (verset 12).

La foi de cette veuve est de même nature et de même qualité que celle du prophète; elle suit par conséquent le même chemin que lui. Il en est toujours ainsi: «Elie s'en alla et fit selon

la parole de l'Eternel» (verset 5). «La femme s'en alla et fit selon la parole d'Elie» (verset 15), mais la parole d'Elie était «la parole de l'Eternel, qu'il avait dite à Elie (verset 16). C'est la même parole, qu'elle vienne directement au prophète ou qu'elle s'adresse aux hommes par lui. Il en est de même aujourd'hui de l'Evangile.

Cette pauvre veuve venait d'apprendre à connaître les ressources divines pour une âme qui allait mourir. Elle était appelée à faire des expériences bien plus profondes et plus bénies. Son fils meurt; elle a affaire maintenant avec *la réalité de la mort*. Elle reconnaît en même temps ce qui est juste, que la mort est le salaire de l'iniquité: «Es-tu venu chez moi pour mettre en mémoire mon iniquité et faire mourir mon fils?» (verset 18). Ce n'est pas tout de savoir que la mort nous attend et nous atteindra; il nous faut encore réaliser la puissance actuelle de la mort sur nous, pécheurs. La veuve avait besoin de cette expérience pour apprendre toute l'étendue et la puissance de la grâce. Comment, si son fils n'était pas mort, aurait-elle pu connaître la puissance de la résurrection qui délivre de la mort? Il en était de même pour Marthe au tombeau de Lazare.

Toute cette scène nous parle de Christ. Elie en est l'image. Il entre en sympathie dans toutes les conséquences du péché de l'homme. Comme Christ pleure au tombeau de Lazare, Elie «crie à l'Eternel, et dit: O Eternel, mon Dieu, as-tu aussi fait venir du mal sur la veuve chez laquelle je séjourne, en faisant mourir son fils?» (verset 20). Puis il ressuscite le mort en *prenant sa place*. «Et il s'étendit sur l'enfant, trois fois, et il cria à l'Eternel, et dit: Eternel, mon Dieu! fais revenir, je te prie, l'âme de cet enfant au dedans de lui» (verset 21).

La farine et l'huile étaient une grande bénédiction pour la pauvre veuve. Elles *l'empêchaient de mourir*. L'âme, ignorant encore toutes les richesses de Christ, peut posséder la Parole, et y trouver un aliment de vie. Au début, la veuve était un peu comme l'homme laissé pour mort par les brigands, et que le Samaritain vient aider en versant de l'huile et du vin sur ses plaies. L'huile et le vin répondaient à ses *besoins*, comme l'huile et le pot de farine répondaient aux besoins de la femme de Sarepta. *Mais la résurrection répond à la mort*. «Quand nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, il nous a ressuscités ensemble avec Christ». Elie s'étend sur l'enfant trois fois; Christ a passé trois jours dans la mort; mais Elie, pas plus que Christ, ne dépend de lui-même pour ressusciter un mort. «Père», dit le Seigneur au tombeau de Lazare, «je te rends grâces de ce que *tu m'as entendu*», et quant à sa propre résurrection: «*Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol; tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption*». De même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Elie exprime ici sa dépendance par la prière.

Le prophète rend l'enfant à sa mère. «Et la femme dit à Elie: *Maintenant*, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Eternel dans ta bouche est la vérité» (verset 24). Elle a appris à connaître deux choses par la résurrection de son fils: la première, c'est que Dieu est venu se manifester ici-bas dans un homme: «Tu es un homme de Dieu». Ainsi Christ «a été déclaré» — bien plus qu'un homme de Dieu — «Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts». Auparavant, Dieu s'était révélé à elle comme pourvoyant à ses besoins, *maintenant*, comme donnant *une vie nouvelle*, une vie de résurrection, là où la mort

était entrée par «l'iniquité» de l'homme. La seconde chose est que, par la résurrection, elle acquiert la certitude que la parole de l'Eternel, dans la bouche d'Elie, est *la vérité*. La vérité de la parole de la grâce est prouvée par la résurrection. Christ n'est pas seulement mort pour nos offenses, il est ressuscité pour notre justification.

Ce chapitre 17 nous a entretenus d'un temps où Elie était caché aux yeux de son peuple et du monde. Pendant cette période, nous l'avons vu exercer un ministère de grâce. Dans le chapitre suivant, il va se manifester aux yeux de tous, au moment d'exécuter le jugement. Avons-nous besoin de faire remarquer combien le prophète est, en cela, un type remarquable de Christ? Nous sommes dans le jour où le Seigneur est caché, mais où la grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, où la puissance de la résurrection est annoncée aux nations. Les jours viennent où le Seigneur rejeté apparaîtra de nouveau, où tout œil le verra, même ceux qui l'ont percé, où toutes les tribus du pays se frapperont la poitrine à cause de Lui. Oui, amen!

Chapitre 18: 1-16 - Elie et Abdias

Pour la troisième fois, la parole de l'Eternel vient à Elie (versets 1; 17: 2, 8); Elie obéit pour la troisième fois. La carrière de cet homme de Dieu est marquée par l'obéissance. Puisse-t-elle nous caractériser aussi! Une seule fois, Elie s'en va où son cœur lui dit (19: 3), et le fil de sa carrière est interrompu. Sans doute il se lève ensuite et se met en route à la parole de l'ange (19: 8), mais c'est pour arriver en la présence de Dieu et y apprendre à se juger. Nous verrons plus tard que, malgré cela, Dieu n'a pas entièrement mis de côté son serviteur, car son expérience de lui-même a porté des fruits, et nous le retrouvons au chapitre 21, devant Achab, et en 2 Rois 1, se présentant hardiment devant les messagers d'Achazia pour annoncer le jugement du roi d'Israël.

«Va, montre-toi à Achab» (verset 1). Auparavant c'était: «Cache-toi au torrent du Kerith» (17: 3). Elie obéit sans raisonner. Son obéissance provient d'une confiance implicite en Dieu, son autorité, sa puissance et sa bonté. Chaque désobéissance chez les chrétiens, provient du manque d'appréciation de ce que Dieu est.

«Je donnerai de la pluie sur la face de la terre». Cela n'empêche pas Elie de prier pour qu'il pleuve (verset 42). Il est en pleine communion avec l'Eternel, ayant reçu la révélation de ses pensées et de son dessein, mais, pour être son instrument dans l'accomplissement de ses voies de grâce, il faut dépendre de Lui. Dieu aurait pu donner la pluie sans Elie, ou par un autre que le prophète, mais il ne mettra jamais son sceau sur la désobéissance ou sur l'indépendance; et c'est ce qui frappe si souvent de stérilité l'oeuvre des enfants de Dieu.

Tandis qu'Elie jouissait, au Kerith et à Sarepta, de l'abondance divine en un temps de disette, Achab (versets 3-6) met en jeu toutes ses facultés pour chercher à *remédier au jugement* de Dieu par les plans de la sagesse humaine. Il s'associe Abdias, préposé sur sa maison, et occupant une place en vue à la cour du roi. «Abdias craignait beaucoup l'Eternel» (verset 3). Cela pourrait sembler suffire pour une marche fidèle, car «la crainte de l'Eternel est le commencement de la sagesse» (Proverbes 9: 10). Mais il nous est dit aussi: «Crains l'Eternel

et éloigne-toi du mal» (Proverbes 3: 7). Et encore: «La crainte de l'Eternel, c'est de haïr le mal» (Proverbes 8: 13). On peut craindre beaucoup l'Eternel, et cependant le déshonorer en étant associé au monde qui ne veut pas de Lui. Cette position peu franche se rencontre à chaque pas, au milieu de la chrétienté professante. Et cependant la piété d'Abdias l'avait poussé à secourir ceux qui étaient persécutés pour le nom de l'Eternel. «Il était arrivé, quand Jézabel exterminait les prophètes de l'Eternel, qu'Abdias avait pris cent prophètes et les avait cachés par cinquante hommes dans une caverne, et les avait nourris de pain et d'eau» (verset 4). En un sens, son oeuvre n'avait pas été insignifiante. Cacher cent prophètes dont la tête était mise à prix et les nourrir, n'était pas une petite chose, surtout de la part d'un homme en vue à la cour d'Achab.

Seulement — car il y a un «seulement» — Abdias dépendait d'Achab, et c'était le mal. S'il avait Achab pour seigneur, comment pouvait-il se dispenser de suivre les ordres de son maître, et de témoigner par sa marche le contraire de ce que lui enseignait sa foi? Bien plus, l'alliance avec le monde fait nécessairement perdre peu à peu la vraie appréciation de ce qu'il est. Le monde ignore volontairement le jugement de Dieu. Il en souffre, sans doute, comme Achab et son peuple, mais il n'a pas recours à Dieu pour en être délivré. Tous ses actes disent: J'espère me tirer d'affaire sans toi.

Même s'il «craint beaucoup l'Eternel» un croyant associé au monde ou dépendant de lui, agira nécessairement d'après ses principes, d'après ce que la Parole appelle «les éléments du monde». Ce croyant ignorera d'abord que le *jugement* de Dieu sur l'homme est *absolu et définitif*, et que la colère de Dieu est déjà révélée du ciel sur lui. En second lieu, il cherchera à *améliorer* la condition de l'homme placé sous ce jugement. Toutes les associations, toutes les unions de nos jours dans la chrétienté — et elles sont innombrables, ce qui nous dispense de les énumérer — n'ont pas d'autre caractère. Les chers enfants de Dieu qui, comme Abdias, se «partagent le pays» avec Achab, pour y chercher de l'eau et du fourrage, manifestent dans leur marche les principes du roi impie et en encourent nécessairement la responsabilité.

Elie rencontre Abdias (versets 7-16). Cet homme pieux reconnaît le serviteur de l'Eternel et tombe sur sa face devant lui. D'autres auraient passé peut-être de l'autre côté du chemin, gênés par cette rencontre compromettante. «Va, dis à ton seigneur: Voici Elie», telle est la parole du prophète. Elie, comme nous l'avons vu, était coutumier de ce mot, souvent entendu: «Va», et il allait. «Va», avait-il dit lui-même à la pauvre veuve sidonienne, qui s'en était allée et avait fait «selon la parole d'Elie». Chez l'un comme chez l'autre, cela provenait de la foi qui obéit toujours. Mais où est la foi d'Abdias? Un croyant peut «craindre beaucoup l'Eternel», et avoir un *coeur incrédule*. Abdias est consterné et épouvanté «Et maintenant tu dis: Va, dis à ton seigneur Voici Elie!» (versets 11, 14). Quand il s'agit d'obéir à Achab, Abdias ne fait aucune opposition; mais s'agit-il d'obéir à Dieu, il trouve des objections à sa Parole, présentée par le prophète. «Et il arrivera, dès que je m'en irai d'auprès de toi, que l'Esprit de l'Eternel te portera, je ne sais où; et je serai venu informer Achab, et il ne te trouvera pas, et il me tuera» (verset 12). Lui qui s'accommode aux plans d'Achab pour trouver sa subsistance et éviter la mort, il ne sait pas se fier à l'Eternel et Lui remettre sa vie. Combien d'âmes sont dans ce cas!

Quand la parole de Dieu réclame d'elles une simple obéissance, vite elles lui trouvent des défauts. De là, soyez-en certains, proviennent en grande partie les raisonnements des enfants de Dieu qui, marchant dans un chemin de désobéissance, cherchent à esquiver l'obligation positive d'obéir, en se persuadant que la Parole se contredit ou manque de clarté: «Tu dis: Va, dis à ton seigneur: Voici Elie!... Et il arrivera que l'Esprit de l'Eternel te portera je ne sais où». De là vient aussi le manque d'affranchissement des âmes liées à cet état de choses. Elles ont peur, peur de l'opinion du monde, peur des difficultés, peur de la mort: «Il me tuera».

«Et maintenant tu dis... Voici Elie!» Cette venue d'Elie, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, était la délivrance du petit résidu d'Israël, par le jugement des prêtres de Baal. Elle était aussi le signal de la fin du jugement de Dieu sur son peuple; elle annonçait les bénédictions qui en seraient la suite: «Va, montre-toi à Achab, et je *donnerai de la pluie sur la face de la terre*» (verset 1). Cette annonce de la venue d'Elie pouvait-elle contenir, pour un fidèle, autre chose que de la joie? Comme les sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, devaient se réjouir à cette nouvelle: «Voici Elie!» C'était pour eux la fin de longues souffrances, l'espoir certain de temps meilleurs. Mais il ne peut en être ainsi pour Abdias. Il est trop engagé avec le monde pour se réjouir d'en voir briser le joug. N'en est-il pas de même aujourd'hui, quand on présente aux chrétiens *l'apparition* d'un plus grand qu'Elie? Nous ne parlons pas de sa venue pour enlever les saints, mais de son apparition pour leur distribuer les récompenses et exercer le jugement sur le monde. Ces âmes pourraient-elles dire qu'elles «ont aimé son apparition?» (2 Timothée 4: 8). Peuvent-elles, comme les anciens de l'Apocalypse, n'avoir, devant tout l'appareil du jugement, que l'adoration et l'hommage de leurs couronnes jetées devant le trône? Abdias ne connaissait pas cette assurance. Il ne voyait que le sort qui l'attendait de la part du roi, sort tenu par lui, grâce à son manque de foi, pour plus certain que la délivrance: «Il me tuera!»

On rencontre en Israël bien des caractères divers, en ces jours déplorables pour la foi et le témoignage. Ce n'est plus un temps de puissance spirituelle, où les bien-aimés du Seigneur, groupés autour de Lui, entrent résolument dans le conflit. Ce sont des jours de faiblesse où les fidèles sont persécutés et se cachent, ne pouvant plus, comme témoignage collectif, tenir tête au mal. En somme, Elie seul est un *témoin*. Et Abdias? Sans doute, il montre sa piété en pourvoyant secrètement aux besoins des saints, et c'est un dévouement reconnu de Dieu, mais être le messenger d'Elie (de Christ) auprès du monde, cela dépasse son courage. Et cependant Dieu lui disait: Va! On se déchargerait volontiers sur tout autre de la responsabilité que nous impose la parole de l'Eternel; car, comment faire? Aller dire à Achab: «Voici Elie», ne serait-ce pas blâmer ouvertement l'apostasie du roi? Et comment parler ainsi, quand on ne l'a jamais fait auparavant?

Puis, voyez encore! Dans cet état d'asservissement au monde, on sent le besoin de se disculper, en se rendant témoignage à soi-même: «N'a-t-on pas rapporté à mon seigneur ce que j'ai fait quand Jézabel tuait les prophètes de l'Eternel, comment j'ai caché cent hommes des prophètes, par cinquante hommes dans une caverne, et je les ai nourris de pain et d'eau?» (verset 13). Combien de chrétiens font eux-mêmes rapport de leur oeuvre, de leur activité, de

ses résultats, donnant ainsi le change à eux-mêmes et aux autres sur leur condition morale. Abdias ajoute: «Ton serviteur craint l'Eternel dès sa jeunesse» (verset 12), et c'était vrai, mais il n'appartenait pas à Abdias de le constater. Dieu s'était servi de lui, même dans la fausse position qu'il occupait et, il pouvait en avoir la certitude, l'Eternel n'oublie pas un verre d'eau donné à l'un de ces petits, mais combien il aurait été plus agréable à Dieu de voir Abdias, plein de confiance et d'obéissance, aller sur Son ordre, s'acquitter auprès du roi de la mission qui lui était confiée!

Nous nous sommes étendus sur le caractère d'Abdias, à cause de son application actuelle; que Dieu nous donne à tous d'être attentifs à ce que cet exemple nous enseigne! Elie rassure ce pauvre coeur craintif et tremblant (versets 15, 16). Aussi vrai qu'il se tient devant l'Eternel, il se montrera à Achab le jour même, car il n'a rien à craindre; Dieu est avec son serviteur; qu'est-ce que la puissance du roi devant celle de Dieu?

Chapitre 18: 17-46 - Elie devant les prêtres de Baal

Achab va à la rencontre d'Elie (versets 17-20); il accuse le serviteur de Dieu d'être «celui qui trouble Israël». C'est ainsi que le monde considère l'action des témoins du Seigneur. Annoncer l'inévitable jugement, déclarer qu'il n'y a de ressource contre lui qu'en Dieu lui-même, tenir ferme pour l'Eternel en présence du mal, c'est en effet remuer le monde qui s'endort dans une fausse sécurité et ne veut pas être troublé dans son sommeil. «Celui qui le trouble, c'est toi et la maison de ton père», dit le prophète. «Abandonner les commandements de l'Eternel», voilà la vraie cause du trouble, car «il n'y a point de paix pour les méchants.»

«Envoie», dit Elie à Achab, «rassemble vers moi tout Israël à la montagne du Carmel». Et «Achab envoya à tous les fils d'Israël et rassembla les prophètes à la montagne du Carmel» (versets 19, 20). Dieu le veut; qu'Achab le veuille ou ne le veuille pas, il faut que la chose s'accomplisse. Mais, sans doute, il ne peut venir à la pensée de ce roi impie que sa religion avec ses huit cent cinquante prophètes ne soit rien, vis-à-vis d'un seul prophète de l'Eternel!

«Elie s'approcha de tout le peuple, et dit: Combien de temps hésiterez-vous entre les deux côtés? Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; et si c'est Baal, suivez-le! Et le peuple ne lui répondit mot» (verset 21). Israël, sous le joug d'une religion idolâtre, suivait Baal, sans renier positivement l'Eternel. Il hésitait entre les deux côtés. C'est un des caractères de la religion du monde. Sans doute, le nombre de ceux qui marchent dans l'incrédulité ouverte, augmente journellement, mais d'autres ne renient ni la foi, ni l'impiété, trouvant de bonnes raisons pour les deux, palliant le mal, objectant au bien. Ce sont les indifférents qui s'abstiennent de choisir entre les deux partis, et qui, lorsqu'un Elie leur parle, ne répondent mot.

Le prophète commence par prendre seul position pour l'Eternel (verset 22), en face des quatre cent cinquante prophètes de Baal. Il propose au peuple (versets 23, 24) un signe que l'Eternel seul pouvait produire et qui avait un sens profond: «Le dieu qui répondra par le feu, lui, sera Dieu». Il ne s'agit pas ici du feu du ciel, tombant en jugement sur les hommes, comme cela arriva plus tard à l'appel du prophète (2 Rois 1: 10), mais du feu tombant *sur l'holocauste*.

Baal ne répond pas. (versets 25-29). Avec quelle ironie le prophète traite cet objet inerte, par lequel Satan exerçait son abominable influence sur le coeur des hommes! Le sang des faux prophètes coule (verset 28), mais ni leur sang, ni celui de l'homme ne pouvait expier le péché d'Israël, ou ouvrir le ciel à ce pauvre peuple!

Deux religions sont en présence: celle d'Elie et celle de Baal, car la troisième, celle d'Israël, participait des deux. En public, ces deux religions semblaient avoir le même sacrifice. Comment les distinguer? L'un des taureaux doit être consumé par le feu du ciel, l'autre pas. A cela l'on pouvait reconnaître le vrai Dieu; à cela aussi le peuple pouvait apprendre à se connaître, pour se convertir à repentance.

Elie dit: «Approchez-vous de moi» (verset 30). Il était alors, comme Christ le fut en perfection, le représentant de Dieu sur la terre. En restant *loin*, Israël ne pouvait être témoin de ce que Dieu allait faire. Elie répare l'autel renversé (versets 31, 32). Les douze pierres représentaient les douze tribus, le peuple tout entier devant Dieu. Le prophète rend témoignage, en un temps de ruine, à l'unité du peuple, comme les témoins d'aujourd'hui, à l'unité du corps de Christ. Elie agit, non comme ferait un homme sectaire, mais par la foi en la profonde réalité de cette unité que Dieu avait établie au commencement. Extérieurement l'autel était renversé, c'est-à-dire qu'Israël comme un tout, n'existait plus. Mais il suffisait d'un *seul* homme pour témoigner, avec son autel de douze pierres, que ce que Dieu avait établi au commencement demeurait à toujours. Il en est de même aujourd'hui. Ne nous laissons pas de rendre témoignage au fait qu'il y a pour nous un seul corps et un seul Esprit, comme il y avait pour Elie un autel de douze pierres. Ceux qui proclament cette vérité seront toujours en petit nombre; peut-être resteront-ils seuls, comme Elie, mais qu'importe le nombre, si ce témoignage de Dieu nous a été confié, comme il le fut à Elie, au milieu de l'apostasie générale?

L'holocauste était la victime présentée à Dieu pour le peuple. Le feu du ciel, le jugement divin, tombe et consume tout, le sacrifice, le bois, et l'autel lui-même, en ne laissant rien subsister (verset 38). L'Eternel marquait ainsi qu'une seule offrande pouvait faire connaître le vrai Dieu, l'offrande sur laquelle son jugement était tombé. Chaque Israélite, assistant à ce spectacle, pouvait apprendre en même temps ce qui lui était dû et que le peuple, représenté par les douze pierres de l'autel, ne pouvait subsister devant le jugement de Dieu. Mais, merveille de la grâce! si le peuple assistait à son propre jugement et se voyait consumé avec l'holocauste, il n'était pas atteint lui-même. Le sacrifice est consumé, le peuple est consumé avec le sacrifice, mais le jugement sans miséricorde sur ce qui le représente devant Dieu, le met en liberté pour jouir de sa délivrance. C'est ainsi que nous aussi nous pouvons dire: «Notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (Romains 6: 6).

La sécheresse et la famine avaient été un jugement d'avertissement sur Israël égaré, Dieu se faisant ainsi connaître partiellement par ses voies, mais le peuple ne connaît réellement Dieu, dans la plénitude de son Etre, que lorsque le feu du ciel consume l'holocauste et l'autel.

Elie avait deux désirs: que Dieu fût glorifié et que le peuple apprît à le connaître. «Eternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, qu'il soit connu aujourd'hui que toi tu es Dieu en Israël, et que moi je suis ton serviteur, et que c'est par ta parole que j'ai fait toutes ces choses. Réponds-moi, Eternel, réponds-moi, et que ce peuple sache que toi, Eternel, tu es Dieu, et que tu as ramené leur coeur» (versets 36, 37). Ce double résultat se produit: le peuple, délivré par la puissance divine, reconnaît l'Eternel, tourne son coeur vers Lui, et Lui rend hommage! «Tout le peuple le vit; et ils tombèrent sur leurs faces, et dirent: L'Eternel, c'est lui qui est Dieu! L'Eternel, c'est lui qui est Dieu!» (verset 39).

«Et Elie dit à Achab: Monte, mange et bois, car il y a un bruit d'une abondance de pluie» (verset 41). Le bruit de la pluie est là, mais l'oreille d'Elie, ou plutôt sa foi seule, le perçoit. «Achab monta pour manger et pour boire». Il est sans force contre Dieu, un instrument dont l'Eternel dispose à son gré. Tout impie qu'il soit, il est *obligé* d'obéir. Lui qui avait dit: «Tu troubles Israël», ne peut rien contre la terrible humiliation qui lui est infligée, en voyant égorger devant lui tous les prêtres de son faux dieu. Mais quelle importance avait après tout ce roi profane? Il ne s'agissait pas de son salut, dont il ne se souciait nullement, mais du salut du peuple de Dieu tout entier.

Elie monte au sommet du Carmel. Sa patience sort victorieuse de l'épreuve; sa foi a une oeuvre parfaite. La pluie de bénédiction arrive, après que le jugement de Dieu est tombé sur l'holocauste et seulement après qu'Israël, en présence de ce fait, a reconnu l'Eternel et tourné son coeur vers Lui. On cherche de nos jours l'abondance de pluie sans que la conscience ait été atteinte. Ce désir ne peut être couronné d'un résultat. La pluie n'était donnée à Israël qu'à la suite de l'oeuvre de Dieu *pour* eux et de son oeuvre *en* eux.

La main de l'Eternel est sur Elie qui, les reins ceints, court devant Achab.

Résumons encore en quatre mots le beau caractère de cet homme de Dieu. Nous le ferons d'autant plus volontiers que nous allons assister à une scène qui ne témoigne plus de la puissance du Saint Esprit chez le prophète.

Avec une entière séparation du mal qui l'entoure, Elie ne montre aucune préoccupation de lui-même, aucun désir d'être personnellement reconnu. Il se tient devant l'Eternel, écoute sa Parole, lui obéit, vit en toutes choses dans Sa dépendance. Il dépend de Dieu pour sa subsistance, pour porter la grâce aux nations, pour tenir tête à l'ennemi, pour rendre témoignage, pour exercer la puissance divine en retenant ou en donnant la pluie, mais avant toutes choses, pour faire tomber le feu du ciel sur l'holocauste et juger le monde. Il s'attend à l'Eternel, marche avec Lui, et sera, comme Enoc, élevé dans la gloire. La parole de l'Eternel, l'Ange de l'Eternel, l'Eternel lui-même, parlent à Elie; lui, il parle à Dieu, et Dieu l'écoute. Elie est un *ami de Dieu* (17: 22; 18: 38, 44). Elie est une *lettre de Christ*. Mais, où le Seigneur ne faillit jamais, cet homme de Dieu a failli, et c'est ce que nous allons considérer.

Chapitre 19: 1-9 - Elie devant Jézabel et devant lui-même

Il est utile de remarquer, en commençant ce chapitre, que si les hommes de Dieu ou leurs actions nous servent de types dans la Parole, cela ne veut pas dire que ces hommes aient

compris le sens caché de leurs vies ou de leurs actes. Sans sortir de l'histoire d'Elie, nous avons déjà fait remarquer que, dans l'évangile de Luc, le Seigneur donne à sa mission auprès de la veuve de Sarepta une autre portée que le récit de notre livre. Le feu du ciel tombant sur l'holocauste en est une autre preuve. Elie ne pouvait voir dans ce fait, ni la croix, ni la crucifixion avec Christ, choses devenues si claires pour nous à la lumière de l'Évangile. De fait, Elie était avant tout, comme homme de Dieu, un prophète du jugement, et, quant à ses expériences personnelles, ce n'est que dans notre chapitre qu'il porte ses yeux, sous l'enseignement divin, au delà de la scène du jugement, vers la région élevée et sereine dans laquelle Dieu trouve ses délices, se fait connaître et se révèle dans la plénitude de son caractère. Cette remarque nous aide à comprendre la scène qui va se dérouler devant nous.

Après la destruction totale des prophètes de Baal et le récit qu'Achab en fait à Jézabel, celle-ci jure par ses faux dieux de se venger d'Elie dans les vingt-quatre heures, et le lui fait savoir. «Et voyant cela, il se leva, et s'en alla pour sa vie» (versets 1-3). Il fuit devant une femme, lui qui avait été à la rencontre d'Achab et avait tenu tête aux 450 prophètes de Baal! Cette attitude si opposée à la précédente provenait de ce qu'en ce moment Elie avait oublié la source de sa force. Il ne pouvait plus dire: «L'Éternel devant lequel je me tiens». Il se trouvait *devant Jézabel* et non devant l'Éternel. Et la chose est si vraie qu'il va être obligé de marcher 40 jours et 40 nuits *pour se retrouver devant Dieu*. Du moment que le fidèle laisse un objet quelconque s'interposer entre son âme et Dieu, l'éloignement prend aussitôt des proportions incalculables. La conséquence nécessaire de cet éloignement est que le prophète perd toute sa force, car on ne la trouve que devant Dieu: «Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté». Elie, instrument tout à fait remarquable de la puissance de l'Éternel, n'avait pas réalisé dans la même mesure, qu'en *lui-même* il n'y avait ni bien, ni lumière, ni force. Il faut qu'il fasse cette expérience, et Dieu l'y conduit en le laissant, avec ses propres ressources, devant la puissance de l'adversaire. Lui qui faisait annoncer à Achab: «Voici Elie», s'enfuit pour sauver sa vie devant une simple menace de Jézabel. De Jizréel, il passe sur le territoire de Juda, où la reine ne pouvait plus l'atteindre, continue sa course jusqu'à Beër-Shéba, extrême limite de Juda vers le désert, y laisse son serviteur, et, non content de cette fuite, s'en va dans le désert même, le chemin d'un jour. Là «il s'assit sous un genêt; et il demanda la mort pour son âme, et dit: c'est assez! maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères» (verset 4). C'est le découragement complet qui va jusqu'au désir d'en finir avec la vie. Pourquoi donc? «*Car je ne suis pas meilleur que mes pères!*» Le prophète avait donc pensé, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était meilleur que ses pères, et que Dieu le soutenait dans le combat à *cause* de cette excellence! Pauvre prophète! sans force devant Jézabel, absolument découragé devant lui-même, lui qui avait cru pouvoir édifier quelque chose sur ce fondement de sable.

Mais pour que cet homme de Dieu soit entièrement délivré du moi, l'Éternel va lui faire entreprendre un long voyage, au bout duquel il rencontrera le Dieu de la loi en Horeb.

Combien de leçons cette scène ne contient-elle pas pour nous! Nous pouvons avoir été employés au service de Dieu, et cependant ne connaître Celui-ci que très imparfaitement.

Puis, un temps de bénédictions spéciales précède souvent une période de grande faiblesse spirituelle, parce que Satan, toujours aux aguets, nous fait trouver, dans les bénédictions même, une occasion de nous enorgueillir et d'exalter notre chair. Telle est, en partie, la cause de la discipline d'Elie; telle était celle de l'apôtre, bien que seulement préventive, après qu'il fut monté au troisième ciel. Remarquons encore que Satan nous attaque du côté que nous gardons le moins, parce qu'il nous semble le moins vulnérable. Était-il probable de voir fuir devant une simple menace un homme dont le courage avait tenu tête à tout un peuple?

«Il s'en alla, lui, dans le désert». Quelle bénédiction quand le Seigneur nous y conduit pour y faire l'expérience des ressources infinies qui sont en Lui; quelle chose humiliante, salutaire aussi, quand notre propre volonté nous y mène et que nous y sommes pour apprendre ce qu'il y a dans nos cœurs! Tel est le cas d'Elie. — «Il se couche et dort sous le genêt». Il abandonnait, pour ainsi dire, sa mission, au moment où des faits éclatants en avaient démontré la réalité, mais il lui fallait apprendre que sa vie intérieure n'était pas soutenue par la foi, comme l'avait été son témoignage extérieur.

«Et voici, un ange le toucha et lui dit: Lève-toi, mange» (verset 5). Au chapitre 17, c'était lui, Elie, qui dispensait la nourriture à d'autres, après avoir été nourri lui-même; ici, où son manque de foi l'a poussé, il est sans nourriture aucune. Mais Dieu ne l'abandonne pas et pense à lui. La seule force qui puisse lui venir lui vient de la nourriture que Dieu lui a préparée; il trouve à son chevet un gâteau cuit sur les pierres chaudes et une cruche d'eau. Il mange, mais ne comprend pas ce que Dieu lui veut, et se rendort. Une seconde fois il trouve la même nourriture, et l'ange lui dit: «Mange, car le chemin est trop long pour toi» (verset 7). Dieu le nourrissait pour *le faire marcher*. Leçon importante pour nous! L'Éternel l'avait nourri au Kerith et à Sarepta, afin qu'il pût rendre un puissant *témoignage*, mais si la nourriture divine ne nous communique pas des forces *pour nous-mêmes*, le but de Dieu serait-il atteint?

Cette nourriture trouvée par Elie à son chevet a une puissance miraculeuse. N'en est-il pas ainsi de la parole de Dieu? Elle nous amène jusqu'à «la montagne de Dieu». C'est ainsi qu'en jugeait l'apôtre, parlant aux anciens d'Ephèse: «Je vous recommande à la parole de sa grâce, qui a la puissance... de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32).

Elie «alla, avec la force de ces aliments, quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu» (verset 8). Avec elle on marche et on ne se lasse point. Moïse avait passé quarante jours et quarante nuits en Horeb, s'entretenant avec Dieu. Sa Parole et sa présence avaient suffi pour soutenir les forces de son serviteur. Le Seigneur, lui, passe quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture, en présence de bêtes sauvages et en butte aux assauts de Satan. Il *a faim* et ne trouve rien à son chevet pour le faire résister aux tentations de l'ennemi. Mais il est l'homme qui ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. La simple dépendance de cette Parole le nourrit, est sa force, et lui donne la victoire au milieu, de circonstances inouïes que Lui seul pouvait surmonter.

Chapitre 19: 9-21 - Elie devant Dieu

Elie arrive à Horeb, la montagne de Dieu, et entre dans la caverne, au même lieu, sans doute, où l'Eternel avait caché Moïse (Exode 33). Le prophète ne savait pas où Dieu voulait l'amener; il n'avait pas l'intention de se rendre à Horeb, en s'enfuyant, le chemin d'un jour, dans le désert. Mais quand il arrive à la caverne, ce n'est pas avec les sentiments du coeur de Moïse à l'égard du peuple coupable, d'un coeur qui, malgré toute cette iniquité, battait pour le peuple de Dieu: «Efface-moi de ton livre que tu as écrit» (Exode 32: 32), disait le législateur, prêt à subir l'anathème pour sauver Israël. «Considère que cette nation est ton peuple» (Exode 33: 13), disait-il encore en intercédant pour elle. Ce même Moïse qui proclamait le Dieu de la loi, faisait appel aux compassions du Dieu de la grâce envers ceux qui l'avaient offensé.

Mais Elie n'avait pas encore appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner. «La parole de l'Eternel vint à lui et lui dit: Que fais-tu ici, Elie? Et il dit: J'ai été très jaloux pour l'Eternel, le Dieu des armées; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels, ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter» (verset 10). Alors Dieu lui enseigne ce que Moïse avait désiré connaître, quand il avait dit: «Fais-moi voir ta gloire». Il fait d'abord passer devant le prophète les diverses manifestations de sa puissance et de ses jugements. Elie les connaissait bien: il avait assisté au vent d'orage qui avait précédé la pluie (18: 45); à sa parole, le feu du ciel était tombé en présence de tout le peuple (18: 38); et ces mêmes phénomènes s'étaient produits jadis sur cette même montagne d'où Dieu avait donné la loi; la montagne avait aussi tremblé, il y avait eu des tonnerres et des éclairs et des flammes. Mais — quelle leçon pour Elie — l'Eternel n'était pas dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Toute la vie du plus puissant des prophètes aurait pu s'écouler sans qu'il connût réellement Dieu!

Elie entend «une voix douce et subtile» (versets 12, 13), il comprend alors que c'est une chose nouvelle qui dépasse le cercle de ses expériences, et le visage enveloppé de son manteau de prophète, il se tient à l'entrée de la caverne. Cette voix douce et subtile était celle de la grâce. C'est par elle que Dieu s'est révélé dans la plénitude de son Etre à de pauvres pécheurs comme nous. Le Dieu qui se révèle ainsi renouvelle sa question au prophète pour le sonder à fond: «Que fais-tu ici, Elie?» Elie fait la même réponse (verset 14; conf. verset 12). Il avait eu le temps de réfléchir; il montre à nu ce qu'il y a dans son coeur. A qui donne-t-il le beau rôle? A lui-même: «J'ai été très jaloux pour l'Eternel... *je suis* resté moi seul... ils cherchent *ma* vie». Qui accuse-t-il? Le peuple de Dieu: «*Ils* ont abandonné ton alliance, *ils* ont démolé tes autels, *ils* ont tué tes prophètes... *ils* cherchent ma vie». C'est en un mot une accusation en règle, un plaidoyer contre Israël et un panegyrique d'Elie.

«Ne savez-vous pas», dit l'apôtre, «ce que l'Ecriture dit dans l'histoire d'Elie, comment il fait requête à Dieu contre Israël: Seigneur, ils ont tué tes prophètes; ils ont renversé tes autels, et moi, je suis demeuré seul, et ils cherchent ma vie. Mais que lui dit la réponse divine? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Ainsi donc, au temps actuel aussi, il y a un résidu selon l'élection de la grâce». «Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu» (Romains 11: 3-5, 2).

Elie était venu *faire requête contre* Israël! En accusant le peuple et en se justifiant, il montrait son ignorance de la *grâce* et de *lui-même*. Comment donc! Il paraissait devant le Dieu de grâce pour jouer le rôle d'accusateur et plaider pour le jugement! Mais que lui dit la réponse divine? D'abord que la vengeance sera exécutée. A Elie échoit la triste mission d'en préparer les instruments: Hazaël et Jéhu. En second lieu, l'administration prophétique est ôtée à Elie, et il doit oindre Elisée comme prophète à sa place. Lui qui disait: «Je suis resté moi seul», doit apprendre que Dieu choisit, forme, ou destitue ses instruments comme il lui convient. Voici donc Elie jugé à fond. Il ne dira plus: «Prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères». Il lui faudra vivre, tout en étant le témoin d'un autre ministère qu'il devra reconnaître, étant employé de Dieu pour le former.

En troisième lieu, et c'est le grand point de la «réponse divine»: «Je me suis réservé en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé» (verset 18). Il y avait donc un résidu selon l'élection de grâce, connu de Dieu, sans qu'Elie en sût rien! La voix douce, subtile, était encore entendue dans ces jours d'apostasie, et c'était en ce faible résidu que Dieu trouvait son plaisir.

Elie accepte cette leçon humiliante; il se soumet, lorsque pour la quatrième fois Dieu lui dit: Va! (conf. 17 : 3, 9; 18: 1). Il retourne par le chemin d'où il était venu (verset 15). Il trouve Elisée fils de Shaphath, et jette sur lui son manteau, signe d'identification prophétique. S'il s'était tenu à la lettre de la parole de Dieu, il aurait dû commencer par oindre Hazaël et Jéhu (conf. 15, 16), mais il se hâte d'accomplir l'acte qui l'annihile, lui, le grand prophète, en cédant son autorité à un autre. Il montre ainsi, lui qui avait dit: «Je suis resté, moi seul», que désormais il n'est *rien à ses propres yeux*. Quant à Hazaël et à Jéhu, ce n'est pas Elie, c'est *Elisée* qui les oindra. Il renonce à ce qui aurait pu le mettre en relief et laisse l'oeuvre s'accomplir par un autre que lui.

Elisée abandonne ses bœufs et court après Elie. «Va, retourne», lui répond le prophète, se servant des mêmes paroles qu'il avait entendues (verset 15) de la bouche de l'Eternel. A ses propres yeux, il n'était rien désormais, et ce n'était pas le moment, d'engager Elisée à le suivre. «Que t'ai-je fait?» Elie ne lui jetait pas son manteau pour l'attirer après lui, mais pour qu'il fût prophète à sa place. Quel bel exemple d'humilité, de jugement de soi-même, de désintéressement, d'obéissance, de confiance en la Parole, cet homme de Dieu nous donne ici! Comme la discipline a produit chez lui des fruits rapides! Ne peut-on pas dire que l'humiliation d'Elie glorifie Dieu davantage que toute la puissance du prophète. Sa carrière est brisée en apparence, mais une nouvelle carrière, ayant son point de départ dans la discipline, va s'ouvrir devant lui, et si la première n'a pas abouti, la seconde, ne se terminera que dans la gloire! Puissions-nous tous, dans le brisement de nous-mêmes, suivre l'exemple d'Elie pour glorifier le Seigneur!

Chapitre 20 - Achab et Ben-Hadad

Depuis que Ben-Hadad, roi de Syrie avait prêté main forte à Asa, roi de Juda, contre Baësha, roi d'Israël, il était resté l'ennemi de ce dernier, lui avait pris des villes et avait même

acquis, par conquête, certains droits sur Samarie, capitale du royaume (conf. verset 34). Son fils, portant le même nom que lui (*), monte contre Achab et assiège Samarie. Revendiquant les droits de son père, il envoie au roi une sommation insolente: «Ton argent et ton or sont à moi, et tes femmes, et tes fils, les plus beaux, sont à moi» (verset 3).

(*) Le nom de Ben-Hadad est probablement le titre religieux des rois de Syrie: «fils de Hadad», ou «son adorateur». Le fils de Hazaël se nomme aussi Ben-Hadad. (2 Rois 13: 3, 25).

Que fait Achab? Lui, devant les yeux duquel venaient de se dérouler les scènes du chapitre 18, qui avait entendu son peuple tout entier crier à ses oreilles: «L'Eternel, c'est lui qui est Dieu!» il n'a pas même une pensée pour ce Dieu qui venait de relever par sa puissance son culte, auquel Achab avait substitué celui de Baal! (16: 31, 32). Achab ne consulte pas l'Eternel, ne lui remet pas sa cause, et, du reste, s'était-il jamais humilié devant Lui? Avait-il essayé d'arrêter le bras de Jézabel, cherchant à mettre Elie à mort? Non, ce coeur mauvais et faible «s'était vendu pour faire le mal, et sa femme Jézabel le poussait» (21: 25). Montrant que Dieu lui est étranger, agissant comme s'il n'existait pas, il accepte l'humiliation que lui inflige le monarque gentil. «Selon ta parole, ô roi, mon seigneur, je suis à toi, moi et tout ce que j'ai» (verset 4). Que pouvait-il faire en effet contre Ben-Hadad à la tête de toutes ses forces, et accompagné de trente-deux rois? Ainsi raisonnent ceux qui ne connaissent pas Dieu. Mais que lui sert son humiliation devant l'ennemi d'Israël? Ce dernier y prend occasion pour ajouter à la dureté l'outrage: «Tu me donneras ton argent et ton or, et tes femmes et tes fils; mais demain, à cette heure, j'enverrai mes serviteurs vers toi, et ils fouilleront ta maison et les maisons de tes serviteurs, et ils mettront dans leurs mains tout ce qui est désirable à tes yeux et l'emporteront» (versets 5, 6). Là encore, Achab ne revient pas à Dieu; il est plus important pour lui de convoquer et de consulter les anciens du pays. Eux sont pour la résistance, lui, pour accepter les premières conditions et pour refuser les secondes. A cette réponse, la rage de Ben-Hadad ne connaît plus de bornes. Achab réplique fièrement: «Que celui qui se ceint ne se vante pas comme celui qui délie sa ceinture» (verset 11), mais Dieu n'y est toujours pour rien.

Une grande multitude est rangée contre la ville. Dieu intervient par un prophète dont le nom ne nous est pas révélé: «Vois-tu toute cette grande multitude? Voici, je l'ai livrée aujourd'hui en ta main, et tu sauras que moi, je suis l'Eternel» (verset 13). Quel motif avait l'Eternel pour parler ainsi? L'état du coeur d'Achab? Nous venons de voir son endurcissement. Mais Israël, devant le miracle d'Elie, avait reconnu le vrai Dieu. Pouvait-il ne pas montrer sa grâce au moindre symptôme de retour du peuple vers Lui? Quant à Achab, Dieu lui dit: «Tu sauras que moi, je suis l'Eternel». S'il ne l'avait pas appris auparavant sous le fardeau des jugements de Dieu, cette délivrance miraculeuse allait peut-être toucher son coeur, et il serait restauré. Touchante patience de Dieu, même envers les plus profanes, les plus indifférents, les plus endurcis. Le Dieu que l'homme repousse, au lieu de se lasser, revient à lui comme Dieu de grâce et de délivrance!

Dans ce moment critique, Achab semble disposé à laisser Dieu agir; aussi bien n'a-t-il pas d'autre ressource. Le prophète répond catégoriquement à ses demandes. Les «serviteurs des chefs des provinces», par qui l'armée ennemie sera livrée en la main d'Achab, ne sont qu'une

poignée vis-à-vis de cette multitude. Au lieu d'attendre l'assaut de l'ennemi, c'est Achab qui engagera le combat et son armée ne compte que sept mille hommes! Achab suit la parole du prophète, et en ce jour-là les Syriens subissent une grande défaite.

Aucun mouvement de reconnaissance ne se produit dans le coeur du roi. Dieu l'avertit par le prophète qu'au retour de l'année, Ben-Hadad l'attaquera de nouveau. Il s'agit cette fois de prouver aux Syriens qu'Israël n'a pas obtenu la victoire par «ses dieux de montagne». Ben-Hadad a beau changer l'organisation de son armée et le lieu du combat, les Israélites, en nombre comme deux petits troupeaux de chèvres, frappent, en un seul jour, cent mille hommes à l'ennemi; la muraille d'Aphek tombe sur ceux qui restent. C'est ainsi que les Syriens ont dû apprendre ce qu'était l'Eternel et qu'Israël a pu le savoir.

Ben-Hadad s'enfuit dans la ville et se sauve de chambre en chambre. Les serviteurs s'offrent pour implorer la clémence du vainqueur; car ils ont entendu dire que les rois de la maison d'Israël sont des rois doux et cléments. Humiliés et vaincus, ils viennent en suppliants parler pour leur roi: «Je te prie, laisse vivre mon âme». Achab répond: «Il est mon frère», quand Dieu l'avait livré entre ses mains pour le détruire. L'idolâtre qui assimilait l'Eternel à «des dieux de montagnes», est le frère du roi d'Israël! Quel outrage à la gloire et à la sainteté de Dieu, que ce mot: «Il est mon frère!» Achab fait monter Ben-Hadad sur son char, conclut une alliance avec lui et le renvoie. Le roi de Syrie lui restitue les villes que son père lui avait prises. Le monde aime et reconnaît cette clémence et cette aménité. Que de fois, ceux qui devraient être les témoins de Dieu devant le monde, disent à ce dernier: «Mon frère, mes frères!» Triste parole qui abuse le monde et renie le caractère chrétien. Non, les chrétiens sont d'une autre famille que le monde; ils sont enfants de Dieu; celui-là a le prince du monde pour père.

Mais, direz-vous, les hommes ne sont-ils pas tous frères, étant tous des pécheurs? Non pas, puisque les chrétiens peuvent et doivent dire: «Lorsque *nous étions encore pécheurs*, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). Donc ils ne le sont plus et ne peuvent s'appeler frères de ceux qui le sont encore. Il est vrai qu'il y a «un seul Dieu et *Père de tous*», dans le sens des rapports de Dieu avec ses *créatures*, mais même dans cette acception, celles de ses créatures qui Lui appartiennent par la foi peuvent seules ajouter: «Il est en *nous tous*», ce qui exclut absolument le monde d'aucune intimité avec Lui dans cette relation (Ephésiens 4: 6).

Appeler Ben-Hadad son frère! Le misérable Achab montrait à nu l'état de son coeur, lui, la veille encore, sectateur de Baal et qu'une double délivrance opérée en sa faveur n'avait pas amené à se repentir.

Voici venir un second prophète (versets 35-43). Celui du verset 13 annonçait la délivrance; celui-ci le jugement d'Achab. Quelle patience de la part de Dieu! Même au chapitre suivant, il tarde encore à prononcer le dernier mot du jugement! Mais auparavant nous apprenons à connaître la discipline de Dieu envers les siens. «L'homme d'entre les fils des prophètes dit à son compagnon, par la parole de l'Eternel: Frappe-moi, je te prie. Et l'homme refusa de le frapper». Si cet homme n'était pas prophète lui-même, il était en tout cas «compagnon de

prophète». La discipline de Dieu envers les siens est d'autant plus sévère, qu'ils sont dans une position plus privilégiée. Nous avons ici un cas différent de celui du prophète de Juda, au chapitre 13. Ce dernier, ayant une parole positive de l'Eternel pour agir, *l'abandonne* pour suivre une autre parole qui s'affirmait comme parole de Dieu, et il trouve le lion sur le chemin. Ici, un compagnon du prophète *refuse* de faire selon la parole de l'Eternel. Il ne *veut pas* frapper et blesser son compagnon quand Dieu le lui ordonne. Il était bien intentionné, direz-vous; il aimait trop son compagnon pour lui faire du mal; sans doute, mais il y avait une parole impérative! Dieu donnait l'ordre. Vous objecterez encore que cet homme ne comprenait pas l'utilité de ce qui lui était ordonné; mais, devant la parole de l'Eternel, la question n'était pas de *comprendre*; il fallait *obéir*. Et de fait, il lui était impossible de comprendre; il ne pouvait ni ne devait se rendre compte de ce que Dieu voulait faire. La seule chose est qu'il y avait un ordre formel, et «par la parole de l'Eternel». Cet homme pouvait-il l'ignorer? Non, il était le compagnon du prophète et devait connaître la parole de Dieu. L'homme de Dieu de Juda devait *savoir* que la parole du vieux prophète ne *pouvait pas* être la parole de Dieu; celui-ci devait *savoir* que la parole de son compagnon *était* la parole de l'Eternel. Plus notre position nous met en rapport direct avec Dieu, moins nous avons d'excuse, si nous traitons la parole de Dieu comme si elle ne l'était pas.

Une désobéissance positive à la Parole est une chose infiniment grave, et combien de vies de chrétiens ne se composent que de pareilles désobéissances! Les chrétiens se demandent souvent pourquoi ils rencontrent le lion sur leur chemin, sans pouvoir répondre à cette question. Ne devraient-ils pas s'enquérir en tout premier lieu s'ils ont ou n'ont pas voulu se soumettre à la parole de Dieu, quand elle leur a montré Sa volonté d'une manière positive? D'habitude, on cherchera partout ailleurs la raison des *châtiments* de Dieu sur ses enfants ou sur ses serviteurs. Le jugement de cet homme l'atteint, «parce qu'il n'a pas écouté la voix de l'Eternel» (verset 36).

«Un autre homme», qui ne semble pas avoir été avec le prophète, dans des relations aussi intimes que le premier, écoute et obéit. Il frappe fort et le blesse. Il ne cherche pas à comprendre, mais fait ce que Dieu lui dit.

Maintenant le prophète peut se présenter devant Achab avec les preuves certaines de ce qui lui arriverait. Dieu avait dit: Frappe! Il s'y était refusé. Maintenant un autre frapperait Achab et le blesserait. Son sort était fixé.

Achab, comme David lorsque Nathan vint à lui, est obligé de prononcer son propre jugement (verset 40). Il était aveuglé; le bandeau qu'il voyait sur les yeux du prophète était le bandeau qu'il avait sur ses propres yeux, et il n'en savait rien! Tout à coup la parole de Dieu, comme un vent impétueux de jugement, retentit à ses oreilles: «Parce que tu as laissé aller d'entre tes mains l'homme que j'avais voué à la destruction, ta vie sera pour sa vie, et ton peuple pour son peuple» (verset 42).

La repentance, la contrition d'esprit, vont-elles enfin pénétrer dans ce coeur endurci? «Et le roi d'Israël alla en sa maison, triste et irrité, et il vint à Samarie» (verset 43).

«Triste et irrité», ces deux choses le dépeignent. «*Triste*»: oh! comme cela caractérise le monde! Il fait sa propre volonté et il est triste. Il n'y a jamais de joie dans le chemin de la désobéissance et de la révolte contre Dieu. Le chrétien seul peut réellement connaître la joie, et une «joie accomplie». La Parole, le Seigneur lui-même, nous indiquent où elle se trouve. Dans *l'obéissance* à ses commandements, qui est elle-même son amour réalisé (Jean 15: 9-14); dans la *dépendance*, fruit de la nouvelle nature que nous tenons de Lui (Jean 16: 24); dans, *l'assurance* que nous donne la connaissance de notre union avec Lui (Jean 17: 11-13); enfin, dans la *communion* avec le Père et avec le Fils. (1 Jean 1: 3, 4).

Combien toutes ces choses manquaient à cet homme misérable qui avait cru pouvoir suivre ses propres pensées en dépit de la parole de Dieu. Quelque impie que fût Achab, Dieu le jugeait selon la position favorisée dans laquelle il avait été placé. On a coutume, dans la chrétienté, de raisonner sur le sort réservé par la justice divine aux pauvres idolâtres. Il est certain qu'ils seront jugés selon les témoignages qu'ils ont reçus et par lesquels ils pouvaient connaître Dieu (Actes des Apôtres 14: 15-17); mais on n'entend pas le monde chrétien raisonner sur ce qui l'attend lui-même. Le sort d'Achab est plus terrible que celui de Ben-Hadad.

La Parole dit aussi qu'Achab fut «*irrité*». La tristesse du roi n'était pas celle qui mène à la repentance, mais à l'irritation. Contre qui? Contre Dieu. Le roi trouverait-il donc à tout moment Dieu sur son chemin? Venez, dit le monde, nous parler de l'amour de Dieu, quand il nous ôte la santé, ou des êtres chers, ou notre fortune? Vraiment! ne vaudrait-il pas mieux faire le mal comme les autres, au lieu de chercher à se bien conduire, puisque Dieu nous traite si injustement? C'est une des mille formes de cette irritation qui remplit les coeurs des hommes contre Dieu. Mais quand il y a une certaine connaissance de la Parole, comme chez Achab, on ne peut plus s'étourdir en faisant le mal. C'était facile, aux temps passés, avant l'apparition d'Elie qui venait «troubler Israël». Maintenant la Parole est là; on ne peut la secouer; elle ronge le coeur, ne lui laisse pas de repos. Cette parole du prophète a soulevé le voile de l'avenir. Peut-être n'en sortira-t-il rien... mais qui peut le savoir? Il est un fait, c'est que, dans la vie du monarque, cette Parole s'est constamment accomplie et si souvent en bénédictions imméritées auxquelles il n'a pas pris garde. Les menaces s'accompliront-elles? Le prophète a dit: «Ta vie sera pour sa vie». Il n'a pas dit quand. Et si c'était aujourd'hui? ou demain? Ne pouvait-il donc me laisser tranquille? Il y a bien de quoi être «triste et irrité». Le ver rongeur est là; il a commencé son oeuvre, le ver qui ne meurt point!

Chapitre 21 - Achab et Naboth

De nouvelles circonstances nous montrent l'état moral du roi. Son coeur est envahi par la cupidité, par la convoitise pour une chose que Dieu ne lui a pas donnée. Or elle est aussi bien une idolâtrie que le culte de Baal (Colossiens 3: 5). Achab, possédé par l'ennemi, a simplement passé d'une idolâtrie à l'autre.

La proposition d'Achab à Naboth est d'une portée plus grande qu'elle ne le paraît au premier abord. Elle tendait à aliéner pour toujours l'héritage de cet Israélite pieux. Faire un

échange, ou même donner en argent la valeur *de la terre*, c'était, pour Achab, prendre définitivement possession de la vigne de son voisin. Or un Israélite, craignant Dieu, ne pouvait accepter de telles conditions. Quand il vendait sa terre, il n'en vendait que les récoltes, et sa possession devant lui retourner au jubilé, le prix en était estimé selon le nombre d'années où l'acheteur en récoltait le produit (Lévitique 25: 15). Le vendeur avait même le droit de racheter sa terre à chaque instant, en restituant à l'acheteur le surplus des années à passer encore depuis la vente. L'Israélite qui craignait Dieu tenait à l'héritage de ses pères, parce qu'eux-mêmes le tenaient de l'Eternel; mais il avait une raison plus péremptoire encore. En réalité, le pays, le sol lui-même, n'appartenait pas au peuple, mais à l'Eternel: «Le pays ne se vendra pas à perpétuité, *car le pays est à moi; car vous, vous êtes chez moi, comme des étrangers et comme des hôtes. Et dans tout le pays de votre possession, vous donnerez le droit de rachat pour la terre*» (Lévitique 25: 23, 24).

Cela fait comprendre la réponse très catégorique de Naboth: «Que l'Eternel me garde de te donner l'héritage de mes pères» (verset 3).

Le verset 4 nous montre l'effet produit par une convoitise irréalisable sur le coeur d'un homme sans Dieu: «Et Achab s'en vint à sa maison, *triste et irrité*». Nous retrouvons ici les mêmes mots qu'à la fin du chapitre 20. Pauvre coeur de l'homme! accablé de tristesse, gonflé d'irritation! Et c'est tout ce qu'il est capable de contenir, lorsque Satan, pour garder son empire sur lui, ne vient pas lui souffler de nouvelles convoitises décevantes. Achab est triste de voir l'objet de son désir mis hors de sa portée; irrité contre une volonté qui y met obstacle et qu'il ne peut fléchir, parce qu'en somme c'est la volonté de Dieu.

Ainsi, de tous côtés, Achab a rencontré Dieu sur son chemin. Derrière la sécheresse et la soif, il avait trouvé Dieu; il l'avait trouvé en face de sa religion, en face de son alliance avec Ben-Hadad, en face de ses convoitises. Dieu, toujours Dieu, ce Dieu qu'il avait cru pouvoir remplacer par ses idoles. Depuis l'égorgement des prêtres, la maison était, il est vrai, balayée et parée, mais déjà de pires démons y étaient entrés.

Qui attise ces mauvais esprits, qui entretient ces convoitises? C'est Jézabel, vrai type de l'esprit satanique (versets 5-14). Jézabel fait le mal, le sachant et le voulant. Elle excite tous les mauvais instincts du coeur de son mari. Elle fait appel à son orgueil: «Est-ce toi qui exerces maintenant la royauté sur Israël?» (verset 7). Elle ajoute: «Moi, je te donnerai la vigne de Naboth, le Jizréélite». Quand un homme a, comme Achab, vendu son âme à Satan, ce dernier ne manque pas de lui faire toute sorte de promesses. Il est le Tentateur. Ce que Dieu ne veut pas te donner, moi, je te le donnerai. Laisse-moi faire; je te donnerai la vigne. Achab laisse faire, parce qu'il y voit la réalisation de sa convoitise. Et maintenant, Achab, «lève-toi, mange du pain, et que ton coeur soit gai». C'est là, en effet, le but constant de la chair: la santé, la gaiété, faire ce que l'on veut et se procurer ce qu'on désire. Mais comment atteindre ce but? Naboth avait dit: «Je ne te donnerai pas l'héritage de mes pères». Jézabel vient et dit: «Je te donnerai la vigne de Naboth». Elle prend Achab par la main et le conduit dans son chemin à elle, chemin de mensonge et de meurtre, sous couleur d'être sa bienfaitrice. Elle «lui donnera», mais en attendant elle s'empare de son autorité, de sa prérogative royale; elle

«écrit des lettres en son nom, et les scelle de son sceau» (verset 8). Achab est devenu son esclave. Elle ne recule ni devant les faux témoignages, ni devant le meurtre d'un homme juste pour en donner le profit à sa créature. Cette adoratrice de Baal fait dire aux faux témoins: «Naboth a maudit Dieu et le roi» (versets 10, 13). Elle emploie le nom de Dieu, reconnu par le peuple, mais non par elle, pour détruire un serviteur du vrai Dieu. Jézabel n'a-t-elle pas toujours fait ainsi? Nous la voyons renaître en Apocalypse 2, non plus dans le judaïsme, mais dans l'Eglise, prenant le caractère de prophétesse et accusant les vrais témoins de Dieu de «connaître les profondeurs de Satan», tandis qu'elle-même enseigne à ses enfants à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles.

Achab laisse faire le mal et consommer l'iniquité pour en profiter; les hommes de Jizréel, anciens et nobles, le font en connaissance de cause, car les lettres leur disent de choisir deux hommes *méchants*, fils de Bélial, qui se parjurent afin de perdre Naboth. Ils n'ont guère de scrupules, car il est dans leur intérêt de plaire au roi et de se le concilier.

Naboth est lapidé; le moment est enfin venu pour Achab de jouir du fruit de sa convoitise. «Lève-toi», dit Jézabel, «prends possession de la vigne de Naboth, le Jizréélite, qu'il refusa de te donner pour de l'argent, car Naboth n'est pas vivant, mais il est mort» (verset 15).

Achab descend. Va-t-il donc être heureux? C'est le moment pour lui, le but atteint, de montrer cette gaîté que Jézabel lui avait promise. A peine entre-t-il en possession que, sur la vigne même de Naboth, où il venait prendre la mesure de son nouveau domaine, Elie, averti de Dieu, le rencontre. Sa jouissance, son bonheur ont disparu. Satan nous leurre toujours et nous laisse, vis-à-vis de Dieu, après nous avoir trompés et plongés dans le borbier.

Achab dit à Elie: «M'as tu trouvé, mon ennemi?» (verset 20). Oui, son ennemi! Il avait pris Satan pour ami, il trouve Dieu comme ennemi. Sur le lieu même de la satisfaction promise, il ne trouve rien de ce qu'il espérait, mais Dieu se dresse devant lui, représenté par son prophète, et lui dit: «As-tu tué, et aussi pris possession?» (verset 19). D'autres avaient tué; Dieu en demande compte à Achab. La joie tant désirée est remplacée par l'affreuse malédiction qui se répète le long de cette lamentable histoire d'Israël. C'est, avec les mêmes termes, le jugement de Jéroboam, le jugement de Baësha: «Celui de la maison d'Achab qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (verset 24. conf. 14: 11; 16: 4). Et Jézabel n'est pas oubliée: «Les chiens mangeront Jézabel à l'avant-mur de Jizréel» (verset 23). L'exécution du jugement annoncé se fait attendre pour cette dernière (2 Rois 9), mais n'en est pas moins certaine.

Cette fois Achab doit se dire: Le jugement de Dieu m'a atteint. Il se réveille devant le fait que la parole de Dieu contre ses prédécesseurs a été sans repentance. Pour lui qui a fait pis qu'eux tous, le jugement est à la porte.

Que fait Achab? Il s'humilie; il va dans l'affliction, le deuil et le jeûne (versets 27-29), il couche avec le sac qu'il met sur sa chair; il «marche doucement», comme on le pratique dans la maison des morts. Où est son orgueil et son coeur gai, et même sa tristesse de mauvais aloi et son irritation? Il ne reste qu'un deuil sans fond devant le sort inévitable. Est-ce une

conversion? Le chapitre suivant nous donnera la réponse. Mais, en attendant, quel Dieu, plein de miséricorde, que le nôtre! S'il découvre le mal, il constate le moindre retour de l'âme au bien, il enregistre le moindre signe de repentance. Il dit à Elie: «Vois-tu comment Achab s'est humilié devant moi? Parce qu'il s'est humilié devant moi, je ne ferai pas venir le mal en ses jours; mais, dans les jours de son fils, je ferai venir le mal sur sa maison» (verset 29). Pas un iota de sa Parole ne tombera en terre, mais le jugement sera différé jusqu'aux jours de son héritier.

Chapitre 22 - Achab et Josaphat

«Et on resta trois ans sans qu'il y eût guerre entre la Syrie et Israël» (verset 1). Voilà donc à quoi avait abouti l'alliance d'Achab avec Ben-Hadad, à part la question du jugement de Dieu: à un court répit de trois années sans guerre! Puis Ben-Hadad, à peine libéré, n'avait pas tenu ses promesses (conf. 20: 34); il n'avait pas rendu Ramoth de Galaad. «Savez-vous», dit le roi d'Israël à ses serviteurs, «que Ramoth de Galaad est à nous? Et nous nous taisons, sans la reprendre de la main du roi de Syrie!» Il serait lâche de se taire; ainsi la guerre est de nouveau déchaînée. Dieu n'entre pas en ligne de compte dans ces revendications entre peuples. L'histoire en est toujours la même, et les nations chrétiennes de nos jours ne valent pas mieux, sous ce rapport, que les nations idolâtres. Le désir de s'étendre, d'un côté, de résister à ces empiètements, de l'autre, constituent le fond de la politique. Dieu ne fait pas de politique; il est étranger à ces débats, quoiqu'il ait la haute main sur toutes choses et se serve de *tout* pour accomplir ses desseins.

Josaphat, fils du pieux Asa, et fidèle comme lui, pour maintenir sans mélange le culte de l'Eternel en Juda, Josaphat était descendu vers le roi d'Israël. D'où provenaient ces relations? Du fait que Josaphat s'était «allié par mariage avec Achab», non pas lui-même; mais Joram, son fils, avait reçu pour femme une fille d'Achab (2 Chroniques 18: 1; 21: 6). Cette alliance était un grand mal, et le roi de Juda dut en éprouver les graves conséquences. «Aides-tu au méchant», lui dit plus tard Jéhu, fils de Hanani, le voyant, «et aimes-tu ceux qui haïssent l'Eternel?» (2 Chroniques 19: 2). Cette alliance entraînait fatalement le fidèle à épouser les intérêts d'un roi qui n'eut pas son pareil en iniquité sur la terre d'Israël (21: 25, 26).

«Viendras-tu avec moi à la guerre?» dit Achab à Josaphat. Ce dernier répond: «*Moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux*» (verset 4). Cette alliance entraîne donc Josaphat à déclarer que lui, le pieux roi de Juda, est comme l'impie Achab, à renverser la barrière qui sépare l'homme de Dieu, du monde. Y a-t-il une grande différence entre cette parole et celle d'Achab à Ben-Hadad: «Tu es mon frère?» L'alliance avec le monde, on ne saurait trop le répéter, nous rend solidaires de son iniquité. Dans les livres historiques, nous rencontrons toujours de nouveau cette vérité solennelle que, *donner son concours, s'associer ou coopérer à un système où le mal est toléré et reconnu, c'est se solidariser avec ce système*. On pourrait se demander si la repentance momentanée d'Achab n'avait pas influé sur les dispositions de Josaphat. Cela ne nous est pas dit, mais cela n'excusait le roi en aucune manière. Le fidèle ne reste pas dans un système quelconque, parce qu'il peut s'y trouver du bien, mais parce qu'il est approuvé de Dieu. Or Israël et son roi

n'avaient plus à attendre que le jugement définitif, et la ville ne contenait plus de justes qui pussent la sauver.

Cependant (versets 5-12), dans cette fâcheuse alliance, Josaphat a trop de piété pour agir sans consulter l'Eternel et sa parole. Achab rassemble immédiatement 400 prophètes. C'était beaucoup. D'où venaient-ils, quand à peine quelques prophètes isolés se trouvaient encore sur le territoire d'Israël? C'était peu, car un seul prophète de l'Eternel suffisait pour faire connaître sa pensée. Ces 400 prophètes d'Achab, qui sont-ils? Seraient-ils peut-être, sous un déguisement, les 400 prophètes de l'ashère, divinité femelle, qui n'avaient pas été détruits au Kison? C'est assez probable. Quoi qu'il en soit, si c'étaient les mêmes, ils avaient changé de robe avec les circonstances. Ils prétendaient maintenant parler par l'Esprit de Dieu, tandis qu'un esprit de mensonge qui servait leurs propres intérêts, s'était emparé d'eux. On peut porter la livrée de prophète de l'Eternel et mentir. Combien cela est fréquent en tout temps, et plus encore aujourd'hui qu'autrefois. «Monte», crient-ils tous; «et le Seigneur la livrera en la main du roi» (verset 6).

Cependant Josaphat est mal à l'aise. Il y a un sens spirituel qui avertit un cœur vrai, sans que peut-être il puisse s'en rendre compte, que certaines manifestations n'ont pas l'Esprit de Dieu pour agent. Ce n'est pas le don de discerner les esprits (1 Corinthiens 12: 10), qui n'est pas de tous, mais un sens qui, quelque faible que soit l'enfant de Dieu, ne devrait jamais lui manquer. Il se sent mal à l'aise dans un milieu opposé à Dieu, mal à l'aise en présence de certains discours qui ont la prétention de sortir de lèvres religieuses et manquent du caractère divin, mal à l'aise vis-à-vis de vanteries comme il s'en produisait devant le roi d'Israël. Tel était le cas de Josaphat, aussi, après avoir assisté au spectacle provoqué par sa parole à Achab: «Enquiers-toi aujourd'hui, je te prie, de la parole de l'Eternel» (verset 5), il se voit obligé d'ajouter: «N'y a-t-il pas ici encore *un* prophète de l'Eternel, pour que nous nous enquérions auprès de lui?» (verset 7). Il lui suffirait qu'il y en eût un, réellement séparé pour Dieu, pour contrebalancer les 400 autres. Achab répond: «Il y a encore un homme, pour consulter l'Eternel par lui; mais *je le hais*, car il ne prophétise pas du bien à mon égard, mais du mal; c'est Michée, fils de Jimla» (verset 8). Il le haïssait, et il en faisait de même à l'égard de tous ceux qui prononçaient sur lui le jugement de l'Eternel. Il voulait que le prophète «prophétisât du bien à son égard». Tel sera toujours le caractère du monde religieux. Ceux qui le composent se choisissent des docteurs selon leurs propres convoitises, des docteurs qui leur disent: mes frères, comme Achab lui-même disait: mon frère, à Ben Hadad, des docteurs qui les louent en exaltant le monde qu'ils habitent, et leur prédisent du succès et de la prospérité. L'intègre Josaphat ne peut supporter ces paroles. Il a l'habitude de respecter toute parole qui vient de l'Eternel. On ne voit pas, plus tard, qu'il conteste devant la parole de Jéhu qui le condamne, (2 Chroniques 19: 1). «Que le roi ne parle pas ainsi!» dit-il (verset 8).

Achab n'a qu'une pensée: prouver la méchanceté de Michée à son égard (conf. verset 18). Il le fait promptement chercher. L'homme de Dieu se tenait naturellement à part des 400 prophètes; bon exemple pour le roi de Juda qui s'alliait au roi profane. La conséquence bien triste, mais nécessaire de cette alliance, est qu'il suivra Achab au lieu de suivre Michée. Tel est

l'effet des «mauvaises compagnies» sur le croyant, et jamais on ne voit se produire l'effet inverse, c'est-à-dire que le monde suive l'exemple des enfants de Dieu. Quelqu'un a dit: «Il n'y a pas égalité dans une alliance entre la vérité et l'erreur, car, par cette alliance même, la vérité cesse d'être la vérité, et l'erreur ne devient pas la vérité».

Michée, pour rendre plus solennel ce qu'il va proclamer, parle d'abord comme les 400 prophètes: «Monte et prospère; et l'Eternel la livrera en la main du roi» (verset 15). «Combien de fois», reprend Achab, t'adjurerai-je de ne me dire que la vérité au nom de l'Eternel?» (verset 16). On voit ici ce qu'est la conscience, même endurcie. Elle parle au dedans du coeur; elle dit à Achab: Ce que Michée dit, ne peut être l'expression de sa pensée. Et, quand même Achab recherche le mensonge, sa conscience le force à vouloir la vérité. Il ne la suivra, ni ne lui obéira, mais le malaise produit par sa conscience ne lui laisse pas de repos, jusqu'à ce qu'il entende, sache et voie, comme le meurtrier, ramené malgré lui sur le lieu de son crime. Alors ces paroles navrantes retentissent à ses oreilles: «J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau qui n'a pas de berger; et l'Eternel a dit: Ceux-ci n'ont pas de seigneur; qu'ils s'en retournent en paix, chacun à sa maison» (verset 17).

Le prophète ne s'arrête pas là. Il montre l'esprit satanique de mensonge qui s'est emparé de tous les prophètes, afin de faire monter Achab à Ramoth. L'Eternel dit: «Qui persuadera Achab, afin qu'il monte et qu'il tombe à Ramoth de Galaad?» (verset 20). C'était le jugement de Dieu, préparé d'avance contre Achab, jugement indirect, mais dont les esprits démoniaques qu'il avait adorés, devenaient les instruments pour la perte de leur victime.

Sédécias qui, dans cette scène, avait joué le rôle principal, en se faisant des cornes de fer et en disant au roi: «Avec celles-ci tu heurteras les Syriens, jusqu'à les exterminer» (verset 11), Sédécias frappe Michée sur la joue et dit: «Par où a passé l'Esprit de l'Eternel, d'avec moi, pour te parler?» (verset 24). Il prétend à la direction du Saint Esprit et use de violence pour le prouver, mais il prouve ainsi quel esprit l'anime, Lui aussi tombera sous le jugement, «quand il ira de chambre en chambre pour se cacher» (verset 25).

Michée, comme tant de prophètes et de fidèles serviteurs de l'Eternel, est jeté en prison, persécuté cruellement pour la vérité qu'il a proclamée (versets 27, 28). Mais son témoignage s'étend, devient par là public, comme plus tard celui de Paul. Il a l'honneur d'adresser à tous la pensée de Dieu quant à l'avenir: «Peuples, entendez-le tous!» (verset 28).

Le pauvre Josaphat assiste muet à cette scène. Etant sur le terrain de son allié, il n'a aucune autorité pour contrecarrer ses ordres. Ses faibles remarques ont-elles changé les plans, les décisions d'Achab? Trouve-t-il le courage de rompre cette alliance malheureuse? Rien de semblable. Et à quoi lui sert-elle, sinon à être infidèle à Dieu? Il monte avec le roi d'Israël à Ramoth de Galaad.

Mais voici cette conscience importune qui vient de nouveau assiéger Achab. Si Michée avait dit vrai? S'il avait réellement prédit ma mort dans cette expédition? Il veut et croit trouver un moyen sûr d'échapper au jugement qui le cherche et le poursuit. Il se déguise et, sous l'empire de la crainte égoïste, n'a pas même assez de noblesse de coeur pour ne pas

compromettre son allié, contre lequel, à cause de ses vêtements royaux, vont se diriger les coups dans la bataille. Les chefs des chars se détournent contre Josaphat, pensant avoir affaire à Achab. A ce moment, «Josaphat cria». Nous voyons, en 2 Chroniques 18: 14, que dans cette extrémité, Josaphat recourut à l'Eternel: «Josaphat cria, et l'Eternel le secourut». Il n'abandonne pas les siens dans la détresse.

Achab est atteint par une flèche tirée «à l'aventure», chose qu'il n'avait pas prévue. Il meurt en héros, comme dirait le monde, soutenu encore mourant, sur son char, vis-à-vis des Syriens. Il expire le soir et son sang remplit le fond du char. «Et on lava le char à l'étang de Samarie, et les chiens léchèrent le sang d'Achab, là où les prostituées se lavaient, selon la parole de l'Eternel qu'il avait prononcée» (verset 38). Ainsi s'accomplit le jugement contre lui, mais il ne trouvera sa pleine exécution que plus tard, par les mains de Jéhu.

Comme les hommes qui écriraient cette histoire l'écriraient autrement que Dieu ne l'a fait! Le règne d'Achab fut long et relativement glorieux. Les victoires sur les Syriens sont, pour l'homme qui n'aurait pas la révélation divine, des faits de haute valeur et de courage intrépide; son alliance avec Ben-Hadad est de la noble clémence et de la bonne politique, celle avec Josaphat est bien plus sage encore; la guerre de Ramoth lui était imposée par l'honneur de son royaume. Les annales de son règne, perdues probablement pour toujours, énumèrent toutes les villes qu'il bâtit et fortifia, son palais d'ivoire, à l'instar probablement de celui de Salomon, et d'autres choses encore (verset 39). Mais de tout cela il n'est rien resté que le terrible exemple d'un homme responsable de servir Dieu et qui, le connaissant, lui a préféré les idoles et ses convoitises et a haï les témoins fidèles du Dieu d'Israël.

Quelques mots terminent ce livre (versets 41-51) et reposent un peu le coeur au milieu de tant de ruines. Josaphat fut fidèle, non pas sans reproche, car il ne mit pas assez de zèle à détruire les hauts lieux, restes de l'idolâtrie qui s'était implantée en Juda. Il extermina les êtres infâmes qui s'étaient établis dans le pays avec l'idolâtrie cananéenne. Mais on voit, avec regret, qu'il n'apprit pas tout de suite la leçon que Jéhu lui avait enseignée à son retour de Ramoth. Il se lia avec le fils d'Achab, Achazia, qui agissait méchamment (2 Chroniques 20: 35-37), et s'associa avec lui pour construire des navires et aller chercher en commun de l'or d'Ophir. Le besoin des richesses acquises par l'alliance avec Achazia est un motif moins relevé que le besoin d'influence acquise par l'alliance avec Achab. Mais le Seigneur le reprit: «Eliézer, fils de Dodava, de Marésha, prophétisa contre Josaphat, disant: Parce que tu t'es lié avec Achazia, l'Eternel a détruit tes oeuvres: et les navires furent brisés, et ne purent aller à Tarsis» (2 Chroniques 20: 37).

Grâce à Dieu, après les paroles du prophète et la destruction de sa flotte, Josaphat avait compris, ce qui fut la grande faiblesse de sa vie, qu'une alliance avec le monde, pour quelque but que ce soit, est une chose que Dieu désapprouve et qui amène un jugement sur ses enfants. «Alors Achazia, fils d'Achab, dit à Josaphat: Que mes serviteurs aillent avec tes serviteurs dans les navires; et Josaphat *ne le voulut pas*» (verset 50).

Ce tableau, réjouissant après tout, est suivi de quelques mots (versets 52-54) résumant le règne d'Achazia, fils d'Achab, règne court, mais rempli de tout ce qui pouvait provoquer l'Eternel à la colère. Sous son règne, le culte de Baal renaît en Israël, et le roi lui-même se prosterne devant l'abomination des Sidoniens.

Paroles de foi et de bonne doctrine

Darby J.N.

ME 1904 page 398 – ME 1905 page 118 – ME 1906 page 17

1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)

Comme le Seigneur montre bien, en Jean 4, qu'on arrive à l'intelligence des choses divines par *la conscience*; ainsi le coeur est gagné.

Rejeté et chassé de Judée, Jésus s'assied fatigué sur le puits de Sichar. Une femme solitaire (ce n'était pas l'heure où les femmes sortaient pour puiser l'eau), sous le fardeau du péché, évidemment une nature forte et passionnée qui, dans une ardente poursuite, avait cherché le bonheur et était ainsi tombée dans le péché, sans avoir trouvé de repos pour son âme, (combien il y en a de semblables dans le monde!) cette femme menait une vie de labeur pénible au milieu de laquelle elle pensait quelquefois à Garizim et à Jérusalem, et savait qu'il y avait un Messie à venir. Il pouvait y avoir quelque part du bonheur, du repos, elle n'en avait point. Ce qu'elle avait, c'était du labeur et de la fatigue, et cette fatigue elle la ressentait évidemment dans son âme aussi bien que dans son corps. Jésus aussi avait du labeur et de la fatigue, mais par amour, non par le péché, hormis le péché des autres, mais celui-ci ne pouvait lasser l'amour; et Jésus savait où se trouvait le repos, car lui-même était le repos. Le Fils de Dieu, le juge de tous, s'était mis, humainement parlant, dans une position où il était redevable à cette femme d'un peu d'eau fraîche. Mais il la place bientôt sur un autre terrain; il parle du don de Dieu, d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Tout était ténèbres dans l'esprit de la femme samaritaine. Elle tournait dans le cercle de sa propre lassitude; ce qu'elle sentait, c'était le fruit de son péché et la peine qu'elle se donnait à la recherche du bonheur. Et (avec tous les mouvements intérieurs qui prédominaient dans son esprit et le remplissaient, car, en vérité, qu'avait-elle d'autre?) que fait le Seigneur? «Va, appelle ton mari, et viens ici». «Je n'ai point de mari». «Tu as bien dit», répond le Seigneur, «je n'ai pas de mari; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu as dit vrai».

Maintenant un rayon de lumière pénètre en elle. «Seigneur, je vois que tu es un prophète». La parole de Dieu acquiert, par le Seigneur, une autorité divine sur son coeur, parce qu'elle avait atteint sa conscience. Elle a trouvé un homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. Qui savait cela? La parole du prophète avait une autorité divine. Cependant la femme n'est pas encore arrivée aux fontaines d'eau. Les communications divines qui lui étaient faites étaient tout à fait inintelligibles pour elle, mais un grand pas était fait. Celui qui connaissait toute sa vie, tout son péché, s'était assis en grâce auprès d'elle, désirant être aidé par elle. La grâce, aussi bien que la vérité, était là. Cette femme avait trouvé le Christ, et, laissant sa cruche avec son souci, elle devient pour d'autres une messagère de bonnes nouvelles. Garizim et

Jérusalem sont absolument semblables et ne sont rien. *Le Père* cherche des adorateurs en esprit et en vérité.

Nous avons ici un tableau qui montre l'âme s'ouvrant à l'intelligence et à la réception des choses divines. La présentation des choses divines du caractère le plus élevé en grâce ne produit pas cela. Le coeur naturel reste fermé. On ne comprend pas du tout ces choses, alors même qu'il y a des besoins et d'ardents désirs moraux. Dieu opère dans la conscience. Alors la Parole est reçue. A ce moment le coeur ne va pas plus loin que sa capacité *présente*. Cependant les choses qui ont été dites, l'ont été pour le coeur; et la grâce fait qu'il se les approprie. Jésus avait été avec lui en grâce. Oh! quelle différence entre les spéculations de l'homme et Dieu voyant les campagnes blanches pour la moisson!

Le Seigneur, rejeté par l'orgueil de l'homme, rafraîchissait son âme, non avec l'eau du puits, mais avec l'amour qui trouve son bonheur en des coeurs remplis de misère, et qui boit à la seule source rafraîchissante qui ait coulé dans ce monde! Il avait à manger d'une viande que ses disciples ne connaissaient pas. Quelle place pour cette pauvre Samaritaine, pour nous-mêmes, de rafraîchir, misérables créatures que nous sommes, le coeur de Jésus, parce qu'il est amour!

2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)

Maintenant mon oeil se repose sur Jésus: je vois le Seigneur descendu du ciel, un Homme... Si je regarde à moi, si je regarde autour de moi, que vois-je? Assez pour briser mon coeur, s'il y a un coeur à briser... Mais ici, je trouve un vrai repos — un Homme qui a satisfait le coeur de Dieu — cet Homme adorable, sur la terre, en la présence de Dieu, regardant à Dieu, un objet pour Dieu! Ce n'est pas le Messie nettoyant son aire, mais Celui en qui sont renfermés toutes les pensées et tous les conseils de Dieu — ce n'est pas l'homme qui périt en proie à la corruption, mais Jésus, le Fils de l'homme, qui, non seulement descend d'Abraham et de David, mais remonte jusqu'à Dieu, «fils d'Adam, fils de Dieu» (Luc 3: 21, 22, 38). C'est le second Homme — le dernier Adam, un Esprit vivifiant (1 Corinthiens 15: 45). Quelle ressource! car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-on soi-même quand on connaît le péché de son propre coeur — un être qui, dès le commencement et jusqu'à aujourd'hui, a abandonné Dieu pour une pomme! Maintenant un Homme, un Homme béni apparaît: il prie... (Luc 3: 21). C'est l'Homme dépendant: car la dépendance est l'essence de l'Homme parfait. Nous voyons, il est vrai, Dieu resplendir partout, mais ici, nous le voyons en Jésus, l'Homme dépendant dans une place et dans une condition qui caractérisent la perfection dans l'homme. La source du péché en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance. Ici, mon coeur trouve du repos dans un Homme dépendant, au milieu de l'affliction, mais traversant tout en perfection avec Dieu; que ce soit dans l'humiliation ou dans la gloire, cela ne fait aucune différence, car l'Etre parfait est toujours l'Etre dépendant. Et quand, au baptême de Jean, ce coeur divin exprime sa dépendance par la prière, ne reçoit-il pas de réponse? «Le ciel s'ouvre». Le ciel s'ouvrirait-il ainsi sur moi? Il est ouvert pour moi, sans aucun doute, mais je prie, parce qu'il est ouvert,

tandis qu'il s'ouvre sur Jésus, parce qu'il prie. Moi je viens et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts sur Lui.

Quel admirable tableau de la grâce, et, nous ne craignons pas de le dire, le Père aimait à contempler ici-bas, au milieu de toute cette scène de péché, son Fils bien-aimé (Jean 8: 29). Rien, si ce n'est un objet divin, ne pouvait attirer ainsi le coeur de Dieu; et cependant c'était l'Homme humble et parfait. Il ne prend pas sa place de gloire éternelle comme Créateur, Fils de Dieu — il s'abaisse; il est baptisé. Il dit: «Je me confie en toi. Tu es le Seigneur» (Psaumes 16), et le Saint Esprit descend sur Lui comme une colombe, emblème digne de cet Homme sans tache, digne lieu de repos pour le Saint Esprit au milieu du déluge de ce monde. Oh! qu'il est précieux pour nous, que Jésus nous soit montré comme l'objet de Dieu.

Je sais quels sont les sentiments de Dieu à son égard. Je suis introduit dans son intimité; admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les relations rétablies entre Dieu et l'homme.

Ainsi je trouve du repos, et mon coeur est en communion avec Dieu au sujet de son Fils bien-aimé. Le croyant seul en jouit, mais la relation est là. Et si je trouve en moi et autour de moi ce qui afflige mon âme, j'ai en Lui une source inépuisable de joie et de consolation... Que la terre et les cieux soient bouleversés, je continuerai à trouver mon repos en Lui. Quelle bénédiction pour le coeur de posséder l'objet dont Dieu lui-même est occupé!

«Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir» (Luc 3: 22).

3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)

Le Seigneur commence par la pleine restauration de l'âme de Pierre. Il ne lui reproche pas sa faute, mais il juge la source du mal qui l'a produite — la confiance en soi. Pierre avait déclaré que si tous reniaient Jésus, lui du moins ne le renierait pas, Le Seigneur lui demande donc: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» et Pierre est réduit à reconnaître qu'il fallait l'omniscience de Dieu pour savoir que lui, qui s'était vanté d'avoir pour Jésus plus d'amour que les autres, avait réellement quelque affection pour Lui. Cette question répétée trois fois sonde en réalité les profondeurs de son coeur.

Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il dit: «Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime». Jésus ne le laisse pas, que sa conscience n'en soit venue là. Néanmoins la grâce qui agissait pour le bien de Pierre — la grâce qui l'avait suivi malgré tout, priant pour lui avant qu'il eût senti ses besoins ou qu'il eût commis la faute — la grâce est parfaite ici comme auparavant. Car au moment où l'on aurait pu penser que tout au plus il serait restauré par la miséricorde divine, il reçoit le plus grand témoignage de grâce qui pût lui être conféré. Quand il est humilié de sa chute, et amené à dépendre entièrement de la grâce, la grâce surabondante se déploie envers lui. Le Seigneur lui confie ce qu'il aimait le plus — les brebis qu'il venait de racheter. Il les remet aux soins de Pierre. C'est la grâce qui s'élève et demeure au-dessus de tout ce que l'homme est, et qui, par conséquent, produit la confiance, non en soi-même, mais en Dieu comme celui en la grâce duquel on peut toujours se confier, qui est plein de grâce, parfait en

grâce Cette grâce est au-dessus, de tout, reste toujours la même, et nous rend capables d'accomplir son oeuvre, et envers qui? envers l'homme qui en a besoin. Elle crée la confiance selon la mesure dans laquelle elle agit.

Il me semble qu'il y a une progression dans ce que dit le Seigneur à Pierre. Il demande: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre dit «Tu sais que je t'affectionne». Jésus répond «Pais mes agneaux». La seconde fois, il dit seulement: «M'aimes-tu?» omettant la comparaison entre Pierre et les autres, ce que Pierre avait d'abord prétendu. Pierre réitère la déclaration de son affection. Jésus lui dit: «Sois berger de mes brebis». La troisième fois, il dit: «M'affectionnes-tu?» employant les expressions mêmes de Pierre; et sur la réponse de Pierre qui saisit cet usage de ses paroles par le Seigneur, Jésus dit: «Pais mes brebis». Les rapports entre Pierre et Christ connu sur la terre, le rendaient capable de paître le troupeau du résidu juif — de nourrir les agneaux en leur montrant le Messie tel qu'il avait été, et d'agir comme un berger en guidant les plus avancés et leur procurant la nourriture.

Mais la grâce du tendre Sauveur ne s'est pas arrêtée là. Pierre pouvait encore sentir le chagrin d'avoir manqué une telle occasion de confesser le Seigneur au moment critique. Jésus l'assure que, s'il avait failli en le suivant avec sa propre volonté, il lui serait permis de le faire par la volonté de Dieu; et si, lorsqu'il était jeune, il se ceignait lui-même, d'autres le ceindraient quand il serait devenu vieux et le conduiraient où il ne voudrait pas. Il lui serait donné par la volonté de Dieu, de mourir pour le Seigneur, comme précédemment il s'était déclaré prêt à le faire par sa propre force. Maintenant aussi que Pierre était humilié et soumis entièrement à la grâce — qu'il savait qu'il n'avait point de force — qu'il sentait sa dépendance du Seigneur, sa complète incapacité s'il se confiait en sa propre puissance — maintenant, je le répète, le Seigneur appelle Pierre à le suivre; ce qu'il avait prétendu faire quand le Seigneur lui avait dit qu'il ne le pouvait pas. C'était ce que désirait son coeur... Ce qu'il avait eut la prétention de faire et ne l'avait pu, il le ferait maintenant — suivre Christ en prison et jusque dans la mort.

4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24)

Premièrement son éloignement de Dieu nous est dépeint. Aussi coupable au moment où il franchit le seuil de la maison paternelle et tourne le dos à son père, que lorsqu'il mange des gousses avec les pourceaux, il nous représente l'homme, trompé par le péché, dans le dernier état de dégradation auquel le péché le fait descendre. Ayant dépensé tout ce qui lui est échu selon la nature, le dénuement où il se trouve (plus d'une âme sent la disette en laquelle elle s'est plongée, le vide de tout ce qui l'entoure sans un désir pour Dieu ou pour la sainteté, et souvent sa chute dans ce que le péché a de plus avilissant), ce dénuement ne le porte pas vers Dieu, mais le conduit à chercher sa ressource dans ce que peut fournir le pays de Satan où l'on ne donne rien. Il se trouve au milieu des pourceaux. Mais la grâce opère; et la pensée du bonheur dans la maison de son père, et de la bonté qui y répandait la bénédiction autour d'elle, se réveille en son coeur. Là où l'Esprit de Dieu travaille, on trouve toujours deux choses: la conviction apportée à la conscience et l'attrait pour le coeur. C'est réellement la révélation de Dieu à l'âme; or Dieu est lumière et amour. Comme lumière il apporte la conviction dans

l'âme, mais comme amour il attire à Lui; alors une vraie confession est produite. Ce n'est pas simplement le fait d'avoir péché, mais d'avoir affaire à Dieu et de le désirer; mais en même temps la crainte à cause de ce qu'Il est, et cependant on est poussé à aller vers Lui. Tel était le cas de la femme, au chapitre 7, et de Pierre dans la nacelle. Cela produit la conviction que nous périssons, et un sentiment, faible peut-être mais vrai, de la bonté de Dieu et du bonheur de se trouver en sa présence, quoique nous ne soyons pas encore sûrs d'être reçus; mais nous ne pouvons plus demeurer dans le lieu où nous périssons. Il y a le sentiment du péché et l'humiliation; le sentiment qu'il y a de la bonté en Dieu, mais pas encore le sentiment de ce que la grâce de Dieu est réellement. La grâce attire — on va vers Dieu, mais on se contenterait d'être reçu comme un mercenaire — preuve que, bien que le coeur soit travaillé par la grâce, il n'a pas encore rencontré Dieu. Le progrès, d'ailleurs réel, ne donne jamais la paix. Il y a un certain repos du coeur à aller à Dieu; mais on ne sait pas quelle réception attendre, après s'être rendu coupable d'abandonner Dieu. Plus le fils prodigue s'approchait de la maison, plus son coeur devait battre à la pensée de rencontrer son père. Mais le père devance sa venue et agit envers lui, non selon ce que mérite son fils, mais selon son propre coeur paternel — seule mesure des voies de Dieu envers nous. Il se jette au cou de son fils, tandis que celui-ci est encore dans ses haillons et avant qu'il ait eu le temps de dire: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Ce n'était plus le moment de le dire. Cela était bon pour un coeur qui ne savait comment il serait reçu, mais non pour celui qui avait rencontré Dieu. Celui-là sait comment il a été reçu. Le fils prodigue se prépare à dire: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires; semblable à ceux qui parlent d'une humble espérance et d'une place inférieure; mais quoique la confession soit complète quand il arrive, il ne dit plus: «Traite-moi comme un mercenaire». Comment l'aurait-il dit? Le coeur du père par ses propres sentiments, par son amour pour lui, par la place que son coeur lui avait donnée, avait déterminé, la position du fils. La position du père décidait de celle du fils. Cela se passait entre lui-même et son fils; mais ce n'était pas tout. Il aimait son fils, même tel qu'il était, mais il ne l'a pas introduit en cet état dans la maison. Le même amour qui l'a reçu comme fils, veut le faire entrer dans la maison en cette qualité, et tel que doit être le fils d'un tel père. Les serviteurs reçoivent l'ordre d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir. Ainsi aimés et reçus par amour, dans notre misère, nous sommes revêtus de Christ pour entrer dans la maison. Nous n'apportons pas la robe: Dieu nous la fournit. C'est une chose entièrement nouvelle, et nous devenons justice de Dieu en Lui. C'est la plus belle robe du ciel.

5. Comme une greffe sur un arbre sauvage

Je crois qu'une *nature* est proprement ce qui constitue un être quelconque et le fait être ce qu'il est: un ange, un homme, un animal, etc. Je ne pense pas que 2 Pierre 1: 4, soit le passage le plus simple et le plus clair pour expliquer ce point, parce que ce passage est particulièrement moral, et indique spécialement ce qui caractérise le chrétien comme tel. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que ce passage parle de «très grandes et précieuses promesses», en cela il me semble avoir trait à ce que Jean 3 appelle «né d'eau», et: «Vous êtes déjà nets, à

cause de la parole que je vous ai dite». Cependant on ne peut le séparer de l'autre point — le don de la vie. Mais il parle de promesses, et d'échapper à la corruption qui est dans le monde.

Ce fait d'être né de nouveau, même les catholiques romains, les Wesleyens aussi, et la plupart des dénominations évangéliques l'admettent et s'en tiennent là; elles admettent une action du Saint Esprit par le moyen de la Parole, en vertu de laquelle l'homme est moralement purifié. Mais les Wesleyens disent qu'on peut perdre et retrouver cette purification, et même ceux qui ne vont pas si loin, la tiennent pour une simple purification de ce qui existe. Les Wesleyens disent que l'homme avait le corps, l'âme et l'esprit avant la chute; et qu'après la chute il a le corps, l'âme et l'esprit corrompus, mais qu'ensuite, étant né de nouveau, la corruption est enlevée; que, par conséquent, un homme peut être absolument parfait, comme homme, si la corruption est entièrement enlevée. Or je crois (sans traiter maintenant le sujet de la perfection) que c'est pour le moins une vue des plus défectueuses. Je crois que le Seigneur est un Esprit vivifiant, et que, par l'opération de l'Esprit Saint, «ce qui est né de l'Esprit est *esprit*», — non pas *l'Esprit* qui est Dieu; mais on est vivifié par sa puissance divine, tout comme ce qui est né de la chair est chair. Je reçois spirituellement de Christ la vie, comme je la reçois naturellement d'Adam. Dans ce sens, Christ est ma vie. Il est la vie éternelle (1 Jean 1), et «celui qui a le Fils de Dieu a la vie». Ce n'est pas moi, qui suis de la chair, qui vis, mais Christ vit en moi. C'est pour cette raison, à un point de vue abstrait, comme né de Dieu — car c'est ainsi que Jean considère les choses — qu'il est dit: «Il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». Cette vie, nous l'avons dans la puissance de la résurrection de Christ; et l'Esprit Saint qui nous a été donné en vertu du sang de Christ, agit intérieurement sur elle. Aussi, comme Dieu avait soufflé en Adam, Christ, après sa résurrection, souffle en ses disciples. C'est pourquoi il est dit: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Romains 8: 2). Une grande vérité accessoire découle de cela, c'est que Christ étant mort, Dieu me tient pour mort à la chair (Colossiens 3), et j'ai à me tenir pour tel (Romains 6), et à le réaliser (2 Corinthiens 4), afin que seule la vie de Christ soit manifestée.

Le point auquel je m'attache à ce sujet, c'est qu'il s'agit d'une communication réelle de la vie, en recevant Christ par la puissance de l'Esprit Saint, de manière que j'ai ce que je n'avais pas auparavant: Christ, devenu spirituellement ma vie par l'Esprit Saint, qui agit en elle en puissance; une création nouvelle en Christ, quoique la chair soit encore là. Or je ne suis pas dans la chair, mais en Christ; je suis tenu de la considérer comme morte, et c'est mon privilège de le faire. Naturellement c'est ce qui nettoie pratiquement, et par la Parole et selon la Parole. Je ne puis expliquer la chose physiologiquement, mais elle me paraît claire dans l'Écriture, et en vertu de ce fait, les saints vivront éternellement avec Dieu. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit» — participe à la nature de ce dont il est né. Cette nature est sainte, elle aime, et, comme en Christ homme, elle obéit. En un mot, cette vie est, quant à sa nature, la reproduction de la vie de Christ. Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché; l'Esprit est vie à cause de la justice. C'est une chose aussi nouvelle qu'une greffe sur un arbre sauvage.

Quant à l'idée que nous sommes introduits dans la divinité, je ne m'en occupe pas, n'ayant jamais auparavant entendu parler d'une telle chose!... Dieu, comme Etre suprême, ne peut nous communiquer la divinité, mais en donnant la vie, il peut communiquer les éléments moraux de ce qu'il est.

6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)

Le Seigneur Jésus lui-même dit, en parlant de Moïse: «Si vous ne croyez pas ses *écrits*, comment croirez-vous mes *paroles*?» (Jean 5: 46, 47). Ses paroles étaient celles de Dieu; il ne met pas en contraste ici l'autorité de ce qu'il disait avec l'autorité de la parole écrite, mais le contraste est dans les moyens de communication. Il a plu à Dieu d'employer l'Ecriture comme une autorité permanente. Pierre dit: «Aucune prophétie de l'*Ecriture*...» (2 Pierre 1: 20, 21). Beaucoup de prophéties n'ont pas été écrites; elles avaient l'autorité de Dieu pour ceux à qui elles étaient adressées. Car l'Ecriture mentionne plus d'une fois des prophètes qui ont nécessairement prophétisé, sans nous communiquer leurs prophéties.

Une foule de choses dites par Jésus lui-même, ne sont pas reproduites dans les Ecritures (Jean 21: 25); de sorte qu'il n'est pas seulement question de savoir de qui nous avons entendu une vérité, mais aussi du caractère de ce qui a été communiqué. Quand c'est pour le profit permanent du peuple de Dieu ou de son Assemblée, Dieu le fait mettre dans les Ecritures, et cela reste pour l'instruction et la nourriture de ses enfants dans tous les temps.

Les Ecritures sont l'expression permanente de la pensée et de la volonté de Dieu, possédant comme telles son autorité. Elles sont l'expression de ses pensées. Elles édifient et sont utiles; mais ce n'est pas tout: elles sont *inspirées*.

Elles enseignent, elles jugent le coeur, elles corrigent, elles disciplinent selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, c'est-à-dire parfaitement instruit de la volonté de Dieu, son esprit étant formé par cette volonté et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre. La puissance qu'il faut pour exécuter ces choses vient de l'action de l'Esprit. La sauvegarde contre l'erreur, la sagesse à salut, découlent des Ecritures qui sont capables de les procurer.

Cette parfaite et suprême autorité de l'Ecriture met-elle de côté le ministère? En aucune façon; elle est le fondement du ministère de la Parole. On est ministre de *la Parole*; on proclame — en se reposant sur la Parole *écrite* — la Parole qui fait autorité pour tous et est la garantie de tout ce que le ministre dit, en communiquant à ses paroles l'autorité de Dieu sur la conscience de ceux qu'il enseigne ou exhorte. Ce que dit la Parole fait taire toute opposition dans le coeur ou dans l'esprit du croyant. C'est ainsi que le Seigneur répondit à Satan, et le réduisit au silence (Luc 4: 1-13). Celui qui ne se soumet pas aux paroles de Dieu montre par là qu'il est rebelle à Dieu... L'Ancien Testament ne raconte pas l'histoire de Christ, la mission du Saint Esprit, la formation de l'Assemblée; parce que ces faits, n'étant pas encore accomplis, ne pouvaient être l'objet de ses instructions historiques et doctrinales; et l'Assemblée n'était pas même le sujet de la prophétie. Mais maintenant tout est complet; Paul nous dit qu'il était

un serviteur de l'Assemblée pour *compléter* la parole de Dieu (Colossiens 1: 25). Les sujets de la révélation étaient alors complétés.

La parole de Dieu parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle proclame la grâce et l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs tels que vous et moi, pussent être avec Lui, le connaître, le connaître profondément, intimement, véritablement — et jouir de Lui dès maintenant et pour toujours; afin que la conscience, parfaitement nettoyée, pût être en joie en sa présence, sans nuage, sans reproche et sans crainte. Etre tout cela dans son amour et de cette manière, c'est la joie parfaite. La Parole écrite vous dira la vérité quant à vous-même; mais elle vous dira aussi la vérité d'un Dieu d'amour déployant la sagesse de ses conseils.

J'ajouterai pour mon lecteur que le meilleur moyen pour lui de s'assurer de la vérité et de l'autorité de la Parole, c'est de lire la Parole elle-même.

7. Immortalité, vie éternelle et résurrection

Les Passages de l'Ancien Testament qui fournissent l'immense majorité des preuves alléguées pour la destruction des méchants, parlent de jugement et de destruction dans ce monde seulement. Tout ce qui est au delà, était alors obscur et invisible, sauf des lueurs qui pour la foi traversaient les ténèbres. Le système de l'Ancien Testament était le *gouvernement* de Dieu, non le salut qui introduit en la présence de Dieu et donne la vie éternelle, quoique ceux qui appartenaient à ce système fussent sauvés et vivifiés. Le «Destructionisme» affirme que la vie éternelle est donnée en Christ seul, mais il confond la vie éternelle et l'immortalité de l'âme, deux choses entièrement distinctes. Quant à la vie spirituelle divine, nous n'avons aucune vie en nous; nous sommes morts. Il ne s'agit pas simplement d'une vie qui n'est pas immortelle; nous n'en avons aucune. Cette doctrine nie que nous soyons vivants — non pas que *l'âme soit immortelle* — mais elle prétend que nous n'avons pas de vie en nous. On pourrait aussi bien et d'une manière plus vraie, s'en servir pour prouver que nous ne sommes pas vivants du tout, plutôt que de prouver que l'âme n'est pas immortelle. Cela ne s'applique pas à la question.

Une autre supposition fautive du Destructionisme, qui a servi de base à la pensée de la plupart des esprits qui en sont affectés, est que la mort est la cessation de l'existence. Cela est complètement dénué de fondement. En vérité, c'est une pétition de principe. Cela peut être ou ne pas être autant que l'homme peut le dire, d'après ce qu'il voit; car au delà de la mort il ne voit rien. Il peut alléguer que la cessation d'une organisation extérieure n'affecte pas et ne peut affecter ce dont il a la conscience, et il peut avoir les plus solides raisons pour rejeter ces suppositions quand la question est «d'être, ou de ne pas être». Il peut spéculer avec Platon, on raisonner rigoureusement comme Butler, mais il ne *sait* rien. Aussi loin que vont les indices, de l'Ancien Testament pour la foi, ils donnent la pensée que les pharisiens avaient de l'existence de l'âme après la mort (Actes des Apôtres 23: 8). Par exemple, quand la femme fit monter Samuel, ou quand David dit: «Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi». Enoch et Elie donnent cependant de plus brillantes espérances au milieu des ténèbres,

quoique les ténèbres fussent toujours là. De sorte que le Seigneur pouvait reprocher aux sadducéens de ne pas connaître les Ecritures, ni la puissance de Dieu, en rejetant la résurrection; or la résurrection implique la vérité, péremptoire exprimée en Luc 20: 37, 38, que «pour lui tous vivent». Les Ecritures ne font à cet égard aucune différence entre les saints et les pécheurs: il n'était pas seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (non le Dieu des morts, mais des vivants); or le fondement de cette vérité n'était pas leur piété, mais le fait que pour Dieu *tous* vivent, lors même que pour l'homme ils sont morts. Les sadducéens ne sont pas une race nouvelle; mais ils «errent, ne connaissant pas les Ecritures». L'Ancien et le Nouveau Testament, l'un comme l'autre, n'expriment nullement la pensée que, pour l'homme, mourir, c'est cesser d'exister: les croyants meurent, Christ mourut tout autant et tout aussi réellement que les pécheurs. Si la *mort* a le sens de cesser d'exister, alors les saints et Christ ont cessé d'exister. Or ce qui a cessé d'exister peut-il ressusciter?

Mais cette question contient un autre point vital. L'expiation est non avenue, de même que notre responsabilité à laquelle elle s'applique. Si je n'ai pas plus d'âme qu'une bête, bien que d'une nature animale de beaucoup supérieure, ma responsabilité n'existe plus. Vous ne pouvez rendre responsables de péchés un chien ou un éléphant. Quand je suis converti je me repens, je juge mes péchés passés; je sens que j'ai manqué à ma responsabilité; j'apprends que, par une grâce infinie, Christ est mort pour mes péchés. Ce n'est pas seulement qu'il devient la vie — une vie nouvelle pour mon âme. Grâce à Dieu, cela est vrai; mais il est mort, et a fait propitiation pour mes fautes, pour mes péchés, quand je n'avais pas encore cette vie. Il est mort pour mes péchés, et cela afin que je *vive*. Si la vie éternelle était donnée à un animal, il ne pourrait se repentir de fautes passées; le Seigneur, soit dit en toute révérence, ne pourrait faire propitiation pour ses péchés précédents; il l'a fait pour les miens, béni soit son nom.

8. La divinité de Jésus Christ

Christ était le Jéhovah de l'Ancien Testament qui pouvait dire: «Y a-t-il un Dieu hors moi? je n'en connais point» (Esaïe 44: 8). Toute la plénitude de la déité a habité et habite «corporellement en Lui». Il était «Emmanuel» (Dieu avec nous) — son nom était appelé «Jésus» (JAH — le Sauveur), car «c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés». Quand Esaïe (Esaïe 6) vit l'Eternel des armées, trois fois saint, il vit, dit Jean, la gloire de Christ et parla de Lui (Jean 12: 41). Voyez aussi Daniel 7: 9, 22; 1 Timothée 6: 15; Apocalypse 19: 11, 16.

Nous lisons: «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu». Quelque éloigné que soit un commencement auquel ma pensée puisse atteindre, Il était déjà alors. Et, afin qu'on ne puisse alléguer que la Parole était inhérente comme «raison», *sans* être une PERSONNE, l'Ecriture ajoute: «Elle était au commencement auprès de Dieu», elle était toujours une personne distincte. Et, de peur qu'on n'allègue qu'il était en quelque mesure inférieur, Paul nous dit: «En lui, toute la plénitude s'est pluë à habiter» (Colossiens 1: 19), car c'est là la vraie force du passage. Ainsi il déclare que le fait a eu lieu, «car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (Colossiens 2: 9). Personnellement, il «s'est anéanti lui-même» (Philippiens 2: 7). Il n'aurait pu le faire s'il n'avait

été Dieu. C'est un péché pour une créature d'abandonner son premier état. Le Seigneur souverain peut descendre en grâce; chez lui c'est de l'amour. Dans cette position, il reçoit *tout*. Toutes les paroles qu'il prononce lui sont données. Quoique immuable dans sa nature comme Dieu, il est néanmoins ici-bas un homme dépendant. Il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu — il est scellé par le Père; alors la gloire qu'il avait avant que le monde fût, lui est donnée du Père. Or, dans cette condition de serviteur obéissant, ayant une révélation que *Dieu lui a donnée*, le jour et l'heure de son action judiciaire n'étaient pas révélés (Marc 13: 32). «Ce n'est pas à vous», dit-il à ses disciples, «de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité» (Actes des Apôtres 1: 7). Le Psaume 110 répond exactement à cela: «Assieds-toi à ma droite, *jusqu'à* ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds». Quand? Assieds-toi là, dans cette place de gloire, *jusqu'à* ce que...; il n'est rien dit de plus. Or, je ne prétends pas expliquer — à Dieu ne plaise que je le fasse — comment ces choses se concilient.

Je vois pleinement dans les Ecritures, non pas simplement *la divinité* (Romains 1: 20), mais la déité (Colossiens 2: 9) de Christ, maintenue par la vérité que *nul* ne peut *connaître* le Fils, si ce n'est le Père. Le Père, nous le connaissons: il est simplement le Dieu adorable (Matthieu 11: 27). La nature divine du Fils semblait, pour ainsi dire, exposée à un danger par sa complète humiliation; il n'en est pas ainsi du Père. La nature du Fils est sauvegardée (quant à mes pensées) par le fait que son Etre est absolument insondable. Je crois qu'il est tel. Je sais qu'il est le Fils; je sais qu'il est un homme, un vrai homme. Je sais qu'il est «Je SUIS», «le vrai Dieu». *Comment* concilier cela, je ne le sais, quoique je voie et sache que ces choses vont ensemble — je suis bien aise de ne pas le savoir comme créature. Si je le savais, j'aurais perdu cette plénitude divine qui, si elle avait pu être sondée quand elle habitait dans l'humanité, n'aurait pas alors été vraiment divine. Par grâce, je connais Dieu; l'homme aussi, je le connais dans un certain sens; mais Dieu devenu homme, est au delà de tout — même de mes pensées spirituelles. Qu'il en soit ainsi, c'est une grâce infinie, et pour moi un sujet d'adoration. Je suis certain, pour la bénédiction de mon âme, qu'il est à la fois homme et Dieu, — Fils du Père aussi — car les personnes sont aussi distinctes que leur nature est véritable. Dite à un chrétien que le Fils a envoyé le Père, aussitôt il s'indignerait instinctivement. Mais dites-lui que le Père a envoyé le Fils, c'est un sujet de profonde joie pour son âme.

9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)

Quand Paul avait été dans le troisième ciel, il n'était après tout qu'un pauvre mortel; et, respectueusement parlant, comme Dieu l'avait exposé au danger, quoique ce fût pour sa bénédiction, il lui envoya un correctif. Le mal qui se trouvait en Paul nécessitait sans doute cela; mais la bonté même de Dieu, pensant en grâce au mal qui est en nous, le lui avait envoyé. Paul, on peut le voir, en tira occasionnellement profit et avantage. Or je ne dis pas que l'épître de Jacques soit une écharde pour la chair, mais elle en est un excellent correctif; elle est une ceinture autour des reins. Par elle, nos reins sont ceints de la vérité; vérité extrêmement élevée et céleste, dans laquelle nous sommes introduits; élévation à laquelle la foi nous

amène. Le fait que c'est la foi (c'est-à-dire un principe qui nous sort de nous-mêmes pour nous établir sur ce qui est en Dieu et sur sa révélation), pourrait nous amener, comme Paul, à cause de notre profonde perversité, non pas à être hors de la chair, ce qui devrait avoir lieu, mais à nous enfler, à nous servir de notre liberté comme d'une occasion pour la chair. Il est terrible qu'il en soit ainsi; mais c'est notre condition à nous, pauvres misérables créatures.

Jacques, en réalité Dieu, nous montre, avec une énergie morale particulière, qui agit puissamment sur la conscience, que la puissance réelle de la foi se montre dans notre vie. Sa réalité se distingue à ses fruits, et cette parole nous met à l'épreuve. Nul plus que Jacques ne parle de ces choses, comme étant le fruit de la grâce souveraine selon toute l'excellence qu'elle a dans les écrits de Paul. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18).

Il rattache aussi cette vie à la loi de la liberté où la nouvelle nature, le nouvel homme et la volonté prescrite marchent ensemble. Si je commande à mon enfant de se rendre où il désire aller, et que je lui en indique le chemin, c'est l'obéissance; mais c'est la loi de la liberté. Jacques parle de trois lois, ou de la loi sous trois aspects. D'abord, la loi proprement dite, sous laquelle, si l'on est coupable en un point, on l'est en tous. L'autorité du législateur a été méprisée là où la convoitise agissait. On est tout à fait coupable. Secondement, la loi royale de perfection subjective: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est faire ce qui est bien. Troisièmement, la loi parfaite de la liberté dans laquelle je regarde; c'est-à-dire la révélation du chemin de la nature divine dont je suis rendu participant. La révélation m'en montre la perfection, la nature divine m'y fait trouver mes délices. Je suis actuellement béni en accomplissant cette loi.

Que Jacques parle uniquement des fruits de la foi dans la justification par les oeuvres, et cela est évident par le fait que les exemples qu'il prend n'étaient pas du tout les fruits de la conscience naturelle. L'un est l'exemple d'un père faisant mourir son fils, l'autre celui d'une prostituée trahissant son pays. Abraham abandonnait tout à Dieu, même les promesses selon la chair, dans une obéissance absolue, comptant sur Lui, même pour recouvrer son fils Isaac, selon la parole de Dieu; l'autre s'identifiait avec le peuple de l'Eternel avant qu'ils eussent remporté une seule victoire en Canaan sur leurs puissants ennemis. Nul ne pénètre par la Parole plus profondément que Jacques dans les principes et l'activité du coeur humain, ou ne considère la grâce et la foi comme étant tout; mais il veut que ce soit une chose réelle et pratique, et non une connaissance spéculative. Nous avons besoin de cela, et nous en jouissons si nous sommes vrais de coeur.

10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18)

Le jeune homme qui vint au Seigneur en demandant: «Quel bien ferai-je?» et disant: «J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse», n'avait pas une mauvaise conscience au sens propre du mot. Il pensait qu'il se conduisait très bien, et il vint pour savoir quelle était la meilleure chose qu'il pût faire; il ne demandait pas à être sauvé. Le Seigneur agit avec lui comme il fit avec Saul de Tarse. Il applique la loi aux mobiles mêmes de son coeur. Saul pouvait

être satisfait de ce qu'il était sans reproche quant à la justice qui est par la loi, mais quand la loi disait: «Tu ne convoiteras pas», tout était fini. Il était découvert et condamné: «Etant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus». Pourquoi? Non pas parce que la loi est mauvaise, mais parce qu'elle est juste et que je ne le suis pas. Le Seigneur ne reproche pas au jeune homme de n'avoir pas observé la loi. Il lui dit d'aller, de vendre tout ce qu'il possédait et de le donner aux pauvres. Cela fait ressortir immédiatement la convoitise, l'amour de l'argent: «Et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens».

Voyez encore comment le Seigneur se sert de la loi, dans le cas de la femme surprise en adultère (Jean 8). Les scribes et les pharisiens l'amènent devant Lui, espérant méchamment le prendre en faute. S'il disait: Lapidez-la, il ne se montrait pas plus un Sauveur que la loi; s'il disait: Ne la lapidez pas, il violait la loi. Le Seigneur n'affaiblit pas l'autorité de la loi, mais il leur applique à tous la lumière, en disant: «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle». Ils se trouvent placés en la présence de Dieu, et ils sortent un à un, reconnaissant pratiquement qu'ils avaient tous péché, et qu'ils étaient sous la condamnation de la loi. Ils éprouvent la puissance révélatrice de Dieu — le voile est enlevé, et ils ne peuvent le supporter.

Notre conscience peut être tout à fait à l'aise pendant que nous sommes loin de Dieu et que nous ne sommes pas réveillés; mais dès que nous venons à considérer ce que nous sommes en présence de Dieu, nous découvrons que notre cas est désespéré. Nous savons tous, plus ou moins, ce qu'est la propre justice, et nous pouvons assez bien nous en accommoder, jusqu'à ce que nous sentions l'œil de Dieu sur nous. Il n'y a pas d'homme non lavé dans le sang de Christ, qui, s'il était appelé à venir répondre de lui-même à Dieu, ne cherchât à fuir aussi vite qu'il pourrait. Il pourrait avoir une excellente réputation et la mériter aussi, mais il n'a pas une conscience parfaite. Nous pouvons marcher longtemps comme des honnêtes gens, sans rien qui choque la conscience; mais du moment que la présence de Dieu est reconnue, le voile disparaît, on voit Dieu, et sa Parole sonde les pensées et les intentions du cœur: nous comprenons alors les paroles du pauvre Job (et il n'y avait aucun homme comme lui sur toute la terre): «Il ne lui répondra pas sur un point entre mille». «Si j'étais parfait, il me montrerait pervers. Si je me lave avec de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé et mes vêtements m'auront en horreur». C'est-à-dire que, quoiqu'il fût pur aux yeux des hommes, il était au regard de Dieu comme un homme sorti d'un fossé. Il dit ensuite: «Il n'y a pas entre nous un arbitre qui mettrait sa main sur nous deux. Qu'il retire sa verge de dessus moi, et que sa terreur ne me trouble pas». C'est ce que nous avons trouvé en Christ, Dieu a ôté notre terreur et notre crainte (1 Jean 4: 17, 18).

La loi connue dans sa spiritualité est très utile de cette manière pour convaincre l'âme. Elle exige de nous ce que nous devons être pour Dieu, et la loi de Dieu nous l'indique; alors elle nous dit, si nous n'y répondons pas, que nous sommes maudits. L'apôtre fait même un pas de plus en [Romains 7](#). Un homme peut être vivifié, né de Dieu, de manière à dire: Je hais

ces choses mauvaises que je pratique. La loi dit: Je les hais aussi, et c'est pourquoi je te maudis. C'est parce que la loi est parfaite, «sainte, juste et bonne», qu'elle nous tue; elle nous tue moralement, parce que nous sommes pécheurs. Elle est utile de cette manière, mais cela finit toujours par la condamnation... Quand la loi se présente à la conscience en disant: «Tu ne convoiteras pas», aucun homme ne peut y faire face; la convoitise de la chair est découverte, et il est démontré qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu. «Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». Voilà la somme de la loi. Quelquefois la chair peut se livrer à des excès et à des orgies, d'autres fois elle peut être très respectable; mais ce qui est vrai de tous les hommes dans leur état naturel comme enfants d'Adam, c'est que l'homme est un arbre mauvais et ne peut porter de bons fruits.

11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9)

Il n'y a rien de plus déraisonnable pour *le monde* que la marche tracée pour nous par la Parole — rien qui nous expose plus à la haine de son prince. Si Dieu n'est pas avec nous dans ce chemin, il n'y a rien de plus insensé; s'il y est avec nous, rien de plus sage. Si nous n'avons pas la force que donne sa présence, nous n'osons pas nous fier à sa parole; dans ce cas, nous devons nous garder de sortir pour combattre. Mais ayant le courage que donne la toute-puissance de Dieu par ses promesses, nous pouvons nous attacher à la bonne et précieuse Parole de notre Dieu: ses préceptes les plus sévères ne sont que la sagesse qui nous fait découvrir la chair, et des instructions sur la manière de la mortifier, en sorte qu'elle ne puisse ni nous aveugler, ni nous enchaîner.

Le sentier le plus difficile, celui qui nous conduit à la lutte la plus ardente, n'est autre que le chemin de la victoire et du repos qui nous fait avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel nous sommes en communion avec Dieu, avec Celui qui est la source de toute joie; c'est le gage et l'avant-goût d'un bonheur éternel et infini.

L'Eternel exhorte Josué à étudier soigneusement ce livre de la loi: «Car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras» (chapitre 1: 7, 8). Nous trouvons donc ici les deux grands principes de la vie et de l'activité spirituelles: premièrement, la présence assurée de la toute-puissance de Dieu, de sorte que rien ne peut tenir devant son serviteur; secondement, la réception de sa Parole, la soumission à sa Parole, l'étude attentive de sa Parole, la prenant pour un guide absolu et ayant le courage de le faire, à cause des promesses et des exhortations de Dieu.

En un mot, l'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Revêtue de cette puissance, la foi va de l'avant, fortifiée par la Parole encourageante de notre Dieu. Dieu a dans le monde un chemin où Satan ne peut nous atteindre. C'est celui où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde; mais il y a un sentier divin pour le traverser, un sentier unique où la puissance de Dieu se trouve. La Parole nous le révèle. C'est ainsi que le Seigneur a lié l'homme fort. Il agissait par la puissance de l'Esprit et faisait usage de la Parole. On ne peut séparer l'Esprit et la Parole sans tomber soit dans le fanatisme, soit dans le rationalisme — sans se placer hors

de la dépendance et de la direction de Dieu. La simple raison deviendrait le maître des uns, et l'imagination, celui des autres.

Quoique le commandement de Dieu («Ne t'ai-je pas commandé?» chapitre 1: 9) nous inspire un courage que nous n'aurions pas sans lui, aucune révélation n'est en elle-même la force pour agir.

Nous avons dans le Nouveau Testament un exemple frappant de ce principe. Paul fût ravi jusqu'au troisième ciel où il entendit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer (2 Corinthiens 12). Était-ce cela qui lui donnait la force dans la lutte? Sans doute, cela donnait intérieurement à ses pensées un essor qui a réagi sur son oeuvre entière; mais ce n'était pas la force pour accomplir l'oeuvre. Au contraire, cela tendait à nourrir la fausse confiance de la chair, ou du moins la chair l'aurait fait servir à la glorification de soi-même.

De telles révélations rendaient l'humiliation nécessaire, et tiraient de Dieu, non de nouvelles faveurs (bien que tout fût faveur), mais ce qui humiliait l'apôtre et le rendait faible et méprisable quant à la chair. Étant donc faible, la force lui est fournie d'une autre manière: non par l'usage ou la conscience des révélations, ce qui l'aurait rendu faible, en servant à l'exaltation de la chair, mais par la grâce et la force de Christ, lesquelles s'accomplissaient *dans cette infirmité*. Là se trouvait sa seule force; et il se glorifiait dans cette infirmité dans laquelle la puissance de Christ s'accomplissait en lui, l'infirmité donnant à cette puissance l'occasion de se manifester. Cette infirmité, en prouvant que Paul était faible, prouvait aussi que Christ lui-même était dans l'oeuvre avec Paul. Nous avons toujours besoin de recevoir de Christ une force immédiate quand nous agissons de sa part — une force qui s'accomplit dans la faiblesse, pour faire son oeuvre — une force permanente, car sans Lui nous ne pouvons rien. Rappelons-nous cette vérité.

12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15)

Voici maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question de la venue de Christ ici (comparez Apocalypse 19: 11-21). Un grand trône blanc, est dressé; le jugement s'y exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il ne s'agit pas ici des voies de Dieu envers la terre, ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre, scènes du jugement, disparaissent; les secrets des coeurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous (Romains 2: 16). Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant le trône, (Jean 5: 28, 29; Actes des Apôtres 24: 15). Le jugement est selon les oeuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire (Jean 12: 48). Cependant un autre élément est mis en évidence. La grâce souveraine seule avait sauvé selon le dessein de Dieu (2 Timothée 1: 9, 10; Ephésiens 2: 8, 9). Il y avait un livre de vie. Quiconque n'y était pas écrit était jeté dans l'étang de feu. Mais c'est la scène de clôture et de séparation finale pour toute la race des hommes et pour ce monde. Et, bien que chaque homme soit jugé selon ses oeuvres, toutefois la grâce souveraine seule en a délivré quelques-uns; et quiconque n'était pas trouvé dans le livre de la grâce était jeté dans l'étang de feu. La mer rendit les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès rendirent

les leurs. Le jugement divin met fin pour toujours à la mort et au hadès. Le ciel et la terre s'enfuient, mais ils renaîtront; la mort et le hadès jamais. Il n'y a pour eux qu'une destruction et un jugement divins. Ils sont considérés comme la puissance de Satan. Il a la puissance de la mort et les portes du hadès; c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours, Ils n'auront plus jamais de puissance. Ils sont personnifiés; mais il n'est pas question naturellement de les tourmenter ou de les punir; c'est quand le diable lui-même est jeté dans l'étang de feu qu'il est question de tourment au chapitre 25: 10. Mais la mort n'était pas détruite alors; car les méchants qui étaient morts n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant ils le sont; et le dernier ennemi est détruit. Je ne doute pas que la force de l'image ne soit dans ce que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, dans lequel s'était trouvée la puissance de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès qui n'avaient d'existence que dans leur état, sont détruits entièrement et judiciairement en y étant jetés. Les saints étaient sortis dès longtemps de la mort et du hadès (1 Corinthiens 15: 51-57; 1 Thessaloniens 4: 13-18; Apocalypse 20: 4-6); mais ces derniers subsistent pour les méchants. Or ces deux personnifications sont, comme conséquence du jugement du trône blanc, jetés dans l'étang de feu — la mort seconde. La limite et la mesure pour y échapper, c'est le livre de vie.

La seconde mort

L'expression «la seconde mort» s'explique par la Parole elle-même. C'est l'étang de feu, et il est dit que le tourment y subsistera (non au chapitre 20: 14) chapitre 21: 8. C'est la seconde mort, non pas ce qui l'occasionne; les méchants y ont leur part. Si vous me demandez ce que je pense de la seconde mort, je répondrai que c'est la séparation, judiciaire de l'homme d'avec Dieu, dans l'étang de feu, comme la mort est la séparation de l'âme et du corps... Nous trouvons que ceux qu'on y voit sont des êtres, vivants qui y sont tourmentés (Apocalypse 14: 10, 11; 20: 10). Ce n'est donc *pas* cesser d'exister... Il n'est pas prouvé du tout que quoi que ce soit cesse d'exister, comme châtement, par l'étang de feu. Une telle signification ne saurait s'appliquer à la mort et à l'enfer: et dans aucun cas le tourment ne signifie cesser d'exister. Le tourment cesse quand la personne tourmentée cesse d'exister; c'est-à-dire que la seconde mort n'est pas la cessation de l'existence, car elle est l'étang de feu.

13. Une vie d'activité dans l'obscurité

Jésus était le plus isolé des hommes et en même temps le plus accessible et le plus affable, il était le plus isolé, parce qu'il vivait dans une communion absolue avec son Père et ne rencontrait ni écho, ni sympathie pour l'amour parfait qui se trouvait en Lui. Il était le plus accessible, le plus affable des hommes, parce qu'il était cet amour pour les autres. En parlant de l'oeuvre ineffable qui a ouvert à cet amour un chemin à travers tout le péché, il dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Ce baptême d'amertume et de mort qui mit fin au péché, même dans sa dernière forteresse et son dernier droit de destruction à cause de la justice de Dieu contre nous, donna libre cours à cet amour dans ses desseins infinis de grâce; car l'amour sait trouver d'une manière infinie ce

qu'il faut pour le bonheur de l'objet aimé, et l'amour de Dieu se propose ce qui est au delà de toutes nos pensées. Il est la source des pensées du Dieu infini. Et encore, quand sur la fin de sa course, l'occasion se présente, au moment où l'incrédulité des *siens* lui fait dire: «Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterez-vous?» (car — et c'est ce qu'il attend de nous dans ce pauvre monde — il n'y avait pas, même dans les siens, de foi ou de capacité pour user des ressources de grâce et de puissance qui étaient en Lui), il ajoute, sans même l'intervalle d'un instant: «Amène ici ton fils» (Luc 9: 41). Le sentiment d'être isolé dans son amour, tellement que d'autres ne savaient même pas en profiter, n'arrête pas un seul instant son énergie et son activité. La même phrase qui contient le «jusques à quand», dit aussi: «Amène ici ton fils».

Quelle était donc la vie de ce Jésus, Homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les coins les plus cachés de la société, partout où les besoins étaient les plus grands; parmi ceux que l'orgueil humain repoussait, afin de maintenir sa propre réputation, mais que l'amour de Dieu cherchait, parce qu'il n'avait pas besoin d'établir ou de conserver une réputation pour Lui-même. Il était toujours le même; et plus il se compromettait en apparence, plus il se manifestait dans une perfection qui ne s'est jamais démentie. L'amour de Dieu n'avait pas besoin, comme la société humaine, de se protéger contre ce qui le mettait trop à découvert. Il était toujours lui-même. La vie pénible de Jésus se passait à chercher les âmes dans toutes les circonstances. Cette vie pénétrait dans tout ce qui pouvait la mettre à l'épreuve, mais nous y trouvons une réalité divine qui n'a jamais manqué; alors — en présence de la propre justice et de l'orgueil, et de la tyrannique audace de contradiction des pécheurs, ou en faveur de quelque pauvre âme écrasée, ou enfin, pour justifier les voies de Dieu en leur faveur — nous découvrons dans cette vie de temps en temps une mine divine de pensées touchantes et exquises, une profondeur de vérité qui trahissait sa perfection par sa simplicité, montrant une âme toujours nourrie de la communion la plus intime avec l'amour infini et la sainteté parfaite; celui qui pouvait dire: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu»; celui qui pesait le mal par la perfection de bien qui était en Lui, et trouvait dans les terribles découvertes (si l'on peut parler de découvertes là où tout était à nu) que faisait la sainteté de son âme, des occasions de manifester un amour infini — ou plutôt, c'était l'amour d'un Etre saint qui faisait ces découvertes, un amour se revêtant d'une grâce qui, par son humiliation même, se mettait à la portée de tous les besoins du coeur, et se montrant, en même temps, en présence de l'orgueil de l'homme, à la hauteur de la dignité et de la majesté de Dieu.

14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)

Voici la vue scripturaire de l'Eglise ou Assemblée de Dieu. Elle est formée par la descente du Saint Esprit. Le Saint Esprit est donné de la part de Dieu aux croyants comme sceau de leur foi, en raison de ce qu'ils sont purifiés par le sang de Christ. Ils sont scellés pour le jour de la rédemption. L'effet de ce sceau dans l'individu n'est pas notre sujet actuel, bien que ce sujet

soit rempli de bénédictions et tout aussi important que d'autres dont nous parlerons. Mais le résultat de ce sceau quant à l'Assemblée, tel que l'établit l'Écriture, c'est qu'elle est le corps de Christ, chaque individu ainsi scellé étant uni à Christ, la Tête, et, individuellement, membre de son corps. Tous ceux qui sont scellés ainsi forment son corps. Ce corps est constitué sur la terre, quoiqu'il doive être consommé comme un tout dans la gloire; car l'Esprit Saint est descendu ici-bas en vertu de ce que la Tête est un Homme exalté à la droite de Dieu. On voit cela dans l'épître aux Ephésiens, 1: 19-23, comme objet des conseils de Dieu; et en 1 Corinthiens 12, comme existant de fait ici-bas...

Le chapitre 5 de l'épître aux Ephésiens montre clairement ce qu'est ce corps: l'Épouse de Christ, l'Assemblée, ce que Christ a aimé, ce qu'il se présentera à lui-même, comme Dieu a présenté Ève à Adam. Sans aucun doute, cette Assemblée est établie sur la terre, parce que l'Esprit Saint est descendu sur la terre et que le baptême du Saint Esprit a eu lieu alors; mais c'est une réalité — si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre se réjouit, tous se réjouissent avec lui. Nous sommes membres les uns des autres; fait dont la cène du Seigneur est le symbole et le lien extérieur (1 Corinthiens 10: 17). Le baptême d'eau n'est pas ce qui nous fait membres de l'Assemblée.

L'Assemblée n'est pas encore complète selon le dessein de Dieu. Le Seigneur dit: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 18). Cela n'est pas encore pleinement accompli. Du moins nous croyons que des âmes seront encore converties. Dieu ne tarde pas pour ce qui concerne sa promesse, mais il est patient. Ainsi Pierre dit: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle» (1 Pierre 2: 4, 5). De même, en Ephésiens 2: 21: «En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Dans le premier cas (Matthieu 16: 18), le Seigneur lui-même édifie; dans les deux autres, il n'est parlé d'aucune instrumentalité: les pierres vivantes viennent, l'édifice croît pour être un temple saint. C'est l'oeuvre du Seigneur, elle ne peut manquer, les pierres sont des pierres vivantes, édifiées sur Christ, la Pierre vivante. L'édifice peut être visible, comme il l'était au commencement; ou invisible, comme il l'est devenu par le péché de l'homme. Mais le Seigneur construit le temple, et cela ne peut faillir, et Son oeuvre ne peut être annulée...

Le corps de Christ, quoique établi manifestement et visiblement sur la terre, ne peut avoir de faux membres, parce qu'il est tel, par une union réelle — par le moyen du Saint Esprit — avec Christ, sa Tête glorifiée. Le baptême du Saint Esprit l'a formé, et non le baptême d'eau. C'est l'Assemblée que Christ a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même, afin de la sanctifier et de la purifier par la Parole, et qu'il se présentera à lui-même glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il la nourrit et la chérit comme un homme son propre corps, car nous sommes membres de son corps. Mais comme cela a lieu par le Saint Esprit descendu du ciel, l'Assemblée revêt un autre caractère. Elle est une habitation de Dieu par l'Esprit — sa maison; identique à son origine, avec le corps, comme étendue — le Seigneur ajoutant chaque jour ceux qui devaient être sauvés. Ce sera aussi un caractère éternel de l'Assemblée de Dieu. A

Lui soit gloire dans l'Assemblée pour tous les âges du siècle des siècles! tel est le désir de l'apôtre; et dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre l'habitation de Dieu, la Jérusalem céleste, sera avec les hommes. Voilà ce que Christ édifie; l'édifice est formé de pierres vivantes et croît pour être un temple saint; l'ouvrier, c'est le Seigneur lui-même dans sa grâce. Satan ne peut prévaloir contre cette Assemblée.

15. La valeur de la mort de Christ

Ai-je besoin de rédemption? Nous avons la rédemption par son sang, une rédemption éternelle, car, «avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 12).

Ai-je besoin de pardon? Cette rédemption que j'ai par son sang, est le pardon des péchés — car, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission (Hébreux 9: 22).

Ai-je besoin de paix? Il a fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1: 20).

Ai-je besoin d'être réconcilié avec Dieu? Quoique nous fussions pécheurs, il nous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour nous présenter saints et irrépréhensibles devant Dieu. Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils (Colossiens 1: 21, 22; Romains 5: 10).

Ai-je le désir d'être mort au péché et que ma chair soit crucifiée avec ses affections et ses convoitises? «Je suis crucifié avec Christ» (Galates 2: 20; Romains 6: 6, 10). C'est aussi ce qui me délivre de la condamnation et du fardeau de la loi qui a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit.

Est-ce que je sens le besoin d'une propitiation? Christ a été présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang. D'une justification? Je suis justifié par son sang. (Romains 3: 25; 5: 9).

Voudrais-je avoir une part avec Christ? Alors, il faut qu'il meure; car, à moins que le grain de blé, tombant en terre ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jean 12: 24).

Vous faut-il une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints? La réponse est dans le sang de Jésus, le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair (Hébreux 10: 19, 20).

Dans quelle puissance le grand Pasteur des brebis a-t-il été ramené d'entre les morts? Dans celle du sang de l'alliance éternelle (Hébreux 13: 20).

Comment ceux qui étaient sous la malédiction de la loi en ont-ils été rachetés? Par Christ, qui est devenu malédiction pour eux; comme il est écrit: Maudit est quiconque est pendu au bois (Galates 3: 13; Romains 10: 4).

Comment sommes-nous lavés de nos péchés? Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, car son sang nous purifie de tout péché (Apocalypse 1: 5; 1 Jean 1: 7).

Si je désire être délivré du monde, c'est par la croix, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde (Galates 1: 4; 6: 14).

Si l'amour de Christ m'étreint envers les hommes, sachant, combien le Seigneur doit être craint, comment cela a-t-il lieu? Parce que je juge ceci, que si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts (2 Corinthiens 5: 10-17).

Si je veux vivre dans la puissance divine, c'est en portant toujours partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans mon corps mortel (2 Corinthiens 4: 10, 11).

Quand le Seigneur veut instituer un souvenir particulier qui le rappelle à la mémoire, c'est celui de son corps et de son sang versé. C'est un agneau comme immolé qui se trouve sur le trône (Luc 22: 19, 20; Apocalypse 5: 6-14).

Tout était amour, sans doute; mais ai-je besoin de l'apprendre? Par ceci nous le savons, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous connaissons même l'amour de Dieu en ce qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. C'est par l'aspersion de ce précieux sang de Christ que nous sommes sanctifiés, ainsi que pour l'obéissance. (1 Jean 3: 16; 4: 9, 10; 1 Pierre 1: 2).

Est-ce que je désire que ma conscience soit purifiée? C'est par le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache (Hébreux 9: 14).

Est-ce que je cherche la destruction de la puissance de Satan? C'est par la mort qu'il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Hébreux 2: 14).

Qu'est-ce que je trouve comme objet central de la venue de Christ, comme fondement de sa gloire comme homme? Nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout.

Et même la purification et la réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre dépendent de sa mort (Hébreux 2: 9; 9: 23; Colossiens 1: 20).

16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)

Les principaux chefs des Juifs, aussi complètement aveuglés que le peuple, raillaient Jésus disant qu'il était incapable de se délivrer lui-même de la croix. Ils ne savaient pas que cela était impossible, s'il était un Sauveur, que tout leur était ôté et que Dieu établissait un autre ordre de choses fondé sur l'expiation, dans la puissance d'une vie éternelle par la résurrection. Terrible aveuglement dont les pauvres soldats n'étaient que les imitateurs, selon la méchanceté de la nature humaine! Mais le jugement d'Israël se trouvait dans leur bouche, et (de la part de Dieu) sur la croix. C'était le Roi des Juifs qui était pendu là, et dans quel abaissement, puisqu'un brigand pendu à son côté pouvait l'injurier, — mais il était à la place où l'amour l'avait amené pour le salut éternel et actuel des âmes. Cela se manifestait au

moment même. Aux insultes qui Lui reprochaient de ne pas se délivrer *lui-même* de la croix, il répondait par le sort du brigand converti qui le rejoignit le même jour dans le paradis.

Le Roi des Juifs, de leur propre aveu, n'était pas délivré — il était crucifié. Quelle fin pour les espérances de ce peuple! Mais en même temps un grossier pécheur, converti par grâce sur le gibet même, va droit au paradis. Une âme est sauvée pour l'éternité. Ce n'est pas le royaume, mais une âme — hors du corps — dans le bonheur avec Christ. Remarquez ici comment la présentation de Christ fait ressortir la méchanceté du coeur de l'homme. Aucun brigand ne se moquerait d'un autre brigand sur le gibet ou ne lui adresserait de reproches; la chose a lieu du moment que Christ est là!

Mais je voudrais dire quelques mots sur la condition du brigand converti et sur la réponse de Christ. Nous voyons ici toutes les marques de la conversion et de la plus remarquable foi. La crainte de Dieu, commencement de la sagesse, est là; la conscience est droite et forte. Le brigand dit à son compagnon: «Et pour nous, nous y sommes justement»; c'est la connaissance de la perfection de Christ comme homme; il le reconnaît comme le Seigneur, alors que ses propres disciples l'avaient abandonné et renié, et qu'il n'y avait aucun signe de sa gloire ou de la dignité de sa personne. L'homme ne le considérait que comme l'un de ses semblables. Son royaume n'était pour tous qu'un objet de mépris. Mais le pauvre brigand est *enseigné de Dieu*, et pour lui tout est clair. Il est aussi sûr que Christ aura le royaume que s'il régnait dans la gloire à ce moment-là. Tout son désir est que Christ se souvienne de lui alors. Et quelle confiance en Christ il montre par la connaissance qu'il avait de Lui, malgré sa culpabilité reconnue! Cela montre comment Christ remplissait son coeur, comment sa confiance dans la grâce éclatante de Christ excluait la honte humaine, car qui aimerait qu'on se souvînt de lui dans l'opprobre d'un gibet! L'enseignement divin apparaît ici d'une manière particulière. Ne savons-nous pas, par l'enseignement divin, que Christ était sans péché, et que, pour être assuré de son royaume, il fallait une foi qui fût au-dessus de toutes les circonstances? Ce malfaiteur est la seule consolation de Jésus sur la croix, et le fait penser (en répondant à sa foi) au paradis qui l'attendait, quand il aurait achevé l'oeuvre que son Père lui avait donnée à faire. Remarquez l'état de sanctification où se trouvait ce pauvre homme par la foi. Dans toute l'agonie de la croix, tout en croyant que Jésus était le Seigneur, il ne cherche aucun soulagement de sa part, mais il lui demande de se souvenir de lui dans son royaume. Il n'a qu'une pensée — avoir sa part avec Jésus. Il croit que le Seigneur reviendra; il croit au royaume, tandis que le Roi est rejeté et crucifié, et que, pour l'homme, il n'y avait plus d'espérance. Mais la réponse de Jésus va plus loin, et ajoute ce qui introduit, non le royaume, mais la vie éternelle, le bonheur de l'âme. Le brigand avait demandé à Jésus de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Le Seigneur répond qu'il n'attendrait pas le jour de la gloire manifestée qui serait visible pour le monde, mais «qu'aujourd'hui même, il serait avec Lui dans le paradis». Précieux témoignage et grâce parfaite! Jésus, crucifié était plus que Roi — il était Sauveur. Le pauvre malfaiteur en était un témoignage, en même temps qu'il était la joie et la consolation du coeur du Seigneur — les prémices de l'amour qui les avait mis côte à côte; et là, si le pauvre brigand portait le fruit de ses péchés de la part de l'homme, le Seigneur

de gloire à son côté en portait le fruit de la part de Dieu, placé sous la même condamnation, comme s'il eût été lui-même un malfaiteur. Par le moyen d'une oeuvre inconnue à l'homme et connue seulement à la foi les péchés du compagnon de Christ étaient pour toujours ôtés, ils n'existaient plus, leur souvenir n'était que celui de la grâce qui les avait enlevés, et qui en avait purifié son âme à jamais, le rendant à ce moment-là aussi capable d'entrer dans le paradis que Christ lui-même, et d'y être son compagnon.

17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26)

La cène du Seigneur est le mémorial précieux et béni de lui-même qui daigne s'inquiéter que nous nous souvenions de Lui. Si jamais il y eut une chose propre à toucher le coeur d'un chrétien, c'est celle-là; et je ne doute pas qu'il en soit de ce moyen de grâce comme de tous les autres et que celui-ci particulièrement soit accompagné d'une bénédiction positive et directe pour le croyant. Quant à moi, je ne connais rien, de ce que je puis appeler les institutions du christianisme, qui apporte à mon âme plus de joie et d'influence fructueuse. Aucun chrétien ne dédaignera la prédication, l'enseignement, l'exhortation, la lecture de la Parole ou la louange et la prière en commun, s'il connaît ses besoins ou ses privilèges, ni même d'autres choses qui sont moins proprement des institutions; mais dans aucune les affections formées par l'Esprit de Dieu, ne sont aussi pleinement et solennellement éveillées que dans la cène du Seigneur. En y participant, il faut y apporter, de toutes manières, solennité, sérieux et jugement de soi-même. Mais la superstition a toujours soin de cultiver le mystère et la crainte dans ce qui nous approche le plus de Dieu; dans le christianisme, c'est tout le contraire. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, Père! La crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. L'amour parfait de Dieu — car c'est de l'amour de Dieu qu'il est question — chasse la crainte (1 Jean 4).

Aucun vrai chrétien ne doute de la divinité de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, mais quelque solennelle que fût l'institution de la cène du Seigneur, chaque mot qu'il prononça et chacun de ses actes était l'expression de la même personne divine, de sorte que le désir, de trouver quoi que ce soit de particulièrement mystérieux à cet égard, dans la cène du Seigneur, est absolument sans fondement; et, en effet, quand il dit: «en mémoire de Moi», c'est bien plus de Lui considéré comme homme, s'entretenant avec eux sur la terre, qu'il s'agit, que de sa nature divine. Ces mots: «Faites ceci en mémoire de Moi», conviennent à sa présence et à son amour ici-bas; et si nous ajoutons sa mort, il est certain que, bien que la valeur entière de sa divinité soit attachée à sa mort, et ce n'est que comme une Personne divine qu'il a pu le faire, cependant il est mort comme homme et non quant à sa nature divine. «Il a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. Et tout en tenant ferme pour la pleine divinité du Seigneur comme le fondement même du christianisme, nous ne devons pas oublier qu'il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. Sa personne n'était pas plus mystérieuse dans la cène du Seigneur qu'en tout autre temps,

quoique l'occasion fût plus solennelle. S'il est des circonstances particulièrement mystérieuses, c'est quand il était un petit enfant couché dans la crèche. Mais en réalité c'était toujours la même chose.

De plus, la mort était la mort, et elle ne pouvait être atteinte que comme les gages du péché. Maintenant la mort est vie et gain; car Christ a dans toute la profondeur de la mort payé ces gages, et nous nous en nourrissons comme vie. Or le mémorial de ce qui nous a acquis ces choses est doux à nos âmes, comme l'est son amour qui les a accomplies. Le don du Seigneur, célébré dans la cène, c'est le don de lui-même — sa vie donnée sur la croix pour nous dans un amour infini. Nous le connaissons comme vivant maintenant dans la gloire, nous nous nourrissons de Lui, comme mort autrefois pour nous. Il est maintenant en nous comme notre vie. Nous nous souvenons de Lui comme d'un sacrifice offert une fois pour toutes, dont nul ne peut sonder la valeur, ni les souffrances et l'amour qui s'y trouvent. Son amour est divin et humain et constaté maintenant; mais il désire, quoiqu'il soit actuellement dans la gloire, que nous nous souvenions de Lui, tel qu'il était alors, en ce temps de son amour où il s'est donné lui-même pour nous... Nous aimons la pensée qu'il tient à ce que nous nous souvenions de Lui dans le fond de notre âme — il le désirait quand il souffrait. Nous nous en nourrissons. «Par ceci nous connaissons l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous» (1 Jean 3: 16). Cela est infiniment précieux dans tous les temps, mais la cène du Seigneur est une occasion spéciale instituée par lui-même pour le rappeler et en être le mémorial, au moment de donner sa vie, la nuit même qu'il fut livré. Qu'il se rencontre là avec son peuple réuni, je n'en doute point.

18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)

«Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; *nous* savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

C'est la pensée et le conseil de Dieu de nous avoir *avec* Christ, *semblables* à Christ, son propre Fils dans la gloire, et de nous faire connaître dans le temps présent que nous possédons cette place. Nous l'avons maintenant, quoique nous ne soyons pas encore dans la gloire — nous sommes associés avec le second Homme dans la gloire — nous devons Lui être semblables. «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, etc» (Jean 17: 22).

Il n'y a pas d'incertitude à cet égard, c'est une chose sûre; quoique des *chrétiens* aient été assez téméraires pour dire que c'est être humble que de n'avoir pas trop d'assurance quant au salut — triste preuve de la manière dont Satan peut, dans le temps actuel, se servir même d'un chrétien pour faire aboutir son mensonge contre Dieu. La foi est toujours *sûre*. Elle a scellé, par grâce, que Dieu est vrai, et «nous avons les arrhes de l'Esprit», dit Paul, «nous avons *donc* toujours confiance» (2 Corinthiens 5).

Etre incertain ou douter n'est *pas* de l'humilité, mais le contraire. La vraie humilité consiste à reconnaître la grâce comme entièrement de Dieu, à considérer notre position en

Christ avec la pleine conviction que nous ne sommes rien en nous-mêmes, mais que maintenant nous sommes en Lui, ce qui est du moi n'étant que mal et éloignement de Dieu. Si vous doutez, c'est que vous avez vos propres pensées, alors que Dieu a parlé. Quand Dieu revêt un pécheur indigne de la plus belle robe, la plus grande humilité c'est de la porter, sachant que Dieu nous l'a donnée et que tout le reste n'est qu'indignité et haillons. Commencez à vous demander si *vous* êtes digne de la porter, ou à dire: je n'en suis pas digne; cela montre que vous croyez possible d'en être digne. Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière (Colossiens 1: 12-14). La vraie humilité, c'est d'accepter le don de Dieu en grâce. Ce serait de la folie ou quelque chose de pire de notre part de penser à être semblables au Fils de Dieu, mais quand Dieu le dit, nous devons l'accepter, renoncer à nos propres pensées comme étant mauvaises, et recevoir les siennes comme bonnes. Il ne nous appartient pas de penser quand Dieu a parlé, notre affaire est de croire. S'il dit que nous serons semblables à Lui, nous savons que nous le serons, car *Dieu l'a dit*. Voilà la seule vraie humilité — renoncer à la pensée de ce que nous sommes pour Dieu, comme absolument mauvaise, et accepter la pensée de ce que Dieu est pour nous comme parfaitement bonne. Le fils prodigue pouvait s'imaginer qu'il était humble, et il pourrait sembler à quelques-uns qu'il l'était réellement quand il disait qu'il demanderait à son père de le «traiter comme l'un de ses mercenaires». Mais cela se passait avant qu'il rencontrât le père; c'était le raisonnement de son propre coeur, mais un raisonnement fondé sur ce qu'il mettait dans la balance, le sentiment du péché avec un peu de sentiment de la bonté de Dieu (de son Père); car il ne savait pas encore recevoir tout de l'amour. Cela montrait qu'il ne connaissait pas le coeur du Père. Aussi, lorsqu'il fut réellement en sa présence, il n'y eut point de place pour une telle pensée, et il ne l'exprima pas. Ce n'était pas la dignité du fils prodigue qui était en question — car il méritait l'enfer — mais la grâce trouve le Père au cou de son fils avec le baiser de la réconciliation. Le fils prodigue questionne-t-il le Père sur son acte? Lui dit-il: «Traite-moi comme un mercenaire?» Non, il ne le *pouvait pas*; il a reçu simplement la bonté du Père et s'est perdu de vue lui-même en présence de ce merveilleux amour, et, dès lors, comme on l'a remarqué, on n'entend plus parler que du Père et non du fils prodigue. Ainsi l'humilité recevra toujours tout de Dieu. Il ne s'agit pas de penser ou de raisonner quant à la *possibilité* de ce que Dieu a dit. Quel droit avons-nous de penser ou de raisonner quand *sa Parole* affirme que nous serons semblables à son Fils? Nous avons à recevoir comme un don de Dieu ce qu'il possède pour nous, ce qu'il a accompli pour nous et ce qu'il a fait de nous en Christ (1 Corinthiens 1: 30, 31). Ce qui *nous* convient, c'est l'enfer, ni plus ni moins; mais il a plu à Dieu de nous donner une place avec Christ, non pour notre gloire, mais pour celle de notre Sauveur bien-aimé (2 Thessaloniens 3: 13, 14).

Pensées

ME 1906 page 20

Dès qu'une âme est sanctifiée, elle l'est pour l'obéissance (1 Pierre 1: 2), et cela se manifeste par l'esprit de dépendance qui en finit avec la propre volonté. L'âme dit: «Que faut-il que je fasse?» Elle peut manquer, par faiblesse, à beaucoup d'égards; mais voilà le but qu'elle se propose.

Est-ce que l'on met l'or au feu dans le creuset, parce qu'il n'est pas de l'or? Non, c'est pour le purifier.

ME 1906 page 113

Dieu ne fait rien à demi: tout est son oeuvre. Dieu ne se trompe pas. Il lui faut des réalités. Il ne se trompe pas, comme nous, ou comme nous essayons de tromper les autres, quoique, de fait, l'on trompe moins les autres qu'on ne se trompe soi-même.

ME 1906 page 145

On ne peut pas d'une main tenir le monde, tandis que de l'autre on tient la verge qui doit le frapper.

ME 1906 page 200

L'action de la nature divine en nous se montre toujours sous forme d'obéissance (Jean 14: 31). Tout ce qui n'est pas l'obéissance n'est pas Christ.

ME 1906 page 440

Nous avons *l'onction du Saint Esprit* pour comprendre toutes choses; *le sceau du Saint Esprit* pour jouir de la communion avec Dieu; *les arrhes du Saint Esprit* pour jouir des choses que nous attendons et que nous connaissons.

Conséquences pratiques de l'unité du corps de Christ

Ladrière A.

ME 1906 page 32

L'Eglise, corps de Christ, n'a pas pu être formée jusqu'à ce que Christ, sa Tête glorifiée, fût dans le ciel. «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Corinthiens 12: 13), de sorte que le corps de Christ n'a existé que lorsque le Saint Esprit a été envoyé du ciel, en conséquence de la glorification de Christ (Jean 7: 39). Une autre chose qui doit frapper le lecteur attentif du Nouveau Testament, c'est qu'il n'est fait mention du corps de Christ que dans les écrits de Paul. Il nous dit d'ailleurs que l'administration de ce mystère lui avait été spécialement confiée (Ephésiens 3: 2-7; Colossiens 1: 25). Le germe de cette révélation se trouve dans les premières paroles que le Seigneur adressa à Paul quand il lui apparut sur le chemin de Damas: «Saul! Saul! lui dit-il, pourquoi me persécutes-tu?» Non pas pourquoi persécutes-tu mon peuple, mais *me* persécutes-tu? (Actes des Apôtres 9: 4). Nous voyons là la parfaite identification de Christ comme Tête ressuscitée avec ses membres sur la terre, de sorte qu'en persécutant les saints, c'était Lui qu'en réalité poursuivait la rage de Saul. Ainsi, quand plus tard le persécuteur devenu apôtre, développe la vérité relative au corps de Christ, il dit: «De même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le CHRIST» (1 Corinthiens 12: 12). Il représente donc par le terme Christ, Christ et les siens sur la terre comme formant un tout indivisible.

Ainsi la vérité que nous enseigne l'Ecriture est celle-ci: Les croyants sont baptisés par un seul Esprit et placés ainsi dans une union vivante avec Christ, de sorte que Christ et les siens sur la terre forment un seul corps vivant, et c'est pourquoi les croyants sont membres de son corps, de sa chair et de ses os, mots qui indiquent de la manière la plus forte possible l'union vivante et organique des croyants avec Christ, leur Tête ressuscitée, union formée et maintenue par le Saint Esprit.

De là découlent, d'après le dessein de Dieu, plusieurs conséquences importantes que je vais indiquer: 1° Remarquez que les croyants dans une localité donnée, ou plutôt l'assemblée de Dieu dans un lieu donné, est regardée comme l'expression du corps de Christ. Ainsi l'apôtre, écrivant aux Corinthiens, après avoir développé les côtés pratiques du corps de Christ, dit: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier» (1 Corinthiens 12: 27). C'est un principe très important qui nous enseigne d'une manière tout à fait explicite, quel est le terrain de Dieu pour le rassemblement de son peuple, c'est-à-dire celui de membres du corps de Christ. En d'autres termes, si les saints d'un endroit sont réunis sur un fondement qui n'admet pas tous les membres du corps de Christ dans cet endroit (sauf ceux qui seraient sous la discipline scripturaire), ce n'est pas le terrain de Dieu. Par exemple, si des croyants se rassemblent comme Wesleyens, Baptistes ou autres dénominations, leur rassemblement ne

se fait pas comme membres du corps de Christ. Vous direz: «c'est vrai que nous sommes Baptistes, Wesleyens, ou membres de telle église, mais nous n'aimons pas que l'on exclue personne et en fait, nous recevons tous les croyants». C'est-à-dire que d'autres croyants sont les bienvenus s'ils veulent se soumettre à vos vues, soit de gouvernement ecclésiastique, soit de culte. Cela peut prouver une certaine largeur de sentiments que d'autres n'ont peut-être pas, mais il n'en est pas moins vrai que vous n'êtes pas rassemblés sur la base du corps de Christ, que vous n'êtes pas rassemblés en son nom. Vous tolérez bien ceux qui rejettent vos vues particulières, mais vous ne les regardez pas comme membres, et vous ne leur permettez pas d'exercer un ministère dans vos réunions, à moins qu'ils n'acceptent des vues que beaucoup de chrétiens regardent comme non-scripturaires. Si telle est la base sur laquelle on se rassemble, c'est une négation de l'unité du corps de Christ. Selon l'Écriture, c'est comme membres du corps de Christ seulement, que les croyants doivent se rassembler, et le nom de Christ est l'unique centre de rassemblement. Ainsi les noms de Baptistes, etc., devraient disparaître, puisque bien des chers enfants de Dieu qui ne s'accordent pas avec les vues indiquées par ces noms se trouvent par là même exclus. Il faut adhérer à une profession de foi, à une constitution, ce n'est pas selon la Parole.

2° Si l'on est rassemblé comme membres du corps de Christ, on doit laisser place à l'exercice des dons des membres. C'est évidemment la portée de l'argumentation de l'apôtre en 1 Corinthiens 12, et combien ce qui y est dit est différent de ce qui se pratique actuellement. «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres,... ainsi aussi est le Christ... Car le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs» (1 Corinthiens 12: 12-14). Il montre ensuite qu'aucun membre ne peut être séparé du corps dans lequel il se trouve, que chacun est nécessaire pour le bien des autres, soit le plus faible ou le plus honorable, car «Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres». Puis il ajoute: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, etc.» (versets 15-28).

Tel étant le caractère de l'Assemblée comme corps de Christ, composé de plusieurs membres, chaque membre ayant un office distinct, et l'activité de chacun étant absolument nécessaire au bien-être de tout le corps, n'est-ce pas nier l'unité du corps, aussi bien que la fonction et l'usage de ses différents membres, quand des assemblées sont placées sous la présidence et la direction d'un seul homme? Si l'on fait d'un homme, quelque doué qu'il soit, le seul interprète de tout, c'est que, le sachant ou non, on ignore la place des croyants comme membres du corps de Christ. Supposez que je veuille faire accomplir à ma tête ou à ma main toutes les fonctions du corps, ce serait une folie. La folie est encore plus grande quand on s'attend à un «ministre» pour accomplir toutes les fonctions du corps de Christ. Il peut avoir un don ou des dons, en être abondamment pourvu, mais il ne peut remplir les fonctions de tous les membres du corps qui sont là réunis, puisque tous ont des dons différents selon la grâce donnée à chacun. Aussi longtemps donc que dans une assemblée on ne laisse pas place

à l'exercice des divers dons que le Seigneur a accordés aux différents membres de son corps, elle ne peut pas dire qu'elle est réunie sur le terrain de l'unité du corps de Christ.

On se place ainsi en opposition directe avec le commandement du Seigneur. En Romains 12, l'apôtre nous exhorte par l'Esprit: «Ayant des dons de grâce différents, selon la grâce que nous a été donnée, soit de prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi; soit le service, soyons occupés du service» (versets 6, 7), et sur quoi fonde-t-il l'exhortation? Sur ce fait que, «comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement, membres l'un de l'autre» (versets 4, 5). C'est donc assurément une chose très grave, quand par des arrangements humains, l'exercice du don de plusieurs membres se trouve empêché. Ce n'est rien moins que la désobéissance au Seigneur *comme* Chef de l'Eglise, et en même temps c'est éteindre l'Esprit.

La chose nous paraîtra tout aussi sérieuse, si nous consultons une autre partie des Ecritures. Nous trouvons dans l'épître aux Ephésiens qu'après son ascension, le Seigneur Jésus a donné des dons aux hommes, et après leur énumération, l'apôtre ajoute que c'est «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ».

Si donc l'on se rassemble sur le terrain du corps de Christ, combien on devrait craindre de se départir le moins du monde de ces instructions, avec quel soin, on devrait s'efforcer d'ôter tout obstacle à la réalisation de ce à quoi il a été pourvu pour l'édification du corps de Christ.

3° Une autre vérité importante est enseignée par l'apôtre, en 1 Corinthiens 10. Il dit: «La coupe de bénédiction... Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain» (versets 16, 17). Nous voyons donc ici que le seul pain est un symbole de l'unité du corps de Christ, et cette unité est aussi manifestée par le fait que tous les membres de Christ formant l'assemblée sont, quand ils se trouvent rassemblés ensemble, participants d'un seul pain. C'est pourquoi le but du rassemblement ensemble, c'était de rompre le pain et par là d'annoncer «la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne». En conséquence, quand nous sommes réunis selon la pensée de Dieu comme *membres du corps de Christ, ce devrait être autour de la table du Seigneur, en obéissance à son commandement*. Là, outre le souvenir de Christ, nous avons devant nous le pain qui nous rappelle d'un côté son corps donné pour nous, et d'un autre l'unité de son corps, savoir l'Eglise. Aussi voyons-nous que lorsque les premiers disciples se réunissaient le premier jour de la semaine, c'était pour rompre le pain (Actes des Apôtres 20: 7), car ils se souvenaient avec soin du commandement du Seigneur et du fait qu'ils étaient membres du corps de Christ.

Or que voyons-nous en général, le premier jour de la semaine, dans les réunions des diverses dénominations portant le nom de chrétiennes? L'objet est-il de rompre le pain en souvenir du Seigneur? Non, car dans quelques-unes on ne prend la cène, comme l'on dit, que quatre fois l'année; et chez d'autres, une fois chaque mois ou peut-être deux fois par mois. En outre, même alors, le but du rassemblement n'est pas la fraction du pain, car cela est retardé

jusqu'après la célébration du service régulier, et est entièrement subordonné à ce qui a eu lieu auparavant. Cela prouve avec évidence que le but principal a été de venir entendre un sermon. Que l'on me comprenne bien. Je ne conteste pas le fait que comme individu, plusieurs de vous, cher frère ou chère soeur, vous ne soyez venus pour adorer, mais cependant la principale chose a été le sermon, c'est ce qui sauterait aux yeux de tout assistant impartial qui se trouverait au milieu de vous sans aucune idée préconçue. La preuve en est la question que l'on entend si habituellement: Qui avez-vous entendu? Quel était le prédicateur? Avez-vous entendu un bon sermon? Il est possible que souvent vous ayez reçu quelque bénédiction par ce moyen, mais il n'en est pas moins certain que, aussi longtemps que vous n'êtes pas rassemblés au nom de Christ autour de sa table, vous n'êtes pas rassemblés comme membres du corps de Christ, et par conséquent ce n'est pas scripturaire, ni selon la pensée et la volonté de Dieu.

4° Il est donc clair qu'aussi longtemps que les chrétiens sont contents d'être «membres de telle ou telle église» (termes que l'Écriture ignore complètement), églises toutes distinctes l'une de l'autre, appartenant à diverses dénominations n'ayant aucun lien entre elles, sauf de se reconnaître l'un l'autre par déférence chrétienne, comme appartenant à Christ; rendant culte en divers lieux sous différentes formes, et d'après diverses méthodes, et ayant différentes conditions de communion mutuelle, ils ne peuvent se rassembler comme membres du corps de Christ, ou essayer de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix (Ephésiens 4: 3).

En effet, puisque tous les croyants sont membres du corps de Christ, et que l'assemblée des croyants dans un lieu est l'expression du corps (1 Corinthiens 12: 27), toute base de rassemblement qui n'admet pas tous les membres du corps simplement comme membres de Christ (sauf ceux qui sont sous la discipline scripturaire), n'est pas la base de l'Église de Dieu. En d'autres termes, si on demande autre chose que d'être un membre de Christ marchant dans la sainteté et la vérité, si un nom humain quelconque est adopté, Anglican, Presbytérien, etc.; s'il y a un autre centre de rassemblement, que le nom de Christ; si les dons des différents membres du corps ne sont pas reconnus, ou si leur exercice n'est pas libre selon l'Écriture, alors l'assemblée où ces choses existent n'est pas l'Assemblée de Dieu, mais de l'homme.

Combien l'on perd en ignorant en pratique cette unité du corps de Christ! Comment réaliser ce que l'apôtre dit: «Si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui». S'affliger de la chute d'un croyant, la sentir comme étant celle de tous, prier pour lui, chercher sa restauration, se réjouir avec lui, quand il l'a trouvée, et ainsi jouir de la bénédiction attachée à la réalisation de cette unité du corps de Christ qui est bien réelle et saisie par la puissance du Saint Esprit! Que saurai-je de la chute d'un frère chez les Wesleyens, les Baptistes, ou les Indépendants, et comment souffrir avec lui? Ce ne pourra être qu'individuellement.

Oh! puissent les chrétiens, après avoir examiné sérieusement et avec prière les Écritures à ce sujet, se laisser guider dans la vérité par le Saint Esprit, de sorte que, rejetant tout nom et distinctions sectaires, ils se rassemblent simplement comme membres du corps de Christ,

et regardant a Lui seul, cherchent dans la simplicité et la dépendance à régler selon les Ecritures, tout ce qui appartient à leur rassemblement!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 339 - ME 1906 page 58

à Mr C.

Londres 1869?

Bien cher frère,

... Après deux conférences au nord et au midi de l'Angleterre, Dieu, je n'en doute pas, m'a ramené ici. Nous avons eu à faire en deux cas à un assaut de l'ennemi, non pas en son caractère de lion, mais avec des apparences de sainteté. L'un, du dehors, homme actif et énergique, cherchant à entrer, l'autre, du dedans, se servant de notre position en Christ pour combattre la confession du mal quand il est là. Dans ces deux cas, Dieu a été bon et puissant, et nous sentons que nous sommes délivrés. Mais l'esprit de l'homme est, en ce moment, dans une effervescence dont, pour ma part, je n'ai jamais vu la pareille. Cependant, grâce à Dieu, les frères vont bien. Il y a, je le crois, du progrès pour le sérieux et l'union. Dans quelques endroits où il y avait eu beaucoup de bénédiction, on trouve quelque laisser-aller. Mais les choses anciennes s'écroulent. Il en est de même pour vous en France, mais, pour votre bonheur, vous êtes dans votre localité plus loin de la bagarre. A Paris, on a proposé sérieusement de scinder le nationalisme en deux, et la majorité des orthodoxes ont quitté la Société biblique. Par contre, on a refusé de renouveler les fonctions de Mr Coquerel, fils, et il va faire son église à lui. On est heureux de se trouver en dehors de tout cela. Sous d'autres formes, nous avons ici la même histoire.

Je me réjouis de tout mon coeur de la bénédiction que Dieu vous accorde. Cela fait du bien au coeur de l'apprendre, cela encourage et produit du fruit en actions de grâce à Dieu. Que Dieu garde ces jeunes âmes et continue aussi à vous bénir... Je sympathise avec vous, cher frère, au sujet de votre mère. Sans doute, jusqu'à ce que le ciel et Christ soient tout, ces pertes brisent les liens et nous font sentir que c'est le désert. Mais c'est bon, car c'est la vérité et nos âmes en ont besoin. Il faut que nous soyons sevrés. A quoi appartient le premier Adam? Il appartenait au Paradis terrestre. Tout cela est perdu. Les liens de la vie d'ici-bas restent les mêmes que Dieu a formés, et qu'il honore à leur place, mais la mort est entrée et le Saint Esprit est une puissance qui nous dégage de tout et nous lie à ce qui est invisible, à Christ dans le ciel et à l'amour du Père. Quelquefois cela se fait d'une manière puissante, oui, même violente au commencement, d'autres fois peu à peu; mais Dieu opère ce brisement dans les siens, car il leur a préparé une cité, leur a déjà fait part d'une bourgeoisie céleste; et il est bon, il nous élève pour le ciel et vers le ciel.

Que Dieu vous bénisse et vous encourage, cher frère, et vous garde, ainsi que tous les siens. Sans doute, nous avons nos peines; je le sais bien, mais nous avons un Seigneur toujours fidèle et plein d'amour pour nous bénir. Nous pouvons compter sur Lui. Puis le repos n'en sera

que plus béni, plus rempli de la connaissance de ses joies à Lui, car il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait; et si nous avons, par grâce, une toute petite part ici-bas avec Lui dans ses peines, nous l'aurons dans sa joie, en haut, pour toujours. Le présent c'est la croix, et nous en savons très peu; notre avenir, c'est Lui-même et sa joie, et la gloire avec Lui.

Saluez cordialement les frères.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 340 - ME 1906 page 77

à Mr C.

Toronto, 6 juillet 1870

Bien cher frère,

Votre lettre est allée en Amérique et de là retournée en Europe, en sorte que vous ne vous étonnez pas de ne pas avoir reçu de réponse. Dieu a continué à bénir le travail au Canada. Beaucoup d'âmes ont été ajoutées, entre autres un bon nombre de nouveaux convertis; puis le témoignage a été affermi et consolidé; il est beaucoup plus conscient de lui-même. L'union et la foi ne manquent pas non plus, grâce à Dieu. Un nouvel Indien a été ajouté à la table du Seigneur, et le principal frère indien se dispose à évangéliser ses compatriotes. Des portes nouvelles se sont ouvertes au milieu de la population immigrante ou établie dans le pays depuis plus ou moins longtemps. Dans les Etats-Unis aussi, quelques portes me sont ouvertes. Je me sens un peu vieux pour commencer une oeuvre dans un nouveau monde. Un ministre baptiste, venu au milieu des frères, est retourné dans son pays, le Massachusetts, et par son moyen j'y ai fait la connaissance de plusieurs familles. Nous avons aussi rompu le pain un dimanche que j'étais à Boston, capitale de l'état. Pendant que j'y étais, sa mère, ancienne chrétienne du reste, a reçu la paix ainsi qu'une autre vieille dame. A Philadelphie aussi, j'ai fait de bonnes connaissances; j'y ai trouvé même de mes parents chrétiens. J'ai pu, là aussi, rompre le pain avec quelques émigrés irlandais que j'avais déjà encouragés de New York par lettres. J'ai aussi tenu une réunion en français, mais il faudrait, je le vois bien, beaucoup de patience et de foi. On veut l'activité, l'apparence; être d'une église, n'importe laquelle, est une affaire de convenance mondaine; mais pour la piété et pour l'autorité de la Parole, on les cherche presque en vain. Notre confiance est en Dieu, en ce qu'il donne, non pas en ce que nous trouvons chez les hommes. C'est là notre bonheur, compter sur Dieu. Paul dit aux Galates: «*Je crains, quant à vous, que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous*», et il dit dans le chapitre suivant: «*J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur*». Quel bonheur de pouvoir le faire quant à l'oeuvre!

Celle-ci s'étend de tous côtés en Angleterre, mais la conséquence en est que les frères sont plutôt l'objet des attaques que du mépris. Le nombre a augmenté si rapidement que les anciens frères craignent quelquefois qu'on entre sans assez d'intelligence. Naturellement, comme chrétiens, on ne peut les repousser. L'Esprit de Dieu agit d'une manière remarquable, et l'Ennemi aussi de son côté. Le désir d'union pénètre partout et l'on a deux systèmes en

présence: le premier qui cherche l'union sans aucun égard à la vérité ou à la mondanité, le second qui veut maintenir les fondements éternels de la vérité. Dieu se sert du premier système pour quelques âmes peu avancées, mais c'est le refuge de toutes les personnes infidèles à la vérité qu'elles ont reçue et qui sont fatiguées des systèmes extérieurs. Il est de toute importance de garder la largeur du coeur, qui nous fait aimer tous les saints, mais avec la conscience de l'unité de l'Eglise où l'Esprit et la vérité se trouvent, sans cela nous perdons pour nous-mêmes la force qu'ils nous donnent (l'Esprit et la vérité). Aussi est-il important de maintenir cette évangélisation que l'amour de Christ et des âmes produira toujours. Un troupeau où l'on trouve l'esprit d'évangélisation ira toujours bien, pourvu qu'avec cela il ait conscience de son existence comme troupeau du Seigneur.

En Suisse, il y a eu, je crois, déclin de vie et les maux qui l'accompagnent, mais j'ai confiance en Dieu qui y mettra sa bonne main. Au reste, j'ai trouvé les affections fraternelles vivantes chez ceux que j'ai vus, mais il y a défaut d'ouvriers dévoués et peu d'évangélisation.

En Allemagne, l'oeuvre s'étend beaucoup; en Hollande, où il y avait eu un certain nombre de conversions, elle est actuellement stationnaire. On m'a parlé de la rentrée dans le nationalisme de ceux de V. Cela ne peut guère manquer, quand on fait défaut à ses propres principes et qu'on pense que le relâchement est la charité. Ceux qui aiment garder leur position et ne consultent pas leur conscience, cherchent toujours à produire cela chez les autres. Il est quelquefois difficile d'éviter, dans ces cas, l'apparence d'un esprit sectaire, mais la fidélité à Christ est toujours le vrai chemin. Les divers systèmes n'ont jamais aucun scrupule à l'égard des frères. Que Dieu vous bénisse dans votre oeuvre; je pense bientôt me rendre à Pau pour une nouvelle édition du Nouveau Testament. La première, est épuisée...

Lettre de J.N.D. n° 341 - ME 1906 page 159

à Mr C.

Vevey, fin octobre 1871

Bien aimé frère,

Je n'aurais guère pu visiter l'Ardèche avant l'école de Nîmes (*); mais voici que Dieu a trouvé bon de m'arrêter tout à fait pour le moment. Seulement, j'espère être assez remis pour commencer l'école. Quelles petites choses nous arrêtent quand Dieu s'en sert! Je me suis cassé une dent en venant ici; elle m'a blessé la langue; je ne puis parler que fort mal; je souffre passablement et ai de la peine à manger. D'ici à demain, je pense partir pour Cannes, puis me rendre à Marseille et Nîmes.

(*) Instruction donnée à de jeunes frères qui désirent se familiariser avec la parole de Dieu.

Quant à cette évangélisation qui attire la foule, Dieu se sert de tout, spécialement dans ces derniers temps. Au Canada, j'étais plus béni dans une petite chambre au second étage, que je ne l'ai été dans le grand mouvement du *Revival*. Mais ce frère, lord Cecil, est bien dévoué et a une grande énergie, et Dieu l'a beaucoup béni. Ma part n'est pas la même, mais

il faut honorer Dieu dans tous les siens, selon leurs dons. J'aurais été heureux de vous voir et, si cela peut s'arranger plus tard, je vous enverrai un mot...

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 342 - ME 1906 page 197

à Mr C.

Milwaukee (Wisconsin), 11 juillet 1872

Bien cher frère,

En effet, c'est d'Amérique que je vous répons. Quant à lord A. Cecil, notre pauvre frère est pris de nouveau de la gorge et a dû s'en retourner. Il est en ce moment incapable de rien faire. Peut-être en a-t-il trop fait dans la Lozère. Il y avait ici une partie du champ où, étant tombé malade, je n'avais pu travailler comme je l'aurais voulu et je tenais à la visiter. Cependant je n'y suis resté pour le moment que quelques jours. On m'annonçait une conférence à l'Ouest, où je n'avais jamais été, et je m'y suis rendu pour voir les frères. Le frère qui y a été actif est français de naissance. Son père avait épousé une fille de C., de Valence.

J'ai fait 2100 kilomètres pour les voir; je viens d'en faire 500 pour revenir jusqu'ici.

Nous avons eu une très bonne conférence, et je crois que bien des préjugés ont été dissipés dans le voisinage. Nous avons eu des frères de toutes les petites réunions de ces contrées, au nombre de dix ou douze. P. y était ainsi que deux frères anglais du Canada. Deux âmes ont trouvé la paix par mon moyen. Les frères étaient dans le meilleur esprit, et nous avons été très heureux ensemble. Ils vont bien et semblent bien fondés dans la vérité et dans la marche. L'opposition se trouve là comme de coutume.

Il ne faut pas vous tromper quant à l'Amérique. Beaucoup de religion, oui bien, beaucoup d'églises de toutes sortes, d'erreurs de toute espèce, d'activité et de libéralité, mais la piété, la profondeur, la spiritualité manquent. Dans les villes, beaucoup d'incrédulité. Personne n'a la paix. Toutefois la vérité se répand. Les personnes sérieuses sentent bien ce qui manque, et il ne manque pas de ceux qui cherchent comme remède la perfection dans la chair. On est d'une église; cela suffit. Avec cela, on va au théâtre et à tout le reste. On est respectable. Grande indifférence aussi quant à la saine doctrine. On en trouvait qui propageaient les vues des frères, même d'une manière exagérée, et appuyaient en même temps un relâchement terrible, quant à la vérité. Toutefois le chef de ce système vient de mourir.

En attendant, l'oeuvre fait des progrès et je crois que Dieu, dans sa grâce, commence à travailler dans beaucoup d'âmes. Au Canada, il y a eu de très nombreuses conversions et le nombre des frères a beaucoup augmenté. Dans les Etats-Unis, ce n'est pas la même chose. Cependant l'état de l'oeuvre est certainement encourageant et les réunions prospèrent. J'ai été réjoui de constater le progrès en arrivant à Boston, à New York et à Brooklyn. Les frères y sont heureux. A l'Est, les âmes sont ajoutées individuellement; à l'Ouest, elles ont reçu le Seigneur ou la paix plutôt par des prédicateurs. Quelques ministres ont des velléités de sortir.

En auront-ils la foi? Je ne sais. La manière dont les vérités des frères ont été répandues par l'homme dont j'ai parlé, a fait un certain mal. On les recevait et l'on restait sans mouvement de conscience. Il y a une trentaine de réunions, en général petites, à l'Ouest, composées en majorité d'émigrés, mais pas en totalité. Dans le Canada, moins de réunions peut-être, mais plusieurs comptent plus de 200 communicants, de sorte que les frères sont peut-être deux fois plus nombreux qu'aux Etats-Unis. Dieu a aussi béni l'oeuvre dans la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince Edouard, où il y a de bonnes réunions. Les portes s'ouvrent, mais la faim et la soif du mouvement et le désir d'accaparer un grand nombre d'âmes rendent l'oeuvre plus difficile. Cependant l'on est encouragé.

Tel est un peu, cher frère, le tableau de l'oeuvre sur le continent américain.

Saluez le cher frère L., et dites-lui que je sympathise de coeur avec lui, mais Dieu ne se trompe jamais dans ses voies d'amour. Je suis heureux que quelques frères se rendent dans le midi. Le Gard en a besoin. On les avait bien délaissés, puis le commerce les avait envahis et la vie spirituelle avait bien baissé en bien des endroits, à part un ou deux. Ils ont l'air, grâce à Dieu, de vouloir se retremper un peu. Je ne sais si L. est l'instrument voulu de Dieu, mais j'espère que Dieu l'a conduit là. Non que j'en doute, mais quoique je l'aie vu, je ne le connais pas assez; mais je me réjouis fort de voir de nouveaux ouvriers se mettre à l'oeuvre pour le Seigneur. Que Dieu vous donne à tous de vous consacrer toujours davantage au Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne nous prendre à Lui. Alors le travail sera fini. Quel beau jour; quel bonheur de voir le Sauveur qui a tant souffert pour nous, de le voir face à face! Paix vous soit, bien aimé frère! Je me fais vieux, mais si Dieu me donne la force pour me rendre en Italie, il se pourrait bien que je vous voie encore...

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 343 - ME 1906 page 218

à Mr C.

Etats-Unis (Achevée à Londres)

(Fin d'avril 1873)

Bien aimé frère,

... Je pars, Dieu voulant, d'aujourd'hui en huit pour l'Europe. Jamais je ne me suis senti aussi clairement conduit par la main du Seigneur que cette fois-ci. J'ai visité l'Ouest en particulier, mais jamais encore je n'ai eu d'aussi heureux jours aux Etats-Unis. Dieu y agit évidemment, quoique ce ne soit qu'un petit commencement, mais le vent souffle sur les âmes et il y a des besoins. La vérité s'est répandue plus ou moins clairement par ceux qui ne voulaient pas marcher fidèlement eux-mêmes et se posaient en adversaires. Les deux principaux d'entre eux sont morts cette année et leurs journaux ont cessé de paraître. Toutefois, malgré eux, ils avaient préparé bien des âmes à aller plus loin. En apparence, tout cela était un grand obstacle, parce qu'on recevait la vérité enseignée par les frères, sans se

donner la peine de rompre avec le monde. En même temps, les écrits de notre frère Macintosh fournissaient des sermons aux ministres et de l'enseignement pour les écoles du dimanche. En attendant je travaillais, demandant à Dieu de réveiller les consciences. Un autre élément se mêlait à tout cela: l'état des églises ainsi nommées. C'est un état de dévergondage dont on ne se fait pas une idée en Europe, soit quant à la doctrine, soit quant à la moralité. Cela fatiguait les âmes pieuses. De plus, le moment voulu de Dieu était venu.

Jusqu'à présent nous avons bien eu des réunions où l'on rompait le pain, mais presque entièrement composées d'Européens établis dans le pays avec un petit nombre d'Américains de naissance. Cette fois-ci l'oeuvre a eu lieu au milieu des Américains proprement dits. Comme résultat, on cherche quelque chose de mieux, du moins les âmes sérieuses; on reconnaît qu'il y a des vérités dans la Parole dont on ne s'était pas enquis du tout, une marche chrétienne tout autre que celle qu'on suivait, et qui du reste n'en était pas une, car il y a relâchement général, et de tous côtés l'on cesse de se contenter de l'état de choses existant. Il y a de l'opposition — et il faut s'y attendre — mais Dieu agit. Quelques nouvelles réunions se sont formées et l'on voit qu'on peut marcher avec Dieu et qu'il y a des personnes qui entendent suivre la vérité qu'elles prêchent. Trois ministres dont deux sortis du presbytérianisme et l'un des baptistes, travaillent à l'oeuvre. Un quatrième a quitté le système épiscopal et a trouvé la paix. Je ne sais ce qu'il fera. L'un des presbytériens avait été missionnaire en Egypte et pense y retourner. Il connaît bien la langue arabe. Un autre encore, avec lequel nous avons été en rapport dans l'Iowa, voit très clairement qu'il n'y a pas d'autre chemin selon la Parole que le nôtre. Il est embarrassé par sa position.

Les portes sont aussi ouvertes dans le Liban. Je demande à Dieu d'accorder dans sa grâce sa bénédiction à ce petit commencement dans ces pays de ténèbres. On imprime déjà des traités en Syrie, et il y a des âmes soit dans ce pays, soit en Egypte, qui cherchent quelque chose de mieux que ce que l'on trouve dans les diverses sectes. Mais c'est une oeuvre délicate, car il ne faut pas nuire à celle qui s'y fait par le moyen des missionnaires qui se trouvent là.

Combien peu les voies de Dieu sont les nôtres! Si ma visite à l'Ouest des Etats-Unis ouvrait en grande partie le champ de la Syrie et de l'Egypte? mais Lui peut tout faire et la visite d'un Monsieur syrien en Amérique, coïncidant avec le désir de ce frère de s'occuper de nouveau de cette oeuvre, ne fait que rendre la chose plus remarquable.

Notre frère P., du midi de la France, a été béni en Amérique. Il y a eu, par son moyen, des conversions et deux nouvelles réunions formées et, par la grâce de Dieu, celles qui existent déjà, bien encouragées. Il est revenu avec nous dans la pensée de visiter la France, mais il reste encore en Angleterre pour un peu de temps, désirant se perfectionner dans la langue anglaise dont il a très souvent besoin là-bas... Cette phrase vous dit que j'achève à Londres ma lettre commencée en Amérique.

Sur le vaisseau qui nous a ramenés, j'ai pu avoir des réunions pour les matelots tous les soirs sauf un, et prêcher dimanche soir dans le salon, sur la demande de plusieurs passagers. Nous étions onze pour rompre le pain, des frères et soeurs qui se rendaient en Europe. Je

pensais me rendre en Nouvelle-Zélande depuis les Etats-Unis, mais on a supprimé le service. Il est possible que j'y aille encore, mais à 73 ans, une année est une bonne partie de la vie qui reste. Enfin, c'est ce que Dieu veut que je désire faire...

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 344 - ME 1906 page 318

à Mr C.

Hereford, 29 septembre 1873

Bien aimé frère,

Je réponds volontiers à votre désir d'avoir quelques nouvelles de l'oeuvre, et en effet cela encourage les coeurs et lie ensemble les diverses parties de cette oeuvre. Si même les nouvelles sont mauvaises, cela donne lieu à la prière, et le coeur se trouve intéressé à l'oeuvre et à la gloire de Dieu sur la terre. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui.

Grâce à Dieu, mes nouvelles ne seront pas mauvaises. Depuis que je vous ai écrit, un maître de pension a reçu la vérité, a donné sa démission et rompt le pain avec quelques autres. C'est, me dit-on, un homme de capacité et dévoué. Je ne le connais pas moi-même. Ensuite, un ministre presbytérien, qui a quitté ce corps quand j'étais aux Etats-Unis, est venu au milieu des frères et a commencé une petite réunion dans l'endroit où il demeure. Elle chemine bien. Ce frère se rend actuellement en Egypte, où il a déjà travaillé, connaissant la langue, et très attaché aux Coptes (comme on les appelle) ainsi qu'eux à lui. L'agent de la grande Compagnie des bateaux à vapeur à Alexandrie le connaît. Il y a déjà quelques Coptes disposés à marcher avec lui, en sorte que l'on peut espérer que, par la grâce et la bonne main de Dieu, il y aura une réunion égyptienne et un témoignage là-bas. Cette faveur de Dieu m'a été très sensible. Jusqu'à présent, il n'avait pas permis que nous eussions une mission dans les pays étrangers, car je ne compte guère comme telle l'oeuvre aux Antilles. Notre oeuvre a été essentiellement au sein de cette Babylone de la chrétienté.

Un frère, jeune homme très dévoué, est allé avec deux soeurs en Syrie, au moment où il avait appris la langue et où l'oeuvre s'ouvrait devant lui. Il a pris la fièvre du pays et en est mort; mais là aussi, à ce qu'il paraît, les portes s'ouvrent. Une soeur, femme d'un ministre national, avait été conduite là par son mari, qui voulait la tenir tout à fait éloignée des frères et à l'abri de leur influence, mais elle marche de coeur avec nous et a trouvé bien des âmes qui soupirent après quelque chose de mieux que les sectes. Un propriétaire du pays s'est aussi mis en relation avec les frères à Londres. On craint un peu chez lui la mondanité; la suite le montrera, mais notre frère Pinkerton pense aussi les visiter. Ce sont des Druses. Un autre ministre presbytérien qui s'était rendu en Egypte pour être missionnaire, déjà imbu des principes des frères, mais pas encore décidé, a donné sa démission et est retourné aux Etats-Unis. C'est un charmant frère, mais cela fait grande rumeur. On s'en émeut là-bas; il faut donc s'attendre à plus d'opposition, ou du moins à une opposition plus déclarée, car on ne voulait rien de nous.

Mais il y a des besoins aux Etats-Unis. Les deux rédacteurs de journaux qui avaient reçu beaucoup de lumière par les frères (je crois vous l'avoir dit), sont morts, et leurs journaux ont cessé de paraître. Que Dieu nous donne la grâce de combler le vide et de faire face aux besoins, car c'est un vaste pays. En tout cas, les portes y sont ouvertes. Si Dieu me conserve les forces, j'espère y retourner. A 73 ans, l'on ne peut guère en répondre, même humainement parlant.

Notre frère Pinkerton part, Dieu voulant, cette semaine pour l'Egypte. Je recommande particulièrement cette oeuvre à vos prières. Elle exige beaucoup de sagesse et de fermeté pour ne pas se trouver en lutte avec les missionnaires qui s'y trouvent, ce qui serait très fâcheux. Ils craignent beaucoup l'arrivée de ce frère, car les Coptes ont une grande affection pour lui. Quand il y était précédemment, il était plus dévoué et s'était jeté davantage au milieu du peuple avec abandon de coeur. Il s'y rend dans les meilleures dispositions, ferme dans ses principes et désireux de marcher en charité et de ne pas entraver l'oeuvre des autres; mais eux se mettent presque toujours en travers.

En Angleterre, l'incrédulité et le papisme envahissent le pays, mais l'Esprit de Dieu agit, et plus que jamais les portes sont ouvertes. Je demande de coeur à Dieu, cher frère, de vous bénir ainsi que les vôtres et l'oeuvre autour de vous...

Lettre de J.N.D. n° 345 - ME 1906 page 437

à Mr C.

Chicago, 28 juin 1876

Bien cher frère,

Je ne saurais me rappeler si j'ai reçu de vous une lettre à laquelle je n'aurais pas répondu. Il faut deux ou trois mois pour arriver de Nouvelle-Zélande, de sorte qu'on ne se hâte pas toujours de répondre et qu'ensuite la chose échappe. Par la bonté de Dieu, je suis arrivé ici sain et sauf, après un trajet de mer de 31 jours depuis l'Australie, et ensuite cinq jours et cinq nuits de chemin de fer, sans quitter le wagon, sauf de temps en temps pour manger. Le trajet est de 4000 kilomètres par terre, la moitié à travers un désert. On couche dans les wagons. Je me sens rapproché de l'Europe, bien qu'il y ait encore 6400 kilomètres ou davantage qui m'en séparent, soit par terre, soit par mer. Mais les frères en France me préoccupent, et en particulier les affaires de V. Je me rappelle vous avoir dit dans le temps que je craignais, où que ce fût, l'intervention des frères qui ne sont pas de la localité pour arranger les difficultés. Je reconnais l'unité du corps, je reconnais que les frères sont libres de chercher des conseils là où ils pensent pouvoir en trouver, mais, il n'en est pas moins vrai qu'une tentative d'arrangement empêche souvent les frères eux-mêmes de se placer directement en présence de Dieu et de chercher le remède dans sa grâce. Je crains qu'il n'en ait été ainsi à V., et que, par l'intervention de deux ou trois, deux partis ne se soient formés, à la place d'une humiliation générale de l'assemblée. Tout cela est bien triste. L'état des âmes est en réalité la chose en question, et jusqu'à ce que tous soient humiliés, la paix ne se fera pas.

Maintenant, en arrivant sur ce continent, j'apprends que la même scission se produit à O. Cela fait saigner le coeur. Ne serait-il pas possible que tous s'humiliasent? Ce qui est arrivé à O., n'amènera-t-il pas les âmes à se recueillir, leur faisant sentir le mal actuel et le danger qui est patent, savoir que le mal s'étende et mette partout le feu et l'esprit de parti? Assurément, ce qui est déjà arrivé est suffisant, et que deviendra le témoignage si l'esprit de parti se propage et si l'Esprit de Dieu est ainsi contristé? X., a son opinion, G., la sienne; l'une ou l'autre peut être juste; je ne prétends pas en juger dans ce moment; mais, quoiqu'il en soit, ce n'est pas l'état des âmes, seule chose importante. L'humiliation au sujet de l'état des choses, voilà ce qui montrerait la grâce. On n'est pas devant Dieu, quand même on aurait une opinion juste, et tant qu'on n'y est pas, il n'y a pas de paix. Pour ma part, je ne puis que prier pour tous. Il y a une main qui se met en mouvement quand on s'adresse à Lui, et c'est la seule chose qui me console.

Bien que j'aie le sentiment de ne pas avoir achevé l'oeuvre que j'avais devant moi, le Seigneur a été avec moi. Il y a du bien en Nouvelle-Zélande et l'oeuvre se consolide. Ils étaient presque partout ce qu'on appelle des neutres, mais les yeux du frère qui les avait conduits là ont été ouverts; la vraie position du témoignage a été reconnue, sauf en un ou deux endroits dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper. En attendant, plusieurs nouvelles réunions se sont formées et marchent heureusement. Il y a des conversions, mais, en général, c'est un état de transition. Je ne suis resté que peu de temps en Australie. A Sydney, tous les frères «neutres» sont rentrés, sauf celui qui les avait fourvoyés. En général, ils marchent bien, et en somme il y a bien des sujets de joie et d'actions de grâces. J'espère, du fond du coeur, qu'il y en aura aussi en France. Ici, à Chicago, les frères sont heureux et marchent bien; ils pourraient montrer plus d'activité envers ceux du dehors. Je pense passer quelques jours au Canada, puis, si Dieu le permet, visiter Boston et New York. Là, Dieu a beaucoup béni sa Parole. Les réunions ont augmenté et s'augmentent; de nouvelles se forment dans les contrées environnantes. Il y a aux Etats-Unis beaucoup plus de recherche de la Parole que précédemment, et les frères, tout en étant mis à l'index comme ailleurs, ont la réputation d'être plus instruits dans la Parole que les autres chrétiens. J'ai chaque soir des réunions nombreuses. Les combats, les difficultés, les chagrins et les joies de l'oeuvre se trouvent ici comme ailleurs. Il faut combattre le bon combat de la foi, il faut que la patience ait son oeuvre parfaite.

Saluez affectueusement les frères. Que Dieu leur rende la paix et unisse les coeurs.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 346 - ME 1906 page 458

à Mr C.

Ottawa, 4 juin 1877

Bien cher frère,

Je viens de recevoir votre lettre. Dans les Etats-Unis, ce système (les Adventistes) est bien connu. A la petite conférence locale qui s'est tenue ici, un frère connaissait individuellement

l'homme dont vous parlez. Les Adventistes sont nombreux, mais déçus. Ils avaient annoncé à jour fixe la venue du Seigneur pour 1844 et ont été confus. La plupart sont tout à fait éloignés de toutes les vérités chrétiennes. Une partie, plus orthodoxe, s'est séparée d'eux dans les grandes villes mais ils vont ensemble dans les petites localités. Tous ont les plus funestes erreurs. D'après eux, on ne va pas *du tout* au ciel; on sommeille jusqu'à ce que Christ vienne, puis il établit son règne en résurrection sur la terre, et alors seulement on a la vie éternelle, qu'on ne possède pas du tout maintenant et dont on n'a que la promesse. Telle est la doctrine de ceux qui se sont le moins écartés de la vérité. Les autres nient l'immortalité de l'âme, et un bon nombre presque toutes les vérités chrétiennes. Une petite section insiste maintenant sur l'observation du sabbat le septième jour de la semaine, mais je ne crois pas qu'ils soient nombreux. Il paraît que M. B., qui est en France, est du nombre; il nie aussi l'immortalité de l'âme. La section à laquelle il appartient a ajouté à ses hérésies et erreurs le baptême et le septième jour comme obligatoires. La masse des Adventistes appartient aux pires hérétiques du pays. Ils nient au fond tout ce qui est important dans le christianisme et sont réellement incrédules. Je les ai rencontrés plus d'une fois. Je ne sais jusqu'à quel point M. B. est allé, mais en tout cas il nie l'immortalité de l'âme, le ciel pour nous et que nous ayons la vie éternelle. J'espère que les frères les éviteront.

Les voies de Dieu sont remarquables dans ces circonstances. Peut-être a-t-il réveillé les frères par tout ce qui est arrivé, pour qu'ils soient à même de faire face à cette nouvelle attaque de l'ennemi. Il faut que je m'arrête.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 347 - ME 1906 page 476

à Mr C.

Ventnor, décembre 1880

Bien-aimé frère,

Je sais, par la bonté de Dieu, beaucoup mieux; en effet je ne savais pas si je n'étais pas sur le point de mourir, et je ne dois pas oublier que je suis dans ma 81e année. Je vais, quoique moins fréquemment, aux réunions, et j'y prends part; je poursuis mes travaux de cabinet comme de coutume. Il s'est fait un changement en moi à la suite de cette proximité de la mort, non pas en doctrine, ni dans mes vues. De tout cela, rien n'est changé; tout est confirmé. C'est une douce pensée que tout ce que j'ai enseigné a été de Dieu, mais j'ai bien plus intimement la conscience d'appartenir à l'autre monde. Je l'avais sans doute déjà par la foi, mais j'ai plus le sentiment d'en être. Je ne sais quand Il me prendra et jusqu'à ce moment je fais, comme toujours, ce que mes forces me permettent. Veiller et prier est nécessaire, comme par le passé, mais c'est davantage ce que le bien-aimé Sauveur a dit: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», et d'où était-il? A cet égard, le changement est sensible et j'attends.

Quant aux frères, en somme, ils vont bien. Les troubles qui ont eu lieu à Londres ont beaucoup réveillé les consciences, et tous les frères qui les visitent trouvent un progrès sensible.

Ce dont vous parlez est déjà d'ancienne date. Il y avait dans le cas du Dr C. un effort de l'ennemi pour renverser les frères, et les débats, à cette occasion, ont été orageux... Il y a plus de deux ans de cette affaire. J'étais à Pau. Il y eut un parti alors dont il reste des débris qui cherchent à troubler... Mais jamais, et il y a bien des années que je crois à sa bonté, je n'ai vu autant la fidélité de Dieu et la manière dont il répond au cri de la foi. J'ai senti que je devais tout Lui laisser, et dans plus d'un cas, quand on croyait que tout allait mal, tout est allé pour le mieux. Les moins réfléchis en ont été frappés. On n'est pas encore entièrement hors des difficultés, mais à côté de cela, l'oeuvre continue, et ceux qui cherchent à marcher de droit pied sont plus unis que jamais. On imprime la traduction française de l'Ancien Testament. Je ne sais combien de temps cela durera. Il faut être exact en corrigeant les épreuves, mais on a tellement examiné et revu le texte que cela ne tardera plus très longtemps.

Tenez-vous en toute chose près du Seigneur, et qu'il se tienne près de nous.

Votre affectionné en Christ.

Cantiques

ME 1906 page 60 : Poget-Junod L.

*Source de lumière et de vie,
Source de grâce pour la foi,
Repos, bonheur, paix infinie,
Nous les avons trouvés en Toi.*

*Source d'amour, toujours nouvelle,
Qui jaillit pour nous du saint lieu,
De ta plénitude éternelle,
Tu nous remplis, source de Dieu.*

*Heureux celui qui, près du fleuve,
Comme un arbre par Toi planté,
Prend racine et croit et s'abreuve
De ses eaux, dans l'éternité!*

*Il porte son fruit et prospère;
Son feuillage verdit toujours.
Heureux celui qui, sur la terre,
Boit à la source de l'amour!*

ME 1906 page 80 : Porret-Bolens L.

*Oh! quel bonheur de te connaître!
Jamais tu ne saurais changer,
Mon Sauveur, mon Ami, mon Maître,
Toi, le fidèle et bon Berger.*

*Jamais je n'aurai de disette,
Car ton coeur veille à mes besoins!
Que craindrais-je sous ta houlette,
Quand je songe à tes tendres soins?*

*Au sein de l'obscur vallée
Tu veux rester auprès de moi
Aussi mon âme est consolée
En se trouvant tout près de Toi.*

*Tu m'envirannes de tes grâces,
A chaque pas dans le chemin;
Je marche en paix, suivant tes traces,
Soutenu par ta bonne main.*

*Tu me conduis dans la lumière,
Vers la gloire et par ton amour
Je désire, sous ta bannière,
Te servir jusqu'à ton retour.*

*Bientôt, dans la maison du Père,
Nous te verrons, céleste Agneau,
Toi, la gloire du sanctuaire,
Toi, puissant vainqueur du tombeau.*

*Oh! quel bonheur de te connaître!
Jamais tu ne saurais changer,
Mon Sauveur, mon Ami, mon Maître,
Toi, le fidèle et bon Berger.*

ME 1906 page 100 : Poget-Junod L.

*Que deviendrait, en sa faiblesse,
Ton racheté,
S'il ne pouvait, dans la détresse,
Etre abrité
Par ton amour toujours fidèle,
Dieu de bonté,
Et vivre à l'ombre de ton aile
En sûreté.*

*Etranger, forain sur la terre,
Il ne craint pas:
Le Dieu d'amour et de lumière
Conduit ses pas.
Et ta merveilleuse présence,
O cher Sauveur!
Le console quand la souffrance
Etreint son coeur.*

S'il traverse les eaux profondes,

*c'est avec Toi.
La douce paix dont tu l'inondes
Soutient sa foi.
Quels transports quand, auprès du Père,
Il te verra
Face à face, et dans la lumière
T'adorera!*

ME 1906 page 120 : Magnenat H

*Puissant Sauveur, source de vie,
Lorsque je fuyais loin de Toi,
J'entendis la voix qui convie
Le pécheur aux noces du Roi.
Dès lors, en paix devant ta face,
Par ton sang précieux lavé,
Je te célèbre pour la grâce
Ineffable qui m'a sauvé!*

*Dans ce temps sombre et difficile,
Pour soutenir ma faible foi
Et me conduire au sûr asile,
Bon Berger, tu veilles sur moi.
Lorsqu'ici-bas le mal progresse,
A la veille de ton retour,
Je te bénis pour la tendresse
Des soins constants de ton amour.*

*Bientôt, dans la maison du Père,
Tu recevras ton racheté,
Pour y sonder le grand mystère
De ta grâce et de ta bonté.
Alors, aux parvis magnifiques,
Avec les saints, ton cher troupeau,
J'exalterai dans mes cantiques
Toutes les gloires de l'Agneau!*

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 153 – ME 1906 page 95 : Hébreux 9: 27, 28

Dieu est la bonté même; il veut nous convaincre de ce qu'il a fait pour le rachat de nos âmes. Cette épître nous montre la parfaite purification de nos péchés par le sang de Christ, nos consciences purifiées des oeuvres mortes pour servir le Dieu vivant. On ne peut se trouver devant Dieu qu'avec une conscience purifiée.

Les versets 27 et 28 nous présentent deux cas: celui de l'homme naturel ayant devant soi la mort et le jugement; celui du chrétien pour lequel Christ est mort une seule fois. L'homme du monde *doit* mourir; pour le chrétien, Christ est mort. Pour le mondain, le jugement après la mort; pour le chrétien, Christ apparaissant sans péché à salut, à ceux qui l'attendent.

A sa première venue, Christ est apparu pour le péché, pour s'en occuper, pour être fait péché; quand il reviendra, ce sera à part de toute question de péché. Si Jésus, à son retour, n'a plus rien à faire avec le péché, il nous faut nous-mêmes être hors de toute question de péché pour pouvoir être avec Lui. Il ne recevra que ceux qui sont absolument sans péché et ne s'occupera pas du péché à ce moment-là, car il viendra chercher ceux qui sont sans péché. Vous voyez que la question du péché doit être absolument vidée ici-bas.

Le verset 27 est pour le monde d'une brièveté effrayante. Dans la Genèse, on voit les hommes vivre un certain nombre d'années, engendrer des fils et des filles, puis mourir (Genèse 5). C'est l'histoire de tous les hommes; ils passent comme des feuilles d'automne. L'homme le plus riche ne peut pas se racheter de la mort; l'homme le plus sage meurt comme tous les autres. La mort est la preuve, de l'impuissance totale de l'homme à se sortir d'où il est; elle est la conséquence du péché. L'homme peut réussir dans tous ses desseins, mais il lui faut mourir. Tout ce qu'il peut dire ou faire ne peut l'y soustraire. C'est une bonté de Dieu qu'il y ait ici-bas une évidence que, sans distinction, la main de Dieu est sur tous les hommes et que son jugement est à la porte! La mort est l'huissier qui vient d'avance annoncer à la conscience que le tribunal va entrer en séance. Elle est une preuve de la culpabilité de tous les hommes. La racine du péché, est en Adam, le fruit en chacun de nous, la mort, la part de tous, le jugement sur tous. La mort est déjà la preuve de l'iniquité de tous. «N'entre pas en jugement avec ton serviteur», est-il dit au Psaume 143, «car devant toi, nul homme vivant ne sera justifié». S'il entre en jugement, Dieu ne peut faire autre chose que condamner. Il est ordonné aux hommes de mourir une fois, parce que tous ont péché. En dehors de Christ, vous ne pouvez vous soustraire à la condamnation. Si vous pouviez vous soustraire à la mort, vous le pourriez aussi à la condamnation éternelle. Mais la mort s'emparera des hommes, malgré leurs moqueries et leur inimitié contre Dieu. Quelle folie chez les pauvres mondains! Ils s'étourdissent quelques jours, puis ils tombent sous le jugement! A moins que vous ne trouviez en Christ un remède parfait, la condamnation vous attend. Dieu peut-il se démentir? Viendra-

t-il vous dire qu'il n'est pas vrai que le jugement suive la mort? que cette conséquence n'aura pas lieu? Dieu ne peut pas même dire que la mort n'atteindra pas ceux qui sont sauvés; ils ont péché comme les autres, et Dieu ne peut faire des exceptions quant aux conséquences du péché. Mais son amour a inventé quelque chose qui, tout en reconnaissant ces conséquences, ôte le péché. «Sans effusion de sang il n'y a point de rémission». Où trouverez-vous du sang pour effacer vos péchés? Sera-ce le sang des taureaux et des boucs? Pour trouver quelqu'un qui veuille bien donner son sang, il faut un homme. Les anges ne pouvaient se présenter comme hommes et comme victimes. Dieu, le Fils, a voulu se faire homme. Celui qui ne nous devait rien, Celui que nous avons privé de tous ses droits, Celui que nous avons abreuvé de moqueries, a voulu s'occuper de nous; il est devenu homme, afin de pouvoir mourir, s'offrir en sacrifice pour nous, faire cette effusion de sang, sans laquelle il n'y a point de rémission.

Il n'est pas besoin de plusieurs morts pour manifester qu'il y a des pécheurs. Jésus est mort pour porter les conséquences du péché. Cela s'est fait une seule fois; c'est le signe que le jugement de Dieu qui prend connaissance de tout, s'est exécuté. Si la mort de l'homme est le sceau de son péché et sa conséquence, la mort de Christ est la conséquence des péchés qu'il a portés. Le jugement de Dieu a rencontré en Christ le péché de l'homme, et il en a fini avec le péché. Dieu n'a pas traité à demi la question du péché; Jésus a paru une seule fois pour son abolition. Quelle confiance, quelle consolation cela nous donne! Dieu a exécuté le jugement contre le péché et toute la question a été réglée et terminée. Il n'y a pas deux morts de Christ. Vos âmes se reposent-elles sur ce fait que, dans la mort de Jésus, Dieu s'est occupé une seule fois du péché en grâce? Si votre péché n'est pas aboli, il faudra que Dieu s'en occupe, et ce sera votre condamnation. Craignez-vous de voir tous vos péchés sous les yeux de Dieu? Ils y ont été quand, sur la croix, Dieu les a abolis, et maintenant Christ reviendra, non pour nous juger, mais pour nous recevoir auprès de Lui, et nous présenter à lui-même. Il n'y a aucune crainte à attendre Celui qui est allé nous préparer une place et qui viendra nous recevoir.

Jésus savait très bien ce qu'il fallait pour nous introduire dans le ciel. Il sait très bien ce qu'il a fait. Si vous cherchez à vous excuser du péché, la lumière de Dieu, dès qu'elle sera manifestée, fera tomber tous les voiles trompeurs qui vous cachent à vos propres yeux. Dieu n'excuse pas le péché, *il l'expié*, l'abolit, et donne la paix à l'âme. Croyez-vous que Dieu ait eu raison de donner son Fils? Si Dieu a eu raison, si la mort de Christ a été nécessaire et que vous ne soyez pas réconciliés par Lui avec Dieu, vous êtes dans la plus triste situation possible. Le salut n'est pas une chose que Dieu vous *aide* à faire; il ne vous aide pas à faire mourir Jésus. C'est une chose que Dieu *a faite* par lui-même. Nous n'avons qu'une part à la mort de Christ: notre iniquité et notre incrédulité.

La connaissance de l'oeuvre de Christ nous donne une paix parfaite, une conscience purifiée dès ici-bas. Vos consciences sont-elles purifiées? Pouvez-vous dire: Je n'ai pas une tache sur moi devant Dieu, parce que Christ a ôté mon péché? Si le sang de Christ n'a pas fait cela, il n'a rien fait. Cette oeuvre de Christ, suffit-elle pour abolir le péché? Dieu l'affirme. Telle est la part de ceux qui croient en Jésus. Dieu les a tant aimés qu'il n'a pas épargné son Fils et

qu'il leur donnera toutes choses avec Lui. Je vous conjure, par la miséricorde de Dieu qui a donné Jésus, de penser à cet amour!

Méditation de J.N.D. n° 154 – ME 1906 page 114 : Romains 8: 27-39

L'apôtre vient de parler des difficultés et des soupirs du chrétien quant aux circonstances; il a montré que le Saint Esprit n'était pas seulement un Esprit de joie, mais aussi de délivrance qui intercède pour les saints selon Dieu. L'intelligence peu développée des fidèles ne savait pas toujours que demander; au moins savaient-ils (verset 28) que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.

L'apôtre considère ici l'oeuvre de Dieu en dehors de nous, ce qui est en Dieu, quand même l'intelligence spirituelle nous manque pour nous l'approprier. Il en vient aux pensées et aux actes de Dieu, après avoir parlé de l'homme intérieur. C'est une consolation de pouvoir se reposer sur cet amour de Dieu qui fait que toutes choses concourent à notre bien. Dieu veut nous faire porter l'image de son Fils en gloire (verset 29); il nous a prédestinés à être conformes à cette image. Il n'est donc plus question de l'oeuvre intérieure, mais de l'oeuvre de Dieu seul. C'est la grande vérité de la fin de ce chapitre: «*Dieu est pour nous*» (verset 31).

Bien des choses peuvent avoir l'apparence que Dieu n'est pas pour nous, c'est pourquoi l'apôtre développe cette pensée. Ce qui pourrait nous faire croire que Dieu n'est pas pour nous, ce sont les difficultés, les persécutions, etc. Il est impossible que l'âme renouvelée saisisse un salut dans lequel la conformité à Jésus ne soit pas comprise. Nous sommes prédestinés à porter son image. La mesure de la sanctification pratique se trouve dans ces mots: Je sais que lorsque Christ paraîtra, je lui serai semblable. «Celui qui a cette espérance en Lui se purifie comme Lui est pur». La mesure de notre sanctification, c'est Jésus dans la gloire. Nous trouvons en chemin l'inimitié des hommes, l'hostilité de Satan, mais si nous voulons savoir dans quelle mesure Dieu est pour nous, c'est qu'il a donné son propre Fils et ne l'a point épargné. C'est une grande aide pour la sanctification.

Ce qui empêche bien des chrétiens d'être fidèles, ce sont mille petites choses au sujet desquelles le coeur appréhende ce qui pourrait nous arriver, ce qui compromettrait notre avenir ou menacerait nos plans. Dieu a donné son Fils; comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui? Il conclut de la grâce à la providence.

La difficulté est encore plus grande quant à la conscience. Dieu justifie: qui condamnera? On peut être estimés comme des brebis de tuerie, mais Christ est mort: qui nous séparera de l'amour du Christ? Quelles que soient les circonstances, Christ est entré dans toutes et son amour y a trouvé son chemin. Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, pas même la mort. Christ est mort, et c'est la plus profonde manifestation de son amour. La hauteur non plus, ne peut nous en séparer. Dieu n'est pas trop haut, Christ est en haut, plus haut que les anges, après avoir été fait un peu moindre qu'eux; et là aussi Christ est amour. Mort, vie, souffrances, difficultés, l'amour de Dieu en Jésus a passé par tout cela, et ce n'est pas un amour qui reste dans la divinité, mais un amour qui a été dans l'humanité et qui agit en elle.

Toutes les circonstances sont des chemins pour l'amour de Christ; il pénètre partout où nous avons à passer. Nous avons la certitude que Dieu ne garde aucune chose pour Lui, après avoir donné son Fils. Nous sommes plus que vainqueurs! C'est un triomphe, parce que les difficultés manifestent que Dieu est pour nous et avec nous.

Ne craignez jamais les difficultés amenées par les circonstances: Dieu est pour nous, et quand il rassemblera ses précieux joyaux (Malachie 3: 17), nous verrons que nous ne nous trompons pas en suivant sa volonté. Que Dieu nous donne cette confiance entière en Lui. Il mérite toute notre confiance, Lui qui a donné son Fils pour nous.

Quand l'apôtre parle de nos faiblesses, il montre que nous trouvons en Dieu une provision de bonté, un fleuve de consolation, un amour qui nous prévient constamment. Cela nous remplit de certitude quant à la source de notre bonheur. On ne peut pas ébranler l'âme en cela. *Rien* ne peut nous séparer de son amour, et nous nous glorifions en Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.

Méditation de J.N.D. n° 155 – ME 1906 page 214 : Hébreux 6

L'apôtre se plaignait de ce que les Hébreux n'étaient plus capables de supporter la nourriture solide (5: 12); cependant il ne veut pas qu'ils reviennent sur les premiers éléments, sur «la parole du commencement du Christ», mais il désire qu'ils avancent vers «l'état d'hommes faits». Cette expression est relative à la doctrine de Christ et n'a aucun rapport avec la conduite et la sanctification. L'âme a besoin d'être nourrie pour traverser cette vie d'épreuves. Les éléments ont leur vérité, mais il faut plus.

Je dirai quelques mots d'un passage qui a souvent angoissé les âmes. Aux versets 4 à 6, il parle de ceux qui ont été sous l'influence de tout ce que Dieu peut leur donner, sans être convertis. C'est une terre qui a tout reçu, mais dont le fond n'est pas changé et qui ne produit que des ronces et des épines. La Parole a été goûtée; ils ont été rendus participants du Saint Esprit comme Esprit de puissance, sans toutefois avoir la vie dans l'âme. Tout a été vain, et il est impossible de les amener à la repentance. Les Juifs avaient crucifié le Seigneur, mais c'était dans l'ignorance. La repentance leur est prêchée, mais après avoir reconnu que Christ est le Sauveur et avoir connu sa gloire, s'ils le rejettent de nouveau, Dieu n'a pas un autre Christ à leur offrir.

On peut être étonné que Dieu donne de pareils avertissements à ceux qui sont gardés à toujours, et ce n'est pourtant qu'à eux seuls qu'ils profitent. Celui-là seul qui a la vie de Christ peut profiter des exhortations relatives à la ruine, suite d'une conduite charnelle, parce que seul il peut tenir la chair pour crucifiée. Dieu nous donne des avertissement pressants quant à notre faiblesse et nos dangers, et néanmoins il nous établit sur un fondement immuable et jure par lui-même de nous garder. Il est touchant de voir ces soins de détail que Dieu prend de nous dans un désert où il y a des serpents brûlants et toute sorte de dangers que Lui connaît. D'autre part, Dieu est avec nous et nous garde selon sa fidélité.

Le désir de l'apôtre, en voyant l'Esprit de Christ agir dans les chrétiens, c'est que chacun de nous montre jusqu'au bout la même diligence. Quand la chair agit, il n'y a pas la même sollicitude que chaque âme soit bénie. L'effet de cette diligence, c'est une pleine assurance d'espérance (verset 11). C'est plus que l'assurance du salut, c'est l'assurance de l'espérance des choses promises. Nous trouvons l'assurance de la foi (10: 22), et celle de l'intelligence (Colossiens 2: 2). L'assurance de la foi s'appuie sur la Parole et la révélation de Dieu; l'assurance de l'espérance saisit les choses que nous espérons. Il y a un lien entre les choses que Dieu a promises et nous. Dieu avait promis Canaan, pays découlant de lait et de miel, mais quand on avait dans ses mains la grappe d'Eshcol, c'était une assurance d'espérance, car on jouissait des arrhes du pays de la promesse. Il y a plus d'assurance à jouir des fruits d'une terre qu'à n'avoir entre les mains que les titres de possession. On jouit des fruits de la Canaan céleste en goûtant les arrhes du Saint Esprit. Il y a une assurance pratique beaucoup plus grande que la seule assurance de foi. C'est ainsi que, selon la parole de Pierre (2 Pierre 1: 10), nous avons à affermir notre vocation et notre élection, car il n'est pas possible de rendre la parole de Dieu plus ferme; on ne peut ajouter à la promesse de l'héritage que la jouissance de ses arrhes. Si nous ne jouissons pas du salut, c'est manque de soins, de vigilance. Si nous contristons le Saint Esprit, l'assurance nous manquera.

C'est une joie immense que d'avoir l'onction du Saint Esprit dans le coeur; la communion et la sainteté viennent de là.

On trouve encore, au verset 12, la *patience* qui hérite de ce qui a été promis. Il faut un renouvellement continu du Saint Esprit pour que la patience ne manque pas. L'impatience est la marque d'un mauvais état d'âme. La patience est la première chose qui nous fait défaut. Si nous sommes remplis de l'assurance de l'espérance, la patience nous est facile. Avec la jouissance des choses célestes dans mon âme et la communion du Seigneur, les circonstances qui m'éprouvent ne sont qu'une occasion de patience. Il n'y a jamais plus de joie que dans la patience; Dieu est patient, parce qu'il est sûr de son but. «Abraham ayant eu patience obtint ce qui avait été promis» (verset 15). Quand Dieu parle de son peuple, il ne dit pas un mot de leurs fautes (Nombres 23: 21); il ne parle que de ce que sa grâce produit en eux. Abraham avait eu Ismaël quatorze ans avant que Dieu lui donnât Isaac, mais il n'en est pas fait mention ici. De même Jésus dit à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations» (Luc 22: 28), quoique ses disciples eussent souvent manqué de sympathie et qu'ils fussent misérables et très faibles. C'est ce qui arrive aussi aux chrétiens. Quand on vit près du Seigneur, l'œil est clairvoyant pour voir les manifestations de la grâce dans les enfants de Dieu. Au contraire, loin de Lui, on est prompt à trouver les fautes des chrétiens, les manifestations de la chair dans les autres.

Notre espérance est fondée sur la Parole et le serment de Dieu. Dieu nous parle selon notre coeur, comme à Abraham; il jure qu'il accomplira sa promesse, afin que nous ayons deux choses immuables qui nous donnent toute assurance devant Dieu.

7

Ce chapitre a pour but principal de présenter aux coeurs et aux consciences des Juifs devant le sanhédrin cette terrible vérité, qu'ils résistaient toujours au Saint Esprit. Dieu ne nous juge et ne nous condamne pas à cause de tel ou tel péché, mais à cause de la résistance de nos coeurs au témoignage rendu par le Saint Esprit à des pécheurs déjà condamnés. Dieu a envoyé dans le monde un témoignage répondant à nos besoins et à nos circonstances. Il ne se borne pas à un *message*; il prend la peine de nous expliquer ce qu'il fait et exhorte et supplie les hommes d'être réconciliés avec Lui; mais les hommes résistent au Saint Esprit. Leurs coeurs ne veulent point de ce témoignage, et il n'est pas étonnant que cela les condamne. Rien de plus affreux que l'histoire de nos coeurs, quand Dieu en trace le tableau. Il suffit qu'il dise ce que l'homme a fait; il suffit qu'Etienne raconte aux Juifs leur histoire, pour qu'il y ait condamnation. Le cas de Joseph et celui de Moïse ressemblaient à celui de Jésus; comme Lui, ils ont été rejetés. Tel est le but du discours d'Etienne.

Dieu fait attendre l'homme longtemps et exerce sa foi avant d'accorder la délivrance, afin que Lui seul soit glorifié en délivrant, quand *toute* ressource charnelle est perdue. Il faut que la chair soit anéantie, pour que le fleuve de la bénédiction puisse couler librement. Il faut que l'homme soit annulé et que Dieu soit exalté. Tant que l'homme est quelque chose, il n'y a pas de bénédiction. Abraham, héritier de la promesse, ne possède qu'un sépulcre, tout en marchant au milieu de toutes les choses que Dieu lui a promises.

Au temps de Jacob, la famine survient en Canaan et les pères du peuple se rendent en Egypte; Dieu attendait encore que l'iniquité des Amorrhéens fût arrivée à son comble. Il retarde la promesse jusqu'à la manifestation éclatante de l'iniquité de l'homme; il ne manifeste pas son jugement contre l'iniquité, avant que celle-ci ne soit complète. En attendant, le peuple de Dieu est dans la souffrance et sous l'esclavage en Egypte, mais la foi compte sur les promesses. Jacob et Joseph ont leur tombeau en Canaan, parce que leur foi comptait posséder le pays promis.

Au temps où la promesse va s'accomplir, le peuple est beaucoup plus maltraité en Egypte qu'auparavant; le Pharaon d'alors ne connaissait pas Joseph; cette oppression est comme le signal et l'avant-coureur de la délivrance, car à mesure qu'elle approche, Satan rend plus lourdes les chaînes de la servitude. Le peuple est en apparence abandonné à son sort, anéanti, Dieu voulant des coeurs complètement brisés, qui aient perdu toute confiance en leurs propres forces. Dès qu'il en est autrement, ces coeurs méchants veulent tout autre chose que Dieu et retournent en Egypte, comme cela arriva pendant le voyage du désert.

Donc, Dieu fait attendre son peuple, avant de lui donner la bénédiction; il brise en lui toute confiance charnelle et le dispose ainsi à être satisfait de voir Dieu intervenir.

Moïse à la cour du Pharaon pouvait paraître, aux yeux des hommes, un excellent instrument de délivrance, car il était puissant en parole et en action et instruit dans toute la

science des Egyptiens. Mais l'instrument suscité pour la délivrance d'Israël doit être anéanti lui-même. Moïse *veut* agir; il s'identifie avec l'Israélite affligé et tue l'Egyptien. C'était une manifestation de puissance selon sa pensée à lui; aussi il échoue. Il s'enfuit; toute son espérance, toute influence à la cour du Pharaon sont détruites; la condition d'Israël en est encore aggravée; il passe, quarante ans au désert, et ce grand libérateur du peuple garde les brebis.

Lorsque l'affliction du peuple est à son comble, et que Moïse est plongé dans l'oubli, *Dieu intervient*. Il a très bien vu l'affliction de son peuple, et lui envoie qui? Moïse. Ce dernier, anéanti et n'ayant autre chose pour se diriger que la volonté de Dieu, dit: «Je ne sais pas parler». Il était courageux quand il s'appuyait sur lui-même, mais le courage lui fait entièrement défaut quand Dieu l'envoie. Que de peine nous donnons à Dieu, quand il s'agit de réduire à néant notre fausse confiance en notre force naturelle!

Dieu ôte toute espérance à Israël; alors il dit: Je suis descendu pour les délivrer». Individuellement nous faisons la même expérience et nous avons de la peine à croire que, «quand nous sommes faibles, alors nous sommes forts». La confiance en nous-mêmes reste toujours la mauvaise tendance de nos coeurs; elle repousse à chaque instant comme une mauvaise herbe. Dieu ne peut pas nous bénir tant que nous avons confiance en nous-mêmes ou dans un autre homme; comment bénirait-il l'orgueil du coeur? Il faut que nous soyons dépouillés de nous-mêmes. Moïse n'a pu que se faire chasser d'Egypte, quand il était puissant en parole ou en action. Pierre confiant en son affection pour le Seigneur et en ses bons désirs, a renié Jésus. Tout ce qui rapproche nos âmes de Dieu est une bénédiction; même la connaissance n'est pas nécessairement une bénédiction, à moins que Dieu ne vienne prendre dans le coeur la place de toute confiance charnelle. Une connaissance qui ajoute aux acquisitions de l'homme ne peut que nous éloigner davantage de Dieu. Quand elle est du domaine de la foi et substitue Dieu à nous-mêmes, c'est une chose excellente.

Le plus insignifiant des hommes désire être quelque chose; on n'a pas l'idée du fonds d'orgueil qui se trouve en lui. Le monde peut l'oublier, mais lui ne s'oublie pas, jusqu'à ce que Dieu vienne remplacer son moi dans son coeur, et c'est la mesure du véritable progrès chrétien. Notre bonheur croit en proportion de la place que nous donnons à Dieu; mais il faut souvent beaucoup d'épreuves pour que nous apprenions cette chose si difficile: «nous oublier nous-mêmes».

Il faut beaucoup de temps pour anéantir l'homme. Notre famille s'oppose à nous, nous critique, fait ressortir notre manque de fidélité, dont elle est un excellent juge. Cela nous est bon; nous apprenons ainsi ce qui est au dedans de nous, et quand nous avons fait, de cette manière, l'expérience de la folie de notre confiance en nous-mêmes, nous sommes rendus capables, comme Pierre, de «fortifier nos frères».

Ne vous découragez pas, quand Dieu vous dépouille et qu'il semble vous abandonner; la véritable bénédiction pour vous, c'est que Dieu soit tout et que vous ne soyez rien. Dieu est

fidèle pour détruire votre orgueil. Accueillez avec actions de grâces ce qu'il fait pour vous anéantir car il le fait, selon sa puissance, pour vous bénir.

Méditation de J.N.D. n° 157 – ME 1906 page 453 : Jean 13: 1

Il est évident que Jésus s'adresse ici particulièrement à ses disciples, mais ce que ce verset nous présente attirera à Lui toute âme dans laquelle le Saint Esprit agit. La seule chose qui attire le pécheur et lui inspire confiance, *c'est ce qui est en Jésus*, comme nous le trouvons dans ce verset.

Je désirerais vous parler de la constance et de la fidélité de son amour. Rien ne l'a ralenti, ni affaibli. Si nous pensons à ce qu'étaient les trois classes de personnes qui entouraient le Sauveur: ses disciples, ses adversaires et les indifférents, nous trouvons en eux tout ce qui pouvait l'arrêter dans ses desseins d'amour.

Les adversaires sont plus particulièrement les enfants du diable. Ayant vu que le Seigneur Jésus venait revendiquer le royaume afin de régner sur toutes choses, ils disent: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». On trouve en effet des personnes qui, au fond du coeur, ont la certitude que Jésus est le Christ, et qui ne veulent pas de Lui. Les adversaires peuvent s'emparer des indifférents et les entraîner.

Tout ce qu'il trouvait dans le monde était propre à détourner Jésus de son oeuvre, mais rien ne blesse plus l'amour que *l'indifférence*. Par nature, nous aimons le péché et nous nous servons de tout ce que Dieu nous a donné, pour satisfaire nos convoitises. Devant cet état dégoûtant du monde, Jésus dit: «Jusques à quand vous supporterai-je?» Nous pensons comme Lui, quand nous sommes dans la lumière de Dieu. Mais Jésus a vu toute cette corruption de l'homme, et c'est ce qui l'a poussé à venir en grâce ici-bas. Dieu a vu tout cela; sa compassion en a pris connaissance. Que rencontre-t-elle? L'indifférence du coeur. Le coeur de l'homme voit en Jésus quelque chose de méprisable; il ne veut ni reconnaître son propre état, ni être redevable à Dieu d'en sortir. Rien ne rebute plus l'amour que l'indifférence.

Jésus a rencontré aussi la haine. Tous ceux qui tenaient à ce que Dieu fût absent, pour pouvoir satisfaire leur propre volonté, haïssaient Jésus. Orgueil, conscience, volonté, tout repoussait Dieu. «Ils m'ont vu, et ont haï et moi et mon Père». Il n'y avait rien dans la souillure, dans l'indifférence et dans la haine, qui pût attirer l'amour de Jésus. Il y avait de quoi pousser l'amour au désespoir, de se voir trahi par Judas. Si un seul homme devait nous trahir, nous serions trop occupés de nous-mêmes pour penser à ceux qui ne nous trahiraient pas. Au commencement de sa carrière, Jésus prononce des béatitudes, à la fin, il dit: «Malheur à vous». L'iniquité a abondé, mais alors Jésus fait voir tout son amour et ses disciples même l'abandonnent. N'y a-t-il pas de quoi réduire l'amour au désespoir? Même ceux qui l'aimaient étaient si égoïstes et si liés par la crainte de l'homme, qu'il était impossible de s'appuyer sur leurs coeurs. Pierre, qui l'aimait, devait le renier. Cela prouve que le coeur de l'homme est tel que, lors même qu'il aime Jésus, *ce coeur ne vaut rien*. Jésus a dû aimer en présence d'une haine qui ne se ralentissait jamais; il a dû nous aimer, couverts de souillures, indifférents,

ayant en haine la lumière, nous qui, mille fois, l'avons renié. Celui qui se connaît le mieux, peut le mieux savoir que c'est là son portrait. Si vous traitiez un ami comme vous traitez Jésus, l'amitié ne durerait pas une semaine.

Jésus trouvait dans le ciel l'amour du Père, la pureté parfaite; son amour parfait ne pouvait, par conséquent, s'y manifester. En regard de ce qu'il a quitté, il aime les siens qui sont dans le monde, tels qu'ils sont dans leurs souillures. Il n'en est pas rebuté; elles sont l'objet de ses compassions; elles attirent la grâce, car l'objet de la grâce, c'est l'iniquité et le mal.

L'indifférence des siens démontrait pour Jésus l'étendue de leur misère et le besoin qu'ils avaient de Lui. La haine même de l'homme prouvait qu'il était perdu. Dieu est venu chercher l'homme qui était hors d'état même de le chercher. Que de choses il a supportées, que d'indifférence, de trahisons, de reniements! Néanmoins, rien ne l'arrête, et il «aime les siens *jusqu'à la fin*». Il agissait selon ce qu'il y avait dans Son coeur, et tout ce qu'il voyait dans l'homme n'était que l'occasion de manifester ce qu'il était.

Jésus fait tout ce qui est nécessaire pour rétablir l'âme dans ses relations avec Dieu. Tout pécheur que vous êtes, la grâce vient vous chercher. La justice et la loi exigent que le mal et le méchant soient ôtés. Jean-Baptiste prêche la repentance, et c'est un commencement de grâce, mais, de fait, la grâce, loin de dire à l'homme de quitter son état pour venir à Dieu, vient à l'homme dans son péché. Elle pose sa main sur le lépreux pour le mettre en relation avec elle, et afin que Dieu soit beaucoup plus pleinement manifesté que si le péché n'avait pas existé.

La grâce applique l'amour de Dieu aux besoins de notre ruine. Si Jésus a connu la joie du Père et tout ce qui est dans le Père, c'est pour l'adapter aux besoins de l'homme.

Quelle consolation de savoir que Jésus est *tout ce qu'il faut pour tout ce que nous sommes!* Cela nous place dans le vrai et nous amène à confesser le mal en nous, au lieu de le cacher: la grâce seule produit la sincérité (Psaumes 32: 1) et la vérité; elle nous fait reconnaître que nous sommes faibles, infirmes, que nous ferions exactement ce que Pierre a fait, si nous n'étions pas gardés.

«Jésus aime les siens qui sont dans le monde», à travers leur pèlerinage, leurs circonstances, leur misère, leur égoïsme, leur faiblesse. Tout ce que Satan pouvait faire, tout ce qui était dans l'homme, était propre à empêcher Jésus de l'aimer, d'aimer les siens, et pourtant il les aime jusqu'à la fin.

Pouvez-vous dire que vous avez part à cet amour, que, malgré votre faiblesse, vous avez compris la grâce, la manifestation en Jésus de l'amour du Dieu invisible pour des pécheurs? Avez-vous reconnu qu'il était *nécessaire* que Jésus vînt au monde, pour que vous ne soyez pas jetés là où il y a des pleurs et des grincements de dents? Avons-nous pris notre parti de nous reconnaître tels que nous sommes? Cela est désagréable et pénible. C'était là l'écharde de Paul, quelque chose qui lui disait sans cesse: Tu es faible. C'est précisément dans ce but que Dieu la lui avait envoyée. Notre chair est-elle assez jugée pour que nous soyons contents que Jésus soit tout et que nous ne soyons rien, et pour que nous nous réjouissons que la

manifestation de notre faiblesse soit celle de *la force de Dieu pour nous*? Jésus n'a oublié aucun de nos besoins: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.»

Y a-t-il une résurrection du corps?

Brockhaus R. - Trois discours

ME 1906 page 126

Premier discours

«Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis. Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts; car comme dans l'Adam, tous meurent, de même aussi dans le Christ, tous seront rendus vivants; mais chacun dans son propre rang: les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue; ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance» (1 Corinthiens 15: 20-24).

En tout temps, le fait de la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts a été contesté, et nous n'avons pas lieu de nous en étonner, car avec ce fait la résurrection des morts en général demeure ou tombe.

Il y a trois choses surtout qui entrent en lutte contre cette vérité. C'est d'abord *l'intelligence* humaine, qui se révolte contre elle. «Il est impossible», dit-elle, «que des morts ressuscitent. Cela ne peut être». L'intelligence ne peut jamais accepter la doctrine de la résurrection, à moins d'être rendue captive à l'obéissance du Christ (2 Corinthiens 10: 5).

En second lieu, il y a la *conscience*, le sentiment de la culpabilité de l'homme, et la conscience se révolte contre cette vérité. L'homme était autrefois sans péché, sans la connaissance du bien et du mal; mais par sa chute il acquit une conscience, et il porte maintenant en lui la persuasion qu'il ne peut subsister devant la sainteté de Dieu, et que, si ses pensées, ses paroles et ses actes sont présentés à l'examen du divin Juge, il est passible d'un jugement éternel. C'est pourquoi, aussi longtemps qu'il n'a pas trouvé la paix avec Dieu par la foi en l'oeuvre de Christ, la pensée de la résurrection et de la responsabilité qui s'y lie nécessairement lui est une chose insupportable. Il ne *peut pas*, il ne doit pas y avoir une résurrection des morts.

Mais, en troisième lieu, il y a une puissance ténébreuse, ou plus exactement un être dont le pouvoir a été brisé par la mort et la résurrection de Jésus Christ, et qui voudrait par tous les moyens faire disparaître et arracher du coeur des hommes la connaissance de la victoire du Fils de l'Homme. Cet être est Satan, le prince des ténèbres, qui par le péché a obtenu pouvoir sur l'homme et qui par la crainte de la mort le tient maintenant en servitude pendant toute sa vie (comparez Hébreux 2: 15). Il est vrai que l'homme pense être son propre maître; mais il est en réalité un esclave de Satan, du dieu et du prince de ce monde (2 Corinthiens 4: 4; Jean 14: 30). Il ne peut par sa propre force se délivrer des chaînes de cet être puissant; il se laisse plutôt employer comme instrument pour l'exécution de son but et de ses intentions.

Lorsque Christ, le Fils de Dieu, descendit dans la citadelle de Satan et détruisit par sa mort et sa résurrection le pouvoir de l'ennemi, il mit en lumière, par l'Evangile, la vie et l'incorruptibilité, de sorte que maintenant quiconque se réfugie auprès de Lui par la foi, est arraché pour toujours au pouvoir de Satan. La mort, ce terrible épouvantail de l'ennemi, n'a plus d'aiguillon, plus de terreur pour lui; elle est transformée en victoire et en triomphe.

Nous pouvons donc bien comprendre que Satan fasse des efforts formidables pour mettre de côté la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, vérité qui apporte le salut et la vie, et qui en même temps prouve l'entière défaite de l'adversaire, et, comme nous l'avons déjà dit, il a malheureusement trouvé et trouve encore des instruments qui travaillent avec zèle à son oeuvre.

Revenons à notre sujet. «Mais maintenant», avons-nous lu, «Christ a été ressuscité d'entre les morts». Paroles magnifiques et triomphantes, par lesquelles l'apôtre inspiré termine sa longue dissertation sur la doctrine de la résurrection. «Christ est ressuscité!» Ce seul mot nous suffirait déjà. Car si Dieu a parlé, il convient à l'homme de se taire et de croire. «Toi, ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu?» (Romains 9: 20). Cependant Dieu ne s'est pas contenté de ce seul mot. Il lui a plu d'établir la résurrection de Christ par une telle surabondance de preuves, qu'on doit l'admettre comme une vérité incontestable, ou nier toute la révélation divine et déclarer menteurs l'apôtre et les autres disciples du Seigneur. Toute autre possibilité est exclue. Nous sommes en présence d'une sérieuse alternative.

On a souvent dit, il est vrai, que les disciples étaient en proie à une pieuse illusion, lorsqu'ils crurent à la résurrection de leur Seigneur et Maître. Ils auraient eu une telle confiance dans sa puissance victorieuse et leurs coeurs auraient été si remplis du désir de le voir, qu'ils auraient cru réellement que Jésus était apparu au milieu d'eux corporellement; en un mot, ils auraient eu une vision.

Mais, chers amis, c'est précisément le contraire qui est vrai. Cette assertion falsifie et dénature les faits. Les disciples n'attendaient pas la résurrection de Jésus, et lorsqu'ils en ont reçu la nouvelle, ils n'y ont pas cru du tout. Leurs espérances, qui se portaient exclusivement sur le rétablissement du royaume d'Israël et sur la délivrance du peuple de la domination romaine, avaient été pour toujours ensevelies avec leur Messie mort. Tout était sombre, désespérément sombre autour d'eux. Ce que le Seigneur leur avait dit de sa résurrection leur était si absolument incompréhensible que cette nouvelle «les a fort étonnés» (Luc 24: 22, 23). Même lorsque Jésus se présenta personnellement au milieu d'eux, ils ne voulaient pas croire que ce fût lui, ils croyaient voir un esprit, et le Seigneur dut leur donner les preuves les plus évidentes et les plus irréfutables qu'il n'était pas un esprit mais un homme réel et revêtu d'un corps. «Voyez mes mains et mes pieds; que c'est moi-même: touchez-moi, et voyez; car un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai. Et comme de joie, ils ne croyaient pas encore et s'étonnaient, il leur dit: Avez-vous ici quelque chose à manger? Et ils lui donnèrent un morceau de poisson cuit et quelque peu d'un rayon de miel; et l'ayant pris, il en mangea devant eux» (Luc 24: 39-43).

Ainsi il leur fallut admettre la merveilleuse réalité — et ils le firent avec une joie profonde — que ce Jésus, qui avait été pour eux sous le jugement de Dieu à la croix, s'était réveillé d'entre les morts, et que ce n'était ni un esprit, ni une vision, mais un véritable homme, revêtu d'un corps, qui se tenait devant eux, un homme qui mangeait et buvait sous leurs yeux.

Mais, dira-t-on, l'évangéliste Luc a rapporté ces choses, comme elles lui ont été communiquées plus tard; il n'en était pas lui-même le témoin oculaire ou auriculaire. Dieu a aussi prévenu cette objection. Sans parler du récit de l'évangéliste Jean (20: 19-29), nous lisons dans le 10^e chapitre des Actes: «Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites, au pays des Juifs et à Jérusalem; lequel aussi ils ont fait mourir, le pendant au bois; — celui-ci, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, *et l'a donné pour être manifesté, non à tout le peuple, mais à des témoins qui avaient été auparavant choisis de Dieu, savoir à nous, qui avons mangé et bu avec lui* après qu'il eut été ressuscité d'entre les morts» (versets 39-41). Ici, nous avons le récit d'un témoin oculaire et auriculaire, l'apôtre Pierre; et nous devons répéter: son récit est rédigé dans des termes tels qu'il nous faut ou tenir Pierre pour un menteur, ou ajouter foi à son rapport. *Il ne reste pas d'autre issue.*

Mais continuons. Dans la première moitié de notre chapitre, l'apôtre Paul ne réunit pas moins de sept témoignages à la vérité de la résurrection de Christ. Le nombre *sept* désigne dans la parole de Dieu la perfection dans les choses spirituelles, ordinairement dans un sens favorable, ici et là aussi dans un sens défavorable. Or, pour la résurrection de Jésus Christ, on trouve du 3^e au 8^e verset, un témoignage septuple, c'est-à-dire parfait. Considérons la chose de plus près.

D'abord nous apprenons que Christ est mort pour nos péchés, *selon les Ecritures*, et de même qu'il a été enseveli et qu'il a été ressuscité le troisième jour, *selon les Ecritures*. J'ai à peine besoin de dire qu'il s'agit ici des écrits de l'Ancien Testament. Ils ont rendu témoignage bien des siècles d'avance, indirectement et directement, à la mort et à la résurrection de Christ. Déjà chez Abraham, nous trouvons l'intelligence de la résurrection, même de la résurrection *d'entre les morts*. Il crut Dieu «*qui fait vivre les morts, et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient*» (Romains 4: 17). Et quand, sur l'ordre de Dieu, il se rendit sur la montagne de Morija, pour sacrifier son fils Isaac, la foi en la résurrection était si vivante dans son âme, qu'il n'hésita pas un instant à offrir à Dieu son fils unique, son bien-aimé, bien que ce fût précisément dans ce fils que toutes les promesses devaient être accomplies. La foi d'Abraham estimait que si Dieu lui demandait le sacrifice de son fils Isaac, il devait pouvoir le ressusciter d'entre les morts (voyez Hébreux 11: 17-19). Cette même foi le rendit capable, ainsi que sa postérité, de demeurer comme étranger dans le pays de la promesse, sans y posséder un pouce de terrain, car Abraham attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur. C'est dans la puissance de cette foi que Joseph mourant donna des ordres touchant ses os; car il comptait sur l'accomplissement des promesses de Dieu au sujet du pays de Canaan. Sans la foi à une résurrection, ces deux choses auraient été dépourvues de sens.

Cependant nous n'en sommes pas réduits dans l'Ancien Testament à ces quelques marques plus ou moins vagues d'une foi en la résurrection; nous possédons aussi des déclarations tout à fait claires et précises sur ce que Dieu voulait faire de son Bien-aimé. Nous lisons, par exemple, au Psaume 16: 10: «Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption». Paul cite ce passage dans son discours à Antioche (Actes des Apôtres 13), comme un témoignage prophétique de la résurrection de Jésus Christ; car ces paroles ne peuvent se rapporter à David lui-même, comme l'apôtre le prouve de la manière la plus claire. «David», dit-il, «s'est en effet endormi et a été réuni à ses pères, et il a vu la corruption. Mais celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption». Comparez aussi le discours de l'apôtre Pierre, en Actes 2.

En Esaïe 53: 10, nous trouvons la même prophétie, et cela, après qu'il a été dit auparavant qu'on lui donna son sépulcre avec les méchants, mais qu'il a été avec le riche en sa mort: «Mais il plut à l'Eternel de le meurtrir; il l'a soumis à la souffrance. S'il livre son âme en sacrifice pour le péché, *il verra une semence; il prolongera ses jours*, et le plaisir de l'Eternel prospérera en sa main».

Ily a encore dans l'Ancien Testament d'autres passages et d'autres allusions, qui démontrent non seulement que la mort et la résurrection de Jésus Christ étaient déjà depuis longtemps attestées, mais aussi que les cœurs des fidèles avaient conscience d'une vie après la mort, d'une résurrection des morts (voyez, par exemple aussi, Daniel 12: 13). A la vérité, cette conscience n'était pas aussi claire que dans le Nouveau Testament, et elle ne pouvait l'être, parce que Christ n'était pas encore mort et ressuscité et que l'obscurité qui reposait sur le hadès n'était pas encore enlevée.; toutefois cette conscience existait.

Les Ecritures nous fournissent donc le premier témoignage quant à la vérité de la mort et de la résurrection de Jésus Christ. Elles sont *selon les Ecritures*.

Suivent maintenant les témoins vivants. Le premier de ces témoins, le second en rang, est Céphas (Pierre), auquel le Seigneur apparut premièrement tout seul, parce que c'était lui qui avait le plus grand besoin de consolation.

Comme troisième témoignage, l'apôtre nomme les douze, auxquels le Seigneur se manifesta le soir même du jour de la résurrection.

En quatrième lieu, il apparut à plus de cinq cents frères en une seule fois (ici la supposition qu'il s'agit d'une vision est d'avance écartée), dont la plupart vivaient encore, quand Paul écrivait sa première épître aux Corinthiens. Or, les lettres de l'apôtre n'arrivaient pas seulement dans la localité où elles étaient d'abord adressées, mais aussi, par des copies, aux assemblées de Judée et ailleurs (comparez 2 Pierre 3: 15, 16). Si donc les paroles de l'apôtre avaient été d'une manière quelconque en contradiction avec la vérité, il aurait été convaincu de mensonge par ses propres contemporains.

Le cinquième témoin nommé par l'apôtre est Jacques; comme sixième, il donne le témoignage de tous les apôtres.

Le septième témoin est Paul lui-même, un avorton, comme il se nomme, parce que c'est *avant le temps* qu'il a contemplé le Christ glorifié sur le chemin de Damas. Là une lumière venant du ciel, qui dépassait l'éclat du soleil, l'avait environné, lui, l'enragé persécuteur des disciples de Jésus; il avait alors entendu ces paroles: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» et à sa question: «Qui es-tu Seigneur?» il lui avait été répondu: «Je suis Jésus, que tu persécutes». Ce qu'il aurait le moins attendu, ce qui le manifestait, lui, le consciencieux et irréprochable pharisien, comme un outrageux ennemi de Dieu, ce qui le terrassait complètement et jetait dans la poussière toute sa vie précédente et tous ses privilèges, comme une vie perdue, ce qui lui enlevait tout ce en quoi il avait mis jusque-là sa confiance, c'était précisément ce qu'il rencontrait à cette heure. Ce Jésus de Nazareth, qu'il haïssait, qu'il avait tenu pour un imposteur et un blasphémateur, lui apparaissait dans la gloire céleste comme le Fils de l'homme élevé à la droite de Dieu. Je demande: était-ce une illusion des sens, une vision produite par de profondes émotions intérieures, par la puissante impression que la personne du Seigneur Jésus avait faite sur cet homme? Saul est-il un témoin suspect? En vérité, la réponse à cette question n'est pas difficile.

L'apôtre est donc le septième et le dernier de cette belle liste de témoins que le Saint Esprit fait passer devant nos yeux concernant la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts. Répétons-le avec joie et actions de grâces: un septuple témoignage s'adresse maintenant à nos cœurs, un témoignage irréfragable et divinement parfait. Dieu a établi autour de la vérité de la résurrection corporelle de son bien-aimé Fils, notre cher Sauveur, une septuple enceinte; et ce n'est pas affaire de hasard. Car la résurrection de Jésus Christ est la base de l'Évangile, le fondement du christianisme. Avec ce fait, notre salut éternel reste debout ou tombe.

Écoutons maintenant ce que l'apôtre dit aux Corinthiens: «S'il n'y a pas de résurrection de morts» — c'était ce que prétendaient les faux docteurs; ils niaient la résurrection *du corps* — «Christ n'a pas été ressuscité non plus; et si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication donc est vaine aussi, et votre foi aussi est vaine; et même nous sommes trouvés de faux témoins de Dieu» — précisément ce que nous avons dit plus haut — «car nous avons rendu témoignage à l'égard de Dieu qu'il a ressuscité Christ, lequel il n'a pas ressuscité, si réellement les morts ne ressuscitent pas... Et si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine, *vous êtes encore dans vos péchés*; ceux donc aussi qui se sont endormis en Christ ont péri. Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, *nous sommes plus misérables que tous les hommes*».

Il en est exactement ainsi. L'argumentation de l'apôtre est d'une force accablante. Ou ce que ces témoins ont raconté est vrai, et leurs écrits certains, ou bien ils sont des menteurs et des trompeurs; tout l'Évangile est une fable et le christianisme une imposture. *Considérons bien ce qui est en jeu*. Oui, que Dieu, nous fasse la grâce de ne nous laisser ravir par rien et par personne ce qui seul peut donner au pauvre cœur humain le repos et la paix pour le temps et l'éternité. Croyons du fond de notre cœur, avec une simplicité enfantine, Celui qui ne peut mentir, «*qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification*» (Romains 4: 24, 25).

Il est digne de remarque que les femmes qui ont vu le Seigneur après sa résurrection, ne sont pas nommées dans cette liste de témoins. Il est probable que le but de cette omission est de ne pas affaiblir, dans la plus minime proportion, le témoignage septuple et parfait de la résurrection de Christ. Ainsi nous arrivons de nouveau à la même sérieuse alternative. Il est impossible d'y échapper. Ou nous nous inclinons devant le témoignage inattaquable de la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, et dans ce cas nous pouvons saisir par la foi les magnifiques résultats de sa mort et de sa résurrection, la victoire du Fils de Dieu sur la mort, sur Satan et sur le péché, avec toutes ses conséquences bénies — ou bien nous nions la révélation divine et restons alors nécessairement dans les ténèbres, sous la puissance de Satan, du dieu et prince de ce monde «qui a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendit pas pour eux» (2 Corinthiens 4: 4).

Hélas! la sagesse humaine contredit en tout temps la vérité de Dieu; «car la parole de la croix est *folie* pour ceux qui périssent», et d'autre part, «la sagesse de ce monde est *folie* devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 18; 3: 19).

Le combat entre la lumière et les ténèbres qui n'a pas cessé depuis le commencement, c'est-à-dire depuis la chute de l'homme, se déchaîne autour de nous dans le temps actuel plus fort que jamais, et tout coeur d'homme est pressé de se décider s'il veut fuir la puissance des ténèbres et se jeter dans les bras de Jésus Christ, le Sauveur crucifié et ressuscité, ou bien prêter l'oreille à la voix de la séduction et suivre ceux qui périssent, comme la parole de Dieu le dit avec un sérieux terrible. Si la parole de la croix est folie à ceux qui périssent, *elle est pour ceux qui obtiennent le salut, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu*. Oui, il a plu à Dieu, puisque le monde par *sa sagesse*, ne l'a pas connu, de *sauver ceux qui croient, par la folie de la prédication*. Il poursuit paisiblement cette oeuvre et accomplit les décrets de son amour rédempteur, sauvant ici une âme là, en arrachant une autre à la ruine qui la menace, sans se soucier de l'homme et de ses orgueilleuses prétentions.

Oui, Dieu fait une grande oeuvre de nos jours. Il n'y a jamais eu sur la terre autant d'hommes qui aient trouvé la paix avec Dieu, le pardon de leurs péchés et une espérance certaine pour l'éternité, par la foi vivante en leur Sauveur. L'Esprit de Dieu agit puissamment pour sauver des âmes et les amener des ténèbres à sa merveilleuse lumière, en dépit de tous les efforts de Satan pour nier l'oeuvre du Fils de Dieu, et égarer les âmes par les influences aveuglantes de l'incrédulité et de la connaissance fausement ainsi nommée. Dieu soit loué! la prédication *insensée* de la croix a lieu partout; des milliers ont cru et glorifient maintenant Celui qui mourut pour eux sur la croix, qui ressuscita des morts pour leur justification, qui s'est assis à la droite de la Majesté, et qui reviendra bientôt pour prendre les siens auprès de Lui. Des milliers célèbrent maintenant la grâce qui a donné du repos à leur conscience oppressée, apporté la paix à leur coeur qui en était privé, et rempli de joie et de paix le vide affreux de leur être intime.

La bonne nouvelle de la grâce retentit encore: «Voici, c'est maintenant le temps agréable: voici, c'est maintenant le jour du salut»; et «Que celui qui a soif, vienne; que celui qui veut,

prenne gratuitement de l'eau de la vie». Seulement, la parole sérieuse des prophètes est encore applicable à nos jours: «Voyez, contempteurs, et étonnez-vous, et soyez anéantis; car moi, je fais une oeuvre en vos jours, une oeuvre que vous ne croiriez point, si quelqu'un vous la racontait» (Actes des Apôtres 13: 41).

Que tous ceux donc qui sont présents ici aujourd'hui, oui, que tout coeur d'homme qui entend la bonne nouvelle de la grâce de Dieu en Christ se soumette à la parole de Dieu, pendant que le temps de la grâce dure encore. Que chacun reconnaisse à la lumière divine son état de perdition et se tourne vers Jésus. «Sachez donc, hommes frères, *que par lui vous est annoncée la rémission des péchés*, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, *quiconque croit est justifié par lui*». (Actes des Apôtres 13: 38, 39). Toute activité propre est exclue; tout essai d'amélioration de l'homme est vain, car il est un pécheur, un pécheur perdu et sans ressources. C'est une vérité amère, terriblement amère pour le coeur orgueilleux de l'homme; mais c'est la vérité de Dieu, la sentence de Dieu. Heureux celui qui se courbe devant cette sentence et se pose la question: Que faut-il que je fasse pour être sauvé? Il lui sera répondu aujourd'hui comme autrefois: «Crois au Seigneur Jésus»; et «c'est la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses de ta bouche *Jésus comme Seigneur*, et que tu croies dans ton coeur que *Dieu l'a ressuscité d'entre les morts*, tu seras sauvé» (Romains 10: 9, 10).

Second discours : La première et la seconde résurrection

«En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Car comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même; et il lui a donné autorité de juger aussi, parce qu'il est Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de cela; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront sa voix; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement» (Jean 5: 25-29).

«c'est ici la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection: sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans» (Apocalypse 20: 5, 6).

Nous nous sommes occupés avant-hier de la résurrection de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Aujourd'hui je voudrais, en rapport avec les deux portions de la Parole que je viens de lire dire un mot sur la résurrection des morts en général.

C'est une opinion ancienne et fort répandue que la résurrection des morts sera universelle, c'est-à-dire que tous les morts, qu'ils se soient endormis dans la foi ou qu'ils soient morts dans l'incrédulité, seront appelés hors de leurs tombeaux en un seul et même temps, pour comparaître ensemble devant le tribunal de Christ et recevoir là leur récompense, selon ce qu'ils auront fait pendant leur vie, soit bien, soit mal. Cette opinion, quelque ancienne et universellement adoptée qu'elle soit, est erronée. Elle est en contradiction avec les

enseignements clairs de la parole de Dieu. D'après ceux-ci, il y a deux résurrections, savoir une *première* et une *seconde*, ou, comme le dit le Seigneur, en [Jean 5](#), une résurrection de vie et une résurrection de jugement; enfin, comme nous le lisons dans différents passages de la Parole, une résurrection *d'entre les morts* et une résurrection *des morts*. Tous ceux qui ont part à la première résurrection, sont proclamés heureux et saints, car la seconde mort n'a pas de pouvoir sur eux.

On me demandera: «Qu'est-ce donc que la *seconde* mort?» La réponse est grave. Nous la trouvons dans le livre de l'Apocalypse, à la fin du 20^e chapitre. La seconde mort est le «lac de feu», ou «l'étang brûlant de feu et de soufre» (20: 14). Sur tous ceux qui ont part à la première résurrection, la seconde mort n'a pas de pouvoir. Le précieux mot «vie» peut être lu sur leur nom et sur leur histoire. Mais tous ceux qui appartiennent à la seconde résurrection, dont les noms ne seront pas trouvés écrits au livre de vie, tous ceux qui auront quitté ce monde dans l'incrédulité, seront la proie de la seconde mort. Elle est caractérisée par le mot sérieux «la mort».

Cependant, avant d'entrer dans de plus grands détails sur ces deux époques de résurrection, je voudrais encore une fois revenir sur la portion de la Parole que j'ai lue avant-hier, et de laquelle nous ne pouvions traiter à fond que la première phrase, car précisément dans ce passage (1 Corinthiens 15: 20-28), un ensemble abrégé des derniers événements nous est présenté. Nous lisons, en rapport avec les morts: «Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts», le Seigneur est appelé les «prémices de ceux qui se sont endormis». Notre bien-aimé Seigneur a beaucoup de titres; il en a qui lui ont toujours appartenu et d'autres qu'il s'est acquis. La première classe contient tous les noms et titres qui désignent ce qu'il est dans sa personne et ce qu'il a été dans l'éternité, comme par exemple Jéhovah, la Parole éternelle, le Fils de Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur de toutes choses, etc. A la seconde classe, appartiennent tous les titres qu'il s'est acquis par son incarnation, par sa marche dans l'obéissance ici-bas, par l'oeuvre qu'il a accomplie par sa mort et sa résurrection. A cet égard il est, par exemple, le Fils de l'homme, le Serviteur de Dieu, l'Agneau de Dieu, le Souverain Sacrificateur, la Tête de son corps, qui est l'Eglise, etc. A ces titres acquis appartient aussi celui qui est rappelé ici: «Les prémices de ceux qui se sont endormis».

Notre Seigneur et Sauveur est mort, véritablement mort, et non pas en apparence. Il traversa pendant les trois heures de ténèbres la colère de Dieu à cause de nos péchés. Il but la coupe de cette colère, en souffrant la mort comme salaire du péché. Lui, le saint et le juste, le Prince de la vie, fut mis dans la poussière de la mort (comparez Psaumes 22: 15). Mais lorsque la justice et la sainteté de Dieu eurent été pleinement satisfaites en Lui, que Dieu eut été glorifié au sujet du péché et le pouvoir de Satan brisé, il ressuscita d'entre les morts comme les prémices de ceux qui dorment. Or, quoique les croyants délogés de l'Ancien Testament fassent évidemment partie *de ceux qui sont endormis*, cette désignation n'est proprement appliquée aux croyants endormis que depuis la mort et la résurrection du Seigneur. Ainsi, nous lisons qu'Etienne, le premier martyr de l'Eglise, suivant l'exemple de son maître, *remit son esprit* au Seigneur, pria pour ses ennemis, et *s'endormit*. Nous trouvons aussi dans 1

Thessaloniens 4: 13 et 14: «Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de *ceux qui dorment*», et «Dieu amènera *ceux qui se sont endormis en Jésus*». Et dans le chapitre qui nous occupe en ce moment (1 Corinthiens 15), nous lisons au verset 18: «*Ceux donc qui se sont endormis en Christ*», et au 51: «Nous ne nous *endormirons pas tous*», etc.

Ainsi donc Christ est les *prémices de ceux qui se sont endormis* et non pas des *morts*. Il est les prémices, car il doit avoir le premier rang en toutes choses. Il est le vainqueur de Satan, non seulement dans sa vie sur la terre, mais aussi dans sa mort. Il est sorti victorieux du tombeau, il est ressuscité d'entre les morts; il a ainsi prouvé que la mort n'a aucun pouvoir sur Lui, et en outre, que tous ceux qui Lui appartiennent ont pour toujours échappé à ce terrible pouvoir. Celui qui croit en Lui, crucifié et ressuscité, est retiré de ce monde, ne *meurt* pas, dans le sens ordinaire de ce mot, mais s'endort; il s'en va chez lui, vers Jésus, son Seigneur. Christ a porté pour lui la colère de Dieu contre le péché et a réduit à l'impuissance celui qui avait la puissance de la mort; le croyant est un racheté du Seigneur, et il a part avec Lui à la résurrection d'entre les morts. La seconde mort n'a pas de pouvoir sur lui.

Christ est le premier-né, pour ainsi dire le premier fruit de la première résurrection. Nous apprenons à la vérité que, dans le moment où Jésus s'écria: «c'est accompli!» les sépulcres s'ouvrirent et que, «beaucoup de corps des saints endormis furent ressuscités». Mais cette résurrection n'était qu'une conséquence de l'oeuvre accomplie du Christ, et il vaut la peine de remarquer que ces saints ne sortirent de leurs sépulcres et n'apparurent à plusieurs à Jérusalem qu'après sa résurrection (Matthieu 27: 50-53).

Il y a plus encore. La résurrection des morts en général est en relation avec *l'homme*, avec Christ. «Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts» (verset 21). «C'est pourquoi, par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et, ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché...» (Romains 5: 12). Toute la postérité d'Adam est tombée par le péché sous la puissance de celui qui a le pouvoir de la mort. Mais ensuite le dernier Adam est venu, et a glorifié Dieu parfaitement là où le premier Adam était tombé. Il a achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire. En vertu de celle-ci et en vertu de la résurrection, il a maintenant le droit et le pouvoir de détruire la domination de la mort sur l'homme et de le ressusciter. Le Père lui a donné autorité sur *toute chair*, et il a *les clefs de la mort et du hadès* (Jean 17: 2; Apocalypse 1: 18). Ainsi donc toutes deux, la mort et la résurrection, sont venues par un homme. Cela n'atteint naturellement en aucune manière la toute-puissance de Dieu de ressusciter en tout temps qui il veut.

«Car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront rendus vivants». Ici, l'apôtre passe à ceux qui appartiennent à Christ. Il parle de deux familles et de deux chefs. La famille d'Adam se compose de tout le genre humain, ils meurent tous. La famille de Christ se compose de tous ceux qui appartiennent à Christ; et ceux-ci seront tous *rendus vivants* dans la résurrection. Car il s'agit ici exclusivement du corps et non de l'âme, quelque importante que soit cette dernière à sa place.

Avec Christ, les prémices, a commencé la première résurrection, la résurrection d'entre les morts. Chacun est réveillé en son propre rang: «les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue» (verset 23). A sa venue? Que veut dire cela? Lorsque le Seigneur Jésus était sur le point de quitter ce monde et qu'il était avec ses disciples pour la dernière fois, il leur dit: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures»; et «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que, là où moi je suis, vous, vous soyez aussi».

Si cette promesse s'accomplit «à sa venue» ou «à son retour», la parole de notre apôtre s'accomplira aussi. Tous ceux qui sont dans les sépulcres, seront alors appelés hors de leurs tombeaux. Alors il ne sera pas vu de toute chair, mais seulement des siens. Aucun homme du monde ne l'a vu après sa résurrection, mais seulement ceux qui l'aimaient et croyaient en Lui. C'est à la croix que le monde l'a vu pour la dernière fois; il ne le reverra pas avant qu'il ne revienne sur les nuées du ciel, en flammes de feu, «exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Thessaloniens 1: 7-10).

Mais, avant que cela ait lieu, il revient pour les siens, qui lui sont chers par-dessus tout; il revient pour les introduire dans l'éternelle jouissance de toutes les bénédictions et de toutes les gloires qu'il a acquises et préparées pour eux. L'Epoux vient chercher l'épouse pour l'amener dans la maison paternelle. Son coeur aimant désire lui donner tout ce que lui-même possède; et dès que l'Assemblée sera complète et que le dernier membre de Christ y sera joint, il reviendra pour couronner son oeuvre. Alors sa voix pénétrera dans les tombeaux des rachetés; ils l'entendront et en sortiront pour la résurrection de vie. «Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement» (1 Thessaloniens 4: 16). Le reste des morts ne sera pas vivifié, ils ne ressusciteront qu'après que les mille ans du règne de Christ sur cette terre seront écoulés. Tous ceux qui meurent sans Christ, les *autres qui n'ont pas d'espérance* (1 Thessaloniens 4: 13), n'apparaîtront hors de leurs tombeaux qu'à *la fin*, lorsque le ciel et la terre passeront, et ce sera pour la résurrection de jugement.

Ici, je voudrais insister encore une fois, de la manière la plus précise, sur ce fait que, d'après les déclarations les moins équivoques de l'Écriture, la résurrection doit être une résurrection corporelle, exactement comme dans le cas du Seigneur Jésus lui-même. Il a plu à Dieu d'établir la chose dans sa Parole d'une manière si claire et si positive, qu'il n'y a pas moyen de se tromper, ni d'éluder la vérité. Lorsque Jésus mourut, beaucoup de *corps* de saints endormis se réveillèrent. L'apôtre Paul écrit aux Romains: «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos *corps mortels* aussi à cause de son Esprit qui habite en vous». Dans notre chapitre (1 Corinthiens 15) il est écrit: «Il est semé *corps animal*, il ressuscite *corps spirituel*. S'il y a un corps animal, il y en a aussi un spirituel» (verset 44). En Philippiens 3: 20 et 21, nous lisons que

nous attendons le Seigneur Jésus comme Sauveur, «qui *transformera* le *corps* de notre abaissement en la conformité du *corps* de sa gloire»; et en 1 Thessaloniens 5: 23, l'apôtre exprime la confiance assurée que Dieu gardera «*notre esprit, notre âme et notre corps* tout entiers (l'homme entier) sans reproche, *en la venue de notre Seigneur Jésus Christ*».

Nous ne citons que quelques passages sur un grand nombre. La négation de la résurrection corporelle n'est donc rien de plus et rien de moins que la négation de la véracité du document divin, la négation de ce document lui-même. La résurrection du corps est la pierre fondamentale et angulaire de la vérité chrétienne; avec sa chute tout l'édifice tombe. Il ne nous reste aucun autre choix; il nous faut ou accepter la vérité de la résurrection du corps, ou bien renoncer au christianisme et y renoncer définitivement.

Que voulons-nous faire? Croire au témoignage de Dieu et nous placer sur le rocher inébranlable des siècles, ou prêter l'oreille à l'incrédulité et nous confier au sable mouvant des opinions et des affirmations humaines? Aucun de nous ne saurait échapper à la nécessité de prendre une décision à cet égard. Soit l'une, soit l'autre. Oh! puissions-nous tous nous trouver du côté du Dieu éternellement fidèle et accepter sa Parole vivante et ferme, comme une lampe à notre pied et une lumière à notre sentier! A cette lumière, tout est clair et certain; hors d'elle, tout est ténèbres et désespoir.

Ce que j'ai dit de la résurrection *du corps* a trait, cela va sans dire, aux deux résurrections, à la première et à la seconde. La chose est aussi glorieuse pour le croyant que sérieuse pour l'incrédule. La venue du Seigneur est proche. Il dit: «Je viens bientôt». Tout tend vers la fin, vers le dernier moment décisif. Encore un peu de temps et l'apostasie complète arrivera, et l'Antichrist, l'homme de péché, sera manifesté. Mais, Dieu soit loué! auparavant Jésus viendra. Bienheureux alors quiconque lui appartient! Il entendra son appel, et sera enlevé de cette terre à sa rencontre en l'air pour être toujours avec Lui. Ceux qui se sont endormis en Christ sortiront de leurs sépulcres, et les croyants encore vivants seront transformés, en un instant, en un clin d'oeil. (1 Thessaloniens 4: 16, 17; 1 Corinthiens 15: 51, 52). Chers amis, possédons-nous cette espérance? Jésus trouverait-il chacun de nous prêt, s'il venait cette nuit?

Il nous reste encore à dire un mot sur la succession des différentes périodes de la première résurrection. Nous avons déjà rappelé les paroles suivantes de notre texte: «Chacun dans son propre rang: les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ à sa venue». Au 20^e chapitre de l'Apocalypse, dont nous avons lu un verset au commencement de cette réunion, il est encore question d'autres saints que de ceux qui font partie de l'Eglise de Christ. Lorsque Christ aura introduit dans la gloire son Epouse céleste, le temps des jugements commencera pour cette terre. Le livre de l'Apocalypse fait mention de sept sceaux, de sept trompettes et de sept coupes de la colère de Dieu. De terribles jugements augmentant toujours en énergie et en extension, fondront sur cette terre et sur ses coupables habitants. Pendant ce temps de tribulation, dans lequel l'impiété prendra le dessus, Dieu suscitera encore une fois un témoignage à sa grâce; des messagers partiront et porteront partout l'Evangile du royaume, dont la prédication a été autrefois interrompue. Plusieurs seront mis à mort à cause de leur témoignage; tous ceux qui ne voudront pas adorer la Bête et son image, payeront leur fidélité

de leur vie. Mais à la fin de la tribulation, lorsque Christ apparaîtra en gloire pour établir son royaume sur la terre, ces derniers seront tous ressuscités *d'entre les morts*. Ils feront donc encore partie de la *première* résurrection, et en formeront la dernière division. «Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis». Après l'achèvement du règne de mille ans viendra le jugement final — «et *alors la fin*». Tous les morts, tous ceux qui seront encore dans les sépulcres, entendront la voix du Fils de Dieu, et comparâtront ressuscités devant le grand trône blanc, pour y être jugés d'après leurs oeuvres. C'est la *seconde* résurrection, la résurrection *des morts ou de jugement*. Entre elle et la dernière partie de la première résurrection, il y a donc un espace d'au moins mille ans.

Ici, rappelons encore que le jugement décrit en Matthieu 25: 31 et suivants, ne doit pas être confondu avec le jugement final devant le grand trône blanc. Ce dernier est le jugement *des morts*, l'autre est celui des *vivants*, qui aura lieu quand le Seigneur apparaîtra en puissance et en gloire sur cette terre. Alors les *nations* de la terre seront rassemblées devant son trône, «et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les chèvres». La seule question à trancher alors sera si ceux qui sont rassemblés là ont accueilli, ou non, les messagers de l'Evangile dont nous avons parlé tout à l'heure. Dans le premier cas, ce sont des *bénis*; ils entrent dans le royaume qui leur a été préparé *dès la fondation du monde* (le règne de mille ans déjà mentionné plusieurs fois); dans le second cas, ce sont des *maudits*, qui sont jetés dans le feu qui est préparé au diable et à ses anges. Dans les deux cas, la sentence a un effet éternel (voyez verset 46).

Je ne puis m'empêcher d'éclaircir brièvement une question qui dès longtemps a beaucoup occupé l'esprit de l'homme, et qui recommence précisément de nos jours à devenir brûlante. C'est celle-ci: Que deviennent les *âmes* des décédés jusqu'au moment où leurs corps seront ressuscités? La parole de Dieu donne aussi une réponse claire à cette question. On a souvent affirmé, et cette doctrine est aujourd'hui encore colportée avec zèle, que l'âme, lorsqu'elle est séparée du corps, s'endort et demeure dans cet état de sommeil inconscient jusqu'à la résurrection. Cet enseignement, qui s'appuie principalement sur quelques expressions mal comprises de l'Ancien Testament, est tout à fait erronée. Les âmes des morts ne *dorment* pas, mais elles vont dans le hadès, ou lieu invisible. Les âmes de l'homme riche et du pauvre Lazare sont toutes deux dans le hadès, et même elles ont la pleine conscience de leur état et le souvenir clair de ce qui s'est passé sur la terre; l'une est dans la paix et le repos; l'autre dans la souffrance et le tourment. Ainsi il y a dans le hadès de la joie et de la douleur; dans l'enfer, seulement de la douleur. Cependant le hadès n'est l'état final, ni pour les justes, ni pour les injustes. Il désigne l'état intermédiaire dans lequel se trouvent les âmes des morts.

Lorsque Jésus mourut, son âme alla aussi dans le hadès (voyez Actes des Apôtres 2: 27); mais le hadès était pour lui le paradis de Dieu. «Aujourd'hui», dit-il au brigand qui était à son côté, «tu seras *avec moi en paradis*». N'est-ce pas tout autre chose que: «Aujourd'hui tu t'endormiras et tu ne sauras plus rien ni de toi, ni de moi»? Ce n'aurait pas été une grande consolation pour le pauvre brigand. Paul parle aussi de la même manière: «J'ai le désir de déloger et d'être *avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur*» (Philippiens 1: 23). S'il n'avait

attendu pour son âme que le sommeil, il aurait préféré demeurer en vie; car une vie consciente *avec* Christ, bien qu'au milieu de beaucoup de tribulations extérieures, avait infiniment plus de prix pour un homme, pour qui Christ était *tout*, qu'un sommeil inconscient, un assoupissement sans joie et *sans* Christ.

Non, mes chers amis, si un homme meurt, son âme ne s'endort pas, mais elle passe dans l'éternité, sans doute pas encore dans le lieu de son éternelle destination, mais dans le hadès, dans cet état intermédiaire qui, pour ceux qui se seront endormis en Christ, signifie profond repos et profonde joie — ils sont *auprès de Jésus* — et pour ceux qui sont morts dans leurs péchés, un état de tourment sans espérance; car, dit Abraham, «*un grand gouffre est fermement établi* entre nous et vous, en sorte que ceux qui veulent passer d'ici vers vous ne le peuvent, et que ceux qui veulent passer de là, ne traversent pas non plus vers nous» (Luc 16: 26). Le sort de ces deux classes est fixé pour toujours. Oh! que sera-ce pour les réprouvés, de se souvenir là des nombreuses occasions où le message de grâce leur a été annoncé, mais où le désir des voluptés de la vie, la crainte des hommes, l'amour du monde et de ce qui lui appartient, la recherche des plaisirs et autres choses semblables remplissaient leur coeur et étouffaient chez eux toute pensée sérieuse.

Ce soir encore, la voix du Fils de Dieu s'est adressée à nous. Nous avons lu: «En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure *vient*, et elle *est maintenant*, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront». Alors cette heure de la grâce, dans laquelle la voix du Fils de Dieu parle à ceux qui sont morts *spirituellement*, commençait déjà à poindre, et elle dure encore. Celui qui entend cette voix et qui l'écoute, vivra; celui qui ne l'écoute point, reste dans la mort. La parole de Dieu est sérieuse; oui, elle est plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants et elle donne à chacun sa place, sans acception de personnes.

Tous ceux qui sont réunis ici, ce soir, sont *ou* d'un côté, *ou* de l'autre; ils sont *ou* sauvés, *ou* perdus, *ou* vivants, *ou* encore morts. Il n'y a pas ici d'échappatoire, pas de terrain neutre. Mais la voix du Fils de Dieu parle encore en grâce. «Viens à moi», dit Jésus, «âme fatiguée et chargée, je veux te donner du repos!» «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Soupires-tu après la paix? Il a fait la paix par le sang de la croix. Désires-tu la rédemption et le pardon? En Lui, nous avons la rédemption, la rémission des péchés. Désires-tu la vérité? Il est la vérité. As-tu soif de connaissance et de savoir? En Lui, tu trouveras tous les trésors de la sagesse et de la connaissance.

Ecoute donc la voix du Fils de Dieu. Certainement, un homme peut aujourd'hui endurcir son coeur et fermer ses oreilles. Mais il est responsable de ce qu'il entend et doit porter les suites éternelles de sa conduite. «Si tu es sage, tu seras sage pour toi-même; et si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine» (Proverbes 9: 12). Prenez garde à ceci encore: Au jour du jugement on ne dira plus. Que celui qui *veut*, vienne! Non, à cette heure-là, tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, ils entendront et devront suivre cet appel puissant. Que leur poussière soit depuis longtemps dissipée, dispersée à tous les vents, que toute trace de ce qui fut leur corps

autrefois ait disparu pour l'œil humain, soyez persuadés que Dieu saura le trouver! Pour Lui, il n'est pas perdu. Même la mer sera forcée de rendre ses morts.

Je sais bien que l'incrédulité se moque de cela; comment pourrait-il en être autrement? Elle tire toutes ses conclusions d'elle-même et laisse Dieu de côté dans ses calculs, ou bien elle se fait un Dieu à sa guise. Il en était ainsi du temps du Seigneur Jésus. Un jour les sadducéens, qui étaient les rationalistes d'alors, vinrent à Lui avec l'histoire bien connue, de la femme qui avait eu sept maris. Qu'en serait-il d'elle à la résurrection? De qui serait-elle femme? Ah! ces gens habiles pensaient avoir pris Jésus dans leur filet! Leur question moqueuse devait montrer l'absurdité de la croyance à une résurrection. Mais le filet embarrassa leurs propres pieds. «Vous errez», dit Jésus, «ne connaissant pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu» (Matthieu 22: 23-32). Il en est toujours ainsi. Les incrédules ne connaissent pas les Ecritures, quelque familiers qu'ils puissent être avec la lettre; l'esprit leur en est complètement inconnu; ils ne peuvent pas en juger. D'un autre côté, ils ne connaissent pas la puissance de Dieu. Ces deux facteurs manquent complètement dans leurs calculs; nous n'avons donc pas à nous étonner des résultats de ceux-ci. Mais ce sera le tour des incrédules de s'étonner, même de s'effrayer, quand la parole du Fils de Dieu s'accomplira. Qu'ils veuillent ou ne veuillent pas l'accepter, cela est écrit et ne passera pas: «L'heure vient, en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront sa voix; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement».

Ceux qui auront pratiqué le bien? Ah! pensent bien des gens, voilà une parole pour moi. Si l'on en vient là, il ne me manquera rien. Je me suis toujours efforcé de remplir mon devoir d'homme et de chrétien; personne ne peut me convaincre d'une mauvaise action.

Ami, si tu penses ainsi, tu as fait un faux calcul. Il t'arrive, comme autrefois aux sadducéens: Tu ne connais pas les Ecritures. La mesure avec laquelle tu mesures, n'est pas valable devant Dieu. Les Juifs demandaient un jour au Seigneur Jésus: «Que ferons-nous pour faire les oeuvres de Dieu?» Il leur répondit: «c'est ici l'oeuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé» (Jean 6: 28, 29). As-tu fait cela? Si non, tu n'as pas encore fait la première oeuvre, par laquelle un homme peut plaire à Dieu. Ta dette peut n'être pas si grande que celle de tes voisins et de tes amis; mais elle existe, et tu ne peux la payer. Le chemin est large, qui conduit à la perdition; sur ce chemin il y a place, non seulement pour le blasphémateur et le moqueur, l'ivrogne et l'homme immoral, mais aussi pour l'homme religieux et honorable, pour l'ami de la tempérance et pour celui qui est sévère dans ses mœurs. Les uns se garderaient bien d'avoir affaire avec les autres! Chacun marche dans son propre sentier, mais tous marchent sur la même route, qui conduit à la perdition. Tous sont pécheurs, impurs, perdus. Pour tous il n'y a de délivrance que dans le seul sacrifice du corps de Jésus Christ, qui un jour courba sa tête sous les coups terribles du jugement de Dieu. Il est le chemin, la vérité, la vie. Nul ne peut venir au Père que par lui. «Celui qui a le Fils, a la vie; celui qui n'a pas le Fils, n'a pas la vie» (1 Jean 5: 12). «Qui croit au Fils, a la vie éternelle; mais qui désobéit au Fils, ne verra pas la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3: 36).

Tel est le langage simple et intelligible pour tous de la parole de Dieu. Oh! écoute; crois-le; apprends alors à chanter ce cantique: «A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen!»

Troisième discours : Le grand trône blanc et l'état éternel

«Et je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs oeuvres. Et la mer rendit les morts qui étaient en elle; et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs oeuvres. Et la mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu; c'est ici la seconde mort, l'étang de feu. Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu.

«Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus. Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées. Et celui qui était assis sur le trône, dit: Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit: Ecris, car ces paroles sont certaines et véritables. Et il me dit: c'est fait. Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera fils. Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort» (Apocalypse 20: 11-15; 21: 1-8).

La résurrection de notre Seigneur Jésus Christ et la résurrection des morts, ont réclamé jusqu'à présent notre attention. La question se pose maintenant tout naturellement: Dieu ne nous a-t-il pas révélé quelque chose de plus sur la mort et sur la résurrection? Nous a-t-il fait des communications sur l'état qui suit la mort et après que l'on a quitté le tombeau? Ou bien sommes-nous livrés à de simples conjectures en ce qui concerne les choses *éternelles*? Quand on pose des questions pareilles ou semblables, on entend toujours répéter: Ah! aucun homme ne sait ce qu'il y aura après la mort. Personne n'est revenu de *l'au-delà*, pour nous dire ce qui s'y passe et ce qui nous y attend.

Tout ceci n'est que mensonge. Nous savons *certainement* quelque chose sur l'au-delà, et en tout cas quelqu'un est venu nous faire des communications sur le monde invisible au delà de la tombe. Déjà dans l'Ancien Testament, encore plus dans le Nouveau, obscurément dans celui-là, dans celui-ci clairement et d'une manière très compréhensible, Dieu nous a parlé de

ces choses; de plus, le Fils de Dieu lui-même a quitté la gloire pour descendre sur cette terre, pour nous annoncer les pensées et les conseils éternels de Dieu et nous dire quel sera le sort éternel de l'homme, de celui qui est de la foi en Jésus, ou de celui qui se refuse à recevoir Christ comme son Sauveur. Oui, dans la portion que nous venons de lire, le prophète divinement inspiré lève si complètement le voile, que nous pouvons jeter un long regard sur les siècles infinis de l'éternité, y voir toutes choses d'une manière si claire et si précise, qu'elles prennent vie et forme devant nos yeux.

En 1 Corinthiens 15: 24, après avoir fixé l'ordre dans lequel la résurrection aura lieu, le passage ajoute: «Ensuite la fin». Ici, dans le livre de l'Apocalypse, cette fin est décrite d'une manière plus précise, aussi bien la fin de toutes les choses créées que la fin de l'homme, aussi bien la fin terrible des morts que la fin glorieuse de ceux qui vivront éternellement avec Christ, et enfin celle de toutes les voies de Dieu sur cette terre, le Seigneur Jésus remettant le royaume à son Dieu et Père. Il a plu à Dieu de faire abonder sa grâce envers nous en toute sagesse et intelligence (Ephésiens 1: 8), et il nous parle avec une clarté telle que l'on ne peut se méprendre sur ses enseignements. Son nom en soit loué! Il n'y a pas besoin d'un esprit transcendant ou d'une riche culture scientifique pour comprendre le langage de Dieu. Non, le lecteur le plus simple et le moins cultivé peut saisir ce que Dieu lui dit, et il est très remarquable que c'est précisément dans l'Apocalypse que, dès le commencement du livre, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent sont proclamés heureux (chapitre 1: 3). Que Dieu nous accorde à tous de participer à ce bonheur.

«Je vis», dit Jean, «un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus» (verset 11). Qui est celui qui est assis sur le trône? Cela ne demande pas d'explication plus précise. C'est Dieu. Mais Jean ne dit pas: «Je vis *Dieu* assis sur le trône», parce que Dieu habite une lumière inaccessible et aucun des hommes n'a vu ni ne peut le voir (1 Timothée 6: 16). En outre, nous savons que Dieu a remis tout jugement au Fils, de sorte que nous pouvons dire aussi: c'est Christ qui est assis sur le trône; mais Christ est Dieu.

Déjà au chapitre 4 de notre livre, Jean voit un magnifique trône, «et sur ce trône quelqu'un était assis». Là aussi, il n'est pas dit qui était ce quelqu'un; Jean nous décrit seulement son apparence: «Il était, à le voir, semblable à une pierre de jaspe et de sardius; et, autour du trône, un arc-en-ciel, semblable à une émeraude» (versets 2, 3). Cet arc-en-ciel rayonnant en une couleur d'émeraude, manque au chapitre 20. Pourquoi? Parce qu'au temps mentionné dans le quatrième chapitre, celui qui est assis sur le trône se souvient encore de son alliance avec la terre. L'arc-en-ciel est le signe bien connu de cette alliance (voyez Genèse 9: 1-17). La fin n'est pas encore là. Il vient sans doute de terribles jugements sur la terre. «Du trône sortent des éclairs, des voix et des tonnerres», mais Dieu se souvient encore de son alliance, qu'il fit autrefois avec Noé. Ici (au chapitre 20), nous sommes arrivés à la fin de toutes les voies de Dieu envers cette création. Le temps de la grâce et de la patience de Dieu est passé, l'heure du règlement de comptes est venue, et d'un règlement de comptes sans miséricorde, d'un jugement sans grâce.

Un grand trône blanc est dressé. La couleur blanche rappelle la pureté et la sainteté de ce trône et de Celui qui y est assis, aussi bien que le sérieux et la justice incorruptible du jugement qui doit en émaner. Devant la face du saint juge s'enfuient le ciel et la terre, et il n'est pas trouvé de lien pour eux (*). La fin de tout ce qui est visible, créé, est venue, la fin du système actuel, tel que Dieu l'a établi. Cette création est temporaire et passagère, elle a un commencement et une fin, et de fait une fin en jugement, à cause du péché, par lequel elle a été souillée et corrompue. On lit dans la seconde épître de Pierre: «Les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies... Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 7-10).

(*) En Matthieu 25: 31 et suivants, le trône est *sur la terre* (sur laquelle Christ est descendu en gloire), et toutes les nations de la terre sont rassemblées devant Lui pour être jugées. Ici (Apocalypse 20), *le ciel et la terre passent*. On voit déjà par ce seul point, combien ces deux jugements sont différents l'un de l'autre, soit quant à leur teneur, soit quant au temps.

Ce sont des choses sérieuses, dont nous entendons parler par la bouche de ces témoins de Dieu, des choses sérieuses que Jean voit. Devant le trône comparaissent «les morts», grands et petits, c'est-à-dire les gens distingués et ceux de basse condition, les honorés et les méprisés; car ici les différences de rang n'ont plus de valeur. Le ciel et la terre sont dissous dans un violent incendie, mais les morts, les hommes ne passent pas; ils restent, ils apparaissent de nouveau. L'incrédule voudrait bien disparaître aussi, et pour se dissimuler le sérieux de ce qui l'attend, et pour réduire au silence les importunes voix d'avertissement qui, cependant, se font toujours entendre plus haut en lui, il se livre à la pensée illusoire qu'il pourrait bien échapper à l'œil du juge qui voit tout. Pour que Dieu ne retrouve aucun grain de sa poussière, il soumet son corps à la crémation. Oui mes chers amis, l'incrédule a *peur!* Il a *peur*, quoique le sourire d'un orgueil hautain soit sur ses lèvres quand il entend «ces discours insensés de résurrection et de rémunération». Et il a raison d'avoir peur; sa crainte est bien fondée. Le Dieu qui autrefois a formé l'homme de la poussière de la terre, le fera aussi revenir de la poussière. Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu; *pas un* ne manquera devant le grand trône blanc, *pas un* ne sera oublié.

«Je vis les *morts*». Ce sont tous ceux qui sont rangés sous ce nom, dont la vie et toute l'histoire porte ce titre, qui non seulement ont succombé à la mort naturelle, mais aussi sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et qui sont, pour ainsi dire, doublement morts. Quel contraste entre eux et tous ceux qui appartiennent à la *première* résurrection!

Ceux-ci sont proclamés heureux et saints; sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir; pour eux il n'y a point de jugement, ils sont passés de la mort à la vie (Jean 5: 24), et ils vivront avec Christ d'éternité en éternité. Mais les morts, ceux qui auront pratiqué le mal, leur lot est le jugement, la seconde mort, l'étang de feu avec toutes ses terreurs. Comme l'Écriture nous parle clairement! Comme elle assigne à chacun sa place en peu de mots! Celui qui appartient à Christ a part à la première résurrection, la vie et le salut sont à lui pour l'éternité; celui qui n'a pas Jésus, ne verra pas la vie; son lot est une seconde résurrection, la seconde mort.

L'homme peut fermer son oreille au langage sérieux de l'Écriture et repousser ses communications et ses enseignements. Mais qu'est-ce que cela signifie? La vérité divine demeure la même, elle subsiste, que l'homme l'accepte ou ne l'accepte pas. «*Ecris!*» est-il dit au prophète: «*écris*», afin que cela demeure établi pour tous les temps, afin que tous puissent le lire; «*écris*», pour la consolation et l'encouragement des croyants, et pour l'avertissement et l'exhortation des incrédules; «*écris*», afin que personne n'ait d'excuse, *car ces paroles sont certaines et véritables*. Si le ciel et la terre passent, les paroles de Dieu ne passeront pas. Pas un iota, pas un trait de lettre, ne restera inaccompli.

«Et je vis les morts, se tenant devant le trône; et des livres furent ouverts». C'est une image destinée à nous montrer combien le jugement sera sérieux et entrera dans les détails. Dieu n'a pas besoin de livres pour venir en aide à sa mémoire, mais il parle de livres pour nous faire entendre d'une manière compréhensible, à nous, hommes oublieux, que là *tout* viendra en lumière. Quel compte! quelles surprises! Je me servirai d'un faible exemple pour éclairer ce point. Plusieurs d'entre nous vont peut-être chercher des marchandises à crédit. Le marchand inscrit tout exactement sur ses livres, et au bout d'un certain temps il produit sa note. On y jette un coup d'œil et l'on est tout étonné de la trouver si élevée. Mais, si on examine les articles un à un, on trouve que tout est en règle; on doit la somme entière. De même, là aussi chacun trouvera sa dette inscrite, et sa conscience témoignera que *le compte est exact*. Ici, l'on passe légèrement sur beaucoup de choses et on les oublie; on cherche à les embellir, à les excuser, à les couvrir d'un manteau. Là, tout apparaîtra dans sa vraie lumière, comme Dieu l'a vu et entendu, et comme il le juge; et chacun sera jugé d'après ce qui est écrit dans les livres, *selon ses œuvres*, selon ce qu'elles méritent. L'heure *du jugement* s'est levée; le temps de la *grâce* est passé pour toujours; et celui qui est assis sur le trône juge d'après sa justice et sa sainteté.

N'y a-t-il pas de trait qui adoucisse ce terrible tableau? Non, aucun rayon de douce et consolante lumière n'en traverse l'obscurité. À côté des livres du jugement, on ouvre bien encore un autre livre, «qui est le livre de la vie». Mais on y cherche en vain les noms des morts qui se tiennent devant le trône. Tous ceux qui sont inscrits dans ce livre, sont depuis longtemps en sûreté; ils appartiennent à la résurrection de *vie*. Le livre de vie n'est ouvert ici que pour montrer à chacun qu'on n'y peut trouver son nom, qu'il y a bien eu pour lui là possibilité d'être inscrit dans ce livre, mais qu'il a laissé passer le temps de la *grâce*, et méprisé, ou tout au moins négligé, le grand salut de Dieu.

Mes chers amis! Nous nous trouvons encore en deçà des plus sérieuses réalités de l'éternité. Peut-être nos noms sont-ils inscrits dans le livre d'église ou dans la liste des membres d'une communauté religieuse sur cette terre; mais je le demande: Sont-ils aussi inscrits là-haut, dans les cieux? Lorsqu'un jour les disciples revinrent vers leur Seigneur et exprimèrent leur joie de ce que même les mauvais esprits leur étaient soumis, Jésus leur répondit: «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans les cieux» (Luc 10: 20). C'est pourquoi je demande encore une fois: Nos noms sont-ils tous écrits dans les cieux? Que celui qui ne peut encore

répondre *oui* pour sa personne à cette question, se hâte pour le salut de son âme! «Aujourd'hui, si tu entends sa voix, n'endurcis pas ton coeur!» Considérez ceci: «Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu».

Dans quel but? Pour y être anéanti? Non, «la fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles; et ils n'ont aucun repos, ni jour, ni nuit», (Apocalypse 14: 11). Leur ver ne meurt point, et le feu ne s'éteint point. C'est un mensonge de Satan, que les impies doivent être anéantis. Si l'homme meurt, son âme va dans l'éternité, et si dans la résurrection le corps et l'âme sont de nouveau réunis, cela arrive afin de mettre l'homme dans un état qui ne soit plus sujet à mourir ni à disparaître.

Mais, objecte-t-on, ceci s'accorde-t-il avec l'amour de Dieu et avec le Dieu d'amour? Peut-il vouloir cela? Peut-il agir ainsi? Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'entrer dans les détails de cette question; je dirai seulement ceci: L'amour de Dieu est parfait; sa miséricorde est divinement grande, beaucoup, beaucoup plus grande que nous ne pouvons seulement nous le représenter; mais si parfait que soit son amour et si grande que soit sa miséricorde, sa justice et sa sainteté sont tout aussi parfaites et grandes. Dieu ne peut agir aux dépens de quelqu'une de ses qualités. Il est parfait à tous égards, et il faut tenir compte de chaque côté de son Etre. Veux-tu voir qui il est? Regarde à la croix. Là tu vois le Dieu d'amour et de miséricorde, qui a donné la plus grande preuve de son amour dans le sacrifice de son Fils unique pour des pécheurs perdus, pour des ennemis et des impies. Mais là tu reconnais aussi en même temps le Dieu juste et saint, qui n'a pu épargner même *son Fils* bien-aimé, et qui a dû répandre toute sa colère sur Lui, lorsqu'il était à la brèche pour le pécheur.

Ce Dieu, tout homme doit le rencontrer. Bienheureux est-il, si cela a lieu aujourd'hui, pendant le temps de la grâce! Malheur à lui, s'il doit se tenir devant Lui, quand il n'y a plus de grâce! Ce n'est pas l'anéantissement qui est sa part, non, il est jeté dans le lac de feu, pour y être à toujours séparé de Dieu et en rapport avec le diable et avec ses anges, pour l'éternité dans les peines et dans les tourments! «Ce sont des imaginations», dit l'incrédule, «des contes d'enfants, bons tout au plus pour de vieilles femmes et des enfants, mais non pour des hommes intelligents et éclairés». Non, ce sont des réalités, c'est la *Parole de Dieu!* «Celui qui habite dans les cieus se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera» (Psaumes 2: 4).

Chers amis, *il y a* une gloire éternelle, et *il y a* une damnation éternelle. Nous tous qui sommes rassemblés ici, nous serons, soit dans l'une soit dans l'autre, Oh! puissions-nous un jour nous revoir tous dans la gloire! Que Dieu, dans sa grâce, nous préserve tous du sort des damnés, qui est épouvantable au delà de toute description! Ce n'est pas en vain, qu'il est écrit: «c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant» (Hébreux 10: 31).

Mais continuons: «Et la mer rendit les morts qui étaient en elle; et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés, chacun selon leurs oeuvres. Et la mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu» (versets 13, 14). Cette dernière expression: «La mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux», et «La mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu», peut paraître difficile à comprendre à plusieurs d'entre nous. La

parole de Dieu a une grande profondeur de signification, et elle est très exacte. Souvent de courtes expressions isolées contiennent une grande et splendide vérité. Ainsi en est-il ici. La première phrase enseigne en peu de mots non seulement la résurrection, mais la résurrection du *corps*.

La mort et le hadès sont ici, pour ainsi dire, personnifiés et représentés comme deux puissances opposées à Dieu et à l'homme. La mort est la puissance qui tient captif le *corps* de l'homme; le hadès, la puissance qui reçoit son *âme*, quand le corps et l'âme se séparent. La mort et le hadès, conséquences du péché, cessent avec cette création, ils sont jetés dans l'étang de feu. «Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort» (1 Corinthiens 15: 26). Ces deux puissances devront rendre leur proie, qu'elles ont retenue si longtemps; en d'autres termes, le corps et l'âme seront de nouveau réunis, l'un venant de la mort, de la corruption, l'autre venant du hadès, du lieu où étaient gardées les âmes des morts. «Jésus a les clefs de la mort et du hadès»; tous deux doivent s'incliner devant son pouvoir tout puissant, et rendre ce qu'ils ont tenu enfermé.

Ainsi donc les «morts» seront placés devant le grand trône blanc, revêtus de corps de résurrection et d'éternité, des hommes véritables, non des esprits ou des ombres, mais des hommes en chair et en os. Ils seront là sous la lumière accablante de ce siège judiciaire, avec leurs péchés, sans espérance, sans aucune possibilité d'échapper. Rien ne les protège, ni ne les met à l'abri des yeux flamboyants de Celui qui est assis sur le trône; il ne leur restera pas même le cri de désespoir: «Montagnes, tombez sur nous, coteaux, couvrez-nous»; car le ciel et la terre auront passé, et leur lieu ne sera pas trouvé. Rien qu'un jugement sans miséricorde, auquel il n'y a pas moyen d'échapper, un tourment sans adoucissement, une terreur sans fin. Pécheur, prends-y garde! Considère ce qui est utile pour ta paix. Aujourd'hui encore la miséricorde de Dieu est grande. Il ne veut pas que tu meures, mais que tu te convertisses et que tu vives. Aujourd'hui encore il te fait dire: «Délivre-le, pour qu'il ne descende pas dans la fosse: j'ai trouvé une propitiation» (Job 33: 24).

Nous arrivons maintenant à l'autre partie de notre sujet: Quelle sera la fin, l'éternité de ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été arrachés à la perdition, se sont échappés des chaînes du péché? Nous avons vu la fin de l'homme sans Dieu; elle est terrible, et ne peut être autre chose. Elle correspond aux oeuvres de l'homme, à l'inimitié de son coeur contre Dieu. Mais autant est terrible le sort que l'homme se prépare lui-même autant est glorieux, oui, glorieux au delà de toute expression, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Dans les deux cas, le résultat correspond à l'oeuvre et à l'ouvrier.

«Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus» (Apocalypse 21: 1). Nous sommes stupéfaits en écoutant ces paroles. Ici encore, de grandes choses nous sont communiquées en peu de mots. Une création toute nouvelle surgit, comme le corps de résurrection sort de notre corps d'abaissement, une création, dont les conditions d'existence seront tout autres que celles de la création actuelle; car «la mer n'est plus». Tous ceux qui appartiennent à cette nouvelle création, les habitants du nouveau ciel et de la nouvelle terre, n'ont plus besoin de vie végétale

ou animale; ils se passeront entièrement de ce dont l'homme a besoin aujourd'hui pour subsister. Ils seront de nouvelles créatures avec des corps glorieux et spirituels, des hommes, de véritables hommes, mais qui ne seront plus liés aux lois actuelles de la nature.

Mais il y a plus. Jean continue en disant: «Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux, leur Dieu» (versets 2, 3). La sainte ville, la nouvelle Jérusalem, descend dans ce nouvel et éternel ordre de choses, si différent de l'ancien, et même de tout ce que la domination du Messie manifesterait dans le règne de mille ans. Elle ressemble à une épouse ornée pour son époux. Dieu l'a préparée lui-même magnifiquement, car c'est l'Épouse, la femme de l'Agneau (comparez verset 9 et suivants). Elle est appelée l'habitation de Dieu avec les hommes. Étant aujourd'hui «l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22), elle gardera cette place privilégiée dans l'éternité.

Dès les temps anciens, le désir et le plan de Dieu étaient d'habiter avec les hommes. Mais le péché ne lui permit pas longtemps de se reposer dans la première création; il mit un abîme insurmontable entre Lui et l'homme. Où Dieu doit habiter, il ne doit pas y avoir de péché. C'est pourquoi, dans l'ancienne alliance, où sa gloire demeurait au milieu du peuple d'Israël, Dieu devait s'entourer de toute une série de sacrifices, par lesquels le péché était expié, quoique seulement d'une manière typique. (Dieu regardait toujours d'avance au seul sacrifice du corps de Jésus Christ). Chaque année, au grand jour des expiations, le souverain sacrificateur devait entrer dans le sanctuaire avec du sang, et une suite ininterrompue de sacrifices de tout genre devait être offerte. Ce n'était qu'ainsi, sur la base d'une expiation accomplie, que Dieu pouvait séjourner au milieu de son peuple terrestre.

Christ étant venu et s'étant offert lui-même comme victime pour l'abolition du péché, l'abîme est si complètement comblé pour celui qui croit en Jésus, que d'un côté, le croyant lui-même devient un temple de Dieu, et d'un autre côté, qu'il est ajouté comme une pierre vivante à la maison de Dieu. Le Seigneur Jésus bâtit aujourd'hui son Assemblée; celui qui croit de cœur en Lui, appartient à cette Assemblée, à ce bâtiment divin, dans lequel Dieu habite par son Esprit. Eh bien! cette maison de Dieu, appelée maintenant *l'Épouse* de Christ, alors la *femme* de l'Agneau, Jean la voit descendre du ciel, sous l'image d'une ville, «la nouvelle Jérusalem». Elle forme le centre du système céleste, comme autrefois l'ancienne Jérusalem formait, selon les pensées de Dieu, le centre de cette terre. Dieu demeurait autrefois là dans son temple; dans la plus grande proximité, dans les nombreux appartements de la maison de Dieu, demeuraient les sacrificateurs, et plus éloigné, le peuple. Ainsi Dieu habitera un jour dans l'état éternel, dans son tabernacle, avec les hommes de la nouvelle terre. Les saints célestes forment ce tabernacle ou cette habitation de Dieu. Il n'y a plus de Juifs, ni de gentils, comme maintenant, ou même dans le règne de mille ans, mais seulement des hommes; il n'y a pas non plus des peuples ou des nations, mais seulement *un* peuple: le peuple de Dieu. Toutes les catégories qui se lient avec cette création et avec le temps, ont disparu.

Mais il y a plus. Dans le jardin d'Eden, Dieu considérait son oeuvre, pour ainsi dire, à une certaine distance; il *visitait* l'homme. Mais dans l'état éternel, Dieu ne visitera pas seulement de temps en temps le nouveau théâtre que sa main aura construit pour l'homme; il demeurera éternellement au milieu des hommes. Le repos sabbatique de Dieu s'est levé, et ne sera jamais détruit. Le plan de Dieu est accompli. «c'est fait!» dit-il; «Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin» (verset 6). Il fait *toutes choses* nouvelles. «Et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine; *car les premières choses sont passées*».

Nous trouvons des expressions semblables dans le prophète Esaïe, en rapport avec la bénédiction qui régnera sur cette terre dans le règne de mille ans; mais, en comparant les passages de près, nous trouverons de grandes différences. Esaïe annonce un état splendide, mais terrestre et temporel, qui sera la part des justes. La bénédiction, une merveilleuse bénédiction, la paix et la joie régneront où le trouble, la malédiction, la volonté propre et la violence, ont tenu le sceptre si longtemps; cependant la bénédiction ne sera pas sans mélange. La mort n'est pas encore abolie; le péché est encore là; par conséquent, la douleur et le deuil. Mais quand la perfection, l'état éternel sera venu, *rien* ne rappellera plus la première terre. «Les premières choses seront passées».

Il vaut la peine de remarquer que dans tout ce passage il n'est pas fait mention de l'Agneau. C'est Dieu qui est sur le premier plan. La «fin» est venue, où Christ remet le royaume à son Dieu et Père (1 Corinthiens 15: 24). Non que Christ cesse jamais de régner, mais son gouvernement particulier comme Fils de l'homme ressuscité, c'est-à-dire son gouvernement pour un laps de temps déterminé sur un peuple terrestre et sur le monde en général, prendra fin. Cette domination ou ce règne, auquel les saints participeront, il les remettra à son Dieu et Père (tandis que lui-même comme homme prendra dans la gloire la place de dépendance, comme il l'a prise un jour en grâce sur la terre), afin que Dieu — Père, Fils et Saint Esprit — Dieu comme tel, soit tout en *tous*.

Nous contemplons donc ici la gloire de Dieu dans son sens le plus complet, le plus étendu, et nous pouvons nous écrier avec l'apôtre: «Que dirons-nous donc à ces choses?» Ce Dieu grand, puissant et admirable, veut lui-même essuyer toute larme de nos yeux, comme une mère essuie d'une main tendre les larmes de son enfant qui pleure!

Vraiment, il est le Dieu d'amour! C'est pourquoi il ne peut terminer ces magnifiques et en même temps si solennelles communications, sans adresser encore une fois une invitation amicale à celui qui a soif, et un avertissement direct à ceux qui restent loin de Lui dans la paresse ou dans la méchanceté de leurs coeurs: «A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie... Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort» (versets 6 et 8).

Ces derniers mots se trouvent précisément à la place qui leur donne la plus grave signification; n'oublions pas en effet que ce qui nous est présenté, c'est l'état éternel. Quand Dieu sera tout en tous, quand il descend en amour pour habiter avec les hommes, quand il aura essuyé toute larme, et que les rachetés jouiront des bénédictions d'une éternité bienheureuse, *alors, oui, alors*, la part des perdus est dans le lac brûlant de feu et de soufre, et il n'y a pas un seul mot qui exprime que les terreurs de ce lieu passeront ou cesseront une fois. Le coeur tremble à cette pensée, et encore une fois je voudrais vous avertir: Que personne ne se laisse tromper en se persuadant que Dieu est amour et ne peut permettre une telle chose. Oui! Dieu est amour, mais il n'est pas seulement *amour*, il est aussi *lumière*.

Considérons encore ceci: la sombre liste de ceux qui trouveront leur place: dans le lac de feu, nomme en premier lieu les *timides* et les *incrédules*, et en dernier lieu les *menteurs*. Entre ces deux extrémités se trouvent les meurtriers, les fornicateurs, les magiciens, etc. N'est-ce pas très sérieux? On devrait penser qu'il est impossible que les timides et les incrédules (mais qui, à part cela, sont peut-être des hommes tout à fait honorables), soient placés sur la même ligne que les meurtriers et les fornicateurs. Et c'est pourtant le cas ici, et Dieu ne se trompe jamais. Il juge et mesure à la balance de sa justice.

Qu'est-ce donc que les *timides*? Ce sont ceux qui savent bien qu'ils devraient se conduire tout autrement qu'ils ne font, qui sont convaincus dans leur conscience et prennent mainte bonne résolution, mais qui avec cela renvoient de jour en jour d'agir sérieusement, parce qu'ils redoutent les conséquences d'un tel pas. Ils préfèrent être honorés des hommes plutôt que de Dieu. Ils ont peur d'un sourire moqueur, d'un haussement d'épaules plein de compassion ironique; ils redoutent les remarques injurieuses, la perte de la considération et des avantages matériels, etc. Ils sont des *timides*.

Et les *incrédules*? Ah! on pense bien peu à ce que l'on fait, quand on ne croit pas à la parole de Dieu et à son témoignage au sujet de Christ; on fait Dieu menteur. Quelle en est la conséquence? Sa colère demeure sur celui qui agit de la sorte, car est-il moins coupable que celui qui ravit à son prochain sa propriété, son honneur ou sa vie? — Et enfin, les *menteurs*? Ils manifestent par leur mensonge qu'ils appartiennent à Satan, celui qui est menteur dès le commencement et le père du mensonge. C'est pourquoi aussi leur part est avec justice dans le feu qui est préparé pour le diable et ses anges.

Ici, nous avons atteint la fin dans le sens le plus complet et le plus précis de ce mot. L'état éternel, tant des rachetés que des perdus, est devant nos yeux. Dieu nous a renseigné sur tout, et, loué soit son Nom, «ses paroles sont certaines et véritables». Que personne ne dise, donc qu'on ne peut rien savoir sur l'état qui suit la mort et sur ce qui se passera dans l'éternité. Dieu a fait écrire ses communications à cet égard, et chacun peut les lire. Dans la conscience profonde du sérieux da ces questions, je termine par les paroles que Moïse, le fidèle homme de Dieu, adressait autrefois au peuple d'Israël: «j'appelle aujourd'hui à témoin contre vous les cieux et la terre; *j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives*» (Deutéronome 30: 19).

La venue du Seigneur

Ladrière A. – ME 1906 page 133

La question du retour du Seigneur pour les siens, se lie d'une manière intime avec la vraie doctrine de l'Eglise. On peut dire sans crainte d'exagérer que toutes les fois que la nature de l'Eglise, son caractère et son appel célestes ne sont pas clairement saisis, il doit nécessairement y avoir confusion d'idées et de jugement quant à la venue du Seigneur Jésus pour prendre les siens avec Lui. C'est à cela qu'il faut rapporter tant de théories non scripturaires qui prévalent de nos jours, et il est de toute importance que nous connaissions l'enseignement de l'Ecriture sur ce sujet.

Avant tout, il faut se souvenir que, selon les Ecritures, le retour du Seigneur précède le millénium. L'Ancien et le Nouveau Testament sont remplis de preuves qui établissent cette vérité. Nous y voyons que quand le Seigneur viendra avec ses saints, il détruira l'Antichrist et ses armées, et jugera les nations vivantes, avant d'inaugurer ce glorieux règne où «Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre» (Psaumes 72: 8), et où la terre entière sera remplie de sa gloire (verset 19). (Voyez Esaïe 24 à 27; 52; 60; Jérémie 33; Sophonie 3; Zacharie 12 à 14; 2 Thessaloniens 2; Apocalypse 19: 1-21; 21: 1-8).

Cela posé, examinons si le Seigneur reviendra pour son peuple avant la tribulation sans égale mentionnée dans Matthieu 24 et dans les prophètes (Daniel 12: 1; Jérémie 30: 7); en d'autres termes, si l'Eglise passera par la tribulation, et en fait, *si nous devons attendre à chaque instant le retour du Seigneur*.

Quelques personnes estiment que certains événements doivent arriver entre le temps présent et le retour du Seigneur, comme le retour des Juifs dans leur pays, la division de l'ancien empire romain en dix royaumes, l'élévation et la puissance de l'Antichrist, etc.

De là suit que le retour du Seigneur ne saurait être l'espérance présente de l'âme. De fait, ceux qui pensent ainsi font coïncider la venue du Seigneur pour les siens, avec sa venue pour prendre sa grande puissance dans le royaume millénaire. Laquelle de ces vues est conforme à la parole de Dieu.

1. Or, la première chose à remarquer, c'est que l'Eglise ne se trouvant pas dans l'Ancien Testament, ce n'est pas dans ces Ecritures que nous pouvons trouver la vraie et propre espérance de l'Eglise. Il est fréquemment question de la venue du Seigneur pour régner depuis le mont de Sion (Psaumes 2), mais c'est toujours en relation avec son ancien peuple, et cela forme l'espérance distinctive d'Israël. Mais nulle part dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons une mention quelconque du changement des saints vivants, de la résurrection de ceux qui se sont endormis et de leur commun enlèvement au-devant du Seigneur en l'air, comme nous l'enseigne 1 Thessaloniens 4: 13-18. En effet, comment cela serait-il, puisque

le mystère de l'Eglise comme corps de Christ n'avait pas été révélé avant le temps de l'apôtre Paul? C'est donc le Nouveau Testament qui peut fournir quelque lumière sur ce sujet.

2. Commençons par examiner, dans les évangiles, le chapitre 24 de Matthieu, qui nous parle de la venue du Seigneur, et voyons si le Seigneur parle là de son retour pour prendre avec Lui les croyants de cette dispensation. S'il en était ainsi, il est clair que l'Eglise passerait par la tribulation finale et que, par conséquent, nous ne pourrions attendre la venue du Seigneur, sinon après que certains événements auraient eu lieu. Mais si notre Seigneur s'occupe ici d'un autre sujet, nous avons toute liberté de recueillir dans les autres Ecritures quelle est la vérité qui se rattache à la venue du Seigneur pour ses saints.

Aux versets 5, 23 et 24, nous lisons: «Plusieurs viendront en mon nom, disant: Moi, je suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs». «Alors, si quelqu'un vous dit: Voici, le Christ est ici; ou: Il est là; ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes; et ils montreront de grands signes et des prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus». Or, supposez que quelqu'un vienne à un chrétien et lui dise: Christ est ici ou là; ce chrétien pourrait-il être trompé de cette manière? Tout croyant, même le moins instruit, ne sait-il pas où est le Christ, à la droite du Père dans le ciel? Si, de plus, quelqu'un venait parmi les croyants, faisant de grands signes et des prodiges, comme preuve qu'il est le Christ, réussirait-il à tromper les saints? N'est-il pas vrai que nombre de passages se présenteraient d'eux-mêmes à leur esprit pour réfuter ses prétentions, puisque tous savent qu'ils ne verront leur Seigneur que lorsqu'ils s'en iront vers Lui, ou bien quand il viendra les prendre? D'un autre côté, supposez un instant que la même tentation soit présentée aux Juifs qui ne croient pas que leur Messie soit déjà venu, et qui attendent encore son avènement, et vous verrez tout d'un coup combien ils seront accessibles à cette séduction. Nous ne pouvons donc regarder ce que dit le Seigneur que comme s'appliquant à son ancien peuple et non à l'Eglise.

Examinons maintenant le verset 15: «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui sont en Judée, etc». En lisant le passage de Daniel auquel le Seigneur fait allusion, on voit que sa prophétie se rapporte entièrement et exclusivement à sa propre nation — les Juifs; et, les termes mêmes dont notre Seigneur se sert ici: «l'abomination de la désolation», expression bien connue pour désigner une idole, et «le lieu saint», se rapportant au temple, ces termes montrent d'une manière péremptoire qu'il parle du même peuple, décrivant leurs douleurs au temps de la fin, quand il y aura «un temps de détresse, tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là», avant la délivrance du résidu, «savoir quiconque sera trouvé écrit dans le livre» (Daniel 12: 1), quand «le Rédempteur viendra en Sion» (Esaïe 59: 20; Zacharie 12 à 14, etc.; et surtout lisez Daniel 9: 24-27; 12).

Considérons aussi le verset 20: «Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni en *un jour de sabbat*». Comment un croyant pourrait-il offrir maintenant une semblable prière, puisque le sabbat, le septième jour est pour lui comme tout autre jour de la semaine? Mais si cette exhortation s'adresse à des Juifs encore sous la loi, tout devient très clair.

Remarquez encore l'ordre des événements aux versets 29 et 30; après la tribulation, le soleil s'obscurcit, etc., ensuite vient l'apparition du signe du Fils de l'homme dans le ciel, puis toutes les tribus de la terre se lamentent et voient le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire, et enfin, *après ces choses*, il nous est dit qu'«Il enverra ses anges avec un grand son de trompette, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout». Or, en Colossiens 3: 4, nous lisons: «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire». Or, si ces deux passages se rapportent au même événement, ils sont contradictoires; car le premier dit que les tribus de la terre verront le Fils de l'homme venir, etc., avant que les élus ne soient rassemblés, tandis que le dernier dit que quand Christ apparaîtra, son *peuple sera manifesté avec Lui*. Les deux passages ne se rapportent donc pas au même événement, et c'est pourquoi celui de Matthieu doit s'appliquer à la venue du Seigneur sur la terre, pour rassembler à Sion son résidu d'entre les Juifs.

A moins d'être influencé ou prévenu par un système préconçu, on ne peut conclure autre chose, sinon que Matthieu 24 ne se rapporte en rien à la venue du Seigneur pour les saints, mais aux voies de Dieu envers son ancien peuple avant qu'il n'apparaisse, en leur faveur, quand il viendra pour régner sur Sion, selon le témoignage des prophètes.

c'est avec cela que s'accordent les allusions locales qui se trouvent dans le chapitre, telles que la Judée (verset 16), le lieu saint (verset 45), etc., et aussi la liaison avec le chapitre précédent. A la fin de ce chapitre, le Seigneur prononce cette sentence solennelle: «Voici votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis: Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur» (versets 38, 39). Ensuite, nous lisons: «Et Jésus sortit et s'en alla du temple, et ses disciples s'approchèrent pour lui montrer les bâtiments du temple», etc., et c'est cet incident qui donne lieu au discours du Seigneur, car Jésus répond: «Ne voyez-vous pas toutes ces choses? En vérité, je vous dis: Il ne sera pas laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas».

Après cela, s'étant assis sur la montagne des Oliviers, «les disciples vinrent à Jésus en particulier, disant: Dis-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle». Le discours du Seigneur que nous avons passé en revue, est la réponse à cette question, et tout son contenu suit en parfaite harmonie avec les conclusions auxquelles nous sommes arrivés. Le Seigneur avait prononcé sur son peuple sa sentence solennelle, et aussitôt il quitte le temple, sort de la ville, s'assied sur le mont des Oliviers, en face de la ville qu'il découvre dans son ensemble, et dans cette position, il décrit le sort de cette malheureuse cité et trace l'histoire de son ancien peuple jusqu'à la fin du siècle. Introduire l'Eglise en rapport avec ces choses, serait défigurer l'unité du discours et jeter la confusion dans la simplicité de la sagesse divine.

Nous pouvons donc maintenant conclure deux choses de ce que nous avons passé en revue, d'abord que, pour autant qu'on peut le voir ici, l'Eglise ne se trouvera pas dans la tribulation finale; et ensuite qu'il y a une venue de Christ sur la terre, qui est tout à fait distincte de son retour pour l'Eglise.

3. Laissons pour le moment les épîtres et ouvrons l'Apocalypse, car ce livre a la plus grande importance pour décider si oui ou non l'Eglise passera dans la tribulation. Au chapitre 1: 19, nous trouvons la division du livre: «Ecris donc les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci». On voit que cette division comprend trois parties: 1° Les choses que Jean a vues: celles qui sont décrites dans le chapitre premier; 2° Les choses qui sont, la dispensation de l'Eglise, contenue dans les chapitres 2 et 3; 3° Les choses qui doivent arriver après celles-ci, présentées en détail dans le reste du livre. D'après cet arrangement, l'époque de l'Eglise se clôt à la fin du chapitre 3, et les sept églises représentent les états successifs et en quelque mesure contemporains de toute l'Eglise jusqu'au temps de la fin.

Ainsi, l'enlèvement des saints, la venue du Seigneur pour prendre à soi les siens, quoique ne se trouvant pas mentionnés, parce que cela n'entraîne pas dans le plan de ce livre, doivent avoir lieu entre le 3^e et le 4^e chapitre. Il s'ensuit que tous les jugements qui tombent sur la terre après le chapitre 3 *sont subséquents au retour du Seigneur pour l'Eglise.*

Le livre lui-même fournit les preuves que cette division est bien selon la pensée de Dieu. En effet, au commencement du chapitre 4, nous lisons: «Après ces choses (comparez avec 1: 19), je vis: et voici, une porte ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais ouïe, comme d'une trompette parlant avec moi, disant: Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci». L'original a les mêmes paroles qu'au chapitre 1: 19. Ainsi Jean ayant décrit «les choses qui sont», est en esprit pris dans le ciel pour contempler «les choses qui doivent arriver après celles-ci»; les voies gouvernementales de Dieu envers la terre, et particulièrement envers son ancien peuple, comme centre de ses conseils relativement à la terre, après que la dispensation de l'Eglise a pris fin. Et nous n'avons qu'à faire attention à ce qui est présenté immédiatement à sa vue, pour voir combien ce que je viens d'avancer est merveilleusement confirmé. En tout premier lieu, il contemple «un trône placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis; et celui qui était assis était, à le voir, semblable à une pierre de jaspe et de sardius, et autour du trône, un arc-en-ciel, à le voir, semblable à une émeraude; et autour du trône vingt-quatre trônes; *et sur les trônes vingt-quatre anciens assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes, des couronnes d'or*» (versets 2-4).

Qui donc sont ces anciens? Ils sont au nombre de vingt-quatre, correspondant aux vingt-quatre classes de sacrificateurs instituées par David (1 Chroniques 24), et représentant ainsi un corps complet. Mais que représentent-ils? Remarquez qu'ils sont «vêtus de vêtements blancs», et qu'ils ont «sur leurs têtes des couronnes d'or». Le vêtement blanc rend manifeste leur caractère sacerdotal; en outre, c'est le symbole bien connu dans ce livre pour figurer «les justes des saints» (chapitre 19: 8); ensuite, les couronnes d'or désignent leur dignité royale. Où chercherons-nous ceux qui portent ce double caractère? Le même livre nous les montre: «A celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits *un royaume, des sacrificateurs* pour son Dieu et Père» (Apocalypse 1: 5, 6). Dans la 1^{re} épître de Pierre, nous lisons aussi: «Vous êtes une race élue, une *sacrificature royale*» (2: 9). Il est donc clair que les anciens représentent les saints glorifiés, et comme leur nombre représente le

corps complet, comme nous l'avons vu, ce sont les saints dans leur totalité, glorifiés ensemble avec Christ. Ainsi, nous voyons que l'Eglise est en haut, ayant été ravie au-devant du Seigneur en l'air, et glorifiée avec Lui avant le commencement des jugements dont ce livre parle ensuite.

On objectera peut-être que les anciens ne sont qu'un symbole. C'est vrai, mais la conclusion sera la même, si nous saisissons la vraie nature du symbole. Si les anciens sont le symbole de l'Eglise, nous ne pouvons nous tromper si nous traitons l'Eglise comme étant la chose signifiée, et il serait tout à fait inconcevable que les anciens *dans le ciel* puissent se rapporter à l'Eglise *sur la terre*, car il doit y avoir nécessairement accord entre le symbole et la place de la chose signifiée.

Mais d'autres parties du livre appuient notre interprétation. Au chapitre 19, après les louanges qui retentissent dans le ciel, en suite du jugement de la grande prostituée, nous avons la célébration anticipée du règne du Seigneur Dieu Tout-puissant. Ensuite viennent les noces de l'Agneau (versets 7-9), puis nous lisons: «Et je vis le ciel ouvert... *et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur*» (versets 11-14). La suite nous fait voir qu'il s'agit du Seigneur Jésus venant vers la terre pour exercer le jugement sur «la bête et le faux prophète» et leurs alliés, jugement qui précède le règne millénaire de Christ. Où donc trouvons-nous l'Eglise dans ces conjonctures? Le verset 14 nous le dit: «Les armées qui sont *dans le ciel* le suivaient, etc.». Le fin lin blanc et pur se sont «les *justices des saints*», comme il est dit au verset 8. Ces armées représentent donc les saints glorifiés, et nous pouvons conclure de là qu'ils étaient dans le ciel avec Christ durant la tribulation finale, et qu'ils *viennent avec leur Seigneur* quand il revient prendre son royaume millénaire.

Au chapitre 3, parlant à Philadelphie, le Seigneur dit: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (verset 10). Nous avons déjà fait allusion au caractère représentatif des sept églises; et c'est pourquoi ces promesses ne peuvent pas être limitées à l'assemblée locale de Philadelphie; autrement, nous perdriions toutes les promesses précieuses en rapport avec ces épîtres. Mais sinon, nous avons ici une promesse distincte que ceux qui gardent la parole de sa patience (et ceci caractérise l'Eglise) ne seront pas dans la tribulation finale, l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière», etc.

Considérez maintenant une preuve d'un autre genre. Il est certain qu'il y a des saints sur la terre durant les jugements décrits après le chapitre 5 (11: 10; 12: 10, 11; 18: 4, 5, etc.). Si donc l'Eglise est dans le ciel pendant cette période, qui sont ces saints? La réponse à cette question est tout à fait claire. Au chapitre 15, il est dit: «Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom» (tout cela caractérise clairement les saints qui sont sur la terre durant la tribulation), «se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu, etc» (versets 2-4). Qui sont ceux-là? Des saints gentils, qui ont traversé le temps de la bête, n'ont pas voulu

lui rendre hommage, ont subi le martyre, et sont vus maintenant devant Dieu, ayant part à la première résurrection.

Ajoutez à cela que, depuis le 3^e chapitre, il n'y a pas la moindre trace de l'Eglise jusqu'à ce que nous arrivions, au chapitre 19; que les «sept Esprits de Dieu» (l'Esprit dans la plénitude de sa puissance) sont vus comme «sept lampes de feu, brûlant devant le trône» (4: 5), non sur la terre comme au jour de la Pentecôte, et depuis ce moment, toutes ces considérations prouvent d'une manière incontestable que, d'après l'Apocalypse, l'Eglise ne sera pas dans la tribulation; mais que les croyants de cette dispensation seront enlevés pour aller à la rencontre du Seigneur en l'air avant que ce temps de détresse finale vienne sur la terre. Cette conclusion est la même que celle où nous a conduit l'étude de Matthieu 24, et, nous voyons aussi ici, comme là, que la venue du Seigneur sur la terre pour prendre son royaume millénaire est une chose tout à fait distincte de son retour pour son peuple.

4. Nous allons maintenant examiner quelques passages pour montrer que, si l'Eglise ne doit pas être dans la tribulation, il n'y a rien, pour autant que ce soit révélé, entre le moment actuel et le retour du Seigneur; en d'autres termes, que notre privilège est de regarder chaque jour à la venue de Christ pour nous prendre avec Lui, afin que là où il est nous y soyons aussi; c'est-à-dire que l'Ecriture ne nous fait connaître aucun événement intermédiaire que nous devions attendre, qui précède ou annonce la venue de Christ pour l'Eglise.

Prenons d'abord le passage bien connu de 1 Thessaloniens. L'apôtre dit, en décrivant la venue de Christ: «Le Seigneur lui-même... *alors nous, les vivants qui restons...* toujours avec le Seigneur» (4: 16, 17). Or ce passage nous enseigne qu'il y aura quelques croyants qui seront vivants à la venue du Seigneur; et Paul, parlant par l'Esprit, dit: «*Nous, les vivants*», montrant que dans la mesure de ce qui lui avait été révélé, rien n'empêchait qu'il ne fût lui-même un de ceux qui resteraient jusqu'à ce moment, et par conséquent que le Seigneur pouvait venir aux jours de l'apôtre. Je sais que l'on cherche à atténuer la force de ce passage, en affirmant que l'apôtre, en se servant du mot «*nous*», parle de l'Eglise comme corps, — que de fait il veut dire simplement ceux qui peuvent être laissés sur la terre dans un avenir éloigné, mais que puisqu'ils font partie de l'Eglise, il s'unit lui-même à eux par le mot «*nous*». Je ne nie pas que l'on ne trouve dans les Ecritures des exemples de cette manière de parler, mais je doute très fort que cela puisse s'appliquer au passage dont nous nous occupons. Le contexte, ainsi que l'objet de l'apôtre dans ce passage, ne le permet pas. En outre, si nous prenons la 1^{re} épître aux Corinthiens, nous verrons qu'il parle exactement de la même manière. Il dit aussi là: «*Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés*» (15: 51), et ces paroles montrent, sans l'ombre d'un doute, que l'apôtre nourrissait l'espérance personnelle que le Seigneur pouvait venir à un moment quelconque, de sorte que lui-même, Paul, pouvait se trouver au nombre des saints vivants dans ce jour.

Cette conclusion paraîtra plus forte, si vous faites attention à la distinction très nette que trace l'apôtre entre le retour du Seigneur pour ses saints et le jour du Seigneur — c'est-à-dire le jour qui sera introduit quand il viendra d'une manière éclatante sur la terre, pour prendre

sa grande puissance et entrer dans son règne (Apocalypse 11), comme on le voit, par exemple, en Matthieu 24.

Pour en revenir à 1 Thessaloniens, après avoir décrit le caractère de la venue du Seigneur pour ses saints (4: 15-18), l'apôtre continue: «Pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive; *car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit*» (1 Thessaloniens 5: 1, 2). Ainsi les saints de Thessalonique avaient été instruits touchant le jour du Seigneur — sa venue en gloire — comme elle est mentionnée en Matthieu 24 et ailleurs. Ils savaient *parfaitement* ce qui concerne ce jour, et c'est pourquoi c'est une chose qui diffère totalement de la venue du Seigneur pour les saints, touchant laquelle l'apôtre venait de les instruire par une communication spéciale du Seigneur. En conséquence, il poursuit: «Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour» (versets 4, 5). Il leur rappelle ainsi qu'ils appartiennent au jour — ce jour qui apporterait une si grande terreur aux méchants — et que, par conséquent, ils ne seraient pas sur la terre dans les ténèbres quand ce jour paraîtrait.

Il en est de même dans la seconde épître: «Or nous vous prions, frères, par la venue de notre Seigneur Jésus Christ et par notre rassemblement auprès de lui, de ne pas vous laisser promptement bouleverser dans vos pensées, ni troubler, comme si le jour du Seigneur était là» (2 Thessaloniens 2: 1, 2). C'est-à-dire qu'il leur rappelle l'instruction qu'il leur a donnée dans la précédente épître concernant la venue du Seigneur et leur rassemblement avec Lui, et en fait le fondement de son exhortation à ne point se troubler par le faux enseignement qui avait alors cours et qui prétendait que le jour du Seigneur était déjà venu. «Comment en réalité, dit-il, cela peut-il être, puisque avant que le jour du Seigneur ne soit là, vous aurez été ravis pour le rencontrer en l'air?» Ayant donc désabusé leurs esprits de cette erreur, il leur donne quelques détails sur ce qui doit précéder ce jour, leur révélant que l'apostasie doit d'abord arriver et l'homme de péché être révélé, etc.; *événements qui suivront* par conséquent l'enlèvement des saints, et précéderont le jour du Seigneur (2 Thessaloniens 2).

L'attente constante de Christ dont il est parlé partout dans les épîtres, vient confirmer ce que nous venons de dire: «Vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 1: 7). «Car notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons notre Seigneur Jésus Christ comme Sauveur» (Philippiens 3: 20). «Et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils» (1 Thessaloniens 1: 9, 10). «Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 2: 13). Nous pouvons ajouter à ceci les injonctions à veiller que le Seigneur adresse si fréquemment à ses disciples: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître» (Luc 12: 35, 36). «Veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur vient» (Matthieu 24: 42).

Je suis persuadé que si nos âmes étaient simples devant le Seigneur, nous ne pourrions comprendre ni les expressions des épîtres, ni les injonctions de notre Seigneur, autrement que

comme enseignant qu'il peut à chaque instant revenir pour les siens et qu'en fait, il voulait, par l'immédiate perspective de son retour, agir sur nos âmes jour après jour, afin que nous fussions détachés des choses qui nous entourent, séparés entièrement pour lui-même, et que nous nous purifiions comme Lui aussi est pur (1 Jean 3: 2, 3).

Encore un mot en terminant. Quelques-uns sont fort arrêtés par le fait que la venue de Christ pour les siens semble quelquefois identifiée avec sa révélation, c'est-à-dire son apparition au monde. Ainsi, en 1 Corinthiens 1: 7, passage que nous avons déjà cité, l'apôtre dit: «Vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ». «Vous voyez bien, d'après ces paroles», nous dit-on, «que la venue de Christ pour son peuple et sa manifestation au monde quand tout œil le verra, sont une seule et même chose». Non, répondrons-nous, cela ne peut être, parce que l'apôtre dit que: «Quand Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors, vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4); nous voyons donc par là que les saints sont avec le Seigneur avant son apparition. Le fait est que, quand il s'agit de la responsabilité des saints sur la terre, le but est l'apparition de Christ, parce que *c'est le moment du déploiement de la récompense des saints*, le temps où le Seigneur vient pour «être glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 10). Ainsi, dans ce chapitre, par exemple, la récompense des saints et la destruction de «ceux qui ne connaissent pas Dieu», et de «ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ», se trouvent côte à côte. La terre avait été la scène des souffrances des saints et de la désobéissance des incrédules, et par conséquent la terre contempera la récompense des uns et la destruction des autres. Voilà pourquoi le temps de l'apparition est introduit ici et en 1 Corinthiens 1: 7, et de fait, toutes les fois que la responsabilité des saints sur la terre est mise en relief. Sans cela, le but de l'attente, c'est le retour du Seigneur, et c'est en réalité l'espérance de l'Église; car le Seigneur est l'étoile brillante du matin aussi bien que le soleil de justice (Apocalypse 22: 16; Malachie 4: 2; comparez avec 2 Pierre 1: 19), et c'est pourquoi notre privilège béni, c'est d'attendre constamment son retour.

Nous avons donc vu trois choses: en premier lieu, que l'Église ne passera pas par la tribulation finale; secondement, qu'il n'y a pas nécessairement d'événements intermédiaires, pour autant que l'Écriture nous les fait connaître, entre le moment présent et le retour du Seigneur, et en dernier lieu, comme conséquence, que l'attitude propre du croyant est l'attente du Sauveur, du Seigneur Jésus Christ, selon la promesse qu'il nous a laissée: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3).

Il y aurait beaucoup à ajouter relativement aux côtés pratiques de cette doctrine et à l'influence bénie que l'attente constante du Seigneur est destinée à exercer sur l'âme. Je laisse à mon lecteur le soin de le chercher dans l'étude des Écritures. Je suis sûr que si une fois vous avez compris que la venue du Seigneur est l'espérance propre et constante de l'Église, vous découvrirez bientôt sa puissance sanctifiante sur le cœur et sur la vie. Aussi je prie le Seigneur qu'il vous donne de saisir cette vérité, dans la puissance du Saint Esprit, et qu'ainsi vous repoussiez fidèlement comme n'étant pas de Dieu, tout enseignement qui l'omet ou la

contredit. Car personne ne peut exposer justement la vérité, s'il ignore cette espérance bénie et pleine de force et de consolation.

Quand tu viendras, Jésus, par ta puissance
Ceux qui dormaient seront ressuscités,
En un clin d'oeil ravis en ta présence,
Devant le Père, en gloire présentés.

Nous, les vivants, qui restons sur la terre,
Trésor caché qu'a désiré ton coeur,
Pendant la nuit, veillant avec prière,
Nous t'attendons du ciel comme Sauveur.

140

Regrets, soupirs, et larmes et souffrance
Sont inconnus dans le céleste lieu,
Tu le remplis, Jésus, de ta présence;
Là tout est paix: c'est le repos de Dieu!

Là, recueillis dans la maison du Père,
Enfants de Dieu, peuple d'adorateurs,
Autour de Toi, bien mieux que sur la terre,
Nous serons rois et sacrificateurs.

A l'horizon, s'amassent les orages,
La foudre éclate et nous remplit d'effroi;
Mais le soleil, au-dessus des nuages,
Reste visible aux regards de la foi.

Le ciel s'épure au souffle des tempêtes,
En nous frappant, Dieu voulait nous bénir,
Sa douce paix repose sur nos têtes,
Libres enfin, marchons vers l'avenir.

O profondeur d'amour et de lumière
Et de puissance et de compassion!
Pour nous tirer du sein de la poussière,
Séjour d'angoisse et de corruption,

Tu dus quitter ta gloire sans limite,

T'anéantir, descendre dans la mort,
Et sur la croix, douloureuse et maudite,
De nos forfaits subir l'horrible sort.

Prenons courage, amis, levons nos têtes;
Frères, l'Epoux, le Seigneur va venir!
Ceignons nos reins, tenons nos lampes prêtes,
Après de Lui tous nos maux vont finir!
Il nous convie à l'éternelle fête;
Repos d'amour; c'est là notre avenir.

Fragments

ME 1906 page 160 : Darby J.N.

Quelle est la marque de l'action du Saint Esprit dans l'âme? Le Seigneur Jésus y prend une place qu'il n'avait pas auparavant, et si vous êtes remplis du Saint Esprit, vous n'aurez aucun autre objet en vue que Christ, aucune autre pensée que Christ, aucun autre but que Christ, aucune autre volonté que Christ!

ME 1906 page 400 : Darby J.N.

Tout ce qui affaiblit notre attachement à Christ, nous enlève la puissance. Ce n'est pas un péché grossier qui produit cela, quoiqu'il faille, cela va sans dire, que Dieu s'en occupe et le juge; mais ce sont les petites choses de la vie journalière que nous sommes disposés à faire passer avant Christ. Quand le monde se glisse en nous, le sel a déjà perdu sa saveur, et nous montrons qu'un Christ rejeté a peu de puissance à nos yeux. Que le Seigneur nous maintienne avec Christ, dans son chemin, où tout est lumière et bénédiction. Si les brouillards de ce monde se sont abaissés sur notre vision spirituelle en nous cachant Christ, Lui seul peut les dissiper.

ME 1906 page 419 : Koechlin M.

Il vaut mieux, quand quelqu'un se trompe, lui montrer la vérité, que de mettre le doigt sur son erreur. Quand on signale brutalement une faute, on atteint rarement la conscience; on éveille plutôt les susceptibilités de la chair, qui se manifeste par l'irritation.

Plus nous considérons le monde à la lumière de la parole de Dieu, plus il nous paraît sombre.

Le coeur de l'homme n'a pas changé; les progrès de la civilisation ne l'ont pas amélioré, ils n'ont réussi qu'à mieux l'habiller, de manière à rendre le mal moins apparent, mais ce vêtement n'est en réalité que de l'hypocrisie.

Nous nous inquiétons souvent plus de ce que diront les frères que de ce que dira le Seigneur.

Méfions-nous de notre jugement, lorsque nous sommes nous-mêmes en cause. Tel frère voit clair habituellement lorsqu'il s'agit des affaires de l'Assemblée; mais qu'il arrive la moindre difficulté le concernant, il devient aveugle.

Ne nous justifions pas en nous comparant aux autres, mais considérons le parfait modèle, Christ, et, au lieu de nous justifier, nous aurons à nous juger.

ME 1906 page 460 : Koechlin M.

Il suffit du moindre souci dans les choses de la vie pour nous abattre et nous empêcher de louer Dieu et de chanter. Jésus, au moment où il allait être livré à la mort, Lui qui pouvait sonder tout ce qui l'attendait, homme parfait, s'oubliant lui-même, dans un calme divin, chante avec ses disciples. «Et ayant chanté une hymne, ils sortirent et s'en allèrent à la montagne des Oliviers». Admirable expression de louange, dans la bouche de Celui qui allait tant souffrir! Sublime affection pour ses disciples! Il se réjouit d'avance des conséquences de son oeuvre d'amour. Il chante une hymne à Dieu.

Le coeur de l'homme est plus dur que la pierre, en face de l'amour de Dieu. L'eau tombant goutte à goutte sur un roc le creuse et finit par y pénétrer, tandis que le coeur reste fermé aux appels répétés de la grâce. Il faut, pour qu'elle y pénètre, que Dieu lui-même brise le coeur. Nous pouvons douter de ce que nous avons vu, parce que nos yeux ont pu nous tromper. Nous pouvons aussi douter de ce que nous avons entendu, nos oreilles peuvent avoir mal saisi. Mais comment douterions-nous de ce que Dieu lui-même a écrit dans nos coeurs, de ce que nous possédons par la foi?

ME 1906 page 477 : Koechlin M.

Dieu est amour, il aime, parce qu'il est amour, sans qu'il y ait rien d'aimable en celui qu'il aime. L'amour de Dieu dit: «Aimez vos ennemis» (Luc 6: 27). «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Matthieu 22: 39).

L'homme est égoïste. Il y a de l'égoïsme même dans ce qu'il appelle l'amour. «Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous?»

Chaque chrétien ne devrait-il pas se trouver dans un état qui lui permet de dire en parlant de lui-même, comme l'apôtre Jean: «Le disciple que Jésus aimait?» Ce ne sera certes pas avec la pensée que Jésus l'aime plus que les autres croyants; mais c'est qu'il mesurera l'amour infini de son Sauveur à sa propre indignité. Je me sentirai le plus indigne des rachetés, et à ce point de vue, nul n'a eu besoin d'un plus grand amour que moi-même. Si je jouis de cet amour, qui demeure toujours le même et qui est toujours en exercice envers moi, dans toute ma marche si misérable, combien je sentirai que je suis celui que Jésus aime!

Il y aura des guerres jusqu'à la fin: «Car nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume» (Matthieu 24: 7). — Les hommes ne s'accorderont entre eux que pour faire la guerre au Seigneur. «Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées, pour livrer combat à celui qui est assis sur le cheval et à son armée» (Apocalypse 19: 19).

Notes sur le livre de l'Exode (Ladrierre A.)

Ce qui suit consiste en une série de Notes prises aux méditations de notre frère A.L., mais qui n'avaient pas été rédigées par lui, comme celles des deux premiers chapitres. [Voyez pages 3 et suivantes.](#)

ME 1906 page 228 - ME 1907 page 17

Chapitre 3

Depuis quarante ans, Moïse suivait son chemin solitaire, dans l'humiliation; de prince, il était devenu serviteur. Que de pensées devaient s'agiter dans son coeur! A quoi lui servait toute la sagesse recueillie auprès des savants de l'Egypte? Tout avait disparu pour lui: gloire, honneur, richesse, science. Il fallait que Moïse fût dépouillé de Moïse. Sans doute, ces quarante années avaient agi, par la grâce de Dieu, sur lui, pour lui faire dépouiller ce qu'il était et l'amener à ce que Dieu voulait qu'il fût. Dieu brise l'instrument, l'abaisse dans la poussière, et c'est alors qu'il s'en sert. L'énergie naturelle de Moïse devait être subordonnée à Dieu.

Nous n'avons pas le droit de prendre quelque chose et de nous en servir pour nous. Tout appartient à Dieu, et il n'y a de service intelligent que lorsque nous Lui offrons tout.

Moïse est amené à cela, et maintenant il a besoin d'un ordre de Dieu pour agir. Le Seigneur Jésus, lorsqu'il vint sur la terre pour faire la volonté de son Père, était soumis à cette volonté. Lui aussi passa des jours nombreux dans l'obscurité, non qu'il en eût besoin, mais nous voyons que Dieu tient tous ses serviteurs, Moïse, Paul, dans la dépendance et l'obscurité, pendant un temps, avant de se servir d'eux. Lorsque leurs facultés sont mises en mouvement par Dieu, alors tout va bien.

Moïse doit apprendre une chose essentielle, c'est qu'il a besoin de connaître personnellement Dieu; c'est là ce qui fait que le service est dépouillé du moi. Nous ne devons pas nous contenter d'être sauvés; il nous faut entrer dans la connaissance intime de Dieu. Alors, nous sommes remplis d'intelligence spirituelle pour faire sa volonté; c'est ainsi que nous pouvons marcher dans son service.

(Verset 1). Moïse conduit son troupeau bien loin, derrière le désert, à Horeb, une des pointes de la chaîne du Sinaï. Sinaï représente la loi, et Horeb plutôt la grâce.

Elie doit aller à Horeb, quand il est irrité de ce que Dieu n'a pas châtié Israël comme il le voudrait, et là il apprend que Dieu n'est pas dans l'orage, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans le son doux et subtil de la grâce. Horeb est appelé ici «la montagne de Dieu»; la montagne où Dieu va se manifester en grâce à son serviteur pour le peuple d'Israël. C'est merveilleux de voir comment Dieu se fait connaître à ses serviteurs selon ce qu'ils sont. Remarquons comment il appelle l'attention de Moïse. Pour un homme versé dans les sciences, il fallait quelque chose de frappant. Moïse voit un buisson en feu qui ne se consume pas. Une chose semblable était étrange, et il désire voir de près ce phénomène extraordinaire.

«L'Ange de l'Eternel apparaît à Moïse dans une flamme de feu». L'Ange de l'Eternel!... c'est cette personne qui vint visiter Abraham sous sa tente, qui se présenta comme Chef de l'armée de l'Eternel devant Jéricho, qui apparut à Gédéon, qui, plus tard, apparut à la femme de Manoah pour lui annoncer la naissance de Samson. Celui qui est appelé l'Ange de l'Eternel, c'est l'Eternel lui-même dans son représentant, c'est Jéhovah, le Seigneur Jésus. Cela nous est confirmé en Jean 12: 41: «Esaïe dit ces choses, parce qu'il vit sa gloire», et nous trouvons, au chapitre 6 du prophète, qu'il vit le Seigneur, l'Eternel des armées.

L'Eternel venait visiter son peuple dans l'affliction sur la terre, avant de lui apporter le salut.

Que c'est beau de rencontrer tout du long cette même personne dans l'Ecriture!

Pourquoi ce buisson? C'est pauvre, misérable d'aspect, un buisson, sans utilité, fait pour être coupé et jeté au feu. N'est-ce pas l'image de ce pauvre peuple esclave? Il est là comme un buisson, en Egypte; et le feu, n'est-ce pas cette fournaise d'Egypte au milieu de laquelle se trouvait ce peuple, sans que rien pût le consumer? Il ne peut l'être, parce que l'Eternel est là, au milieu. Le peuple ne le savait pas, il gémissait, mais l'Eternel est là, et, quelles que soient les flammes, Israël ne peut être détruit.

(Verset 5). Qu'est ce qui rendait ce lieu une terre sainte? La présence de Dieu. — Dieu est saint; il est un feu consumant pour le péché; il est le feu du jugement pour ses ennemis, mais non pour son peuple. S'il se présente à nous en grâce, n'oublions pas qu'il est saint. Moïse reçoit l'ordre d'ôter ses sandales de ses pieds. Rien de la poussière du désert ne pouvait trouver place devant Dieu. Rien du monde ne peut venir en sa présence. Il faut que les sandales soient ôtées et que les coeurs soient débarrassés des choses de la terre.

Dieu dit: «Soyez saints, car je suis saint». Mais c'est Lui qui, dans sa grâce, nous purifie.

(Verset 6). Moïse obéit, mais maintenant il a peur, il n'ose lever les yeux. Le respect convient à celui qui s'approche de Dieu. Nous nous approchons comme d'un Père, avec confiance, mais n'oublions pas qu'en même temps nous nous approchons d'un Dieu saint, trop pur pour voir le mal, et, nous rappelant notre indignité, approchons-nous avec respect, avec révérence. Le chrétien ne peut manquer de ces sentiments en s'agenouillant devant Dieu.

Lorsque, le visage caché, Moïse est là, craignant de regarder, Dieu lui fait cette déclaration précieuse, qui devait porter le calme dans son coeur et bannir toute crainte: «Je suis le Dieu de ton père». Moïse, par la foi de ses parents, avait été conservé, exposé, délivré. Cette foi de son père avait appelé sur lui les bénédictions de Dieu, et il est beau d'entendre Dieu lui dire: «Je suis le Dieu de ton père»; Celui qu'il a servi, Celui en qui il a mis sa confiance, et maintenant je viens vers toi. L'Eternel dit aussi: «Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob». Il fait remonter Moïse à ces temps reculés où il voulait bien être appelé le Dieu des patriarches.

Aussitôt qu'il y a eu une alliance formée dans laquelle un homme est introduit, Dieu est devenu son Dieu, le Dieu d'Abraham. Avant ce moment, il n'est jamais appelé le Dieu d'un de ses serviteurs, le Dieu de Noé, par exemple.

Nous avons aussi notre Dieu, et Celui qui nous a introduits dans la communion de notre Dieu et nous l'a fait connaître comme Père, c'est Jésus.

Moïse fait la connaissance de Dieu, il a entendu sa déclaration, et maintenant il est préparé pour entendre ce que l'Eternel a à lui dire.

Nous avons vu que ce n'est qu'après avoir laissé Moïse longtemps au pays de Madian, après l'avoir fait passer, pour ainsi dire, par une école de quarante ans, que Dieu commence à se révéler à lui. Le temps était venu, la mesure était comble pour les souffrances du peuple que Dieu voulait délivrer; il choisit l'homme dont il veut se servir dans ce but, et, au moment de l'envoyer, il se révèle à lui, au milieu de ce buisson d'épines, symbole du peuple dans son état de misère et de réjection; mais Dieu y est, un feu consumant pour les ennemis, mais plein de grâce pour son peuple. Dieu se révèle à Moïse (verset 6) comme «le Dieu de son père» et comme «le Dieu d'Abraham»; c'est-à-dire comme le Dieu de la foi et le Dieu de la promesse. Le père de Moïse avait montré sa foi en ne voulant pas livrer son fils aux meurtriers égyptiens, et Abraham avait été le dépositaire des promesses.

Dieu se révèle donc à Moïse avant de l'envoyer; c'est toujours ainsi que fait Dieu. Il se présente premièrement, se révèle à celui dont il veut se servir pour une mission spéciale; nous le voyons dans le cas de Paul; c'est premièrement: «Je suis Jésus», puis: «Je t'enverrai...» Une autre chose encore digne de remarque, c'est que Dieu ne dit pas tout de suite à Moïse: «Je t'enverrai»; il s'occupe d'abord de l'état du peuple; il rappelle au coeur de Moïse, qui, lorsqu'il était chez le Pharaon, était allé voir le peuple affligé, ce que Lui ressent pour le peuple: «J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple... j'ai entendu... je connais ses douleurs». C'est son peuple, quoi qu'il en soit de son état actuel, bien qu'il ait oublié son Dieu et se soit associé à l'idolâtrie, un résidu excepté, mais il n'en est pas moins son peuple. Abraham avait été choisi, il avait reçu les promesses, et Dieu s'en souvient; c'était son peuple. Que le peuple ne méritât pas une telle grâce, ce livre même nous le montre un peu plus loin; au temps de la Pâque, il fallut le sang sur le linteau et les poteaux des portes pour que l'ange destructeur n'entrât pas chez les Israélites aussi bien que chez les Egyptiens. Le peuple ne méritait donc absolument rien, mais il était le peuple de Dieu, et cela grâce aux promesses, à l'élection et à la fidélité de Dieu. Si nous faisons l'application de tout ceci à nous-mêmes, nous aussi nous Lui appartenons en propre; mais souvenons-nous que, si nous sommes au Seigneur, si nous en avons la conscience, c'est pour nous un motif de vivre dans la sainteté.

Donc, premièrement, Dieu a vu, du haut du ciel, son pauvre peuple; ce n'est pas qu'il eût jamais cessé de s'en occuper, mais maintenant le moment était venu d'intervenir d'une manière spéciale. Il a vu, son oreille a été attentive. Pour nous de même, Dieu nous voit, nous suit; dans l'épreuve nous nous demandons peut-être s'il nous oublie; mais non, dans l'épreuve même, et là surtout, quand l'Esprit en nous crie, il voit, il entend nos soupirs, il comprend nos

douleurs. Ceci nous conduit à nous rappeler que c'est pour cela même que le Seigneur est venu dans ce monde; que de fois nous lisons dans les évangiles: «Il vit; son coeur fut ému de compassion», etc., etc. Nous, nous pouvons entendre et voir la douleur sans pouvoir y porter remède; Lui, ne peut rester impassible, et dans son amour il intervient. Son coeur! qui peut le sonder, qui peut décrire l'immensité de son amour?

Pour Israël, Dieu était descendu; sa présence était véritable et se manifestait d'une manière spéciale. Il est venu là où l'on avait besoin de Lui, où Lui seul pouvait intervenir, où le bras de la chair était impuissant, ainsi que Moïse en avait fait l'expérience. Il était venu pour délivrer son peuple, pour le soustraire au joug qui l'opprimait. Jésus est venu pour briser notre joug, pour nous délivrer et nous sauver. Tout pour Israël s'accomplissait en vue de la terre; c'était un peuple terrestre. Nous, nous avons été délivrés du joug de Satan, de la servitude du péché. Pour le peuple, Dieu avait en vue, non seulement la délivrance, mais encore la bénédiction. Il était venu, il voulait les délivrer, les bénir, les introduire dans un pays ruisselant de lait et de miel. Nous, nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle, et nous entrerons dans cette Canaan céleste dont celle d'ici-bas n'était qu'une bien faible image, et, en attendant, déjà maintenant, par la foi, nous jouissons de toutes ces bénédictions.

Dans le verset 9, Dieu résume: «Voici, le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi; et j'ai aussi vu l'oppression dont les Egyptiens les oppriment». Là, comme toujours, il n'y a que deux classes de personnes: ceux qui sont les objets de son amour, ceux qu'il délivre, d'un côté; de l'autre, les méchants, qui oppriment et que le jugement attend. Nous, les objets de la grâce divine, nous ne méritons rien, pas plus que d'autres, mais il veut nous bénir et nous séparer de ce monde que le jugement va atteindre.

Remarquons aussi que Dieu, parlant à Moïse de l'état du peuple, le fait de manière à toucher son coeur, à émouvoir ses affections; Moïse avait une vraie affection pour Israël. Nous le voyons plus loin, lorsqu'il demande à Dieu d'être effacé de son livre, plutôt que de voir Dieu abandonner le peuple. Il en est de même pour tout serviteur de Dieu; il faut qu'il entre quelque peu dans les pensées de Dieu, qu'il porte dans son coeur les affections de Dieu envers ce monde et envers les siens.

Dieu appelle donc Moïse: «Viens, tu sais qui je suis, qui te parle. Tu as voulu, autrefois, agir par ta propre force, tu as passé ces quarante ans d'école au pays de Madian; maintenant, voici le moment, viens!»

Moïse connaissait bien la puissance du Pharaon, il connaissait sa volonté de détruire le peuple, il savait que derrière le Pharaon se tenaient encore les magiciens et les prêtres. C'est là, dit Dieu, que je t'enverrai. Mais le coeur de Moïse se trouve bien petit, son courage a faibli, sa confiance est perdue. Alors qu'il était à la cour du Pharaon, il aurait voulu agir; maintenant, il n'est qu'un pauvre berger. Mais Dieu l'appelle, Dieu l'envoie; pourquoi douter? Il semble que Moïse aurait dû répondre comme Samuel, comme Paul: «Me voici, Seigneur». Il aurait pu sentir sa faiblesse, sa promptitude passée, sans, pour cela, regarder en arrière et hésiter; mais son obéissance fait défaut. Nous aussi, quand nous sommes mis à l'épreuve, nous apprenons

bien souvent à nous connaître, à voir ce que nous sommes, et nous pouvons en même temps admirer ce que Dieu est et sa puissance qui s'exerce en notre faveur. Lui, il est toujours prêt à répondre. Nous en trouvons un exemple dans le cas d'Abraham intercédant pour Sodome. Abraham n'ose pas parler de moins de dix justes, mais voyez la patience de Dieu, sa condescendance. Dans notre chapitre encore, Dieu parle à sa créature; si elle est sans force, Lui sera sa force et sa ressource. Moïse objecte qu'il n'est rien. Dieu lui fait sentir qu'avec Lui, il peut aller: «Je serai avec toi». De même Paul, à Corinthe, ou même dans la prison, ne devait rien craindre: «Ne crains point, car je suis avec toi». Il se peut, que nous aussi, dans notre petite vie, nous ayons une tâche difficile à remplir, des épreuves à traverser. Nous laisserons-nous abattre et dirons-nous: c'est impossible! jetant le manche après la cognée? Non, car il est avec nous. Comme à Josué, il nous dit: «Je serai avec toi», de sorte que, même dans la vallée de l'ombre de la mort, nous pouvons répéter: «Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi».

Après cela, Moïse demande un signe, et Dieu lui en accorde un qui ne peut être réalisé que quand la délivrance est accomplie: «Vous servirez Dieu sur cette montagne», la montagne de Dieu, là où Dieu lui parlait. Moïse n'aurait pas dû hésiter, mais avoir la foi, cette foi par laquelle nous pouvons honorer Dieu, cette confiance simple et enfantine en ce que Dieu est et dans ce qu'il dit. Mais Moïse soulève de nouvelles objections, et, de fait, comme nous le voyons par cinq fois dans les chapitres 3 et 4, Moïse va d'objection en objection, pour ne pas obéir. Dieu se révèle d'une manière positive et Moïse recule toujours. Combien souvent nous sommes dans le même cas! Souvenons-nous que, quand nous connaissons sa volonté, il nous faut obéir, sans faire d'objection. Il semble que Moïse veuille montrer les difficultés à Dieu, et chaque fois ce n'est qu'une nouvelle occasion pour que Dieu fasse ressortir sa puissance. Dans sa grâce, il l'instruit. Pendant quarante ans déjà, il l'avait eu à son école, mais maintenant le moment de l'épreuve est là, et comment se montrera-t-il? Le peuple dira: «Quel est son nom? Comment le connaissons-nous?» Dieu n'est pas à court pour répondre, et c'est l'occasion de révéler, non pas seulement à Moïse, non pas seulement au peuple, mais à nous aussi, ce qu'il est dans son essence, Celui qui est, qui ne change pas, qui est immuable: «Je suis celui qui suis». Ce nom se retrouve encore dans la Parole; le Seigneur Jésus, venu sur cette terre, prend ce nom: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Dans l'Apocalypse encore: «Celui qui est». C'est Lui seul qui possède l'existence immuable et de qui découle toute existence, le seul qui existe par Lui-même et qui, seul aussi, soutient toutes choses par sa puissance. Mais il dit, de plus: «Je suis le Dieu de vos pères». Il se fait connaître aux enfants d'Israël comme étant leur Dieu, leur Dieu pour toujours; et ce qu'il a promis aux pères, il le tiendra. Actuellement, Israël est perdu parmi les nations, dispersé aux quatre vents, mais il n'en est pas moins son peuple, et toutes les promesses à son égard s'accompliront. Dieu est leur Dieu, de génération en génération.

Voyez la magnifique prophétie d'Ezéchiel 37, où les os secs reprendront vie, où le peuple d'Israël ressuscitera pour fleurir à nouveau sous le règne de paix du Seigneur Jésus, fils de David. Pour nous aussi, combien il est précieux de savoir qu'il est notre Dieu, de toute éternité,

et qu'il s'est révélé à nous sous un autre caractère encore; nous l'appelons Père, et c'est une relation qui n'aura pas de fin.

Quand les temps seront accomplis, l'Eglise prendra la place d'Israël, mais aussi longtemps que la terre existe, Israël sera son peuple, et Dieu sera leur Dieu de génération en génération. Il est un Dieu fidèle, sur lequel Israël pouvait compter, et nous, de même, nous pouvons compter sur sa puissance et son amour; sur la puissance de notre Dieu, sur l'amour de notre Père. Jésus a dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Puisseons-nous apprendre toujours plus à le connaître dans sa puissance et dans son amour.

(Versets 16, 17). Après avoir révélé ses noms à Moïse, Dieu continue de lui parler; il lui a d'abord dit: «Viens», et maintenant, après ce qu'il lui a fait connaître, il lui dit: «Va». Le serviteur est appelé par son maître, et le maître lui donne l'ordre d'aller. Dieu rappelle encore une fois, dans ces versets, qu'il est le Dieu des promesses; les promesses faites aux pères, s'étaient obscurcies aux yeux des Israélites durant leur captivité, mais elles étaient devant les yeux de l'Eternel. Combien il insiste sur ce fait qu'il a vu la souffrance de son peuple, entendu son cri et qu'il vient pour le délivrer. Quand nous sommes accablés, nous savons bien crier, mais nous adressons-nous d'une manière consciente à Celui qui sait délivrer? Nous devrions toujours nous rappeler qu'il place devant nous, non pas un héritage terrestre comme pour Israël, mais la maison de son Père.

(Verset 18). «Ils écouteront ta voix». Lorsque Dieu envoie ses serviteurs, il faut qu'ils aillent avec la confiance que leur voix sera entendue, et il y a alors bénédiction. Moïse ne sera pas seul, il aura, pour le soutenir dans sa mission auprès du roi, toute l'assemblée des anciens d'Israël, et c'est de la part du Dieu des Hébreux qu'il doit se présenter au Pharaon. Pour les Egyptiens, le peuple hébreu était le peuple esclave; il ignorait la relation intime d'Israël avec Dieu. Le monde ne nous comprend pas davantage, lorsque nous réclamons le nom d'enfants de Dieu.

Maintenant il faudra obtenir du roi la permission d'aller le chemin de trois jours au désert, afin de sacrifier à l'Eternel. Il faut être séparé du peuple d'Egypte et de son culte idolâtre pour sacrifier à Dieu. Le culte véritable rendu à Dieu, que ce soit par son peuple ou par ses enfants, ne peut l'être qu'en dehors du monde. Il faut la séparation d'avec le monde pour rendre culte en esprit et en vérité.

(Verset 19). L'Eternel ne cache pas à Moïse qu'il rencontrera des difficultés de la part du roi; il y aura combat à outrance entre les deux adversaires, l'un combattant pour Dieu, l'autre, instrument de Satan. Le combat, nous avons toujours à le rencontrer. Si nous sommes en relation avec Dieu, il est impossible que nous n'entrions pas en conflit avec Satan. Dieu nous le révèle lui-même en Ephésiens 6: 12. Nous avons à lutter «contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté». Mais Moïse avait Dieu de son côté — nous avons Dieu — et, recouverts de son armure pour combattre, la victoire est assurée à Moïse et à nous aussi. Ce n'est que lorsque nous lâchons la main qui nous tient, que nous défailions. Pierre nous en offre l'exemple.

(Verset 20). Le peuple, qui ne possédait aucune arme, devait abandonner le combat à Dieu. Dieu frapperait l'Égypte par toutes les merveilles qu'il ferait au milieu d'elle.

(Versets 21, 22). Ces richesses des Égyptiens n'étaient pas des richesses bien acquises, elles appartenaient à Dieu, et il était libre de les donner à son peuple dépouillé. Il y avait, dans la pensée de Dieu, quelque chose qui nous est révélé plus loin. Israël devait élever un tabernacle dans le désert, et, ne possédant rien, Dieu lui donne, à cet effet, les trésors que les femmes d'Égypte lui apportent. Combien il était nécessaire que Dieu plaçât devant Moïse tout ce que nous venons de lire! Mais Moïse ne se rend pas encore, et, dans sa patience, Dieu veut que son serviteur prenne courage.

Chapitre 4

Moïse fait une, nouvelle objection. A la première: «Qui suis-je, moi, pour que j'aïlle vers le Pharaon?» Dieu avait répondu: «Je serai avec toi». A la seconde: «Quel est son nom?» (le nom du Dieu de vos pères), Dieu lève cette objection et lui révèle son nom essentiel: «Je suis celui qui suis», et son nom en rapport avec le peuple d'Israël: «l'Éternel, le Dieu de vos pères». Avec Moïse, nous apprenons à connaître l'homme naturel. Combien souvent, par fausse honte, nous agissons comme Moïse; on se retire de ce qu'on devrait accepter. Lorsque Dieu donne, nous devons accepter. Moïse n'a pas compris cela, et tout n'est pas à sa gloire dans ce combat. Nous arrivons à sa troisième objection.

(Verset 1). «Mais voici, ils ne me croiront pas, et n'écouteront pas ma voix, car ils diront: L'Éternel ne t'est point apparu». Cette objection paraît plausible, mais elle ne tient pas quand Dieu donne l'ordre positif d'aller. Puis Dieu avait dit: «Ils écouteront ta voix»; il y a donc incrédulité. Quelle opposition! Moïse apprend à connaître Dieu dans sa longue patience. Si les fautes de ce serviteur sont placées devant nous, c'est pour que nous en tirions enseignement; nous avons besoin d'apprendre à connaître ce qu'est notre cœur, cœur d'incrédulité, mais la patience de Dieu est grande, et il prend occasion de tout pour nous instruire.

(Versets 2-4). Moïse avait en sa main une verge, soit pour défendre ses troupeaux, soit pour appuyer ses pas, peu importe, mais en tout cas une verge est une chose fragile et sans apparence, dont Dieu se sert pour faire de grandes choses et pour donner de grandes, leçons. Sur l'ordre de Dieu, Moïse jette à terre la verge qu'il tenait, elle devient un serpent, et Moïse fuyait devant lui. Voilà le premier signe, et chacun des trois signes que Dieu donne à Moïse a une signification spéciale. Un serpent! Ne savons-nous pas que c'est la puissance satanique, contre laquelle la puissance de Dieu peut seule agir? Moïse s'enfuit, mais sera-t-il vaincu? Cette puissance de Satan l'obligera-t-elle à se dérober à l'ordre de Dieu? Dieu dit: «Etends ta main, et saisis-le par la queue...» et cette puissance s'annule, elle est vaincue; Dieu seul peut la vaincre. Il en est de même pour nous: la puissance de Satan nous entoure; livrés à nous-mêmes, il nous est impossible de résister, elle se glisse partout et en tout, mais Satan n'a pas de puissance contre Dieu; il a été vaincu à la croix par le Seigneur Jésus, et lorsque les enfants de Dieu restent à la croix, à l'abri du Seigneur, derrière lui, Satan n'a pas de prise sur eux. Le Seigneur l'a vaincu au désert, à Gethsémané, à la croix. «Résistez au diable, et il s'enfuira de

vous», écrivait Jacques; sa puissance a été annulée. — La verge va rester dans la main de Moïse, et, sur l'ordre de Dieu, accomplira des prodiges en faveur des Israélites. Elle fendra les eaux de la mer Rouge, elle fera jaillir l'eau du rocher, elle sera une verge de bénédiction pour le peuple de Dieu, mais une verge de malédiction pour le monde, représenté par les Egyptiens.

(Verset 5). Dieu rappelle encore une fois tout ce qu'il est pour Israël, et cela doit s'imprimer dans le coeur de Moïse. Lorsque le Pharaon s'opposera directement à ces divers signes, Moïse reconnaîtra en lui l'instrument de Satan contre le peuple de Dieu, mais sa puissance sera brisée.

(Versets 6, 7). Moïse ne demande pas un autre signe, mais dans sa bonté, Dieu lui en donne deux encore. «Mets ta main dans ton sein; et il la retira, et voici sa main était lépreuse». De quoi la lèpre est-elle le symbole? Du péché. Nous voyons cela dans toute la Parole. Qu'est-ce que l'homme naturel peut tirer de son sein? Rien d'autre que le péché, rien d'autre que ce qu'il a en lui-même, or il est pécheur. Nous avons là l'image de ce que l'homme peut tirer de lui-même, et tant que nous ne l'avons pas appris, nous n'avons pas appris la leçon de Dieu, ni la nécessité et la grandeur de la rédemption. Qui peut ôter le péché, rendre la santé et la vie à ce qui était sous l'empire du péché et sous la puissance de la mort? C'est le second homme, le Seigneur Jésus; à la croix, il a ôté le péché. En nous, il n'y a que le péché, mais en l'homme, Christ Jésus, nous trouvons la guérison, la délivrance. La puissance du péché est abolie, sous la grâce elle a disparu et ne domine plus sur nous.

(Verset 8). Dieu affirme à Moïse qu'il sera écouté, et il lui donne le troisième signe au verset 9: l'eau qui désaltère devient puissance de mort en jugement. Ceci n'est point pour les Israélites, ni pour les enfants de Dieu, mais se rapporte au jugement terrible qui devait frapper les Egyptiens.

(Versets 10, 11). Il semble que Moïse dût voir qu'il pouvait aller en avant, il était muni d'armes suffisantes maintenant. Eh bien! non, il a une quatrième objection! objection qu'il tire de lui-même: «Ah, Seigneur! je ne suis pas un homme éloquent... j'ai la bouche pesante et la langue pesante». Avait-il besoin d'éloquence? Ne pouvait-il pas dire tout simplement ce qu'il avait à dire? Dieu n'était-il pas avec lui? Pourquoi n'a-t-il pas fait comme Paul, avec lequel il a bien des rapports? Paul avait l'éloquence du coeur, celle du Saint Esprit venant de Dieu; il n'était pas éloquent en paroles, dit-il lui-même, et cependant que n'a-t-il pas fait? Le Seigneur était avec lui; quand il se sent faible à Corinthe, le Seigneur se tient près de lui et lui dit: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville» (Actes des Apôtres 18: 9, 10). Nous voyons combien les serviteurs de Dieu peuvent différer. Cependant Moïse, malgré ses fautes, fut un grand serviteur. L'éloquence sert souvent à entraîner les âmes dans l'erreur, tandis que de simples chrétiens peuvent amener les âmes au salut, sans éloquence, mais par la puissance de l'Esprit. Le Seigneur disait à ses apôtres, des pêcheurs, des publicains: «Ne vous mettez pas en peine de ce que vous direz... car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit Saint»; et ils ont remporté de grandes victoires pour le Seigneur.

(Versets 13-17). A bout de ressources, Moïse fait une cinquième objection. Il semble positivement dire qu'il ne veut pas aller: «Ah, Seigneur! envoie, je te prie, par celui que tu enverras». Mais Dieu l'a désigné et veut se servir de l'instrument qu'il a choisi. Moïse a cependant perdu en n'obéissant pas. Dieu lui adjoint un compagnon, qui deviendra peut-être une épine dans sa vie, toutefois il lui laisse, à lui, Moïse, la première place, il ne perdra pas sa place de suprématie.

Que fait Moïse, maintenant? Il va. Il va, parce qu'il a quelqu'un sur qui s'appuyer, comme si Dieu n'était pas suffisant. Ah! que c'est bien nous, presque toujours. Nous regardons à des appuis humains, et ce n'est pas ce qui glorifie Dieu. Alors que tout nous manquerait, c'est glorifier Dieu que de dire: «Je ne suis pas seul, tu es avec moi; cela me suffit». Moïse n'a pas dit cela, il a cherché des appuis, et la Parole a conservé la chose pour notre enseignement. Si, parmi nos frères, nous en rencontrons qui nous soient en aide, nous avons à en être reconnaissants, à profiter de leurs lumières, mais nous ne devons pas chercher en eux des appuis. Lorsque Dieu donne, recevons avec joie et reconnaissance ce qu'il veut bien donner comme aide, comme encouragement, mais ne nous appuyons que sur Lui, il est pleinement suffisant.

(Verset 18). Il ne nous est rien dit des relations de Jéthro et de Moïse pendant les quarante années qui viennent de s'écouler. Il ne nous est raconté que peu de chose de Jéthro, sinon qu'il était sacrificateur de Madian. Nous le retrouverons au chapitre 18. Il semble qu'il eût connaissance de l'Eternel, déjà avant que Moïse vînt au pays de Madian, ou peut-être lui fut-elle communiquée par Moïse; en tout cas, il n'était pas étranger à l'Eternel, et les relations de ces deux hommes devaient être des relations de paix et d'affection. L'un avait été serviteur dans cette maison et devint fils; il y avait appris à s'abaisser, à s'humilier. Maintenant Moïse s'en va, et l'adieu que son beau-père lui adresse est: «Va en paix». Il pouvait s'en aller en paix, parce qu'il le faisait avec Dieu; après beaucoup de résistance, il avait cédé, et alors Dieu était avec lui. L'âme n'est tranquille et heureuse que lorsqu'elle est vraiment avec Dieu.

(Verset 19). Moïse s'en va donc, et ici, il nous est rappelé, une fois encore, que c'est Dieu qui lui en avait donné l'ordre. Il doit retourner en Egypte, mais c'est en étranger, les choses passées sont dans l'oubli. Il est touchant que Dieu prenne soin de lui dire: «Tous les hommes qui cherchaient ta vie sont morts». Moïse n'avait pas soulevé cette objection, mais Dieu vient au-devant d'elle pour le rassurer. C'est ainsi, quand nous suivons le chemin de Dieu, qu'il prend soin de bannir toute crainte, d'enlever les difficultés.

(Verset 20). Moïse emmène sa femme et ses fils, les faisant monter sur un âne. Il tenait dans sa main la verge de Dieu, se conformant à l'ordre reçu (verset 17). C'était la puissance de Dieu qui était attachée à cette verge, l'autorité de Dieu confiée à Moïse.

(Verset 21). Ensuite Dieu lui dit: «Vois tous les miracles que j'ai mis dans ta main, et tu les feras devant le Pharaon». Les miracles destinés à persuader le peuple d'Israël étaient au nombre de trois, mais Moïse n'en fit que deux devant le Pharaon: la verge changée en serpent et l'eau en sang. Celui de la lèpre ne concernait qu'Israël. Aussi, lorsque dans ce verset, Dieu

lui dit: «Tous les miracles...» il parle des neuf plaies contenues dans le chapitre suivant, et plus spécialement de la dixième, dont il va être question ici, verset 23.

On s'arrête souvent à cette expression: «Moi, j'endurcirai son coeur». Cela semble étrange au premier abord: Dieu endurecir un coeur! Oui, Dieu endurecit judiciairement un coeur qui n'a pas voulu se soumettre à Lui. Lorsque Moïse présente au Pharaon les premiers miracles, celui-ci endurecit son coeur; malgré tous les signes, son coeur reste fermé, et ce n'est qu'à la fin que Dieu l'abandonne à cet endurecissement. Nous voyons une chose analogue en Esaïe 6: 9, 10: «Dis à ce peuple: En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez pas, et en voyant vous verrez et vous ne connaîtrez pas. Engraisse le coeur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie des yeux, et n'entende de ses oreilles, et ne comprenne de son coeur, et ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri». Ces paroles rappelées en Matthieu 13: 14, 15 sont proférées, lorsque Jésus est rejeté et que les chefs du peuple ont prononcé son jugement. Alors, c'est l'abandon par Dieu, de coeurs durs. Dieu vient pour briser notre méchant coeur, mais si nous résistons, il l'abandonne, et c'est là ce que signifie cette parole: «J'endurcirai son coeur».

(Versets 22, 23). Moïse est averti d'avance de l'opposition acharnée qu'il rencontrerait et du jugement de mort que Dieu devrait faire passer sur l'Egypte, avant que le peuple fût rendu à la liberté. L'Eternel résume, en quelque sorte, dans ces trois versets, 21-23, tout ce qui s'accomplira.

«Israël est mon fils, mon premier-né». C'était le peuple choisi au milieu de toutes les nations, le peuple privilégié, ayant la prééminence sur tous. Chez les Juifs, le premier-né héritait de tout. De Jésus, il est écrit: «Le premier-né des rois de la terre... le premier-né de toute création». Nous pouvons comprendre combien cet Israël que Dieu appelle son fils, son premier-né, était cher à son coeur. Israël a manqué, maintenant il a perdu ses privilèges, perdu ses bénédictions, mais les promesses de Dieu ne peuvent manquer, et Israël, dans un glorieux avenir, reprendra sa place.

Osée 11: 1, rappelle ce titre donné par Dieu à Israël: «Mon fils». «J'ai appelé mon fils hors d'Egypte», et cela nous reporte au Seigneur Jésus (Matthieu 2: 20). Le Seigneur dit à Joseph: «Lève-toi et prends le petit enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël; car ceux qui cherchaient la vie du petit enfant sont morts». Il est aussi appelé hors d'Egypte. Israël avait perdu sa place, mais le Seigneur Jésus vient et prend cette place. Ce que le prophète Osée dit, est appliqué par l'évangéliste à Jésus, qui est le vrai Israël en perfection.

«Laisse aller mon fils pour qu'il me serve». Il est beau de voir que ce peuple qui a oublié sa merveilleuse origine, est toujours précieux aux yeux de l'Eternel. Ce que Dieu a donné reste toujours le même à ses yeux. Nos manquements, nos fautes peuvent nous entraîner bien loin, mais ce que Dieu a fait de nous, reste et demeure; tout est immuable dans son coeur. Oh! restons-Lui fidèlement attachés!

Dans l'histoire de cette lutte du Pharaon contre l'Eternel, Moïse vient sept fois, de la part de Dieu, faire appel au coeur du roi, et, par sept fois, Pharaon endurecit son coeur.

(Versets 24-26). Nous arrivons à un épisode mystérieux, mais cependant compréhensible. Moïse, parti avec les membres de sa famille déjà indiqués, arrive à un caravansérail, et s'arrête pour prendre du repos. Pendant qu'il est là, l'Éternel vient contre lui et cherche à le faire mourir. Moïse a longtemps résisté à l'appel qui lui était fait de partir, et maintenant qu'il est en marche, Celui qui l'a appelé, cherche à le faire mourir! Il y avait donc quelque chose qui n'était pas en règle, il y avait un obstacle à cet appel, et il faut que Moïse descende en lui-même pour voir pourquoi Dieu lui envoie cette épreuve si mystérieuse. Nous avons aussi des épreuves de divers genres à traverser; Dieu veut nous amener par elles à considérer s'il existe en nous quelque chose qui ne soit pas en règle. Tel était bien le cas pour Moïse. Il avait sans doute cédé aux prières de Séphora, et négligé de faire ce qui était nécessaire pour que son fils fût partie d'Israël. Dieu avait établi le rite de la circoncision (Genèse 17), comme signe de l'alliance qu'il traitait avec son peuple et personne ne pouvait être Israélite sans passer par cette cérémonie. La circoncision était aussi le signe de la séparation d'avec les nations qui environnaient Israël. Spirituellement elle est aussi un signe pour nous. Nous ne pouvons jouir de la présence de Dieu, si la circoncision de Christ n'existe pas. Elle consiste dans la mort au péché, à la chair, et il faut qu'elle soit appliquée nécessairement. Dieu ne reconnaît pas la chair; il faut que le corps du péché soit annulé, et cela a été accompli à la croix. Nous avons à nous tenir pour morts au péché. Ce n'est pas une doctrine seulement, une position que nous avons, mais, sachant que c'est une chose effectuée à la croix, nous devons la réaliser dans nos corps mortels; nous avons à porter la mort de Jésus dans nos corps mortels, afin que sa vie soit manifestée en nous.

Moïse conservait au sein de sa famille quelque chose qui n'était pas en harmonie avec la volonté de Dieu. Séphora n'était point ignorante de cette volonté, mais elle n'avait pas voulu s'y soumettre, et Moïse n'avait pas su vaincre sa résistance. Mais quand elle voit d'où vient la mort qui menace son mari, alors elle accomplit ce qui devait s'accomplir, et par cet acte son enfant fait désormais partie du peuple d'Israël.

Quelle épithète elle applique à Moïse: «époux de sang!» Il fallait que le sang couât. C'est par le sang de Jésus que nous entrons, que l'Eglise entre en relation avec Dieu. Notre séparation pour Dieu ne peut avoir lieu qu'en vertu de cette circoncision par Christ. Nous entrons avec Christ dans la mort et nous avons puissance de vie en Lui, pour marcher d'une manière qui plaise à Dieu. Est-ce que nous réalisons cette mort au péché? Ne laissons-nous pas agir la chair? Lorsque le péché s'approche, pouvons-nous dire avec Paul: «Je suis mort», qu'ai-je à faire avec le péché? Portant partout, toujours, dans le corps, la mort de Jésus, l'apôtre pouvait appliquer à tout ce: «Je suis mort». La doctrine se trouve en Romains 6 et dans l'épître aux Colossiens chapitre 3, mais il s'y trouve aussi l'application de ces vérités à notre marche pratique. Cette doctrine implantée dans nos âmes doit se manifester au dehors dans notre vie, et c'est pour cela que Paul écrivait aux Colossiens, après leur avoir exposé la doctrine: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre...»

(Versets 27-31). L'Éternel parle à Aaron — c'est Lui qui agit en tout; Moïse n'a pas besoin d'envoyer un message à son frère. Il est beau de voir Dieu tout arranger dans la vie de ses

serviteurs. Devrions-nous faire quoi que ce soit sans être certains que c'est Dieu qui nous envoie? Confions-nous à Lui de tout notre coeur, et il nous dirigera; nous pouvons en avoir la pleine certitude. Notre propre volonté doit être mise de côté; qu'en tout ce soit Lui qui conduise.

Aaron va à la rencontre de Moïse, et où se rejoignent-ils? En la montagne de Dieu, en Horeb, où l'Eternel était apparu à Moïse dans le buisson ardent. Quel lieu plus propice, plus favorable! C'est là, en la montagne de Dieu, que nous devrions toujours nous rencontrer, lorsque nous nous voyons les uns les autres; combien de choses fâcheuses seraient ainsi évitées! Trop souvent nous nous rencontrons sur le terrain de nos propres pensées.

«Il le baisa». En la montagne de Dieu, il ne peut se trouver autre chose qu'affection et amour: on y est heureux. Sur un tel terrain de quoi peut-on s'entretenir? Moïse raconte à Aaron tout ce que l'Eternel, lui a dit, tout ce qu'il lui a montré. Le monde ne trouve pas sa place là, les choses de la terre ne peuvent y être traitées, et, désirant voir Dieu, c'est de Lui et de son amour que nous avons à parler.

Quand les deux frères se trouvent ainsi sous le regard de Dieu, alors ils s'en vont ensemble pour annoncer au peuple la bonne nouvelle de la délivrance. Ils réunissent tous les anciens des fils d'Israël, et Aaron, qui est le porte-parole, expose les desseins de Dieu. Quelle belle assemblée! quelle joie doit remplir tous ces coeurs!

«Le peuple crut». Moïse a un démenti à son incrédulité. Lorsque nous recevons dans nos coeurs la bonne nouvelle de la délivrance de nos péchés, lorsque nous avons cru, notre premier sentiment, c'est de bénir. Les Israélites s'inclinèrent et se prosternèrent, le coeur rempli de reconnaissance. Nos coeurs devraient toujours être pleins de reconnaissance pour la grande délivrance dont nous avons été les objets, et nous devrions marcher d'une manière digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards.

Chapitre 5

Après la rencontre des deux frères, tout était pur, tout était en harmonie. Pendant les 40 ans au désert, Aaron suscitera des difficultés à Moïse, il sera quelquefois une épine dans sa vie; comme Barnabas en devint une pour Paul, après avoir été son compagnon, son aide, mais maintenant ils sont heureux d'être ensemble. Moïse est heureux de posséder son frère, et lorsque Aaron devra se rendre sur la montagne de Hor pour mourir, Moïse sera près de lui et l'accompagnera à son dernier moment.

Une seconde chose était bien propre à affermir le courage de Moïse. C'est que, lorsqu'il était venu vers les anciens d'Israël de la part de l'Eternel, le peuple avait cru. Quel encouragement de voir ce peuple écouter et croire la parole de Dieu — la parole reçue était mêlée avec la foi. C'est ainsi que Moïse est soutenu pour accomplir sa mission difficile. Dieu prend toujours soin, lorsque ses serviteurs vont entreprendre une tâche, une mission, de leur donner quelque chose de palpable qui les encourage à aller en avant.

(Verset 1). «Après cela», est-il écrit, «ils allèrent...» Ils s'en vont comme voyant Celui qui est invisible, comme ayant Dieu avec eux, munis de sa Parole qui est une arme invincible; quoiqu'elle semble parfois n'avoir pas d'effet, elle doit remporter la victoire. Tous les chrétiens ont à marcher contre l'ennemi, comme Moïse et Aaron contre Pharaon, munis de la parole de Dieu. Ils se présentent devant le Pharaon et donnent à Dieu le nom par lequel il s'était fait connaître: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël». C'est en ce nom-là qu'ils viennent, et c'est la parole de l'Eternel qu'ils apportent. Le serviteur de Dieu n'a jamais à apporter sa propre parole, rien ne serait plus triste, mais il a à se retrancher derrière la parole de Dieu, à être bien fondé en elle.

Ils sont admis auprès du roi, Dieu a ouvert le chemin: «Laisse aller mon peuple». Combien ces paroles devaient résonner étrangement aux oreilles du Pharaon. Comment, ce peuple de misérables a un Dieu! Un Dieu qui l'appelle «Son peuple», auquel il appartient! Pharaon, comme tous les Egyptiens, avait ses dieux, son idolâtrie, ses objets d'adoration dans les lieux élevés, comme dans les choses les plus basses, et il existait un Dieu qu'il ne connaissait pas, un Dieu qui voulait commander, lui commander à lui!

(Verset 2). Sa réponse n'a rien d'étonnant, elle est toute simple: «Qui est l'Eternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël? Je ne connais pas l'Eternel, et je ne laisserai pas non plus aller Israël». Qu'aurait-il dû faire, quelle attitude aurait-il dû prendre devant cette autorité de Moïse et d'Aaron? Il aurait dû s'informer, leur demander: Quel est ce Dieu qui domine sur Israël et qui veut dominer sur moi? Sa première culpabilité est de ne pas s'être enquis de ce qu'était ce Dieu, et maintenant il est responsable. Son devoir était de demander: «Qui est-il? Comment a-t-il une puissance supérieure à la mienne et à celle de mes dieux?» C'est parce qu'il n'a pas fait ce pas, qu'il va tomber dans une voie fatale et s'opposera à ce Dieu sous la conduite de Satan.

Que doit faire une âme lorsque la Parole lui est présentée? N'est-ce pas de s'enquérir de questionner, de s'informer; si elle refuse, si elle rejette la Parole présentée, quelle sera sa fin? Par exemple, Paul devant Festus; Festus, au lieu de demander à être instruit, à entendre davantage, interrompt l'apôtre par ces paroles: «Tu es hors de sens, Paul; ton grand savoir te met hors de sens». Qu'est-il arrivé, quelle a été la fin de Festus? nous ne le savons pas, mais rien ne nous dit qu'il ait appris à connaître Celui qui sauve.

Le point de départ de la lutte du Pharaon contre Dieu est là; il ne s'est pas informé, il n'a pas voulu apprendre à connaître le Dieu tout puissant qui s'était choisi un peuple, mais qui n'oubliait pas les nations de la terre, et il a dû apprendre, par un jugement terrible, qui était l'Eternel. Et cela arrive à tous ceux qui agissent comme le roi d'Egypte; à ceux qui refusent de connaître Dieu, Dieu se fait connaître à eux dans le jugement.

(Versets 3-5). La première tentative est repoussée; Moïse et Aaron ont présenté leur demande, elle est rejetée, sans que celui à qui elle s'adresse, s'informe de rien. Combien elle a dû être sensible à leur coeur, et Moïse savait cependant qu'il y aurait à lutter, à combattre.

Lorsque nous entrons dans la vie chrétienne, il y a un moment plein de douceur, plein de charme, c'est quand nous apprenons que nous sommes les enfants de Dieu, mais peu après nous découvrons que nous avons la lutte à rencontrer, si, du côté de Dieu, c'est une vie de paix, de joie, de bonheur, du côté du monde, nous engageons la lutte, mais pour cette lutte nous sommes armés des armes de Dieu. Moïse et Aaron entrent en conflit avec la puissance de Satan, prince de ce monde; ils sont renvoyés par le Pharaon.

Si les Israélites n'avaient pas obéi, il serait résulté du mal pour eux, mais retenus par la volonté du roi, ils ne pouvaient s'y soustraire, ils devaient s'attendre à Dieu. Moïse essaie de persuader Pharaon que son intérêt est de laisser aller le peuple; Dieu a commandé, et ne pas Lui obéir c'est attirer le mal sur le pays. Il veut que son peuple mette l'espace de trois jours de marche entre lui et le monde, afin d'être séparé du monde pour Lui rendre culte. Pharaon ne tient aucun compte de cette seconde injonction et les renvoie ignominieusement à leurs corvées; ce sont des troubleurs, qui agitent le peuple, et maintenant il faut chasser de l'esprit du peuple ces pensées de liberté que l'on a cherché à leur suggérer et leur imposer à cet effet un joug d'autant plus pesant.

Nous, chrétiens, nous sommes affranchis de ces luttes qui troublent et agitent les hommes; nous sommes soumis aux autorités quelles qu'elles soient, quoique n'ayant rien à faire avec leur conduite. Mais notre privilège, c'est d'être dans une liberté parfaite qui nous place au-dessus de tout et nous permet d'agir en dehors de toutes les conventions des hommes. Heureuse liberté, que celle dans laquelle nous met la loi de l'Esprit. Les premiers chrétiens étaient soumis aux autorités les plus cruelles, jusqu'au moment où ils avaient à choisir entre elles et Christ; alors plutôt que de renier leur Sauveur, ils subissaient le martyre. Moïse et Aaron sont soumis, mais ils doivent éprouver un sentiment d'abattement en voyant quel était pour le peuple le résultat immédiat de leur première démarche.

(Versets 6-14). Les Israélites sont accablés de travail, on leur rend la vie beaucoup plus dure; ils doivent aller au loin dans la campagne récolter eux-mêmes la paille laissée sur pied lors des moissons. Les Egyptiens avaient coutume de couper l'épi à mi-hauteur de la tige. Quelle aggravation de leur servitude, et les coups pleuvaient sur les commissaires des fils d'Israël lorsque le nombre de briques était incomplet! Quelle douleur dut ressentir Moïse, combien la joie du peuple fut changée en tristesse! N'est-ce pas l'image de ce qui arrive dans la vie chrétienne? On saisit le salut avec joie, puis après on découvre que le péché est encore là, expérience douloureuse, mais nécessaire. On est saisi,... le péché domine: «Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Or si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi». C'est la lutte de l'homme régénéré qui a reçu la vie, mais n'est pas affranchi et n'a pas saisi en Christ la pleine délivrance.

Il fallait que les Israélites apprissent à connaître les ressources infinies de Dieu; cette épreuve leur était salutaire pour leur montrer Sa puissance. Les épreuves sont bonnes, parce qu'elles nous rejettent sur Christ seul: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur». Mais les Israélites n'en sont pas là.

(Versets 15-23). Les commissaires vont auprès du roi et ne se réclament pas de Dieu; ils se disent «serviteurs du Pharaon». Courbés sous sa servitude, ils en appellent à lui, mais leur appel est repoussé, alors qu'arrive-t-il? Ils rencontrent Moïse et Aaron, et leur colère tombe sur eux. Au lieu de porter leurs difficultés à Dieu, de s'attendre à Lui, ils éclatent en reproches contre les deux frères, qui se tenaient là, nous est-il dit, pour les rencontrer, quand ils sortiraient de devant le Pharaon. Le ressentiment déborde de leurs coeurs; et que devait éprouver Moïse qui avait donné à Dieu tant d'arguments pour ne pas aller où Dieu voulait l'envoyer, et qui voit maintenant que l'Eternel n'intervient pas pour briser la raideur de fer du Pharaon?

Moïse fait ce qu'il avait à faire, quoique en y mêlant, comme toujours, quelque chose d'humain. Il retourne vers l'Eternel. Il était en relation avec l'Eternel, en relation intime. Dieu lui parlait comme un ami à son ami; Moïse avait appris à compter sur l'Eternel. Il était pour lui un Dieu vivant. Nous oublions souvent, lorsque nous prions, que nous avons affaire à un Dieu vivant, à une Personne divine qui est notre Père, et nous avons besoin pour adresser nos prières, d'avoir devant nous la personne à laquelle nous parlons.

Retourner vers l'Eternel était la seule ressource de Moïse, il n'en avait pas d'autre. C'est la bonne place; Dieu est, et il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent. Il a son oreille inclinée vers nous pour entendre nos prières, et cela amène le calme parfait qui réalise que Dieu est, et que nous sommes devant Lui. Moïse s'adresse à Dieu d'une manière qui étonne, la chair reparaît, le voilà qui fait des reproches: «Seigneur, pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple? Pourquoi donc m'as-tu envoyé? Depuis que je suis entré vers le Pharaon pour parler en ton nom, il a fait du mal à ce peuple, et tu n'as pas du tout délivré ton peuple». Mais quel support de la part de Dieu. Il permet une intimité si grande que Moïse peut lui dire tout ce qu'il a sur le coeur.

Nous avons à aller à Dieu avec une entière confiance, dans cette intimité qui Lui plaît. Nous ne pouvons approuver Moïse, il a eu tort de parler ainsi, mais il va à Dieu et lui dit tout ce qu'il a à dire: «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces», alors la paix règne dans le coeur. Disons-lui nos défaillances, notre faiblesse, notre misère; c'est cette confiance du coeur qui connaît son amour, sa miséricorde, qui Lui plaît.

Chapitre 6

Nous avons vu comment Moïse, repoussé par Pharaon, devant essayer les reproches des Israélites, retourna vers l'Eternel lui exposer son mécontentement de ce que la délivrance ne

s'était pas faite tout de suite. Maintenant, au chapitre 6, nous avons la réponse à ces questions de Moïse: «Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple? Pourquoi m'as-tu envoyé?...”

(Verset 1). Pharaon avait déployé beaucoup d'incrédulité et d'insolence, et Dieu ne l'avait pas frappé immédiatement: Dieu a patience; il avertit à diverses reprises le méchant, il ne rejette pas d'emblée son pauvre, peuple qui murmure, et avec lui son serviteur mécontent, il est un Dieu de patience envers l'incrédule, envers le pécheur, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant laisser à chacun le temps de se repentir. Il parle à Moïse de manière à remplir son cœur d'une pleine certitude d'assurance, Il ne lui reproche rien, il ne frappe ni son peuple, ni le roi, il se contente de confirmer ce qu'il a déjà dit. Il expose ce qu'il fera au Pharaon; aucune plaie ne l'a encore frappé, mais l'Eternel sera le plus fort, il aura le dessus; Pharaon sera contraint par la main puissante de Dieu de laisser aller le peuple, sans que ses dieux lui soient d'aucun secours. Non seulement il laissera aller Israël, mais sous la force de la souffrance infligée par Dieu, il le chassera de son pays.

(Versets 2-8). Ensuite l'Eternel parle à Moïse de sa grâce envers son peuple. Il dit: «Je suis l'Eternel, Jéhovah». Quand il s'agit des patriarches, il est «le Dieu fort, Tout-puissant». Lorsque Abraham, Isaac et Jacob vivaient seuls, isolés, au milieu de peuples idolâtres qui pouvaient les accabler sous leur nombre, ils avaient besoin de la protection toute puissante du Dieu fort; mais pour ce peuple descendu d'Abraham il se présente sous ce nom: l'Eternel, Jéhovah. Tout le long du livre de la Genèse, cependant, nous rencontrons le nom de l'Eternel, même dans la bouche d'Abraham. Voici pourquoi: lorsque Dieu est en relation avec l'homme, et plus particulièrement avec son peuple, il est Jéhovah. Abraham ne le connaissait pas dans cette relation, et c'est pour cela que Dieu dit à Moïse: «Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout-puissant; mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom d'Eternel (Jéhovah)». Maintenant, il veut entrer en relation avec son peuple et prend ce nom qui signifie non seulement, le Dieu qui est à jamais, qui n'aura pas de fin, mais aussi le Dieu qui ne change pas, le Dieu fidèle à ses promesses, le Dieu qui accomplit ce qu'il a dit. Il prend en grâce ce peuple méchant, rebelle, petit parmi les nations, mais ce que Dieu établit, dure à jamais, sa bonté demeure à toujours. Aussi longtemps que le soleil réchauffe et illumine la terre, que la lune l'éclaire de ses doux rayons, Dieu a les yeux sur son peuple, et il est «Son Dieu». Il y a éclipse, il est vrai, en ce moment, mais de même que la lune reprend sa clarté après un temps d'obscurité, de même Israël reprendra sa place. La fête des nouvelles lunes que le peuple aura à célébrer lorsqu'il sera délivré de la servitude, devra lui rappeler les phases de son histoire. Rien ne peut empêcher Dieu de poursuivre ses desseins à l'égard de son peuple.

Quant à nous, le Dieu fort, Tout-puissant, est notre Dieu, le Dieu Eternel, mais le Fils est venu qui nous a révélé le Père et nous a donné la relation d'enfants. Nous avons plus qu'Israël, Israël avait plus qu'Abraham. Nous sommes un peuple céleste, nous sommes enfants du Père. Nous devons nous souvenir de tout ce que Dieu a voulu être pour nous, nous rappeler qu'il s'est révélé à nous comme Dieu fort, Tout-puissant, Dieu éternel et Père.

Au 1^{er} chapitre de la Genèse, nous voyons Dieu; au 2^e, lorsqu'il établit sa relation avec l'homme, il est l'Eternel Dieu, Jéhovah Elohim, et dans le cours de l'Ancien Testament, nous

trouvons habituellement qu'il prend le nom d'Eternel dans ses rapports avec l'homme, sans citer celui de Dieu. Dans le Nouveau Testament, il est appelé ou Dieu, ou Père, et ce mot de Père est toujours en rapport avec la grâce. Dans les versets qui nous occupent, l'Eternel établit une alliance que rien ne pourra détruire, et il attache ce nom à cette alliance.

Il y a plusieurs choses à remarquer dans ces paroles adressées à Moïse pour le peuple. D'abord la fidélité de Dieu. Le peuple est étranger, voyageur, il ne possède pas un pouce de terrain, il est sujet aux manquements, au découragement, mais il est sous la garde fidèle de Dieu; Dieu a entendu le gémissement des descendants d'Abraham, gémissement parti de coeurs qui souffrent, et il s'est souvenu de son alliance. «Se souvenir» signifie que le moment de la délivrance est venu pour le peuple opprimé. Le temps fixé à Abraham, les 430 ans sont écoulés; la délivrance arrive aujourd'hui, pas un jour plus tôt, mais pas un plus tard. Après cela, Dieu donne un message à Moïse pour les fils d'Israël; et il est à remarquer que ce message commence et se termine par cette déclaration faite déjà à Moïse au verset 2: «Je suis l'Eternel».

Le Dieu plein de grâce, de bonté, est en même temps le Dieu fidèle. Les Israélites sont toujours ramenés vers le Dieu de la Genèse qui est l'Eternel, et nous, la Parole nous ramène toujours vers le Dieu de grâce qui est notre Père. Ce Dieu m'aime, il est amour, et quand je m'approche de Lui, et que je réalise ce qu'il est, il est mon Père, je suis son enfant. L'Eternel insiste sur ce point, ce qu'il est pour le peuple d'Israël, il semble vouloir le lui mettre dans l'esprit. Puis il accentue tout ce qu'il va faire: «Je vous délivrerai... je vous rachèterai... je vous ferai entrer dans le pays... je vous le donnerai en possession...» Comme cela est précieux; l'homme est mis de côté, Dieu seul agit; il délivre Israël, il le prend pour son peuple, il l'arrache à la puissance de l'ennemi. Toutes ces vérités s'appliquent à nous; Dieu les plaçait devant les Israélites, afin qu'ils crussent sa Parole; pour nous, elles sont des réalités, nous sommes dans une relation connue et consciente avec lui. Avons-nous vraiment conscience que nous sommes enfants de Dieu? alors nous avons à marcher comme tels et, lorsque nous présentons nos prières à Dieu, à être pénétrés de la douceur de ce mot de Père. Lorsqu'Israël délivré s'approchera, trois fois par année, du lieu où Dieu aura mis son nom, ce nom lui rappellera ce que Dieu a fait pour lui, que c'est Lui qui l'a délivré, et il apportera son offrande, sa corbeille pleine, et rendra grâce. Nous pouvons tout dire, tout apporter au Dieu qui est notre Père, souvent nous n'avons que nos faiblesses à Lui présenter, mais que c'est doux de pouvoir les verser dans son sein. Comme elle devait être aussi douce et précieuse pour les Israélites cette déclaration: «Je vous serai Dieu». Vous m'aurez, moi, le Dieu puissant et fort, pour veiller sur vous, pour vous soutenir, vous porter à travers le feu et l'eau.

«Je vous ferai sortir de dessous les fardeaux des Egyptiens». Les Israélites voyaient cela en expectative, tandis que pour nous le fardeau est tombé, et s'il pèse encore sur nous, nous sommes invités à le rejeter, à le déposer sur Christ. Dieu nous fait sortir de tout ce qui peut entraver notre marche; rien ne peut nous empêcher de courir avec patience la course qui est devant nous. Nous possédons le salut parfait, toutefois nous ne sommes pas mis en possession de l'héritage, nous attendons pour cela d'être à ce foyer paternel dans lequel nous entrons

déjà par la foi; mais nous savons avec certitude que là où est le Seigneur Jésus, nous, nous serons aussi. Dieu accomplira aussi sa promesse à Israël, il lui donnera en possession le pays de la promesse, il accomplira tout ce qui comprend ses promesses à Abraham, à Isaac et à Jacob; il prend le peuple à sa charge et d'une manière parfaite il fera ce qu'il a dit.

Dieu nous a pris à sa charge, et nous avons à nous reposer sur Lui, à marcher sous son regard, et ainsi nous pouvons être en pleine sécurité.

(Verset 9). Moïse, tout réjoui, le coeur dilaté de bonheur, à l'ouïe de toutes ces paroles, va vers les Israélites, et, en fidèle serviteur, leur rapporte tout ce que Dieu lui a fait entendre. C'est ainsi que le serviteur de Dieu nous apporte, nous présente les promesses pour affermir nos coeurs. Comment les Israélites reçoivent-ils Moïse? Hélas! ils ne le reçoivent pas, ils ne l'écoutent pas. Leur angoisse d'esprit, à cause de leur dure servitude, est si grande qu'ils ne veulent rien entendre; ils ne voient qu'une chose, c'est que Dieu n'intervient pas, quand même leurs fardeaux sont si lourds, leurs épreuves si cuisantes. Avaient-ils raison de gémir encore, de ne pas écouter, de se laisser accabler, quand Dieu dit: «Je vais vous délivrer?» Avons-nous raison, quand nous fermons l'oreille aux consolations de la parole de Dieu? Dieu veut que nous comptions sur Lui et que nous recevions avec douceur, avec docilité, la Parole qui est implantée en nous, et que nous marchions dans la confiance, le calme et le repos. C'est ce qui l'honore.

(Versets 10-13 et 28-30). Moïse, encore rejeté, ne manque pas de foi: il reste devant l'Eternel; mais il a une défaillance qui se révèle dans cette question: «Comment le Pharaon m'écouterait-il, moi qui suis incirconcis de lèvres?» Mais, béni soit Dieu, l'envoyé est fortifié par la puissance de Dieu qui ne délaisse jamais ses instruments. Ainsi, lorsque Paul voulait quitter Corinthe pour aller vers les nations, le Seigneur lui dit dans une vision: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville.»

(Verset 13). «L'Eternel donna des ordres à Moïse et à Aaron pour les fils d'Israël et pour le Pharaon, roi d'Egypte, pour faire sortir les fils d'Israël du pays d'Egypte». Moïse reçoit cette consolation et va maintenant hardiment en avant.

Si nous avons la foi, nous verrons toujours cette puissance de Dieu. Ayons Dieu devant nous, tenons-nous devant Lui, et alors, nous verrons sa délivrance.

(Versets 14-27). Les versets 14-27 nous donnent la généalogie des trois fils aînés de Jacob, Ruben, Siméon et Lévi. Elle ne va pas au delà, parce que le but est de nous amener à Moïse et Aaron qui étaient descendants de Lévi. Leur père Amram avait pris pour femme Jokébed, sa tante.

Chapitre 7

Moïse a donc fait quelques objections: «Je suis incirconcis de lèvres; comment le Pharaon m'écouterait-il?» mais Dieu ne s'arrête pas aux craintes de son serviteur au sujet de sa faiblesse, et, sans plus attendre, il l'envoie résolument engager la lutte contre le Pharaon.

Moïse et Aaron n'avaient encore fait aucun miracle. Pharaon, mis en demeure d'obéir à l'injonction de l'Eternel, n'a pas obéi, et, maintenant, la véritable lutte s'engage entre la puissance de l'Eternel et celle de Satan, caché derrière Pharaon, comme il s'était déjà caché derrière le prédécesseur du souverain actuel, pour l'inciter à faire jeter dans le Nil tous les enfants mâles des Israélites. Dans la lutte Pharaon sera vaincu, parce que les Israélites n'étaient pas pour l'Egypte, ni l'Egypte pour les Israélites, pas plus que nous, chrétiens, nous ne sommes pour le monde, ou le monde pour nous. Il faut que le peuple soit délivré.

(Versets 1-5). Moïse et Aaron font ce qui leur est commandé; ils ont, comme nous avons à le faire, cherché la force auprès de Dieu, où elle se trouve toujours, et elle ne leur a pas manqué; c'est la réponse que Dieu donne à Moïse qui, dans son angoisse, est venu déposer tout son fardeau dans le coeur de Dieu. Lorsque Paul aurait pu être découragé, le Seigneur lui dit: «Ma grâce te suffit», et il va en avant courageusement contre la puissance de Satan.

Nous voyons l'ordre dans lequel Dieu place ses deux serviteurs. Moïse est le représentant de Dieu; c'est à lui que l'Eternel donne ses commandements, et Aaron est son prophète; c'est-à-dire qu'il est la bouche de Dieu. C'est ce que signifie ce mot de prophète. C'est ce que les prophètes ont toujours été; dans l'Assemblée ils étaient la bouche de Dieu, et on ne peut l'être qu'en apportant les communications de Dieu. Nous n'avons pas maintenant de révélations qui nous soient données directement, parce que tout ce dont nous avons besoin nous est révélé dans la Parole.

Moïse est à la tête; il reçoit les communications, il les transmet à Aaron, et Aaron les porte devant le Pharaon; mais tout vient directement de l'Eternel. C'est ainsi que marchait le Seigneur, pendant son passage ici-bas; venu pour être serviteur, il ne parlait pas de lui-même, et Lui, la Parole incarnée, il en référait aux Ecritures.

Moïse est un instrument, un instrument intelligent, qui comprend et qui met de côté ses pensées propres. Moins nous apporterons les nôtres, en étudiant la Parole, plus nos âmes seront éclairées par elle. Quelle est la mission des deux frères? Quel est leur thème continuel? «Laisse aller mon peuple». Ce peuple n'est pas fait pour le Pharaon; Pharaon ne doit pas le retenir. Le prince de ce monde n'est pas fait pour dominer sur les chrétiens, puisque les chrétiens ont été tirés hors du monde. «Laisse aller mon peuple», est le résumé de tout ce que Moïse doit dire au roi. Si tu te rebelles contre l'Eternel, il multipliera les signes pour te forcer, et tu seras obligé de céder. Mais Dieu insiste sur ce point: c'est son peuple; ce sont ses fils. Quel beau titre il donne à ce pauvre peuple d'esclaves: «les armées de l'Eternel». Et, en faveur de ces misérables, il agira, il opérera, de même qu'il a déployé sa puissance pour nous délivrer du joug de l'ennemi.

(Versets 6, 7). Dieu avertit ses serviteurs que leur mission est pleine de difficultés, et ces deux vieillards, dont l'âge nous est à dessein conservé, 80 et 83 ans, ont besoin de beaucoup de courage pour aller devant ce grand monarque entouré de toute son armée, lui dire les décrets de l'Eternel. Ils allaient avec la force qui leur était donnée. Dieu se sert toujours d'instruments faibles pour abattre les grandes choses de ce monde.

(Versets 8-13). Avant qu'un jugement judiciaire tombe sur le Pharaon, à cause de son endurcissement volontaire, Dieu lui donne des avertissements. Comme nous sommes heureux de connaître Celui qui, pour nous, a subi le jugement, mais combien ce sera terrible d'apprendre à connaître Dieu en jugement pour ceux qui l'ont rejeté, ou pour ceux qui seront laissés, lorsque, les saints ayant été retirés, de terribles jugements, dont les plaies d'Egypte ne sont qu'une faible image, tomberont sur la terre! (Apocalypse 16).

Ainsi, il y a deux manières de connaître la puissance de Dieu:

1. En rédemption; rédemption parfaite accomplie par Jésus, qui est descendu dans la mort, a vaincu la mort et Satan, est ressuscité. Cela est développé d'une manière merveilleuse dans les chapitres 1 et 6 de l'épître aux Ephésiens.
2. En jugement, pour ceux qui n'ont pas voulu de la rédemption, et la Parole abonde en textes qui le montrent, entre autres 2 Thessaloniens 2 Voici maintenant les préliminaires de la lutte qui va s'engager. Moïse et Aaron obéissants, se reposent sur Dieu; il n'y a plus de défaillances, ils ne parlent plus de plaintes, ils agissent et deviennent des instruments puissants dans la main de Dieu, et ils ont avec eux la verge de Dieu.

Ils entrent en la présence du Pharaon, et celui-ci leur demande un signe. Vous venez de la part de l'Eternel! comment me prouvez-vous sa puissance? Aaron jette la verge, qui devient un serpent. Ce fait prouve que la puissance de Satan se trouve dans la main de Dieu. Mais Pharaon a des ressources: il appelle ses devins, les magiciens, qui, par leurs enchantements, obtiennent le même miracle. Nous n'avons pas à donner d'explications sur ces enchantements, puisque la Parole se tait. Qui me dira, maintenant, que l'Eternel est plus puissant, puisque mes dieux agissent avec la même puissance? — Quelle ruse de l'ennemi! Mais il y a cependant un signe bien positif: la verge d'Aaron engloutit toutes celles des magiciens; la puissance de Dieu est plus forte. Le coeur du Pharaon s'endurcit. Le premier assaut est inutile, la conscience et le coeur du roi ne sont pas atteints, il a trouvé un appui dans ses devins, Satan l'a soutenu; mais Dieu a autre chose en réserve.

(Versets 14-25). Aaron, sur l'ordre de Dieu, étendit la verge sur les fleuves, sur les rivières et sur les étangs, et l'eau fut changée en sang.

La puissance de Satan est dans la main de Dieu, qui se sert de lui pour opérer certaines choses. Sans doute, il le laisse exercer son pouvoir, comme dans l'histoire de Job, par exemple; mais il tient tout dans Sa main. Cette fois, c'est la puissance de la mort qui est là, elle cerne le pays. Combien cela devait atteindre les Egyptiens! Ils vénéraient le Nil. Son eau leur était sacrée, ils ne la buvaient qu'avec respect; maintenant elle est devenue «la mort», et cette mort pèse sur eux de tout son poids, puisque dans leurs demeures toute l'eau renfermée dans leurs vases de bois et de pierre est changée aussi en sang. Combien ce devait être terrible, ce fleuve contenant des ondes de sang!

En voyant la puissance qu'avait l'Eternel d'infliger la mort, Pharaon devait être saisi de crainte; mais les devins sont là, et par leurs enchantements ils réussissent à transformer de l'eau en sang. Sur quelle échelle le font-ils? Sur une très petite, sans doute. Les Egyptiens avaient creusé autour du fleuve des trous, pour avoir un peu d'eau. Peut-être est-ce dans un de ces creux qu'ils ont opéré; mais cela suffit pour le coeur du Pharaon. Ils auraient autrement montré leur puissance, en faisant l'inverse du miracle d'Aaron, en rendant à l'Egypte la vie par l'eau; mais cela ils ne le pouvaient, l'Eternel ne l'aurait pas permis. Pendant sept jours, pendant un cycle complet de temps, les Egyptiens sont en présence de la mort.

Les influences mortelles ne sont-elles pas autour de nous? La puissance de la mort ne se manifeste-t-elle pas partout? Pour le chrétien, il n'y a pas d'aiguillon dans la mort, il déloge pour être avec le Seigneur. Mais, pour le monde, la mort physique, la mort de l'âme, l'enveloppent; tout est changé en sang, la mort règne. Elle régnera plus frappante encore dans ces temps dont parle le chapitre 16 de l'Apocalypse. Si cette puissance de mort qui frappait l'Egypte devait parler aux coeurs et aux consciences des habitants, combien plus nous devrions être attentifs aux influences mortelles qui se glissent dans tel discours, telle conférence, ou telle lecture. Partout, en tout, le venin mortel s'introduit subtilement.

Les Israélites ne burent pas ces eaux empoisonnées; toujours nous les voyons épargnés, mis à part. Pas plus qu'eux, nous n'avons à puiser à ces sources mortelles, mais bien aux eaux rafraîchissantes de la parole de Dieu.

Le Pharaon ne laisse pas aller le peuple.

Chapitre 8

(Versets 1-15). — Avec le chapitre 8, nous avons la troisième plaie, et quelque chose de bien extraordinaire à relever. L'Eternel aurait pu dire: «Puisque vous refusez de laisser aller mon peuple, je vais faire venir sur votre pays les animaux féroces du désert, pour tout dévaster». Au lieu de cela, il se sert de ce qu'il y a de plus faible, de plus impur: des grenouilles. Les grenouilles peuvent être appelées impures, parce que nous lisons en Apocalypse 16: 13, que de la bouche du dragon, de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, sortirent trois esprits immondes, comme des grenouilles. Cette plaie, exercée par des êtres vils, devenait donc une plaie impure. Par milliers, millions et myriades, les grenouilles remplissent tout, pénètrent dans les demeures, dans les lits, jusque sur le Pharaon et sur ses serviteurs. Quelle chose horrible, épouvantable! Et il est impossible de s'en débarrasser. Dieu montre sa puissance par des choses tout à fait faibles, et rien de ce qui fait partie de l'Egypte, ni ses grands et beaux monuments, ni ses habitants, n'est épargné. Les magiciens sont appelés, Satan leur prête son pouvoir, ils font le même miracle; mais sur quelle échelle, cela ne nous est pas dit. Ce que nous voyons, c'est que Pharaon commence à comprendre qu'il y a quelque chose de supérieur; il se tourne vers Moïse, supplie pour être délivré, et promet de laisser aller le peuple. Il reconnaît une puissance supérieure à celle de ses magiciens. Que n'ont-ils purgé l'Egypte du fléau! Comme alors, leur pouvoir eût été démontré! Moïse n'étend pas la verge, parce qu'elle est une verge de jugement, destinée à amener le jugement, mais

non pas à exercer la grâce. Elle reste telle lorsque, au désert, elle frappe le rocher qui représente Christ frappé à la croix. Que fait Moïse? Il supplie. Quand il s'agit que la grâce intervienne, il faut aller à l'Eternel par la prière. Lorsque Elie, au temps du roi Achab, demanda la pluie, c'est par la prière qu'il leva le jugement. Pour que la grâce écarte le jugement, il faut une intercession, et pour nous, c'est l'intercession du Seigneur qui nous délivre.

Quand Pharaon a reçu l'effet des prières adressées par Moïse à Dieu, son coeur s'endurcit encore. Le troisième assaut est livré et repoussé Satan veut retenir le peuple dans l'esclavage. Pourquoi? Parce qu'il sait que de ce peuple doit naître Celui qui lui brisera la tête.

Dans la 2^e épître à Timothée, ceux qui résistent à la vérité sont comparés aux magiciens de l'Egypte.

(Versets 16-32). Nous avons vu précédemment trois occasions dans lesquelles les devins purent faire par leurs enchantements, la même chose que le serviteur de Dieu. Remarquez que dans la 2^e épître à Timothée, où il est parlé des mauvais jours, l'apôtre fait mention de ces magiciens, et même qu'il les nomme (2 Timothée 3: 1-9). Ainsi, dans ce passage, nous voyons caractérisée l'action de ces magiciens; leur action était de résister à Moïse en contrefaisant l'oeuvre de Dieu. Dans quel but l'ennemi donnait-il cette puissance aux magiciens? C'était afin d'empêcher que ce que le Pharaon voyait, n'atteignît son coeur et sa conscience. Il voulait détruire l'effet de la vérité dans le coeur du Pharaon et de ses serviteurs. Nous voyons, dans l'épître à Timothée, dans quel temps des hommes tels que Jannès et Jambres agissent: c'est dans les derniers jours. Ce passage ne nous fait pas le tableau des païens (cela, nous le trouvons dans le chapitre 1^{er} de l'épître aux Romains); mais en comparant ces deux tableaux, nous y trouvons nombre de traits qui sont à peu près les mêmes. Ici, c'est au milieu de ceux qui connaissent la parole de Dieu, qui portent le nom de chrétiens, et ce qui rend leur état plus affreux et plus coupable, c'est qu'ils revêtent le manteau de la piété, et que, sous ce manteau s'abritent toutes ces choses horribles. On lit la Parole, on l'entend lire, on assiste à des services religieux, on s'occupe de certaines oeuvres, et sous cette apparence, sous cette forme de piété, la conscience ne parle plus, et l'on se contente de cette forme, comme si elle pouvait satisfaire Dieu. Alors vient l'ennemi, avec ses contrefaçons, pour empêcher les âmes de se ranger du côté des choses divines. La forme de la piété a pour effet d'amortir l'action de Dieu dans les consciences.

Revenons à l'Exode. La troisième plaie (versets 16-19) est comme un avertissement donné au Pharaon. On peut se demander pourquoi l'Eternel ne manifeste pas sa puissance en étendant immédiatement sa main pour anéantir le Pharaon, ses serviteurs et toute son armée? Il aurait pu le faire, et cela d'une parole! Mais l'Eternel veut exercer son peuple; puis il veut avertir le Pharaon, et non le frapper immédiatement. Dieu veut nous exercer à la patience; et l'avertissement qu'il donne au Pharaon est une image de ce qu'il fera à la fin: quand Dieu agira envers les empires, il ne les détruira pas immédiatement, mais il leur enverra d'abord des jugements terribles afin de les avertir. Enfin, comme nous le verrons au chapitre suivant, Dieu veut encore manifester sa gloire, aussi bien que sa puissance et son support.

De ce qui est purement matière, de la poussière, Dieu fait sortir la vie par sa puissance. Toute cette poussière de la terre d'Egypte s'anime, prend vie, devient des insectes, une plaie intolérable. La puissance divine produit la vie, et devant cette puissance créatrice les devins essayent de faire de même, mais ils échouent complètement.

D'aucune manière, l'homme ne peut produire la vie, il peut seulement l'ôter. Cela nous ramène à l'épître à Timothée, car, dans le domaine spirituel, rien non plus, ni pratiques religieuses, ni efforts de l'esprit, rien ne peut produire la vie, ni la conquérir. Maintenant, les devins avertissent le Pharaon que c'est la puissance de Dieu qui s'est manifestée, et il aurait dû écouter; mais il n'en est rien; cette marque de la puissance n'atteint pas son coeur, et Dieu doit frapper de nouveau. Mais encore il avertit: «Laisse aller *mon* peuple». C'est si beau, toujours *mon* peuple, les miens, ceux qui m'appartiennent, et j'emploierai toute ma puissance pour les délivrer. Cette parole est pour nous, nous sommes à Lui, et il n'oublie jamais aucun des siens. Si le Pharaon ne veut pas écouter, l'Eternel remplira son pays de mouches venimeuses; mais en frappant, il distinguera le pays de Goshen: d'un côté, le Pharaon, son peuple et Satan; de l'autre, le peuple de Dieu; et, entre les deux, une barrière qu'aucune mouche venimeuse ne saurait traverser (et qui peut arrêter une mouche?). Les uns sont le peuple de l'Eternel, et rien ne peut leur nuire, tandis que les Egyptiens sont frappés. N'oublions pas qu'il y a une séparation entre le monde et le peuple de Dieu. Dans le monde, Satan habite; mais il y a une séparation. Les enfants de Dieu, trop souvent, pactisent avec le monde; mais nous devrions toujours observer la séparation avec soin. Il y avait la présence bénie de l'Eternel au milieu du pays qu'habitait Israël; de même, nous avons ce privilège d'avoir le Seigneur au milieu de nous: serrons-nous autour de Celui qui est avec nous; ce que nous avons à faire, c'est de maintenir la séparation. Le pays sera ruiné par la mouche venimeuse; aucune maison ne sera épargnée... Mais il y a encore un répit; Dieu dit: «Demain». Il en est ainsi de nos jours. Quelle parole solennelle: «Ce signe sera pour demain». Solennelle pour les âmes individuellement. Dieu dit: «Aujourd'hui, n'endurcissez pas vos coeurs»; «demain», c'est le jour du châtement et du jugement. «Demain» arriva pour le Pharaon, avant qu'il eût fait un seul pas vers la repentance. Ces mouches ne sont que de petits animaux, mais Dieu les emploie pour rendre insupportable l'existence à ceux qui sont sous son châtement. Le Pharaon, atteint dans sa personne, dit: «Allez, sacrifiez à votre Dieu *dans* le pays». Il est important de se rappeler que l'Egypte est un pays rempli d'un bout à l'autre d'idoles de tous genres, et le Pharaon pense que l'on peut sacrifier là, et servir là l'Eternel. Impossible! Moïse donne au Pharaon une raison, mais il en connaît une autre: sacrifier en Egypte, c'eût été ravalier le vrai Dieu au rang des idoles; allier le culte de l'Eternel au culte des idoles, s'associer au monde. C'est une leçon extrêmement sérieuse pour nous. Nous ne pouvons pas rendre culte, si nous nous associons au monde. Ecoutons Moïse et comment il repousse la première tentation qui lui est présentée, de servir l'Eternel au milieu du monde: cela est impossible! Pour que le peuple puisse rendre culte, il faut qu'il soit séparé complètement de l'Egypte, qu'il soit dans le désert, qu'il ait mis la mer Rouge entre deux; il s'agit qu'en réalité il y ait une vaste séparation entre le monde et ceux qui rendent culte. Il faut sortir hors du camp, vers Jésus, en portant son opprobre, et alors nous sommes rendus capables d'offrir un sacrifice de louanges.

Il faut que la mort et la résurrection de Christ soient réalisées dans nos âmes, pour que nos coeurs s'élèvent vers Dieu.

Dans l'Apocalypse, la troisième église, celle de Pergame (qui représente l'état de l'Eglise en général), au lieu d'écouter l'exhortation adressée à Ephèse, descend où Satan a son trône, et s'allie au monde; voilà ce qui existe de nos jours. Que faire alors? et comment peut-on vaincre? Voyez dans 2 Timothée 2: 20-22: il faut se séparer des vases à déshonneur; il faut poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Individuellement, il faut se séparer de l'iniquité, sous quelque forme qu'elle se trouve; et l'iniquité est ce qui est opposé à la vérité de Dieu, à sa Parole; c'est le devoir individuel du chrétien, et alors il en trouve d'autres qui poursuivent le même chemin.

Moïse a bien compris cela. Comment, dit-il, nous ferions descendre notre Dieu au rang des idoles de l'Egypte! Impossible! Il faut sortir de l'atmosphère impure de l'Egypte, et aller sacrifier dans l'air pur du désert. A la seconde concession du Pharaon, Moïse ne réplique même pas; sa première réponse suffit. Il ne faut pas se séparer à moitié. Il faut toute la distance que Dieu mesure dans sa Parole. Toute convoitise — celle de la chair, celle des yeux, l'orgueil de la vie — n'est pas du Père, mais du monde. On ne peut pas être assez séparé pour le Seigneur. Les Corinthiens étaient exposés à toute sorte de mal, et entourés d'idoles... Nous aussi, nous ne pouvons pas nous en aller, nous sommes dans le monde; mais soyons séparés, car nous ne sommes pas du monde. Le Seigneur nous l'a dit: ne le faisons pas mentir, en nous mettant du monde. «Sortez du milieu d'eux et soyez séparés», dit le Seigneur, «et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi je vous recevrai, et je vous serai pour Père, et vous, vous serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant». Mais qu'aurai-je? Je l'aurai Lui, je serai son fils, je serai sa fille, je serai avec Lui dans cette atmosphère pure, dans cette atmosphère d'amour, qui n'est pas de ce monde. C'est seulement dans le désert qu'Israël pouvait trouver l'Eternel; et il est bien, remarquable que ce n'est qu'après avoir traversé la mer Rouge, qu'il peut entonner le cantique de la délivrance.

De même Abraham, autrefois, n'a pas adoré dans le pays d'Egypte, mais après qu'il en est revenu. Tout cela doit nous parler. Nous ne sommes pas du monde, mais nous en sommes séparés pour Dieu; il nous faut rompre en visière avec ce monde qui nous entoure, qui ne nous comprend pas, qui est même scandalisé par notre séparation.

Mais ton Seigneur, ô racheté, te donnera le caillou blanc, le nouveau nom; tu seras consolé, soutenu; le monde ne te donnera rien, mais le Seigneur te donnera tout.

Il est important de se souvenir de ce compromis que propose le Pharaon, demandant qu'Israël sacrifie à l'Eternel en Egypte. Moïse ne saurait y accéder, car ce n'était pas un lieu où il fût possible d'offrir des sacrifices à Dieu. L'application de cela à nous-mêmes, est que nous ne pouvons rendre culte à Dieu dans le monde; il faut sortir du monde et rester séparés. Moïse dit: «Nous irons le chemin de trois jours dans le désert», et ne répond pas même à la proposition du Pharaon. Il faut une séparation entière et complète. Rien de plus triste que quelqu'un qui a cru se séparer un peu, et puis qui retourne en arrière, entraîné par la ruse de

Satan. Quand le coeur n'est pas très décidé, Satan conserve toujours l'espoir de le ramener au monde. Nous ne devons pas en sortir à moitié, mais tout entiers, complètement. La mer Rouge est le type de la mort et de la résurrection; c'est ce qui nous met complètement à part. Tout chrétien jouit de ce privilège; mais beaucoup s'arrêtent à la joie du pardon des péchés, tandis que, dans les épîtres aux Romains, aux Colossiens, aux Ephésiens, on voit ce fait que nous sommes morts avec Christ au monde, au péché, que nous sommes ressuscités, placés sur un tout nouveau terrain, et nous devons réaliser cela. L'apôtre Paul voit que le monde lui est crucifié, et lui au monde. Ce sont des leçons très importantes. Si nous désirons glorifier le Seigneur, nous ne le pouvons qu'en nous séparant du monde. Comment pourrions-nous aimer le monde, avoir affaire avec lui, quand nous savons que c'est lui qui a crucifié notre Seigneur? Impossible! Il y a même un abîme profond entre nous et lui; quant à nous personnellement, nous sommes sortis d'Egypte, et nous respirons l'air pur et vivifiant du ciel.

Le Pharaon se moquait de l'Eternel, tandis que la Parole nous apprend que «on ne se moque pas de Dieu». «Le Pharaon endurec son coeur aussi cette fois», et s'il le fait, ce n'est pas que Dieu ait manqué de patience. Aujourd'hui de même, les pécheurs sont sommés de se tourner vers Dieu; il est plein de miséricorde et de patience, et fait annoncer en tous lieux son Evangile.

Chapitre 9

(Versets 1-7). Dans les trois plaies précédentes, c'étaient les personnes qui étaient frappées dans leurs circonstances; maintenant, elles le sont dans leurs biens, dans ce qui constitue une partie de leurs richesses. Les Egyptiens connaissaient bien les maladies contagieuses du bétail, comment elles commencent insensiblement et s'étendent de plus en plus; mais celle-ci était envoyée directement par l'Eternel, et, ce qui est frappant, c'est que, d'emblée, elle sévit en plein, et aussi que l'Eternel assigne un jour; tout le mal surgit en un jour, et non graduellement. Ce qui est très frappant aussi, c'est que les troupeaux des enfants d'Israël ne sont pas atteints. Ce n'est pas un cordon sanitaire établi par les hommes, mais c'est la main de l'Eternel. Le Pharaon fait constater le fait; il n'est ni accidentel, ni habituel, mais c'est que l'Eternel est «au milieu du pays», frappant de jugement l'Egypte et préservant Israël. Il est aussi avec nous pour nous garder et nous préserver. C'est l'Eternel qui agit, non pas Moïse et Aaron; c'est Lui dont la main «sera sur les troupeaux», et le Pharaon s'endurcit encore! Il s'assure de ce qui en est du bétail des Israélites, comptant, sans doute, mettre la main dessus... mais Dieu ne le permettra pas. Il ne faut pas se représenter les plaies tombant sur l'Egypte coup sur coup, sans trêve; quand on lit attentivement le récit, on est amené à penser qu'elles ont duré plusieurs mois. Dieu usait de patience et avertissait toujours, et c'est ce qu'il fait avec le monde, encore aujourd'hui.

(Versets 8-12). Il y a encore quelque chose de frappant dans ces plaies sur les Egyptiens: c'est qu'ils avaient une déesse spéciale pour les grenouilles; mais toutes les supplications qu'on lui adresse ne servent point à les écarter; dans d'autres parties de l'Egypte, on les adorait, et voilà, que l'objet de leur culte devient un fléau: tout cela devait leur parler. Puis, le

bœuf qu'ils adorent est frappé de la peste. Ils doivent voir que leurs divinités sont sans puissance, tandis que Jéhovah tient tout entre ses mains. Maintenant, les devins mêmes sont frappés, malgré tous leurs enchantements.

(Versets 13-15). Nous n'avons jamais vu jusqu'ici que le Pharaon lui-même soit frappé; mais, ici, il lui est dit: «J'envoie toutes mes plaies dans ton coeur». Quoiqu'il l'eût, sans doute, peu développé, il devait sentir tous ces maux, pour ses serviteurs, pour son peuple, pour tout ce qui lui appartenait. Nous voyons quelquefois que Dieu frappe dans leurs liens, dans ceux qui leur sont chers, des pécheurs pour les amener à Lui; et, s'il en est qui alors se soumettent, on en voit aussi qui se raidissent pour ne pas se convertir. A ces derniers, il est bon de présenter cet exemple du Pharaon, pour leur montrer à quels dangers ils s'exposent: «Afin que tu saches que nul n'est comme moi, sur toute la terre»; Dieu affirme sa gloire et sa majesté, et fait tout passer devant le Pharaon. Quant à nous, que nous sommes heureux! Devant la gloire, la majesté, la puissance de Dieu, je dis: «c'est mon Père», et je suis sans crainte devant Lui; et tout m'appartient par la foi. Non pas que nous nous réjouissons quand le monde est frappé, au contraire, nous prions pour lui; mais nous jouissons de ce que Dieu est; et déjà comme les anciens de l'Apocalypse (représentants des saints glorifiés), nous sommes à l'abri, sans frayeur des tonnerres du jugement. Il est bon que nous en jouissions! «Tu seras exterminé de dessus la terre», — en effet, il n'aurait fallu qu'une parole de Dieu pour tout détruire. — «Mais je t'ai fait subsister pour ceci... pour que mon nom soit publié dans toute la terre». Nous en avons un exemple: quand Israël eut passé le Jourdain, et qu'il eut envoyé des espions, Rabab leur dit: «Nous avons entendu comment l'Eternel a mis à sec les eaux de la mer Rouge devant vous», et c'est ce qui l'avait amenée, elle seule, à se soumettre à Dieu. La rédemption, cette délivrance merveilleuse non plus, n'est pas restée cachée: la nouvelle en a été répandue au loin, partout, dans toute la création qui est sous le ciel. Mais, comme alors Rahab seule a cru, au milieu de tous ces peuples demeurés incrédules, de même aujourd'hui combien peu de Rabab voyons-nous dans ce monde, dans cette Jéricho qui va être frappée! Il nous faut nous placer en face de la réalité: tout converge vers la fin, elle est proche, et tous les principes de la fin sont à l'oeuvre; mais le Seigneur va venir! Nous devrions être saisis par cette pensée, saisis de joie, et nous tenir prêts; puis penser à ceux qui ne le sont pas. Quand une fois la porte sera fermée, il y aura une énergie d'erreur pour se ranger sous le joug de l'Antichrist, de celui qui vient en son propre nom. Combien cela est solennel! Dieu, donc, assigne un jour: «demain», c'est toujours le jugement; «aujourd'hui», le salut. «Aujourd'hui», le Pharaon pouvait se repentir et laisser aller le peuple; «demain», il serait frappé.

(Versets 19-35). Pour bien saisir combien était effrayante cette plaie de la grêle, il faut se rappeler que la pluie et les orages sont très rares en Egypte. Une vie d'homme pouvait se passer sans en voir. Dans l'Apocalypse, la grêle annonce toujours de terribles jugements de Dieu; c'est l'expression à un haut degré de sa colère et de son indignation contre les méchants. «Et maintenant envoie, fais mettre en sûreté». Il semble qu'au milieu de ce peuple qui, dans la personne de son roi, se rebellait et s'endurcissait, il y en avait quelques-uns qui craignaient

l'Eternel. Il nous est dit de nous soumettre aux autorités mais aussi quelle responsabilité pour l'autorité!

Il y avait donc quelques âmes qui n'étaient pas endurcies, qui craignirent et se mirent à l'abri. L'on est toujours à l'abri, quand on se réfugie, selon la parole de Dieu, auprès de Lui. D'autres sont insouciantes et incroyables, et en porteront la peine. Il y a un lieu de refuge, et il faut s'y rendre, car «Dieu ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance».

(Verset 22). Combien ce devait être saisissant de voir la main de l'homme de Dieu étendue vers les cieux! Quelques instants auparavant, un soleil brillant et radieux resplendissait sur ce beau pays d'Egypte, dont l'aspect promettait d'abondantes récoltes (verset 31) et, en un moment, les nuages s'amoncellent et l'orage éclate.

Le monde, aujourd'hui, s'occupe de ses plaisirs, recherche le gain, etc., tandis que le chrétien voit à l'horizon l'orage qui monte, qui gagne et qui va éclater pour frapper ceux qui «habitent sur la terre», qui ont leurs pensées et leurs affections aux choses de la terre. Nous, nous voyons quelquefois des éclairs; mais là, «le feu se promenait sur la terre», et les plus affreux cyclones ne peuvent donner qu'une faible idée du fléau qui, alors, dévasta l'Egypte; les prêtres pouvaient consulter les annales et constater que jamais auparavant on n'avait vu pareille calamité. Mais il y avait une ligne de démarcation tracée par le doigt de Dieu, pour protéger ses enfants. Plus tard, le résidu d'Israël, comme Noé, traversera le jugement, et sera gardé tout au travers (tandis que nous serons en dehors des jugements, dans le ciel); il y aura des croyants qui seront gardés, qui ne seront pas atteints quand ils en verront tomber mille à leur côté, et dix mille à leur droite (Psaumes 91). Ainsi il y avait un soleil radieux, un ciel pur en Goshen, où aucun mal n'atteignait le peuple de Dieu. Comme ceux qui appartiennent à Dieu sont heureux et bien gardés! Ils jouissent d'un ciel d'azur que rien ne peut troubler, toujours pur, toujours serein, à moins que, par leur faute, il n'y ait quelque nuage. L'orage est à l'horizon pour le monde; mais nous, nous appartenons au ciel, où nous serons bientôt enlevés pour jamais.

Que Dieu nous donne de profiter des réflexions suggérées à nos cœurs par la lecture de ce beau chapitre, qui nous enseigne à l'égard des choses actuelles et des choses à venir. Et que nos cœurs soient en dehors du monde! Toutes les raisons possibles nous sont données dans la Parole, pour que nous nous tenions tout à fait à part du monde, afin que nous ne buvions d'aucune manière à sa coupe impure. Que Jésus, que le ciel où nous allons entrer, occupent nos pensées! Tout va passer comme un éclair, et il ne restera que les choses immuables, maintenant invisibles; que ces réalités invisibles nous occupent, que nos cœurs y soient tout entiers, qu'ils soient attachés à ce précieux Sauveur.

Dans ce qui précède, nous avons vu les jugements se succéder en Egypte, pendant que les Israélites étaient épargnés, que les élus de Dieu étaient à l'abri. Pour nous aussi, comme il est précieux de savoir que nous sommes gardés par Dieu, par la puissance de Dieu (1 Pierre 1: 5).

Dans le verset 27 de notre chapitre, le Pharaon reconnaît qu'il a péché, cette fois, comme s'il n'avait pas péché jusque-là; on voit que c'est l'intensité du mal pesant sur lui qui le fait parler, et que sa conscience n'est point atteinte du tout. On peut se courber sous le coup d'un jugement de Dieu, sans que ni le coeur, ni la conscience soient touchés.

Frappé comme il l'est, le Pharaon dit: «L'Eternel est juste, et moi et mon peuple, nous sommes méchants». C'est le même homme qui avait dit: «Qui est l'Eternel?» Cette fois, il est amené à le reconnaître dans sa puissance et dans ses jugements. De nos jours, combien méprisent Dieu, l'ignorent; mais le moment viendra où ils devront se courber devant Lui et le reconnaître.

Il semble, cette fois, que tout ira bien pour le peuple d'Israël; mais, comme nous l'avons dit, le coeur et la conscience du Pharaon n'avaient pas été atteints; il fait la promesse de laisser aller le peuple, et il semble qu'on pourrait compter sur sa parole. Moïse lui dit (verset 29): «J'étendrai mes mains vers l'Eternel; les tonnerres cesseront, et il n'y aura plus de grêle; afin que tu saches que la terre est à l'Eternel». Qu'il est beau de voir la puissance de l'intercession d'un seul homme. A sa parole, l'Eternel déverse, ses fléaux sur l'Egypte; à sa parole, il les arrête. De même, Elie pria, et il ne plut pas pendant trois ans et six mois; il pria, et la pluie vint arroser la terre desséchée. Jacques nous dit: «La fervente supplication du juste peut beaucoup». Nous oublions beaucoup trop cela. Nous prions certainement; nous ne serions pas chrétiens sans cela, la prière est comme la respiration du chrétien; mais le faisons-nous avec foi? La prière suppose la dépendance, la confiance, la connaissance de Dieu, de sa puissance, de son amour. Il nous faut croire, avoir la foi, voir la main de Dieu en toutes choses. Nous voyons des calamités partout, chaque jour, tout autour de nous. Savons-nous y discerner la main de Dieu, et non pas, comme le fait le monde, un effet naturel? Dans ce que nous voyons, rapportons-nous tout à Dieu, voyons-nous sa main partout, Dieu au-dessus de tout? C'est ce que Moïse faisait («afin que tu saches que la terre est à l'Eternel»), c'est ce que le Pharaon fit pour un moment, puis il l'oublia; il vit que la pluie, et la grêle, et les tonnerres avaient cessé, et il continua de pécher; c'était volontairement, maintenant; il endurcit son coeur, lui et ses serviteurs. Peut-être, ces derniers le poussèrent-ils même dans ce mépris de Dieu; peut-être, lui dit-on qu'au fond la pluie, la grêle, le tonnerre sont des phénomènes naturels, que l'intensité du fléau avait été plus grande que d'habitude, mais qu'après tout, c'étaient des phénomènes naturels. Quelle image de ce monde en tout temps, et comme, de nos jours encore, le coeur incrédule de l'homme veut toujours échapper à Dieu! Le Pharaon endurcit son coeur, lui et ses serviteurs; on peut bien penser que l'opposition des prêtres n'avait point diminué et que le Pharaon se trouvait appuyé quand il résistait à Moïse et au Dieu de Moïse. Le roi donc oublia sa promesse, et manqua à sa parole; il ne laissa point aller les fils d'Israël.

Chapitre 10

Là encore se montre la patience de Dieu qui avertit le Pharaon. Il est beau aussi de voir Moïse, autrefois si hésitant, si craintif, aller avec assurance où Dieu l'envoie. Cette fois, ce

serviteur de Dieu ne craint rien. Quel tableau! d'un côté, un roi tout puissant, une armée nombreuse, qui s'opposent; de l'autre, un peuple opprimé, abattu, qui craint; entre deux, ces deux hommes placés devant cette puissance formidable de l'Egypte, et qui ne fléchissent pas, parce qu'ils connaissent Dieu et sa puissance. Nous aussi, nous sommes en présence d'un ennemi redoutable, d'un ennemi agissant par ses ruses et voulant nous conduire où nous ne devrions pas aller. Mais ne fléchissons pas; souvenons-nous que Dieu est pour nous, et si sa puissance est pour nous, que nous pourra l'ennemi? Toutes choses sont possibles pour celui qui croit. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Si Dieu est pour nous, qui pourra tenir contre cette puissance? Combien il nous est précieux de le savoir! Il est pour nous, Lui, le Dieu puissant. Il nous en a fourni la preuve en ce qu'il a donné pour nous son Fils bien-aimé. Le Dieu qui est contre le péché, n'est pas contre le pécheur, de sorte que le chrétien peut s'écrier: «Qui nous séparera de l'amour de Christ?» Le pauvre peuple d'Israël avait un héraut pour lui, Dieu; il voit sa protection, et n'a rien à faire qu'à se reposer en Lui. Il en est de même pour nous, nous n'avons rien à faire pour notre salut. Christ a tout fait, et cela au prix de ses souffrances et de sa mort.

(Verset 2). «Vous saurez que moi je suis l'Eternel». Il fallait que non seulement les ennemis le sussent, mais aussi ceux en faveur de qui Dieu opérait, et ils devaient s'en souvenir dans la suite, et en parler à leurs enfants. Nous, non plus, nous ne devons jamais oublier la grande délivrance dont nous avons été les objets, nous pour qui la puissance du péché et de la mort a été annulée. Paul nous y exhorte, comme Timothée, auquel il écrit dans des jours mauvais: «Souviens-toi de Jésus Christ». Puissions-nous vraiment nous souvenir de Lui, en tout temps.

(Verset 6). Au verset 6, il est frappant de voir la hardiesse et le courage de Moïse en présence du Pharaon. Sa hardiesse augmente à mesure que l'opposition du roi s'accroît; ayant délivré son message, il se tourna et sortit. Sans doute, les Egyptiens connaissaient les sauterelles, et les dégâts qu'elles occasionnent; mais l'Egypte venait d'être frappée coup sur coup dans ses bestiaux et dans une partie de ses récoltes, elle devait l'être d'une manière plus sensible encore par la dévastation des sauterelles, et il n'est pas étonnant d'entendre les serviteurs du Pharaon le prier de laisser partir les Israélites, non pas qu'ils craignissent l'Eternel, non pas par vrai sentiment d'humilité ou par conscience, mais ils voyaient le fléau s'approcher et craignaient leur propre ruine. Le Pharaon essaye de céder au désir de ses serviteurs, et il fait revenir Moïse: «Qui sont ceux qui iront?»

(Versets 8-10). Ici, il y a quelque chose de bien sérieux à méditer: le fait que Moïse ne veut pas que rien reste dans la terre d'Egypte, de tout ce qui appartient aux Israélites. L'Egypte n'était pas le lieu pour servir l'Eternel; on ne pouvait le faire non plus sur les confins du pays; il fallait une séparation complète. Le Pharaon aurait voulu leur faire laisser ce qu'ils avaient de plus précieux, que les hommes aillent, mais qu'ils laissent leurs femmes et leurs enfants à la merci des Egyptiens. Cela ne nous dit-il rien? Nous, chrétiens, qui avons été retirés du monde, laisserions-nous nos enfants exposés dans le monde aux attaques de l'ennemi? N'avons-nous pas à prendre avec nous, dans notre séparation, ce que nous avons de plus cher? Si nous

sommes séparés du monde, nos enfants doivent l'être aussi. C'est ce que nous voyons dans l'enseignement de la Parole. L'apôtre Paul les traite comme étant placés sur le même terrain que les parents; il ne les considère pas comme étant en dehors de la maison de Dieu; ne le faisons pas non plus. Nous devons considérer nos enfants comme étant sur le terrain où nous sommes nous-mêmes, et non pas comme étant du monde. C'est bien sérieux, peut-être s'en trouve-t-il parmi nous qui voient la séparation pour eux-mêmes et qui ne la voient pas pour leurs enfants. Sans doute, nous ne sommes pas maîtres de convertir nos enfants, mais au moins nous ne devons pas mettre d'obstacle à leur conversion, en les exposant à toutes sortes de dangers ou de pièges, et l'Ecriture est positive sur ce point: «Toi et ta maison». Quand l'enfant sera arrivé à l'âge de conduire ses pas, peut-être s'égarera-t-il, mais il n'oubliera pas les exemples de ses parents, et un jour viendra où Dieu agira en lui. Il aura égard à la fidélité des parents et il lui parlera. Ce que nous avons à faire, c'est d'être fidèles et de laisser les conséquences, l'avenir, entre les mains de Dieu.

Moïse, parlait au point de vue des droits de Dieu, sans doute, mais aussi au point de vue de ce qu'il y a de plus précieux, de plus sacré ici-bas: les affections. Si les objets des affections des Israélites étaient restés en Egypte, leur coeur y serait resté et les y aurait fait retourner, et il n'est pas rare le cas où les enfants élevés en vue du monde et dans le monde, y ont entraîné des parents qui semblaient avoir compris la séparation pour eux-mêmes. Nous voyons donc quelle haute portée avait ce que Moïse dit au Pharaon, et qu'il nous soit donné de prêter attention à ces leçons de la Parole. On ne peut pas servir l'Eternel en Egypte, on ne peut pas pactiser avec le Pharaon et rester sur les confins, et on ne peut pas non plus laisser en Egypte tout ce qui est le plus cher au coeur.

Le Pharaon ne voulut rien écouter et il endurcit son coeur. Dieu lui avait laissé du répit, il l'avait averti: Demain je ferai venir des sauterelles... Le roi aurait eu le temps de se repentir, de donner l'ordre de laisser partir les Israélites, mais non; et le fléau survint, terrible: des sauterelles comme il n'y en avait point eu de semblables et comme il n'y en aura point de pareilles. Quand nous lisons dans Apocalypse 9, nous voyons aussi un fléau de sauterelles, mais là les sauterelles sont symboliques, elles s'étendent sur la terre pour le jugement. Aujourd'hui le mal est encore retenu, l'Eglise est encore sur la terre; mais, une fois qu'elle sera auprès du Seigneur, les jugements se précipiteront sur la terre; il y aura des jugements pour avertir les hommes, mais les hommes n'écouteront pas. Une fois l'Eglise enlevée, les saints retirés du monde, plus rien ne sera là pour retenir le mal. Ce qui est un germe de nos jours, aura son plein développement, et, malgré les jugements, les hommes se montreront insensibles. Les sauterelles d'Apocalypse 9 sont donc symboliques, nous le voyons en ce que leur description diffère de celle des sauterelles d'Egypte.

Maintenant qu'il était trop tard, le Pharaon croyait ce qu'il aurait dû croire auparavant, et il se hâta d'appeler Moïse et Aaron (versets 16, 17). C'est qu'en effet, cette plaie était la mort de toute la prospérité du Pharaon et de l'Egypte. De nouveau Dieu répondit à son serviteur, et le vent emporta les sauterelles qu'il avait apportées. Le Pharaon avait bien reconnu son péché (verset 16), mais, sitôt qu'il eut du répit, son incrédulité reparut, et il

endurcit son coeur. Sans doute que lui et les prêtres cherchèrent à expliquer la plaie; le fléau avait été très intense, mais enfin il était naturel: un vent avait amené des sauterelles, et les avait emportées de nouveau jusque dans la mer, et ils ignoraient volontairement que c'était à la parole de l'Eternel. Le Pharaon endurci et l'Egypte allaient être plongés dans ces ténèbres épaisses qui figuraient si bien les ténèbres morales qui les recouvraient. Mais la lumière était dans toutes les demeures des Israélites. Nous aussi, au milieu des ténèbres de ce monde, nous possédons la lumière de la Parole, de la présence de Dieu. Autour de nous les ténèbres s'épaississent, mais nous sommes de la lumière et du jour, reluisant comme des luminaires dans le monde. Veillons donc à ce que notre lumière brille pure!

Représentons-nous un peu ce qu'étaient ces ténèbres pour l'Egypte, ce pays si ensoleillé, où le soleil était même une des divinités dont le Pharaon portait le nom. Voilà le Pharaon arrêté, ne pouvant pas même sortir pour prier son dieu! Et la lumière était chez tous les Israélites.

Dans l'Apocalypse aussi, nous voyons que lorsque l'ange verse sa coupe sur le trône de la Bête, son royaume devient ténébreux, et les ténèbres iront s'épaississant de plus en plus, mais pour le résidu d'Israël se lèvera le Soleil de justice. Nous sommes donc, nous chrétiens, lumière dans ce monde; «nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres», s'écrie Paul comme en triomphe; ne soyons donc pas comme ceux qui dorment, mais veillons. Jouissons de nos privilèges, et pensons à ceux qui nous entourent et qui ne connaissent pas le Seigneur. Nous devons être des flambeaux, reluire comme des luminaires dans le monde, au milieu d'une génération tortue et perverse, présentant la Parole de vie. La parole de Dieu est notre lumière; est-ce elle qui règle toute notre conduite, comme cela doit être? Pussions-nous tirer profit de toutes ces leçons que la parole de Dieu nous présente.

Nous en sommes restés au moment solennel où l'Egypte, ce pays du soleil et de la lumière, avait été plongée dans des ténèbres si profondes que personne ne pouvait bouger de trois jours du lieu où il était. Les divinités égyptiennes avaient été impuissantes à dissiper ces ténèbres; le soleil même, que les Egyptiens adoraient, s'était voilé. Et dans les ténèbres morales où le monde est plongé, que peuvent la science et tous les efforts de l'homme? Mais Dieu distingue entre son peuple et ceux qui n'en sont pas. Le peuple de Dieu était dans la lumière; pour les fils d'Israël il y eut de la lumière dans leurs habitations. Une maison égyptienne pouvait se trouver à côté de celle d'un Israélite; l'une était dans les ténèbres, tandis que la lumière resplendissait dans l'autre. De nos jours, ne voyons-nous pas, côte à côte, les ténèbres et la lumière? Souvenons-nous que nous sommes dans la lumière, et veillons à ce que rien ne vienne l'obscurcir.

Les ténèbres devinrent si insupportables au Pharaon et à son peuple, qu'il appela Moïse (chapitre 10: 24): «Allez», leur dit-il, «servez l'Eternel; seulement...» toujours une restriction. L'ennemi, agissant dans le coeur du Pharaon, obscurcissant l'horizon de ses pensées, lui suggère un nouveau moyen de retenir le peuple. Nous avons déjà vu ses objections précédentes: «Servez l'Eternel dans le pays; votre divinité est comme l'une des nôtres; vous pouvez lui sacrifier au milieu de nous.»

Pas moyen; peut-on servir Dieu, sans qu'il y ait séparation d'avec le monde? Puis le Pharaon veut les contraindre à rester sur les confins du pays; mais non, il faut une séparation complète. Il ne peut y avoir d'accord entre Christ et Bélial, point de communion entre la lumière et les ténèbres. Lisons, à cet égard, 2 Corinthiens 6, qui nous instruira et nous montrera combien cette séparation doit être complète. N'ayant pas réussi dans ses plans, le Pharaon voulait forcer le peuple à laisser en otage ce qu'ils avaient de plus cher, de plus précieux. Tirons encore un enseignement pour nous-mêmes de la réponse de Moïse, et souvenons-nous que nous avons à séparer du monde, autant que possible, les nôtres, ceux qui nous sont chers. Mais le Pharaon ne s'en tient pas là, il cherche un nouveau moyen de s'opposer à Dieu. Qu'il est triste de voir cet homme, conduit par l'adversaire, voulant s'opposer à Dieu, ôter aux Israélites le moyen de Le servir, et retenir ce qui leur appartenait! Le verset 25 nous donne la réponse magnifique de Moïse. Dans sa fidélité inflexible, il ne permettra pas que quoi que ce soit de ce qu'ils ont reçu de Dieu reste en Egypte. Il veut offrir un sacrifice entier à Dieu, et empêcher que le coeur des Israélites ne retourne en Egypte, à ce qu'ils pourraient laisser. Et nous, qui sommes à Dieu, en entier, nous ne devons rien laisser au service du monde, de ce qui nous appartient. On dira: Mais nous sommes dans le monde. — Sans doute; mais nous devons nous souvenir que rien de ce que nous avons ne nous appartient, que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, mais à Celui qui nous a achetés à prix, et que tout en nous doit être au service de Dieu. Présentons donc nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. Que tout soit au Seigneur, aussi bien l'instrument par lequel l'âme se manifeste, que notre être tout entier; que rien en nous ne soit au service du monde! Les Israélites devaient s'éloigner de l'Egypte, et ne pouvaient y laisser quoi que ce soit qui appartînt à Dieu. — Pussions-nous avoir la fidélité de Moïse! Le monde nous sollicite de toute part, mais nous pouvons y échapper et nous soustraire à son influence, en étant fidèles.

(Verset 27). «Et l'Eternel endurecît le coeur du Pharaon, et il ne voulut pas les laisser aller, comme Moïse avait dit», c'est-à-dire avec tout ce qui leur appartenait, personnes, familles et biens. Rien de ce que Dieu leur avait dispensé ne devait rester en arrière; ils étaient de Canaan et non pas d'Egypte, et rien ne devait rester en Egypte. Le chrétien aussi n'est pas de ce monde, mais du ciel. Vivons donc comme étant du ciel: «Quoi que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus». Dieu endurecît le coeur du Pharaon; il y eut un endurecissement judiciaire qui s'appesantit sur celui qui avait refusé de croire. Le Pharaon avait vu la puissance de Dieu se déployer; il avait reconnu que rien en Egypte, ni enchantements, ni magiciens, ni faux dieux n'avaient pu s'y opposer; il aurait eu toute raison pour croire, mais il n'avait pas voulu. Combien d'exemples n'avons-nous pas d'hommes ne voulant pas croire, et, pour qui l'endurecissement devient un jugement! En Romains 1, les hommes auxquels la création aurait dû manifester Dieu, ou qui auraient dû le connaître par ce qui leur avait été transmis à travers les siècles, n'ont pas eu le sens moral pour garder la connaissance de Dieu; et c'est pourquoi Dieu les a livrés à un esprit réprouvé; ils n'ont pas voulu se soumettre à Dieu, et Dieu les a livrés au mal. Et si nous pensons aux derniers temps, combien c'est solennel encore! A ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, Dieu, envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge. Ce n'est pas qu'ils n'ont

pas entendu, mais qu'ils n'ont pas reçu, qu'ils n'ont fait aucun cas de l'Évangile; et alors Dieu les abandonne, et ces âmes qui n'ont rien voulu de Christ, auront Satan. Voilà ce qui attend le monde, et comment nous y associerions-nous? Le monde va à sa fin; bientôt sera révélé l'inique; ceux qui refusent de croire à la vérité croiront au mensonge, et la fin est la perdition. Quel avenir terrible pour ce monde! Nous avons ainsi bien des exemples d'hommes livrés à eux-mêmes, à l'endurcissement, pour avoir refusé de se soumettre; le Pharaon, les hommes dont parle Romains 1, les hommes dans l'avenir. Pour le Pharaon, la conséquence en fut qu'il chassa Moïse d'auprès de lui; c'était une dernière marque de son opposition, l'expression d'un cœur qui ne veut pas se soumettre à Dieu: «Va-t'en!» Cela nous rappelle ces paroles: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Combien il est sérieux de penser que ceux qui n'ont pas voulu Christ, qui n'ont pas répondu à sa voix, aujourd'hui pleine d'amour, entendront ces paroles terribles: «Allez-vous-en loin de moi, maudits!»

Les versets 28-29 nous montrent la rupture finale des relations de Moïse et du Pharaon, qui n'a rien voulu entendre des sollicitations de Dieu; et pourtant quelle patience Dieu avait eue envers lui, lui envoyant avertissement sur avertissement, retirant, à sa demande, à mainte reprise, sa main étendue en jugement. Mais la patience avait son terme avec le Pharaon, comme elle l'aura avec le monde qui s'avance au-devant du jugement. Et quelle belle figure, que celle de Moïse, se tenant là, devant le Pharaon et, selon qu'Hébreux 11 nous l'apprend, ne craignant pas la colère du roi, mais tenant ferme, comme voyant Celui qui est invisible. Ce n'est plus Moïse hésitant et agissant par l'énergie de la chair, mais Moïse, vrai serviteur de Dieu, qui dit au Pharaon: «Tu ne verras plus ma face». Là encore, le Pharaon aurait pu écouter, aurait pu croire, mais il ne l'a pas voulu.

Chapitre 11

«Et l'Éternel dit à Moïse... Lorsqu'il vous laissera aller complètement, il vous chassera tout à fait d'ici» (verset 1). Ce mot «complètement» marque que tout ce que Moïse a dit au Pharaon aura son accomplissement, qu'il faudra que le Pharaon laisse aller le peuple avec tout ce qui lui appartient, les biens, les richesses, aussi bien que les personnes. C'est en vain que l'adversaire s'opposerait; encore une plaie allait fondre sur le Pharaon et sur l'Égypte. Jusque-là, Dieu avait frappé un peu partout: les Égyptiens avaient été touchés dans leurs biens, dans leurs possessions, des fléaux extrêmement désagréables et pénibles étaient venus sur eux, mais leurs personnes avaient été épargnées. Cette fois, Celui qui tient en sa main la vie de tout homme, allait les frapper dans leurs personnes et faisait intervenir la mort, la mort flétrissant la vigueur de l'Égypte et emportant tous les premiers-nés.

(Verset 2). Nous pouvons remarquer qu'Israël n'a pas volé les Égyptiens; ils agissaient selon l'ordre de Dieu, et Dieu leur fit trouver faveur aux yeux des Égyptiens. Au fond, c'était bien une chose juste. Pendant les centaines d'années que la dure servitude d'Égypte avait pesé sur le peuple, les Israélites n'avaient rien pu amasser pour eux-mêmes, et Dieu voulait qu'ils fussent comblés de biens, qu'ils sortissent riches, que le salaire qui leur était dû leur fût donné. Nous voyons plus loin à quoi servirent toutes ces choses, et que l'argent, l'or et les

choses précieuses étaient nécessaires dans le désert pour le service de l'Eternel. Nous voyons aussi, plus loin, qu'à leur sortie, les Egyptiens les comblèrent de présents, à cause de la crainte qui était tombée sur eux, et que Dieu disposa de ces richesses injustes acquises en partie au prix du dur travail des Israélites.

Les versets 4-8 rapportent les paroles de Moïse au Pharaon. La dernière plaie devait être encore dénoncée au Pharaon, Dieu donnant un dernier avertissement à cet homme inique. Et combien il est solennel que Dieu annonce l'heure à laquelle le jugement fondrait sur l'Egypte! Il ne dit pas le jour, mais c'est l'heure pendant laquelle tout est plongé dans les ténèbres et le sommeil. Les Egyptiens devaient vivre dans une crainte perpétuelle après ces paroles de Moïse, tandis que pour les Israélites, il y avait confiance et assurance. Pour le monde, c'est quand ils diront paix et sûreté, qu'une subite destruction viendra sur eux; le Seigneur viendra contre ce monde comme un larron au milieu des ténèbres de la nuit, mais personne ne sait le jour. Nous, chrétiens, nous ignorons aussi quand le Seigneur viendra pour nous; mais quelle différence entre le monde et nous. Nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres, mais du jour; l'Etoile du matin s'est déjà levée pour nous et bientôt nous serons introduits dans la pleine lumière. L'Eglise attend le Seigneur Jésus qui va la ravir, et quel bonheur ce sera pour nous. Mais quel sort terrible attend ce monde incrédule, rempli de moqueurs, qui disent: «Où, est la promesse de sa venue? le monde ne subit aucun changement, tout est dans le même état qu'au commencement», et ils ignorent volontairement le jugement du déluge, ils oublient le jugement tombé sur Sodome et d'autres jugements encore. Il est vrai que, grâce à Dieu, quelques uns écoutent; mais pensons à notre responsabilité à l'égard de ceux qui nous entourent; faisons briller notre lumière; que notre lampe soit pleine d'huile, de l'Esprit Saint, et ne nous lassons pas.

(Verset 4). «Je sortirai au milieu de l'Egypte»; c'est la puissance de destruction s'attaquant à la vie de tous les premiers-nés, frappant l'Egypte dans toute sa vigueur, et dans ce qu'elle avait de plus précieux. Les Pharaons, au coeur insensible, avaient fait jeter les petits Israélites dans le fleuve, et maintenant le premier-né du Pharaon, ce qui lui tenait le plus à coeur, allait être frappé, et la plaie devait s'étendre sur toute l'Egypte. Quelle juste rétribution! Dieu, qui avait montré sa patience merveilleuse, allait exercer son jugement et faire son oeuvre inaccoutumée; il allait frapper et il frappa ce qui était le plus cher au coeur des Egyptiens, les premiers-nés.

Dans cette plaie, comme dans les autres, Dieu faisait la différence entre son peuple et l'Egypte; et de même, il y a une barrière entre nous et le monde. Ici, la différence entre Israël et les Egyptiens était plus marquée encore qu'auparavant. S'il y avait eu des morts parmi les Israélites, on aurait pu dire que c'était une plaie, mais ainsi on devait voir la main de Dieu; il y avait la mort du côté des Egyptiens, mais la vie du côté d'Israël. Quel contraste aussi entre le croyant et ce monde, quelle barrière entre les deux. D'un côté, la mort, non pas du corps, mais de l'âme, de l'autre, la vie, la vie éternelle. Combien on devrait y faire attention, car il n'y a que deux classes: on est sous la colère de Dieu, ou bien délivrés par Lui.

Il est dit que Moïse sortit dans une ardente colère, de voir que le Pharaon foulait aux pieds la parole de l'Eternel; c'était une sainte colère. Rien n'émeut plus le croyant que de voir l'incrédulité des hommes, les droits de Dieu méprisés, foulés aux pieds. Sans doute, il s'y mêle de la compassion envers ce monde, mais il est impossible de ne pas nous sentir indignés quand nous voyons l'incrédulité qui nous entoure; nous devons avoir à coeur les droits de Dieu, et les voir méprisés ne peut nous laisser insensibles.

Israël devait attendre la délivrance de l'Eternel. Il n'y avait pas de différence entre les Egyptiens et les Israélites, si l'on regarde à leur état, tous étaient pécheurs. Mais Dieu faisait la différence. Il n'aurait pas pu les épargner s'il n'avait trouvé une rançon.

Pour nous, il n'y a pas de différence quant à notre état entre nous et le monde, mais le sang de Christ est sur nous, nous avons été délivrés de la puissance de l'ennemi et sortis de l'état de mort dans lequel nous gissions. Demandons qu'il y ait encore un grand nombre d'âmes amenées à la connaissance du Sauveur; que Dieu agisse par le moyen de ses messagers, avant qu'arrive le grand jour de sa venue, où il sera trop tard pour le recevoir. Mais nous, nous attendons la délivrance, la rédemption de notre corps, le retour du Seigneur Jésus Christ.

Chapitre 12

On peut dire que ce chapitre ouvre une nouvelle section dans le livre qui nous occupe; il parle d'une nouvelle action, d'une nouvelle intervention de la part de l'Eternel. Les versets 1-29 et 43-51 nous présentent tout ce qui se rapporte à la Pâque, à ses statuts, à la manière dont elle devait se célébrer en Egypte et dans la suite. Mais avant d'entamer ce beau chapitre, revenons un peu au 11^e.

C'est l'Eternel qui dit aux Israélites de demander des objets d'or et d'argent à leurs voisins, et c'est Dieu qui leur fit trouver faveur aux yeux des Egyptiens, de sorte qu'ils recevaient ces objets comme dons volontaires; ce n'était pas qu'ils les extorquaient. Il nous est dit aussi que l'homme Moïse était très grand aux yeux des serviteurs du Pharaon et aux yeux du peuple. Toutes ces merveilles, qu'il avait accomplies à la parole de Dieu aux yeux de tous, avaient élevé très haut l'homme Moïse. Mais il est frappant que, quoiqu'ils reconnussent la puissance de Dieu, les Egyptiens ne s'y soumettaient pas. Unis à leur roi, d'accord avec lui, ils retinrent le peuple. Ils admiraient Moïse et la puissance qu'il déployait, mais ils ne se soumettaient pas au Dieu de Moïse. De nos jours, nous voyons souvent la même chose. Si quelque éminent serviteur de Dieu est envoyé par Lui, combien le reconnaîtront comme tel, sans prêter aucune attention aux appels que Dieu leur adresse par son moyen. Comme nous l'avons déjà vu, les versets 4-8 du chapitre 11 nous rapportent ce que Moïse dit au Pharaon avant de sortir d'auprès de lui; ils se rattachent donc au verset 28 du chapitre 10. Quand Moïse dénonce ainsi au Pharaon ce dernier et terrible jugement qui va frapper les Egyptiens et qui leur sera bien plus sensible que la perte de tous leurs biens, il a soin d'ajouter qu'Israël serait entièrement épargné, pas un chien ne remuera sa langue, «afin que vous sachiez que l'Eternel distingue entre les Egyptiens et Israël». Il y a une distinction profonde entre les deux peuples. Ce n'est pas que les Israélites fussent meilleurs que les Egyptiens; s'il s'agit de la justice et de l'exercice

de la justice de Dieu, tous sont au même rang, et si Dieu n'eût pourvu, dans sa sagesse et sa puissance infinies, à ce qui était nécessaire, il n'y aurait point eu de différence. Tous sont pécheurs. Romains 3 pose le même principe: «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu». Quant aux mérites, il n'y a pas de différence entre le monde et le peuple de Dieu. C'est la grâce qui met de la différence entre les deux, et la grâce est offerte à tous. Les Egyptiens auraient pu être épargnés s'ils avaient écouté, mais Dieu connaît son peuple et a des desseins d'amour à son égard. Nous le répétons, quant à l'état naturel, il n'y a pas de différence, mais sa grâce met de la différence et non pas les oeuvres.

Le chapitre 12 renferme des enseignements très divers, importants et précieux. Les deux premiers versets déjà sont très frappants: «Ce mois-ci sera pour vous le commencement des mois». Pour Dieu, tout ce qui s'était passé avant ce moment, était comme nul et non avenue; cette longue série d'années qui s'étaient écoulées était maintenant mise de côté; l'esclavage avait pris fin, le peuple d'Israël était délivré pour entrer dans une vie toute nouvelle. N'est-ce pas le cas aussi pour tous ceux qui ont été rachetés par Christ? Et n'y a-t-il pas deux manières de compter notre naissance? D'abord celle qui nous fait entrer dans cette vie de péché, cette vie périssable, puis cette nouvelle naissance qui nous introduit dans cette vie qui n'a pas de fin, commencée ici-bas et continuée dans la gloire. Comme pour Israël, ce qui précède est aux yeux de Dieu comme nul et non avenue. Il faut un commencement nouveau, et combien il est précieux d'entrer dans cette vie où Dieu lui-même illumine notre sentier. Puissions-nous tous avoir eu ce commencement nouveau, avoir enregistré cette nouvelle date; car ceux qui sont en Christ sont une nouvelle création. Nous avons vécu plus ou moins longtemps de la vie de ce monde, alors que nous étions asservis à Satan, mais tout ce laps de temps n'a pas de valeur devant Dieu, et nous ne commençons à vivre vraiment, à vivre de cette vie nouvelle, que quand nous reconnaissons Christ comme notre Sauveur. Combien il est humiliant de penser que jusque-là tout est en blanc dans notre carrière, un temps perdu; mais quelle grâce que, pour beaucoup d'entre nous, il y ait eu un commencement de vie nouvelle, une date à enregistrer, comme entrée dans cette vie éternelle.

Les Israélites, donc, étaient coupables comme les Egyptiens, et s'ils avaient été livrés à eux-mêmes, à leurs forces, à leurs ressources, ils n'auraient jamais trouvé un moyen d'échapper à l'épée du destructeur. Mais il faut que le caractère moral de Dieu soit manifesté. Sa justice et sa sainteté doivent être mises en évidence. Dieu ne peut supporter le péché, ses yeux sont trop purs pour voir le mal, et sa justice doit frapper. Mais il y a autre chose en Dieu: Dieu est amour. Sa pauvre créature était coupable devant Lui, mais son amour est intervenu, et ce problème de savoir comment concilier sa justice, sa sainteté, avec le salut du pécheur, Dieu l'a résolu. Nous trouvons exposé dans ce chapitre 12, le moyen dont Dieu se sert pour sauver le coupable; ce qui nous y est rapporté, tout en présentant les faits tels qu'ils se sont passés, est le type de quelque chose de bien plus grand, d'une délivrance bien plus merveilleuse encore. Le chrétien est heureux de savoir qu'il a affaire à un Dieu juste et saint, parce qu'il connaît en même temps qu'il est un Dieu d'amour.

(versets 3-6). Nous savons tous que cet agneau, dont le sang devait être répandu, préfigure Celui qui est appelé l'Agneau de Dieu, sans défaut et sans tache. L'agneau devait être gardé du dixième au quatorzième jour. De même, Christ, notre Pâque, avait été pré-ordonné, préconnu dès avant la fondation du monde. Ce n'est pas au moment de la chute de l'homme, que Dieu a trouvé le moyen de le sauver. Non, ce n'était que plus tard qu'il devait être manifesté, mais comme Pierre nous le dit, dès avant la fondation du monde, Christ était l'Agneau préconnu. Tout était connu de Dieu à l'avance; tout était dans les conseils de Dieu dès avant la fondation du monde, et voilà pourquoi le type devait attendre au quatorzième jour avant d'être égorgé. Ces quatre jours nous préfigurent tout ce temps si long qui s'est écoulé depuis la fondation du monde jusqu'au moment où Christ a donné sa vie pour notre salut. «Nous avons été rachetés par le sang précieux de Christ, comme d'un Agneau sans défaut et sans tache». Dieu avait pourvu d'avance à tout, et quand le temps est venu, Jésus s'est présenté, Lui, l'Agneau sans défaut et sans tache. Comme cela nous parle de la vie de Jésus dans ce monde: quelle perfection dans sa vie, dans tous les mouvements de son cœur et de son âme! Il était l'homme obéissant: «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté». Il n'avait pas d'autre volonté que celle de son Père. Pas un mouvement de son cœur, pas une pensée de son âme qui ne fût l'expression de la volonté de son Père. Et cette volonté se montrait dans cet amour merveilleux qui éclatait à chacun de ses pas et qui cherchait le pauvre pécheur. Il manifestait cet amour parfait dont la source se trouvait dans l'accomplissement de la volonté de son Père. Quelle perfection dans cet Agneau sans défaut et sans tache! Il était venu pour accomplir cette grande oeuvre, d'ôter le péché du monde. Ce péché, qui souillait le monde, un seul pouvait l'ôter, et il a tout accompli. Il fallait pour cela être plus qu'un homme, il fallait être plus qu'un ange, il fallait être Dieu pour pouvoir devenir l'Agneau de Dieu.

Considérons un moment Jean 1: «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu»; nous voyons là l'éternité de la Parole, son existence personnelle et sa divinité; et cette Parole devint chair. Plus loin, Jean, le précurseur du Seigneur Jésus, le voyant, s'écrie: «Voilà l'Agneau de Dieu!» C'était la Parole incarnée, le Fils de Dieu, venu pour être l'Agneau de Dieu et accomplir d'un bout à l'autre la volonté du Père. D'une part, il était pré-ordonné, préconnu de Dieu; de l'autre, au temps voulu, nous le voyons paraître sur la scène de ce monde comme l'Agneau sans défaut et sans tache. Pour pouvoir être offert à Dieu, il fallait bien qu'il fût sans tache, et par l'Esprit éternel, il s'est offert lui-même à Dieu sans tache, comme nous le dit Hébreux 9: 14. En sa personne se trouvait tout ce qu'il fallait pour plaire à Dieu. Arrêtons nos regards sur cette personne bénie, sur cette perfection. Il a été l'holocauste, la victime offerte tout entière à Dieu et parfaite en tout et partout.

Nous trouvons plus loin la manière dont la Pâque devait être sacrifiée. Toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux soirs. Il était bien question que chaque maison eût son agneau, et il y avait donc plusieurs agneaux. Mais quand Israël est considéré comme congrégation, tous les agneaux sont considérés comme un. Cela ne nous parle-t-il pas de l'unité de tous ceux qui appartiennent à Dieu?

Il y a un seul corps et un seul Esprit, une seule espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême (Ephésiens 4: 4, 5). Il y a un seul Agneau pour tous, le Seigneur Jésus Christ. «Toute la congrégation» est donc une expression qui renferme tous les Israélites en un tout, et tous les agneaux sont considérés comme n'en étant qu'un. Il devait être égorgé entre les deux soirs, c'est-à-dire entre trois et six heures du soir. Si nous nous reportons au Nouveau Testament, le Seigneur Jésus Christ expira entre les deux soirs. De midi à trois heures, il portait sur la croix le fardeau de tous nos péchés, et c'est au bout de ces trois heures de ténèbres que, remettant son esprit entre les mains de son Père, il expira. C'était donc bien entre les deux soirs.

Une fois la victime immolée dans chaque maison, que fallait-il faire? Le sang, symbole de la vie donnée, devait être mis sur les poteaux et sur le linteau de la porte; il devait être bien en vue, et alors il ne s'agissait pas de rester en dehors. L'Israélite qui serait resté en dehors de la porte serait tombé sous le coup de l'ange destructeur. Tous étaient pécheurs, mais Dieu avait fourni un substitut, le sang était sur les poteaux et le linteau, le substitut était bien mort, et Israël était à l'abri s'il restait à l'intérieur. Le type est bien frappant pour nous, et nous y reviendrons plus tard, Dieu voulant, car il est de toute importance d'être bien au clair sur ce sujet. Il importe de savoir que le sang a été répandu et que notre sécurité ne repose pas sur des sentiments ou sur notre appréciation, mais bien sur ce que Dieu a été satisfait, sur ce que Dieu voit le sang. Il est bon, certainement, d'avoir des sentiments fervents, mais ce ne sont pas nos sentiments qui nous sauvent et qui affermissent notre foi.

Il ne suffit pas non plus, pour jouir de la paix, de savoir que le sang de Christ a été versé, mais il faut nous souvenir que Dieu le voit, que Dieu le sait, qu'il a été pleinement satisfait, et voilà ce qui donne de l'assurance à nos coeurs. Si nos yeux se portent sur l'acceptation que Dieu a faite de ce sang, alors nous jouirons de la paix, nous aurons une assurance entière.

Rappelons que l'agneau sans défaut et sans tache représente l'Agneau de Dieu prédestiné, par le sang précieux duquel nous avons été rachetés. Le sang versé est le signe d'une vie donnée; là, c'était la vie d'un agneau livré comme substitut des Israélites. Il y avait plusieurs agneaux, comme il y avait plusieurs maisons; cependant, les Israélites étaient représentés comme une congrégation; il est parlé des agneaux comme d'un seul agneau; il fallait que dans le type aussi, on pût retrouver l'idée d'unité, de l'union des enfants de Dieu, et du seul sacrifice de l'Agneau de Dieu. Le sang devait être placé sur les poteaux et sur le linteau de la porte. C'était le signe qu'une vie avait été donnée à la place de celle des Israélites. Leur vie aurait dû être livrée, puisque le jugement s'exerçait et qu'eux étaient pécheurs tout aussi bien que les Egyptiens. Il n'y avait quant à leur condition de pécheurs, point de différence entre les deux peuples; de même qu'actuellement, quant à notre état, il n'y a pas de différence entre le monde et nous. Mais le sang versé est pour ceux qui croient, ce sont ceux-là qui sont mis au bénéfice de l'oeuvre de Christ. Dans la maison, les Israélites étaient abrités par le sang; le destructeur ne pouvait pas entrer là où se trouvait le sang de la part de l'Eternel. La justice de Dieu devait bien avoir son cours, son jugement devait bien s'exercer, mais ils n'avaient plus rien à faire là où se trouvait le sang versé. Et pour nous, plus de jugement non plus! Jésus a

donné sa vie, son sang a été versé, et pour tous ceux qui sont à l'abri de son sang versé, il n'est plus de jugement; le jugement est passé, puisque Lui l'a subi à notre place.

Le sang était en dehors des maisons; les Israélites ne le voyaient pas, mais Dieu le voyait, et Dieu avait dit: «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous». Pour les Israélites, il suffisait de savoir que le sang était là, mais il n'était pas besoin qu'ils le vissent ou le sentissent. Ceci nous fait entrevoir une grande vérité. Il n'est pas besoin pour nous que nous sentions ou que nous voyions, mais il suffit que nous croyions à la parole de Dieu. Sa parole est là et il est fidèle. Le repos pour nous, c'est de savoir que Dieu sait, qu'il voit, qu'il a dit. Souvent nous voudrions voir ou sentir, et voilà pourquoi nous jouissons si peu d'une paix stable. Mais nos sentiments, pas plus que nos oeuvres, ne peuvent satisfaire Dieu, et ce n'est pas en ces choses que nous pouvons trouver notre assurance. Mais nos coeurs peuvent se reposer sur ce qu'il a dit que Lui est satisfait, et puissent-ils le faire toujours plus. Les Israélites n'avaient donc rien à craindre, puisque la parole de Dieu était là. Ils n'avaient rien à faire pour leur salut, mais oui bien pour en jouir. Ils devaient manger l'agneau, s'approprier ce sacrifice, s'en nourrir. La première chose pour nous est de savoir que Dieu a été pleinement satisfait, que notre paix a été faite. «Ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu» (Romains 5). Ensuite, nous devons nous nourrir de Christ, de Celui qui s'est livré pour nous, nous manifestant tout l'amour de Dieu; nous devons nous nourrir de Lui, de tout ce qu'il est.

Les versets 8 et suivants nous montrent la manière dont l'agneau devait être mangé. Pourquoi rôti au feu? C'est qu'il était la figure de Christ, et que le feu est le signe du jugement. En pensant à Christ, l'Agneau de Dieu immolé, en nous nourrissant de Lui, en goûtant sa paix et son amour, nous devons nous souvenir qu'il a passé tout entier par le feu du jugement. Tout ce qui était en Christ a été passé au feu. Rien dans son esprit, dans sa marche, ou dans les sentiments ou les pensées de son coeur, qui n'ait été éprouvé. Le feu de l'épreuve et du jugement a passé sur tout, quand il fut offert en holocauste pour le péché. Ensuite nous devons nous nourrir de Lui dans la perfection de son être, de sa vie. Qu'il est nécessaire que sa pensée soit plus présente à nos coeurs, et combien nous avons besoin de découvrir sa perfection dans sa vie et dans son sacrifice qui nous prouvent son amour!

Des choses accessoires étaient jointes à la manière dont il fallait manger la pâque et elles ont leur importance aussi, tout en laissant la première place à l'agneau. Il fallait des pains sans levain. Nous savons que le levain représente toujours un principe mauvais de corruption. Il est souvent parlé du levain dans les Ecritures et toujours dans le même sens. «Soyez en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens», contre la propre justice et la mondanité. «Un peu de levain fait lever toute la pâte», etc. Pour célébrer la pâque, il ne fallait aucun levain. Pas une miette de levain ne devait être tolérée dans la maison des Israélites; il ne devait s'en rencontrer ni sous leurs yeux, ni sous ceux de Dieu. N'est-ce pas ainsi que Dieu doit voir nos maisons, notre intérieur? «Notre pâque, Christ, a été sacrifiée, et nous avons à célébrer la fête avec des pains sans levain de sincérité et de vérité». Pendant sept jours, les Israélites devaient manger des pains sans levain. Nous savons que ce nombre de sept jours représente un cycle complet. En sept jours, Dieu créa les cieux et la terre, et dès lors sept jours désignent

une période complète. Pour nous, le cycle complet de notre vie sur la terre doit être pour Celui à qui nous appartenons; et pour toute âme qui se nourrit de Christ, tout levain doit être écarté; nous devons marcher pendant le cycle complet de notre vie dans la sincérité et la vérité. N'abaissions pas ce niveau. Nous devons avoir horreur de tout ce qui est mauvais aux yeux de Dieu. Débarrassés de tout levain, nous devons nous nourrir de Christ. Il ne peut en être autrement; pourrions-nous jouir de Lui avec du levain? Nous avons à demeurer dans la communion bénie avec Dieu, nous ne pouvons donc avoir du levain. Nous avons été mis à part pour Christ, et nous devons vivre pour Lui.

Il fallait aussi des herbes amères. Qu'est-ce que cette amertume avec laquelle nous devons manger ce qui pourtant est précieux au-dessus de tout? C'est une chose à laquelle peut-être nous ne prêtons pas suffisamment attention, c'est la repentance. Nous jouissons de l'Agneau immolé, mais nous souvenons-nous toujours pourquoi sa mort fut nécessaire, pourquoi il a tant souffert? C'est à cause de nos péchés; nos péchés ont cloué Christ sur la croix et lui ont fait pousser ce cri: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» et nous ne le sentirions pas profondément! Nous devons, en communion avec Christ, sentir ce qu'est le péché et juger le mal, haïr nos péchés qui sont cause que Jésus a été cloué sur la croix. Cette pensée est bien humiliante pour nous, et nous devons en sentir l'amertume, manger ces herbes amères de la repentance.

Ce qui restait de l'agneau devait être brûlé au feu. Les Israélites devaient manger l'agneau en communion entre eux et avec l'Eternel, mais la fête une fois terminée, rien ne devait rester.

Considérons encore l'attitude qui convenait à ceux qui mangeaient la pâque en Egypte. Ils étaient à l'abri du sang et dans une paix parfaite, ils pouvaient se nourrir de l'agneau, le mangeant avec des herbes amères qui leur rappelaient aussi leur dur esclavage; ils le faisaient en communion les uns avec les autres et avec l'Eternel, mais ils étaient encore en Egypte, n'ayant pas encore traversé la mer Rouge, ni atteint le pays de Canaan.

(Verset 11). «Vous le mangerez ainsi: vos reins ceints, vos sandales à vos pieds, et votre bâton en votre main, et vous le mangerez à la hâte». Comme des voyageurs qui ne veulent se laisser embarrasser par rien, ils devaient ceindre leurs reins, avoir les sandales pour faciliter leur marche au milieu de la poussière du désert, le bâton du pèlerin devait être leur appui, et ils devaient se hâter de manger, car ils ne savaient pas le moment du départ. Quelle image de notre attitude! Il nous est recommandé d'avoir nos reins ceints, car les robes flottantes ne conviennent pas à des voyageurs: «Ayant vos reins ceints de la vérité» (Ephésiens 6: 14). «Ayant ceint les reins de votre entendement» (1 Pierre 1: 13). Nos pensées doivent être rassemblées comme en un faisceau autour de nous, nous ne devons pas les laisser vagabonder et errer çà et là; si nos reins ne sont pas ceints, si nous laissons flotter nos pensées, elles seront attirées par mille et mille choses que le monde nous présente, et comment alors serions-nous prêts pour le moment où Jésus reviendra? Lui-même a dit à ses disciples et à nous: «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne...» Nous devons l'attendre et être prêts pour son service. Il nous faut aussi être chaussés. «Ayant chaussé vos pieds de la

préparation de l'Evangile de paix». Rien ne doit entraver notre marche au désert; nous devons apporter la paix avec nous, et ne pas nous enfoncer dans les sables et la poussière du désert. Et quant au bâton, où est notre secours, notre sentier, notre appui en tout temps et toujours, si ce n'est la grâce excellente de Dieu. Mais si notre confiance chancelle, nos pieds chancelleront aussi et notre marche ne sera pas assurée. Lui-même a dit: «Je ne te laisserai pas»; ayons confiance en Lui, et nous marcherons d'un pas ferme. Ne laissons pas alanguir nos âmes par les choses qui nous entourent. Nous avons à nous hâter au-devant de Celui qui vient, à ne pas nous attarder, car nous n'avons pas de temps à perdre dans ce monde.

(Verset 12). C'était la pâque de l'Eternel, le passage de l'Eternel au travers de l'Egypte pour frapper ceux qui ne Lui appartenaient pas et pour épargner ceux qui étaient à Lui. Nous avons été tournés du monde à Dieu pour servir le Dieu vivant et vrai. Il y a la repentance et le salut. Nous avons été convertis, sauvés, délivrés, mis en paix, mais c'est pour servir Dieu, et non pas pour rester, pour ainsi dire, les bras croisés; nous devons être ses témoins, le servir. Dans le culte, que nous Lui rendons, sans doute, nous reconnaissons ses droits, mais cela ne suffit pas, il faut le servir chaque jour, présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu. Quand vous étiez dans vos péchés, vous ne pouviez le servir, mais maintenant que vous êtes à Lui, vous n'avez pas le droit de prendre un instant de votre vie pour vous-mêmes, pour votre jouissance, pour vos intérêts propres. Il nous a rachetés et a purifié pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes oeuvres; il nous a délivrés pour que nous le servions et que nous attendions des cieux son Fils, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient. Quant au monde, l'épée du jugement est suspendue sur lui; tout se prépare pour l'heure du jugement; il suffit, pour le voir, d'examiner les événements qui se passent autour de nous. Parmi ces choses terribles qui se préparent, bientôt se montreront l'homme de péché et le débordement de l'iniquité. Nous ne verrons pas toutes ces choses, nous serons à l'abri, tranquilles. Le Seigneur lui-même a dit à ceux qui n'ont pas renié son nom: «Je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir». De même, les Israélites étaient en paix, ils allaient partir pour Canaan, et en cela nous pouvons voir encore que, quand nous serons loin, un résidu sera gardé, comme Noé le fut en son temps, au milieu du jugement qui s'exerçait. Les Israélites étaient gardés pendant que le destructeur, passant en Egypte, frappait tous les premiers-nés, l'élite pour ainsi dire de la nation. Les Egyptiens étaient frappés parce qu'ils n'avaient pas cru, parce qu'ils n'avaient pas voulu reconnaître la main de Dieu. De même, c'est à ceux qui n'ont pas cru que Dieu envoie une énergie d'erreur pour croire au mensonge. Mais pour nous, quelle grâce de pouvoir nous souvenir de l'Agneau immolé; notre Pâque a été sacrifiée, et de dimanche en dimanche nous pouvons nous rappeler notre délivrance et comment nous sommes mis à l'abri du jugement. Mais combien refusent la grâce! «Vous ne voulez pas venir à moi pour être sauvés», a dit Jésus. Tous sont appelés, conviés au salut et à la vie, et si une distinction existe, c'est parce que tous ne veulent pas venir.

(Verset 13). «Je suis l'Eternel». Il fallait reconnaître l'Eternel, la main de Dieu. Pour l'Egypte, toute cette idolâtrie, tous ces dieux, n'étaient d'aucun secours, tous étaient jetés à bas. Le jugement avait été annoncé, les Egyptiens en savaient même l'heure, mais non pas le

jour. Ils pouvaient se dire: «Voilà bien des jours que ce Moïse nous prédit le mal, et tout reste dans le même état». Les Israélites savaient bien le jour, mais non pas les Egyptiens. Et pour le monde incrédule, c'est quand ils diront paix et sûreté qu'une subite destruction tombera sur eux.

(Versets 24-51). Nous avons vu précédemment que l'Eternel avait donné aux Israélites l'assurance que le destructeur n'entrerait pas dans leurs maisons — une figure pour nous, qui sommes aussi mis à l'abri du jugement — et Israël pouvait compter sur la parole de l'Eternel.

La première chose qui apparaît dans cette portion de l'Ecriture, c'est l'établissement de la pâque comme un statut qui devait être gardé à toujours. Il devait y avoir un mémorial de cette nuit où l'Eternel avait épargné Israël en frappant les Egyptiens; le mémorial qui rappelait que le sang, placé sur les poteaux et le linteau des portes, avait arrêté le destructeur, devait être conservé dans toute famille des Israélites, jusqu'à la fin. Nous en comprenons l'application pour nous. Christ, notre Pâque, a été immolé, l'Agneau de Dieu a été sacrifié; nous, chrétiens, nous sommes à l'abri de ce sang versé pour nous; nous n'avons plus de jugement à craindre, car nous avons été rachetés par le sang de l'Agneau sans défaut et sans tache. Notre délivrance est d'autant plus grande que celle des Israélites, que le ciel est plus élevé que la terre. Pour eux, c'était une délivrance temporelle et terrestre, nos bénédictions sont éternelles et spirituelles. Eux devaient garder le mémorial de cette nuit où ils avaient été délivrés, et pour nous aussi, Christ a institué un mémorial de ses souffrances et de sa mort. Quelle chose précieuse c'est, pour des enfants de Dieu, de pouvoir se joindre à d'autres enfants de Dieu, pour célébrer ce mémorial et se souvenir de sa mort qui nous a délivrés. Rappelons-nous que ce n'est pas la table de l'homme, mais celle du Seigneur; tout chrétien y a sa place, et c'est une perte pour tout enfant de Dieu qui néglige ce privilège. Pour les Israélites, ne pas célébrer la pâque était une perte, et celui d'entre eux qui négligeait de le faire, devait être retranché. C'est dans la nuit même où le Seigneur a été livré qu'il a institué ce mémorial que nous célébrons le jour de sa résurrection; tout comme les Israélites célébraient la nuit où ils avaient été délivrés de l'Egypte et de sa dure servitude, nous nous souvenons des souffrances du Seigneur et de sa mort, et nous célébrons cette nuit jusqu'à ce qu'il vienne, nous célébrons ce qu'il a fait pour notre entière délivrance, et, comme c'était le cas pour les Israélites, si nos enfants nous le demandent, il faut que nous soyons prêts à leur expliquer ce que signifie cette fête, et comment nous avons été délivrés par le sang précieux de l'Agneau de Dieu. Nous devons participer à cette fête avec une intelligence spirituelle de ce qu'elle est, et nous souvenir que c'est une chose précieuse aux yeux du Seigneur, si précieuse qu'il ne Lui a pas suffi d'en parler aux apôtres qui l'entouraient alors qu'il était dans ce monde, mais qu'il l'a encore répété du ciel à l'apôtre Paul. Prenons donc part à ce repas avec reconnaissance envers Celui qui nous a sauvés et qui apprécie cet acte, car son coeur désire que nous nous souvenions de Lui, de Lui qui nous a délivrés.

En suivant l'ordre des choses, nous voyons que quand Dieu a institué, le mémorial de la pâque, il prévoyait qu'une fois délivrés, les Israélites le célébreraient dans le pays; mais arrêtons-nous un peu au verset 29: «Il arriva, au milieu de la nuit»; la nuit n'était pas écoulée,

l'Egypte entière reposait en sécurité quand l'Eternel frappa. Il y a deux sécurités, la sécurité divine, donnée par Dieu, par sa Parole, et la sécurité terrible de ceux qui dorment dans leurs péchés. Moïse avait averti les Egyptiens, mais ne leur avait pas dit le jour, et l'Egypte incrédule reposait en assurance. Peut-être faisaient-ils de beaux raisonnements: Comment! les premiers-nés seraient frappés et personne autre! Bien du temps s'est écoulé depuis la menace de Moïse, rien n'est arrivé, nous pouvons donc être tranquilles! Quelle image de ce monde qui nie le jugement, et vit dans une paix et une sécurité imaginaires, quand il n'y a pas d'autre paix que celle qui se trouve en Jésus. Le monde est sous la colère, le Seigneur va venir, et alors plus rien ne retiendra le cours de cette colère, et c'est quand ils diront paix et sûreté qu'une subite destruction tombera sur eux. L'Egypte en est un exemple bien frappant. Mais Dieu ne laisse pas sans avertissement ceux qu'il va frapper. Au temps du déluge, c'est pendant cent vingt ans que Noé, construisant l'arche, parlait du jugement qui allait fondre sur le monde. Sans doute, on se moquait de lui; quoi qu'il en soit, on ne prêta pas attention à ses avertissements, et le déluge les surprit subitement. Dans Sodome et Gomorrhe, Lot averti, fit en vain entendre sa voix: ils se couchèrent en sécurité, et, au matin, la destruction fondit sur eux. De même l'Egypte dormait en sécurité, quand l'ange destructeur, allant de maison en maison, frappa tous les premiers-nés, l'élite de la nation, ce qui tenait le plus au coeur des pères et des mères. On peut se demander pourquoi les bêtes aussi furent frappées; qu'on se souvienne que les Egyptiens avaient plusieurs bêtes parmi leurs dieux; Dieu voulait montrer tout le néant de ces dieux égyptiens. — Pas moyen de dire ici qu'il s'agissait d'une épidémie, car dans ce cas, la mort n'aurait pas fait de distinction, mais aurait atteint les uns comme les autres. Ici, ce ne sont que les premiers-nés. Dieu montre qu'il agit lui-même, qu'il frappe lui-même, qu'il choisit. Quel deuil, quels cris, quelles larmes, dans cette Egypte où l'on avait dit paix et sûreté! Peut-être avait-on vu des Israélites mettre le sang sur leurs portes, et s'était-on moqué d'eux; le soir, la moquerie, au matin, les cris, le deuil. Aujourd'hui, les enfants de Dieu sont ignorés, méprisés; s'ils confessent leur foi, on se moque d'eux. Mais le Seigneur va les prendre auprès de Lui, puis le jugement fondra sur ce monde. Quelle perspective terrible! Mais le coeur du chrétien est dans une sécurité parfaite, au moins cela devrait être, car c'est bien une question qu'il faut se poser: Mon coeur est-il tranquille? est-ce que je sais qu'il y a sécurité pour moi? Si je suis sauvé, ma sécurité vient, non pas de ce qui est dans ce monde, mais de ce que Dieu a dit. La mort donc était entrée dans toute maison égyptienne, et les dieux mêmes avaient été frappés. La mort avait pénétré partout, dans les prisons, dans les chaumières, dans le palais du Pharaon, tellement que le Pharaon fut obligé de laisser aller le peuple. Il est remarquable de voir comme il entre dans tout ce que Moïse avait dit: «Allez-vous-en, servez l'Eternel, comme vous l'avez dit; prenez votre menu et votre gros bétail, comme vous l'avez dit, et allez-vous-en, et bénissez-moi aussi». Il est vrai qu'il y était contraint. Chacun disait: la mort va nous frapper, il n'y a de repos pour nous qu'en laissant partir le peuple. — Les incrédules de même, vont être frappés. Que ceux qui ne sont pas en sûreté courent se mettre à l'abri du sang de Christ, et que ceux qui ont à coeur le salut des pécheurs, tâchent, par la prière, par la parole, d'en amener à Christ.

Le départ des Israélites se fit à la hâte. Ils étaient prêts, puisque Dieu leur avait dit de l'être, ils avaient le bâton en main, les sandales aux pieds, ils étaient ceints. Peut-être leur repas resta-t-il inachevé. Quoiqu'il en soit, les Egyptiens les chassèrent selon la parole de l'Eternel. Ses promesses devaient s'accomplir envers eux, et elles s'accompliront envers nous. Et ses menaces s'accompliront aussi! Dieu inclina le coeur des Egyptiens, qui, de leur plein gré, donnèrent de leurs richesses aux Israélites, les objets que ceux-ci leur demandaient. Sous le joug écrasant de l'Egypte, les Israélites avaient été réduits à la pauvreté, le fruit de leur travail avait été pour leurs oppresseurs; maintenant, ils en recueillaient quelque chose. Aujourd'hui, les Juifs sont dans l'opprobre, et, dans la suite, ils souffriront plus encore; le résidu, rentré dans son pays, souffrira; mais le temps viendra où ce pauvre résidu sera délivré et où les richesses des nations abonderont à Jérusalem. Nous avons ainsi de ces aperçus qui nous montrent l'avenir, et nous ne devons pas négliger d'y prêter attention. Dieu avait pourvu à ce qu'il fallait pour le tabernacle que son peuple devait Lui dresser dans le désert, mais ils y allaient sans provisions. Ils n'avaient besoin de rien; Dieu les conduisait et pourvoyait à leurs besoins; il leur envoyait des provisions du ciel; ils étaient partis sous la garde de l'Eternel. Cela n'a-t-il pas une voix pour nous? Nous sommes en voyage, nous avons saisi le bâton du pèlerin, quand nous avons été convertis, nous avons nos sandales à nos pieds, et pourrions-nous croire que Dieu nous laissera pendant la traversée? Non, il pourvoira à tout. Nous sommes enclins à dire: que mangerons-nous et que boirons-nous? Mais il pourvoit à tout. Sans doute, il faut travailler, mais le Seigneur bénit le travail; puis il y a d'autres provisions que celles pour la vie terrestre, des provisions que nous ne pouvons faire nous-mêmes, des provisions célestes (Psaumes 63). A celui qui a besoin, il donne abondance de provisions. Il veille à ce que nous puissions être nourris, fortifiés, réjouis, encouragés jusqu'au bout.

(Verset 37). Les Israélites partirent de Ramsès, dans le pays de Goshen, sur les limites N.-E. de l'Egypte; il ne fallait donc pas un long voyage pour sortir du pays. La ville de Ramsès aussi, devait leur rappeler leur dure servitude, car ils l'avaient élevée sous les coups de fouet de leurs exacteurs. Maintenant, la délivrance était venue pour eux. Nous sommes aussi en route pour nous rendre à la cité céleste. Nous avons quitté le monde par l'Esprit, par la foi; notre coeur n'est pas là.

Quand le peuple partit, un grand amas de gens partirent avec eux, et ce fut un lourd fardeau pour eux, comme le livre des Nombres nous le montre. Nous ne nous arrêterons pas à cela, mais nous remarquerons que l'habitation des enfants d'Israël en Egypte fut de 430 ans. Dieu avait mis un terme, avait compté les années. Il est précieux de penser que Dieu compte les jours des épreuves. L'église de Smyrne devait avoir une persécution de dix jours, ni plus ni moins, le temps nécessaire pour que l'épreuve produisît son fruit. Pour nous aussi, Dieu a compté les heures, les minutes de l'épreuve, et nous devons avoir cette confiance, quand nous passons par l'épreuve, que Dieu y a assigné un terme. Remarquons comme, dans Apocalypse 12, Dieu parle pour le résidu d'Israël d'une tribulation de 1260 jours; ailleurs, où il est question de la même époque, mais au point de vue du monde, le temps est compté en années et en mois, 3 1/2 ans, 42 mois; mais pour le résidu, Dieu compte les jours. Les Israélites séjournèrent

430 ans en Egypte; nous voyons, dans le chapitre 15 de la Genèse, que Dieu dit à Abraham que sa postérité serait opprimée en Egypte pendant 400 ans. Mais Dieu avait fait des promesses, et il ne les oublie pas. Pour nous, ses promesses sont oui et amen, positives, soit quant à notre pèlerinage, soit quant à notre entrée au ciel, ses promesses s'accompliront.

Le peuple est appelé «les armées de l'Eternel»; quelles armées étaient-ce? une troupe avec femmes et enfants, sans armes. Mais l'Eternel est leur chef, et qui sera contre eux? Ils appartiennent à l'Eternel, ils sont son peuple, et qu'on ne s'avise pas de faire quoi que ce soit contre eux. Qu'il est précieux pour nous de savoir que nous appartenons au Seigneur. C'est dans le temps de la persécution, au commencement, alors que tous les chrétiens étaient dispersés, que Saul ravageait l'Assemblée, faisant mettre en prison ceux qu'il pouvait, que le peuple de Dieu semblait le plus vil de la terre, c'est alors que le Seigneur, arrêtant Saul, lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» Ce pauvre peuple persécuté, c'était lui-même; les chrétiens sont tellement unis à Christ dans la gloire, que si un est renié, méprisé, Christ l'est. Nous sommes aussi bien sous les yeux du Seigneur, qu'Israël l'était sous ceux de l'Eternel. Pour eux, le jour de la pâque devait être le plus grand jour de la fête, comme pour nous aussi, le jour le plus précieux est celui où nous nous souvenons du Seigneur dans ses souffrances et dans sa mort.

(Verset 43). Il est ajouté un mot quant aux étrangers. Il n'était pas possible qu'un étranger célébrât la pâque, s'il n'avait passé par la circoncision. La circoncision était le signe de la séparation pour l'Eternel, elle rappelait la mort. De même, si Christ est mort pour nous, nous sommes morts avec Christ; pour célébrer notre pâque, il nous faut être morts. Pour célébrer la fête et jouir de la communion du sang du Christ versé pour les péchés, pour notre salut, il faut avoir passé par cette circoncision. Comment participerions-nous à ce festin, si nous n'avons pas été dépouillés des péchés de la chair par la mort de Christ, si nous n'avons pas été rachetés par Lui, si nous ne sommes pas en communion avec Lui? Ceci montre qu'à la table du Seigneur, il ne peut y avoir des inconvertis, ce serait une profanation. Puisseons-nous profiter des enseignements que le Seigneur nous donne dans sa Parole!

(Verset 50). «Et tous les fils d'Israël firent comme l'Eternel avait commandé». Que cela puisse être vrai de nous aussi, que tous nous fassions en toutes choses selon les commandements du Seigneur.

Chapitre 13

Quand nous lisons cette portion de l'Ancien Testament, ce que l'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens (1^{re} épître 10: 11), se présente à notre esprit: «Toutes ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints». Aussi devons-nous les lire en pensant «qu'elles leur arrivèrent comme types».

Ce chapitre 13 fait suite au verset 51 du précédent: «Et il arriva, en ce même jour, que l'Eternel fit sortir les fils d'Israël du pays d'Egypte, selon leurs armées». Par conséquent, la délivrance était en train de s'opérer; elle ne le fut complètement qu'après le passage de la

mer Rouge, mais il y avait délivrance cependant, en ce qu'ils étaient délivrés du jugement, mis à l'abri par le sang.

Dans le chapitre précédent, nous avons déjà vu l'institution de la fête des pains sans levain mise en rapport avec la délivrance; nous voyons en plus, ici, le rachat des premiers-nés. Les Israélites ne devaient pas avoir chez eux quelque chose qui symbolisât le péché, il ne devait donc pas y avoir trace de levain. La signification pour nous, c'est la sainteté personnelle — non la sainteté extérieure, mais celle de l'âme, des pensées, des paroles, des actions — c'est l'absence des péchés. Les sept jours signifient, comme nous l'avons dit, le cycle complet de notre vie; quand cette vie sera passée, quand elle se sera écoulée dans cette marche pure aux yeux de Dieu, alors paraîtra le grand jour, alors viendra la fête qui se célébrera dans le ciel. Nous avons à faire attention à la chose avec laquelle la sainteté est mise en rapport; Dieu est un Dieu saint, et nous devons répondre à la nature de ce Dieu, en sorte que la première chose qu'il nous faut, c'est d'être débarrassés du péché. Nous sommes des pécheurs, l'épître aux Romains nous parle des péchés et du péché dont nous devons être débarrassés. Nous ne pouvons pas plus nous en dépouiller, que nous ne pouvons nous justifier. Même avec des efforts soutenus, la racine du péché serait toujours en l'homme, et, quant aux péchés intérieurs, la chair est là. Il faut donc qu'il intervienne quelque chose qui ne soit pas de nous: la délivrance vient de Dieu, de Dieu uniquement.

Comment a-t-il opéré cette délivrance?

Pour Israël, rien de plus simple que cette délivrance. Aucun homme n'aurait pensé que le sang pût écarter l'ange destructeur. Et personne non plus n'aurait trouvé le moyen de sauver des pécheurs comme nous. Mais, dans son amour, Dieu a pu nous justifier des péchés et en même temps nous délivrer du péché. Cette double délivrance est par Jésus Christ et dans son sacrifice sur la croix; il a été notre substitut, il a tout pris sur Lui, et Dieu, en vertu de ce sang, nous a justifiés gratuitement dans sa grâce. «Le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». A la croix, il y a aussi la délivrance du péché, il a été condamné dans la personne de Christ. Christ a été offert en sacrifice pour le péché, et ainsi, à la croix, le vieil homme a trouvé sa condamnation et sa fin, et maintenant, le péché est là, mais moi, je suis mort au péché, j'ai échappé à ce maître cruel.

Une autre chose se rattache aussi à ces vérités précieuses, la voici: Un pauvre pécheur, incapable de résister à sa mauvaise nature — et c'est notre histoire à tous — trouve, et nous trouvons, dans la mort du Seigneur, la vie; elle nous est communiquée par l'Esprit Saint, elle est en dehors du jugement, de la puissance du péché, de l'ennemi. Or, c'est dans la possession de cette vie en Christ que nous avons à marcher d'une manière digne du Seigneur, pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre et croissant par la connaissance de Dieu. C'est là la marche représentée par les pains sans levain. Est-ce que nous ne tombons plus?... Mais, en tous cas, nous avons tout ce qu'il faut pour marcher sur les traces du Seigneur Jésus; si nous laissons entrer du levain dans nos pensées, c'est pour nous la perte de la communion.

Quand une âme a saisi cet amour du Seigneur, quand elle en est pénétrée, quand elle contemple son amour à la croix, ses souffrances, son abandon, quand elle voit tout ce qui s'est opéré à cette croix, comment pourrait-elle ne pas désirer marcher d'une manière digne de ce précieux Sauveur?

Lorsque les Israélites célébraient la fête, ils devaient se dire: Dieu a agi et nous a délivrés de la fournaise de l'Egypte.

(Versets 12, 13). Tous les premiers-nés des Israélites appartenaient à l'Eternel et, par conséquent, ils devaient être rachetés, mais ce qui est étonnant, c'est que, dans les versets qui nous occupent, le rachat du premier-né de l'homme est mis là, à côté du rachat d'un âne. Les enseignements de la Parole sont simples. Les ânes étaient des animaux considérés comme impurs, et ils devaient être rachetés, sinon, mis à mort, parce que ce qui est impur doit passer par la mort. Pour les fils d'Israël, c'est la même chose. Dieu ne voulait pas la mort du pécheur, il fallait donc qu'ils fussent rachetés. Nous sommes placés au même rang, sur la même ligne qu'un animal impur.

Qu'est-ce qui fait qu'Israël est là, comme une chose souillée? C'est le péché; le péché le rend impur et le salaire du péché, c'est la mort. Il a été épargné, mais il aurait dû mourir, et il fallait qu'un agneau fût offert pour lui. Dieu a aussi pourvu à notre rachat: «Vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18, 19). Nous répétons donc qu'en rapport avec la délivrance, se trouve la sainteté personnelle et le rachat.

(Versets 14-16). L'Israélite devait enseigner ces choses à ses enfants. Sachons-le faire aussi; enseignons-leur ce qu'ils sont par nature — des pécheurs — ce qu'ils ont mérité. C'est la conscience que l'on a du péché qui conduit à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Le premier pas vers le salut, c'est la connaissance du péché, la connaissance de ce que l'on est par nature. La pauvre pécheresse connaissait ses nombreux péchés, et c'est pour cela qu'elle va au Seigneur. Il n'y a pas de paix, pas de joie, pas de bonheur, pour celui qui ne sait pas qu'il est en règle avec le Seigneur Jésus. Les premiers-nés des Israélites étaient consacrés à l'Eternel: le Seigneur petit enfant l'a été également. Les premiers-nés représentaient la nation entière; le peuple céleste, les chrétiens, est consacré à Dieu «Vous n'êtes point à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix» (1 Corinthiens 6: 20). Voici maintenant une troisième chose: Si nous possédons une nouvelle vie en Christ, sommes-nous à nous-mêmes; nos personnes ici-bas nous appartiennent-elles? Si nous disons être à nous-mêmes, c'est un vol que nous faisons à Dieu; pas une action, pas une parole ne nous appartient, et nous avons à réaliser cela dans la pratique.

Soit dans le tabernacle, soit dans le temple, tout était consacré solennellement pour ne servir qu'à l'usage de Dieu et devant Lui. Nous sommes comparés à ces vases, vases remplis de l'Esprit; que tout en nous se rapporte à Dieu: «Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus» (Colossiens 3: 17). Nous avons à vivre d'une vie de consécration au service de Dieu et du Seigneur. Paul l'avait compris. «Je ne vis

plus moi»; le Paul, enfant d'Adam, avait disparu, pour laisser place à un autre: «C'est Christ qui vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Si Christ vit en moi, tout en moi sera saint et pur.

(Versets 17-22). La fin du chapitre nous montre les soins merveilleux de Dieu pour son peuple. Il le conduit; Il nous conduit aussi. Il nous donne ce qu'il nous faut pour que nous soyons en état de supporter les difficultés, les épreuves; il porte dans ses bras les faibles et les impuissants. Non seulement il conduit sur le chemin, mais il est la lumière qui éclaire le chemin. Le chemin que Dieu choisit pour nous est toujours le bon chemin. Bienheureux celui qui regarde en haut et voit la lumière divine.

Au verset 17, le mot «conduisit» est à remarquer; c'est Dieu qui s'est mis à la tête des Israélites, il est leur conducteur; leur marche est son affaire, il a pris charge d'eux. Nous voyons là quelle est sa tendre sollicitude, nous n'avons pas à chercher notre chemin, mais à suivre les directions de sa Parole pour marcher dans son chemin; Jésus est le Berger de ses brebis, et elles suivent sa voix. Dieu conduit les Israélites par un chemin qui ne doit pas les décourager dès le début. Il en est ainsi dans la vie du chrétien, parce que Dieu connaît notre faiblesse, c'est peu à peu qu'il nous fait entrer dans le combat: «Par son bras, il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein; il conduira doucement celles qui allaitent» (Esaïe 40: 11). C'est Dieu qui mesure le chemin et nous pouvons marcher tranquillement sur celui qu'il trace pour nous.

(Verset 19). C'est une chose intéressante que renferme ce verset: «Et Moïse prit les os de Joseph avec lui». Joseph, au comble des honneurs, le premier après le souverain, tout puissant en Egypte, n'avait pas son coeur à ces choses; son coeur était au pays de la promesse, et c'est pour cela qu'il fait jurer aux fils d'Israël de monter ses os hors d'Egypte. C'est un bel exemple de foi; il avait la pleine assurance de l'accomplissement des promesses: «Certainement Dieu vous visitera», et pour lui, être enseveli au pays promis à ses pères, était le premier de tous les honneurs. Puisque Dieu a pris en main son peuple, il faut qu'il dirige tout; ils n'ont qu'à suivre, et il se tient là, devant eux. Ce n'est pas un ange, ce n'est pas un prophète: «L'Eternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer»; ils avaient ainsi le signe visible de sa présence. Quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous sommes, lumineuses ou sombres, si nous regardons à Dieu, nous sommes conduits au travers de tout.

(Verset 21). «Afin qu'ils marchassent jour et nuit». Ils ne pouvaient se reposer durant la nuit, il fallait mettre la plus grande distance possible entre eux et le pays de l'esclavage, ils ne seront affranchis que hors de l'Egypte, et c'est pour cela qu'ils avaient à marcher jour et nuit. L'Egypte, c'est le monde, et nous avons à nous débarrasser de tout ce qui est du monde et qui entraverait notre marche vers le pays de la promesse.

Chapitre 14

(Versets 1-4). Maintenant, l'Eternel parle à Moïse, il a des ordres à lui donner. Il faut qu'il conduise Israël dans un lieu d'épreuves; sa foi doit être éprouvée. Lorsque nous traversons l'épreuve, c'est Dieu qui le permet, et son but est d'éprouver notre foi et de manifester sa puissance pour nous délivrer. C'est à tort que l'on attribuerait les épreuves à Satan, quoique, dans l'histoire de Job, Dieu lui ait permis d'éprouver son serviteur, mais c'est toujours vers Dieu qu'il faut regarder quant à l'origine de l'épreuve. L'épreuve nous fait connaître ce qui nous sauve; elle est destinée à nous jeter dans les bras de Dieu, et nous apprend à dire au Seigneur Jésus: «Je veux me confier en toi».

L'Eternel fait connaître ses voies à Moïse; Moïse est son confident; il pénètre dans le secret de l'Eternel, comme son intime ami. Nous pouvons être dans cette même position; en vivant dans la communion du Seigneur, il faut que nous apprenions les secrets de Dieu, ce qu'il veut de nous. Le Psaume 73 nous montre qu'à celui qui regarde des yeux de la chair tout paraît obscur; «il est stupide, et n'a pas de connaissance» (verset 22); mais, quand «il entre dans le sanctuaire de Dieu», alors tout est clair; «il comprend» (verset 17). Nous devons voir avec un oeil spirituel éclairé par l'Esprit Saint et la parole de Dieu.

Moïse conduit donc le peuple, sachant où il le conduit et pourquoi. Que se passe-t-il en Egypte? Le coeur du Pharaon, qui a cédé à la force, revient maintenant à sa dureté première. Ah! comme cette histoire nous montre bien le coeur naturel de tant de personnes! La mort d'un être chéri paraît un moment les avoir touchées, avoir secoué leur torpeur, leur indifférence, leur endurcissement; puis la vie reprend, la douleur s'atténue et s'efface, et le coeur s'endurcit plus fortement.

(Versets 5-9). Le Pharaon, la première douleur de la mort de son fils passée, va faire tout son possible pour retrouver ses esclaves. Lui et ses serviteurs ne peuvent comprendre comment ils ont pu les laisser aller, quelle perte ils ont faite là; il faut les retrouver et les ramener bien vite. C'est Dieu qui permet cela, pour manifester sa gloire d'une manière plus éclatante. On est étonné de voir le Pharaon agir ainsi; mais n'oublions pas qu'il était sous la puissance de Satan, et qu'il y était volontairement, après avoir repoussé tous les appels que Dieu lui avait adressés par la voix de Moïse. En considérant les temps où nous sommes, le rapprochement s'impose. Lorsque les chrétiens auront quitté la terre, ceux qui resteront finiront par marcher audacieusement contre Dieu; les plaies augmenteront d'intensité, mais rien ne pourra fléchir ces coeurs durs qui combattront contre l'Agneau le Fils de Dieu lui-même. Déjà maintenant, combien ne se soumettent pas à Dieu; mais, alors, ce sera universel: tous marcheront contre Dieu. Nous nous approchons de ce temps, et non pas, comme beaucoup le prétendent, d'un temps d'amélioration. Il viendra un règne de justice, mais non d'amélioration. L'Evangile est prêché aujourd'hui; mais le règne de Dieu, le royaume du Seigneur Jésus Christ, s'établira, non par l'Evangile, mais par les jugements. Le monde ira de mal en pis, et, par un dernier acte de jugement, le Seigneur Jésus établira son règne de paix.

Les chrétiens ne seront plus sur la terre. Notre coeur doit être rempli, du désir que les âmes entendent l'Évangile.

Ainsi le Pharaon s'endurcit et met tout en oeuvre pour ressaisir ses esclaves. Si nous avons été délivrés de l'esclavage de Satan, si le sang précieux de l'Agneau nous a lavés, si la puissance de Dieu nous a tirés des ténèbres, Satan ne peut plus river ses chaînes sur nous; celui qui retenait captif — la captivité — a été vaincu. Un chrétien peut manquer, trébucher, aller loin dans le déshonneur qu'il fait au Seigneur, se laisser enlancer dans les pièges, dans les ruses, de manière à déshonorer le Seigneur: c'est très sérieux. Si pour nous il est le premier entre tous, le premier dans nos affections, comment porterions-nous le moindre déshonneur à son nom? C'est une chose terrible. Nous avons péché, le sang est versé pour nous sauver; nous avons cru, nous sommes sauvés. Comprendons-nous ses souffrances? Voilà ce qu'il a enduré pour moi.

Pécher, après avoir connu l'amour de Christ, est affreux. Le Seigneur a dit de ses brebis que personne ne peut les Lui ravir, mais cela ne signifie pas que nous puissions nous laisser aller à l'indifférence; c'est un motif, au contraire, de prier, de veiller, de demander que nos coeurs soient gardés; une raison de nous attacher à Celui qui est venu pour nous sauver, pour nous racheter. Nous ne devons pas pécher afin que la grâce abonde; nous devons nous garder *d'abuser* de la grâce.

(Versets 10-14). Il est impossible que le Pharaon réussisse dans sa poursuite, et nous allons le voir tomber dans le piège qu'il se dresse à lui-même. Les Israélites sont atteints; l'armée du Pharaon va les entourer: armée habituée au maniement des armes, tandis qu'eux, pauvre troupeau, ne possèdent aucune arme, et du reste ne sauraient s'en servir. Il n'y a aucun espoir pour ce peuple: s'il résiste, c'est un carnage épouvantable; sinon, le voici de nouveau esclave. Les Israélites savent cela, ils connaissent la puissance de l'Égypte, et alors, levant les yeux vers l'ennemi qui s'approche, ils ont un moment de désespoir indescriptible. Qu'auraient-ils dû faire? Ils auraient dû connaître Dieu; ils avaient vu ses merveilles opérées en Égypte, ils s'étaient vus mis à l'abri des plaies par Lui, ils avaient la preuve visible de sa présence — ils voyaient. Nous marchons par la foi, et non par la vue, et nous raisonnons facilement, disant: Ils auraient dû avoir confiance. Voir sans croire ne suffit pas; or les Israélites voyaient, mais ne croyaient pas; ils s'épouvantent, ils oublient Dieu. Ne faisons jamais comme eux, nous avons la parole de Dieu, ses directions, et cependant nous sommes des gens de petite foi. C'est lorsque les difficultés s'accumulent que nous avons à nous tenir tranquilles, à attendre, à voir la délivrance de l'Éternel. Ne l'avons-nous pas vue? Nous étions perdus, et le Seigneur s'est placé entre nous et nos péchés, afin de nous délivrer du jugement. Dieu est entre nous et la difficulté. Il y a telle position où Dieu veut que nous soyons tranquilles, et c'est justement ce que nous n'aimons pas. Les Israélites n'avaient rien à faire qu'à rester tranquilles. «L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Nous sommes appelés à marcher avec foi et confiance dans l'amour et la miséricorde de Dieu. Ce qui glorifie Dieu le plus, c'est la ferme et tranquille confiance en Lui; et ainsi, nous avons à marcher dans les bonnes oeuvres qu'il a placées devant nous.

Les pauvres Israélites qui s'étaient montrés incrédules en Egypte, quand Moïse s'était présenté à eux comme envoyé de Dieu, préférèrent maintenant les souffrances de la captivité à l'anxiété du moment; mais l'Eternel était près de les délivrer. Il avait amené le Pharaon jusque-là pour se glorifier et pour que sa puissance éclatât aux yeux de toutes les nations.

Un jour la gloire de l'Eternel couvrira toutes les nations; nous verrons cette gloire magnifique; nous y serons associés.

Dieu est notre lumière. Il permet, pour notre bien, que nous soyons au milieu des difficultés; mais nous devons, dans ces difficultés, rester tranquilles: «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Bannissons toute crainte, tout souci, tout trouble; cela ne convient pas aux enfants de Dieu. Nous avons une ressource: plaçons tout devant Dieu, et faisons comme Moïse, qui crut à l'Eternel. Présentons nos requêtes et toutes nos circonstances, laissant Dieu agir, et la paix de Dieu remplira nos coeurs. Aucun orage ne saurait l'atteindre, et, nous reposant sur son sein, nous jouirons de cette paix et de la personne adorable du Seigneur Jésus.

Tandis qu'au ciel ma place est prête,
Ici-bas j'ai la paix du coeur.
Loin des flots et de la tempête,
J'ai, pour y reposer ma tête,
Le sein béni de mon Sauveur.

Il y avait bien de quoi s'effrayer, de quoi trembler pour ces pauvres Israélites, en voyant cette armée du Pharaon rassemblée et prête à les poursuivre; c'était la puissance de Satan qui agissait pour réduire le peuple de Dieu en esclavage. Nous sommes faibles contre les ruses et les efforts de Satan; qui peut résister à sa puissance? Un seul: le Fils bien-aimé de Dieu a pu rencontrer Satan, et l'a vaincu. Béni soit-il, parce que, Lui appartenant, «nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8: 37).

Pour le moment, les Israélites sont saisis de crainte. Ils avaient été délivrés de l'ange destructeur qui les aurait frappés, si Dieu n'était intervenu; ils avaient été les objets des soins de Dieu qui leur avait enseigné à mettre le sang sur les poteaux et le linteau des portes, de sorte que le destructeur les épargnât. Ils n'auraient pas dû oublier cette délivrance merveilleuse et, en retour, avoir confiance en l'Eternel, qui s'était mis lui-même à leur tête pour les faire sortir d'Egypte. Le jugement était passé pour eux, et ainsi ils étaient délivrés de l'ennemi. Pour nous non plus il n'y a plus de jugement; nous sommes délivrés de la puissance de l'ennemi; Satan, le monde, le péché, ont trouvé leur fin à la croix du Seigneur Jésus Christ.

«Ils crièrent à l'Eternel», est-il écrit; et aussitôt après ils murmurent. Il semble qu'il y ait contradiction: s'ils crient à l'Eternel, ne doivent-ils pas attendre sa réponse? Ils sont dans la détresse, et c'est inconsciemment que leurs regards se tournent vers l'Eternel. L'Eternel entend les cris, même les cris non exprimés; il entend les soupirs. Lorsque la mère désolée

d'Ismaël jeta son fils sous un buisson, pour ne plus voir sa souffrance, Dieu entendit la voix de l'enfant. Il vit son besoin, et il y eut réponse dans son coeur. Dieu voit nos circonstances, nos besoins. Il entend nos soupirs. Il voit et il entend.

Les Israélites maintenant désirent retourner en Egypte; ils regrettent la servitude dont ils ont tant souffert. N'est-il pas vrai que, quelquefois, dans la vie du chrétien, lorsqu'il se trouve serré de près dans les difficultés, il lui arrive de dire: Oh! si j'étais resté dans le monde, toutes ces épreuves ne m'arriveraient pas? Nous avons été appelés dans le chemin de la séparation, et là nous rencontrons souvent, au lieu des bénédictions attendues, des épreuves; et le monde juge que, si nous avons continué de marcher avec lui, cela ne serait pas ainsi. Ce sont là les moyens de Satan pour ébranler le coeur. Les Israélites qui éprouvent ces sentiments, ne peuvent heureusement pas retourner en Egypte.

Quel contraste entre l'ensemble du peuple et Moïse! Sa foi n'est pas ébranlée; il tient ferme, comme voyant Celui qui est invisible; il sait que Dieu agira. «Ne craignez point». Quelle bonne et précieuse parole! Et cette parole, Moïse la dit de la part de l'Eternel, il la goûte et l'expérimente. Combien de fois ne l'entendons-nous pas, nous aussi? D'abord, quand nous avons eu la conscience de nos péchés et nous sommes sentis sous la condamnation, la grâce est venue et a dit: Ne crains point. Puis, c'est la voix de l'amour: «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte» (1 Jean 4: 18). Le Seigneur dit à ses disciples: «Que votre coeur ne soit pas troublé». Ils étaient dans une position difficile, et ils pouvaient craindre avec raison; l'un allait trahir son Maître, un autre le renier! «Que votre coeur ne soit pas troublé». C'est cette confiance implicite dans l'amour qui chasse la crainte du coeur de Moïse et lui donne de pouvoir encourager le peuple, malgré la position difficile où il se trouve, pris entre la mer devant lui et l'armée du Pharaon derrière: «Ne craignez point; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Eternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui; car les Egyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Eternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles».

La Parole nous dit qu'«il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» (Romains 8: 1), et pour tout le cours de notre vie, la délivrance est là. Si la délivrance tarde, nous avons à la voir en Dieu — c'est ce qui honore Dieu. Je ne vois pas l'issue, mais je vois la délivrance en mon Dieu. Il opère pour nous aujourd'hui. Il s'est chargé de nous, et mène toutes choses à bonne fin. Nous Lui appartenons, nous sommes ses enfants bien-aimés, et il agira selon tout ce qu'il y aura de plus excellent pour nous. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? (Romains 8: 31).

Dieu était pour les enfants d'Israël, et le Pharaon, comme un fétu, va être enlevé en un instant par le souffle de l'Eternel. Le Dieu fort se range de leur côté, ils sont sous la protection de Celui qui a fait toutes choses, et les ennemis vont être engloutis: «Vous ne les verrez plus à jamais». Quel bonheur de connaître un tel Dieu, qui se met entre nous et nos ennemis! Que peut Satan, que peut le monde contre celui qui est ainsi gardé? Là est la sécurité, là seulement est la jouissance de cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, et c'est notre part bénie.

L'excès de l'angoisse du peuple monte à Dieu, inconsciemment, nous l'avons dit, mais pour Moïse c'est quelque chose de conscient; il sait que la délivrance va leur venir de Dieu, mais il ignore de quelle manière, et dans l'intelligence de la puissance de Dieu il s'approche de Lui. Dans les circonstances difficiles, nous devons crier à Dieu, mais avec l'intelligence de ce qu'il est — c'est-à-dire avec l'intelligence de son amour, parce que nous savons que son coeur est incliné vers nous; avec l'intelligence de sa sagesse, parce que nous savons qu'il agira; et avec l'intelligence de sa puissance, parce que nous savons que rien ne peut Lui résister. Ainsi nous trouvons la paix, le fardeau est ôté. Nous devons encore avoir l'intelligence de nos besoins; il ne faut pas que ce soit quelque chose de vague; nous devons savoir saisir et présenter à Dieu nos besoins réels pour marcher d'une manière qui soit à sa gloire, et plus encore lorsque nous nous trouvons dans les difficultés. C'est ainsi que Moïse crie à l'Eternel, aussi la réponse ne se fait pas attendre.

(Verset 15). «Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent». Marcher! Où veux-tu que nous marchions? aurait-il pu dire; la mer est devant nous et l'armée du Pharaon nous enserme! Marche! Il y a eu un temps pour demeurer tranquille, maintenant il faut marcher. Dieu veut l'obéissance en tout, et c'est Lui qui écartera les difficultés. Il faut marcher.

(Versets 16-25). «Lève ta verge, et étends ta main sur la mer, et fends-la». C'est la verge du jugement qui maintenant ouvre le chemin de la délivrance — chemin merveilleux, chemin à travers la mort! Les enfants d'Israël eussent-ils essayé d'y entrer d'eux-mêmes, ils auraient été engloutis, mais c'est Dieu qui ouvre ce chemin à travers la mort. C'est ainsi qu'il opère, et ils peuvent entrer sans crainte. A peine un pied s'est-il avancé que les eaux se retirent, formant comme deux murs, et Israël passe, l'Eternel agissant en sa faveur.

Dieu nous trace aussi le chemin, et il est bon de Lui appartenir. Non seulement notre âme est sauvée, mais il est avec nous dans toutes nos détresses. «Il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé» (Psaumes 16: 8). «Tu es avec moi: ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent» (Psaumes 23: 4). «Qui nous séparera de l'amour du Christ?» (Romains 8: 35). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» (Romains 8: 31).

Ce qui était délivrance pour Israël devient mort pour le Pharaon et son armée. La puissance qui opprimait Israël va être détruite. L'Ange de Dieu, l'Eternel lui-même était là, dans la colonne de nuée, accompagnant le peuple, habitant toujours avec lui, ne devant le laisser ni maintenant, ni plus tard; mais les enfants d'Israël le chasseront un jour de Canaan par leur incrédulité, et alors ils seront emmenés en captivité à Babylone. Cependant, Dieu ne les abandonnera pas.

Comme c'est précieux de savoir qu'il est avec nous dans tout le cours de notre voyage!

(Verset 19). «L'Ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux; et la colonne de nuée partit de devant eux, et se tint derrière eux».

Le chemin est tracé devant eux, ils n'ont pas à le chercher, mais à y marcher. Il y a, à travers le monde, un chemin de Dieu, et nous avons à le suivre. Derrière eux est le péril, et Dieu s'y rend. Il passe en arrière, pour les protéger. Il se tourne du côté du péril pour les

délivrer, et place les Egyptiens dans les ténèbres. La puissance de l'Eternel est entre l'Egypte et Israël; il aurait fallu que les Egyptiens traversassent cette puissance de Dieu, et ils ne le pouvaient sans être frappés de mort.

La croix de Christ est pour le monde quelque chose d'obscur; pour nous, elle est délivrance et lumière, et remplit le coeur de joie et de paix.

Qui faisait souffler ce vent d'orient? «Celui qui fait ses anges des esprits, et ses serviteurs des flammes de feu» (Psaumes 104: 4). Celui qui tient toutes les puissances de la nature entre ses mains, Celui auquel elles obéissent, et qui, plus tard, viendra avec les anges de sa puissance en flammes de feu, pour exercer la vengeance contre ceux qui ne croient pas. Le vent d'orient fend la mer devant Israël qui passe à pied sec. Dieu qui a créé la mer, la fait mouvoir à son gré. Quelle sécurité pour le chrétien de connaître cette puissance! Que craindrait-il, quand il peut dire en toutes circonstances: «C'est mon Dieu qui agit. Quand les mers viendraient à bruire, quand les montagnes seraient jetées au coeur des mers... nous ne craignons point... car il est notre haute retraite» (Psaumes 46).

(Versets 26-31). Les Egyptiens ne savaient pas que ce chemin de délivrance pour Israël était un chemin de destruction pour eux. Il y a, devant les pécheurs, un chemin de destruction au bout duquel se trouve le jugement inexorable de Dieu; mais celui qui croit suit un chemin qui aboutit, comme celui des Israélites, au rivage béni du bonheur.

(Verset 24). «L'Eternel regarda». C'est terrible lorsque Dieu regarde et voit l'iniquité devant Lui. Il exerce alors le jugement sur ce qu'il voit. Il regarde avec faveur le peuple qui Lui appartient, et pour Israël c'est la délivrance; il regarde les Egyptiens, et met en désordre leur armée. Son regard, arrêté sur le pécheur, jette le trouble dans ses pensées. Pour les Egyptiens, le trouble est sans remède. Quand les saints seront avec le Seigneur, Dieu regardera ce monde, et alors quel trouble, quelle angoisse, quel bouleversement pour lui! Actuellement déjà, on a comme un pressentiment de ces choses terribles qui vont arriver. Mais, Dieu soit béni, nous serons de l'autre côté, avec le Seigneur pour l'éternité. Les Egyptiens troublés ne peuvent accomplir leur mauvais dessein. Les hommes, un jour, dans leur audace, oseront marcher contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Nous avons dans la Parole bien des exemples de ce qui arrivera: le déluge est venu balayer un monde d'iniquités, après des avertissements donnés par Noé; Sodome et Gomorrhe ont été détruites, après avoir été averties; le Pharaon et son armée sont engloutis, parce qu'ils n'ont pas pris garde aux avertissements. Le Seigneur lui-même rappelle ces faits pour que les hommes se détournent du mal, et il les presse de venir à Lui. Sa grâce règne encore; si le pécheur vient à Lui, il est sauvé. Les Egyptiens veulent fuir, mais est-ce possible? Le temps du salut est passé, il n'y a plus pour eux que la destruction. Quelle image de ce qui aura lieu, quand les hommes seront livrés à l'énergie du mensonge! La porte sera fermée; une destruction subite tombera sur eux, quand ils diront: paix et sûreté. Les Egyptiens ont beau vouloir fuir; ils ne peuvent échapper, et les Israélites sont ainsi délivrés par la puissance

merveilleuse de Dieu. La puissance de Dieu nous délivre parfaitement de la puissance de Satan, du monde et du péché. Que le nom du Seigneur soit béni!

Chapitre 15

Il faut nous souvenir de tout ce qui est arrivé précédemment, car c'est ce qui motive ce magnifique chant de louanges à l'Eternel. Il y avait eu deux jugements: 1° L'ange destructeur avait frappé les premiers-nés des Egyptiens; 2° l'Eternel avait détruit les ennemis de son peuple, et dans les deux jugements Israël avait été épargné. Lorsque, dans sa justice, Dieu a frappé les Egyptiens, quoique son peuple fût aussi pécheur, il a trouvé le moyen de le sauver, en lui faisant mettre du sang sur les poteaux et le linteau des portes; ce sang détournait le jugement de dessus leurs têtes, et satisfaisait parfaitement à la justice et à la sainteté de Dieu.

Nous sommes mis à l'abri du jugement par le sang de Christ: la croix nous parle de notre état de culpabilité devant Dieu; pourquoi le Prince de la vie a-t-il passé par la mort? A cette question il est une seule réponse: Nos péchés ont cloué Christ à la croix. Il fallait ce sang précieux, et cela ne nous montre-t-il pas l'horreur du péché aux yeux de Dieu? Il nous a aimés jusqu'à donner son Fils bien-aimé. Il ne l'a pas épargné. Mais quand nous sommes mis à l'abri du jugement, tout n'est pas fini. Israël ne pouvait rester tranquille; l'armée du Pharaon le poursuivant justifiait ses craintes; le fait qu'avoir été mis à l'abri de la mort ne le rassurait pas; il tremblait, et cela parce qu'il n'était pas hors d'Egypte.

Ainsi, quand on a connu son état de péché, on cherche le moyen d'échapper à la condamnation, et on ne le trouve qu'à la croix; mais un autre élément est encore nécessaire: il faut avoir la certitude, il faut ne pas douter, car Satan nous harcèle et cherche à mettre en nos âmes le doute et le trouble. Lorsque les Israélites, arrivés sur l'autre rive, regardèrent en arrière, ils virent les corps morts de leurs ennemis, et ils purent dire, dans la joie de la délivrance: «Nous sommes sur le rivage de la vie». Nous, nous avons cette délivrance en Christ.

Il y a le sang de l'expiation, puis, par la mort et par la résurrection de notre Seigneur Jésus Christ, nous sommes complètement délivrés de tous nos ennemis; la mort de Christ met fin à notre esclavage, à l'esclavage de Satan, et, dans sa résurrection, nous nous trouvons transportés dans la vie et affranchis de la puissance de Satan et du péché. Cela est nécessaire pour que nous soyons devant Dieu dans une position parfaite. Dieu achève ce qu'il a commencé, et nous donne cette position bénie. Loué soit ce précieux Sauveur qui est descendu dans la mort, et béni soit Dieu qui l'a ressuscité, en sorte que nous soyons saints et irréprochables devant Lui.

Nous comprenons maintenant le cantique de louanges des Israélites. Délivrés, sur le rivage de la vie, après avoir traversé la mort, l'Eternel étant avec eux. Ils avaient été baptisés, comme le dit Paul: «Nos pères ont tous été sous la nuée, et tous ils ont passé à travers la mer, et tous ils ont été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer» (1 Corinthiens 10: 1). Le cantique s'élève sans crainte ni tremblement. Lorsqu'ils étaient en Egypte, entourés d'ennemis, ils ne pouvaient chanter, mais avec la délivrance éclatent les cantiques à l'Eternel.

Pour que nous puissions louer véritablement et rendre par conséquent un culte vrai, il est nécessaire que notre âme soit bien établie devant Dieu, que nous soyons agréables dans le Bien-Aimé. Après ses salutations aux Ephésiens, Paul écrivait: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). Ce qui fait monter la louange du coeur de l'apôtre, c'est qu'il connaît Dieu; il n'y a pas de trouble, pas d'agitation, mais une paix parfaite. Nous avons cette même position en vertu de la délivrance qui a été opérée; nos bénédictions sont fondées sur la rédemption; la justice de Dieu est satisfaite, et il nous délivre parfaitement. S'il y a un doute, si la paix n'est pas bien établie, s'il n'y a pas d'affranchissement réel, le coeur ne peut louer complètement.

Remarquons ensuite que Dieu seul est l'objet de ce cantique. Il remplit tout; c'est toujours l'Eternel. Il a tout fait, tout accompli, et à Lui revient tout l'honneur, toute la gloire. Les Israélites n'exposent pas leurs besoins, leurs sentiments, non, mais il y a dans leurs coeurs un sentiment qui fait qu'ils louent Dieu purement et simplement. Nous devons avoir devant les yeux Celui qui a donné son Fils, et si notre coeur est plein de Lui et de notre Libérateur, la louange aura son vrai caractère.

(Versets 1, 2). «Je chanterai à l'Eternel... Jah est ma force et mon cantique». Jah, c'est-à-dire Jéhovah, Dieu, est chanté; toute la gloire Lui est rendue. Comme il est précieux de pouvoir louer avec un coeur libre, dégagé, qui sait que ses péchés sont ôtés, et qui, placé devant Dieu, peut chanter: «Il a été mon salut». Moïse avait dit aux Israélites: «Voyez la délivrance de l'Eternel», et ils ont vu, et Dieu a étendu son bras, et maintenant ils peuvent regarder en arrière et voir la délivrance.

Comme c'est précieux pour nous de réunir ces deux choses: la mort et la résurrection du Seigneur! «Il a été notre salut». Lorsque nous regardons en arrière vers cette croix bénie, vers ce sépulcre ouvert, nous disons: Voilà notre salut!

Quel cri sort du coeur des Israélites: «Il est notre Dieu». Ah! ils pouvaient bien le dire, et remarquons que c'est la première fois qu'ils le disent. En Egypte ils ne le pouvaient pas, mais maintenant c'est un peuple racheté, délivré, qui aimait son Dieu. Jésus a dit: «Je vais vers mon Dieu et votre Dieu». Il est notre Dieu, le Dieu de notre salut; autrefois, nous étions sans Dieu, lorsque nous ne connaissions pas Jésus; mais, délivrés en appartenant au Seigneur, nous disons avec délices: «Il est mon Dieu, qui m'a délivré de la puissance de Satan et du péché», et le coeur se repose avec bonheur sur Lui.

«Je lui préparerai une habitation». C'est la première fois qu'il est fait mention d'une habitation de Dieu, quoique cela ait toujours été dans la pensée de Dieu. Il n'a point habité avec Adam dans le paradis terrestre, ni avec Abraham; Abraham était cependant son ami et Il le visitait sous sa tente; des autels avaient été dressés, mais aucune habitation; maintenant, le peuple qu'il a racheté et acquis, va Lui élever une habitation. C'était un peuple terrestre, aujourd'hui rejeté; mais le moment viendra où il jouira de son Dieu ici-bas, quand son Dieu aura une habitation sur la terre.

«Nous sommes une nation sainte, un peuple acquis» (1 Pierre 2: 9). Que cela est précieux!

Dieu a voulu avoir une habitation, et au désert Israël a dressé le tabernacle, et la gloire de l'Eternel y est descendue. Au pays de Canaan, Salomon a élevé le temple, et la gloire de l'Eternel y est descendue. Maintenant, Dieu a une habitation spirituelle: «Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Voilà ce qu'est l'ensemble de ceux qui croient au Seigneur Jésus: ce n'est pas individuel, mais nous sommes édifiés «ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Et dans le temps à venir descendra du ciel la sainte Jérusalem, dont les pierres sont les rachetés du Seigneur et les hommes sauvés seront autour de cette habitation divine.

«Le Dieu de mon père». Les Israélites, sortis de l'esclavage, pensent aux promesses faites à leurs pères; ils voient l'accomplissement des promesses du Dieu fidèle.

(Versets 3-12). Nous voyons, par ces versets, qu'ils avaient contemplé et vu de leurs yeux que l'homme n'était rien devant Dieu, qu'un souffle de l'Eternel remue les mers et engloutit au fond des eaux toute une armée puissante. Il est beau d'apprendre à reconnaître cette puissance de notre Dieu, qui dispose de toutes les forces de la nature. Le Dieu puissant, c'est «mon Dieu», et qui plus est, c'est «mon Père». Pour nous, il a déployé sa puissance dans la résurrection du Seigneur et en nous appelant à la vie, nous qui étions morts dans nos fautes et dans nos péchés. Nous savons la puissance qu'il déploiera plus tard, quand le Seigneur viendra avec les anges de sa puissance pour détruire l'ennemi — moment dont nous approchons — mais, pour nous, nous pouvons le bénir de ce que nous serons mis à couvert.

(Versets 13-19). Après cette explosion du coeur, nous voyons, au verset 13, une seconde chose: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté». Le peuple vient d'entrer; il a encore bien du chemin à faire, mais il anticipe; il se voit déjà là, comme Paul, en Romains 8, anticipe et voit les desseins de Dieu. Le but de Dieu était de les conduire dans ce pays promis à leurs pères; ils saisissent ce dessein, le comprennent, et réalisent ce qui aura lieu. L'apôtre considère déjà ceux qui sont les objets des soins de Dieu comme étant dans la gloire. Nous savons que nous sommes conduits par la bonté de Dieu; il nous prend par la main, sa force nous guide, sa grâce nous délivre parfaitement. Nous sommes sous l'égide de notre Dieu pour arriver à cet héritage qui nous est réservé dans les cieux. Sans une espérance certaine fondée sur Dieu, je ne puis anticiper. Etant dès ici-bas bourgeois du ciel, je me vois déjà dans la demeure de la sainteté.

Pendant que nous avons à traverser le désert pour nous rendre à cette demeure de la sainteté, nous devons manifester la sainteté dans notre vie en nous séparant du mal. «Soyez saints, car je suis saint». «Poursuivez la sainteté». Le peuple de Dieu était un peuple saint et avait à marcher dans la sainteté, parce que son Dieu était saint. Puisqu'il avait été racheté par Lui, il lui appartenait. Rachetés par Christ, nous Lui appartenons. Combien nous sommes chers au coeur de Dieu, puisqu'il nous a rachetés par le sang de son Bien-aimé! Et maintenant, comment pourrions-nous choisir nous-mêmes notre chemin, ou nous égarer dans les sentiers

du monde? La nuée n'a cessé de conduire Israël; la grâce, la force, la bonté de l'Eternel le guident; la grâce, la force, la bonté de Dieu nous conduisent, nous, son peuple racheté.

Les versets 14-17 expriment la confiance des enfants d'Israël; ils ignoraient les pensées des peuples de Canaan, aucun messenger n'était venu leur dire la crainte qui s'était emparée d'eux; mais, comme nous l'avons déjà dit, ils anticipent. Ils vont traverser le désert et rencontreront des ennemis: à la fin de leur course, Edom se dressera devant eux, pour les empêcher de passer. Nous voyons, d'après la Genèse, qu'Edom fut toujours l'ennemi acharné d'Israël, quoique son frère, se réjouissant des afflictions du peuple. Nous savons encore que Moab appellera sur Israël la malédiction de Dieu; son roi Balak soudoiera le faux prophète Balaam pour maudire les Israélites (Nombres 22). Quant à la Philistie, elle fut, en tout temps, une nation ennemie, Les enfants d'Israël voient tout cela d'avance, mais ils sont remplis du sentiment de la puissance de l'Eternel, qui vient de jeter les Egyptiens dans la mer, et ils n'éprouvent point de crainte en voyant par anticipation leurs ennemis saisis de frayeur. Ces versets sont confirmés par les paroles que prononce Rahab, quarante ans plus tard: «La terreur de votre nom est tombée sur nous, et tous les habitants du pays se fondent devant vous» (Josué 2: 9).

Après cette énumération des ennemis d'Israël, nous lisons au verset 17: «Tu les introduiras». Rien n'empêchera la réalisation des desseins de Dieu, tous les obstacles sont néant, et rien ne pourra s'opposer à la volonté de l'Eternel. Cela est consolant pour nous. Paul écrivait: «Que dirons-nous donc à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Et, après avoir énuméré les difficultés, les obstacles que nous pouvons rencontrer, il s'écrie: «Dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 31-37). Nous serons introduits dans cette Canaan; par la foi, nous y sommes. Ce n'est pas une habitation passagère, mais bien une habitation permanente: «Tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi». L'Esprit de Dieu fait voir aux Israélites le moment où le temple sera élevé par les soins de David et de Salomon. L'heure vient où, introduits par Jésus dans la Canaan céleste, nous serons «plantés» dans cette habitation de Dieu.

Faisons attention à l'histoire d'Israël: nous voyons que Dieu a conduit les Israélites, leur a donné la victoire, les a établis dans le pays; que l'habitation de l'Eternel a été dressée. Nous savons aussi quelle a été leur reconnaissance. Depuis le livre de Josué jusqu'à la fin des Rois ce n'est que l'histoire des chutes, des abominations du peuple; de sorte que Dieu quitte sa demeure, comme le dit Ezéchiël; et alors le temple est brûlé, la ville détruite, le peuple emmené en captivité. Est-ce que cela annule les desseins de Dieu? Non, les dons de Dieu sont sans repentir, et ce qu'il a dit, il l'accomplira. Ce que David a accompli n'est que le type de ce que le Fils de David accomplira. Nous avons, au Psaume 60, le chant de triomphe de David, après qu'il a remporté la victoire.

Au retour de la captivité, une nouvelle demeure a été élevée à l'Eternel, mais l'arche n'y était pas, et l'Eternel n'y est pas entré.

Nous arrivons à l'histoire prophétique d'Israël. Quand les temps seront venus, ce peuple, foulé aux pieds, mais qui cherche, par l'accumulation des richesses, à avoir maintenant la prééminence, aura un résidu établi dans cette terre de Canaan. De la racine d'Isaï, qui est la souche de David, sortira aux derniers jours un rejeton, devant lequel se présenteront les mêmes ennemis, qui, alors, seront vaincus définitivement (Lire Esaïe 11: 1-10).

Dans ce rejeton ne reconnaissons-nous pas tous les traits de notre précieux Seigneur? Il établira la paix dans toute la création qui soupire maintenant et attend la délivrance. Le peuple d'Israël sera ramené de tous les bouts de la terre (Esaïe 11: 11-14). La réunion de ceux qui ont été séparés si longtemps se fera; il n'y aura qu'un peuple, et ce sera l'accomplissement de toutes les prophéties relatives à Israël.

Nous voyons, dans ce chapitre, tout ce que Dieu fera; rien ne manque. Ses desseins irrévocables s'accompliront en dépit des fautes des hommes. Ne sommes-nous pas heureux de savoir que ce temps de paix viendra pour Israël, que cette délivrance merveilleuse est devant eux, qu'ils seront rétablis et soupireront d'allégresse? Alors, ils chanteront de nouveau un cantique de délivrance, comme après le passage de la mer Rouge. Lire Esaïe 12: 1-6: «Ta colère s'est détournée». Pour nous, elle est détournée, cette colère de Dieu, en vertu du sang de Christ; nous étions des enfants de colère; mais le sacrifice, de Jésus a détourné de nous l'épée du jugement.

Quel rapport nous constatons entre le premier et le dernier cantique des Israélites! En Exode 15: 2, ils chantent: «Jah a été mon salut»; en Esaïe 12: 2, ils chantent: «Dieu est mon salut». C'est ainsi que toute la parole de Dieu présente une harmonie parfaite. Nous qui sommes les objets d'un salut grand et précieux, nous pouvons puiser avec joie, avec bonheur, à la source même du salut, parce que cette source nous est ouverte.

Dieu nous fait une grande grâce en nous révélant ses desseins.

(Verset 18). Les enfants d'Israël ne sont pas encore entrés au pays de la promesse, mais ils savent que leur Dieu règne et régnera à perpétuité. Zacharie dit: «L'Eternel sera roi sur toute la terre» (14: 9). Nous verrons ces choses merveilleuses s'accomplir, le peuple rentré dans la terre de Canaan, à la gloire de son Dieu, les nations bénies;... mais tout cela, nous le verrons du haut du ciel; et quels transports, quelle joie, quelle allégresse, quand, dans le ciel, nous contemplerons la gloire du Seigneur et tous les siens bénis en Lui! Notre bourgeoisie à nous est dans les cieux, et nous avons à marcher ici-bas comme un peuple céleste.

Qu'est-ce que le désert pour nous? Le monde. L'Egypte est aussi le monde, mais le monde avec tous ses attraits, ses richesses, tout ce qui peut attirer la convoitise de la chair. Nous y sommes, dans ce monde, mais Dieu nous délivre du mal qui y règne. «Grâce et paix à vous, de la part de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais» (Galates 1: , -4). C'est la délivrance pour nous, et elle nous vient de ce que Jésus s'est livré pour nos péchés, qu'il est mort pour nos fautes, et nous passons avec Lui à travers la mort, et nous avons la vie par sa résurrection. Trop souvent, les chrétiens ont le coeur attaché aux attraits de l'Egypte, oubliant

que Jésus a dit: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 14). Par Lui, nous sommes délivrés du monde. Voudrions-nous y retourner? Non, mais alors nous devons, pendant que nous traversons le désert, réaliser ce que David disait: «O Dieu! tu es mon Dieu; je te cherche au point du jour; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau, pour voir ta force et ta gloire, comme je t'ai contemplé dans le lieu saint» (Psaumes 63). Voilà ce qu'est le monde pour une âme chrétienne et fidèle: «Tu es mon Dieu», alors qu'ai-je à faire avec ce qui est conduit par le prince de ce monde?

Le chrétien qui réalise sa position et qui a lu cette déclaration du Seigneur: «Vous n'êtes pas du monde», voit le monde comme un désert, ne présentant rien qui puisse satisfaire son âme, ni répondre aux désirs profonds de cette âme. Il ne veut que Dieu, parce que Lui seul répond à ses besoins spirituels. Rien du monde ne peut ni le nourrir, ni le désaltérer, il lui faut le pain du ciel et la source qui coule du trône de Dieu.

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde: si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui» (1 Jean 2: 15). «Quiconque voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu» (Jacques 4: 4).

Il était bon de considérer ces points avant de suivre Israël au désert. C'est dans le désert que nous tournons les yeux vers la Canaan céleste, où nous sommes appelés à habiter. Dans l'Apocalypse, il est question de ceux qui habitent sur la terre, qui s'y plaisent, et de ceux qui habitent dans le ciel. C'est là que Dieu nous a fait notre place. Vivons-y, tout en le servant ici-bas.

(Versets 20-27). Il n'est pas dit grand-chose sur Marie, mais le peu que nous en savons par la Parole est intéressant. C'est cette jeune fille qui, sur les bords du Nil, surveillait le coffret caché dans les roseaux, et dans lequel reposait Moïse; c'est elle qui s'approcha de la fille du Pharaon et lui offrit, avec un à-propos remarquable, une nourrice pour l'enfant, puis, sur l'acceptation reçue, alla chercher sa mère. Dieu la dirigeait et lui montrait comment elle devait agir. Ces souvenirs rappelés nous prouvent qu'à l'époque où nous sommes arrivés, cette jeune fille n'en était plus une, car elle devait avoir au moins 90 ans, puisque Moïse en avait 80. Elle est appelée, dans ce verset 20: «Marie la prophétesse». Prophète, ne signifie pas toujours celui qui annonce les choses à venir, le prophète était aussi celui qui parlait de la part de Dieu — la bouche de Dieu. Il n'est pas fait mention des paroles que Marie a pu dire au peuple, mais elle devait avoir sur lui une certaine autorité, car, en Michée 6: 4, son nom est associé à celui de ses frères: «J'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Marie». Elle est aussi mentionnée au chapitre 12 des Nombres, mais non pas à son honneur; dans cette position élevée, soeur du législateur, soeur du sacrificateur, l'orgueil s'est peut-être glissé dans son coeur, et nous la voyons s'élever contre Moïse, contre celui dont l'Eternel dit: «Mon serviteur Moïse est fidèle dans toute ma maison; je parle avec lui bouche à bouche» (versets 7, 8). Le châtement ne tarde pas; pendant sept ans, elle est lépreuse. Enfin, au terme de la traversée du désert, elle meurt, âgée peut-être de 130 ans.

On a cru pouvoir s'appuyer sur ce qu'elle était prophétesse pour justifier le ministère public de la femme, mais ce n'est pas selon la Parole. Que fait-elle, dans ces versets qui nous occupent? Elle chante les louanges de Dieu, elle se joint au cantique d'Israël. C'est ce que les soeurs font dans l'assemblée, s'associer aux chants de louanges mais cela ne veut pas dire qu'elles aient à agir.

Marie prit un tambourin en sa main, et toutes les femmes firent de même. Il faut bien remarquer que Marie vivait dans une dispensation différente de la nôtre; elle appartenait à un peuple terrestre, tandis que notre position est celle d'un peuple céleste; l'apôtre Paul dit que «nous avons à nous exhorter l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de nos coeurs à Dieu, dans un esprit de grâce» (Colossiens 3: 16). Quand le Seigneur aura établi son règne sur la terre, on entendra des chants semblables à celui qui s'élève ici, sur les bords de la mer Rouge. Le peuple terrestre restauré servira son Dieu comme au temps de David, avec des instruments de musique qui s'entre-répondront. Mais pour le temps de la grâce, le Nouveau Testament ne dit rien qui puisse justifier un service analogue: nous servons Dieu en Esprit et en vérité.

(Verset 22 et suivants). Nous avons vu ce qu'est le désert, ce qu'est l'Egypte; le monde est le désert pour le chrétien, quant à sa position de séparation pour Dieu. Moïse conduit le peuple au désert: ils marchent pendant trois jours, et ne trouvent point d'eau. Moïse avait demandé au Pharaon que le peuple pût aller le chemin de trois jours au désert; il fallait cette distance pour qu'il fût entièrement séparé de l'Egypte. Il l'était, maintenant; séparé par la mer, séparé par l'espace franchi. C'est ainsi que, pour nous aussi, il y a séparation complète d'avec le monde et délivrance parfaite de nos ennemis détruits par la mort.

L'Eternel marchait toujours à la tête des Israélites. Il était toujours là, il ne voulait pas les laisser. Il en est de même pour nous que Dieu a sauvés: le chemin à travers le désert, c'est *son* chemin, et nous avons à le suivre, les yeux fixés sur Lui, trouvant toutes les directions dans *sa* Parole. Il nous a pris à sa charge, et, par la foi, nous pouvons contempler Celui qui nous dirige, nous garde et nous protège. Si nous nous écartions, il faut que Dieu nous ramène, et cela est douloureux. «Ils ne trouvent pas d'eau», ce sont les épreuves qui commencent. Altérés par la marche, c'était bien, en effet, une épreuve que de ne pouvoir se désaltérer; mais Dieu qui les avait déjà conduits et tirés d'une position inextricable, les conduit de même dans cette difficulté. Pour nous, le chemin a deux faces: il est uni et facile, parce que nous sommes conduits par le bon Berger: «Jésus est mon Berger; il me fait reposer dans de verts pâturages, il me mène à des eaux paisibles, ... il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom... et, passant par la vallée de la mort»,... je ne suis pas seul, il est là; mon Berger me garde. L'autre face, c'est qu'il y a des difficultés. Si nous y échappons, nous ne serons plus sous la discipline de notre Père, et ce ne serait pas bon pour nous. Le chapitre 12 des Hébreux traite des peines du désert et montre que la discipline et les épreuves sont la preuve que Dieu nous conduit; il nous éprouve pour que nous participions à sa sainteté.

L'épreuve dut être très grande pour les Israélites: après trois jours de marche, représentons-nous ce qu'ils éprouvent en découvrant des eaux abondantes; ils s'approchent,

ils goûtent... mais ces eaux sont imbuables, elles donneraient la mort! Quelle déception! Que c'est pénible, cette eau qui a, en quelque sorte, excité davantage leur soif; c'est la mort. Cette première épreuve du désert est terrible. «Le peuple murmura». Ont-ils raison de murmurer? Ils viennent d'être l'objet d'une délivrance magnifique, n'auraient-ils pas mieux fait de regarder à Celui qui les avait délivrés, plutôt que de se tourner vers Moïse? Non, ils n'ont pas raison, ils ont bien tort; c'est un peuple ingrat, disons-nous, dans notre paisible position. Faisons-nous autrement qu'eux? Dans les épreuves, si nous n'avons pas murmuré des lèvres, n'y avait-il pas de murmures dans nos coeurs? Que de choses tristes dans la vie, pires même que la mort. Si un enfant est enlevé... quelle amertume! Si la maladie vient clouer sur un lit de douleurs, rendre infirme... quelle amertume! Si, placé dans une position élevée, tout nous est enlevé... quelle amertume! Et alors, dans nos coeurs s'élève cette pensée: Pourquoi Dieu fait-il cela? C'est le désert, il est nécessaire que l'épreuve nous soit appliquée, mais nous ne devons pas murmurer; tout murmure, si faible soit-il, dénote un coeur qui n'est pas satisfait, qui ne trouve pas la volonté de Dieu bonne, agréable et parfaite; et c'est de l'incrédulité, parce que si nous nous souvenons que Dieu a dit qu'«il est pour nous», nous avons tort de douter dès que nous sommes dans les difficultés qu'il envoie pour notre profit. Il sait mieux que moi ce qui m'est nécessaire, pourquoi j'ai à passer par cette mort: c'est pour apprendre à le connaître et à me connaître. Pourquoi il me faut l'épreuve: c'est pour apprendre à m'appuyer, sur Lui.

Moïse est pris à partie par le peuple: «Que boirons-nous?» Dieu avait mis, en un certain sens, la charge du peuple sur Moïse et celui-ci, aux prises avec les difficultés, devait se rappeler qu'il avait refusé à Dieu d'aller vers les Israélites retenus dans la captivité, et il devait être tenté de se dire: Pourquoi ai-je pris cette charge sur moi? Deux apôtres, Paul et Silas, partis pour évangéliser, arrivèrent à Philippes et là furent persécutés et jetés en prison. Ne devaient-ils pas se dire: Pourquoi avons-nous persévéré? Peut-être aurions-nous parlé ainsi, mais Paul et son compagnon savaient ce que c'est que la mort appliquée à eux, et la vie de Dieu, et dans la prison, ils chantaient et priaient. C'est quelque chose de semblable que nous voyons en Moïse. Il voit Celui qui est invisible, il croit à l'Eternel, il sait où trouver la ressource, il a confiance dans Celui qui a délivré, et plein de ce sentiment, il verse dans le sein de l'Eternel sa difficulté. L'Eternel sait aplanir toutes les difficultés quand il est visible pour les yeux de l'âme et qu'on s'approche de Lui en croyant qu'il est tout, en puissance, en amour, en compassion, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent.

La difficulté est donc là, dans ces eaux d'amertume, et l'Eternel leur enseigne un bois... En cette occasion, comme en tant d'autres, nous voyons Dieu manifester sa puissance merveilleuse par les choses les plus simples. Que pensèrent les Israélites? Peut-être se trouvait-il quelque incrédule comme ceux d'aujourd'hui, qui raisonna, mais Moïse fait ce que Dieu lui a dit, en simplicité de coeur, avec foi, et la réponse est là. Ce qui était mort devient vie et rafraîchissement, rafraîchissement pour tous ces pauvres êtres épuisés.

La Parole nous enseigne quel est ce bois merveilleux, ce moyen bien simple mis devant nous: Jésus, sa croix, ses souffrances. C'est là ce qui peut adoucir toutes les amertumes, toutes les douleurs. Il dit: «Viens sur mon sein, viens, ne pleure pas». Il est le Consolateur suprême,

divin; par sa mort, par sa croix, il nous a acquis pour lui-même, et il peut seul verser dans nos coeurs la consolation. C'est Jésus, dans sa mort et dans sa vie, qui rend douces toutes les eaux amères, et il veut attirer nos âmes, nos affections pour les porter sur Lui. Tout ce que Christ a été, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a accompli, tout ce qu'il est maintenant, voilà ce qui rend douces toutes les épreuves qu'il envoie. Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas pleurer, que nos coeurs soient durs, insensibles à l'épreuve, mais si nous pleurons sur la mort ou la maladie d'un de nos bien-aimés, Jésus nous fait entendre cette consolation suprême: «Ne pleure pas. Je suis à toi, tu es à moi. Oui, je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi».

A un moment ou l'autre de notre vie, nous arrivons à des Mara, à une amertume très grande, mais Jésus est là pour tout adoucir. Arrêtons nos regards sur Lui, écoutons cette parole qu'il nous dit: Je suis près de toi, je ne te quitte pas. Puisseons-nous réaliser ces choses.

Le chrétien, parfois, ne veut pas adoucir ses eaux de Mara, il retourne sans cesse sa douleur. Cela n'est pas selon Dieu. Il est des chrétiens qui persévèrent à vouloir rendre les eaux amères, ils sont incroyants et désobéissants. Nous voyons que Moïse dit aux enfants d'Israël de prêter l'oreille à la voix de l'Eternel; l'Eternel leur propose l'obéissance. Paul écrivait aux Thessaloniens (1^{re} épître 4: 13): «Je ne veux pas que vous soyez affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance», et il dirige leurs regards sur Christ.

Ici, ce qui est proposé, c'est l'obéissance, la soumission à la volonté de Dieu. Ceux du monde sont sans espérance, ils pleurent; c'est un Mara continu; pour le chrétien, il ne peut pas en être ainsi, s'il pleure — et il peut pleurer, puisque Jésus a pleuré, a été ému de compassion — il sait que Jésus est là pour adoucir, et alors, quand il se soumet à cette voix de grâce et d'amour, il est obéissant, il garde la parole du Seigneur, il est en communion avec Lui. «Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 23). Il est préservé des plaies de l'Egypte comme Israël, restauré, dans l'obéissance, gardé et en communion avec le Père et avec le Fils. L'épreuve, adoucie par l'amour de Christ, lui est salutaire en lui faisant goûter les douceurs de la grâce et de la paix de Dieu. Les épreuves sont des bénédictions, et Paul a dit: «Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 3-5). Quelle place bénie que celle du chrétien.

Il y a, dans le désert, quelques instants de repos pour les Israélites. Ils voient, dans le lointain, une oasis délicieuse, un bosquet verdoyant, des eaux, 70 palmiers, à l'ombre desquels ils peuvent se reposer. On a fait remarquer que les chiffres d'Elim sont les mêmes que ceux des apôtres: douze fontaines d'eau — douze apôtres — 70 palmiers — 70 envoyés du Seigneur pour prêcher dans les villes où il devait aller lui-même (Luc 10: 1).

Dans sa grâce et dans sa bonté, Dieu nous conduit aussi dans des lieux tranquilles, où nous pouvons nous reposer à l'ombre des bénédictions dont il nous comble. Qu'il ne s'échappe

de notre coeur que des actions de grâces, rendons grâces en toutes choses et jamais de murmures.

[\(A suivre\)](#)

Chapitre 16

(Versets 1-8). Maintenant la course dans le désert se poursuit; voici un mois que les Israélites marchent, partis d'Elim pour arriver au Sinaï. On a fait remarquer combien cette position est frappante: ils sont là, entre le lieu où la grâce s'est manifestée et Sinaï qui représente ce qu'il y a de terrible, de terrifiant, lorsque Dieu paraît pour donner la loi à un peuple qui a rejeté la grâce. Etant encore sous la grâce, comment pouvaient-ils se mettre sous la loi? Comment une âme qui a connu la grâce de Jésus peut-elle se remettre sous le joug de la loi? Les Galates, après avoir reçu la bonne nouvelle du salut, se laissèrent enseigner par de faux docteurs et retournèrent sous ce joug. La loi parle de malédiction: «Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire» (Galates 3: 10). Dieu nous a placés sous le régime de la grâce qui règne par la justice, et nous ne sommes pas obligés de nous mettre sous le joug. D'un autre côté, gardons-nous de croire que, parce que nous sommes sous la grâce, nous avons la liberté de faire ce qui n'est pas selon Dieu. Celui qui a été tiré des ténèbres, qui connaît la grâce, est libre, affranchi, mais affranchi pour être à Celui qui est mort et ressuscité, il a l'heureuse liberté de se placer sous le joug de Christ.

«Le quinzième jour du second mois après leur sortie du pays d'Egypte». La sortie du pays d'Egypte, c'était la délivrance parfaite donnée par Dieu, la première et grande délivrance, et les autres en dépendaient. Il en est ainsi pour nous; la délivrance que nous avons en Christ nous est le sûr garant de toutes les délivrances que Dieu nous accorde sur la terre. Remarquons comme les dates sont indiquées avec précision dans la parole de Dieu. Un mois s'est écoulé et une grâce nouvelle va être accordée à Israël — c'est bien une grâce, car il n'a rien fait pour la mériter. Et cependant il a vu la puissance de l'Eternel se déployer pour le faire sortir d'Egypte, pour lui faire traverser la mer Rouge, pour le délivrer de l'ennemi qui le poursuivait; il s'est reposé à l'ombre des palmiers d'Elim, et s'est désaltéré à ses douze fontaines rafraîchissantes, et maintenant des murmures s'élèvent dans le coeur de ces Israélites.

Cela nous apprend ce qu'est notre coeur: nous avons vu les délivrances que Dieu nous accorde, et combien de fois ne s'élève-t-il pas des murmures, alors qu'il ne devrait y avoir que des actions de grâces! «En toutes choses rendez grâces», disait Paul (1 Thessaloniens 5: 18). «En toutes choses», c'est-à-dire aussi dans l'épreuve; l'épreuve est pour notre bien, notre bénédiction, elle nous ramène à Dieu qui donne l'issue, et pas un murmure ne doit naître en nos coeurs, parce que Dieu qui nous a pris à sa charge ne nous laissera pas — la vie de Dieu en nous ne peut murmurer, le murmure est de la vieille nature.

Les enfants d'Israël regrettent l'Egypte, ils oublient la fournaise de laquelle leurs cris s'élevaient; il leur faut du pain, il leur faut la satisfaction de la chair, et au lieu de s'attendre à Dieu, ils murmurent contre Moïse et Aaron, non pas contre l'Eternel, mais contre Moïse et Aaron. Dans notre vie chrétienne, nous ne murmurons pas ouvertement contre Dieu, mais contre les instruments de l'épreuve, contre les circonstances, et nous faisons comme les Israélites — Les deux serviteurs répondent: «Que sommes-nous, que vous murmuriez contre nous?... Vos murmures ne sont pas contre nous, mais contre l'Eternel». Nous avons à bien comprendre cela; si dans nos affaires, dans nos familles, les choses ne vont pas selon nos désirs et que nous murmurions contre choses ou personnes, ces murmures montent jusqu'à Dieu, c'est Lui que nous offenso. Ce qui l'honore, au contraire, c'est une confiance entière, implicite.

Que les Israélites étaient heureux de se trouver encore sous le régime de la grâce! Quelle différence quand ils seront sous la loi! Ici, l'Eternel vient pourvoir à leurs besoins, il ne leur fait pas entendre un mot de reproche, mais dans sa tendre compassion, il répond en leur donnant la nourriture. Plus tard, lorsqu'ils seront placés sous le gouvernement de Dieu, sous la loi, nous verrons la colère de Dieu s'enflammer et une plaie fondre sur eux, parce qu'ils auront murmuré (Nombres 11). Placés sous la loi, ils seront régis par la loi. Dieu est miséricordieux, mais son gouvernement a son effet. «La loi a été donnée par Moïse», l'homme est impuissant pour observer ce que Dieu commande, «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1: 17).

Dieu répond aux murmures d'Israël par la grâce et la bénédiction, mais pour nous qui connaissons mieux la grâce que ce peuple, nous avons à nous humilier, si le murmure naît en nos coeurs. «Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu, rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous» (1 Pierre 5: 6, 7).

Israël ne se rappelle plus sous quel régime barbare il a vécu en Egypte, quand il oublie les soins de Dieu. Quelle ingratitude de croire que Dieu va le laisser mourir de faim! S'il prend soin de nous quant aux besoins corporels, combien plus quant aux besoins de nos âmes; si nous désirons le connaître, nous approcher de Lui, Dieu répond; il répond à ces soupirs d'une âme qui le cherche. David cherchait Dieu, son âme avait soif de Lui, et dans le désert, «dans une terre aride et altérée et sans eau «son âme a été rassasiée» (Psaumes 63: 1, 5).

En Egypte, Dieu est descendu aux cris de son peuple, mais ici, au désert, il est au milieu d'eux. Comme il est précieux de l'avoir avec soi dans le désert! Quand nous avons connu la délivrance de Jésus, quand nous sommes sauvés, notre privilège est de pouvoir dire: «Le Sauveur est avec moi», et d'avoir la certitude qu'en traversant ce monde, dont nous ne sommes pas et ne devons pas être, Dieu est avec nous et nous tient par la main. Le chrétien soupire quelquefois après les choses du monde, il voudrait en jouir, en tâter, s'y livrer; pauvre chrétien! il est impossible de goûter à ces choses et de jouir des choses de Dieu. «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu» (Ephésiens 4: 30). Les Israélites avaient avec eux le Dieu de toutes grâces — nous l'avons de même. — Ne l'attristons pas en quittant le désert pour les choses du monde; dans le désert, n'avons-nous pas Christ, ce qui est de beaucoup meilleur?

Dieu passe par-dessus les murmures d'Israël et n'exerce pas le jugement; il dit: «Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieus du pain». Vous regrettez les choses de l'Egypte! Vous allez recevoir une nourriture préparée par moi-même et qui descendra du ciel. Le chrétien doit attendre tout du ciel; dans la détresse, il prie: Dieu répond. Il donne jour après jour et pourvoit à ses besoins. Il a à recevoir tout comme venant du ciel, et alors quelle saveur il trouve à ces aliments qu'il reçoit de la main de Dieu et qui, assaisonnés par la prière, sont bons à prendre. Qu'ils sont malheureux ceux qui ne savent pas que nous avons tout à recevoir de la main de Dieu!

Il nous faut aussi considérer le côté spirituel: des centaines d'années plus tard, le même peuple dira au Seigneur: «Moïse nous a donné à manger du pain venant du ciel» (Jean 6: 31). La foule avait suivi Jésus dans la solitude pour l'écouter, et, connaissant leurs besoins, il les nourrit; devaient-ils conclure de cela qu'ils n'avaient plus rien à faire qu'à attendre les aliments? Le Seigneur les détourne de cette pensée grossière et charnelle et les ramène à la vraie question: le vrai pain de vie, c'est celui qui est descendu du ciel. «Moi, je suis le pain de vie» (Jean 6: 35). «Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle» (Jean 6: 27). «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle» (Jean 6: 54).

Nous avons à manger journellement cette nourriture que Jésus place devant nous, mais nous devons aussi considérer un Christ céleste et nous nourrir de ce qui nous est présenté de lui dans l'Évangile, douceur, obéissance, dévouement, ce vrai pain du ciel est une nourriture fortifiante pour notre âme.

Le peuple devait sortir et recueillir la portion d'un jour — non pas de deux — il n'avait pas à faire de provision, mais à compter, jour après jour, sur la munificence de l'Éternel, il ne devait pas se défier de Dieu. Quelle grande leçon pour nous; chaque jour il nous faut nous attendre à Dieu pour le nécessaire. Il nous nourrit chaque jour de notre vie et bien plus encore qu'à l'Israélite, il nous convient d'avoir cette attitude de l'attente, parce que nous attendons le Seigneur qui vient nous prendre et nous introduire dans la maison du Père. Si nous devons mettre notre confiance en Dieu, cela ne signifie pas que nous ayons à agir sans prévoyance, mais nos coeurs ne doivent pas s'attacher aux choses qui périssent. Le travail est une chose nécessaire: «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus» (2 Thessaloniens 3: 10). Nourrissons-nous de Christ jour après jour, et pensons à cette parole du Seigneur: «A chaque jour suffit sa peine» (Matthieu 6: 34).

L'Éternel dit, en parlant du peuple: «Afin que je l'éprouve, pour voir s'il marchera dans ma loi ou non».

Dieu veut que nous joignons à la connaissance, l'obéissance, et que nous marchions dans l'obéissance. Apprenons à nous reposer sur ce Dieu fidèle. Les Israélites doivent manifester leur obéissance en recueillant chaque matin la provision d'un jour, et le sixième jour celle de deux jours, parce que Dieu veut, au septième jour, donner du repos à son peuple. Dans toute la Parole, nous trouvons cette pensée du repos, figure du repos excellent que Dieu veut

donner à l'âme. «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos» (Matthieu 11: 28).

Dieu connaissait notre cœur, nos besoins l'homme inquiet, agité, soucieux, se travaillant, se fatiguant, Dieu a donné ce repos qui lui est tellement nécessaire. Dès le commencement, le septième jour est un jour de repos; le péché a détruit ce repos, mais le Seigneur est venu nous apporter le repos de la conscience, du cœur. Le repos est uni à la connaissance et à la jouissance du Seigneur. Lorsque nous nous tenons à ses pieds, comme Marie, écoutant sa parole, goûtant son amour, nous avons ce repos que le monde ne peut ravir, ce divin repos qui est le prélude du repos éternel, réservé par Dieu à son peuple et qui nous attend.

(Versets 9-12). «La gloire de l'Eternel parut dans la nuée» mais non pour exercer le jugement sur ce peuple qui était sous le régime de la grâce; plus tard, nous verrons Dieu ordonner à Moïse et à Aaron de se séparer d'Israël qu'il va consumer en un instant, à cause de son péché — il n'était plus sous la grâce — mais ici, en dépit de sa faiblesse, de ses murmures, l'Eternel exerce sa grâce envers Israël.

(Versets 12-31). Il lui envoie des caillies à manger. Une autre fois, pour répondre de nouveau aux murmures du peuple, Dieu envoie des caillies, mais «la chair était encore entre leurs dents, avant qu'elle fût mâchée, que la colère de l'Eternel s'embrasa contre le peuple, et que l'Eternel frappa le peuple d'un fort grand coup» (Nombres 11: 33). Il était alors sous la loi.

Lorsque la gloire de l'Eternel apparaît, elle n'apparaît pas en arrière, du côté de l'Egypte, dont les Israélites regrettaient les «pots de chair» et le pain, mais du côté du désert; ils voient cette gloire, ils voient que l'Eternel voulait toujours les conduire. Nous avons beau faire, Dieu ne nous laisse pas retourner vers le monde; Jésus nous conduit, et, si nous avons les yeux fixés sur Lui, nous ne pourrions retourner en arrière; le grand secret, c'est d'avoir les yeux sur lui; entre lui et le monde il n'y a pas de compromis. C'est par la foi que nous contemplons la gloire du Seigneur Jésus, et, arrêtant nos regards sur lui, «nous sommes transformés en la même image» (2 Corinthiens 3: 18).

Lorsque la manne parut, au grand étonnement des Israélites, ils avaient déjà des directions de Dieu quant à la quantité que chaque individu devait recueillir; elle devait être recueillie chaque jour, et il fallait se lever de bon matin, parce que, à la chaleur du soleil, elle fondait. Il ne fallait pas être paresseux pour recueillir le pain de chaque jour! Remarquons bien que c'est «le pain de chaque jour»; il y en avait assez pour le jour présent et il n'y avait pas à s'inquiéter pour le jour suivant. Qu'est-ce que le Seigneur recommandait à ses disciples? «Ne soyez pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même: à chaque jour suffit sa peine» (Matthieu 6: 34). Dieu peut donner le nécessaire chaque jour sans que nous ayons à nous tourmenter. Pour apprendre cette leçon, il est indispensable d'avoir confiance en Dieu, de croire Dieu, de savoir ce qu'il veut et peut faire pour nous; c'est le fondement de la paix pour marcher dans le désert. Dieu s'était fait connaître à son peuple dans sa puissance, en le délivrant, dans sa miséricorde, en l'épargnant; combien il a fait plus pour nous sauver d'un salut éternel! Pour l'épreuve présente, la difficulté actuelle, nous avons

à nous confier en Lui, et à repousser tout ce qui agite et éloigne de lui. Ce qu'il nous donne sera suffisant; la manne est mesurée à chacun, à chaque famille, et il y a égalité pour tous. Paul se sert de ce passage pour montrer que celui qui est dans l'abondance, comme celui qui a moins ou qui est dans la pauvreté, a à donner selon ce qu'il possède, sur un principe d'égalité (2 Corinthiens 8: 11-15). L'apôtre dit cela à propos de l'exercice de la charité dont il faut user les uns envers les autres. C'est une grâce que de pouvoir subvenir aux besoins de nos frères.

Ainsi, ce que l'Eternel prescrit était ce qu'il jugeait nécessaire pour un jour, les Israélites n'avaient pas besoin d'avoir davantage; ils devaient apprendre à être satisfaits de ce que Dieu donnait, dans les circonstances où il les plaçait. Dieu éprouvait son peuple; il voulait voir son obéissance en lui prescrivant de ne pas amasser pour le lendemain, et il éprouvait sa foi en lui donnant l'ordre de recueillir au sixième jour, la portion du septième.

Cette manne se conservant deux jours est un miracle, que l'on a cherché à atténuer, mais qui reste un miracle. Au matin du septième jour, quelques-uns du peuple sortirent pour en recueillir, mais rien n'était descendu du ciel sur la terre.

Le travail des enfants d'Israël, au désert, était de se lever de bonne heure, et de récolter leur nourriture. Nous avons à travailler, à agir d'une manière ou d'une autre, mais Dieu ne veut pas l'oisiveté, et nous avons la confiance qu'il bénit notre travail. Comme c'est précieux pour ceux qui travaillent et dont le gain est modeste, d'avoir la certitude que Dieu pourvoira.

Dans sa bonté, l'Eternel veut que son peuple se repose. Dieu avait travaillé six jours afin de créer toutes choses: la terre pour servir de séjour à l'homme; les animaux pour être les serviteurs de l'homme; l'homme lui-même qu'il établit roi sur la création. Et quand il eut achevé de créer, il déclara que tout était très bon. Comme elle devait être belle, en effet, cette terre dans toute sa fraîcheur! Et Dieu se reposa après avoir fini son oeuvre. Ce repos, la méchanceté de l'homme l'a troublé; le mal est entré, et Dieu a dû recommencer le travail, non de création, mais afin de tirer l'homme de l'abîme dans lequel, il s'était plongé. C'est pourquoi Jésus dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17). Dieu travaille et Jésus est son collaborateur dans ce travail béni; il a accompli l'oeuvre parfaite de la rédemption, mais le travail continue; Dieu travaille dans son amour pour amener les âmes au salut par Christ; l'homme lui est cher. Quelle grâce de le savoir, de savoir que «ses délices étaient dans les fils des hommes» (Proverbes 8: 31). Que notre Dieu soit béni! Quand nous écoutons sa voix, que nous sommes amenés à Lui par Jésus, il n'y a de repos pour nous que près de Lui; nous aurons à traverser des troubles, des difficultés, mais rien, dans cette position, ne peut altérer le repos de la conscience et du coeur, et bientôt nous jouirons du repos parfait quand le Seigneur Jésus sera venu et nous aura pris avec Lui.

Voici maintenant les voies de Dieu: Israël, peuple terrestre, représente l'homme; Dieu veut un repos pour l'homme, et Dieu voulait que son peuple goûtât ce repos après les six jours de travail, c'est pourquoi il lui ordonna de ne rien faire au septième jour, jour du sabbat. Sans doute, nous avons besoin du repos matériel, l'homme qui viole cette loi en souffre — mais nous n'avons pas à considérer la chose seulement à ce point de vue — Dieu a voulu que nos

occupations fussent suspendues pour goûter le repos près de lui. Le septième jour est remplacé pour nous par le premier; le sabbat, par le dimanche, jour de la résurrection, jour où Christ a triomphé de la puissance de Satan. C'est l'image du repos éternel. La fête des tabernacles, qui durait pendant sept jours, représentait un cycle complet, figure du millénium, pendant la durée duquel la justice et la paix régneront. Mais au septième jour, succédait le huitième — le premier de la semaine pour les chrétiens — et ce jour-là est la figure du repos éternel. Pour nous, la première création a trouvé sa fin à la mort de Jésus; nous appartenons à la nouvelle création, et le jour de la résurrection devient naturellement notre jour de repos. Le Seigneur est ressuscité le premier jour de la semaine (Matthieu 28: 1-10); le premier jour de la semaine, il apparaît deux fois à ses disciples (Jean 20: 19, 26). L'apôtre Paul recommande «que chaque premier jour de la semaine, chacun mette à part chez lui... pour la collecte pour les saints» (1 Corinthiens 16: 1, 2). Jean fut ravi en Esprit, «dans la journée dominicale» (Apocalypse 1: 10). Le sabbat a fini son temps; il reprendra son cours pour les Juifs du millénium, mais pour nous, qui vivons dans l'intervalle, c'est en ce précieux jour de la résurrection, que nous nous rassemblons au nom du Seigneur Jésus, nous souvenant de tout l'amour qu'il nous a manifesté. Dieu voulait que son peuple se reposât auprès de lui et jouît de sa bonté. Ne jouissons-nous pas d'une manière spéciale de la présence du Seigneur au milieu de nous? Quelle grâce d'appartenir à cette nouvelle création, où il n'y a que vie, lumière, amour; où Jésus apparaît dans toute sa beauté. Réalisons-nous assez qu'il est là, présent, prenant son plaisir avec nous?

Dieu prenait soin des Israélites, il y avait abondance dans leurs maisons pour le jour du sabbat. Peut-être, quelques chrétiens pensent-ils pouvoir gagner de l'argent le dimanche?... Ils doivent compter sur la puissance de Dieu, et mettre ce jour-là à part, pour être *entièrement* au Seigneur.

Tous ne furent pas obéissants, mais il n'y eut aucun profit pour eux à se lever de bon matin; peut-être cherchèrent-ils longuement, ils ne trouvèrent rien. Ah! il faut rester dans le chemin de Dieu, dans l'obéissance et la soumission du coeur.

Il y a autre chose encore à examiner. En Jean 6, Jésus dirige nos pensées vers un point plus élevé. La foule suit le Seigneur qui l'a nourrie, et elle lui demande un miracle (verset 30), en rappelant celui opéré au désert pour leurs pères (verset 31). Mais le Seigneur détourne leurs regards des choses matérielles. L'important, c'est de nous occuper de ce qui subsiste en vie éternelle: «Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle» (verset 27). Il ne faut pas oublier cette nourriture céleste, car ce qui peut nous faire traverser le désert avec un coeur affermi, c'est d'y être occupés des choses d'en haut. Jésus se présente comme le pain de vie (verset 35), et celui qui mange de ce pain-là, ne mourra point à jamais, «il vivra éternellement» (verset 51). «Je le ressusciterai» (verset 44), dit le Seigneur. Celui qui se nourrit du pain de vie reçoit une puissance de vie telle que son corps y participe et ressuscitera. Le Fils de Dieu est descendu du ciel. Il est devenu un homme parfait, parfait en obéissance, et dans sa vie il a manifesté ce qu'est la vie céleste.

Venir à Christ, c'est croire en lui. Se nourrir du pain de vie, c'est croire en lui; en contemplant ce qu'il a été sur la terre, nos coeurs sont nourris et nous n'avons pas besoin d'une autre nourriture que celle que nous trouvons en lui. Il faut croire de coeur au Fils pour avoir la vie éternelle. Nous avons, chaque matin, à recueillir la manne céleste, dans la prière, dans la lecture de la Parole. Une âme qui négligerait cela se desséchera et ne pourrait jouir des choses d'en haut. Pour jouir des choses spirituelles, l'âme a besoin d'être nourrie de Christ, objet divin qui occupe nos coeurs. Après avoir dit: «Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement», Jésus ajoute: «Ce pain... c'est ma chair» (verset 51). Nous avons à nous nourrir d'un Christ mis à mort, qui a expié nos péchés, et à vivre dans la communion de Celui qui est maintenant dans la gloire; l'Esprit Saint dirige nos pensées vers les choses qui sont au-dessus de la terre, vers les choses qui ne passent point.

(Versets 32-36). D'après l'ordre de l'Eternel, il faut recueillir un omer de manne et le garder devant Dieu en témoignage que le peuple a passé à travers le désert et a été, tout le temps, nourri par Dieu. Le Seigneur Jésus dit à ceux de l'assemblée à Pergame, qui, au milieu des désordres sont demeurés fidèles, se sont séparés du mal: «A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée» (Apocalypse 2: 17).

Dans cet omer, dans cette manne cachée devant Dieu, nous avons l'image «d'une vie cachée avec Christ en Dieu». Pendant que nous traversons le désert, notre Seigneur est dans le ciel, caché à ceux qui ne le connaissent pas, mais demeurant toujours ce pain de vie dont nous avons à nous nourrir. Nous ne saisissons le dessein de Dieu que lorsque nous verrons Christ partout, et en traversant le désert, nous serons heureux de le contempler dans son amour divin, dans son obéissance parfaite. Nourrissons-nous de Lui, tout en pensant qu'il est dans le ciel; marchons dans le chemin, les yeux arrêtés sur le Bien-Aimé du Père, et que nous puissions répondre de tout notre coeur à son amour.

Chapitre 17

Dans ce chapitre, il y a deux sujets bien distincts: les eaux jaillissant du rocher et le combat des fils d'Israël contre Amalek. Nous y trouvons pour nous-mêmes des leçons diverses: leçons morales à tirer de la conduite d'Israël, leçons spirituelles, ce qui leur arrive étant pour nous des types, des figures.

(Versets 1-7). Remarquons que l'assemblée d'Israël, dirigée par la nuée, part, sur le commandement de l'Eternel, de l'endroit où Dieu lui a donné la manne. L'Eternel est le guide et le protecteur de son peuple; heureux peuple! Par l'histoire d'Israël, dans les choses où il passe, nous apprenons et nous comprenons ce qu'est l'homme naturel.

Le peuple arrive à Rephidim et ne trouve pas d'eau; s'il avait été un peuple comme les autres, rien n'aurait pu lui en procurer; mais le peuple de Dieu qui a été délivré du joug de l'Egypte, qui a traversé à pieds secs la mer Rouge, qui a vu l'armée du Pharaon engloutie dans les eaux, qui a été conduit, nourri, désaltéré, tout cela par Dieu dans sa bonté, ce peuple murmure! Pour l'homme, il y avait là une difficulté insurmontable; mais pour Dieu, la difficulté

n'était pas plus grande que de donner la manne en quantité énorme pour nourrir tant de personnes, et Celui qui l'avait donnée pouvait aussi procurer l'eau dont Israël avait besoin. Quel aurait dû être le sentiment du peuple en ce besoin pressant auquel nul homme ne pouvait subvenir? Il avait avec lui quelqu'un de puissant qui ne l'avait pas délivré pour le laisser mourir de soif, et c'est ce quelqu'un qu'il oublie... il murmure et conteste avec Moïse. N'est-ce pas l'image de notre coeur? Ne sommes-nous pas l'objet des délivrances de Dieu, et cependant combien nous sommes prompts à douter, à dire: Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi serons-nous vêtus? prompts à nous soucier. Qu'est-ce qui produit cela? L'incrédulité. Dès qu'il y a quelque difficulté, l'incrédulité s'étale. Les Israélites s'élèvent contre le conducteur assigné de Dieu pour être avec eux, et ils témoignent d'une grande irritation. Comme eux, nous nous agitions, nous nous tourmentons, nous nous irritons, aussitôt que tout ne va pas selon nos désirs; à quoi cela sert-il?... tous nos murmures, nos raisonnements, notre irritation ne changeront pas d'un point notre chemin. Si Israël murmure, quelle grâce se déploie de la part de l'Eternel!

Moïse a confiance, et fait ce qu'auraient dû faire les enfants d'Israël; il croit l'Eternel, il s'adresse à Celui qui est capable de faire couler les eaux en abondance. Il a bien le sentiment de son impuissance: «Ils me lapideront», mais il croit. Oh! que n'avons-nous cette confiance? Celui qui a donné son Fils, avec ce Fils que ne nous donnera-t-il pas? Portons tout devant lui avec une confiance absolue. Il a pris notre cause en mains et ne veut pas nous laisser; connaissons-le tel qu'il s'est révélé à nous. Malgré son incrédulité, Israël a, comme nous l'avons dit, le bonheur d'être sous le régime de la grâce qui agit, et non sous la loi qui condamne. En grâce, Dieu vient vers lui pour subvenir à ce qu'il lui faut; en grâce, Jésus vint à Pierre, et étendant sa main, le tira des eaux où il allait être englouti, parce que sa foi défaillait.

L'Eternel parle à Moïse, à celui qui est en communion avec lui. Il vient lui-même rassurer nos coeurs dès que nous sommes près de lui, il nous parle pour fortifier nos âmes et nous montrer des ressources que l'homme du monde ne connaît pas des ressources en Lui, qui seul est notre aide. Moïse peut passer hardiment devant ce peuple qui veut le lapider. Dieu est avec lui. Il doit prendre avec lui des anciens d'Israël, parce que Dieu veut des témoins, et en sa main la verge qu'il portait dans sa première entrevue avec l'Eternel, auprès du buisson en feu, cette verge qui se transformait en serpent, et qui étendue, faisait tomber des plaies sur l'Egypte; cette verge, signe d'autorité, de gouvernement et de jugement. Moïse peut passer devant le peuple avec toute la majesté dont l'Eternel le revêtait, ayant en sa main le signe de la puissance de Dieu. Jésus revêtait de puissance, de grâce, ses apôtres, afin qu'ils pussent agir en puissance et en grâce à l'égard des âmes, et lorsqu'une âme a des besoins, c'est toujours cette puissante volonté de Dieu qui opère.

Pourquoi Dieu choisit-il ce miracle? Lorsque la verge avait frappé les eaux, elle avait produit la mort, et maintenant la verge fait couler l'eau, et c'est la vie pour le peuple; combien cela est frappant.

Sinai, où la loi est donnée, est par conséquent un lieu de jugement, tandis que Horeb est presque partout le lieu de la grâce. Dans ce lieu, Dieu va agir en grâce. Nous avons dans le ciel

le trône de la grâce, devant lequel nous pouvons tout apporter et nous trouverons le soulagement dont nous avons besoin. Dieu dit à Moïse: «Va». Le peuple attend, la verge frappe le rocher, la grâce divine descend en puissance; les eaux coulent en abondance, les eaux pures, vives et jaillissantes; c'est la vie!

Tous ceux qui appartiennent à Jésus peuvent compter sur l'intervention de Dieu en grâce pour tout ce qu'il leur faut.

N'oublions pas que ce que l'Eternel accomplit ici est un miracle. Les Israélites s'abreuèrent, et désormais les eaux ne manqueront plus jusqu'à ce qu'ils atteignent les confins de Canaan (Nombres 20: 1-13). Pendant quarante ans, Dieu les nourrira de la manne, et leur fournira l'eau rafraîchissante qui leur est nécessaire.

Moïse veut qu'il y ait un souvenir de ce qui a amené ce miracle de la grâce, et il nomme ce lieu «Massa et Mériba» (tentation, contestation), parce qu'Israël a contesté et a mis en doute la puissance de l'Eternel. Quel péché! Il n'y avait pas plus de deux mois que le peuple était sorti d'Egypte et avait vu se dérouler toute la puissance merveilleuse de son Dieu! Gardons-nous de l'imiter et ne doutons jamais qu'Il est avec nous; Jésus a dit: «Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle» (Matthieu 28: 20).

L'homme a péché, il s'est séparé de Dieu, il est incrédule et méchant, comment Dieu a-t-il répondu? Il a chassé l'homme du paradis... mais l'a-t-il abandonné? Il lui a ouvert son coeur: tu as péché, eh bien, vois comme je t'aime: «Je donne mon Fils unique, pour toi, pour le monde, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle».

Nous avons besoin de toutes ces leçons que nous donnent les Israélites, non pour les imiter, mais pour les éviter. Si je rencontre sur mon chemin une ornière profonde, je n'ai pas besoin d'y aller, il me suffit de voir quelqu'un en sortir souillé. Les fautes d'Israël sont là, pour nous avertir; tout ceci s'applique à ceux qui appartiennent au Seigneur, et qui passent par le chemin tracé par Dieu. Les autres peuples, les Amalékites, ceux qui franchissaient le désert, n'étaient pas «le peuple de Dieu» et ne pouvaient compter sur des ressources semblables. Nous sommes sous les soins, sous la garde de Jésus, nous sommes son troupeau, et l'on ne peut entrer dans ce troupeau que par la foi en Christ.

Voyons maintenant les choses au point de vue spirituel:

Le sang de l'agneau pascal est le type de l'expiation que Jésus a offerte à Dieu sur la croix. Les Israélites étaient aussi coupables que les Egyptiens, mais le sang les a sauvés, le sang mis sur les portes, Le sang précieux du Seigneur, le sang mis sur nos coeurs, nous sauve de la condamnation; il n'y a point de condamnation pour nous. Les Israélites furent délivrés de Pharaon en passant la mer Rouge. Dans la mort et la résurrection du Seigneur, le chrétien se trouve délivré de Satan et du péché.

Les eaux de Mara donnent la mort, et pour écarter cette mort, Dieu enseigne un bois qui enlève l'amertume. Qui est-ce qui adoucit et écarte toutes nos amertumes? C'est Jésus lui-même.

Israël manque de pain; Dieu lui donne la manne. Il nous donne à nous, comme nourriture spirituelle, Jésus, le pain de vie. Celui qui mange ce pain-là, a la vie à jamais. Notre nourriture, pendant que nous traversons le désert, c'est Christ dans son humanité, et nos coeurs sont ainsi nourris et fortifiés. Voici maintenant une autre chose, dont nous avons besoin, sans laquelle nous ne pouvons jouir de celles que nous venons d'énumérer: c'est l'Esprit Saint, et c'est là, ce dont les eaux qui sortent du rocher sont la figure, eaux rafraîchissantes, bues avec avidité par les fils d'Israël, et qui leur communiquèrent la force et la vie.

Il y a, dans le Nouveau Testament, tout un enseignement de l'Esprit Saint. Nous y apprenons de quoi le rocher est la figure: «Nos pères buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait, et le rocher était le Christ» (1 Corinthiens 10: 4). Ce rocher typifie donc Christ; mais pour pouvoir participer aux grâces qui découlent de lui, et en jouir, une chose est nécessaire: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 24). Pour porter du fruit, il fallait que Jésus passât par la mort et sous l'effet du jugement de Dieu contre le péché; il fallait que la verge du jugement de Dieu tombât sur lui. Il n'est pas mort seulement comme martyr, mais comme victime, comme notre substitut devant Dieu. Dieu n'a pas épargné son propre Fils; ce fils s'est présenté pour porter tous nos péchés, il les a accumulés sur sa tête, et Dieu l'a frappé, car dans son agonie il s'est écrié: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Matthieu 27: 46). Il a été frappé de Dieu et affligé (Esaïe 53: 4), et c'est par cela que le rocher s'est ouvert et que les eaux de la grâce ont coulé pour nous. Dans la journée de la fête des tabernacles, Jésus s'est écrié: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive» (Jean 7: 37). Soif d'espérance, soif de paix: «Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de lui. Or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore» (versets 38, 39).

Nous avons devant nous Celui qui a été frappé, celui de qui découlent ces eaux rafraîchissantes qui apportent la paix, le bonheur, la joie: «Venez à moi et buvez». Quel étrange spectacle eussent présenté les Israélites, s'ils s'étaient tenus à distance du rocher d'où s'échappait l'eau désirée; leurs compagnons n'auraient manqué de les appeler. N'est-ce pas ce que nous voyons? L'Évangile est annoncé, tous les hommes sont appelés, et combien, hélas! restent à l'écart, qui ne veulent pas venir s'abreuver à la source de la vie. La fontaine est ouverte, et l'eau qui en jaillit, c'est la vie éternelle. Israël reçoit la vie pour le corps, et ce que Dieu donne, c'est la vie éternelle, vie de bonheur, de félicité, qui ne finira point. Dieu nous a donné Christ; combien cela est précieux, et Christ nous dit: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive».

(Versets 8-16). Il est intéressant de voir que Dieu, après s'être montré en faveur d'Israël d'une manière si remarquable, veut maintenant qu'Israël agisse. L'ennemi se présente et il faut le combattre. Ce n'est plus, le temps où il fallait faire sortir les Israélites d'Égypte, ou les soustraire à la poursuite du Pharaon; ils n'étaient point alors un peuple capable de lutter; maintenant ils sont délivrés, leur position est changée: ils sont sous les soins de Dieu, et il faut qu'ils marchent. Un ennemi se rencontre sur leur chemin; Dieu aurait pu les en délivrer, mais

tel n'est pas son dessein; la victoire remportée par Israël sur Amalek n'anéantit pas ce dernier, et nous le verrons reparaître à différentes phases de l'histoire du peuple de Dieu. Il est déjà mentionné en Genèse 14: 7. Dans ses dernières visions, Balaam prévoit sa complète destruction (Nombres 24: 20). Voici donc Israël aux prises avec cet ennemi qui se jette sur lui avec violence et avec ruse, attaquant par derrière, alors qu'il est las et harassé (Deutéronome 25: 17-19). C'est bien la violence et la ruse qui caractérisent Amalek.

Que va-t-il se passer? Qui va donner des ordres? C'est Dieu qui dira ce qu'il y a à faire. Moïse apparaît, dirigé par l'Eternel; il parle à Josué. Josué, fils de Nun, est nommé ici pour la première fois, et Moïse lui ordonne de choisir des hommes pour combattre Amalek. Ce ne sera pas tout le peuple qui combattra, mais l'ordre est donné, selon les pensées de Dieu, de choisir des hommes, et Dieu lui-même préside à ce choix et à celui du capitaine. Israël pourra-t-il résister à cette attaque impétueuse? Laissé à ses propres forces, il lui eût été impossible de tenir, mais, conduit par l'Esprit de Dieu, il sait ce qu'il doit faire. Moïse prend en sa main la verge de Dieu, par laquelle tant de prodiges ont été accomplis; il monte sur la colline, vers Dieu, afin de remplir son rôle; rôle bien important, celui d'intercesseur. Mais il ne va pas seul: la sacrificature dans Aaron la lumière dans Hur (Hur signifie lumière), accompagnent le législateur jusqu'au sommet de la colline, et là, Moïse élève les mains, ce qui est le signe extérieur de l'intercession. L'apôtre Paul écrivait à Timothée: «Je veux que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains pures» (1 Timothée 2: 8), c'est-à-dire prient Dieu, intercèdent auprès de Dieu. Cette intercession est puissante, elle monte vers Dieu, et l'Eternel écoute; mais si elle cesse, le peuple faiblit et cède devant l'ennemi; lorsqu'elle recommence, le peuple reprend vigueur. Un homme, même un Moïse, ne peut soutenir longtemps cette position; il faut que Aaron et Hur le fassent asseoir et soutiennent ses mains devenues pesantes; ainsi, l'intercession ne s'interrompt point, et Amalek est vaincu, il s'enfuit, la victoire pour Israël est complète. Nous voyons les soins de Dieu en faveur de son peuple, pour le rendre capable de résister à l'ennemi.

Amalek n'a pas attaqué Israël seulement, mais Dieu même, il a porté sa main sur le trône de l'Eternel. Le trône de l'Eternel était là; l'arche était dans la pensée de Dieu, mais Dieu était là, et c'était bien à Lui qu'Amalek faisait la guerre. Cela ne rappelle-t-il pas quelque chose de précieux pour le chrétien. Lorsque Saul fut arrêté sur le chemin de Damas par une vision, le Seigneur lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» (Actes 9: 5). Saul touchait à ceux qui étaient les membres du corps, et notre union est telle que toucher à un membre, même au plus petit, c'est toucher au Seigneur.

Le crime d'Amalek était grand et devait avoir un mémorial. Son nom devait être effacé de dessous les cieux; de génération en génération, l'Eternel aurait la guerre contre lui. Quand nous suivons son histoire dans la Parole, nous voyons cette guerre se continuer, et Deutéronome 25: 17-19, enseigne qu'Israël doit se souvenir de ce que lui a fait Amalek, et que lorsqu'il sera en repos dans le pays que Dieu lui donne, il devra effacer sa mémoire de dessous les cieux. Israël ne s'est pas soumis à cet ordre, et Amalek est devenu un instrument pour châtier l'idolâtrie des enfants d'Israël. Dans 1 Samuel 15, nous voyons que lorsqu'Israël veut

un roi, Dieu, pour éprouver ce qu'il y a dans le coeur de Saül, lui ordonne, par la bouche de Samuel, de détruire entièrement Amalek, et que l'obéissance n'a pas été complète, car le roi a été épargné.

Il faut qu'il y ait obéissance entière dans nos coeurs, même si Dieu veut qu'un oeil, qu'un bras soit arraché.

Au temps d'Ezéchias, il existait des «réchappés d'Amalek» (1 Chroniques 4: 43). Nous retrouvons encore ce peuple dans la personne de Haman, alors que les Juifs étaient dispersés parmi les nations. Ce favori d'Assuérus, toujours animé du même esprit, use de ruse, Satan agissant derrière lui, pour anéantir le peuple et, en lui, les promesses de Dieu. Mais Dieu renverse ses plans, et Amalek prend fin dans la personne d'Haman et de ses fils.

C'est l'histoire littérale, matérielle, d'Amalek, cet adversaire, cet ennemi de Dieu. Amalek ignorait cela, sans doute, mais Satan agissait par son moyen, et Israël est vainqueur parce que l'Eternel est son enseigne, parce qu'il a arboré comme drapeau la force de l'Eternel. La faiblesse d'Israël devient sa force par l'intercession de Moïse.

Il faut maintenant chercher la signification spirituelle, typique, de ce récit, et considérer en première ligne, combien la Parole est remplie d'enseignements.

Quand Jésus, après trente ans d'obscurité, commence son ministère, la première chose qu'il fait, c'est de venir à Jean pour être baptisé dans le Jourdain, prenant sa place avec les humbles, les petits; Dieu déclare alors qu'il est son Fils bien-aimé, et après ce baptême d'Esprit saint, il est conduit au désert. Là, Satan vient pour le combattre et l'anéantir, lui, et les desseins de grâce.

Ah! nous avons été sauvés par grâce, introduits dans une vie nouvelle, et nous avons pour nourriture la manne céleste, pour nous désaltérer, les eaux de la grâce, et nous entrons dans une vie active. Nous ne pouvons nous attendre à ce que, dans le désert, il n'y ait pas à combattre. Ecartons la pensée des peines et des épreuves — il n'en est pas question ici — le combat est contre un être personnel, contre celui qu'Amalek représente, contre l'ennemi de Jésus au désert, contre celui qui s'est précipité sur les enfants de Dieu, dès que l'Evangile a été annoncé et que l'Eglise ou l'Assemblée, a été formée. L'opposition de Satan s'est manifestée aussitôt par les sacrificateurs qui voulaient empêcher que la Parole fût prêchée; et Satan réussit à faire arrêter Pierre et Jean, lapider Etienne et jeter Paul en prison. C'est toujours lui qui s'oppose à la marche des enfants de Dieu, dans le désert. Est-ce seulement contre l'ensemble qu'il agit? Non, c'est aussi individuellement que nous sommes appelés à combattre; nous avons été parfaitement délivrés, et nous devons lutter, sachant que le péché ne domine plus sur nous (Lire Ephésiens 6: 10-12). Amalek c'était la chair et le sang pour Israël. La chair et le sang désignent ici l'homme, les hommes qui marchent sous les drapeaux de Satan.

Notre position et nos privilèges sont célestes, nos bénédictions sont dans le ciel, et le grand effort de Satan, c'est de nous empêcher de jouir de cela, et pour y arriver, il fait appel aux convoitises, et se sert de tout ce qui agit sur le coeur et sur l'imagination, pour détourner

nos pensées. S'il réussit, c'est pour nous la perte de la communion, l'arrêt de notre marche spirituelle. Il se sert du monde, des convoitises, de la chair, et celle-ci devrait être tenue dans la mort. S'agit-il de marcher contre l'Eglise, il a les hommes à son service. S'agit-il de nous, il trouve en nous-mêmes les éléments voulus. C'est un ennemi réel, vivant, personnel, qui a une énergie, une puissance, une intelligence, du discernement. C'est redoutable, quand on pense à cette autorité, à cette domination des ténèbres, qui a osé marcher contre le Fils de Dieu, s'attaquer à lui.

Pour résister à l'ennemi, nous avons toute une armure de Dieu, armure complète pour nous couvrir et pour attaquer (Ephésiens 6: 13-18). Cette portion de l'armure, c'est l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. La Parole est mise en nos coeurs et l'Esprit est là pour la manier, pour diriger notre main; nous ne devons négliger aucune partie de l'armure. Jésus a donné l'exemple. Si tu es le Fils de Dieu, lui dit Satan, change ces pierres en pain; jette-toi en bas du temple; prosterne-toi devant moi; et le Seigneur se tient devant Satan, l'épée de l'Esprit dans sa main, et dit: «Il est écrit... il est écrit... il est écrit...» Il ne suffit pas d'avoir la Parole à la maison, de l'entendre aux réunions, de la lire en famille, quoique cela soit bien nécessaire, mais il la faut dans le coeur, il faut la lire avec attention, en demandant à Dieu de la faire pénétrer dans nos coeurs, de nous la faire comprendre, afin que nous n'ayons qu'à la tirer, quand vient la tentation. Nous sommes impuissants à combattre contre l'ennemi, si nous ne nous fortifions dans le Seigneur et dans la puissance de sa force. Cherchons la force auprès de lui, et cela par la prière, par elle seule nous trouvons la force, elle est jointe à l'épée de l'Esprit (Ephésiens 6: 18).

Il y a pour nous un intercesseur, qui connaît notre faiblesse, notre impuissance. Moïse n'était qu'un homme sujet à la fatigue; les bras de notre intercesseur ne fléchissent jamais, il élève ses mains pour bénir, et c'est dans cette attitude qu'il demeure toujours; et alors, tous les ennemis peuvent venir, Satan peut déployer tous ses efforts, «nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 37). Aussi longtemps que nous levons les yeux vers lui, que nos coeurs, nos pensées, sont attachés à lui, «nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés».

Les efforts de Satan ne cesseront pas quand l'Eglise sera enlevée; il y aura des saints sur la terre, et il s'attaquera à ce résidu fidèle, mais pour nous, nous avons cette promesse que Dieu brisera Satan sous nos pieds. Il y a plus: à la fin, il sera jeté dans l'étang de feu, il sera anéanti; pour nous, il l'est par l'épée de l'Esprit. Il n'y a pas de trêve entre Dieu et lui, mais Jésus triomphera.

Chapitre 18

(Versets 1-12). Nous arrivons ici à une scène de famille qui est en même temps une scène de bénédiction, de repos, de calme, de paix, et cela vient après qu'Israël a été éprouvé d'une manière si forte dans les combats dont nous avons parlé. Combien cette entrevue de Moïse et de son beau-père est reposante; c'est une sorte d'oasis non seulement pour le peuple, mais surtout pour son chef. Il est des détails que nous aimerions sans doute connaître, mais la

Parole nous donne ce qui nous est nécessaire, et non ce qui ne serait que pour satisfaire notre curiosité. Ainsi, jusqu'à ces versets, nous ignorions que Moïse eût renvoyé Séphora et ses enfants; depuis l'instant où elle a dit à Moïse: «Tu m'es un époux de sang» (chapitre 4: 26), il n'a plus été question d'elle. Une fois que Moïse eut accepté la tâche que Dieu lui donnait, qu'il fut entré pleinement, entièrement, dans son ministère, il se sépara de tout, de sa femme, de ses enfants, laissant ses liens de famille, liens si doux et qui devaient lui être précieux, car toute son histoire nous montre un homme doux et ardent dans ses affections. Mais il est tout entier au service de Dieu et ne veut aucune entrave; il n'y a plus que deux objets qui remplissent sa vie et son coeur: la gloire de Dieu et le bien de son peuple; il n'avait que cela dans ses pensées. Nous ne sommes pas des Moïse, nous ne sommes pas appelés à une tâche si belle et dans laquelle Moïse fait songer à Paul, mais pour nous, deux objets aussi devraient remplir nos coeurs: la gloire du Seigneur et le bien de son peuple, si, comme Moïse, nous entrions dans les pensées de Dieu. Moïse avait jugé qu'il devait renoncer à ses liens de famille, et nous avons à mettre au-dessus des affections les plus légitimes, le Seigneur, sa gloire, son nom. Moïse s'était séparé, mis à part. Ne trouvons-nous pas quelque chose de semblable dans le ministère du Seigneur? Au moment où il y entre, après trente ans d'obéissance, de soumission envers Joseph et Marie, il dit à sa mère: «Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi?» (Jean 2: 4), et ailleurs: «Qui est ma mère, et qui sont mes frères?» (Matthieu 12: 48). Il n'avait alors devant lui que l'oeuvre qu'il venait accomplir, et quand cette oeuvre s'accomplit sur la croix, il voit sa mère, pour laquelle son affection est toujours la même, et il la remet à son disciple bien-aimé. Voilà comment sa perfection se révèle en tout.

Il n'est pas dit que Moïse a fait venir les siens. Qui a dit à Jéthro d'aller? Pourquoi est-il venu? Dieu a dirigé sa conduite; le temps est venu où Moïse va retrouver sa famille et jouir de cette réunion. Dieu donne toujours au coeur des sujets de consolation; il demande de nous des coeurs soumis et occupés de lui.

S'il ne nous est pas dit quel messenger apprit à Jéthro «tout ce que Dieu avait fait à Moïse et à Israël, son peuple, que l'Eternel avait fait sortir Israël d'Egypte», nous voyons que Jéthro amena les fils de Moïse; leurs noms: Guershom et Eliézer nous sont donnés, ainsi que leur signification: Séjourner là — Dieu une aide. Le premier rappelle que Moïse a été rejeté de son peuple, mais délivré du Pharaon, et qu'il a trouvé un refuge en Madian; le second témoigne de sa reconnaissance. Le sentiment qui devait remplir son coeur, alors que, chassé, il vint au pays de Madian, était qu'il vivait en étranger, seul, loin des siens, et il en souffrit douloureusement. Le Seigneur aussi souffrit douloureusement d'être seul, étranger, mais il peut dire: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi» (Psaumes 16: 1). Etranger sur la terre, il était en communion avec son Père dans le ciel. Ces choses sont rappelées à Moïse, c'est-à-dire la signification du nom de ses fils, à présent qu'il n'est plus un étranger, mais qu'il est à la tête de son peuple, qu'il est délivré d'une délivrance bien plus grande, puisqu'au lieu de lui seul, elle comprend tout son peuple.

En quel lieu Jéthro vint-il rejoindre Moïse? Tout est significatif. A la montagne de Dieu, là cet Horeb, où Moïse, menant paître les troupeaux de Jéthro, avait reçu de l'Eternel sa mission.

En Horeb, il se passe toujours des choses qui rappellent la grâce. Au chapitre 3: 12, l'Eternel avait dit à Moïse: «Lorsque tu auras fait sortir le peuple hors d'Egypte, vous servirez Dieu sur cette montagne». Israël est donc arrivé au but, non de son voyage, puisqu'il doit atteindre Canaan, mais à l'endroit où il peut servir son Dieu et lui offrir des sacrifices.

Jéthro arrive à la montagne de Dieu et fait communiquer la nouvelle à Moïse, qui, aussitôt, sort au-devant de lui. Quelle entrevue! Quelle reconnaissance dut s'élever dans le coeur de Moïse à la vue de son beau-père, avec lequel il avait vécu dans une certaine intimité, à la vue de sa compagne et de ses enfants! Ils s'enquirent touchant leur bien-être et entrèrent dans la tente, le lieu de l'intimité. Ah! quelle conversation, et que cela devrait nous rendre honteux! Là, rien d'oiseux et d'inutile, ils ne parlent pas de la pluie et du beau temps, ils s'informent de leur bien-être, sans doute, et c'est naturel. Jean écrivait à Gaïus. «Bien-aimé, je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère» (3 Jean 2). Mais le sujet qui les occupe, c'est ce que Dieu a opéré, les grands faits de l'Eternel à l'égard de son peuple, l'un racontant, l'autre écoutant, recevant ces choses merveilleuses. Jéthro avait appris qu'Israël était sorti d'Egypte, mais il ignorait encore les détails, et Moïse le met au courant de toutes les merveilles que la puissance de Dieu a opérées en Egypte, en fait de jugement; le bras de l'Eternel n'était pas raccourci; sa puissance divine avait anéanti l'ennemi, mais sa bonté divine s'était étendue sur Israël: Israël était maintenant son peuple. Aujourd'hui, c'est un peuple dispersé, mais les événements qui ont lieu et auront encore lieu dans l'avenir se rapportent à lui, sont et seront à cause de lui. Les pensées de Dieu convergent vers Israël, il est le centre de ses pensées. Il faut qu'Israël, peuple terrestre, soit à la tête des nations. Si nous ignorons l'issue des événements actuels, nous savons quelle sera l'issue finale: tout arrivera à point pour accomplir les desseins de Dieu à l'égard de son peuple. Le chrétien est dans la position d'Abraham, lorsque l'Eternel lui dit: «Cacherai-je à Abraham, ce que je vais faire» à Sodome et à Gomorrhe? (Genèse 18: 17). Nous pouvons discerner dans la parole de Dieu ce qu'il va faire; Dieu nous avertit de ce qu'est le monde, il nous montre où il va, et il nous éclaire sur les choses étranges qui se passent.

Moïse parle à sa famille des peines, des fatigues endurées par Israël, du passage de la mer Rouge, des eaux amères de Mara, du manque de pain, du manque d'eau, du combat contre Amalek, il parle de tout cela, non pour se plaindre ni murmurer, mais pour exalter d'autant plus l'Eternel. Son coeur devait brûler, quand il racontait la fidélité de l'Eternel pour soutenir, délivrer, diriger, conduire son peuple.

Nous qui sommes délivrés de tout, qui, pour tout, pouvons compter sur le Seigneur, faisons-nous de ces choses merveilleuses le sujet de nos conversations? Lorsque nous sommes ensemble, parlons-nous de la délivrance de la servitude, de la manière dont Dieu intervient en toutes choses pour notre bien; cela encourage de pouvoir nous dire les uns aux autres ce que le Seigneur a fait à notre égard, et de toujours placer devant nos coeurs la délivrance finale. «De l'abondance du coeur la bouche parle» (Matthieu 12: 34). Le coeur étant engagé avec le Seigneur, c'est lui qui occupe la pensée, et, pensant à lui, nous parlerons de lui; ainsi, les apôtres, devant le sanhédrin, portaient la bonne odeur de Christ.

Nous allons voir le résultat de cette conversation, dont nous avons sinon les détails, du moins les traits principaux. Nous pouvons nous représenter Moïse décrivant leur arrivée au bord de la mer Rouge, leur passage au travers des eaux, et l'engloutissement dans ces mêmes eaux de toute l'armée du Pharaon — combien cela devait frapper ceux qui écoutaient — puis l'entrée dans le désert, le miracle opéré à Mara, le délicieux repos d'Elim, le pain du ciel... Toutes les merveilles admirables de la puissance, de la bonté, de l'amour, de la fidélité de Dieu, sortent du cœur de Moïse et entrent dans celui de Jéthro. De tels récits réjouissent, soutiennent, encouragent, et le cœur de Jéthro se réjouit. Ce n'est pas pour lui que ces choses ont été faites, mais il est un homme de bien, qui a le cœur ouvert, qui connaît déjà l'Eternel quoique imparfaitement, et il se réjouit de ce que l'Eternel a fait pour Israël, et de ce qu'il l'a délivré des Egyptiens.

Lorsque nous rencontrons quelqu'un qui connaît le Seigneur, mais qui n'est pas affranchi, rapportons-lui ce que nous trouvons dans la Parole, parlons-lui de ce que le Seigneur est et fait sans cesse pour nous, parlons-en comme vivant de lui, et ce quelqu'un sera réjoui.

Maintenant Jéthro est entré plus avant dans la connaissance de l'Eternel, et il le bénit: «Béni soit l'Eternel, qui vous a délivrés de la main des Egyptiens et de la main du Pharaon...» Jusque-là il n'avait pas connu la puissance qui délivre. L'aveugle-né n'entra dans la connaissance de la puissance du Seigneur qu'après qu'il eut reçu de lui la vue. C'est la grandeur de la puissance divine qui saisit l'âme de Jéthro, et il confesse que l'Eternel est au-dessus de tous les dieux; il en a peut-être connu et servi plusieurs, mais maintenant ils sont à ses yeux, anéantis, jetés dans la poussière. Il trouve le vrai Dieu et l'adore, et il confesse cela en offrant des sacrifices.

Combien il est précieux d'être des instruments dans la main de Dieu pour le faire connaître, et qu'il est important que nos conversations soient empreintes de l'Esprit Saint, afin que les âmes le reconnaissent, qu'elles arrivent à jouir de la paix, du repos, à comprendre la mort et la résurrection de Christ. Le cœur adore quand il reconnaît Jésus pour Sauveur puissant, pour Rédempteur parfait.

Dieu voulait que Jéthro apprît à la connaître, de la bouche de Moïse; en venant, cet homme ne se doutait pas de tout de ce qui allait lui être révélé. Maintenant il entre en communion avec le peuple de Dieu en offrant des sacrifices et des holocaustes. Aaron et les anciens d'Israël viennent et mangent avec lui, c'est-à-dire entrent en communion avec lui, et le voici pleinement introduit dans la bénédiction.

C'est la figure de ce qui s'accomplira quand le Seigneur aura établi son règne dans les temps millénaires. Actuellement, il n'y a «ni Grec, ni Juif, ni barbare, ni Scythe» (Colossiens 3: 11), mais simplement «ceux qui croient»; il n'y a pas de nations, mais un peuple céleste dans le ciel. La Parole classe les hommes en trois catégories: l'Eglise, les Juifs et les gentils. Les Juifs, autrefois séparés des gentils, ont rejeté Jésus, et lui s'est tourné vers les gentils pour faire connaître que le mur de séparation est renversé, et que les croyants constituent l'Eglise, le Corps, qu'il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni nation. Mais le temps va venir où l'Eglise étant

introduite dans le ciel, Dieu reprendra ses voies envers les Juifs. Le monde passera par un temps terrible, le résidu juif sera persécuté, mais il n'y aura pas Juifs et gentils réunis en un même corps. Les Juifs seront des missionnaires annonçant aux gentils le salut, et dans l'Apocalypse nous voyons ces derniers, mis à part des Juifs, racontant les grandes choses faites pour eux, et ils se réjouissent. «Louez l'Eternel, vous, toutes les nations; célébrez-le, vous, tous les peuples» (Psaumes 117: 1), parole que Paul cite à la fin de son épître aux Romains (15: 11).

Jéthro, Aaron, Moïse, les anciens du peuple, adorent, sont en communion en la présence de Dieu. C'est ce dont nous avons bien besoin; il faut que nous puissions dire: «L'Eternel devant lequel je me tiens»; il est là, près de nous, à chaque instant nous pouvons vivre dans sa présence. C'est ce qui adoucit, soutient, soulage, fortifie, garde du mal, et nous avons accès dans le sanctuaire, nous pouvons nous tenir dans la présence du Seigneur, nous pouvons venir à lui sans crainte, sans voile. Puissions-nous dire: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi» (Psaumes 16: 8). Nous avons à suivre toujours et en toutes choses, le Seigneur, notre parfait modèle.

Avant d'aller plus loin et de chercher les enseignements que contient la fin de notre chapitre, il est encore une chose sur laquelle nous ne nous sommes pas beaucoup arrêtés, c'est ce qui se rapporte à Séphora. Cette femme, que Moïse épouse en pays étranger, est une figure de l'Eglise, Epouse de Christ. Nous ne voyons pas dans l'Ancien Testament, l'Eglise présentée — c'est l'histoire d'Israël — quoique d'anciennes Bibles la mentionnent dans des entêtes de chapitres, mais, c'est une erreur. L'Eglise était un mystère caché en Dieu, et c'est à Paul qu'il a été donné de le faire connaître. Le caractère de l'Eglise est céleste, celui d'Israël est terrestre. L'Israélite entre dans ses privilèges d'une manière terrestre: il doit naître d'un fils d'Israël, être circoncis le huitième jour. L'Eglise se compose, non des membres d'une même nation, mais de tous ceux qui croient en Christ, ils forment le corps de Christ, ils seront son Epouse. Quand il est question de «gloire», de «gloire merveilleuse», dans l'Ancien Testament, cela ne s'applique pas, comme dans l'Apocalypse, à l'Eglise. Cela posé, bien établi, nous pouvons, à la lumière du Nouveau Testament, voir dans l'Ancien, des types de l'Eglise. D'abord, dans Eve donnée à Adam. Adam n'était pas complet sans elle. L'Eglise est le complément de Christ, comme nous le lisons dans l'épître aux Ephésiens. Puis, au 24^e chapitre de la Genèse, dans cette merveilleuse histoire d'Abraham, envoyant son serviteur chercher une épouse pour Isaac. L'appel est adressé à Rebecca pour savoir si elle veut venir afin d'être unie au fils d'Abraham. Nous avons là l'appel de l'Eglise, de l'Epouse, pour être unie à son Chef. Nous trouvons encore un type dans Asnath, la femme de Joseph, prise d'entre les nations et donnée à Joseph, alors qu'il était gouverneur d'Egypte, le premier après le roi. Ici, nous avons l'Epouse de Christ dans la gloire. Ces différentes personnes représentent donc l'Eglise sous différents aspects. Et Séphora? C'est lorsque Moïse, rejeté par ses frères, est obligé de s'enfuir en pays étranger, qu'il trouve une épouse. Le Seigneur, rejeté par les siens, est monté au ciel, et rassemble de là une Epouse bien-aimée. Séphora reparaît sur la scène à un moment tout particulier, après qu'Israël a livré ses combats, qu'Amalek, son ennemi, a été voué à la

destruction. Jéthro, qui représente les nations, l'amène à son Epoux glorieux. Nous avons trois classes: l'Eglise tirée hors du monde, les nations et les Juifs.

Comme il est beau de voir cette unité de pensées, ce plan dont l'expression se dévoile à nos regards en bien des endroits; la pensée de ce que Dieu devait accomplir était dans ses desseins éternels.

Par la prédication de l'Evangile est la puissance de l'Esprit Saint, par le Saint Esprit habitant dans nos âmes et nous unissant à Christ, en haut, nous avons cru et nous sommes scellés du Saint Esprit, nous avons cru et nous sommes des pécheurs lavés, purifiés, baptisés du Saint Esprit, unis à Christ en un seul corps, et l'ensemble béni, bienheureux de tout ce rassemblement, c'est l'Eglise de Christ. Elle se forme tant que nous sommes sur la terre et ne sera complète que lorsque «Jésus viendra avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu; il descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). Mais l'Eglise n'est pas encore présentée publiquement comme Epouse de Christ.

Ceux qui ressuscitent à la venue du Seigneur, ne sont pas seulement ceux qui ont cru en lui, depuis sa résurrection, mais tous ceux qui se sont endormis en lui auparavant, les Abel, les Noé, les Abraham, les Isaac, les Jacob; tous ceux qui ont espéré en cette promesse du Libérateur, ressusciteront à son appel.

Quand donc l'Epouse de Christ sera-t-elle reconnue? Il faut lire, au 18^e chapitre de l'Apocalypse, le jugement de Babylone la grande, représentant le système religieux et politique tout à la fois, le jugement de la fausse église qui n'est pas vêtue «de fin lin éclatant et pur qui sont les justices des saints»; elle tombe, et c'est alors que le Tout-puissant viendra dans son règne près de s'établir et c'est alors que retentiront tous les «Alléluia» (19: 1-10). Les noces de l'Agneau sont venues, l'Epouse préparée par Christ lui-même, est là, dans sa pureté parfaite, lavée par la Parole (Ephésiens 5: 25-27). Le moment est arrivé et la table du banquet éternel est dressée. L'Eglise était la fiancée de Christ, mais maintenant elle est déclarée comme étant son Epouse, et cela se passe dans le ciel.

Le Seigneur vient ensuite pour juger ceux qui marchent ouvertement, le front levé contre lui. Il sort du ciel, et les armées qui sont dans le ciel, c'est-à-dire son Epouse, le suivent. Elles l'accompagnent dans ce combat dernier, où la Bête et le faux prophète, qui sont les chefs des associations de la terre, sont «tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre» (Apocalypse 19: 11-21).

Quel moment solennel quand Jésus prendra sa grande puissance en main pour anéantir Satan, qu'il le jettera dans l'abîme pour mille ans! Alors il y aura sur la terre un règne de paix et de justice. Le résidu fidèle d'Israël, qui a attendu la délivrance d'en haut, reconnaissant pour Messie, Jésus que ses pères ont fait mourir, et menant deuil avec larmes, sera rétabli par Jésus, dans son pays. Quelle allégresse quand Jérusalem se relèvera de ses ruines, que le temple sera rebâti, et que la gloire de l'Eternel y reviendra! Ce sera le millénium. Les Juifs rétablis

deviennent des missionnaires, les nations sont rassemblées, le nom de l'Eternel est connu par toute la terre; les Juifs en tête, les gentils après, ne forment pas un tout comme l'Eglise, mais adorent ensemble l'Eternel, dans son temple; et toutes les bénédictions annoncées prophétiquement s'accomplissent. Ainsi Jéthro, l'homme des nations, mange du pain avec Israël, en la présence de Dieu, et entre en communion avec Dieu et avec son peuple.

Lorsque nous lisons la Parole, ne pensons pas seulement à nous, à ce que nous y trouvons pour nous, mais occupons-nous aussi de ce qui concerne la gloire de Jésus; cette gloire qui, une fois, sera manifestée sur la terre. Actuellement, c'est la grâce qui nous occupe surtout, la grâce envers ce monde qui l'a crucifié; mais le monde le verra, quand il viendra avec gloire, qu'il sera proclamé «Roi des rois, et Seigneur des seigneurs», et que tous l'adoreront. Quelle joie pour l'Eglise, de le voir honoré, glorifié! Eve devait partager avec Adam, la domination sur la terre; l'Epouse partagera avec Jésus son règne sur la terre. Quel temps merveilleux, quand, cette pauvre terre couverte d'iniquités, où le mal prévaut, sera purifiée, et verra la paix régner, la justice établie! Nous verrons cela du ciel, où nous serons avec Jésus, dans cette gloire qui est sienne, et qui lui sera rendue sur la terre, et nous nous réjouirons de ce que cette gloire s'étendra sur l'univers entier.

(Versets 13-27). Moïse est assis là comme juge et législateur, réglant les querelles, établissant des lois, veillant à ce que les statuts ne fussent pas violés. La tâche est grande, mais il ne se plaint pas. Jusqu'au chapitre 19, nous sommes dans l'atmosphère de la grâce, et nous ne voyons pas Moïse murmurer de la lourdeur du fardeau. Il n'en sera plus ainsi en Nombres 11: 11-15. Mais Dieu savait que Moïse avait confiance en lui, qu'il lui parlait comme à un ami, et c'est pour cela qu'il supporte ses plaintes. Ici, rien de semblable n'a lieu, c'est Jéthro qui intervient avec sagesse. La sagesse créée, c'est Jésus, mais elle a son application dans nos voies sur la terre. Dieu a établi un sentier de sagesse pour nous, ici-bas. Nous devons le prendre dans l'obéissance, et le suivre, conduits par Dieu. Jéthro donne à Moïse un conseil de la sagesse, mais il ajoute: «Ecoute ma voix, je te conseillerai, et Dieu sera avec toi» (verset 19), et plus loin: «Si tu fais cela, et que Dieu te le commande, tu pourras subsister, et tout ce peuple aussi arrivera en paix en son lieu» (verset 23).

Il y a des caractères assignés pour les hommes à choisir: «Choisis d'entre tout le peuple des hommes capables, craignant Dieu, des hommes de vérité, haïssant le gain déshonnête, et établis-les sur eux» (verset 21), mais Jéthro s'en remet à Dieu: «Je te conseillerai, et Dieu sera avec toi» (verset 19). Dans le Nouveau Testament, les hommes qui sont appelés à veiller sur l'Eglise, ont les mêmes caractères. Mais il est nécessaire aussi que tous nous ayons ces caractères, que nous aimions le Seigneur Jésus *en vérité*; et cela se manifestera dans tous les détails de notre conduite.

La prédication de la croix de Christ

1 Corinthiens 1: 17-31 - Darby J.N.

ME 1906 page 251

Si Dieu est juste et juge le péché peut-il montrer son amour envers nous dans toute sa plénitude, envers nous qui sommes pécheurs? Or c'est ici que nous voyons la valeur de la mort et de l'expiation du Seigneur Jésus Christ. Le Seigneur a entrepris volontairement cette tâche (Psaumes 40: 7, 8), pour glorifier Dieu parfaitement et nous donner la preuve d'un amour infini, tout en maintenant la parfaite justice de Dieu. Il a porté nos péchés; il a été fait péché pour nous. Il a bu la coupe amère de la mort et du jugement que nos péchés avaient remplie. Il s'est donné lui-même pour nous; il a été blessé pour nos transgressions; il a été meurtri pour nos iniquités, (Esaïe 53: 5), cela n'était-il pas l'amour? Là cependant le juste jugement de Dieu contre le péché a été pleinement maintenu, à tel point que la moindre trace de péché ne pouvait être supportée. Qu'est-ce qui pouvait mieux le montrer que la mort du Fils de Dieu, quand il fût fait péché pour nous? N'a-t-il pu être épargné? Comment alors qui que ce soit pourrait-il être épargné, s'il s'obstine à rejeter la grâce qui vient par Lui? Était-il possible que cette coupe passât sans qu'il la bût? Non. Pour qui donc passerait-elle si Lui ne l'avait pas bue?

Voyez comme la notion que le Seigneur est mort seulement sous la main des méchants, détruit toute la gloire de la croix. Je lis dans la Parole que Christ s'est donné, s'est offert lui-même, c'est là que se montre la sainte perfection de son âme, comme on ne la voit d'aucune autre manière. Quel amour! Quel dévouement! Quel renoncement à lui-même pour la gloire du Père! «Personne ne m'ôte la vie», dit-il, «mais moi je la laisse de moi-même» (Jean 10: 18). «Le chef de ce monde vient, et il n'a rien en moi; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 30, 31). Vous demanderez peut-être comment se livrer soi-même à une mort cruelle et à la colère, pouvait glorifier le Père? C'est à cause de vos péchés; eux, ils ont rendu la chose nécessaire. S'il fallait vous montrer l'amour, ce ne pouvait être que de cette manière. La sainteté de Dieu devait être maintenue — l'impossibilité de supporter le péché. Vous qui croyez par grâce, vous ne devez pas être ôtés de devant Lui, à cause de vos péchés et de votre souillure. Au lieu de cela, comme ils ne pouvaient être tolérés, ils ont été ôtés, afin que vous puissiez être en paix devant Lui et connaître ce Dieu d'amour. «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8).

Voyez comme la croix glorifie Dieu en toutes choses, si je la considère comme un sacrifice pour le péché: Christ, se livrant lui-même, afin que Dieu soit pleinement glorifié (Jean 13: 31, 32). Voyez quelle est la gloire de Christ lui-même en le faisant. Car, rappelez-vous que c'était une coupe amère, et cependant Christ ne fut jamais autant glorifié que là. Jamais sa perfection glorieuse n'a autant brillé, en sorte que, bien que cela parût une dure tâche à Lui imposer, c'était réellement, quant à son oeuvre, sa plus grande gloire, comme il dit: «Maintenant le fils

de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui» (Jean 13: 31). Car c'était une chose glorieuse pour celui qui l'a accomplie, que Dieu fût, pour ainsi dire, le débiteur, pour sa propre gloire, de celui qui se donnait ainsi. De fait, c'était un conseil commun entre le Père et le Fils. La volonté de Dieu était qu'il vînt, et celle du Fils, de venir. «Voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 7, 9).

Mais voyez comme il y fut glorifié, Dieu est-il juste dans le jugement contre le péché? La croix l'a pleinement manifesté. Dieu est-il, amour parfait pour le pauvre pécheur? La croix l'a montré. La majesté de Dieu exigeait-elle que cette majesté fût maintenue contre la rébellion du péché? La croix l'a fait; cependant le pécheur est épargné. Dieu est-il vrai, et a-t-il dit que la mort suivrait le péché, tandis que le diable disait, comme il le fait encore, que cela n'aurait pas lieu? Où trouve-t-on un témoignage plus évident de cette conséquence nécessaire du péché, que lorsque le saint Fils de Dieu mourut comme homme sur la croix?

Et au moment même où l'homme faisait voir sa haine contre Dieu en mettant son Fils à mort, Dieu a montré son amour envers l'homme en donnant ce Fils pour ôter le péché manifesté en le mettant à mort. Où l'obéissance a-t-elle été montrée comme à la croix? Il fut «obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2: 8). Où l'amour pour nous? Où le désir de glorifier le Père? Ainsi le Fils de l'homme fut glorifié, et Dieu le fut en Lui dans toutes les parties de sa nature: son amour, sa justice, sa vérité, sa majesté, tout a été mis en lumière.

Quelle en est la conséquence? La puissance et la crainte de la mort sont passées pour le croyant. Elle n'est pour lui que l'entrée dans le paradis. Les péchés qu'il craignait, parce qu'ils conduisent au jugement, sont enlevés et effacés. Il sait que Dieu l'aime — l'aime à tel point qu'il n'a pas épargné son propre Fils pour le sauver (Romains 8: 32); il sait que Dieu n'a rien à lui imputer, car Christ a tout porté, Dieu est fidèle et juste pour lui pardonner ses péchés (Psaumes 32: 5).

Et cependant le péché est-il une chose légère pour celui qui a cette paix parfaite avec le Dieu d'amour? Non certes; *il a été la cause de la mort du Fils de Dieu* (Romains 5: 10, 11). Il est vrai que le péché est condamné, que le croyant est justifié, et a la paix avec Dieu. Mais comment? Par ce qui pour son âme fait du péché la chose la plus effrayante qui puisse être; et unit étroitement son coeur à Jésus, qui a bien voulu souffrir ainsi pour l'ôter (1 Jean 3: 16).

Que nous pensions à la gloire de Dieu, ou à la gloire de Christ, ou à l'effet pratique sur nos coeurs, c'est la croix de Christ qui est réellement efficace, comme étant un sacrifice réel pour le péché. Elle glorifie Dieu, honore infiniment Christ et apporte une bénédiction parfaite à l'homme; elle lui dit qu'il est l'objet de l'amour infini de Dieu, tout en maintenant la justice dans son coeur. Jésus était Dieu manifesté en chair (1 Timothée 3: 16); et, quant à sa personne, il est au suprême degré glorieux en dignité (Romains 9: 5). Cela, il est vrai, lui permettait d'accomplir une telle oeuvre; mais, quant à son oeuvre et à son service, il ne fut jamais plus glorieux qu'il ne le fut sur la croix.

Maintenant, remarquez aussi l'efficace bénie de la croix pour moi, pauvre pécheur. Il y avait contre moi le péché, la mort, le jugement, la juste colère de Dieu. Ma conscience me disait qu'il en était ainsi, et la parole de Dieu le déclarait pleinement. La puissance de Satan en faisait peser le fardeau sur mon âme; tandis que ses tentations m'encourageaient à marcher dans ce qui conduisait au jugement. Et même la loi de Dieu n'a fait que rendre ma position plus mauvaise, si j'essayais de me placer sous elle; car sa sainteté condamnait mes transgressions (Galates 3: 10-14). Mais maintenant, pour celui qui croit, tout obstacle est ôté. Le péché n'est plus; et la mort, cette chose terrible que j'attendais, a disparu aussi. Christ l'a changée en gain, je serai avec Christ (2 Corinthiens 5: 8; Philippiens 1: 23). Quant au jugement, Christ l'a porté; quant à la colère, il n'y en a point pour moi, j'ai l'assurance d'un amour parfait (1 Jean 4: 16-19). Christ, en me faisant participer à l'efficace de sa mort, m'a placé au delà de toutes ces choses dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière; car il m'a aimé et m'a lavé de mes péchés dans son sang, et m'a fait roi et sacrificateur pour son Dieu et Père. En ressuscitant, il m'a révélé cette nouvelle place dans laquelle il m'a amené (Colossiens 3: 1-4), bien que, pour le moment, je ne l'aie que par la foi et par la participation à la vie, dans la puissance de laquelle il est ressuscité. Oui, cher lecteur, le croyant est sauvé, il a la vie éternelle, il est justifié.

Il y a un jugement (2 Thessaloniciens 1: 7-10); (il sera terrible pour ceux qui ont *méprisé la grâce et rejeté le Sauveur*); mais pour ceux qui, comme pauvres pécheurs, se sont soumis à la justice de Dieu, croyant en son amour, Christ «apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut» (Hébreux 9: 28). C'est-à-dire que la première fois il a tout à fait aboli pour eux le péché, sans qu'il en soit plus question, afin qu'ils aient la pleine possession du glorieux résultat de cette oeuvre. Comme il l'a dit lui-même: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 2, 3).

Pesez ce passage cité de l'épître aux Hébreux. Christ «a été manifesté une fois en la consommation des siècles... pour l'abolition du péché par son sacrifice». Et *comme* «il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement», — telle est la part naturelle du pécheur — «*ainsi* le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois sans péché, à salut à ceux qui l'attendent» (Hébreux 9: 26-28). La première fois qu'il vint, il porta les péchés; la seconde fois il viendra, n'ayant rien à faire avec le péché, pour le salut parfait de ceux qui l'attendent.

Lecteur, êtes-vous disposé à renoncer à tout cela pour accepter la notion qu'il a été victime d'hommes égoïstes, qui l'ont fait périr de mort violente? Ne s'est-il pas offert en sacrifice pour ôter le péché? L'Eternel ne l'a-t-il pas meurtri? Ne s'est-il pas écrié: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Matthieu 27: 46). Votre âme ne sent-elle pas le besoin que le péché soit ôté? L'amour de Dieu n'est-il pas manifesté de la manière dont vous en avez besoin, par le fait que Christ a été offert ainsi? (1 Jean 4: 9, 10). N'a-t-il pas glorifié Dieu par cette oeuvre? N'a-t-il pas été glorifié en elle et par elle, tout amère que fût cette

coupe? N'est-ce pas la paix, de savoir qu'il a fait cela et que, par ce moyen, il a aboli le péché pour nous? La Parole ne nous présente-t-elle pas ces choses ainsi? (Romains 4: 23-25; 5: 1, 2).

Même si je pense à la manière dont le bien et le mal ont été mis en lumière par elle, il n'y a *rien de semblable à la croix*. Toute question morale est amenée à ce centre glorieux de la croix, et de là découle sur chaque pauvre coeur croyant la preuve que le mal a été rencontré et ôté, et que le bien a triomphé. Où la mort a-t-elle été montrée dans sa terrible puissance comme à la croix? Où le péché a-t-il été mieux révélé dans son affreux caractère et tous ses épouvantables effets? Où vois-je la haine de l'homme contre la bonté elle-même, et le Fils de Dieu portant les péchés devant Dieu? Et de plus, où est-ce que la vie éternelle a été obtenue pour nous telle que la mort ne peut jamais y toucher? Où la bonté et l'amour ont-ils été déployés comme à la croix? Où la justice et l'obéissance ont-elles été accomplies malgré tout? Où est-ce que le péché a été amené plus immédiatement sous l'œil de Dieu et puni? Mais encore, où voit-on avec plus d'évidence que le péché a été ôté et que Dieu a trouvé son parfait délice dans l'obéissance absolue? Où vit-on l'abaissement dans la faiblesse sous la mort comme le montra Celui dont l'âme se fondait comme de la cire au dedans de ses entrailles? Où la force divine pouvait-elle s'amasser davantage que sur la tête de Celui qui but la coupe amère, force qui le conduisit à travers tout ce qui affaiblit: la mort, la haine de l'homme, la puissance de Satan et la colère de Dieu? Tout cela nous est raconté dans l'Écriture. «Il a été crucifié en infirmité» (2 Corinthiens 13: 4). «c'est ici votre heure, et le pouvoir des ténèbres», disait-il (Luc 22: 53). «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort» (Matthieu 26: 38). «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Matthieu 27: 46).

En un mot, si je désire savoir ce qu'est le péché, la justice, la haine sans cause, un amour sans bornes, le jugement et la condamnation du péché, la délivrance et la paix, la colère divine contre le mal, la parfaite faveur de Dieu et ses délices dans ce qui l'a infiniment glorifié, il me faut regarder à la croix. La faiblesse et la mort, bien qu'il les ait subies volontairement, c'est là qu'on les trouve. La force, la force divine, qui a rencontré et ôté le mal, je les y trouve; la paix et la colère s'y trouvent aussi. C'est là que le monde s'élève, sous le pouvoir de Satan, pour se débarrasser définitivement d'un Dieu d'amour; c'est là que Dieu, par cet acte même, délivre le monde et fait la paix par le sang de son Fils. Comme il est dit: «Afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Hébreux 2: 14, 15). Le bien et le mal, dans toute leur étendue et sous toutes leurs formes, se sont rencontrés là pour le triomphe de l'amour, souffrant une fois pour toutes le mal, afin que le bien pût avoir toute sa puissance.

Si vous demandez: Pourquoi donc sommes-nous encore dans un tel monde? L'Écriture vous en donne la raison. Elle nous dit que Dieu amène encore des âmes pour profiter de sa grâce et en jouir. C'est un monde de misère, de douleur et d'oppression. Si Dieu intervenait pour le changer, il devrait, agir en jugement et clore le temps de la grâce; mais il ne le fait pas pendant qu'il y a encore des oreilles pour entendre. C'est pourquoi, dans l'intervalle, il permet que le mal qu'il jugera continue. Et, quoique nous puissions avoir à souffrir encore un peu de

temps dans le monde, nous devons en ce sens nous réjouir de ce que le mal soit encore toléré, parce que c'est encore un *temps de grâce* accordé à d'autres.

Enfin, cher lecteur, vous pouvez ne pas être capable, dans la paix de l'âme, de contempler toute la gloire de la croix. Vous avez encore devant vous une part bénie; mais souvenez-vous que la croix vous est présentée, à vous, *tel que vous êtes*, pour répondre à vos besoins selon toute la grâce qu'elle manifeste à l'égard d'un pauvre pécheur. Elle répond à votre état en remédiant à tous vos péchés, tout en glorifiant infiniment Dieu. Un Sauveur mourant sur la croix pour les êtres les plus vils répond aux besoins des plus vils, en portant leurs fardeaux; il vient demeurer en grâce dans nos cœurs.

Si nos péchés sont un fardeau pour nous, nous pouvons voir Christ les portant, afin que nous soyons libres et que nous ayons la paix. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16). «Quiconque croit est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 39). «Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige» (Esaïe 1: 18). Si vous êtes travaillés et chargés, venez à Lui qui est venu en amour pour vous donner du repos et qui est mort en amour pour vous (Matthieu 11: 28-30).

Quelques pensées sur les épîtres de Jean

Ces notes ont été prises à des Conférences qui eurent lieu à Tonneins pendant l'été et l'automne de 1904. Nous n'avons pas hésité à en donner la première partie, quoiqu'elle fût un résumé assez écourté de conférences tenues en d'autres localités. La deuxième partie, chapitres 4 et 5, a été écrite en entier par notre bien-aimé frère C.V., récemment retiré auprès du Seigneur. (*Réd.*)

ME 1906 page 281 - ME 1907 page 10

Première épître

Cette épître est particulièrement précieuse pour confondre les faux docteurs, ces «plusieurs antichrists» de la «dernière heure», avec lesquels les chrétiens sont aux prises dans le temps actuel; mais tel n'est pas son but spécial. Vous y trouvez aussi ce qui distingue dans ce monde la famille de Dieu et la famille du diable, distinction d'une grande importance pour nous; mais ce n'est pas encore le vrai but de l'épître. Voici en quoi il consiste:

L'évangile de Jean nous présente la manifestation de la vie éternelle, de la vie divine, sur la terre, *dans la personne de Christ*, de la Parole faite chair. La première épître de Jean nous présente la reproduction de cette vie, de la vie éternelle *dans le chrétien*, en remontant toujours pour la définir à son origine et à sa parfaite manifestation en Christ sur la terre. Mais remarquez que cette épître n'a pas pour but de nous présenter des abstractions; elle a au contraire une portée éminemment pratique. Elle nous enseigne à distinguer *en nous* ce qui est la nature de Dieu et ce qui est du diable. Elle prend le chrétien comme possédant la vie éternelle et ayant en même temps la chair en lui, et tire entre ces deux natures une ligne de démarcation tellement absolue, que notre conscience est nécessairement en jeu et que nous sommes conduits à juger journellement nos pensées et nos voies. Le but est donc, je le répète, essentiellement pratique; c'est ce dont nous avons un besoin croissant dans les jours où nous vivons. Il ne suffit pas de connaître nos privilèges, nos rapports avec Dieu, la vie qui nous a été communiquée, et le Saint Esprit qui en est la puissance. La question est de savoir si nous mettons notre vie individuelle d'accord avec les privilèges que nous possédons. Cette épître, en nous apprenant à nous juger sans restriction, à n'accepter aucun compromis avec la chair ou avec le monde, et en portant nos regards vers Celui qui est la source même de notre vie, est une puissante exhortation à remplir les obligations, que cette vie nous impose.

Chapitres 1 - 2: 2

Le verset 1, nous fait remonter aux choses qui ont été entendues, vues, contemplées et touchées dès le commencement, et cela sans qu'elles aient éprouvé aucun changement. C'est également l'opposé de tout ce que nous entendons dire autour de nous. Le christianisme s'est développé, dit-on. Non pas. La vie éternelle a été manifestée dans une personne, la Parole faite chair, et c'est à cela que Jean nous ramène toujours. Cette vie nous a été manifestée, puis communiquée, mais, dès le commencement la perfection de cette vie est absolue, car

elle est inséparable de Lui. Il ne peut y avoir de développement de la vie de Christ, car cette vie, c'est lui-même.

La vie éternelle tend toujours à se communiquer. La vie et la lumière sont inséparables. Dans la nature, le soleil produit la vie; une plante ne peut germer et vivre sans lumière. Il en est de même dans le domaine spirituel.

(Verset 2). L'apôtre dit: La vie éternelle *nous* a été manifestée. Ce «nous» est apostolique. La vie éternelle est, sans doute, une vie qui n'a pas de fin; mais, bien plus, c'est une vie qui nous met en rapport de nature, de pensées, de désirs avec Dieu, qui nous rend capables de le connaître et de jouir de Lui.

L'immense fait qui caractérise le christianisme, c'est que cette vie éternelle nous a été communiquée. Dans les deux derniers chapitres de cette épître, l'apôtre montre que notre vie ne peut être indépendante ou exister séparée de celle de Christ. Cette vie qui nous est communiquée est en rapport avec sa source, qui est en Christ seul. Mon petit doigt vit. Coupez-le, il meurt, parce qu'il n'est plus en rapport avec sa source. Le chrétien est uni à Christ et doit lui rester uni par l'Esprit. La venue de cette vie éternelle dans le monde avait pour but de se communiquer à de faibles êtres comme nous, en se faisant connaître et en se donnant à eux.

J. G. — Y a-t-il une différence entre «vie» et «vie éternelle» dans ce passage?

R. — c'est la même chose. Le but de cette vie est double (verset 3). Les apôtres avaient été mis en possession de la vie éternelle, non seulement pour entrer en relation avec Dieu, mais pour avoir *communion* avec Lui. Un frère a défini la communion: «Part et jouissance avec». Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Nous avons communion de pensées, de joie, de bon plaisir avec le Père dans le Fils, avec le Fils dans le Père. Nous avons aussi communion avec les apôtres, part avec eux dans ce qu'ils avaient vu et entendu, en sorte que nous pouvons dire: Nous aussi nous avons vu, non pas de nos yeux comme Thomas, mais par la foi.

Le premier effet de cette vie a donc Dieu pour objet (chapitre 1). Au chapitre 2, nous trouvons un second point; c'est que cette vie nous a été communiquée afin que nous la manifestions devant le monde par des fruits qui en soient la réalisation pratique. Cette vie doit porter des fruits que le monde puisse voir. Il ne peut voir ma communion, il peut voir mes fruits. Ces fruits sont détaillés dans le chapitre 2.

(Verset 4). Nous voyons ici le but de l'apôtre en nous écrivant ces choses: «Afin que votre joie soit accomplie». Le chrétien possède la même joie que Christ. La vie éternelle lui donne la communion, et le résultat en est une joie accomplie. En Jean 15: 11, nous trouvons la joie accomplie dans l'obéissance; en 16: 24, dans la dépendance; en 17: 13, dans les relations; enfin, en 1 Jean 1: 4, dans la communion. La communion lie les chrétiens les uns avec les autres et sépare de ce monde toute la famille de Dieu (verset 7).

(Verset 5). Après avoir parlé de la communion, l'apôtre a un *message* à communiquer, savoir que Dieu est *lumière*. Avec la communion, l'état de nos âmes doit être pratiquement en rapport avec le caractère de Dieu. L'apôtre réduit à néant toutes les prétentions des chrétiens à jouir de la présence de Dieu, sans que leur état moral y corresponde.

Notre *relation* avec Dieu n'est pas détruite quand nous nous conduisons mal. Je peux avoir un enfant qui me fait honte; cela l'empêchera-t-il d'être mon enfant? Ainsi la conduite ne rompt pas la relation, mais elle rompt la *communion* avec le Seigneur de la manière la plus absolue. Il suffit d'une pensée mauvaise, d'une convoitise d'une minute pour que le courant de la communion soit interrompu. Dieu, dans sa grâce, peut nous restaurer immédiatement, mais si l'interruption est durable, il faut souvent tout un travail de son Esprit pour que le courant soit rétabli. Du moment que j'abandonne le terrain de la sainteté pratique, je ne puis être en communion avec Dieu; une chose est alors absolument nécessaire, c'est de confesser mon péché, seule ressource pour être restauré. Le pardon nous ramène à la communion. «Il est fidèle, et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (verset 9). Au chapitre 2, verset 1, nous apprenons comment le chrétien peut être pardonné; au chapitre 1, verset 7, comment il peut être purifié.

Il nous arrive facilement, quand nous sommes dans un mauvais état d'âme, de continuer à agir et même d'exhorter les autres à une sainteté que nous-mêmes ne réalisons pas. Un état pareil nous conduit nécessairement sous la discipline du Seigneur. Jésus était un homme qui réalisait parfaitement ce qu'il disait et annonçait. Toi, qui es-tu? lui disent les Juifs. Il leur répond: «Absolument ce qu'aussi je vous dis». Par grâce, nous possédons la même puissance que Lui, mais, nous n'avons pas à nous contenter de la manière dont nous la manifestons; nous devons nous diriger selon la manière dont elle est manifestée en Christ. La ressource, quand nous avons manqué à cette réalisation, est toujours auprès du Père pour nous, toujours parfaite, dans la personne de Jésus Christ le juste, notre avocat, qui est là, devant Dieu, sur la base de la propitiation (2: 1). Son intercession est constante; nous avons un avocat; il ne l'est pas seulement quand nous avons péché. Notre ressource auprès de Dieu est donc toujours parfaite; Dieu a devant Lui notre avocat dans sa justice personnelle et dans la propitiation qu'il a accomplie; la question est réglée entre Lui et le Père, mais il faut qu'elle se règle aussi entre Lui et nous; son travail regarde, pour ainsi dire, de notre côté. Il s'abaisse pour nous laver les pieds et accomplit souvent dans notre âme une œuvre qui coûte beaucoup de temps et de peine, comme nous le voyons dans l'histoire de, Pierre à la fin de l'évangile de Jean.

Un chrétien ami du monde peut passer sa vie entière sans se douter seulement de ce que c'est que la communion avec Dieu. En un jour de grandes prétentions spirituelles comme le nôtre, on entend dire: «Je suis en communion habituelle avec mon Sauveur». Ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas le premier mot de la communion.

L'expression «demeurer et Lui», si fréquente dans les écrits de Jean, signifie réaliser pratiquement la communion avec Lui et avec les choses qu'il nous a communiquées.

G. — Est-ce que l'état décrit au verset 6, s'applique au chrétien ou à un homme loin de Dieu?

R. — L'apôtre dit: *Nous*. Il considère les choses dans le coeur du chrétien et remonte de là à leur source. La vie éternelle, nous la possédons dès le commencement en Christ; la mauvaise nature, nous l'avons déjà en nous. L'apôtre m'amène à faire la différence entre ces deux natures afin que, si je découvre des ténèbres dans mon coeur, je dise: c'est du diable, et que je m'en sépare. Il fait en même temps la distinction entre mes paroles («Si nous disons» versets 6, 8, 10) et ce qu'il y a dans mon coeur, car il faut que notre *état* corresponde à notre profession.

G. — L'apôtre dit (verset 6): «Nous ne pratiquons pas la vérité». C'est la marche de l'homme naturel.

R. — Il met en lumière les prétentions d'un homme qui dit être en communion avec Dieu et qui marche dans les ténèbres. Il applique la chose au chrétien lui-même, afin qu'il apprenne «à ne pas pécher» (2: 2). Dans l'épître de Jacques, nous trouvons quelque chose de semblable. Le chrétien, ayant la Parole et une nature nouvelle pour l'accomplir, il peut y avoir en lui l'action d'une volonté qui, le fait pécher et que Dieu juge. Au fond, c'est la pensée de la 1^{re} épître de Jean.

On peut dire que la première division de l'épître se termine au verset 2 du chapitre 2. Le sujet est complet et comprend de fait toute la *doctrine* de l'épître: d'abord ce qu'est la vie éternelle qui nous a été communiquée; puis le but pour lequel elle nous a été communiquée: communion et joie accomplie (versets 1-4). Ensuite vient un message pour nous faire connaître la nature du Dieu avec lequel nous sommes en communion, et comment un être faillible peut avoir part à cette dernière (versets 3-10). Enfin, le moyen employé de Dieu pour la maintenir ou la rétablir (2: 1, 2).

L'apôtre leur avait écrit de la communion, afin que leur joie fût accomplie, il y ajoute ensuite un message sur la nature de Dieu, qui est lumière, afin qu'ils ne pèchent pas. C'est ce que signifient les mots: «Je vous écris ces choses», au verset 4 du chapitre 1 et au verset 1 du chapitre 2. Il dit: «Si quelqu'un a péché», chose anormale, abominable en elle-même, contredisant absolument le but que poursuit l'apôtre. «Si quelqu'un a péché, nous *avons*» non pas. «Si quelqu'un pèche il aura «un avocat». La question est réglée entre Christ et Dieu, mais reste encore à régler entre Christ et nous. Son intercession a précédé notre chute. («J'ai prié pour toi», dit-il à Pierre, «afin que ta foi ne défaille pas»). Elle a donc aussi précédé notre retour à Dieu, aussi ne dit-il pas: S'il se repent, il aura un avocat, mais: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat».

La justice divine nous a placés dans la lumière comme Dieu y est, mais voici que nous péchons, et la communion est interrompue. Notre ressource, c'est que Christ est notre représentant devant Dieu. Sa justice n'est pas diminuée par notre injustice, ni la valeur de la propitiation par notre péché, et en vertu de ces deux choses, la grâce agit pour nous faire retrouver la communion par la confession de nos péchés et la repentance.

P. — Quelle est la portée du verset 8 du chapitre 1?

R. — c'est, hélas! une assertion qu'on n'entend que trop dans la chrétienté de nos jours. On proclame que depuis plus ou moins longtemps on a atteint la perfection ici-bas; un état dont on est soi-même satisfait. Cette fausse doctrine a été préconisée par le méthodisme. On se déclare parfait un jour; souvent, il est vrai, on est perdu le lendemain. Celui qui a la prétention de n'avoir pas de péché, se séduit lui-même, et la vérité n'est pas en lui, c'est-à-dire la pensée de Dieu liée à la nature nouvelle et montrant les choses telles qu'elles sont.

Au verset 10, nier qu'on ait péché, va plus loin; c'est le comble de la folie, c'est déclarer que Dieu est menteur, et mépriser sa Parole qui dit le contraire.

S. — Un chrétien ne peut-il pas dire, dans un certain sens, qu'il n'a plus de péché?

R. — Non, car ce serait la proclamation, faite par le chrétien lui-même, d'une perfection en lui. S'il s'agit de nos péchés, Dieu déclare qu'en vertu de l'oeuvre de Christ, ils n'existent plus pour Lui et qu'il ne s'en souviendra plus jamais. C'est notre position devant Dieu, mais en nous-mêmes c'est autre chose; Jacques déclare que «nous faillissons tous à plusieurs égards» (Jacques 3: 2), c'est la constatation du fait; tandis que Jean nous dit (2: 1) que la nécessité de ne plus pécher nous appartient.

G. — Jean voudrait que nous ne fussions occupés que de Christ. Nous ne devons pas dire: Je n'ai pas de péché, et cependant nous ne devons pas pécher. Nous possédons la vie éternelle et nous marchons dans la lumière comme lui-même est dans la lumière, afin que nous ne péchions pas.

R. — Il est nécessaire de faire remarquer ici que «marcher dans la lumière» ne signifie pas marcher *selon* la lumière et n'est pas une condition posée à notre purification par le sang de Christ, comme les «perfectionnistes» l'ont prétendu jadis; mais «marcher dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière», est le caractère de notre *position* comme possédant la nature divine. Cela sépare de ce monde la famille de Dieu, en sorte que nous avons communion les uns avec les autres. Le Seigneur exprime dans l'évangile de Jean (8: 12) cette même vérité quant à notre position, par ces mots: «Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne *marchera* point dans les ténèbres, mais il *aura* la lumière de la vie».

P. — Jacques ne laisse-t-il pas supposer qu'on ne peut faire autrement que de pécher?

R. — Dans Jacques, c'est une *constatation*. Qui d'entre nous oserait venir dire: Je ne manque pas en plusieurs manières?

Chapitre 2: 3-12

Dans cette épître les sujets se lient constamment l'un à l'autre, en sorte qu'il est souvent difficile de dire où un sujet finit et où l'autre commence. Les versets qui nous occupent en sont un exemple. Le sujet précédent est complet en lui-même, mais cette vie éternelle que nous possédons ne peut être connue du monde que par ses fruits, ne peut être prouvée devant lui

que de cette manière. De là les versets 3 à 12. Le chapitre 3 reprendra ce sujet à un autre point de vue.

Dans les versets qui nous occupent, nous voyons deux caractères de la vie éternelle, l'obéissance et l'amour. Ces caractères sont toujours considérés dans cette épître comme étant ceux de Christ, car il est cette vie éternelle en personne, et par conséquent la vie en nous ne peut être que la sienne. De là provient, quand il parle de nous, l'absolu des déclarations au sujet des fruits de cette vie. Notre vie ne peut être autre chose que parfaite. «Celui qui dit demeurer en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché».

G. — Quelle différence y a-t-il entre l'obéissance et la marche?

R. — La marche va plus loin que l'obéissance. c'est la conduite en général. Elle est caractérisée par une *dépendance* complète (outre l'obéissance et l'amour) (conf. Ephésiens 5: 2). Le chapitre 9 des Nombres illustre bien cette dépendance dans la marche. La nuée se levait, ils partaient; la nuée s'arrêtait, ils s'arrêtaient; la nuée demeurait, ils campaient. Dans ce passage des Nombres (versets 15-23), ces mots sont répétés plusieurs fois pour montrer ce qu'est une dépendance habituelle du Seigneur. Le mouvement ou le repos de la nuée était *le commandement* de Dieu pour Israël. Israël «gardait ce que l'Eternel lui avait donné à garder» (verset 19). Il en fut de même de Christ, le vrai Israël, vis-à-vis de Dieu. Le secret de notre marche, c'est la présence du Seigneur avec nous. Pour réaliser cette dépendance, il nous suffit d'avoir les yeux fixés sur sa personne, comme Israël, qui se dirigeait pour sa marche d'après la nuée, signe manifeste de la présence personnelle de l'Eternel avec son peuple.

Outre l'obéissance et la dépendance, la *confiance* est un des éléments indispensables de notre marche. La vie tout entière de Christ comme homme ici-bas se résume dans cette parole: «Je me suis confié en Lui». Nous trouvons continuellement dans les Psaumes la confiance caractérisant sa marche à Lui et aussi celle des fidèles.

G. — Dans l'histoire de la résurrection de Lazare (Jean 11), on peut trouver trois choses en rapport avec la dépendance du Seigneur. Il lui fallait aller (verset 4) mais il y avait le moment pour aller (versets 6, 15), et la confiance pour aller (versets 8, 9).

R. — Nous avons vu que si nous possédons la vie éternelle en Christ, il faut qu'elle se manifeste et soit prouvée par certains caractères, sinon elle n'existerait pas. Si je marche dans la désobéissance, puis-je prétendre posséder la vie? Cela fait tomber immédiatement toutes les fausses prétentions d'une profession sans réalité. De là viennent ces mots si souvent répétés dans ces chapitres: «Si nous disons»; «celui qui dit». Il faut de la *réalité* dans la vie chrétienne; sans réalité pratique, notre christianisme ne vaut rien du tout; il n'est pas la manifestation de la vie éternelle. Si nous ne manifestons pas celle-ci, nous manifesterons la vie de la chair et pas autre chose.

Jean nous place devant des axiomes absolus, non pas afin de nous faire douter que nous avons la vie éternelle, car il dit à la fin de l'épître: «Je vous ai écrit ces choses afin que vous *sachiez* que vous avez la vie éternelle», mais afin que nous apprenions à discerner en nous-

mêmes, en remontant à leur source, ce qui est le fruit de la vie éternelle et de la vie de la chair (*).

(*) Le mot « nous savons » est dans toutes les épîtres le terme spécifique de la certitude chrétienne. Chose remarquable, il revient quatorze fois dans cette courte épître de Jean,

Il faut pour cela la parole de Dieu, parce qu'il nous est impossible de nous juger par nous-mêmes. L'apôtre n'admet pas de *mélange*; la nature divine ne peut se mélanger avec la nature pécheresse en nous. Sans la Parole, nous serions disposés à admettre continuellement la possibilité de ce mélange, nous faisant illusion sur notre véritable état.

G. — Quelle différence y a-t-il entre garder ses commandements (verset 4) et garder sa Parole? (verset 5).

R. — Les commandements sont l'expression de Sa volonté, la Parole, l'expression de toute sa pensée. Les commandements sont aussi les détails de la manifestation de la vie éternelle, la Parole en est l'ensemble. Du moment que nous gardons sa Parole, nous gardons l'ensemble de la vie divine, aussi est-il ajouté: « En lui *l'amour* de Dieu est véritablement *consommé* ».

G. — Quelle différence y a-t-il entre les commandements (verset 3) et le commandement? (verset 7).

R. — Il n'y a pas proprement de différence, seulement nous avons un commandement qui prime tous les autres, c'est *l'amour*. Il y a d'autres commandements, la sainteté, la justice, etc., mais le commandement prééminent est l'amour. Il comprend tous les commandements de la loi et les résume, comme nous le voyons en Romains 13: 8-10.

Il n'y a que deux mots qui expriment la nature même de Dieu, ce qu'il est. Il est *lumière* et il est *amour*. Les autres expressions sont ses attributs. Il est dit: Dieu est saint, et non pas Dieu est sainteté; Dieu est juste, et non pas Dieu est justice.

(Verset 7). Le commandement ancien était dès le commencement; c'était l'amour en Christ, la pleine manifestation de la vie divine en Lui. L'apôtre ne pouvait pas leur écrire un commandement nouveau, il n'y avait rien au delà du commandement ancien qui était l'amour. Le fait de la venue du Seigneur dans ce monde était la manifestation de l'amour. Du moment où le petit enfant est dans la crèche, l'amour de Dieu est là. C'est comme une fleur qui s'ouvre. Si je veux connaître l'amour dans la plénitude de sa manifestation, je regarde à la croix où il a « éclaté ». Le commandement ancien était la Parole qu'avaient entendue ceux auxquels l'apôtre s'adressait. Elle était la parole de Dieu, la pleine révélation de ce que Dieu était, de ce que Christ était, Lui qui pouvait dire: « Je suis absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8: 25), la pleine révélation de l'amour.

(Verset 8). Après avoir écrit un commandement ancien, l'apôtre écrit encore une fois un commandement nouveau, non pas qu'il y ait quelque chose de nouveau à ajouter au premier, mais parce que cette nature divine dont il parle *nous* a été communiquée. Ce commandement est nouveau, dans ce sens que nous possédons maintenant cette vie éternelle qui était d'abord dans son isolement en Christ et qui est venue se manifester à nous. Cette vie porte

immédiatement son fruit qui est de nous aimer les uns les autres. Nous le savons; rien ne peut être comparé à ce lien, car il est la nature même de Dieu; quand nous nous rencontrons dans ce monde, nous éprouvons bien vite ce qu'il a d'indestructible. Le monde ne le connaît pas, bien au contraire, car ce qui caractérise ce dernier c'est: «Haïssant Dieu et nous haïssant les uns les autres».

L'apôtre ajoute: «Ce qui est vrai en lui et en vous». La vérité de la nouvelle nature qui est amour est aussi réelle en nous qu'en Lui. Et il ajoute: «Parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà». Dieu est amour et lumière; nous ne pouvons avoir l'un sans l'autre.

G. — Tout ce qui est dit dans ces chapitres suppose la foi. Nous trouvons à la fin de l'épître l'assurance que nous possédons la vie éternelle, parce que nous croyons au Fils.

R. — La chose est sous-entendue dans ces premiers chapitres parce que, du moment que la vie est manifestée, elle ne peut autrement que se donner et se communiquer.

(Verset 9). Nous voici de nouveau en présence des prétentions. Quelqu'un dit être dans la lumière et hait son frère, il est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. Comme cela nous juge! S'il y a dans nos coeurs vis-à-vis de nos frères autre chose que l'amour (n'oublions pas cependant que le vrai amour est inséparable de la vérité); s'il y a de l'animosité, des sentiments de haine, «les ténèbres ont aveuglé nos yeux».

G. — Au verset 10, on voit que, lorsque l'amour est vrai, le chemin est parfaitement illuminé. C'est ce qu'on trouve en 1 Thessaloniens 3: 12, 13. Si quelqu'un manifeste l'amour, il n'y a point en lui d'occasion de chute. Le vrai amour ne va pas sans la lumière; «l'amour se plaît avec la vérité».

R. — Au verset 12: «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom», ne se lie pas au verset suivant, mais termine la partie du sujet que nous venons de considérer. Ce verset nous montre que cette épître ne s'adresse pas à d'autres qu'aux enfants de Dieu; c'est avec eux, non pas avec le monde que l'apôtre a affaire. Cela est très important, car on voit continuellement appliquer des passages de cette épître, tels que 1: 9, par exemple, à des inconvertis; on substitue ainsi la confession des péchés à la foi, et l'on détruit dans les âmes la vraie connaissance de l'Évangile. Notez que cette épître ne s'adresse pas, comme on est porté à le croire, à des chrétiens particulièrement avancés, mais à tout enfant de Dieu, quel qu'il soit, ce mot «enfant» embrassant *tous* les chrétiens. On dit que cette première épître de Jean est difficile à comprendre, et cependant elle est écrite à ceux qui ont tout simplement le pardon de leurs péchés, c'est-à-dire qui possèdent la première des choses que l'oeuvre de Christ confère à l'âme!

Chapitre 2: 13-27

Ces versets constituent une parenthèse, le verset 28^e se reliant directement au 12^e. Cette parenthèse est très importante. Si elle n'existait pas, on pourrait croire que tous les «enfants» sont tenus d'être au même niveau de connaissance ou de manifestation de la vie éternelle. Dans cette famille, constituée par les «enfants» du verset 12, l'apôtre établit trois classes,

dans chacune desquelles la manifestation de la vie sera différente et les dangers différents. Un petit enfant ne peut manifester la vie qu'il possède, comme le ferait un père, mais il doit se développer spirituellement, et ce développement doit aller jusqu'à la mesure de la pleine stature de Christ. La vie doit être nourrie. Une plante non arrosée, perd ses fleurs et ses feuilles et paraît morte; arrosée elle reprend vie et croissance.

Un petit enfant connaît le Père (la relation); un jeune homme est entré dans le combat; un père a la connaissance intime de Christ.

Rd. — N'y a-t-il pas des cas où manque ce développement spirituel?

R. — Parfaitement. Dans les Hébreux, à la fin du chapitre 5, où l'apôtre parle de cette chose si élevée, la connaissance d'un Christ céleste, il ajoute: «Au sujet duquel nous avons beaucoup de choses à dire, et qui sont difficiles à expliquer, puisque vous êtes devenus paresseux à écouter. Car lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez *de nouveau* besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes *devenus* tels, que vous avez besoin de *lait* et non de nourriture solide». Il y a là un *état rétrograde*, On voit cela dans la nature: pour cause de maladie, un petit enfant qui marchait déjà, désapprend de marcher, et c'est tout à recommencer.

Mais on trouve autre chose encore, et ce cas est extrêmement fréquent; il peut y avoir *arrêt de développement*. Un petit enfant cesse de se nourrir normalement et par conséquent d'augmenter de taille et de poids. Cela peut être momentané, mais il en est qui restent des nains toute leur vie. L'apôtre dit aux Corinthiens: «Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de *petits enfants* en Christ. Je vous ai donné *du lait* à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter, et même maintenant encore vous ne le pouvez pas, car vous êtes *encore* charnels» (1 Corinthiens 3: 1, 2). Les Corinthiens étaient restés à l'état de tout petits enfants; l'apôtre n'avait pu leur parler que de Jésus Christ et de Jésus Christ crucifié, et non pas de Jésus Christ dans la gloire, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était que leur vieil homme crucifié avec Christ.

La chose est très différente en 1 Pierre 2: «Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut» (verset 2). Ici, ce n'est pas un blâme, ce n'est ni un arrêt de développement, ni un retour en arrière, mais *l'état normal* de tous les chrétiens. Le lait est le *seul aliment complet*; la Parole est ce lait par lequel un homme peut croître jusqu'à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. Nous savons que nous n'y atteindrons pas ici-bas, mais nous avons à ne jamais nous arrêter avant de l'avoir atteinte dans la gloire, en sorte qu'au moment de déloger, nous puissions dire comme autrefois un fidèle serviteur de Dieu: «Cela fait si peu de différence!»

Rd. — Il est le modèle, le but à atteindre.

R. — Quand nous serons avec le Seigneur dans la gloire, nous aurons atteint une chose que nous n'avions jamais connue auparavant; nous Lui serons *conformes*. Je ne parle pas de l'état de l'âme après la mort qui est intermédiaire et incomplet, mais d'être avec nos corps

glorifiés, auprès de Lui. Dans ce monde, nous ne lui sommes jamais conformes, mais nous pouvons être *transformés* à son image de gloire en gloire, de la reproduction d'une perfection de Christ, à la reproduction d'une autre, et nous n'arriverons au bout de cette transformation que lorsque nous Lui serons *semblables*, quand nous le verrons comme il est.

(Verset 13). Aux pères, il est dit: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire dans sa manifestation comme la Parole faite chair, comme homme ici-bas, au commencement du christianisme. Qu'est-ce que connaître celui qui est dès le commencement? C'est avoir comme objet, le Seigneur Jésus venu pour manifester et communiquer la vie éternelle, le connaître, Lui, posséder la même vie que Lui, et être capable de la reproduire dans ce monde. A cela il ne reste rien à ajouter. Tous nos coeurs doivent tendre à cette connaissance de Christ qui a manifesté Dieu et la vie éternelle dans toute sa marche depuis le commencement. «Celui qui est dès le commencement»: Le verbe être est l'expression de la divinité: «Je suis Celui qui suis». Chaque fois que vous trouvez dans la bouche du Seigneur ce mot: «Je suis», vous rencontrez Dieu.

Quand Paul dit: «Marchez... suivant le modèle que vous avez en nous» (Philippiens 3: 17, il est un père, le modèle d'un homme qui n'a que Christ pour objet. Jean en est aussi un exemple. Connaître, Celui qui est dès le commencement, c'est surtout la connaissance intime de sa personne. A mesure que les chrétiens avancent vers l'état de pères, ils donnent le bel exemple d'être occupés principalement de la personne de Christ. Sous ce rapport, leur christianisme se simplifie de plus en plus. Celui qui est dans le combat doit s'occuper de questions diverses. C'est le cas des jeunes gens. On verra ces derniers entrer plus particulièrement dans les questions de doctrine telles qu'elles sont exposées dans les épîtres. Les évangiles et les psaumes sont plus particulièrement les livres des pères; les premiers nous montrent Christ dans sa vie extérieure de sainteté, de confiance, d'obéissance, de dépendance, de puissance, d'humilité, de dévouement, d'amour; les seconds nous parlent de ce qui se passait dans son coeur vis-à-vis de Dieu.

S. — N'y a-t-il pas beaucoup de ressemblance entre ce qui est dit des pères et des petits enfants?

R. — Nullement. L'état des petits enfants est élémentaire, c'est la connaissance première qui suit la foi, la connaissance de leur relation avec le Père. Chez les pères, nous trouvons la connaissance de la personne de Christ venu en chair.

B. — Est-ce que tous les petits enfants peuvent aspirer à devenir des pères?

R. — Sans doute; tout soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal, mais on ne devient pas un père sans avoir été un jeune homme. Au reste, ce n'est pas de ce développement que parle proprement notre passage. Il établit les trois catégories dont, à l'instar de la famille humaine, se compose la famille de Dieu. Chacune de ces catégories forme un tout en elle-même: on ne peut blâmer un petit enfant d'être un petit enfant. Il serait un phénomène monstrueux s'il avait la faculté de raisonner, d'ordonner, d'enseigner, de reprendre; ce que l'on trouve chez le chef de famille; seulement, comme nous l'avons dit, il

ne doit pas y avoir arrêt dans sa croissance. Il est dit de Jésus enfant: «L'enfant croissait et se fortifiait», et encore: «Jésus avançait en sagesse et en stature». Mais l'apôtre insiste sur ce fait que la vie éternelle se manifeste d'une manière différente suivant ces diverses catégories spirituelles, et que ceux qui la possèdent ont suivant leur âge spirituel des dangers différents à courir. Seulement quand il mentionne les pères, il ne parle pas de dangers. Ils sont établis dans une connaissance suffisante pour qu'ils puissent glorifier Dieu, parce qu'ils sont attachés à Christ comme à leur objet. Il n'y a pour eux rien de plus à attendre, sinon de voir le Seigneur.

Rd. — Cette connaissance de la personne, s'étend-elle au delà de ce que le Seigneur a été dans ce monde? Sa position dans le ciel entre-t-elle dans la connaissance des pères?

R. — Sans doute, si vous pensez aux épîtres de Paul, mais il ne faut pas les transporter dans les écrits de Jean. Ce dernier nous parle de la manifestation de Dieu et de la vie éternelle sur la terre. Il s'agit de la Parole faite chair qui a habité parmi nous, et de le connaître tel qu'il a été ici-bas pour reproduire ses traits.

Les jeunes gens ont à combattre pour acquérir la connaissance de leurs privilèges et s'y établir. C'est comme Israël qui, ayant passé le Jourdain, avait à combattre pour conquérir le pays en réduisant à néant la puissance de Satan qui s'y opposait: «Vous avez vaincu le méchant».

Je pense qu'il y a deux caractères du combat chrétien: 1° Prendre possession des lieux célestes. Notre combat est contre les puissances spirituelles qui s'y trouvent et veulent nous empêcher d'entrer dans ce bon pays d'où elles doivent être chassées. 2° Combattre en vue de délivrer nos frères. S'il y a de l'amour dans nos coeurs, nous n'irons pas partager l'esclavage de nos frères, mais nous chercherons à les en délivrer. C'est ce que fit Abraham à l'égard de Lot quand, avec 318 de ses serviteurs, il combattit et vainquit les armées qui avaient emmené son frère prisonnier. La délivrance d'une âme de ce joug est une chose infiniment précieuse, mais souvent ceux qui se sont habitués au joug, perdent même le désir d'en être délivrés. Toujours leur coeur naturel les y ramène, cela a plus de prix pour eux que Christ et la liberté. «Il nous souvient du poisson que nous mangions en Egypte *pour rien*, des concombres, et des melons, et des poireaux, et des oignons, et de l'ail; et maintenant notre âme est asséchée; *il n'y a rien*, si ce n'est cette manne devant nos yeux» (Nombres 11: 5, 6).

Ces chrétiens, quand nous combattons tous pour les délivrer, rejettent nos efforts avec l'assertion que pour eux le combat chrétien consiste à prêcher l'Evangile et rien de plus. Sans doute, le combat de *l'Evangile* est une chose infiniment précieuse et bénie (Philippiens 1: 7, 27, 30), mais l'apôtre combattait tout autant pour *l'Assemblée* (Colossiens 1: 24, 29; 2: 1).

G. — Est-ce que le deuxième cas, combattre en vue de délivrer nos frères, ne se rattache pas à la ruine?

R. — Sans doute; car le peuple de Dieu, autrefois délivré, est maintenant captif des puissances de ce monde.

G. — Quand Paul prêchait dans la synagogue,

ceux qui étaient convertis ne pouvaient pas y rester, son action avait pour effet de les en faire sortir.

R. — Dieu a toléré pendant quelque temps un certain mélange chez les chrétiens sortis du judaïsme, mais après leur avoir présenté Christ dans l'épître aux Hébreux, en contraste avec les ombres, il leur fait la sommation finale en disant: «Sortons donc vers Lui, hors du camp». Les Juifs accusaient Paul de «bouleverser toute la terre habitée», les gentils, de «mettre tout en trouble» quand il annonçait l'Évangile. En général, les chrétiens de nos jours se font une bien pauvre idée de ce que c'est que l'Évangile. Ils le restreignent au pardon des péchés prêché aux païens ou aux notoirement inconvertis. Paul était tout prêt à «annoncer l'Évangile» aux frères de Rome (1: 15), et son épître qui va jusqu'au plein affranchissement avec toutes ses conséquences, nous en donne un échantillon. Dans les Colossiens, «l'espérance qui nous est réservée dans les cieux» fait partie de l'Évangile (Colossiens 1: 5, 23). Si je voulais définir quelque peu cette chose immense, l'Évangile, il me faudrait dire: L'Évangile, c'est la vérité (quant à nous, quant au monde, quant à Dieu); c'est la grâce (la croix et le grand salut qu'elle apporte); c'est la gloire (que nous espérons avant de la posséder avec Lui).

(Verset 14). Aux jeunes gens, il est dit: «Vous êtes forts». Paul disait: «Quand je suis faible, alors je suis fort». Gédéon se reconnaît le plus faible des fils d'Israël, et l'ange lui dit: «Va avec cette force que tu as», force que la *parole* de l'ange lui communiquait. Son «moi» était ainsi mis de côté, quand il s'agissait de combattre.

G. — Nous voyons ici la source de la force forts, parce que «la *parole de Dieu* demeure en vous et que vous avez vaincu le méchant».

R. — Le Seigneur Jésus nous a laissé un exemple de ce que doit être le combat chrétien. Quand Satan vient le tenter au désert, il lui répond par la Parole, et il *lie* ainsi l'homme fort. Il remporte sur lui la victoire finale à la croix.

G. — Ce qui caractérise les jeunes gens, ce n'est pas seulement qu'ils connaissent la Parole, mais qu'elle demeure en eux.

R. — Le grand danger pour eux, ce sont les convoitises que Satan et le monde leur présentent. C'est le sens, je n'en doute pas, de cette parole à Timothée: «Fuis les convoitises de la jeunesse».

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde». Il y a: vaincre le méchant et vaincre le monde en nous. On peut avoir remporté la victoire sur le monde pris en bloc, et être tenté ensuite par les choses qu'il nous présente en détail. Tout ce que le monde nous offre consiste en convoitises. Elles se rangent sous trois chefs: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Il n'y a que ces trois avenues par lesquelles l'ennemi puisse s'approcher de notre forteresse. Ayons soin d'y placer des sentinelles vigilantes. Lors de la chute du premier homme, ces trois choses lui furent présentées par Satan dans un seul

fruit défendu (Genèse 3: 6), et c'est sur ces trois principes que Satan a établi ensuite le vaste système du monde.

G. — «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». Pourrait-on dire que l'amour du Père se rattache à son objet: Christ; et que le monde a mis Christ de côté? Si quelqu'un aime le monde, il aime quelque chose que Dieu ne peut pas aimer.

R. — Cet amour du Père «n'est pas en lui», parce que lui s'adresse à un système qui est entièrement opposé au Père, tandis que le Père à son système à Lui, un autre monde dans lequel est le Fils de son amour. Le monde et le Père, le diable et le Fils, la chair et l'Esprit, sont mis en contraste.

(Verset 17). «Le monde s'en va avec sa convoitise». Il disparaîtra complètement et il n'en restera rien; tandis que nous appartenons à un autre monde; ayant été transportés dans le royaume du Fils de son amour.

S. — «Celui qui fait la volonté de Dieu», est-ce tous les chrétiens?

R. — Sans doute, mais ici, cela s'adresse particulièrement aux jeunes gens qui suivent sa Parole. Ils demeurent éternellement, comme cette Parole elle-même, à laquelle ils se sont attachés (1 Pierre 1: 25).

Il dit aux petits enfants (verset 18): «c'est la dernière *heure*; et comme vous avez entendu que l'antichrist *vient*, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure».

Une heure est une période de temps (Jean 5: 25, 28). Cela ne veut pas dire que nous soyons au dernier moment de l'histoire de ce monde. Nous nous trouvons dans cette dernière période caractérisée par la venue de l'Antichrist, de l'homme de péché, et il y en a présentement déjà plusieurs. Dans l'évangile de Jean, le mot *venir* est répété constamment en rapport avec le Seigneur; ici, en rapport avec l'homme de péché, le faux Christ, qui se présente comme le Messie (comparez 2 Thessaloniens 2: 9). N'est-il pas frappant que le catholicisme, avec ses superstitions et son idolâtrie, soit, en ces temps-ci, plus fidèle que le protestantisme à la doctrine du Christ et à sa déité? L'antichristianisme est sorti de ce qui a reçu le plus de lumière. Les fausses doctrines sont généralement issues de ce qui, à un certain moment, était le porteur du témoignage de Dieu.

G. — Que veut dire, au verset 20: «Vous connaissez toutes choses?»

R. — c'est le résultat de l'onction du Saint Esprit. Comme par le sceau du Saint Esprit (Ephésiens 1 : 13), nous avons l'assurance et jouissons, par anticipation, ayant les arrhes dans nos coeurs, de l'héritage en vue duquel nous sommes scellés, — ainsi par l'onction nous avons la connaissance de toutes choses. Cela ne veut pas dire que les petits enfants connaissent toutes choses de fait et pratiquement, mais qu'ils ont en eux le Saint Esprit, comme source et plénitude de la connaissance divine, et qui leur enseigne toutes choses. Vous lisez en 1 Corinthiens 2: 10, que nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu (c'est l'onction), afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu, c'est-à-dire sa Parole.

Ce fait de l'onction est de toute importance pour les petits enfants, car le danger est très grand pour eux. Un antichrist se présentait; de fausses doctrines leur étaient enseignées; qu'allaient-ils devenir, s'ils n'avaient, au dedans d'eux-mêmes, un enseignement qui leur ferait discerner et rejeter le mensonge? Ils avaient l'onction de la part du Saint; la connaissance était là et ils pouvaient aller y puiser à chaque instant. Cette onction demeurait en eux, et ils n'avaient pas besoin que personne les enseignât (verset 27). C'est le sens du passage; il ne s'agit pas ici d'une connaissance intrinsèque, d'une connaissance essentielle qui leur appartienne en propre.

On peut remarquer chaque jour, parmi les chrétiens, que les personnes simples discernent mieux le mal que celles qui sont arrivées à un haut degré de connaissance, et c'est un grand encouragement pour les petits enfants de savoir qu'ils peuvent se tirer d'affaire, dans les temps fâcheux que nous traversons, et au milieu des embûches de l'antichristianisme, parce qu'ils ont l'onction.

G. — L'onction est-elle une chose personnelle, ou faut-il l'entendre dans un sens général?

R. — Je pense que c'est une onction particulière à chacun, mais il y a aussi une onction sur l'ensemble. «c'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descend sur la barbe d'Aaron, qui descend sur le bord de ses vêtements» (Psaumes 133). Les saints sont comme le bord du vêtement du souverain sacrificateur. Il y a une onction qui joint l'ensemble de ce qui constitue le témoignage de Christ, avec lui-même.

Ici, les fidèles sont considérés comme un pauvre petit troupeau, environné de dangers de toute espèce et incapable d'y faire face. Jean voit ces faibles brebis au milieu des loups et leur dit: Ne craignez pas; ne vous laissez pas dire que vous êtes trop jeunes pour comprendre, que vous êtes incapables de sonder ces choses, qu'il vous faut laisser ce soin à d'autres. Ceux qui vous conduisent peuvent être détournés et détourner les brebis. Vous avez l'onction, et la Parole est là pour vous garder dans la fidélité. Adressez vous à la Parole; vous trouverez que les mauvais esprits qui s'opposent à Dieu y sont pleinement dévoilés et qu'on peut aisément les reconnaître (versets 22, 23). Cette intelligence est toujours liée à la connaissance de la parole de Dieu: «Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité» (verset 21).

«Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» (verset 22). C'est le caractère juif de l'Antichrist: cet homme qui «vient» cherchera à mettre de côté Celui qui «est venu», afin d'usurper sa place. Il me semble voir dans Daniel que l'Antichrist, à sa venue, ne tient pas compte de la première demi-semaine, celle du ministère du Christ. Il a la prétention de la recommencer. Mais il ne se contente pas de rejeter Christ et de se présenter comme étant lui-même le Messie: il nie le Père et le Fils; il est antichrétien, comme il est antijuif. Au commencement du chapitre 4, l'apôtre revient d'une manière particulière à l'esprit de l'antichrist: «Beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». «Tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ *venu en chair*, n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist» (4: 1, 3). Cette négation de Jésus Christ venu en chair va bien plus loin que nier, comme au

chapitre 2, qu'il soit le Christ. Il n'y a qu'une seule personne dont on puisse dire qu'elle est *venue en chair*, c'est Dieu. Nous sommes nés de la chair; la chair était notre nature et notre personnalité. Mais l'Antichrist nie la Parole faite chair, Jésus Christ fait homme; il nie Dieu venu ici-bas dans la personne de Christ; il dit: Celui-là était un faux Messie; je suis le vrai; c'est moi qui suis Dieu, et il se fait adorer comme tel.

Tel est le terrible développement que va prendre le mal, et nous en voyons actuellement les sinistres avant-coureurs dans une grande partie de la chrétienté protestante. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Christ est une créature parfaite, élevée par Dieu au rang de la divinité? Ce soi-disant christianisme se présente avec la prétention d'adorer Christ, mais s'il nie Dieu venu en chair dans cette Personne, sa prétention est un pur mensonge.

G.— Ceux qui ont reçu ce venin sont jetés hors du salut: «Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» (Jean 3: 18). Il y a, dans le chapitre 4, un second caractère de l'antichristianisme: «Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas».

R. — Le «*nous*», ce sont ici les apôtres, les porteurs de la Parole, qui ont reçu les révélations par lesquelles elle a été complétée. Satan, pour introduire l'Antichrist, a commencé par saper la Parole confiée aux apôtres, et les âmes se trouvent ainsi désarmées pour résister au mal, Elles sont privées de la vérité (verset 21), car il est dit: «Ta Parole est la vérité». Si un petit enfant n'a pas la Parole, il n'a rien; si un esprit ne se fonde pas sur la parole de Dieu, c'est un esprit d'erreur (4: 6).

L'apôtre ajoute (verset 24): «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement, demeure en vous». Il ne dit pas: «Ce que vous entendez aujourd'hui»; c'est une exhortation excessivement importante pour tous les chrétiens. Il ne parle pas à ces petits enfants comme à des pères. Il ne s'agit pas pour eux de connaître Celui qui est dès le commencement, mais de *l'entendre*. C'est de sa Parole qu'il s'agit pour eux. Ce qui leur avait été transmis par les apôtres qui avaient été dès le commencement avec le Seigneur, voilà ce qu'ils devaient garder. Or, cette Parole était la révélation que le Père avait faite de son Fils, et cela les préservait des antichrists; ils demeuraient dans le Fils et dans le Père.

P. C. — Combien c'est précieux! Une âme attachée en toute simplicité au Seigneur et à sa Parole a la somme de toute vérité; elle est à l'abri de tout danger.

R. — «Et c'est ici la promesse que Lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset. 25).

G. — Pourquoi introduit-il ici cette promesse?

R. — Entendre la Parole, demeurer dans le Fils et dans le Père, et avoir la vie éternelle, ces choses se lient ensemble. «La vie éternelle»: il était important de montrer à ces petits enfants qu'ils la possédaient tout aussi bien et au même degré que les autres membres de la famille spirituelle. La vie éternelle est une de ces très grandes et précieuses promesses qui nous ont été données, afin que par elles nous participions à la nature divine (2 Pierre 1: 4). Ces promesses sont la vie, le pardon, le don du Saint Esprit, la justice, l'héritage, la gloire. Dans

le Nouveau Testament (voyez, p. ex., Hébreux 11, et le passage que nous venons de citer), la promesse est très fréquemment la chose promise.

La vie éternelle n'est pas toujours considérée comme une chose présente, il en est souvent parlé comme de la manifestation future de ce que nous serons. Il en est ainsi dans les écrits de Paul et de Jude (conf. Romains 6: 22; Jude 21). Mais Jean nous dit que nous *avons* la vie éternelle, et que cette vie est dans son Fils. Cette vie nous met en relation avec Dieu et peut nous faire marcher dans ce monde comme Christ lui-même a marché.

Ce n'est pas tout de connaître ces grandes choses. Nous sommes appelés à demeurer en Lui (versets 27, 28). En Jean 15: 11, il fait dépendre notre joie de ce que nous demeurons en Lui. Demeurer, c'est la réalisation pratique de la communion avec le Père et avec le Fils. Ainsi le sarment doit demeurer dans le cep, tirer toute sa substance de lui, jouir de la sève qui ne lui vient que s'il reste attaché au tronc.

Remarquez, en terminant, que ces petits enfants sont très riches, malgré leur petitesse: ils ont le Père (verset 13), le Fils (verset 23), le Saint Esprit (verset 21), la Parole (versets 21, 24), la vérité (verset 27), et la vie éternelle (verset 25). Possédant toutes ces choses, ils n'ont qu'à demeurer en Lui, selon qu'ils ont été enseignés.

Le sujet des diverses manifestations de la vie éternelle dans la famille de Dieu est terminé au verset 27. Le verset 28 se relie au verset 12. L'apôtre comptait, au verset 27, que les «petits enfants» demeureraient en Lui; maintenant, il exhorte tous les «enfants», ceux dont les péchés sont pardonnés par son nom, à demeurer en Lui. Dans quel but? *Nous*, les apôtres qui avons travaillé pour vous, qui vous avons «annoncé ces choses afin que vous ayez communion avec nous», perdrons-nous le fruit de notre travail? C'est une exhortation que les chrétiens oublient souvent. On pense généralement peu à la perte que, par notre infidélité, peuvent faire les ouvriers qui ont travaillé pour le Seigneur. Si les âmes qu'ils ont amenées marchent mal, le fruit de leur travail est perdu. C'est un motif que les croyants devraient prendre en considération pour leur marche. On retrouve la même pensée au verset 8 de la 2^e épître: «Prenez garde à vous-mêmes, afin que *nous* ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire».

Depuis le verset 29, qui devrait proprement être le premier verset du chapitre 3, nous pénétrons au coeur même de l'épître.

Chapitre 3

Ce chapitre forme le centre de l'épître. Dans le 1^{er} chapitre, nous trouvons la communion comme résultat de la vie éternelle; dans le 2^e, nous trouvons les fruits de cette vie et ses diverses manifestations dans la famille de Dieu; le 3^e nous montre que la vie éternelle que nous possédons a son modèle parfait en Christ. C'est cette vie en Christ qui met à l'épreuve ceux qui prétendent y avoir part. Nous apprenons ainsi à distinguer et à séparer entièrement les choses qui se trouvent en Christ, de celles qui ne s'y trouvent pas.

La chair, dans le chrétien, peut porter des fruits, et il y a souvent en lui un tel mélange, qu'il n'arrive pas à distinguer nettement ce qui est des deux natures. Il lui faut pour cela remonter à la source de ces fruits. Ils sont de Christ, ou du diable. Ayant la vie éternelle et la nature de Dieu, nous sommes parfaitement à même de rejeter tous les fruits de la vieille nature, comme des produits sataniques. L'apôtre nous parle des fruits de la vie éternelle en nous, dans leur manifestation journalière.

Le chapitre 3 est très pratique. Il range toute la manifestation de notre vie chrétienne sous deux grandes catégories: la justice et l'amour.

La justice est ici la *justice pratique*. Le chrétien possède une vie qui pratique la justice: «Celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste; celui qui pratique le péché est du diable, car dès le commencement le diable pêche» (versets 7, 8). On nous a fait une fois cette objection: Il faut faire attention qu'il n'est pas dit: commettre le péché, mais le pratiquer. Nous avons répondu: commettre le péché, c'est pratiquer le péché. Il ne s'agit nullement ici d'une pratique habituelle. Un boulanger n'est pas boulanger, parce qu'il fait beaucoup de pains. Il n'en ferait qu'un par jour qu'il n'en serait pas moins boulanger pour cela. Cela revient à dire qu'on connaît l'arbre à son fruit. J'avais loué une terre contenant des châtaigniers à un fermier malhonnête. Celui-ci, en faisant le compte de la récolte, laissait un certain nombre d'arbres de côté. Quand je le lui fis remarquer, il me répondit que c'étaient des sauvageons. «Allons voir», dis-je, et arrivé sur les lieux, je ramassai une châtaigne tombée d'un de ces arbres. Elle était très bonne. Mon châtaignier montrait par son fruit ce qu'il était. Voilà ce que c'est que pratiquer la justice.

La justice pratique n'est pas autre chose que l'absence du péché dans nos voies.

Du verset 29 du chapitre 2, au verset 3 du chapitre 3, il traite des deux grandes catégories dont nous avons parlé: la justice et l'amour.

Je prends la mesure de ma conduite dans ce monde sur la nature parfaite de Christ. Je sais qu'il est juste; quiconque pratique la *justice*, c'est-à-dire marche dans ce monde en se garantissant du péché, est né de Lui. Pour réaliser cela, je trouve en Lui la pleine manifestation d'une vie parfaite de justice pratique.

Cette vie se montre, non dans de grandes choses exceptionnelles, mais dans notre conduite de *chaque jour*. Le verset 29 nous présente la justice; le verset 1 du chapitre 3, nous présente l'amour. «Voyez de quel *amour* le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». On pense généralement que cette phrase signifie: «Voyez quel amour le Père a eu pour nous, en nous appelant ses enfants». Tel n'en est pas le sens. Le Père nous a fait *don* de cet amour; il l'a mis en nous, nous le possédons, et, le possédant, nous sommes appelés enfants de Dieu; nous possédons la nature de Dieu, et pouvons en reproduire le caractère. Le Père nous a fait don de sa nature, qui est amour, et la conséquence est que nous avons droit à cette relation avec Lui. C'est pourquoi il est impossible que le monde nous connaisse, parce qu'il n'a pas connu ce Dieu d'amour quand il s'est révélé en Christ. Comment le monde connaîtrait-il l'amour, lui qui est sous la domination du diable? Un frère a dit: «Satan

sait une quantité de choses que nous ne savons pas, mais il en est une que nous connaissons et qu'il ignore complètement: l'amour». C'est ce qui a mené Satan à sa ruine. Ses efforts pour séduire Christ ou pour le faire reculer devant la croix, le gardaient dans une illusion complète sur leurs résultats, parce qu'il ignorait l'amour.

S. — J'ai de la difficulté de penser que le verset 29 se rapporte à moi, et non pas aux autres.

R. — Cela ne me jugerait pas, s'il en était ainsi. Cette épître, est éminemment pratique; elle me force à me juger. Elle me montre la nature divine et la mauvaise nature avec leurs conséquences absolues.

G. — La certitude se trouve au verset 2. «Bien-aimés, *nous sommes* maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; *nous savons* que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables».

R. — Oui, nous avons une pleine certitude dans le passé, le présent et l'avenir. Dans le passé, au verset 5: «*Vous savez* que Lui a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés». Dans le présent, au verset 2: «*Nous sommes maintenant* enfants de Dieu». Dans l'avenir: «*Nous savons* que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est».

Nous ne pourrions le voir tel qu'il est que lorsque nous aurons des corps glorifiés. On ne peut dire qu'à l'état d'âme séparée du corps on voie Christ tel qu'il est, car on ne Lui est pas encore rendu semblable.

Cette certitude de l'avenir constitue notre espérance, et cette espérance a un résultat actuel: «Quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur» (verset 3). Il n'est pas dit: est pur comme Lui, mais le résultat de cette espérance est tout à fait pratique. La purification du chrétien se modèle sur la pureté de Christ telle que notre foi la saisit; elle est une chose progressive. Le chrétien doit marcher de purification en purification, ayant devant les yeux la pureté parfaite en Christ, qu'il aura atteinte lorsqu'il sera avec Lui dans la gloire.

G. — La manifestation dans Jean est une manifestation publique.

R. — Oui, c'est en vue de cette manifestation que je me purifie. La maison royale doit défiler en cortège dans la ville. Au moment où les enfants du roi vont faire partie du cortège, ils ont eu soin d'être vêtus d'une manière qui réponde à cette solennité.

Après avoir posé ces deux grands faits, la justice et l'amour, l'apôtre reprend *en détail* le sujet de la justice et de l'injustice, de l'amour et de la haine. Cela remplit le reste du chapitre.

(Verset 4). Le sens du mot *iniquité* est «une marche sans loi». L'inique ne se soumet pas à une règle *en dehors de lui-même*; la seule règle qu'il reconnaisse est celle qu'il trouve en lui. C'est pourquoi la *propre volonté* est un terme équivalent du terme iniquité. Quand j'ai compris, que la propre volonté est l'iniquité même, cela me fait juger dans ma propre vie une quantité de choses que je n'estimais pas être péché. Si je me rends aujourd'hui à Bordeaux parce que c'est la volonté de Dieu, je pratique la justice; si je m'y rends parce que c'est ma

propre volonté, je pratique l'iniquité. C'est la volonté propre qui a perdu Adam, quand la tentation s'est présentée; il ne serait pas tombé s'il était resté dans la dépendance de Dieu.

(Verset 5). «Il sera manifesté», mais, auparavant, «il a été manifesté» une première fois, afin qu'il ôtât nos péchés, et il n'y a point de péché en Lui.

G. — Le Saint Esprit nous fait toujours remonter à la source, Christ. Pouvons-nous pratiquer le péché, s'il a ôté nos péchés? Comme la Parole est claire! Notre place est de demeurer en Lui, qui n'a pas de péché. Si nous demeurons en Lui, en qui il n'y a pas de péché, nous ne péchons pas (verset 6).

R. — «Quiconque pèche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu» (verset 6). Voilà qui nous juge! Remarquez, qu'il ne dit pas: Quiconque pratique le péché. Cela réfute la pensée de ceux qui, pour ne pas appliquer ces passages au chrétien, voudraient que pratiquer le péché fût autre chose que le commettre.

(Versets 7, 8). «Enfants, que personne ne vous égare: celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste. Celui qui pratique le péché est du diable». Cela devient de plus en plus absolu. Ce n'est plus comme au verset 29: «Quiconque pratique la justice est né de lui», ou comme au verset 4: «Quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité».

«Car dès le commencement le diable pèche»: Comme il y a un «dès le commencement» divin, il y a aussi un «dès le commencement» diabolique. Le commencement du diable, dès qu'il se manifeste, c'est le péché, l'iniquité d'Adam et la haine de Caïn. Le commencement de Christ, la justice et l'amour. «c'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable». La manifestation de Christ a eu deux motifs quand il est venu ici-bas. Le premier était d'ôter nos péchés (verset 5); le second, de détruire les oeuvres du diable (verset 8). Cela ne veut pas dire que les oeuvres du diable soient déjà détruites, ni que *le* péché ait été ôté du monde; mais la base en est posée dans sa manifestation et dans l'oeuvre de la croix. C'est le sens de ces mots. «L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», et «Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Jean 1: 29; Hébreux 9: 26). Les enfants de Dieu ont déjà tout le bénéfice de cette oeuvre; leurs péchés sont ôtés et le diable est un ennemi vaincu; ils sont en Christ, une nouvelle création, toutes choses étant faites nouvelles; ils sont réconciliés dans le corps de sa chair; mais la réconciliation de toutes choses n'est pas encore faite, et le «c'est fait» définitif de la nouvelle création n'est pas encore prononcé (Apocalypse 21: 5, 6).

(Verset 9). «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». En 1 Pierre 1: 23, nous lisons: «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptrice, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu». Ce passage est parfois mal interprété. Il ne signifie pas que la parole de Dieu est la semence incorruptible, mais que cette Parole nous *apporte* la semence incorruptible, la nature de Dieu, la vie éternelle qui demeure en nous. De même dans notre passage: «La semence de Dieu demeure en lui».

La Parole nous fait discerner les fruits de la mauvaise nature, afin que dans la puissance d'une vie nouvelle nous en venions à bout. Nous ne pouvons mettre à mort le vieil homme, puisqu'il a été crucifié avec Christ, mais nous pouvons mettre à mort nos membres qui sont sur la terre. Le grand but de l'épître est: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas» (2: 1).

Jean nous montre les deux natures d'une manière absolument tranchée, et il dit: Maintenant pouvez-vous vivre avec cette vieille nature? «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché». Il nous considère d'une manière abstraite; nous avons la nouvelle nature; il est impossible que nous cultivions à côté d'elle les fruits de l'ancienne. Christ ne pêche pas, nous ne pouvons pas pécher. Quiconque demeure en Lui ne pêche pas. Quand, par l'habitude de la communion avec le Seigneur, notre conscience est rendue délicate, dès que cette communion vient à être troublée, nous serons prompts à placer la chose devant Dieu, et nos âmes seront restaurées. Notre relation avec Dieu ne peut être détruite, mais la moindre chose détruit la communion. On s'habitue facilement à cette perte, quand la communion ne caractérise pas l'état habituel de l'âme. Alors on végète, plus ou moins indifférent; on a le coeur sec, peu de joie, et on s'y accoutume; les soucis de la vie s'emparent de l'âme; on s'endurcit. L'apôtre voudrait que la communion fût ininterrompue; c'est pourquoi il dit: «Et maintenant, enfants, demeurez en Lui» (2: 28); il veut que si elle est perdue, les enfants de Dieu la retrouvent immédiatement par la confession de leurs péchés (1: 9).

(Verset 10). Il passe maintenant à *l'amour*, tout en le reliant à la justice: «Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère». Et comme l'amour est lié avec la justice, la haine l'est indissolublement avec l'injustice. Bien plus, la justice provoque la haine des hommes. Exemples: Abel et Christ (verset 12). Dans les versets 10-12, il ne parle plus de deux natures dans le chrétien, mais de deux *familles* dans le monde, l'une composée des enfants de Dieu, l'autre des enfants du diable. L'amour de Dieu en nous se montrera par l'amour *envers les frères*. On retrouve ainsi, toujours à chaque pas, le but éminemment pratique de cette épître.

(Verset 11). «c'est ici le *message* que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre». Il y a deux messages dans cette épître. Le premier (1: 5), que Dieu est lumière; le second, que la nature du Dieu d'amour en nous doit se montrer au dehors par l'amour fraternel.

(Verset 13). Quoi d'étonnant que le monde (les enfants du diable) nous haïsse? Le Seigneur dit à ses disciples: «Si le monde vous hait, sachez que le monde m'a haï avant vous» (Jean 15: 18).

(Verset 14). L'amour pour les frères est la preuve que nous sommes passés de la mort à la vie, que nous possédons une vie de résurrection. Mais (verset 16) nous ne connaissons jamais l'amour par sa manifestation en nous; nous l'avons connu en Christ, en Lui qui a laissé sa vie pour nous. Au chapitre 2: 29, nous savons qu'il est juste; ici, nous savons qu'il est amour, et il nous en a donné la preuve. Mais nous avons l'immense privilège de reproduire ce

caractère de Dieu en Christ dans le monde où nous sommes appelés à marcher. Et «c'est ici son commandement: Que nous nous aimions les uns les autres, comme lui nous a aimés» (Jean 15: 12). Nous devons donc laisser nos vies pour les frères. Il n'y a pas de limites posées à notre dévouement; ayant la même vie que Christ, nous devons aller aussi loin que Lui dans la manifestation de l'amour. Mais (verset 17) cet amour ne se montrera pas seulement par des actes exceptionnels, car il ne m'arrive pas tous les jours d'être appelé à exposer ma vie pour les frères, cet amour se montre plus souvent dans les rapports journaliers de la vie: «Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui?»

(Verset 18). «Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité». C'est une vérité bien connue, mais combien importante, et combien souvent contredite par ceux qui la connaissent le mieux! Cela revient à dire que Dieu veut en nous la *réalité* de la vie divine et que l'apparence n'a aucune valeur pour Lui.

Au verset 19, nous trouvons deux conséquences de cette réalité de notre vie chrétienne. C'est par une marche conséquente que nous acquérons la *certitude* d'être de la vérité, et *l'assurance* de nos coeurs devant Lui; s'il en est autrement, nous serons mal à l'aise en sa présence et nous chercherons les moyens de l'éviter ou de la fuir.

(Verset 20). Il peut arriver qu'au lieu d'être assuré devant Lui, notre coeur nous condamne. La communion est détruite, notre âme est mal à l'aise; nous ne savons peut-être pas ce qui a produit cet état de souffrance. Soyons sans crainte; Dieu connaît l'état de nos propres coeurs. Nous pouvons dire au Seigneur comme Pierre: «Tu sais toutes choses». Tu es plus grand que notre coeur si ignorant, si faible et si fautif; tu nous enseigneras. Cela revient à dire, comme au Psaume 139: «Tu m'as sondé et tu m'as connu... Sonde-moi, et connais mon coeur».

(Verset 21). «Si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». S'il y a de la réalité dans notre marche, nous sommes à l'aise devant Dieu, et nos rapports avec Lui sont empreints de confiance; nous avons de l'assurance envers Lui pour le jour *actuel*; tandis qu'au chapitre 4: 17, il parle de notre assurance au jour du jugement.

Au verset 22, il ajoute: «Et quoi que nous demandions, nous le recevons de Lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant Lui». Il y a dans ces versets trois choses qui dépendent l'une de l'autre et sont inséparables. Une *marche* dans la justice pratique, dans l'obéissance et l'amour, marche ayant pour but de Lui être agréable en toutes choses, a pour résultats *l'assurance*, une heureuse confiance caractérisant nos relations avec Lui, et *l'exaucement* de nos prières, parce que ce que nous demandons n'est pas le fruit de notre propre volonté, mais celui de la nature nouvelle, qui est toujours dépendante de Lui et de la direction de son Saint Esprit. Toutes ces pensées sont profondes, mais, il est bon de le répéter, au fond très simples, et avant tout d'une portée pratique immense pour nous.

Ici se termine proprement le sujet du chapitre 3. Depuis le verset 24 jusqu'au chapitre 4: 6, nous avons accessoirement une troisième preuve de la vie, telle qu'elle a été manifestée en Christ et nous a été communiquée: la présence du Saint Esprit qui nous a été donné. Au chapitre 4: 7-21, nous avons, non seulement la vie, mais Dieu lui-même demeurant en nous et nous en Lui. Enfin, au chapitre 5, c'est la foi qui nous approprie ces choses, la foi qui reçoit avant tout le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils.

Chapitre 4

Dans l'évangile de Jean, nous trouvons la vie éternelle qui était auprès du Père, manifestée dans la personne du Fils de Dieu, comme homme sur la terre; vie exprimée en Lui dans une parfaite dépendance de Dieu, son Père, et dans une obéissance absolue. Lui, était la Parole éternelle, vivante — la Parole devenue chair — la parfaite révélation de ce que Dieu est dans sa nature comme lumière et amour. «En Lui était la vie, et la vie», pleinement manifestée, «était la lumière des hommes». A ceux qui Lui demandaient: Toi, qui es-tu? Il pouvait répondre: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8). Ses paroles (comme ses oeuvres) étaient l'expression de ce qu'il était: la vie éternelle descendue du ciel, le Fils révélant le Père, n'ayant d'autre mobile, dans sa marche d'obéissance et son service d'amour, que la gloire de son Père et l'accomplissement de sa volonté, et cela jusqu'à la mort même de la croix. Aussi a-t-il pu dire à la fin: «Je t'ai glorifié sur la terre». En effet, tout, dans la manifestation de la vie dans le Fils, a été dans la puissance de l'Esprit de sainteté, tous les fruits de la vie divine ont été trouvés en Lui; il n'en manquait pas un, et tout a été à la gloire de Dieu. Quelle merveilleuse lumière!

Or cette lumière était la pierre de touche de l'état de l'homme; elle a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise, n'en ont pas non plus été dissipées, mais ont ainsi été manifestées dans leur caractère d'opposition à la lumière; et tout l'effort de Satan tendit à éteindre cette lumière à la croix.

Dans la première épître de Jean, il s'agit plutôt de la manifestation de cette même vie divine, dans la marche pratique du croyant. Or cette vie nous ayant été communiquée, nous sommes, par ce fait, introduits dans la relation d'enfants, et dès lors «notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ». Quelle grâce immense d'être amenés à jouir du plus glorieux des privilèges — que nul ange jamais ne connaîtra — d'être rendu capables, comme nés de Dieu, participants de sa nature, d'avoir communion de pensées, d'affections, de jouissance, de félicité, avec le Père et avec son Fils Jésus Christ! N'y a-t-il pas là, en effet de quoi rendre «notre joie accomplie?»

Mais voilà précisément ce que le diable cherche sans cesse à nous ravir, et ce dont nous sommes constamment en danger, par nous-mêmes, de perdre la jouissance. La relation d'enfant subsiste, sans doute; elle est immuable, et ne saurait être altérée; mais la communion qui appartient à cette relation est nécessairement interrompue par le péché, car Dieu est lumière, il n'y a en Lui aucunes ténèbres. Impossible d'avoir communion avec Lui, dans le péché, quel qu'il soit, pensées, paroles ou actions. «Notre communion» n'est réalisée que

dans une marche pratique dans la lumière. Que, s'il nous arrive, hélas! de faillir, et qu'ainsi la communion soit interrompue, Dieu, dans son infinie grâce, a pourvu à son rétablissement et à la restauration de nos âmes par le ministère de Christ, notre Avocat auprès du Père. Christ intervient pour nous; il nous lave les pieds.

Mais il y a plus. L'effort de Satan est de nous ravir tout ce qui appartient à notre foi. «L'antichrist vient, et maintenant aussi il y a plusieurs antichrists», lesquels cherchent à renverser la vérité — le christianisme, dans ses fondements et son essence mêmes. Or, ayant l'onction de la part du Saint, ceux auxquels s'adresse l'apôtre, «les petits enfants», connaissent toutes choses, et, si ce qu'ils ont entendu dès le commencement demeure en eux, ils ont tout ce qu'il faut pour être gardés. Demeurer en Lui, garder sa Parole, est notre sûreté. «Et celui qui garde ses commandements demeure en Lui, et Lui en cet homme, et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné» (3: 24). Ainsi, par l'Esprit habitant en nous, nous savons que Dieu demeure en nous; nous en avons conscience; nous jouissons de Lui, de sa communion, de ce qu'il est pour nous, dans son amour; nous nous réjouissons dans sa lumière.

(Verset 1). «Bien aimés, ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». Ici, nous sommes mis en garde et appelés à éprouver les esprits. Or, quelle est la pierre de touche pour reconnaître l'Esprit de Dieu, et l'esprit qui n'est pas de Dieu?

(Versets 2, 3). «Par ceci vous connaissez l'Esprit de Dieu», dit l'apôtre; «tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair, est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, n'est pas de Dieu».

Il s'agit de la personne de Christ. Jésus, le «Je suis» de l'Ancien Testament, l'Eternel, Jéhovah Sauveur; le Christ, l'Oint de Dieu, le Messie — Jésus Christ venu en chair. Merveilleux mystère, devant lequel la foi s'incline en adorant! Dieu devenu homme dans sa grâce incomparable, pour le salut de l'homme et pour sa propre gloire! Lui, le Fils éternel du Père, qui était en forme de Dieu, ne regardant point comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même en venant en chair! Il a participé à la chair et au sang, sans péché, car son humanité était de conception divine. Objet des promesses et des conseils de Dieu, il est venu en chair afin d'accomplir (par sa mort expiatoire) ces conseils et ces promesses. Il fallait qu'il vînt en chair pour cela, comme pour nous faire connaître Dieu, et nous apporter la grâce et la vérité. Béni soit à jamais son nom! Il est venu en chair. Tout le christianisme découle de ce fait fondamental. De là l'immense importance de retenir ferme cette confession et de nous détourner de tout esprit, enseignement ou doctrine qui ne confesse pas «Jésus Christ venu en chair».

Ceci est l'esprit de l'antichrist; esprit déjà agissant dans le monde au temps de l'apôtre, et qui se manifeste de nos jours, au sein de la chrétienté, avec une audace et une puissance de séduction effrayantes. Sous le couvert des formes et de la profession extérieure du christianisme, on s'attaque à la personne de Christ, à sa divinité, à son humanité, ainsi qu'à la

Parole divinement inspirée, qui rend témoignage de Lui. On veut bien un Christ, mais un Christ selon les pensées et l'imagination de l'homme, et non le Christ de Dieu, le Christ des Ecritures. A ce propos, il est important de voir comment le Seigneur ressuscité se manifeste aux disciples d'Emmaüs. Il ne leur ouvre pas d'abord les yeux, pour qu'ils le reconnaissent; il leur ouvre les Ecritures. «Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans *toutes les Ecritures*, les choses qui le regardent». Il se révèle, se montre lui-même à eux, dans la Parole, comme Celui dont elle annonçait d'avance les souffrances et les gloires subséquentes; et la Parole leur donne une certitude divine. Aussi leur coeur brûle-t-il au dedans d'eux d'une joie jusqu'alors inconnue.

A ce témoignage des écrits de l'Ancien Testament est venu s'ajouter celui du Nouveau, savoir le témoignage de l'Esprit Saint envoyé du ciel à la suite de l'exaltation de Christ et le témoignage apostolique (Jean 15: 26, 27).

«L'esprit de l'antichrist». Le caractère de cet esprit est qu'il est opposé à Christ, à la vérité touchant la personne de «Jésus Christ venu en chair», et qu'il tend à glorifier l'homme. Il trouvera sa pleine expression dans la personne de l'Antichrist. La chrétienté marche à grands pas vers l'apostasie finale, où toute profession publique de christianisme sera ouvertement rejetée, et où sera révélé l'homme de péché, «lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est un objet de vénération; de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 4). Combien c'est sérieux! Qu'il nous soit donné, en attendant Jésus, de garder sa Parole et de ne pas renier son nom! Quand il s'agit de la vérité touchant la personne du Seigneur, ou de la «doctrine du Christ», le devoir du chrétien est de se garder de tout compromis, d'être ferme, inébranlable et fidèle à maintenir la vérité, sans aucune concession.

S. V. — Dans l'épître de Jude, il est fait mention de «certains hommes qui s'étaient glissés parmi les fidèles» (verset 4).

R. — C'est un peu autre chose. Quant à ceux-là, la chose mise à leur charge, c'est qu'ils changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qu'ils renient notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ.

Leur principe est ceci: la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue; elle n'impute pas le péché; donc, peu importe comment nous vivons: on peut librement suivre ses propres convoitises et continuer à vivre dans le péché. La grâce qui nous a sauvés, qui a sacrifié Jésus pour expier nos iniquités et nous délivrer de l'esclavage du péché; cette grâce qui règne par la justice, et nous enseigne que, «reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivons dans le siècle présent sobrement, justement et pieusement, attendant la bienheureuse espérance», ils en abusent pour vivre dans le péché, la changeant ainsi en dissolution. Quelle impiété! «Péchons, afin que la grâce abonde!» est une autre expression du même principe. «Desquels le jugement est juste». Ils renient notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ; ils renient tous ses droits, son autorité, sa volonté sainte, pour accomplir leur propre volonté, sans frein. C'est le mystère d'iniquité se mettant en train.

Tandis que ceux que mentionne 1 Jean 2: 19, «sont sortis», ceux-ci, de faux professants, se sont glissés parmi les chrétiens, se sont insinués dans le giron de la chrétienté, pour ruiner la foi transmise aux saints et corrompre le corps professant tout entier.

A. S. — Un autre moyen de connaître les esprits est celui que nous trouvons au verset 6. «Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas; à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur».

R. — (Versets 4-6). Parfaitement. Celui qui connaît Dieu nous écoute, nous, les apôtres. Il s'agit du témoignage et de l'enseignement apostoliques. Les apôtres étaient les témoins établis par le Seigneur pour annoncer ce qu'ils avaient vu et entendu, et pour communiquer la vérité que l'Esprit leur révélerait, de sorte que ne pas recevoir leur témoignage est une preuve que l'on n'est pas de Dieu.

«Vous êtes de Dieu, enfants, et vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (verset 4).

Etant nés de Dieu, participants de sa nature, la vie éternelle manifestée en Christ sur la terre étant devenue notre vie; possédant l'onction de la part du Saint; nous sommes à même de discerner et de repousser quiconque n'écoute pas les apôtres et voudrait nous ôter tout, en nous ôtant Christ. Même un nouveau-né en Christ est rendu capable, par le Saint Esprit, de discerner ce qui n'est pas de Christ, et son sens spirituel sera blessé par toute attaque contre la personne de Jésus. C'est la brebis qui, ne connaissant d'autre voix que celle du Berger, ne connaît pas celle des étrangers, mais s'enfuit. L'important est de garder la simplicité de la brebis. Voyez l'aveugle-né. Les oeuvres de Dieu manifestées en lui, font de lui un témoin vivant de Jésus. Mais quelle simplicité et quelle puissance dans son témoignage! Il ne connaît que Celui qui l'a guéri, auquel il a cru sans voir, et de la parole duquel il a éprouvé la divine puissance. La voix des pharisiens, il ne la connaît pas; ce sont des «étrangers»; il ne les suivra pas. Et le voilà seul, assailli de tous côtés par les adversaires, méprisé, injurié, mais calme, plein d'assurance, inébranlable au milieu de la tempête que son simple et fidèle témoignage soulève contre lui. Ils le chassent dehors, mais ne font que le rejeter dans les bras du bon Berger, du Fils de Dieu. Il adore.

Sachons demeurer dans la simplicité de coeur «quant au Christ»; nourrissons-nous de sa Parole, et nous serons gardés. Si nous ne marchons pas dans un constant jugement de nous-mêmes, l'Esprit sera contristé; Dieu peut alors nous abandonner à notre infidélité et nous pouvons être entraînés bien loin. Que le Seigneur nous garde et nous fasse croître dans la connaissance de la vérité et de l'amour pour Lui.

S. — Actuellement, si nous ne pouvons pas entendre les apôtres, nous avons leurs écrits.

R. — On entend dire parfois que les épîtres n'ont pas autant d'autorité que les évangiles, lesquels nous donnent les propres paroles du Seigneur. Est-ce là un esprit qui est de Dieu? A cela nous connaissons au contraire «l'esprit d'erreur». Le Saint Esprit, par lequel le Seigneur a parlé dans les évangiles, est le même Esprit qui nous instruit dans les épîtres.

La sagesse de Dieu — ses pensées — «Dieu nous l'a révélée par son Esprit», dit Paul. «Mais pour nous, nous avons reçu, non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu; desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées par la sagesse humaine, mais en celles qui sont enseignées par l'Esprit» (1 Corinthiens 2: 10-13).

On nie l'inspiration divine et plénière des Saintes Ecritures. Chose effrayante, que l'homme s'élevant au-dessus de Dieu pour juger sa Parole et en renier la divine autorité! Mais à qui regarderai-je? «A l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole» (Esaïe 66: 2). C'est une parole d'autorité, qui requiert une soumission entière du coeur et de l'esprit, et l'obéissance de la foi. Là où elle est ainsi reçue, elle produit ses divins effets. A celui qui veut s'enquérir et discuter, demandons: Etes-vous prêt à vous incliner devant la Parole? Sinon, c'est inutile.

S. V. — Un mot sur les deux «celui» du verset 4: «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde».

R. — «Celui qui est en vous», c'est le Saint Esprit. «Nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu» ([1 Corinthiens 2: 12](#)). «Vous avez l'onction de la part du Saint», et «l'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous», etc. Ceci est dit aux «petits enfants».

Celui qui est dans le monde, c'est l'esprit de l'ennemi, c'est Satan, l'adversaire, le prince de ce monde et de l'autorité de l'air.

«Vous les avez vaincus». Vous avez vaincu l'esprit de l'antichrist et l'esprit d'erreur, cette puissance satanique de séduction qui agit dans le monde, vaincu les séducteurs.

Bl. — Vous «les» avez vaincus; ce «les» représenterait-il le monde et le diable?

R. — Beaucoup de faux prophètes, «plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair» ([2 Jean 7](#)). Ce sont des «esprits séducteurs», des agents de l'ennemi qui tendent à renverser le christianisme, en portant atteinte à la personne de Christ. Demeurer dans la simplicité de la foi, et écouter les apôtres, nous rendra victorieux.

Quant au monde, «tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde», parce que celui-ci n'a rien pour le nouvel homme. Que Dieu nous garde humbles, simples de coeur, retenant ferme la vérité; car, une fois qu'on s'en est écarté, qui peut dire où l'on s'arrêtera? Si la simplicité est perdue, l'on est exposé à toutes les séductions. Que le Seigneur possède nos coeurs!

Rd. — En 1 Corinthiens 12: 3, nous trouvons une autre manière de reconnaître les manifestations spirituelles: «Nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit «anathème» à Jésus, et nul ne peut dire: «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint».

R. — Les Corinthiens, autrefois idolâtres, étaient entraînés vers les idoles muettes, selon qu'ils étaient menés. Or, comme dans le paganisme des esprits de démons se présentaient,

prétendant parler par l'Esprit de Dieu, de même aussi, dans la sphère du christianisme, commençaient à surgir ces mêmes esprits, avec les mêmes prétentions et apparences trompeuses. La pythonisse, en Actes 16, en est un exemple (voyez encore 1 Timothée 4: 1, 2). Comment les discerner? Nul homme parlant par l'Esprit de Dieu ne dit: «Anathème à Jésus!» comme le font tout esprit ou tout enseignement qui rejette le Christ de Dieu. Et nul ne peut dire: «Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit Saint». Reconnaître, par l'enseignement du Saint Esprit, la seigneurie de Jésus, c'est se soumettre à Lui. Le caractère de tout esprit ou enseignement qui ne la reconnaît pas est ainsi clairement manifesté.

(Verset 7). «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu». Etant nés de Dieu, participants de la nature du Dieu d'amour, nous sommes rendus capables d'aimer d'un amour qui est de Dieu, et sommes aussi enseignés de Dieu à nous aimer l'un l'autre. Il ne s'agit pas ici des affections naturelles, lesquelles, quoique créées de Dieu, ont leur source dans la nature; mais de l'amour divin, qui a sa source en Dieu. «Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu». L'amour des frères en est la preuve. «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères» (3: 14). Si Paul, par exemple, était assuré du salut des Hébreux, c'est que la nature divine était manifestée en eux par l'amour qu'ils avaient «montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore» (Hébreux 6: 9, 10).

Nous trouvons, dans ce verset 7, un principe extrêmement important, savoir, qu'il faut être né de Dieu, pour connaître Dieu. On ne peut le connaître et jouir de Lui, ni connaître et goûter les choses divines, à moins d'être né de Lui.

Rd. — C'est bien là la nouvelle naissance.

R. — Oui, c'est là ce qui découle de la nouvelle naissance — quel immense privilège! Dieu nous a donné la vie, nous a rendus participants de sa nature, afin que nous le connaissions et soyons rendus capables de jouir de tout ce qu'il est et d'avoir communion avec Lui.

(Verset 8). «Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour». C'est là sa nature, son essence, ce qu'il est. Il est lumière. Il ne saurait avoir communion avec le péché. Car «quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres?» Mais il est amour, et, parce qu'il est tel, il a voulu se révéler. La pensée et, si l'on peut dire, le besoin de son amour était de se faire connaître et d'amener, à tout prix, en relation et en communion avec lui-même, dans sa propre joie et son propre bonheur, de pauvres misérables pécheurs comme nous. Cet amour, jamais nous ne l'eussions découvert; jamais nous n'aurions connu Dieu, si Christ n'était pas venu. Nous aurions bien eu connaissance de son existence, car les oeuvres de la création suffisent pour nous en convaincre; mais qu'est-il ce Dieu qui existe, et dont la puissance, la sagesse, et la déité sont manifestes dans ses ouvrages? Quelles sont ses pensées à notre égard? Là-dessus, la création nous laissait dans l'ignorance, et la loi ne révélait pas davantage le Dieu qui est amour.

(Verset 9). «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par Lui». Et quand est-ce que cet amour de

Dieu s'est ainsi manifesté envers nous? C'est lorsque nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, quand nous étions encore pécheurs, ennemis et des impies. C'est quand nous étions tels, que Dieu a manifesté son amour pour nous; un amour qui n'est que grâce toute pure, n'ayant puisé ses motifs qu'en lui-même; amour incomparable, auquel aucune créature n'aurait jamais pensé!

Nous gisions dans la mort, sous une sentence de mort et de jugement; celui qui avait le pouvoir de la mort nous retenait captifs sous sa puissance; qui pouvait nous apporter la vie et la délivrance? Dieu y a pourvu. Son amour a pensé à tout. «Il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui, et pour être la propitiation pour nos péchés». Il fallait pour cela que son Fils bien-aimé, le Saint et le Juste, prît notre place, se chargeât de nos péchés et répondît pour nous devant le tribunal du Dieu juste et saint. Le regard de Dieu mesurait à fond l'abîme des souffrances et des douleurs qu'impliquait pour son Unique l'accomplissement de ses pensées de grâce envers nous. Son amour n'a point reculé devant ce sacrifice infini.

Celui qui était la lumière du monde, le resplendissement de la gloire de Dieu en grâce au milieu des hommes, ne devait rencontrer que haine et contradiction de la part des pécheurs. Et quelle souffrance pour le Fils de Dieu, d'être dans un monde souillé, où tout était opposé à sa sainte nature, et au milieu de toute la misère amenée par le péché! Tout cela Dieu le savait, mais rien n'a pu arrêter son amour. Il a envoyé son Fils unique dans le monde, il l'a donné et ne l'a point épargné; et cela, afin que nous vivions par Lui et que nos péchés soient à jamais ôtés. Et Lui, le Fils de Dieu, après avoir essuyé tous les outrages de ceux qui outrageaient Dieu et enduré sur la croix le jugement de Dieu et sa juste colère contre le péché, a goûté la mort, est descendu au fond de cet abîme, afin que nous vivions par Lui. Il en est remonté comme un Sauveur vivant et victorieux, et maintenant nous avons la vie, la vie divine, la vie éternelle en Lui, le Fils de Dieu. Quelle grâce! Ah! ne fallait-il pas de l'amour, pour s'occuper ainsi d'êtres misérables, indignes et haïssables comme nous?

(Verset 10). Aussi est-ce «en ceci qu'est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima (en dépit de notre inimitié), et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il a opéré pour nous une complète délivrance et de la mort et du jugement, et nous avons en Lui la vie et la justice. C'est une chose faite, et c'est en cela qu'a été manifesté l'amour, et que nous le connaissons. Or c'est notre privilège de détourner nos regards de nous-mêmes, pour considérer cet amour de Dieu manifesté envers nous, mais entièrement en dehors de nous, dans la mort de Christ à la croix. C'est là que nous apprenons ce qu'est l'amour, amour sans bornes, amour souverain, élevé au-dessus de tout notre péché et de ses conséquences; amour qui a trouvé et fourni le moyen d'amener, tout en maintenant les droits de la justice divine, le pêcheur purifié, sans tache, dans la paix et le bonheur de Sa présence. La justice a été satisfaite, Dieu pleinement glorifié, et là où nous voyons manifestée son inexorable justice en jugement contre le péché, là même nous voyons la manifestation de l'amour de Dieu, qui a tout sacrifié pour nous recevoir en grâce!

Rd. — Nous participons à la nature divine, cependant, il n'est pas dit que nous sommes amour, mais nous sommes appelés à marcher dans l'amour.

R. — Nous sommes «lumière», parce que nous avons la vie divine, et la lumière est la vie manifestée. La nature divine nous a été communiquée, de telle sorte que nous sommes dans ce monde lumière dans le Seigneur, appelés à marcher comme des enfants de lumière. Mais nous ne sommes pas amour. En Dieu, l'amour est souverain, indépendant dans son activité; nous ne le sommes pas. Dieu est amour, et nous, nous sommes appelés à être les imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et à marcher dans l'amour...

Rd. — En ayant Christ pour modèle.

R. — Le Saint Esprit, par lequel Dieu a versé son amour dans nos coeurs, agit en nous pour produire la manifestation pratique de l'amour, selon l'exemple que Christ nous a laissé; «comme Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2). Quel parfait modèle et quel puissant motif pour le suivre!

(Verset 11). Si donc Dieu nous aime ainsi, d'un amour tout gratuit, spontané, sans que rien en nous le motivât — bien au contraire — «nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre».

(Verset 12). «Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous». La loi a démontré qu'il est impossible à l'homme naturel d'aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même. «La pensée de la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut pas». En donnant la loi à son peuple, l'Eternel ne leur donna pas une nature nouvelle capable de l'accomplir. C'était le temps de l'épreuve de l'homme sous la loi. Il en est autrement du chrétien. Etant nés de Dieu, nous sommes rendus participants de la nature divine, d'une nature capable d'aimer comme Dieu aime. Le principe de l'homme naturel, c'est l'égoïsme; le principe divin, c'est l'amour.

Le Seigneur dit (Jean 13: 34): «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi, vous vous aimiez l'un l'autre». «Comme», c'est-à-dire dans la même mesure et de la même manière. Le Seigneur, «ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin». Il les aimait jusqu'à mettre pour eux sa vie, et son amour le faisait s'abaisser, Lui, le Seigneur, pour les servir; il prenait occasion de leurs imperfections et de leurs fautes même pour s'exercer envers eux en leur lavant les pieds. Sa seule pensée était leur bonheur, savoir qu'ils eussent part avec Lui. Quel exemple pour nous!

Nous lisons en Jean 1: 18: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui l'a fait connaître». Tout ce que Dieu est: sa nature, son caractère, toutes ses perfections, le Fils unique nous l'a fait connaître. Il l'a révélé comme Père, et cela si pleinement qu'il a pu dire: Celui qui m'a vu a vu le Père, «celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé». Or, cette révélation de Dieu le Père dans le Fils est un fait acquis, accompli; nous n'y pourrions rien ajouter. On ne saurait ajouter à la perfection.

Ici, nous lisons: «Personne ne vit jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous». Quelle douce réalité n'y a-t-il pas dans le lien divin et les affections divines» de la famille de Dieu? Or, si nous nous aimons l'un l'autre, qu'est-ce que cela prouve? Non seulement que la même nature divine est en nous, mais que Dieu demeure en nous comme la source de nos saintes affections, et son amour remplissant nos coeurs est consommé en nous.

Rd. — C'est une transformation; nous étions haïssables et nous haïssant l'un l'autre.

R. — C'est une nouvelle création.

(Verset 13). «Par ceci nous savons que nous demeurons en Lui, et Lui en nous; c'est qu'il nous a donné de son Esprit.»

S. — Pourquoi est-il dit: «de son Esprit», et non pas: son Esprit?

R. — Ce n'est pas précisément, ici, l'Esprit comme personne, mais comme nature divine; la pensée, les affections divines dont l'Esprit en nous est la source. «Par ceci nous savons qu'il demeure en nous».

M. — Est-ce en rapport avec Jean 14: 20: «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis dans le Père, vous en moi et moi en vous?»

R. — «Ce jour-là», c'est le jour actuel. Le Consolateur, l'Esprit de vérité, étant venu et habitant en nous, nous savons que Jésus est dans le Père — ce qu'il était toujours comme un avec le Père, et ce que les disciples auraient dû savoir. De même aussi, par le Saint Esprit descendu pour être le témoin de la gloire dans laquelle Christ est entré, nous avons le bonheur de savoir où il est allé, après avoir pleinement glorifié Dieu, son Père. Dieu l'a glorifié en lui-même; «le Père l'a glorifié auprès de lui-même». Quelle joie! Nous ne serions pas ici, heureux ensemble, si nous ne savions pas où il est, nous serions malheureux et ne connaîtrions pas la joie. Mais maintenant, par l'Esprit qui nous unit à Lui, nous sommes rendus capables de nous réjouir du propre bonheur et de la gloire de Celui qui nous a tant aimés et a enduré la croix pour nous.

«Et vous en moi». Le Saint Esprit qui nous unit à Lui nous donne conscience de notre position en Lui. Lui dans le Père et nous en Lui, quelle union! Nous sommes ainsi amenés au centre même de toute bénédiction. «Et moi en vous», afin que nous le manifestions dans ce monde, ayant en nous la même pensée qui était en Jésus Christ. «Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en Lui» (Colossiens 2: 6). Le Consolateur nous fait connaître ces choses et nous en fait jouir. Le Saint Esprit nous donne la conscience et l'intelligence de nos relations avec le Père comme ses chers enfants, ainsi que de notre union avec Christ comme membres de son corps, de sa chair et de ses os, aussi bien que de nos relations avec Lui, comme ceux que le Père Lui a donnés, ses rachetés, ses brebis, ses serviteurs et ses disciples.

(Verset 14). «Et nous, nous avons vu, et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde».

L'apôtre semble accentuer ici la manifestation de l'amour. En [Jean 3](#), nous lisons: «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique». Ici, c'est le Père. Qu'y a-t-il de plus cher, de plus précieux au cœur du Père que le Fils de son amour, l'objet et le centre de toutes ses affections? Eh bien! le Père l'a envoyé pour être le Sauveur du monde.

Rd. — Est-ce qu'il n'y a pas danger d'élargir un peu trop cette signification pour dire que tout le monde est sauvé?

R. — Non, si l'on s'en tient à la Parole. Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde, non pas afin de juger le monde, mais afin que le monde fût sauvé par Lui. La grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes: l'accueil fait à cette grâce est une autre question.

L'envoi du Fils pour être le Sauveur du monde a mis le monde à l'épreuve. Dieu était là en grâce, n'imputant point le péché. Cela rendait le monde d'autant plus responsable. Il n'a pas voulu de cette grâce, il a rejeté Christ. «Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le!» «Ote, ôte, crucifie-le!» Telle fut la réponse du monde à l'amour de Dieu révélé dans le Fils. C'est pourquoi Jésus dit: «Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (Jean 12: 31). Avant la mort de Christ, le monde était bien considéré comme perdu, mais non comme rejeté. Maintenant, c'est fini. Le monde ayant mis en croix le Fils de Dieu, est définitivement rejeté de Dieu, et il y a antagonisme absolu entre le Père et le monde.

J. P. — Cela établit irrévocablement la position et la responsabilité du monde vis-à-vis de Dieu.

R. — Sans doute; le monde est jugé, son jugement est prononcé; il n'est pas encore exécuté. Dieu use de patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous se repentent. C'est maintenant le jour de la grâce et du salut. Dieu fait proclamer dans le monde son glorieux Evangile touchant son Fils Jésus Christ, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Sa grâce ne cesse d'agir dans ce monde pour amener à Christ de pauvres pécheurs perdus, les retirant de ce présent siècle mauvais. Mais c'est une chose individuelle. Ce n'est pas le monde qui est sauvé; c'est celui qui croit. Le monde n'a devant lui que le jugement.

D. — Quelle est la différence entre ce verset 14 et le chapitre 2: 2: «Lui est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier?»

R. — Je crois que, par «les nôtres», l'apôtre a en vue les Juifs. Hébreux 2: 17, présente Christ comme «un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur, dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple». Pour nous, chrétiens, nous savons que la propitiation est accomplie, L'expiation a eu lieu une fois pour toutes à la croix, et Christ est entré une fois pour toutes dans les lieux saints avec son propre sang ayant obtenu une rédemption éternelle. Le sang ayant été porté devant Dieu, le Saint Esprit est venu nous apporter le témoignage de la valeur infinie de ce précieux sang pour Dieu, comme de sa parfaite efficace pour nous: «Je ne me souviendrai plus jamais, dit Dieu, de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10). Ainsi nous avons une certitude divine quant à notre salut et

notre éternel pardon. Il n'en est pas ainsi d'Israël. Il ignore les résultats de l'offrande de Christ pour son peuple. Le résidu n'en aura connaissance que lorsque Christ apparaîtra, quand le sacrificateur sortira du sanctuaire.

Christ est la propitiation «pour le monde entier», pas seulement pour les Juifs. Le propitiatoire, ou trône de grâce, est accessible à tous, mais «par la foi en son sang». Et si le «temps agréé» dure encore, si Dieu a patience avant d'exécuter le jugement, c'est à cause de la propitiation.

Bd. — Est-ce en rapport avec l'office de Christ comme Avocat?

R. — Oui, en tant que cet office s'exerce envers nous en vertu du sang de Christ, qui fixe notre position devant Dieu pour toujours. Celui qui intercède pour nous est lui-même notre justice devant Dieu, et la propitiation pour nos péchés. Il n'est pas question d'imputation ni de justification, mais de communion. Christ prend notre cause en main et intervient pour rétablir la communion quand elle a été interrompue, et Dieu répond à son intercession en agissant sur nous par sa Parole.

Rd. — Et cela nous amène à la confession nécessairement. Ah! nous ne savons pas tout ce que nous devons à sa sacrificature et à son intercession!

R. — (Verset 15). «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu».

S'il y a la réalité de la foi dans cette confession, si timide qu'elle puisse être, qu'est-ce que cela prouve? Que Dieu est là. «Dieu demeure en lui et lui en Dieu». Quel encouragement pour le plus faible croyant! Savoir qu'il en est ainsi, est, en effet, bien propre à encourager notre faiblesse dans la confession de notre foi en Jésus, le Fils de Dieu, au milieu d'un monde qui l'a rejeté et qui le renie.

(Verset 16). «Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui».

Connaître et croire l'amour que Dieu a pour nous, est joie et Paix. Dieu est connu; or, il est amour, et demeurer dans l'amour, c'est demeurer en Dieu, et Dieu en nous.

(Verset 17). «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde».

Au verset 9, nous avons l'amour «manifesté envers nous»; au verset 12, l'amour «consommé en nous»; ici, c'est l'amour «consommé avec nous», et cela afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement. Or, que faut-il pour avoir toute assurance en ce jour-là? Il faut être comme le Juge, comme Christ lui-même. Eh bien! «c'est en ceci que l'amour est consommé avec nous, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Dieu ne pouvait nous donner une vie, une justice, une sainteté plus parfaites que Christ lui-même; or, nous sommes en Christ devant Dieu, «rendus agréables dans le Bien-aimé», et «accomplis en Lui» (Ephésiens 1: 6; Colossiens 2: 10). C'est Lui qui est notre justice et notre

sainteté, comme il est dit 1 Corinthiens 1: 30: «Or, vous êtes de Lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice et sainteté et rédemption». Ayant pleinement glorifié Dieu par sa mort expiatoire, Dieu l'a glorifié à sa droite avec justice, et nous sommes devenus «justice de Dieu en Lui». C'est Lui qui est notre vie; nous la possédons en Lui, le Fils de Dieu; vie qui nous a placés dans la même relation que lui-même avec le Père, et dans laquelle nous sommes aimés du même amour dont le Père l'a aimé. Quelle grâce merveilleuse! Qui peut sonder l'amour du Père pour le Fils, objet de ses délices, centre béni de toutes ses affections! Et dire que nous sommes aimés du même amour! Qui connaissait à la fois le coeur du Père et la faiblesse et les imperfections des disciples, comme le Seigneur? Eh bien! en parlant des siens, il dit au Père, eux l'entendant: «Tu les aimes comme tu m'as aimé» et Lui, de même, pouvait leur dire: «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez dans mon amour» (Jean 17: 23; 15: 9).

Ainsi est consommé l'amour avec nous. Comme Christ est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Nous avons donc, dès maintenant, toute assurance en vue du jour du jugement, et aurons toute assurance en ce jour-là. Alors nous serons manifestés comme l'amour de Dieu l'a voulu; c'est-à-dire dans une parfaite ressemblance à Christ, tout resplendissants de sa propre gloire et de ses propres perfections, et comme les objets de l'amour infini du Père. En ce jour-là, nous serons manifestés avec Christ en gloire; et «Lui, sera glorifié dans ses saints et admiré en tous ceux qui auront cru». C'est alors aussi que le monde connaîtra que le Père nous a aimés, comme il a aimé Jésus.

Quand le jour du jugement sera là, et que Christ aura pris place sur son trône judiciaire, alors tous auront affaire avec Lui. «Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal» (2 Corinthiens 5: 10).

Les croyants seront manifestés, dans la pleine lumière du tribunal de Christ, parfaitement semblables à Lui, conformes à l'image du Fils de Dieu, sans tache et irréprochables devant sa gloire; et plus éclatante sera la lumière du tribunal, plus resplendira aux yeux de tous, à la gloire de Christ, la perfection de notre justice et de notre sainteté. Il n'y a pas d'endroit dans le ciel où Dieu sera plus magnifié que là, dans et par ses saints glorifiés. «Nous connaissons alors à fond, comme aussi nous avons été connus». Là seront manifestés, dans la pleine lumière, tous les trésors de la grâce et de l'amour, de la sagesse, de la miséricorde et de la patience de Dieu envers nous. Par l'opération de son Esprit et de sa Parole dans nos coeurs, nous avons été amenés ici-bas à discerner et à sentir devant Dieu notre culpabilité et notre état de ruine, et ainsi à nous juger nous-mêmes, reconnaissant qu'il n'y a rien de bon en nous; toutefois, ce n'est que bien «en partie» que nous avons discerné nos péchés et notre indignité. Mais là, tout nous sera pleinement découvert; nous connaissons tout ce qui nous a été pardonné; nous comprendrons combien grande, riche et merveilleuse, a été la grâce déployée envers nous. Tout ce que Dieu a été pour nous en tendre amour, en soins paternels, tout le long de la route; toute la perfection de ses saintes voies à notre égard, lesquelles notre faible

perception ne peut maintenant pénétrer, tout cela sera alors dévoilé à nos regards étonnés et remplira nos coeurs d'adoration et de louanges.

Combien est précieuse la pensée de notre manifestation devant le tribunal de Christ! Mais elle est aussi bien sérieuse, et de nature à agir sur nos consciences, «car il faut que nous soyons tous manifestés,... afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, soit bien, soit mal». Quant au croyant, «il ne vient point en jugement», dit le Seigneur, et ses péchés ne seront plus jamais remis en mémoire devant Dieu (Hébreux 10: 17; Jean 5: 24). C'est le Juge lui-même qui les a portés et en a subi la peine pour nous. Il ne saurait annuler sa propre oeuvre. Ce n'est que le bien que le croyant aura accompli, qui lui sera rendu, quoique ce soit la grâce qui l'ait opéré par lui. Mais là, manifestés en gloire devant le tribunal, nous verrons aussi — pensée solennelle! — tout ce que nous aurons perdu.

Nous oublions trop souvent que nous appartenons entièrement au Seigneur. Il nous a rachetés au prix de son sang. Il s'est ainsi acquis tout droit sur nous; nous ne sommes donc plus à nous-mêmes, mais à Lui, pour le servir dans une humble obéissance. Mais, hélas! que de temps, que d'heures perdues où, au lieu de vivre pour Christ, ayant nos pensées aux choses qui Lui plaisent et l'honorent, nous avons pensé à nous-mêmes, vécu pour nous-mêmes ou pour les choses qui se voient! Oui, que de temps dissipé ainsi, sans fruit, alors que chaque moment de notre existence appartenait au Seigneur et, étant employé à faire sa volonté, eût entraîné une éternelle récompense. Eh bien, cela sera perdu.

Puissions-nous donc «ne pas avoir reçu la grâce de Dieu en vain», mais nous appliquer «avec ardeur à Lui être agréables».

Le plus faible des rachetés sera tout aussi conforme à l'image du Fils de Dieu que Paul, par exemple, mais s'il s'agit de récompense, quelle différence! Chacun recevra selon sa fidélité. Le «verre d'eau froide», la «pite de la veuve», tout ce qui aura été fait ou laissé en vue de Christ, rien ne sera perdu, ni oublié du Seigneur. Le domestique fidèle qui aura rempli, sous le regard de Dieu, son humble tâche ou des devoirs tout de renoncement, «faisant tout de coeur, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes», recevra du Seigneur en ce jour-là la récompense de l'héritage. Et que sera-ce pour celui qui aura été fidèle dans le «très peu de chose» qui lui a été confié, de recevoir, en ce jour-là, le témoignage de l'approbation du Maître: «Bien, bon et fidèle esclave,... entre dans la joie de ton Seigneur». De même, si nous sommes appelés, en ces temps de ruine et d'apostasie, à combattre le bon combat de la foi, il y a pour l'encouragement du fidèle la précieuse promesse: «A celui qui vaincra, je donnerai...» Toutefois, le grand motif d'une marche sainte et dévouée n'est pas la récompense; c'est la grâce de Dieu, l'amour de Christ et sa gloire.

Ainsi, pour ce qui est de notre position selon les conseils de Dieu, l'amour est consommé avec nous en ceci: c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde, et serons manifestés tels qu'il est, en gloire, au jour du jugement. Ainsi, nous avons et aurons toute assurance. Le Juge, assis au tribunal, verra, dans ses heureux rachetés, sa propre image, ses propres perfections. Il verra en eux le fruit du travail de son âme et sera satisfait. Et nous?

Quel bonheur quand nos yeux le verront, Lui, dont la face est un rassasiement de joie, Lui, l'Agneau immolé, notre Seigneur et Sauveur à jamais béni! Il faut que cette manifestation ait lieu et pour sa gloire et pour notre félicité.

(Verset 18). «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour».

Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous; amour sans borne, immuable, versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Croire cet amour, s'y reposer, voilà ce qui délivre de toute crainte, met le coeur au large devant Dieu, et le remplit de confiance, de joie et de paix. Nous sommes ainsi «consommés dans l'amour». S'il y a de la crainte, il y a du tourment; c'est que l'on ne croit pas cet amour, pour s'y reposer en parfaite confiance et en jouir comme d'un amour absolument gratuit. Ainsi celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour.

(Verset 19). «Nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier». En effet, Dieu n'a pas attendu, pour nous aimer, que nos coeurs se tournassent vers Lui, car c'est lorsque nous étions encore des pécheurs — ses ennemis — qu'il a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que Christ est mort pour nous. Quel motif pour nous de l'aimer! Or, si son amour demeure en nous, il se manifestera nécessairement aussi envers nos frères. Il n'en saurait être autrement. Car, «si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, il est menteur». L'amour qui est de Dieu embrasse tous ceux qui sont nés de Lui, et cela précisément parce qu'ils sont tels. «Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère».

Chapitre 5

(Versets 1-5). Nous avons déjà remarqué que l'un des grands traits de cette épître, est la manifestation de la nature divine dans le croyant. Or, l'un des caractères de cette nature, c'est-à-dire de la vie divine dans l'homme, caractère manifesté en perfection dans l'Homme Christ Jésus, c'est l'obéissance. Au chapitre 2: 29, nous lisons: «Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de Lui». C'est la justice en contraste avec le péché, l'obéissance absolue à Dieu en contraste avec la volonté propre de l'homme. Et encore (3: 7): «Celui qui pratique la justice est juste, comme Lui est juste». C'est la même vie, la même nature divine qui fut pleinement manifestée en Christ, en fruits parfaits portés pour Dieu. En nous, sans doute, la manifestation de cette vie divine, sa fertilité, est entravée par la chair, mais les fruits sont de même nature que ceux que Christ a portés.

Ici, nous trouvons une autre caractéristique de la vie divine: «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu». — Ceci répond à Jean 1: 11, 13. Jésus le Christ, venu chez soi, et «les siens» ne l'ayant pas reçu; tous ceux qui le recevaient, croyant en son nom, montraient par là qu'ils étaient nés de Dieu.

«Et quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de Lui». C'est un amour de famille, découlant de la nature divine en nous et embrassant tous ceux qui sont

nés de Dieu. Voici des chrétiens de nationalité et de caractère différents — inconnus jusqu'ici l'un à l'autre, qui se rencontrent en voyage et font connaissance comme chrétiens — ils se sentent aussitôt unis ensemble par des liens beaucoup plus étroits que ceux de la nature. Quel beau témoignage de vrais disciples de Jésus, quand la nature divine en eux se manifeste ainsi aux yeux de tous!

Mais il y a une contre-épreuve de la chose. «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements». Voilà qui prime tout. Ce qui caractérise la relation d'enfant, c'est l'obéissance. Nous sommes nés de Dieu pour cela; — pour hériter plus tard, sans doute; — mais tout d'abord pour obéir. «Elus en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance de Jésus Christ», etc. Si mon frère, au lieu de s'enquérir de ce que Dieu dit pour obéir à sa Parole, suit le chemin de son propre choix, ce ne serait pas l'aimer que de marcher avec lui dans la désobéissance; — chose de toute importance à considérer en ces temps de déchéance et de ruine qui rappellent le sombre tableau de l'état d'Israël à la fin du livre des Juges (17: 6; 21: 25), où «chacun faisait ce qui était bon à ses yeux», comme si Dieu n'avait pas parlé! «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime», dit Jésus. Si nous ne pouvons nous associer avec ce qui est le fruit de la volonté de l'homme, nous serons peut-être blâmés, taxés d'étroitesse — peu importe — «il sera aimé de mon Père, et moi, je l'aimerai», ajoute le Seigneur, «et je me manifesterai à lui». «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 21, 23). Cela vaut bien mieux que toute l'approbation des hommes.

(Verset 3). «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles, parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde».

L'amour divin que nous avons connu et cru et qui est versé par le Saint Esprit dans nos cœurs, remonte à Celui qui en est la source et l'objet et trouve son expression dans l'obéissance aux commandements de Dieu. Cela ne se sépare pas. Nous ne pouvons pas «être consommés dans l'amour», sans que nos cœurs ne soient inclinés vers l'obéissance à Dieu et à la soumission à sa Parole. «Ses commandements» ne sont pas la loi. Celle-ci promettait la vie à celui qui l'observerait, mais ne donnait ni une nouvelle nature, ni force pour l'accomplir, tandis que «ses commandements» sont l'expression de la vie qui nous a été communiquée et que nous possédons en Christ, comme ils sont l'expression de l'autorité de Celui qui a tout droit à notre entière obéissance. Ils répondent ainsi aux désirs de la nouvelle nature, et c'est pourquoi «ses commandements ne sont pas pénibles» Aussi avons-nous à marcher par l'Esprit dans la puissance de cette vie nouvelle, comme il est dit: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 11).

Il ne peut y avoir de bonheur et de vraie liberté pour l'âme qu'en vivant à Dieu. «Je suis crucifié avec Christ», dit Paul, «et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Cela est vrai de tout chrétien; il ne possède d'autre vie devant Dieu que Christ, mais l'apôtre ajoute: «Mais ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et

qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Ceci est personnel. C'est ce que réalisait l'apôtre pour lui-même. Or, c'est là qu'est la puissance de la vie et de l'affranchissement. Ce n'est pas en nous débattant avec nous-mêmes, oui en voulant considérer Christ en nous, que nous trouverons la délivrance; ce n'est pas seulement la pensée que Dieu nous considère comme morts au péché mais vivants à Lui, qui nous donnera de la puissance pour marcher; mais dans cette position nous avons Christ comme objet, un objet en dehors de nous-mêmes. Le coeur est saisi par Christ, le Christ vivant à la droite de Dieu. C'est Lui, «le Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi!» Quel repos et quelle joie pour le coeur! Quelle force aussi pour marcher d'un coeur libre et heureux sur les traces de Celui dont la joie était de garder les commandements de son Père et d'accomplir sa volonté! Nous sommes responsables comme de bien-aimés enfants de vivre à Dieu et de garder ses commandements, mais c'est là qu'est le bonheur. Ce n'est pas la responsabilité d'un enfant envers son Père qui le rend malheureux, mais c'est le fait d'y manquer. Un enfant obéissant est un enfant heureux qui réjouit le coeur de son père. Non, certes, «ses commandements ne sont pas pénibles».

(Verset 4). «Parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde».

C'est le monde qui est le grand obstacle; c'est l'influence du monde qui fait trouver pénible l'obéissance aux commandements de Dieu. Ce monde est un système arrangé par Satan, son prince, pour la satisfaction de la chair et de ses convoitises, un système ayant sa religion, sa morale, ses plaisirs à lui, mais entièrement ennemi de Dieu. Il s'est montré tel dans le rejet de Christ. Lorsque le Fils de Dieu y apparût en grâce comme Sauveur, le monde, conduit par Satan, son prince, lui cracha au visage et le mit en croix. Mais la croix fut la victoire de Christ sur le monde, qui, dès lors, est un monde rejeté. Elle est le jugement de ce monde, aussi bien que de l'homme dans la chair; d'où il suit maintenant que nous, croyants, participants de la vie de Dieu en Christ ressuscité, nous ne sommes pas du monde comme Christ n'en était pas. La croix a fait définitivement séparation entre nous et lui. Par la croix de notre Seigneur Jésus Christ, dit Paul, «le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14).

Que peut donc offrir le monde à ce qui est né de Dieu? Il n'a rien pour le nouvel homme. Ainsi, «tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde». La chair est en nous, sans doute, et n'est jamais changée; mais Dieu l'a jugée à la croix, et nous avons à la tenir constamment pour telle, sinon voilà le monde qui reprend sur nous son influence et le coeur qui retourne aux choses de l'Egypte.

Que Dieu nous donne de marcher par la foi, dans la puissance de la nature divine qui nous a été communiquée! Si le coeur est tourné vers Lui, et jouit de Lui et de son amour, nous marcherons avec joie dans le sentier de «ses commandements», qui fût le sentier de Christ, le joug que lui-même a porté et qu'il nous invite à prendre sur nous pour le repos de nos âmes. Or, rien de plus doux que son joug, de plus léger que son fardeau. «Et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi».

L'expression est remarquable: «notre foi». C'est la foi chrétienne, la foi de Jésus, la foi du Fils de Dieu. La foi est en soi, dans son principe, la victoire sur le monde; elle a trouvé en Christ

sa suprême expression, en victoire à la croix où vinrent se briser toute l'opposition, l'inimitié et la puissance du monde soulevée contre Lui. «J'ai vaincu le monde», dit Jésus, et nous sommes exhortés à courir «avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu» (Hébreux 12: 1, 2).

(Verset 5). «Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?»

Bl. — Dieu donne la victoire en donnant la foi?

R. — C'est la foi qui est la victoire; elle est caractérisée par son objet qui est Jésus, le Fils de Dieu, qui a vaincu le monde et est entré dans la gloire céleste. J'ai un Sauveur qui s'est donné pour moi et m'a sauvé de la perdition éternelle, et ce Sauveur est le Fils de Dieu! Oui, c'est Lui, «le Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi». Il est entré dans la gloire céleste dans la puissance de son éternelle victoire. Où donc seront nos cœurs? Vers qui tendront nos désirs et se tourneront nos regards?

Si Christ a du prix pour notre âme, pourrons-nous trouver notre plaisir là où le monde trouve le sien, nous associer ou participer à la politique ou à la religion d'un monde qui a crucifié le Fils de Dieu? — Certainement non. Et son opposition nous arrêtera-t-elle dans le chemin de l'obéissance? — Pas davantage. «Qui nous séparera de l'amour du Christ? Affliction, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée? ... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 35, 37). Regardant à Jésus, le Fils de Dieu, gardant sa Parole, la foi obéit et triomphe de tout.

(Verset 6). «C'est Lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang, et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité».

Le fait déclaré ici est d'une telle importance, que l'apôtre en fait l'objet d'un témoignage tout spécial dans son évangile. «Mais l'un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau» (19: 34). Comme enfants d'Adam, nous étions tous, par nature, entièrement souillés par le péché et avons besoin d'être purifiés; et quant à notre responsabilité, nous étions coupables et il ne pouvait y avoir pour nous ni grâce, ni pardon, à moins que, nos péchés ne fussent expiés. A cela, la mort de Jésus a pleinement répondu. L'eau qui purifie et le sang expiatoire sont sortis du côté du Christ mort. A la croix a été effectuée la purification, c'est-à-dire la mise de côté judiciaire complète de l'homme en Adam, aussi bien que l'expiation de nos péchés, et la vie, la vie éternelle, est maintenant le partage de tout croyant, en un Christ mort et ressuscité. Jean ne mentionne pas ici, il est vrai, le fait de la résurrection; il parle de la puissance efficace dans laquelle Christ est venu pour accomplir et accomplir l'oeuvre de la purification et de l'expiation. Mais Christ ayant été ressuscité par la gloire du Père et exalté à la droite de Dieu, le Saint Esprit est venu ajouter son témoignage à

celui des deux témoins sortis du côté percé du Christ mort, et nous dire à nous croyants: «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Elle n'est pas dans le premier Adam, elle est dans le Fils de Dieu, et nous le possédons, Lui. «Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie».

Dans son entretien avec Nicodème, le Seigneur, parlant de la nécessité de la nouvelle naissance, dit: «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jean 3: 5). Ah! me dis-je, je suis perdu! S'il me faut être né de nouveau, c'est que toute mon existence en Adam est condamnée. En effet, mis à l'épreuve de toute manière (pour notre instruction), l'homme a été démontré incorrigible; tout le travail de Dieu a été vain. La loi appliquée à l'homme dans la chair ne sert qu'à mettre en évidence le fait que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu et qu'aussi elle ne le peut pas. C'est fini. Et alors? Comment puis-je obtenir cette vie nouvelle, la vie éternelle? — Il faut que la grande question du péché soit réglée. Dieu ne peut lever la sentence de mort et de jugement prononcée sur la race du premier Adam, et pour faire couler le fleuve de sa grâce, il faut que le péché soit expié, que la justice divine soit satisfaite. Pour introduire l'homme nouveau, il faut que Dieu en finisse avec l'ancien.

Béni soit son nom, son grand amour y a pourvu. «Car comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, ... et Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 14, 16). Ainsi, voilà le Fils de Dieu devenu homme pour accomplir cette oeuvre merveilleuse. C'est une chose faite. Le péché est ôté, expié; c'en est fini de l'homme en Adam, et nous qui croyons, nous avons la vie éternelle. Une nouvelle création est introduite par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus.

«Né d'eau et de l'Esprit». — L'Esprit appliquant la Parole à l'âme, lui communique la vie, la nature divines. La Parole juge moralement tout ce qui est du vieil homme; le jugement effectif de celui-ci a eu lieu à la croix.

En Jean 19: 34, l'homme, ayant comblé la mesure de ses péchés en clouant sur le bois maudit le Fils de Dieu, veut encore, dans sa haine, s'assurer qu'il est bien mort et que le monde est débarrassé de Lui: «Un des soldats lui perça, le côté avec une lance»; et voilà que du côté percé de Jésus mort, sortent le salut et la vie — le témoignage, de la part de Dieu, que la vie éternelle est la part de quiconque croit en son nom. Quelle réponse de Dieu à tout le péché et à toute la haine de l'homme!

La science humaine dit qu'il est impossible que du sang et de l'eau sortent d'un corps mort en le perçant. — Ce qui montre que Dieu — que le mystère de la mort comme celui de l'incarnation du Fils de Dieu — est au-dessus de la science. Cela n'a pas eu lieu pour la science, mais pour la foi.

(Verset 7). «Il y en a trois qui rendent témoignage: l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage».

Historiquement, l'Esprit vient en dernier lieu (verset 6); ici, en vue de l'application de la chose à l'âme, il est mentionné le premier.

L'oeuvre de purification et d'expiation est accomplie, et Dieu l'a pleinement reconnue en ressuscitant Jésus et l'exaltant à sa droite. Mais à moins d'une oeuvre divine opérée en nous par la puissance de l'Esprit, l'oeuvre de la croix demeurerait sans efficace pour nos âmes. Or, le Saint Esprit est venu ajouter son témoignage à celui de l'eau et du sang, et — ouvrant nos consciences et nos coeurs à la lumière et à l'amour divins — confirmer en puissance le témoignage de Dieu au coeur du croyant.

«Et les trois sont d'accord pour un même témoignage». C'est un témoignage complet, divin, d'une certitude absolue et «digne de toute acceptation», lequel n'avait jamais été, ni pu être rendu auparavant, mais qui maintenant était rendu de la part de Dieu au sujet de son Fils.

(Verset 9). «Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand; car c'est ici le témoignage qu'il a rendu au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même».

Il s'agit de la personne du Fils, de ce qu'est le Fils pour le coeur du Père, et de l'oeuvre du Fils à l'appréciation de Dieu. C'est le grand sujet de l'Evangile de Dieu (Romains 1: 1-4).

Quelle bénédiction inappréciable d'avoir ce qui répond au besoin impérieux de l'âme, savoir un témoignage de Dieu, donnant à l'âme qui le reçoit une divine, inébranlable certitude. Car, «celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même, «par l'Esprit demeurant en lui. J'ai affaire à Dieu; j'ai besoin d'avoir son témoignage à Lui, sur la personne et l'oeuvre de son Fils; je ne saurais avoir sans cela ni assurance, ni tranquillité: eh bien, je l'ai, ce témoignage, et voilà mon âme en repos pour l'éternité. Et quel est-il ce témoignage?

(Versets 11, 12). «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie».

Oui, nous avons la vie éternelle; nous en jouissons en plein, dans des corps glorifiés, quand nous serons avec Jésus dans la gloire céleste, mais nous l'avons dès maintenant dans le Fils, parce que nous l'avons, Lui. C'est Dieu qui le dit.

«Celui qui a le Fils a la vie» Dieu pouvait-il nous enrichir davantage? Celui dont le Père rend témoignage, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé — le croyant peut dire: Il est ma part, et parce que je le possède, Lui, le Fils de Dieu, je possède tout en Lui: vie, justice, paix — tout. Qui peut mesurer les richesses de bénédiction qui découlent pour nous de la possession de la vie éternelle dans le Fils de Dieu? Ah! le Seigneur pouvait bien dire à Pierre (lequel ne pouvait se rendre compte de tout ce qu'impliquait pour lui la connaissance de Christ, le Fils du Dieu vivant,) comme il le dit au plus faible croyant: «Tu es bienheureux!» car ce bonheur c'est le sien propre. Le «lot des saints dans la lumière, «auquel, par la grâce du Père, nous sommes rendus capables de participer, c'est le lot même de Christ; nous avons été «transportés dans le royaume du Fils de son amour, «centre de toute bénédiction, afin que nous jouissions de lui-même et, avec Lui, de tout ce que le Père lui a donné!

(Verset 13). «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu». En vue des faux docteurs qui cherchaient à ébranler la foi des chrétiens et à semer le doute dans les coeurs, l'apôtre leur écrit ces choses pour qu'ils sachent, avec une pleine et divine certitude, que eux, qui ont cru au nom du Fils de Dieu, ont la vie éternelle.

Combien d'âmes qui croient sincèrement que Jésus est le Fils de Dieu, mais qui, n'ayant pas saisi l'efficace de l'oeuvre de Christ, sont affaissées sur elles-mêmes, assaillies par les suggestions de l'ennemi et dans le doute quant à leur salut! A tous ces doutes, la Parole répond: «Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu».

Voici, par exemple, une âme atteinte par la Parole et réveillée par la puissance de l'Esprit de Dieu. Aussitôt un changement de pensée, des désirs, des besoins nouveaux sont créés en elle. Elle désire sincèrement être convertie, et elle montre par ce fait qu'elle l'est déjà, quoiqu'elle soit la dernière à le penser. La lumière divine a pénétré en elle; la vie de Dieu est là: et voilà cette âme travaillée, malheureuse, gémissant sous le poids de ses péchés, se jugeant elle-même et soupirant après la paix, la délivrance. Cela prouve qu'une telle âme est née de nouveau, mais elle n'a ni paix, ni assurance. Le premier effet de la nouvelle naissance n'est pas de placer l'âme dans la paix. Ce qui donne la paix et une pleine certitude à l'âme, c'est la foi au sang de Jésus, c'est la connaissance de la rédemption saisie par la foi au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils et de la pleine suffisance de son oeuvre accomplie. Il s'agit de croire Dieu qui nous dit qu'il a «ressuscité Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et à été ressuscité pour notre justification». Il déclare que celui qui croit est justifié de toutes choses, est pardonné, et ainsi «justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». Mais Jean n'entre pas ici dans les détails, ni dans les expériences, de l'âme; il présente le témoignage de Dieu au sujet de son Fils, savoir que celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle. Or, cela implique tout.

Il y a dans la Parole une puissance que rien ne saurait égaler. Quelle grâce que Dieu ne nous ait pas laissés à nous-mêmes, à nos propres pensées, ni abandonnés aux erreurs et séductions de l'ennemi, mais nous ait donné sa Parole qui est la vérité, Parole vivante et permanente à toujours, qui seule peut donner une parfaite et divine certitude: «Afin que vous sachiez que vous avez...»

L'apôtre dit toujours: nous savons, vous savez. La Parole ne connaît personne, comme étant dans l'état chrétien, qui doute de son salut. Comment voulez-vous plaire à Dieu si vous le faites menteur en ne recevant pas son témoignage? Quelle offense faite à Celui qui seul est digne de toute notre confiance et qui nous a donné tous les motifs — et les plus grands motifs — de nous fier entièrement à Lui!

(Versets 14, 15). «Et c'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées».

Dans la confiance que nous donne la certitude de son amour et de l'intérêt qu'il nous porte, nous avons le privilège de Lui présenter nos demandes et nos requêtes avec la ferme assurance qu'il nous écoute, si ce que nous Lui demandons est selon sa volonté. Son amour ne nous incitera pas à désirer autre chose que ce qui Lui est agréable et glorifie son nom. «Si vous demeurez en moi, dit Jésus, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. En ceci mon Père est glorifié que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez mes disciples». Demeurant en Jésus, ses paroles demeurant en nous nous guideront dans tous nos désirs. Nous ne rechercherons que la volonté du Seigneur et la gloire de son nom, nous ne désirerons pas autre chose que ce qui plaît au Père, comme de vrais disciples de Jésus. Alors: «Vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait». Si nous savons qu'il incline son oreille à nos prières, «nous savons aussi que nous avons les choses que nous lui avons demandées». Nous pouvons demander avec la pleine certitude qu'il nous exaucera.

B. — Ce n'était pas le cas de ceux à qui Jacques dit: «Vous demandez, et vous ne recevez pas» (Jacques 4: 3).

R. — Ce n'était pas la gloire de Dieu qui était le but de leurs demandes, mais la satisfaction de leurs convoitises.

Bien des choses peuvent préoccuper nos coeurs, bien des sujets d'inquiétude les alarmer, bien des désirs s'y former, mais quand nous n'avons pas une vue claire de la volonté du Seigneur au sujet des choses qui nous préoccupent, que faut-il faire? — «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications avec des actions de grâces, «remettez-Lui tout! Lui sait beaucoup mieux que nous ce qui nous est bon. Il se peut ou non que les choses que nous demandons soient selon sa volonté, — nous ne savons pas, — présentez-lui vos demandes, — il n'est pas dit qu'il vous exaucera, mais que «la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Y aurait-il une difficulté pour sa toute-puissance? quelque chose qui pourrait troubler la paix de Dieu? — Elle surpasse toute intelligence. Lui ayant exposé nos requêtes, et tout remis entre ses mains — voilà sa paix qui fait la garde autour de nos coeurs pour les garder dans le bonheur qui est en Christ. Nous savons qu'il nous aime, qu'il a les meilleures pensées pour nous, qu'il s'occupe de notre bonheur bien plus que nous-mêmes, et sommes assurés qu'il amènera tout à bonne fin pour nous. Si nous sommes au clair quant à sa volonté, s'il s'agit de sa gloire, de sa cause, nous pouvons Lui exposer nos demandes avec la certitude qu'il nous entend. Il pourra peut-être nous faire attendre longtemps sa réponse, mettre notre patience à l'épreuve; quoi qu'il en soit «nous savons qu'il nous écoute, et que nous avons les choses que nous lui avons demandées». «Je disposerai ma prière devant toi et j'attendrai» (Psaumes 5: 3). Ce n'est certes pas pour rien qu'il nous encourage à le faire.

(Verset 16, 17). «Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui n'est pas à la mort, il demandera pour lui; et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a

un péché à la mort; pour ce péché-là, je ne dis pas qu'il demande. Toute iniquité est péché, et il y a tel péché qui n'est pas à la mort».

Ici, il s'agit de quelqu'un qui se trouve sous le châtimeur du Seigneur, à cause de telle ou telle faute. On peut prier pour lui, que Dieu l'humilie, l'amène à la repentance et le relève. Le Seigneur guidera les saints à cet égard et les exaucera; Dieu lui donnera la vie, c'est-à-dire ne l'ôtera pas du monde.

Le péché à la mort peut être un péché quelconque; mais un péché, commis dans des circonstances si aggravantes, qu'il réveille que l'indignation des saints et appelle le jugement direct du Seigneur. Tel fut le cas par exemple d'Ananias et de Sapphira. L'hypocrisie, le mensonge sont des péchés graves; mais ici, ce péché fut commis dans des circonstances qui en augmentaient tellement la gravité, qu'au lieu de provoquer l'intercession, il n'éveillait que l'indignation. C'était «un péché à la mort». On peut citer aussi le cas de ces Corinthiens qui s'étaient endormis, retirés de la scène de ce monde par un jugement de Dieu — en grâce. Ils avaient déshonoré la cène du Seigneur, «ne discernant pas le corps». Ils eussent dû s'humilier et se juger eux-mêmes, et ainsi s'approcher de la table du Seigneur pour se souvenir de Lui, mais ils négligeaient ce jugement d'eux-mêmes, étaient indifférents à la gloire du Seigneur et à la sainteté de sa table, mangeant indignement, méprisant ainsi le saint mémorial de sa mort. Ils furent retirés de la scène de ce monde par un jugement du Seigneur: c'était un péché à la mort qui ne pouvait provoquer l'intercession, comme par exemple celui d'un «homme surpris en quelque faute»; — mais ne devait éveiller que l'indignation. On ne pouvait que remettre les coupables entre les mains du Seigneur. Combien c'est sérieux! Que Dieu nous garde dans sa lumière, le cœur et la conscience toujours en éveil, car si nous ne veillons pas, la chair en nous se montre, et si nous ne la jugeons pas, elle prend le dessus; l'Esprit contristé n'agit plus; la vie s'affaiblit, le discernement spirituel s'obscurcit, la conscience s'émousse et s'endurcit, et l'on peut en arriver à tomber plus bas même que le monde et à s'attirer un châtimeur à mort de la part du Seigneur. «Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Corinthiens 11: 31, 32).

(Verset 18). «Nous savons que quiconque est né de Dieu se conserve lui-même et le méchant ne le touche pas».

Nous l'avons vu (3: 9). Quiconque est né de Dieu — ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». C'est «le nouvel homme créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 24). Or, «il se garde lui-même»; le méchant ne trouve en lui — dans la nature divine — absolument aucun point d'attache: «il ne le touche pas». Nous avons donc à marcher, par l'Esprit, dans la puissance de cette nouvelle nature. Nous savons que la vieille nature est encore en nous, mais la nouvelle n'a rien de commun avec l'ancienne; c'est une nature divine, parfaitement pure et sainte, dont les aspirations ne peuvent qu'être conformes à la sainteté de Dieu. N'oublions pas qu'en tant que nés de Dieu, Dieu est en nous, son Esprit habitant en nous, afin que nous soyons vigilants, soigneux et appliqués à manifester dans ce monde sa pensée et son caractère.

(Verset 19). «Nous savons que nous sommes de Dieu et que le monde tout entier gît dans le méchant».

Quel contraste! un contraste absolu. Souvenons-nous-en. Cela tranche et fixe la position du croyant vis-à-vis qui monde. Marchons dans la conscience de ce fait, savoir dans une vraie séparation d'avec le monde, nous disant toujours: «Tu es de Dieu, et le monde entier gît dans le méchant».

(Verset 20). «Or, nous savons que le Fils de Dieu est venu; et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

«Enfants, gardez-vous des idoles!»

C'est précieux de savoir cela. Il est venu, et il nous a donné ce que nous n'avions ni ne pouvions avoir comme enfants d'Adam — c'est-à-dire une intelligence pour connaître le Véritable. Nous sommes de Lui, nés de Lui, participants de sa nature; nous possédons son Esprit, notre entendement est renouvelé, — nous avons reçu une intelligence pour le connaître. Tout dans le monde est mensonge — illusion: Satan est menteur et le père du mensonge, et nos propres coeurs sont trompeurs, — mais nous connaissons le Véritable. Lui est la «véritable lumière», le «véritable pain du ciel», le «véritable cep»; il est la vérité, et «nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ. Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Aussi, nous connaissons la vérité, nous possédons la vérité, et nous sommes dans la vérité. C'est très frappant de voir comment, dans cette épître, le Saint Esprit, venu pour glorifier Christ, parle de Dieu et de Jésus tour à tour; sans faire de distinction. Nous trouvons cela plusieurs fois dans l'épître, par exemple 2: 28; 3: 1, 2.

Jean nous a présenté la personne du Fils de Dieu, Celui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle; il nous l'a présenté comme Celui qui est lumière et amour, qui seul a droit à tous nos hommages, à toutes nos affections, à notre entière obéissance: que rien ne vienne s'interposer entre nos coeurs et Lui! Quoi que ce soit qui vienne se placer entre le coeur et Christ, est une idole.

Que nous sachions nous attacher à Lui d'un coeur entier, pour l'aimer, le suivre, le servir et l'adorer!

Deuxième épître de Jean

Nous avons, en somme, dans la 1^{re} épître, la doctrine touchant la personne de Christ, et cela en rapport avec les erreurs qui couraient alors — comme aujourd'hui — et les attaques de l'ennemi contre la vérité de cette personne, de sa divinité et de son humanité.

Dans la 2^e épître, nous trouvons l'exhortation donnée à une soeur et à ses enfants de ne pas recevoir ceux qui n'apportaient pas cette doctrine, et dans la 3^e, l'exhortation adressée à Gaïus de recevoir ceux qui l'apportaient.

(Versets 1, 2). «L'ancien à la dame élue et à ses enfants, que j'aime dans la vérité, et non pas moi seul, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité, — à cause de la vérité qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais».

On peut remarquer ici l'importance de la vérité: elle prime tout. C'est la vérité du christianisme: Dieu révélé comme Père dans le Fils, et par l'Esprit et la Parole. Ce n'est pas une simple doctrine, mais une chose vivante: un Christ vivant; — le Saint Esprit, puissance de vie; la Parole vivante, — l'expression parfaite de ce que Dieu est, de ses pensées, de ses conseils et de sa volonté. Il n'est pas dit que Dieu soit la vérité; Il ne saurait être la représentation d'un autre, mais Christ est la vérité, parce qu'il nous a présenté Dieu tel qu'il est dans toutes ses perfections, — le Saint Esprit est la vérité, parce qu'il le révèle à l'âme par le moyen de la Parole qui, elle aussi, est la vérité, et nous possédons les trois. Nous possédons ce qui demeure éternellement et ne saurait faillir: savoir, Christ, le Saint Esprit et la Parole, — la vérité, «qui demeure en nous et qui sera avec nous à jamais!» Quelles divines ressources et quel puissant encouragement pour la foi au milieu de la ruine et de la confusion de la chrétienté!

Il est précieux de constater ici cette communion de l'Esprit qui subsiste entre ceux qui connaissent la vérité et qui y marchent. L'amour qui est de Dieu est selon la vérité; «il se réjouit avec la vérité», et non avec ce qui la renie.

(Verset 3). «La grâce, la miséricorde, la paix seront avec vous de la part de Dieu le Père, et de la part de Jésus Christ, le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour». Assurance positive donnée à la dame élue et à ses enfants. La faveur divine accompagne le fidèle et repose sur lui dans le sentier de Dieu.

«Je me suis fort réjoui d'avoir trouvé de tes enfants marchant dans la vérité, comme nous en avons reçu le commandement de la part du Père». Leurs coeurs y étaient engagés; l'autorité de la Parole reconnue dans leurs consciences; et c'est là l'important. «Or maintenant, ô dame, je te prie, non comme t'écrivant un nouveau commandement, mais celui que nous avons eu dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres: et c'est ici l'amour que nous marchions selon ses commandements. C'est ici le commandement, comme vous l'avez entendu dès le commencement, afin que vous y marchiez».

L'apôtre insiste sur le commandement que «nous avons eu» — «que vous avez entendu dès le commencement»: que «nous nous aimions les uns les autres», puis il ajoute: «C'est ici l'amour, que nous gardions ses commandements», l'amour qui s'exprime dans l'obéissance à la Parole et le maintien de la vérité. Il s'agit d'être simple et ferme sur ce point: «Car beaucoup de séducteurs sont sortis dans le monde qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair. Celui-là est le séducteur et l'antichrist». Ils ne confessaient pas l'humanité de Christ; elle n'était qu'un mythe à leurs yeux. S'il en était ainsi, il n'y avait plus de christianisme, et si Christ — le second Homme — n'est pas Dieu, Dieu béni éternellement, le Fils de Dieu, son oeuvre n'est rien, le christianisme n'est rien. C'est pourquoi (verset 8), «prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire». S'ils fussent venus à déchoir de la vérité, l'apôtre aurait perdu le fruit de son travail,

mais son amour s'emploie à leur sauvegarde, afin de recevoir un plein salaire au jour de Christ. Il faut veiller tout d'abord sur nous-mêmes à ce que nos pensées ne soient pas détournées de la simplicité quant au Christ, et que nous n'entrons pas en contact avec ceux qui n'apportent pas la doctrine du Christ.

«Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils». Quiconque vous mène en avant, c'est-à-dire dépasse la révélation qui nous a été donnée, prétendant nous apporter quelque chose de nouveau, — un développement de ce que nous avons reçu, savoir de la vérité révélée dans la Parole; — quiconque apporte une doctrine portant atteinte à la personne de Christ, n'a pas Dieu. C'est un séducteur: «Ne le recevez pas, — ne le saluez pas; car quiconque le salue, a communion avec lui, participe à ses mauvaises oeuvres». Quand bien même il dirait rejeter pour sa part la doctrine de l'hérétique, celui qui maintient la communion avec celui-ci, participe à ses mauvaises oeuvres et doit être rejeté comme lui. C'est une question de fidélité envers le Seigneur.

Troisième épître de Jean

Quant à Gaïus, l'apôtre dit: «Je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère; car je me suis très fort réjoui quand des frères sont venus et ont rendu témoignage à ta vérité, comment toi tu marches dans la vérité». Gaïus manifestait la vérité dans sa marche; il y avait chez lui la réalité du christianisme, un christianisme vivant: «qui ont rendu témoignage à ta vérité»... «et qui ont rendu témoignage à ton amour». L'apôtre l'encourage à continuer dans ce qu'il faisait envers les frères, et cela envers les frères qui étaient étrangers.

(Versets 7, 8). «Car ils sont sortis pour le nom, ne recevant rien de ceux des nations. Nous donc, nous devons recevoir de tels hommes, afin que nous coopérons avec la vérité». Ceux-ci apportaient la vérité, — la doctrine du Christ.

«Ne recevant rien des nations», indique que c'étaient des frères d'entre les Juifs qui visitaient les nations, mais ne voulaient rien recevoir d'elles, leur communiquant gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement. Ils étaient soutenus par les croyants d'entre les Juifs.

«Ils sont sortis pour le nom». Sortis d'où? — De chez eux, de leur pays, pour le nom de Jésus.

(Verset 10). Quel contraste entre Gaïus et Diotrèphe! L'un marchait dans la vérité et dans l'amour; il coopérait avec la vérité en recevant les frères qui l'apportaient; l'autre se recherchait lui-même, aimait à être le premier dans l'assemblée, exerçant sur elle une autorité toute cléricale; et, non content de débiter de méchantes paroles contre Jean et les frères, non seulement il ne les recevait pas, mais empêchait ceux qui voulaient les recevoir et les chassait de l'assemblée. Aussi, dit l'apôtre, «si je viens, je me souviendrai de ses oeuvres».

Démétrius, par contre, avait le témoignage de tous et de la vérité. Il accréditait la vérité par sa marche et son service, et il était accrédité par la vérité elle-même.

«J'avais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas t'écrire avec l'encre et la plume, mais j'espère te voir bientôt, et nous parlerons bouche à bouche. Paix te soit!»

Par analogie, on peut dire que le Seigneur nous a donné par écrit dans sa bonne Parole tout ce que nous avons besoin de connaître et de recevoir jusqu'à ce qu'il vienne, afin que dès maintenant notre joie en Lui soit accomplie. Que sera-ce bientôt quand il viendra? Oui, que sera-ce de le voir comme il est, dans toute sa gloire et sa beauté, Lui, l'Agneau immolé pour nous, Celui en qui nous avons cru, dont nous avons goûté l'amour, la grâce et la tendresse, dont la Parole nous a nourris. Il vient, nous le verrons, et il nous parlera encore et — comme Moïse et Elie — nous lui parlerons «bouche à bouche!» Béni soit à jamais son nom!

Le coeur de l'homme et le coeur de Christ

Luc 23: 39-43

ME 1906 page 355

Dieu ne nous a pas laissés dans l'ignorance quant à notre état de péché et de ruine, ni quant à ses voies de grâce envers nous dans cet état. La précieuse vérité de sa venue en amour dans ce monde, avant qu'il vienne exercer le jugement, est un témoignage rendu à l'état où nous sommes, et en même temps à son amour pour nous, qui sommes dans cette misérable condition. Si nous ne recevons pas ce témoignage, nous paraîtrons devant Lui en jugement. «Tout genou ploiera devant Lui». Mais il y a une grande différence entre ployer le genou devant Lui comme Sauveur ou comme Juge. Si nous venons à Lui comme Sauveur, pour avoir part à sa grâce, il agira, à l'égard de nos péchés, tout autrement qu'en jugement. Si mon créancier vient réclamer le paiement de ma dette, et que je n'aie rien pour le payer, c'en est fait de moi; mais, s'il vient me dire qu'il me l'acquitte, je suis soulagé. Il nous faut avoir affaire à Dieu, de l'une ou de l'autre manière: si c'est à la croix que cette rencontre a lieu, nos péchés sont ôtés; si c'est en jugement, ils nous sont imputés.

L'Evangile est le témoignage de ce que Dieu a fait, avant le jour du jugement, afin que l'homme n'ait pas à répondre au sujet de ses péchés. Dieu ne peut pas approuver l'iniquité; c'est impossible! Mais c'est une chose toute différente d'exiger le paiement d'une dette, ou de venir la payer. L'Evangile est le témoignage de ce que Christ a fait comme Sauveur, avant de venir comme Juge, et nous devons croire ce témoignage.

Il y a trois choses à considérer: l'oeuvre de l'Esprit de Dieu, qui nous donne le sentiment de nos péchés; l'oeuvre accomplie en dehors de nous, et par laquelle ils sont ôtés; et le témoignage de l'Esprit Saint pour nous faire connaître cette oeuvre; car, si je ne la connais pas, je reste aussi malheureux qu'auparavant.

Nous voyons dans la scène placée sous nos yeux (par les versets cités), ce qu'est le coeur humain, lorsqu'il est pleinement manifesté, car il ne se montre pas toujours tel qu'il est. Nous y voyons, aussi une oeuvre faite *dans* un homme, et une oeuvre accomplie pour un homme; et ensuite de la conscience de ce qu'elle est donnée à son âme, Dieu nous fait connaître son pardon. Il n'a pas donné son Fils pour que nous l'ignorions. Je ne puis parler de marcher avec Dieu, aussi longtemps que j'ignore s'il va me condamner ou non. Vous n'avez jamais entendu dire qu'un criminel marchât avec son juge.

En considérant cette scène, vous voyez comme tous étaient contre le Seigneur Jésus. Et pourquoi? Il avait guéri leurs malades, chassé les démons, ressuscité les morts, de sorte que Pilate pouvait dire: «Mais quel mal celui-ci a-t-il fait?» Je ne puis m'appeler chrétien, sans dire que le monde a crucifié le Fils de Dieu. Et, ce qu'il y a de terrible, c'est que toutes ses oeuvres montraient *qui* était là. Dieu avait dit: «J'ai encore un fils; peut-être auront-ils du respect pour

lui, quand ils le verront». Mais cette révélation de ce qu'était Dieu n'eut pour effet que de faire ressortir leur inimitié, et, maintenant, Dieu doit dire du monde: «Qu'avez-vous fait de mon Fils? Que vous a-t-il fait? Rien que du bien. Pourquoi, alors, lui cracher au visage et le crucifier?» Si quelqu'un avait fait cela, hier, à ma mère, pourrais-je, aujourd'hui, le traiter de pair à compagnon? L'homme a traité ainsi le Fils de Dieu, et, quand la lumière vient l'éclairer, il confesse ce qu'il a fait, et qu'il ne peut répondre «sur un point entre mille.»

Le monde est sous le jugement. Nous savons tous qu'il viendra à sa fin; nous le savons, et cependant, nous marchons avec lui!

La loi vient dire à l'homme ce qu'il devrait être: «Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur»; «tu ne convoiteras pas». Mais je sais que je n'ai pas *aimé* Dieu, et que j'ai *convoité*. J'ai violé la loi dans tous ses détails, car, si j'ai transgressé en un point, je suis coupable sur tous. C'est facile à comprendre: si je dis à mon enfant de ne pas faire trois choses, il ne se soucie peut-être pas le moins du monde de faire *deux* de ces choses, mais il fera la troisième, parce qu'il en a envie. Un homme qui aurait commis tous les péchés du monde, serait un monstre d'iniquité.

Si vous appliquez la loi, «il n'y a point de juste, *non pas même un seul*». Dieu ne dit pas cela au jour du jugement, mais il nous en avertit dans ce jour de grâce. Il nous dit d'avance, dans sa miséricorde, ce qu'est son jugement quant à nous-mêmes. S'il était sur le grand trône blanc, cette vérité serait-elle plus claire que ce que nous lisons en Romains 3? Un homme peut-il, après cela, se lever et dire: «Je suis juste?» Est-ce ainsi que nous devons aller à la rencontre de Dieu? Est-il un menteur?

On parle beaucoup de la miséricorde, et voici ce qu'on entend par là: on espère que Dieu ne pensera pas à nos péchés plus que nous n'y pensons nous-mêmes. Un homme a commis, disons, dix péchés; il espère aller au ciel; s'il en a commis onze, il ne pense pas que ce soit trop; si leur nombre s'élève à cent, il espère encore. Il ignore absolument ce que c'est que la sainteté. Un seul péché nous sépare de Dieu, mais la porte n'est fermée pour aucun pécheur qui reconnaît ses péchés. Si je me mets à laver cette table, la question n'est pas de savoir combien il y a de taches, cinq ou cinquante, mais bien si je puis la nettoyer complètement.

L'homme ne fait que se moquer du saint Fils de Dieu; chaque détail de la scène que nous avons lue nous montre ce qu'est le coeur de l'homme. L'homme n'a jamais honte d'une fausse religion. Un mahométan fera ses prières sur la place publique et si vous traitez d'affaires avec lui, vous devrez attendre qu'il ait fini. Un Hindou n'a pas honte d'adorer ses dieux, mais un chrétien a honte de Christ; et le Seigneur dit: «Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père et les saints anges».

Les principaux sacrificateurs, dont le devoir était de protéger les faibles, demandent son sang à grands cris. Pilate, qui devait juger les coupables et faire droit aux innocents, se lave les mains au sujet de l'innocent. Ses propres disciples l'abandonnent. Lorsque deux hommes sont pendus ensemble, avez-vous jamais entendu dire que l'un insultât l'autre, à moins que celui-ci ne l'ait entraîné au mal? Mais ici, Christ reçoit l'insulte de l'un de ses compagnons! Ah! c'est

que *le coeur humain est inimitié contre Dieu*. Chaque fois que les hommes en ont l'occasion, ils foulent Dieu aux pieds. Béni soit Dieu, le Sauveur était là en grâce, mais cela montre ce que sont nos coeurs. Nous savons tous que, parmi les hommes, il en est de criminels et de vicieux, et que d'autres ne le sont pas. Mais le fils prodigue était aussi bien un pécheur quand il franchissait le seuil de la maison de son père, que lorsqu'il mangeait les gousses des pourceaux; et c'est là que nous en sommes tous.

N'aimons-nous pas à faire notre propre volonté? Ne la voyons-nous pas dans nos enfants? C'est là le péché. La loi le condamne, mais elle me condamne aussi. Ne croyez pas qu'elle condamne les péchés seulement; elle dit: «Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire». La loi nous montre seulement ce que nous devrions être, mais ne nous dit pas ce que nous sommes. Si j'applique une règle juste à une personne qui m'a trompé, qu'en résulte-t-il? La condamnation du coupable. La loi ne donne pas la vie, elle n'apporte aucune aide, mais elle donne seulement la mesure de ce qu'un enfant d'Adam devrait être. Dieu nous dit ce que nous sommes, et il nous le dit avant que le jour du jugement arrive, pour que nous y pensions et que nous trouvions le remède. Lorsque Christ vint ici-bas, il mit sa sanction sur la loi, parce que c'était sa propre loi, mais il vint d'une toute autre manière. La loi réclamait le paiement de la dette; Christ l'a payée, et c'est la *grâce*! «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes». Dieu est venu dans le monde, parce que nous étions pécheurs. Il n'est pas resté au ciel, disant: «Conduisez-vous bien, et tout ira bien»; non, il vint, parce que tout allait mal.

Qui a mis dans le coeur de Dieu de nous donner son Fils? Est-ce vous? Est-ce le monde? Non; la chose était dans le coeur même de Dieu. «Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils». Je puis mieux me fier au coeur de Dieu qu'au mien. Il n'y a point de contradiction dans son coeur, point de variation, et je connais ses pensées à mon égard.

Mais il y a plus. Christ *est mort* pour nous. Pourquoi irais-je retirer un homme d'un fossé, s'il n'y est pas tombé? Pourquoi a-t-il goûté la mort? Pourquoi a-t-il bu la coupe de la colère? Parce que nous étions sous le jugement. D'où lui venait toute cette angoisse? *De mon péché*. Oh! voyez quel amour inexprimable, et quel pécheur je suis! Cet amour produit en nous la droiture de coeur; nous ne faisons plus comme Adam, nous ne cherchons plus à cacher nos péchés ou à les excuser.

Si quelqu'un m'offre de payer mes dettes, j'ai bien soin de présenter mes comptes sans en rien omettre. C'est ainsi que l'amour de Dieu rend le coeur intègre. Je crois à son amour, je suis heureux de tout lui dire, ou plutôt de savoir qu'il sait tout, sans même que je le lui dise. Il est venu pour me décharger complètement, et cela produit la droiture au lieu de la duplicité. Dieu est amour et lumière, et partout où il paraît, il porte ces deux caractères. Il vient comme lumière et me montre où je suis. Il vient en amour et m'offre son pardon.

Voyez la pauvre pécheresse. Elle ne pouvait se confier qu'à un seul coeur, et c'était le coeur de Dieu. A-t-elle caché ses péchés? Non; elle vient, pleurant et pleine de confusion; mais elle avait *confiance en Lui*; elle croyait à cet amour qui lui avait apporté la lumière.

Voyez Pierre dans la barque. Il se jette aux pieds du Seigneur et Lui dit: «Retire-toi de moi». Pourquoi donc s'approchait-il? Il était attiré à Lui, sentant ce que Christ était; mais, une fois en face de Lui, il sent qu'il est indigne de cette présence. Le pharisien Simon avait dit: «Cet homme n'est pas un prophète». Dieu était entré dans sa maison, mais lui était dans de telles ténèbres qu'il ne le discernait pas. Cette pauvre femme, elle, le voyait.

Considérons maintenant le malfaiteur. Nous voyons l'oeuvre *en* lui, et l'oeuvre *pour* lui. S'adressant à son compagnon, il lui dit: «Ne crains-tu pas Dieu?» La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Puis il confesse ses péchés et reconnaît qu'il souffre justement. La lumière s'est faite dans son âme.

Nous avons tous dit que le monde est mauvais, et c'est vrai; mais, quand la lumière vient, je dis: «Je suis mauvais». Une conscience honnête reconnaît ses fautes. «En vérité, nous souffrons justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises». Puis: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Comment le savait-il? Il n'avait jamais été avec Christ. Non, mais il était enseigné de Dieu; il pouvait affirmer que Christ n'avait jamais fait une chose mauvaise. Nos coeurs ratifient-ils cette parole qu'il n'aurait jamais pu faire le mal? Christ a-t-il été suffisamment révélé à vos âmes pour que vous puissiez dire cela? Et, chose étrange, il lui dit: «Seigneur!» Les principaux sacrificateurs, les chefs du peuple, se moquaient de Lui; ses disciples s'étaient enfuis. Quelle marque de royauté cet homme avait-il donc discerné dans ce crucifié? Il s'adresse à un malfaiteur comme lui, selon toute apparence, puis il dit à Jésus: «Seigneur». La seule consolation que Christ reçut à la croix lui vint de ce pauvre brigand. «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume». Il mourait de la mort des criminels, pendu au gibet. La venue de Dieu dans ce monde avait été signalée par un petit enfant couché dans la crèche d'une étable, et sa vie se termine sur la croix, et pendant sa carrière ici-bas, il n'avait pas eu un lieu où reposer sa tête. Quelle foi dans ce pauvre malfaiteur! Peu lui importait que tout le monde fût contre Christ; il était pour lui roi, malgré tout; aussi lui dit-il: «Quand tu viendras dans ton royaume». A quoi pensait-il? Il souffrait cruellement, et pourtant il ne Lui dit pas: «Sauve-toi toi-même et nous aussi». Il le reconnaît comme le Seigneur; il ne Lui demandait pas de lui épargner la souffrance en quoi que ce fût, mais seulement: «Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume.»

Comment lui, malfaiteur, pouvait-il avoir une telle confiance au Seigneur? C'est que la lumière produit toujours la confiance. Pensez à un brigand qui venait de reconnaître qu'il souffrait justement! Vous fieriez-vous à Lui de cette manière, confessant vos péchés sincèrement, et vous confiant au coeur de Dieu, après les avoir confessés? Vous fiez-vous au coeur de Dieu? S'il n'en est pas ainsi, vous ne le connaissez pas, car il est digne de toute confiance. Dieu nous a donné dans sa Parole des exemples frappants, afin qu'ils nous frappent. Tous les hommes ne sont pas des criminels, mais, en réalité, le coeur de l'homme est toujours

le même. Christ a-t-il été révélé à vos coeurs de telle manière qu'étant sincères dans votre conscience devant Dieu, vous ayez confiance en Lui, *quand vous savez ce que vous êtes?*

La femme pécheresse voit tous ses péchés et se confie en Christ. Ce n'est pas toujours facile, car, quand nos péchés sont devant nous, nous raisonnons, nous demandant comment Dieu nous recevra. Vous demandez-vous, chers amis, comment Dieu vous accueillera? Si oui, c'est que vous ne l'avez pas encore rencontré, car vous sauriez alors de quelle manière il vous recevra. Lorsque le fils prodigue revint vers son père, il ne lui dit pas: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Et pourquoi? Parce que son père l'embrassait, le baisait, le traitait comme un fils.

Le brigand confesse ses péchés, et se confie dans le Seigneur. Et voici la réponse: «Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis». Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, car aujourd'hui tu seras avec moi.

Ce brigand subissait le châtement de ses crimes de la part de la justice humaine, mais qui donc le subissait de la part de Dieu? Celui qui était cloué sur une croix, à son côté. «Il a porté nos péchés en son corps sur le bois». Lorsque j'ai mis ma confiance en Christ, je vais à Dieu, et je trouve Christ en chemin. Et pourquoi est-il là? Pour me juger? Non, mais pour porter tous mes péchés. Cette personne bénie que j'ai méprisée toute ma vie, a pris sur elle tous mes péchés et s'est chargée de leur fardeau. Oui, Christ les a tous pris et je n'ai plus à les porter. Confiez-vous en Lui, quelque mauvais que vous soyez. Si vous ne pouvez vous fier à aucune créature, fiez-vous à Lui.

S'il a agi dans mon coeur pour y produire cette confiance, je trouve que Celui qui va venir comme Juge est mort pour mes péchés; comment, après cela, pourrait-il me les imputer? En admettant naturellement que je reconnaisse et confesse mes péchés et que je vienne à Lui à leur sujet, je découvre cette merveilleuse vérité que Christ les a portés, que Dieu s'en est occupé, et qu'il les a placés sur Christ. J'anticipe le jour du jugement, et je vois dans le Juge l'Homme qui a porté tous mes péchés. Comment pourrais-je encore le craindre, puisque Dieu a donné son Fils pour qu'il emportât tous mes péchés dans «un pays désert et inhabité?» (Lévitique 16: 22). L'oeuvre *pour moi* est entièrement achevée, mais elle n'est pas finie *en moi*. Je devrais, chaque jour, Lui ressembler davantage, mais l'oeuvre, pour ce qui concerne ma culpabilité, est faite, et s'il n'en était pas ainsi, quand serait-elle terminée? Jésus ne peut pas mourir une seconde fois, ni souffrir encore, ni boire de nouveau la coupe amère. Il suffit qu'il ait souffert une fois. La seule pensée d'être fait malédiction pour nous, l'horreur de cette coupe, fit couler de son front en terre une sueur comme des grumeaux de sang, et il ne peut traverser cela une seconde fois. Il s'est assis à la droite de Dieu, parce que son oeuvre est accomplie. Ceux qui avaient crucifié le brigand ne se doutaient pas qu'en lui rompant les jambes, ils l'envoyaient tout droit au paradis.

Mais comment en être certain? C'est, le point important. Le Seigneur lui avait dit qu'il y serait avec Lui ce jour même. Devait-il le croire?

Oui, ce que le Seigneur lui avait promis lui arriva; et cela a été écrit pour nous. Si je viens à Christ, je sais qu'il a achevé l'oeuvre et qu'il a ôté mes péchés. L'oeuvre a été accomplie une fois pour toutes, et la grâce de Dieu m'en fait don. Sachant qu'il n'y a aucun autre nom sous le ciel par lequel je puisse être sauvé, j'apprends qu'il a ôté mes péchés, et je le *sais*. Il est remonté dans la gloire, parée que son oeuvre était achevée. Le Saint- Esprit nous en donne l'assurance et nous pouvons dire que l'oeuvre est terminée. Comme en Romains 4: 25: «Il a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Sa résurrection est la preuve que Dieu a accepté son oeuvre. «Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés». Mais, s'il est ressuscité, il les a ôtés, et je ne suis plus dans mes péchés.

Quelle part avons-nous eue à la croix? Nous n'y avons apporté que nos péchés et la haine qui fit mettre à mort le Seigneur. Voilà tout. C'est ce qui nous humilie et nous amène à dire, en comptant sur la grâce de Dieu: «Mes péchés l'ont amené là». Mais Dieu, au lieu de me rejeter, moi, a rejeté mes péchés loin de Lui.

Pourquoi l'Evangile est-il prêché? Est-ce pour que nous le sachions ou que nous l'ignorions? Il a fait la paix; quel soin Dieu prend à nous le montrer, pour que nous soyons heureux!

De souillé que j'étais, je deviens pur; de coupable, je suis rendu juste. Mais vous dites: J'ai grandement offensé Dieu! Vous dites vrai, mais il y a pardon par devers Lui. Dieu n'a plus rien contre vous, pas la plus petite chose. Christ s'est chargé de tout. Il a reçu le fruit de mes péchés, et moi le fruit de son oeuvre. Si nous venons ainsi à Dieu, le Christ qui a porté nos péchés est le Juge devant qui nous devons comparaître. Comment les croyants paraissent-ils devant le tribunal? «Ressuscités en gloire». Il s'avance et me reçoit près de Lui; c'est ainsi que j'arrive au tribunal. Comment le croyant craindrait-il, lorsqu'il voit son Juge, s'il est semblable à Lui? Qu'est-ce qui ouvrit le coeur de la pauvre samaritaine? (Jean 4). Ce ne fut pas ce que le Seigneur lui dit de l'eau vive, mais ces paroles: «Va, et appelle ton mari, et viens ici». Son coeur s'ouvre lorsque sa conscience est atteinte. «Si tu connaissais le don de Dieu». Il *donne*, il n'accuse pas. Si vous connaissiez Celui qui s'est fait si humble, jusqu'à dépendre d'une pauvre créature comme vous pour obtenir un peu d'eau à boire, vous auriez confiance en Lui. Et de même aussi, si vous connaissiez le Fils de Dieu, qui est descendu jusqu'à la crèche et jusqu'à la croix, vous auriez confiance en Lui, vous croiriez en Lui. C'est ce que Dieu fait en Christ pour gagner la confiance du coeur de l'homme, quand ce dernier n'ose pas s'approcher à cause de ses péchés. L'amour de Dieu est venu dans le monde quand les hommes étaient dans leurs péchés; et il y avait assez d'amour en Lui pour le faire se donner lui-même.

Croyez-vous à cet amour? Si oui, la chose est toute simple. «En Lui, tous ceux qui croient sont justifiés de tous leurs péchés». Il n'en a pas porté seulement la moitié, pour nous laisser périr sous le poids de l'autre moitié. Lorsque je viens à Lui, je trouve que, au lieu de le rencontrer au jour du jugement, Lui me rencontre au jour de la grâce.

Notes d'une méditation - Apocalypse 22: 16-21

Vodoz C.

ME 1906 page 373

Jusqu'ici, nous avons dans ce livre les choses révélées: «La révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt, et envoyée par son esclave Jean, qui a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ, de toutes les choses qu'il a vues».

Tout ce livre, comme on l'a dit et répété maintes fois, est un livre de jugements; la prophétie qui annonce ce qui va fondre sur ce monde, et qui révèle aussi son vrai caractère.

La lampe de la prophétie brille au milieu d'un monde qui va au jugement. Cette lampe nous éclaire, pour que nous nous tenions séparés du monde, qui gît dans les ténèbres, et de ses principes.

Or, dans ce monde de ténèbres, le Fils de Dieu est apparu; c'était la grâce, la grâce pure, infinie; par elle, il s'est anéanti pour accomplir l'œuvre glorieuse, immense, que Lui seul pouvait entreprendre. Dieu avait le dessein d'amener beaucoup de fils à la gloire. Et qui étaient-ils?

Des enfants de colère, ennemis de Dieu, esclaves de Satan, perdus, sans ressources, éloignés de tout bonheur.

C'est en faveur de tels êtres que sa grâce se déploie; il veut les avoir devant Lui, tout resplendissants de la gloire de son Fils, dans son propre bonheur et dans sa propre joie.

Mais comment cela peut-il se faire? Dieu est Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, Celui dont les péchés de l'homme ont fait un juge! Comment nous présenter devant Lui? Qui entreprendrait de s'occuper de nous, de nous prendre, de nous amener à Dieu, de nous rendre propres pour la gloire céleste?

Moi! dit Jésus, *Moi*, j'entreprendrai cela, pour la satisfaction de mon propre coeur et pour le salut des pécheurs.

Eh bien! dit Dieu, pour accomplir un tel travail, il te faut t'anéantir, revêtir la forme d'esclave, être fait à la ressemblance des hommes; et, étant en figure comme un homme, t'abaisser encore, t'abaisser jusque dans l'abîme!

«Me voici, dit Jésus; — me voici pour faire ta volonté».

Penser à une telle grâce, qui vient ainsi prendre un pécheur, pour l'amener jusque devant Dieu, nous confond!

Dieu savait bien tout ce que rencontrerait son Fils dans ce monde qui est inimitié contre Lui; il savait tout ce qu'il y trouverait de haine, de mépris: cependant, il l'a envoyé, Lui, le Fils de son amour, afin que nous vivions par Lui, et que nous héritions de la vie éternelle.

Or, en dépit de tout (haine, mépris, injures), Jésus est allé jusqu'à la croix, à la rencontre du péché et du jugement contre le péché. Il est allé recevoir, de la main du Dieu trois fois saint, la coupe que nous, nous avons méritée.

C'était la lumière révélant à la fois la sainteté de Dieu et la grâce qui apporte le salut: elle est apparue dans le Fils de Dieu.

Qu'en a fait le monde? Quel accueil Lui a-t-il réservé, quand il apparaissait en grâce, apportant le salut? Il l'a couvert d'ignominie! Tous se sont écriés: Ote! Ote! Crucifie! Et ils l'ont crucifié. *Voilà ce que l'homme en a fait.*

Jusque-là, le monde n'était pas traité comme rejeté; il était coupable, perdu, c'est vrai; mais, mis à l'épreuve par l'apparition du Fils de Dieu venu en grâce, non pour le juger, mais pour le sauver, *le monde n'a pas voulu de Lui.*

Maintenant, le jugement du monde est la conséquence de la croix de Christ, mais là, sur la croix, Jésus a rencontré Dieu en jugement et a accompli, la propitiation pour nos péchés. La justice est accomplie, le salut est acquis!

Alors, Dieu a ressuscité Jésus, et Lui a dit: «Assieds-toi à ma droite»; et, maintenant, il est là, couronné de gloire et d'honneur.

Je le vois là, Lui qui a mis pour moi sa vie, Lui qui a aboli mes péchés et qui a pleinement glorifié Dieu; je le vois assis à la droite de Dieu, *«jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds».*

«Ses ennemis sous ses pieds»: c'est de cela qu'il s'agit ici, dans l'Apocalypse.

En attendant, Dieu fait annoncer le grand salut: «Quiconque croit est justifié; il a la vie éternelle; il est amené à Dieu, lavé, blanchi, dans la liberté, celle du Saint Esprit, en vue de cette gloire». Le Saint Esprit rend maintenant témoignage de toutes les richesses qui sont en Christ, et il nous en fait jouir. Et, maintenant aussi, nous sommes pleinement justifiés, et la clarté de la face de Dieu resplendit sur nous; nous sommes agréables devant ses yeux en son Fils, bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, en Christ. L'amour de Dieu, par le Saint Esprit en nous, nous fait attendre le retour de Jésus. Quel bonheur de l'attendre!

Le détail de la colère de Dieu nous est donné dans ce livre de l'Apocalypse: quel bonheur d'être à l'abri, par le sang de Christ, de ce terrible orage qui va éclater! Oui, quel bonheur de l'attendre, pour être toujours dans la gloire céleste, avec le Seigneur!

Au verset 16 de notre chapitre, nous voyons que le Seigneur a envoyé *son ange*; mais, ensuite, c'est *Lui*, c'est *Lui-même*, l'époux: *«Moi, Jésus!»* Le cœur de l'épouse tressaille à ce précieux nom. C'est *Lui* qui est devant nous, qui nous parle; son *Nom* rappelle son amour, son

oeuvre accomplie pour tout pauvre pécheur qui croit en Lui. Ce nom est la réponse à *tous les besoins*.

1. *Pour le pauvre pécheur*: Où trouvera-t-il la délivrance? — En Jésus!

Moi, Jésus, j'ai accompli pour toi l'oeuvre qui sauve le pécheur; mon sang a coulé: c'est le salut parfait, éternel, qui découle maintenant de la croix de Christ. — «Il est l'auteur d'un salut éternel». *Son nom* nous rappelle cet amour qui a triomphé de tout et a répondu à toutes les exigences de Dieu.

2. Et pour le croyant? Il est entouré de difficultés de toutes sortes, ayant tout contre lui. Son nom répond à tout! *Jésus! Jésus!* Il n'a pas sauvé son peuple pour l'abandonner à lui-même: «Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu, par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie»; sauvés à travers tout: c'est un glorieux salut qui embrasse toute la carrière du chrétien, depuis la croix jusqu'à la gloire.

3. Mais il y a, dans ce monde, les peines, les afflictions du chemin que nul ne peut partager avec nous, car il n'y a point de sympathies dans l'homme. *Moi, Jésus*, dit-il, *Moi*. Celui qui a fait l'expérience, qui a connu les peines et les afflictions du chemin, qui a rencontré les difficultés, qui a été tenté, celui-là peut sympathiser et sauver jusqu'au bout.

A qui devons-nous d'être réunis, ce soir, ici? C'est à Lui, à sa souveraine sacrificature; et, si nous arrivons à ce moment désiré de sa présence, c'est encore à sa sacrificature que nous le devons.

Dans ce temps de misères, de peines, de difficultés, d'afflictions, il nous porte sur son coeur; il prie, intercède pour nous. — *Moi*, je fais cela.

Oh! le voir, le voir, Lui!

En marchant, tout faiblement que ce soit, nous avons pu Lui dire tout ce qui préoccupe nos coeurs. Il a répondu par des paroles divines, par des paroles d'encouragement et de force pour nos âmes. Nous avons goûté ce qu'il est, et il nous amène à vivre avec Lui, dans des rapports journaliers; mais *nous ne l'avons pas vu*, et nous voulons le voir, et c'est aussi son désir que nous soyons avec Lui.

«Moi, Jésus, je suis la racine et la postérité de David». Toute gloire, toute obéissance Lui appartiennent; tout genou se ploiera devant Lui.

Mais qui chantera le cantique nouveau: «Tu les as faits rois et sacrificateurs?» Nous prendrons nos couronnes, nous les jetterons à ses pieds, en disant: Elles sont à toi; toi seul es digne; toute couronne t'appartient! Ah! nous serons bien plus heureux de jeter nos couronnes à ses pieds, que de les porter sur nos têtes et d'être assis sur des trônes. Il est Celui à qui tout hommage appartient. Il recevra le trône: il est la semence de David. Le royaume Lui a été refusé; mais toute langue devra confesser que Celui-là est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. Il aura *toutes les gloires, toute la puissance, tous les hommages!* C'est une pensée bien douce de savoir qu'il sera *au-dessus de tout*.

«Moi, je suis l'étoile brillante du matin». *C'est la nuit!* Le monde est plongé dans les ténèbres. Oui, il fait nuit. Et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs oeuvres sont mauvaises; mais nous, nous sommes les fils de la lumière et du jour.

La nuit est fort avancée. Le cri de minuit s'est fait entendre: «Voici l'Epoux!» Quand le monde sera encore endormi, dans les ténèbres de la nuit, le Seigneur viendra. Il va venir!

La grande question, en présence du retour du Seigneur, question qui doit résonner dans les coeurs et les consciences, c'est: Es-tu prêt? Es-tu à l'abri? Si tu ne l'es pas, viens à Jésus; n'attends pas à demain.

L'Esprit et l'épouse disent: «Viens!» L'épouse n'a pas vu l'Epoux, mais elle connaît son amour; elle en a conscience et en jouit. Je sais que je Lui appartiens.

Viens! dit l'épouse. Elle ne dit pas: Viens bientôt; elle dit: Viens! Viens maintenant, viens tout de suite; il n'y a pas de délai; il n'y a rien à attendre avant lui. Il n'y a point d'espoir à réaliser avant qu'il vienne!

Bien des âmes n'ont pas saisi la glorieuse part qui leur appartient: ce sont des personnes converties, mais qui ne sont pas affranchies. La pensée du retour du Seigneur n'est pas, pour elles, un sujet de joie. Mais, si tu connais la voix de Jésus, tu peux te joindre à l'épouse, et dire avec elle: «Viens!» Tu Lui appartiens.

Il y a, dans l'épouse, les mêmes pensées, les mêmes désirs qui se trouvent dans l'Epoux. L'épouse, comme son Seigneur, se tourne vers ceux qui ont soif, vers ceux qui sont dans le besoin et, comme Lui, désire les voir heureux. Elle ne peut pas, elle, donner la paix, la joie, le salut; mais elle engage à aller à Lui, à *Lui*, la source intarissable: «*Que celui qui a soif vienne*». Viens, prends, bois gratuitement de l'eau de la vie! En Lui, se trouvent la paix, la joie et le bonheur: Viens!

«Viens!» Ce mot va au coeur de Jésus. Il répond: Oui, je viens, je viens bientôt. De l'abondance de son coeur, sa bouche parle. Il attend le moment où le Père lui dira: Va les chercher, *ceux que tu aimes*; lève-toi de mon trône, *va!*

Quelle joie pour Lui de se lever et de venir prendre ceux qu'il a aimés; de les prendre pour les présenter à son Père, et Lui dire: Les voici, *tous ceux que tu m'as donnés*; les voici! Il n'en manque *aucun*.

Oh! *qu'aucun* de ceux qui sont ici ne manque à ce glorieux rendez-vous!

Aujourd'hui encore, il fait proclamer ce glorieux salut.

Viens! Viens! Le diable dit: *Demain!* Le Seigneur dit: *Aujourd'hui! Aujourd'hui* est le jour du salut!

Déjà pour nous a lui l'aurore
D'une félicité sans fin.
Seigneur, quelques instants encore,
Et nous serons tous dans ton sein.

«Comme il est Lui, nous sommes nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17)

ME 1906 page 398

La mort de Christ a mis fin pour la foi à l'existence du vieil homme — à la chair, à la vie du premier Adam — dans laquelle nous étions responsables devant Dieu, et dont Christ a pris la place pour nous en grâce. Notre position devant Dieu n'est plus dans la chair; elle est en Christ. Christ, comme homme, a pris une place toute nouvelle, à laquelle Adam, ni dans son état d'innocence, ni après la chute, n'avait rien à voir (car «la plus belle robe» ne faisait pas du tout partie du premier héritage du fils prodigue; c'était une chose toute nouvelle possédée par le Père). Christ a pris cette place, résultat de son oeuvre accomplie pour nous à la croix, par laquelle il a ôté nos péchés et pleinement glorifié Dieu. Il a pris cette place en justice, et l'homme, en Lui, a obtenu une nouvelle position en justice devant Dieu. Quand il est vivifié, il l'est de la vie dans laquelle le second Adam, Christ, vit, et se soumettant à la justice de Dieu (car il reconnaît qu'il est entièrement perdu quant au premier Adam et au vieil homme, et reçoit humblement cette vérité solennelle démontrée et apprise à la croix), il est scellé du Saint Esprit, il vit uni au Seigneur, «un seul esprit», il est «un homme en Christ»; il n'est pas dans la chair ou dans le premier Adam. Tout cela a pris fin pour lui à la croix où Christ, ayant porté sa responsabilité, est mort au péché une fois pour toutes; et il vit à Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Il appartient à une nouvelle création, possédant la vie du Chef de cette création comme sa vie.

Quel changement complet et merveilleux! L'état et la position du premier Adam (responsable pour ses péchés) sont changés en ceux de Christ qui, ayant subi toute la conséquence de cette responsabilité à sa place, lui a donné (dans la puissance de cette vie, nouvelle pour nous, dans laquelle il est ressuscité d'entre les morts) une place en Lui et avec Lui, *tel qu'il est maintenant*, comme homme devant Dieu. Et si nous sommes en Christ, le droit et les privilèges de Christ sont notre droit et nos privilèges. L'homme en Christ a Christ pour titre et a droit à tout ce dont Christ jouit. Il a droit à des joies et à des gloires qu'aucun entendement humain ne peut comprendre, qu'aucune langue humaine ne peut exprimer, et qu'il n'appartient pas à l'homme de communiquer dans la sphère de nos capacités humaines. Ce sont des choses qui appartiennent à une autre sphère.

Devant Dieu, nous sommes «des hommes en Christ» — position bénie; nous avons la perfection là où elle nous est nécessaire, et quant à notre position *devant les hommes*, nous avons, non seulement Christ en nous comme vie, mais aussi la *puissance* de Christ, là où nous en avons besoin pratiquement, au milieu de la faiblesse et de l'imperfection d'ici-bas. Cette puissance repose sur nous pour notre marche et notre service devant les hommes. La première de ces choses, Christ en nous, est le fondement de toute notre marche, mais ne suffit pas quand il s'agit de puissance. Cette dernière s'obtient quand nous marchons dans une

dépendance journalière, petits et humiliés à nos propres yeux, afin que Christ puisse être glorifié et la chair annulée pratiquement.

Le nom de Jésus (Rossier H.)

ME 1906 page 418

Nom merveilleux, qui rend visible
Sur la terre où règne la nuit,
Dans sa splendeur inaccessible,
Le Dieu que jamais œil ne vit;

Nom de l'homme humble et solitaire,
Plein de pitié pour nos malheurs,
Portant, esclave volontaire,
Le lourd fardeau de nos douleurs

Nom, pour les petits, plein de charmes,
Consolant pour les angoissés,
Des orphelins séchant les larmes,
Apaisant les coeurs oppressés;

Nom de Celui, dont la présence
Inspire aux faibles ses vertus,
Offre aux vainqueurs la récompense,
Donne courage aux abattus;

Adorable nom, que personne
N'invoquera sans le trouver;
Nom, qu'en sa grâce, Dieu vous donne,
Pécheurs perdus, pour vous sauver;

Nom sans pareil, dont la puissance
Répond toujours à notre foi;
Nom qui rassemble, en ton absence,
Tes rachetés autour de Toi;

Nom souverain, que Dieu le Père
Etablira Seigneur de tout;
Devant qui cieux, enfers et terre
Un jour courberont le genou;

Nom nouveau, suprême partage

Des rachatés victorieux,
Nom que l'Eglise, d'âge en âge,
Portera dans les nouveaux cieux

Nom de Jésus, que nul ne sonde,
Nom du Dieu fort d'éternité,
Nom de l'Agneau, Sauveur du monde,
Nom de l'Homme ressuscité;

Nom de l'étoile matinière,
Nom de l'astre brillant du jour,
Gloire à toi, nom de la Lumière,
Béni sois-tu, nom de l'Amour!

Mourir

Ces vers, écrits par une soeur, endormie au Seigneur, ont été trouvés dans sa Bible, après son départ.

E.V.

ME 1906 page440

Mourir! Est-ce mourir que d'aller vers mon Père,
D'échanger ce désert contre le Paradis,
Royaume merveilleux de vie et de lumière,
Où la gloire du Fils à jamais resplendit?

Mourir! Est-ce mourir, d'achever ma carrière,
Disant à tous les miens un paisible «au revoir!»
Tandis que mes adieux ne laissent en arrière
Que ce monde ennemi, désormais sans pouvoir?

Au jour où ma dépouille est rendue à la terre,
Où mon esprit attend, recueilli dans le port,
Qu'en un corps immortel Dieu change ma poussière,
Est-ce mourir? Oh non! C'est la fin de la mort!

«Il est venu et a annoncé la bonne nouvelle de la paix»

Ephésiens 2: 11-17

ME 1906 page 469

Combien est bénie et parfaite la prédication de la paix par Jésus Christ! C'est lui qui, par sa croix, a fait la paix, abolissant l'inimitié qui existait entre Juifs et gentils, et créant les deux pour être un seul homme nouveau. C'est Lui qui par cette même croix a tué, pour les croyants, l'inimitié qui existait également chez les Juifs et chez les gentils contre Dieu, les réconciliant «tous les deux en un seul corps à Dieu.»

En outre, Celui qui a travaillé si merveilleusement par sa mort, est maintenant, en tant que ressuscité et glorifié, notre paix.

Or, Celui qui a fait notre paix, a lui-même annoncé la paix; et, si nous lisons au 20^e chapitre de Jean, nous trouvons dans ses propres paroles bénies une triple représentation de la paix pour le repos actuel et éternel de nos âmes.

Cependant, avant de considérer ceci, notons, car c'est pour nous d'une très haute importance, que Jésus est ressuscité d'entre les morts et a déclaré à ses frères: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (verset 17). Ce n'est que sur le terrain de la résurrection qu'un tel message de paix peut être adressé et une telle révélation du Père être faite; car «si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés» (1 Corinthiens 15: 17).

Mais, béni soit Dieu, il l'a ressuscité d'entre les morts, et le premier jour de la semaine — le jour de la résurrection — quand ses disciples étaient réunis, les portes étant fermées par crainte des Juifs, Jésus lui-même vint au milieu d'eux et dit: «Paix vous soit» (verset 19), puis il leur montra ses mains et son côté. Il y avait là, dans les marques des clous en ses mains et dans le trou de la lance dans son côté, les preuves de son sacrifice expiatoire pour eux.

Oui, le châtement de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris». Il a été dans la mort même, afin de faire la paix avec Dieu pour eux; et le fait de sa présence au milieu d'eux, comme étant vivant d'entre les morts, était la preuve que Dieu leur donnait qu'il était parfaitement satisfait du sacrifice expiatoire offert par Christ, et qu'il l'acceptait. Conséquemment, le Saint Esprit nous déclare que «Jésus, notre Seigneur... a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Nos yeux sont ainsi reportés vers la croix du Calvaire, où Esaïe 53: 6, nous dit que «l'Eternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous». Si vous ou moi, qui, par grâce, croyons en Jésus, avons à déposer nos péchés sur Lui comme notre substitut, combien nous en aurions oubliés. Mais Dieu, contre qui nous avons péché, et qui connaissait chacun de nos péchés, les a mis sur Lui dans cette heure de terrible jugement, où, comme conséquence, ce cri d'angoisse s'échappait de ses lèvres saintes: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» (Psaumes 22: 1).

Maintenant nos regards sont dirigés en haut, et là, par la foi, nous voyons Jésus qui, «ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu» (Hébreux 10: 12). Le fait même qu'il est là, est pour nous la preuve, de la part de Dieu, que pas un seul péché placé sur Lui ne reste non expié, et ainsi Dieu fait aux croyants cette déclaration: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 17). Croyant donc au témoignage que Dieu rend de l'efficace du sacrifice de Christ, nous pouvons dire avec une sainte assurance: «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 4: 24; 5: 1). Cette première présentation de la paix par notre adorable Sauveur était celle de la paix avec Dieu sur le terrain d'une expiation faite et acceptée.

Mais, au verset 21, le Seigneur continue encore à parler de paix aux siens, en les envoyant comme témoins dans un monde plein d'inquiétude et d'angoisse, sur une scène où se déploient la puissance de Satan et son opposition à tout ce qui est de Dieu. «Paix vous soit! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie». Lui, l'Envoyé du Père, a traversé ce monde, rencontrant d'une manière complète toutes les forces de l'homme et du diable réunies contre Lui, touché du pénible manque de repos et de la douleur que le péché y a apportés, en changeant en une création gémissante le bel ouvrage de Dieu. Cependant, à travers tout, et bien qu'en apparence il eût consumé sa force «pour le néant et en vain», quelle parfaite paix d'âme il éprouvait, toujours en communion avec son Père et capable de lui rendre grâce (voyez Matthieu 11: 20-26).

Or, il quittait ce monde et retournait au Père, laissant ici-bas ses disciples comme ses remplaçants mais leur faisant connaître son Père comme leur Père, de manière qu'étant en communion avec leur Père, ils pussent avoir aussi cette paix qui était la sienne. «Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix; je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne» (Jean 14: 27). Non, en vérité, le monde ne connaît pas cette paix. Quand pour lui les choses vont facilement, c'est bien, mais si les circonstances sont pénibles et sombres, il n'a pas de paix. Cette paix, que Jésus donne, ne dépend pas de circonstances changeantes, mais souvent on la connaît et l'on en jouit le plus, quand tout à l'entour est sombre et extrêmement pénible — quand peut-être tel service que le Seigneur a donné à faire pour Lui semble avoir manqué dans ses résultats, ou que ce qui nous touche personnellement est douloureux et affligeant. Alors, comme Jésus, nous avons notre ressource et notre appui en Dieu. «En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Cette seconde annonce de paix était donc celle de la paix de Dieu, connue et goûtée si parfaitement par Celui qui nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses pas, nous envoyant pour le service de Dieu, comme il avait été envoyé lui-même pour le service par son Père.

Ces deux premières annonces de la paix se firent le premier jour de la semaine, la troisième (verset 26) eut lieu le huitième jour, autre jour du Seigneur, éveillant également pour nous la pensée de la résurrection; mais ici, je crois, que c'est non seulement la

résurrection du Seigneur (ce que fait le premier jour), mais que nous sommes amenés en figure au temps où les siens seront aussi ressuscités et enlevés pour être avec Lui pendant l'éternité. «Les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue» (1 Corinthiens 15: 23).

Le Seigneur salue donc ses bien-aimés par un: «Paix vous soit!» — paix parfaite et ferme pour l'éternité. Or, «Thomas était avec eux». Le pauvre Thomas, qui doutait, qui ne voulait pas croire sans avoir vu, avait, par conséquent, pendant le temps écoulé entre le premier jour et le huitième, été privé de la joie d'une paix connue, quoique la valeur de l'oeuvre de Christ pour lui fût, aux yeux de Dieu, tout aussi grande que pour les autres disciples, et qu'il fût aussi vrai que Dieu fût son Père que le leur (*). Or, en présence de son Sauveur ressuscité, il ne pouvait plus y avoir de doutes ou de craintes, mais une paix parfaite.

(*) Thomas peut aussi être considéré comme représentant les Juifs à venir qui ne croiront que quand ils verront Jésus.

Il en est ainsi des croyants actuellement; combien d'entre eux sont torturés par des doutes et des craintes, ne connaissant pas la paix établie avec Dieu (pour ne rien dire de la paix de Dieu), quoiqu'on puisse la connaître comme une réalité présente, d'après l'autorité de la parole même de Dieu, déjà citée en Romains 5.

Grâces à Dieu, il n'y aura dans la gloire personne qui doute — tous seront amenés à la pleine réalisation d'une heureuse paix pour toujours.

Mais pourquoi y aurait-il, même maintenant, des coeurs assez malheureux pour ne pas connaître la paix, quand Jésus lui-même montre ses mains et son côté, en signe des souffrances et de la mort qu'il a endurées pour nous procurer cette paix, et que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, donnant ainsi la preuve qu'il est parfaitement satisfait de l'oeuvre accomplie pour le croyant? Considérez encore ces versets simples, mais admirables, de l'épître aux Romains. Le Christ Jésus «a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Or, quand la foi se repose simplement sur Christ comme Celui qui a été crucifié, une fois et qui est maintenant ressuscité, quel en est le résultat béni? «Justifiés», et étant justifiés, «la paix avec Dieu». En outre, l'apôtre nous montre encore notre position actuelle dans la grâce ou la faveur de Dieu, quand nous regardons en avant — sans doutes, sans crainte ni tremblement, mais avec joie — à la «gloire de Dieu».

Un dernier point seulement. Voyez combien Thomas a perdu pour n'avoir pas été «avec eux, quand Jésus vint» (verset 24). Quel exemple frappant de la nécessité de l'exhortation en Hébreux 10: 25: «N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes, comme quelques-uns ont l'habitude de faire». Hélas! faut-il que ce soit la manière de quelques-uns.

Que Dieu veuille, à mesure que le jour approche exciter nos coeurs de plus en plus à faire tous leurs efforts pour être trouvés là où deux ou trois sont assemblés au nom du Seigneur Jésus, ne permettant pas que rien soit une excuse suffisante pour nous en tenir éloignés. Est-ce que nous considérons réellement qu'aussi vrai que «Jésus vint» vers ces disciples assemblés, les portes étant fermées, et de sa voix bien-aimée, leur annonça la paix, il est

toujours «au milieu» de ceux qui sont réunis en son nom? (Matthieu 18: 20). Oui, il en est ainsi; et il parlera tout aussi réellement à nos coeurs que jadis, par sa Parole écrite accomplie pour nous par le Saint Esprit qu'il nous a donné.

Tirons donc le plus grand parti des privilèges qui nous sont accordés dans le jour du Seigneur et dans les jours de la semaine, comptant sur notre adorable Seigneur lui-même pour pourvoir aux besoins de nos âmes, les remplissant de paix et de joie, les faisant déborder de louange et d'adoration et nous rendant capables de marcher d'une manière digne de Lui à sa louange et à sa gloire!